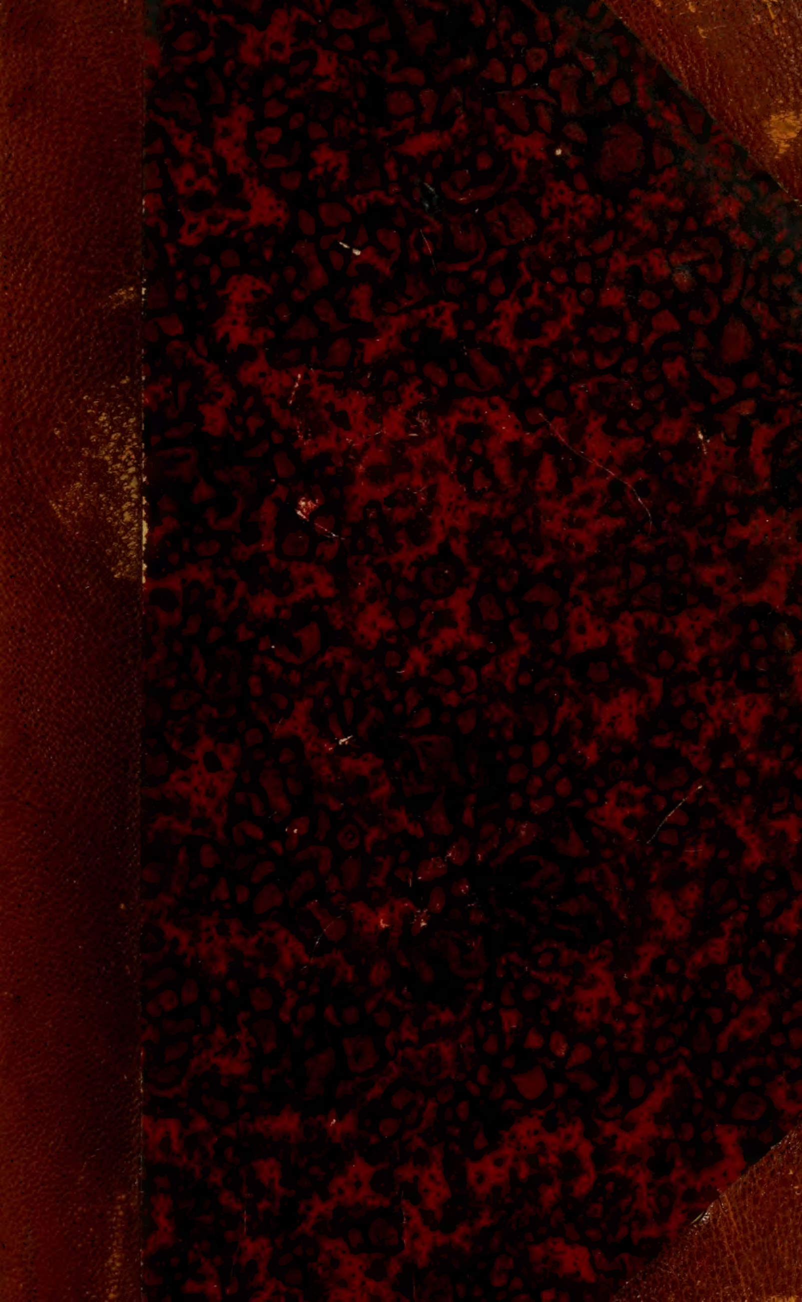
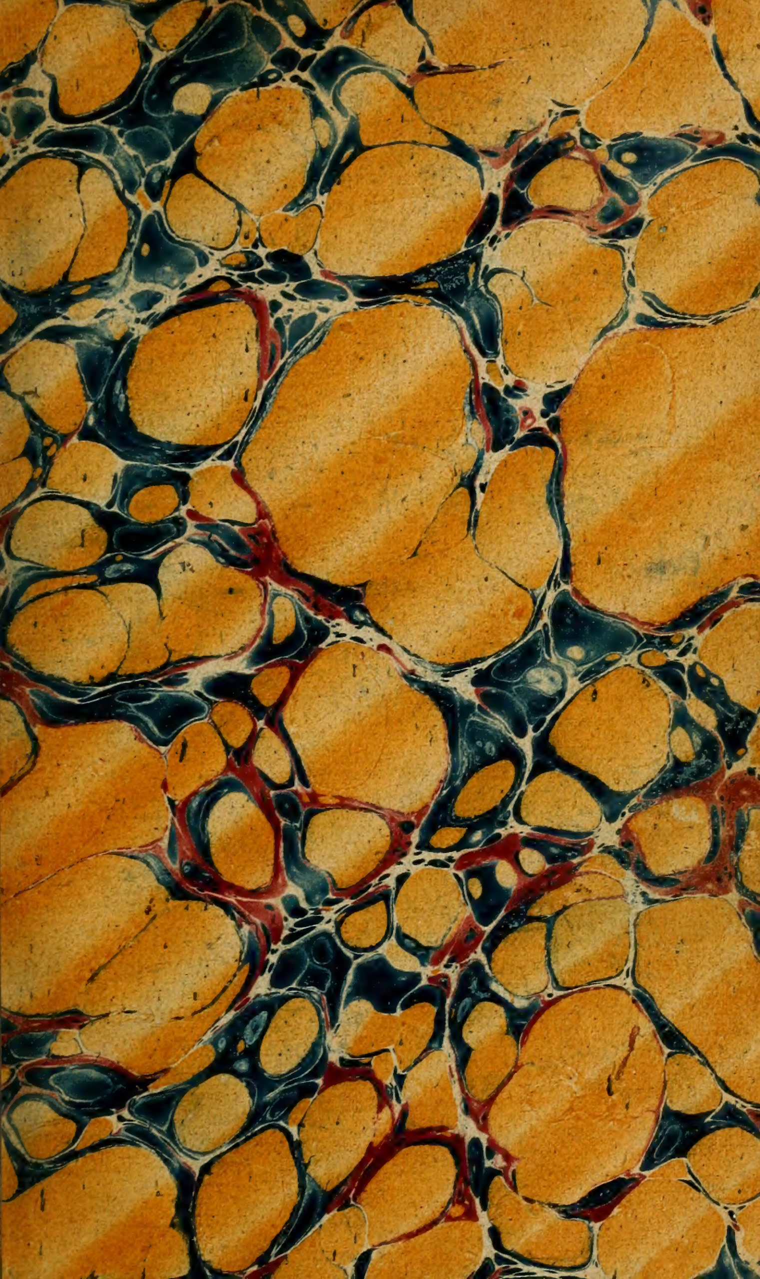



JOHN M. KELLY LIBRARY


ΕΥСЕΒΕΙΑ
ΜΟΥСΙΚΗ
ΓΥΜΝΑСΤΙΚΗ



DÉCLARATION

—

Je déclare qu'en rapportant dans cette Histoire, d'après les témoignages contemporains, des faits extraordinaires et qui paraissent miraculeux, mais sur lesquels l'Église ne s'est pas encore prononcée, et qu'en donnant le nom de saint *ou de* bienheureux *à des personnages qui n'ont point encore été élevés sur les autels, je n'entends le faire qu'au sens et dans la mesure autorisés par les décrets d'Urbain VIII, du 13 mars 1625 et du 16 juin 1631. Je déclare en outre que je soumets cet ouvrage et ma personne au jugement du Saint-Siège, désavouant à l'avance de bouche et de cœur tout ce qui, contre ma volonté, ne serait point conforme à l'enseignement de la sainte Église, ma mère, dans l'obéissance de laquelle je veux vivre et mourir.*



HISTOIRE

DE

MME DUCHESNE

RELIGIEUSE
DE LA SOCIÉTÉ DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS
ET FONDATRICE DES PREMIÈRES MAISONS DE CETTE SOCIÉTÉ
EN AMÉRIQUE

PAR M. L'ABBÉ BAUNARD

CHANOINE HONORAIRE D'ORLÉANS
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LILLE, DOCTEUR EN THÉOLOGIE
DOCTEUR ÈS LETTRES

Quia fecisti viriliter, et confortatum est cor tuum..., ideo et manus Domini confortavit te, et ideo eris benedicta in æternum.
(Judith, XV, 11.)

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE POUSSIELGUE FRÈRES
RUE CASSETTE, 15

1882

INTRODUCTION

Cette histoire est le complément de celle de Mme Barat.

Le premier de ces livres a fait voir le commencement de la Société des religieuses du Sacré-Cœur en France et en Europe ; le second est destiné à montrer son établissement dans l'Amérique du Nord. C'est donc au fond le même sujet : de part et d'autre apparaît l'action du Cœur de Jésus, se créant dans les deux mondes un royaume sur lequel « le soleil ne se couche plus », comme un grand roi le disait de ses États.

Même esprit conséquemment, même direction aussi ; l'instrument seul diffère. Ce que Mme Barat avait souhaité pour son partage, dès ses premiers pas dans la carrière religieuse, ce que pendant toute sa vie elle eut le regret de ne pouvoir accomplir par elle-même, une autre reçut du Ciel la mission de le faire, au prix de plus de trente ans de travaux, de

prières et de souffrances. Cette autre, cette ouvrière, ce missionnaire, cet apôtre, ce fut Mme Duchesne.

On comprendra facilement quel intérêt particulier s'attache pour nous à cette mission de la servante de Dieu, quand on saura que le champ de son apostolat fut cette ancienne Louisiane, qui, après avoir été la fille de la France, en est toujours restée la plus fidèle amie. « Nulle part, dit un écrivain, on ne trouverait des cœurs plus français que dans ce pays tout rempli, comme le Canada, des noms, des mœurs et des souvenirs de la mère patrie. C'est surtout au moment où la France est accablée sous le poids de ses revers que se réveille le sentiment de cette fraternité. Qu'il nous suffise de rappeler que, quoique ruinée elle-même par une guerre récente, par l'émancipation des nègres et les *carpet baggers*, la Louisiane a fourni, en 1870 et 1871, la somme de 400,000 francs pour nos soldats blessés, et, plus récemment encore, elle envoyait 40,000 francs à nos inondés du Midi[1]. » Un pays qui se souvient si généreusement de nous ne mérite-t-il pas que nous nous souvenions de lui?

Mais plus haut que l'attention que nous lui devons comme Français, se place celle que l'Amérique nous commande comme catholiques. Certes, ne fût-ce qu'au point de vue de la grandeur matérielle, déjà notre ancien monde aurait raison d'admirer les accroissements prodigieux d'un peuple qu'un de nos écrivains

[1] Molinari, *Lettres sur les États-Unis et le Canada*, chap. XIV, p. 236 Paris, Hachette, 1876.

du commencement de ce siècle, l'illustre comte de Maistre, pouvait se permettre d'appeler « un enfant au maillot », qui n'avait que quatre millions de population en 1790, qui, en 1830, n'en comptait encore que douze à treize millions, et qui aujourd'hui n'en possède pas moins de quarante millions, répandus sur un espace grand comme l'Europe entière jusqu'à l'Oural. Mais nous, pour qui les âmes sont le premier des intérêts, et qui n'avons d'estime que pour les progrès dont le but est finalement la grandeur morale et la félicité éternelle des hommes, nous nous demanderons, avant tout, où en est sur cette terre rachetée, elle aussi, par le sang du Calvaire, le règne de Jésus-Christ, et d'abord par quelles conquêtes l'Évangile de la vraie foi en a pris possession. En conséquence, un regard sur les origines religieuses de l'Amérique du Nord est nécessaire ici, pour nous faire mieux comprendre quel était l'état de cette Église, quand le Seigneur y envoya la femme apostolique dont la vie et les travaux font le sujet de ce livre.

Commençons par l'Est.

Les peuplades qui occupaient le versant oriental des Alleghany étaient encore entièrement sauvages et idolâtres, lorsque, le 25 mars 1634, fête de l'Annonciation, deux bâtiments anglais, *l'Arche* et *la Colombe*, déposèrent non loin des rives du Potomac deux cents familles catholiques de la Grande-Bretagne. Elles venaient, sous la conduite d'un des fils de lord Baltimore, prendre possession de ces terres,

que ce grand converti avait obtenues de son roi pour servir d'asile aux catholiques fidèles contre la persécution religieuse de leur patrie. La messe fut célébrée sur un autel rustique; une grande croix, portée sur les épaules des chefs, au chant des litanies, fut plantée sur un point proéminent du rivage, où tous vinrent la baiser, en priant et pleurant. Cette croix était leur arbre de la Liberté. « En ce jour-là, écrit le protestant Bancroft, la liberté religieuse eut enfin son asile quelque part dans le monde[1]. » Cet asile ne fut d'abord qu'un village que les pèlerins appelèrent Sainte-Marie, en souvenir du jour de leur débarquement; il devint plus tard une ville qui prit le nom de Baltimore. La nouvelle colonie reçut celui de *Maryland*. C'était Charles Ier lui-même qui l'avait appelée ainsi, du nom de son épouse Henriette-Marie de France, l'infortunée reine d'Angleterre que devait immortaliser la parole de Bossuet.

Sous de douces institutions inspirées par la foi, cette côte déserte fleurit; et, selon le témoignage du même historien, « le Maryland catholique fit plus de progrès en six mois que la Virginie protestante en plusieurs années. » Deux jésuites missionnaires, les PP. White et Altham, faisaient partie de l'expédition : « Nous ne sommes pas venus pour vous faire la guerre, disaient-ils aux Indiens, mais pour vous apprendre la loi de grâce et d'amour et vivre avec vous comme des frères. » — *Paix à tous!* telle était

[1] Bancroft, *History of the United States*, vol. I, p. 247.

la devise de Baltimore. Les protestants de toute secte, anglicans, presbytériens, puritains, quakers, las de se déchirer entre eux, vinrent donc se réfugier dans les ports de Chesapeake, protégés par ce serment du lord gouverneur : « Moi, gouverneur du Maryland, je ne tourmenterai jamais, pour cause de religion, personne de la province faisant profession de croire en Jésus-Christ. » Les quakers réfugiés appelaient le Maryland « la terre du sanctuaire » ; et les quarante-trois ans de l'administration de lord Cecil Baltimore sont encore regardés par tous les historiens comme l'âge d'or de la religion, de la prospérité et de la liberté, en ce pays.

L'intolérance protestante changea la face des choses. Après la chute de Charles I[er], les puritains du Maryland, forts de l'appui de Cromwell, puis de Guillaume d'Orange, s'armèrent contre leurs hôtes de toutes les lois oppressives de la mère patrie. Après la déposition de lord Charles de Baltimore, on vit une bande d'étrangers, devenus maîtres absolus du gouvernement, ravir aux catholiques leurs biens, leurs droits, leurs églises, leurs écoles, leurs enfants, portant le mépris jusqu'à imposer à l'admission d'un catholique dans la cité commune la même condition fiscale qu'à l'importation d'un nègre! La persécution fut longue; elle devint intolérable. Beaucoup de Marylandais durent abandonner la colonie de leurs pères. Plusieurs se retirèrent en Pennsylvanie; d'autres descendirent en Louisiane; un trop grand nombre apostasia. A l'époque de la guerre de

l'indépendance, les catholiques, dans le Maryland, ne comptaient plus que pour le huitième de la population. Cette Église agonisait lentement sur son calvaire. Mais l'heure de la résurrection était près de sonner.

Maintenant montons vers le nord, pour de là, de proche en proche, arriver sur le théâtre où s'exerça le zèle de Mme Duchesne.

Depuis le jour où Jacques Cartier, en 1534, avait planté au Canada la croix et les fleurs de lis, jusqu'à celui où le grand et saint M. Olier, en 1642, avait donné à cette mission sa capitale chrétienne par la fondation de Ville-Marie, un siècle s'était écoulé, durant lequel les missionnaires, inclinant vers l'ouest, n'avaient cessé de se porter vers les peuplades indiennes. « Ce vaste continent, écrivait dernièrement un des membres du gouvernement américain, ce large continent qu'un voyageur ne traverse pas en moins d'une année de marche, malgré les moyens dont nous disposons, fut parcouru par ces apôtres de l'un à l'autre Océan, avant que Raleigh, Smith, et les pères pèlerins eussent touché nos rivages[1]. » — « Avant qu'un Virginien eût traversé le Blue-Bridge, écrit un autre protestant, à l'époque où le Connecticut était encore l'extrême frontière de la Nouvelle-Angleterre, plus d'un missionnaire français, dont la jeunesse s'était écoulée dans les tièdes vallées du Languedoc, avait exploré le désert du Wisconsin, et

[1] John Russell Bartlett, *Personal narrative of explorations in Texas, New-Mexico*, etc., vol. I, ch. VIII, p. 183 (1854).

fait retentir les hymnes catholiques dans les prairies de l'Illinois. De lac en lac, de rivière en rivière, les jésuites avançaient sans se reposer jamais, et, prenant sur les sauvages un ascendant unique, ils amenaient à la foi les belliqueux Miamis, comme les voluptueux Illinois[1]. » — « Combien de dangers la nature et les hommes préparaient aux missionnaires! s'écrie l'historien Bancroft. Affronter la rigueur d'un climat nouveau, traverser les fleuves, voyager sur la neige, sans pouvoir se réchauffer, n'avoir pour nourriture qu'un peu de maïs écrasé sous une pierre, ou même quelquefois la mousse des rochers, travailler sans relâche, être obligé, pour ainsi dire, de vivre sans aliments et de dormir sans lieu de repos, ne pouvoir pas compter sur un jour d'existence, être exposé à toute heure à périr par les flammes ou sous le tomahaw : telle est la vie qui, cependant, donnait à ces héros d'ineffables consolations. Que de fois, sans doute, sur leur dur oreiller de pierre, eux aussi, comme le patriarche Jacob, ils sentirent l'encourageante présence de l'Éternel! Que de fois les vieux chênes à l'ombre desquels ils s'asseyaient pour se reposer, furent pour eux le chêne de Mambré, sous lequel Abraham partageait son pain avec les anges du ciel[2]! »

Leur sang féconda le champ de leur apostolat. Les noms d'Isaac Jogues, de Jean de Brébeuf, de Gabriel Lallemand, pour ne nommer que les plus illustres,

[1] Rapp, *Knickerbocker*. Juin 1838.

[2] Bancroft, *History of the United States*, vol II, p. 806.

sont au martyrologe de cette Église naissante. *Ibo et non redibo,* écrivait le P. Jogues, en partant pour son dernier voyage chez les Mohawks. Chacun de ces hommes savait qu'il était baptisé pour la mort. « Mais déjà morts au monde, dit le même historien, et possédant leur âme dans une paix parfaite, ils ne reculaient jamais. L'histoire de leurs travaux se rattache à l'origine de toutes les villes mentionnées dans les Annales de l'Amérique française. On ne doublait pas un cap, on ne traversait pas une rivière sans qu'un jésuite en montrât le chemin[1]. »

Ce fut un jésuite, le P. Marquette, qui le 15 juin 1673, accompagné de Joliet, et monté avec lui sur un simple canot d'écorce, reconnut le Mississipi jusqu'aux Arkansas. Ce fut un récollet, le P. Hennequin, compagnon de Cavalier La Salle, qui descendit son cours en 1682. Cinq ans après, La Salle, dans un second voyage, donnait à la vallée le beau nom de Louisiane, en l'honneur de Louis XIV, et peu après les Français, sous la conduite de Le Hontan, puis d'Yberville, y établissaient des postes de défense et des stations de commerce, au nom du roi de France.

Alors sur le fleuve et sur ses affluents, l'Ohio, la Wabash, la rivière des Illinois, les missionnaires groupèrent des *Congrégations :* toute la contrée s'apprêta à devenir chrétienne. Au récit des souffrances rédemptrices de l'Homme-Dieu, l'Ottawa, l'Illinois, le Potowatomie, déposant leur férocité, en-

[1] Bancroft, *History of the United States,* vol. II, p. 783.

terrèrent leur hache en signe de paix, et les grandes forêts prêtèrent leurs plus beaux arbres pour la construction de la *Loge de la prière*. Au nord, les Abenakis et les Iroquois, malheureusement trop voisins des nations européennes pour n'être pas entraînés sur leurs champs de bataille, n'en produisirent pas moins une moisson d'élus, au milieu de laquelle se dresse, comme une fleur sauvage, cette jeune Iroquoise. Catherine Tegahkouita, morte brillante de sainteté à l'âge de vingt-quatre ans, près du ruisseau et de l'arbre où elle avait fixé sa vie au pied d'une croix. A l'ouest, les trente Réductions de la Californie rappelèrent les illustres Réductions du Paraguay. Au sud, les Natchez, la célèbre nation guerrière, déposa son carquois aux pieds de ses Robes noires. Sur tout ce continent. *le Créateur avait envoyé son Esprit, et il avait renouvelé la face de la terre.*

Alors une grande espérance fut permise à l'Église; et ces peuplades, réunies sous une même loi d'amour, purent se promettre, même pour ce monde, un florissant avenir, car le bonheur leur venait avec la vérité. Les protestants l'avouent : seul le catholicisme a eu le secret de civiliser les Indiens et de les rendre heureux. « Jusqu'à ce jour, observe le général Cass, l'époque de la domination française (et catholique) est la seule ère de bonheur dont se souviennent les Indiens. » Un autre enfin est amené à cette conclusion : « Si les Français avaient conservé l'Amérique, les tribus aborigènes auraient vécu pour adorer le

Dieu des chrétiens, de même que s'ils n'avaient pas, peu après, perdu l'Inde, le bouddhisme eût été vaincu par l'Évangile. »

Un jour vint où tout cela cessa d'exister par le crime des hommes. Tandis que, dans l'Est, les catholiques subissaient l'ostracisme écrasant que nous avons décrit, la même puissance prépara au Canada et à l'Ouest de pareilles violences. Déjà devenu maître, par le traité d'Utrecht, de la Nouvelle-Angleterre, de la baie d'Hudson, de Terre-Neuve et de l'Acadie, le gouvernement anglais, convoitant la Louisiane, ne trouva rien de mieux que d'y étouffer le catholicisme pour y ruiner du même coup la puissance française. Par lui, la férocité native des Indiens fut réveillée et armée contre leurs bienfaiteurs. Ce fut, pendant trente ans, le règne d'une barbarie inouïe dans l'histoire. Les Congrégations indiennes furent noyées dans le sang. « Alors, écrit Mgr England, les enfants des forêts fidèles à leurs croyances n'eurent plus qu'à verser des larmes sur les rives du Père des fleuves, et à mêler leurs cris de douleur au bruit des vents. Les Robes noires devinrent peu à peu inconnues, le sacrifice chrétien disparut sur ces rivages; et quand, par un juste retour, en 1776, la guerre de l'Indépendance déposséda l'Angleterre de cette colonie qu'elle n'avait su qu'opprimer, l'Amérique renaissante ne trouva plus sur son sol que le souvenir presque effacé de la foi qui avait fait fleurir ces solitudes[1]. »

[1] Mgr England, évêque de Charleston, *Annales de la propagation de la Foi,* tom. X, année 1838, nº 57, p. 253 et suiv.

Souvent, dans les savanes immenses du Far-West, un incendie dévore les herbes de la prairie que le voyageur croit perdue et anéantie sans retour. Mais, au printemps suivant, revenant aux mêmes lieux, il s'étonne de retrouver une végétation luxuriante dans la plaine où hier il n'avait laissé que des cendres. Telle et plus riche encore fut la renaissance de l'Église catholique, en Amérique, au XIXe siècle.

Deux causes provoquèrent et secondèrent cette deuxième effusion de la foi sur le continent américain : l'émancipation des États-Unis rendit à l'Église la liberté religieuse; l'émigration des prêtres chassés de France et d'Europe par la Révolution lui procura une vaillante recrue de missionnaires.

Washington avait dit dans son adresse aux catholiques des États de l'Union : « Puissent les membres de votre société, en Amérique, uniquement animés par le pur esprit chrétien, jouir de toutes les félicités temporelles et spirituelles. » A ces vœux d'un honnête homme cette société répondit en resserrant ses liens avec le centre de l'Église. Tandis que jusqu'alors les prêtres catholiques de la Nouvelle-Angleterre relevaient de l'autorité impuissante et illusoire d'un vicaire apostolique qui résidait à Londres, l'Amérique nouvelle demanda à Rome de lui donner des pasteurs qui désormais ne dépendissent que du pape et de Dieu. Le Congrès appuya la requête du clergé, et Pie VI promut au siège de Baltimore Mgr John Carroll, désigné et présenté par le suffrage de ses prêtres. C'était un ancien membre de la Compagnie de Jésus,

natif du Maryland, où sa famille venait de combattre au premier rang pour la liberté. Lui-même était estimé si généralement que Franklin a pu dire que « John Carroll était le modèle des prélats et le meilleur des chrétiens ».

Avec cet évêque, l'Église d'Amérique entra dans une nouvelle phase. S'emparant, en conquérant, d'un diocèse de quinze cents lieues de long, sur huit à neuf cents de large, à la tête seulement d'une vingtaine de prêtres, comme lui précieux débris de la Société de Jésus, Mgr Carroll alla d'abord demander des recrues à la France. M. l'abbé Émery, fidèle aux traditions de M. Olier, lui donna une première colonie de sulpiciens, qui, en 1791, vint fonder et diriger le collège de Baltimore. Les prêtres chassés de France par la Révolution, les prêtres chassés de Saint-Domingue par les violences sanguinaires de l'insurrection, apportèrent peu après à la petite armée un contingent de soldats aguerris dans la lutte, et fidèles à leur serment, jusqu'à lui sacrifier la patrie et la vie. Merveilleuse et perpétuelle fécondité de la croix! C'était la persécution de l'Angleterre protestante qui, en 1663, avait poussé sur les rives désertes du Potomac les deux cents familles catholiques qui avaient fait le Maryland; et c'était encore la persécution qui, un siècle et demi après, venait aider à la reconstruction religieuse de l'Amérique, en jetant sur ses rivages les épaves sacrées dispersées par la tempête révolutionnaire.

La concession de la Louisiane à l'Union américaine,

en 1803, et, à quinze années de là, la nomination d'un grand missionnaire, Mgr Dubourg, au vaste évêché de la Nouvelle-Orléans, activa, dans le Sud, cette reconstruction. Ce que fut ce travail pour l'Amérique entière, nous le verrons dans ce livre. Création de nouveaux sièges, organisation de la hiérarchie, célébration périodique des conciles nationaux, institution régulière d'associations de charité, de prière et d'apostolat, fondations de séminaires, de collèges, de missions : je ne puis qu'indiquer sommairement les travaux qui, en moins d'un siècle, ont porté le nombre des catholiques de 24,500 à 6 ou 7 millions, c'est-à-dire à plus du sixième de la population totale des États.

Ce n'est pas le dernier mot des conquêtes de l'Évangile. L'Ouest, en particulier, qui ne cesse de grandir en population comme en importance politique, devra grandir parallèlement en importance religieuse. Et quand, embrassant du regard ce vaste champ où se poussent pêle-mêle l'orthodoxie, l'hérésie et l'infidélité, on considère que cette partie occidentale des États jusqu'au Pacifique a huit fois la superficie de celle que baigne l'Atlantique; que l'Orégon, à lui seul, est plus grand que l'Angleterre, le Texas que la France, la Californie que l'Espagne; quand on vient à songer que le bassin compris entre les Alleghany et les montagnes Rocheuses offre à l'exploration la ressource de sept mille lieues de rivières navigables, et qu'il pourrait nourrir une population de trois à quatre cents millions d'hommes, on éprouve une sorte de

stupéfaction en présence des perspectives que cette immensité ouvre devant l'Évangile ; on tressaille d'espérance, et on comprend qu'il y ait des cœurs qui ne veulent pas de repos tant que ce vaste monde n'est pas conquis à Jésus-Christ.

Dans le progrès colossal que nous venons de signaler, l'éducation catholique a été et est encore la grande force motrice. Or, ce sont principalement les congrégations religieuses qui la mettent en jeu. Les évêques l'ont reconnu par un acte solennel ; et le Sacré-Cœur a sa part dans la reconnaissance que le sixième concile plénier de Baltimore exprimait, en octobre 1866, aux communautés de femmes quand il écrivait : « Nous accomplissons un devoir qui nous est doux, en rendant justice à l'héroïsme de ces vierges chrétiennes, dont la vie répand partout parmi nous la bonne odeur de Jésus-Christ ; et qui, par leur dévouement et leur esprit de sacrifice, ont contribué peut-être plus qu'aucune autre cause à produire un heureux changement dans l'esprit d'un grand nombre de ceux qui étaient éloignés de notre foi. »

Des femmes, des vierges apôtres, eurent donc l'honneur de mettre la main à cet ouvrage. Déjà on en avait vu paraître de très grandes dans la mission canadienne du XVIIe siècle ; et le courage de ces saintes filles qui s'appellent Marie Guyard ou Marie de l'Incarnation, Marguerite Bourgeois, Marie Barbier, Marguerite Lemoine, Marie-Louise Dorval, Mme d'Youville et Mlle Mance, a mérité cet éloge d'une plume protestante : « Des femmes jeunes et

délicates s'arrachant aux douceurs de la civilisation sont venues, bravant tout, apporter aux sauvages étonnés les remèdes du corps et les remèdes de l'âme. Il a fallu un profond sentiment du devoir pour que ces apôtres de l'un et de l'autre sexe soient venus affronter, dans la Nouvelle-France, toutes les rigueurs du climat, la famine et la mort au milieu des tourments. C'est ainsi que, soutenus par une force surhumaine, ils ont enfin réussi à établir solidement, au sein de nos contrées, les autels de leur Dieu et la foi de leur pays[1]. »

De nos jours l'Église d'Amérique eut aussi ses héroïnes. Tout le monde connaît aujourd'hui l'admirable Mme Seton. Ce qu'elle a fait dans l'Est, une autre, brûlant de la même flamme, l'a fait dans le Sud et l'Ouest. Elle l'a fait non moins saintement, non moins courageusement, non moins fructueusement; et à côté de la fondatrice des filles de la Charité dans la Nouvelle-Angleterre, nous placerons la fondatrice des maisons du Sacré-Cœur dans la vallée de la Louisiane : l'humble, la grande et surtout la forte mère Philippine Duchesne.

La force : tel est, en effet, le caractère propre de cette femme héroïque. C'est une âme virile. Elle est forte contre le monde et forte contre elle-même; elle est forte pour agir et forte pour souffrir. De cette vertu magnanime elle a l'ardeur, l'élan, l'inspiration

[1] M. Hawkins, *Picture of Quebec with Historical Recollection*, ch. x, p. 177.

guerrière; mais elle en possède aussi une forme plus rare : la longanimité, et cette persévérance à laquelle finalement est promis le succès. Son dessein une fois arrêté, ni les hommes ni le temps ne pourront l'ébranler; son œuvre une fois commencée ne connaîtra plus d'obstacles. Les distances et les tempêtes, les maladies et les fléaux; les pertes cruelles, les séparations, les abandonnements; les longs insuccès, la pauvreté, la faim; les désolations du dedans et les désastres du dehors, s'accumulant les uns sur les autres, ne peuvent atteindre jusqu'à l'inexpugnable hauteur où sa confiance en Dieu a placé son refuge. En effet, Dieu est en elle; tel est le secret de sa puissance. Au foyer de ce grand cœur brûle un feu dont la chaleur, se tournant en énergie, imprime le mouvement à tout, en elle et autour d'elle. C'est l'amour de Jésus-Christ, de son Cœur, de son Évangile et de sa sainte Église. C'est l'amour de son autel, de son Eucharistie, dont l'ardente passion, satisfaite ou contrariée, produit tour à tour son délice ou son tourment. C'est l'amour de sa croix. La croix est le grand levier qui lui servira à tout soulever vers le ciel. Elle le sait; Dieu lui a dit, comme jadis à son apôtre : *Je lui montrerai combien elle devra souffrir pour la gloire de mon nom.* Et voilà pourquoi elle ne cesse de répéter avec saint Paul : *C'est dans l'infirmité que ma puissance réside.*

Elle saura donc souffrir comme elle a su agir; et la victime n'est pas moins admirable en elle que le héros. Comme elle souffre constamment, elle souffre

joyeusement. Dans cette vie douloureuse de plus de quatre-vingts années, on ne surprendrait pas une heure de découragement. Du sein de toutes les tristesses s'élance l'action de grâces dont l'hymne charme le voyage et fait oublier les épines du chemin. Aussi bien, le regard toujours fixé sur les choses célestes, la voyageuse s'arrête-t-elle peu aux choses de la terre. Ce n'est pas qu'elle n'en aime tendrement, profondément, tout ce qui est aimable dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce : mais elle aime ici-bas de la même manière qu'elle aimera dans le ciel. Ne lui demandez donc pas, à cette nature puissante, cette effusion de sentiments, cet abandon charmant, cette grâce délicate et vive qui ont conquis tant de sympathies à la mère Barat. Des qualités différentes distingueront la conquérante d'un monde à demi sauvage; et il faut qu'un triple airain cuirasse ce cœur de soldat, dont la sensibilité apparaîtra cependant si touchante en ce livre. J'ai comparé Mme Barat, dans mon précédent ouvrage, à une belle et virginale statue de marbre blanc. Je comparerais Mme Duchesne à une statue de bronze. Mais l'une et l'autre sont faites sur le même modèle, et toutes deux pareillement portent les traits de Celui dont ces âmes fraternelles ont travaillé de concert à faire bénir le nom et adorer le Cœur, sur l'un et l'autre rivage de l'Atlantique.

De l'étude de cette vie ressort un beau spectacle : celui de l'unité des desseins de Dieu sur elle, et de la conduite spéciale de sa providence, en vue des

destinées préparées à son âme. Elle naît missionnaire, si je puis parler ainsi : et tout venant converger à ce point fixe et central de son existence, celle-ci se déroule comme un drame régulier, lequel a son prologue, sa préparation, son action, son dénouement, ainsi qu'il apparaîtra dans la succession des quatre phases historiques qui forment les quatre principales divisions de ce livre.

Nous voyons se déclarer d'abord *la Vocation*. L'amour de Dieu et des âmes, l'amour simultané de la vie religieuse et de la vie apostolique, le zèle pour le ministère des pauvres, des enfants et des abandonnés ; puis, déjà des vues distinctes vers les missions étrangères, et des désirs persévérants de suivre, dans ces voies, les grands apôtres de la Compagnie de Jésus : tels sont les métaux divers, si je puis dire ainsi, qui jetés dans la fournaise de la Révolution, épurés ensuite au feu de la tribulation et de la contradiction, et enfin versés dans le moule de la Société du Sacré-Cœur-de-Jésus, composent, en se fusionnant, cette statue de bronze dont j'ai fait tout à l'heure la représentation de Mme Duchesne.

Vient ensuite la seconde phase : celle de *la Formation*. Formation à la vie religieuse du Sacré-Cœur ; formation à la vie apostolique des missions : ce sera l'ouvrage de douze années. Qu'il y faudra de prudence et de longanimité dans Mme Barat ! Qu'il y faudra de patience et de docilité dans Mme Duchesne ! Nous ne nous étonnerons pas de cette longue attente. Cette construction est de celles qui s'enfoncent dans

le sol dans la même proportion qu'elles s'élèvent au-dessus, tant il faut de solidité aux fondements d'un édifice qui doit porter le poids de si puissants travaux !

La Mission s'ouvre enfin. Mme Duchesne s'embarque, la Louisiane la reçoit. Pendant trente ans elle y travaille, elle y défriche sans relâche, jusqu'à ce que, son ardeur croissant avec les années, elle en vienne à terminer chez les Indiens de l'Ouest l'œuvre d'apostolat inaugurée aux rives du Mississipi. Cela fait, elle laisse à d'autres d'achever avec éclat l'œuvre dont il lui suffit d'avoir le mérite devant Dieu : *D'autres ont jeté la semence, et vous, vous n'avez fait qu'entrer dans leurs travaux,* disait le Seigneur à ses apôtres. On en peut dire autant aux successeurs actuels de Mme Duchesne.

Enfin, tout se termine par l'*Immolation,* si toutefois l'immolation n'est pas le fait de toute l'existence de la servante de Dieu. *Ama nesciri et pro nihilo reputari :* les dix dernières années de Mme Duchesne sont tout entières dans ce mot de l'Imitation. Ce sont des années de silence, de prière, d'anéantissement. Le bûcher de la victime se consume à petit feu ; et quand il n'y a plus d'aliment à la flamme, quand la matière mortelle, comme s'exprime saint Léon, a été dévorée, l'âme s'échappe et s'envole ; c'est la fin de l'holocauste. Le Ciel reçoit le sacrifice ; mais il n'attend pas cette heure pour en payer le prix. Les maisons du Sacré-Cœur commencent dès lors à couvrir la face du nouveau monde ; et du seuil

de l'éternité, Mme Duchesne, comme Moïse expirant, peut entrevoir au loin les premiers horizons d'une terre promise.

Les manuscrits autographes de Mme Duchesne, fort nombreux, et comprenant : l'Histoire et le Journal de son monastère de Grenoble, sa volumineuse correspondance, de 1806 jusqu'à sa mort, avec Mme Barat, et les réponses de celle-ci; la collection récemment retrouvée de ses lettres à sa famille; le recueil de celles qu'elle-même recevait de France, pieusement copiées de sa main; le Journal succinct mais précis de sa mission, de 1818 à 1840; puis, outre ces documents entièrement originaux, une notice sommaire rédigée en Amérique par les premières compagnes de son apostolat; les lettres autographes ou transcrites par elle qui lui furent adressées par divers évêques, missionnaires et personnages ecclésiastiques; la relation de ses principales fondations en Louisiane; enfin les notes et souvenirs communiqués sur la vie de cette mère vénérée, telles sont les principales sources de renseignements où il nous a été donné de puiser largement pour écrire ce livre.

Hélas! il nous a manqué d'aller visiter sa lointaine mission, et de pouvoir ainsi éclairer son histoire par le spectacle des lieux qui en furent le théâtre. Si toutefois quelque chose pouvait diminuer ce regret, ce serait le précieux contrôle qui, sur ce point comme sur les autres, n'a pas manqué à ce travail. Surtout notre reconnaissance ne saurait oublier ces semaines d'octobre 1877, où toutes les mères supérieures de

l'Amérique du Nord, depuis le Canada jusqu'à la Louisiane, depuis New-York jusqu'à Chicago et Saint-Louis, appelées en France et réunies, par un rare bonheur, dans la solitude de Conflans, à l'issue d'une retraite, sous la présidence de leur Supérieure générale, daignèrent entendre ces pages à peines terminées ; et après leur avoir prêté une religieuse et consciencieuse attention, les honorèrent d'un suffrage qui en est la caution comme elle en fait tout le prix.

Puisse ce livre les aider à propager la gloire du Cœur de Jésus-Christ dans le continent où elles s'en sont retournées! Puisse-t-il surtout y déposer un germe de salut pour nos frères d'Amérique! L'heure semble venue pour eux de se donner en masse à cette Église catholique qui, après avoir fait successivement la conquête du monde romain, puis du monde barbare, paraît devoir terminer par celle du nouveau monde, le monde indo-européen, l'œuvre que Jésus-Christ lui a confiée dans le temps.

Un des premiers fondateurs de l'Église d'Amérique au commencement de ce siècle, Mgr Flaget, évêque de Bardstown, raconte dans une lettre, à la date du 23 juin 1819, que, se trouvant à la chute du Niagara, il passa toute une journée en contemplation devant cette masse torrentielle se précipitant sur les rochers qu'elle laisse impassibles, inébranlables. Puis, forcé par la nuit de s'arracher à ce spectacle, l'apôtre, chemin faisant, se disait à lui-même : « Hélas! des torrents de grâces tombent ainsi tous les jours sur le cœur des mortels, et, semblables à ces blocs sur lesquels se brise

cette immense rivière, ces cœurs de pierre laissent passer inutile la grâce, qui rentre dans l'abîme sans les avoir entamés [1]. »

Il n'en sera pas ainsi des torrents de miséricorde dont le Cœur de Jésus inonde l'Amérique, spécialement de nos jours. Fondée originairement « dans un but de religion et non de commerce », comme on l'a remarqué [2]; peuplée par des réfugiés dont plusieurs étaient des confesseurs de la foi, instruite par ses pères et premiers législateurs à mettre la religion à la base de sa vie civile et politique, et dès lors marquée du caractère religieux comme de son caractère propre, la nation américaine ne peut impunément renier son origine et fausser sa nature, sans courir le péril d'une dissolution, qu'en dépit de certains tableaux romanesques et fantaisistes, tout présage et fait redouter pour cette grande nation.

Ni le pervertissement de la constitution, ni le débordement violent de la démagogie, ne sont les causes premières du déraillement manifeste de cette puissante machine dont la course vertigineuse fait notre stupéfaction. Mais le mal, le grand mal, est qu'elle n'a plus de frein. Si c'est un axiome que nulle nation ne peut naître ni ne peut vivre sans Dieu, combien plus ce principe est-il vrai pour un peuple qui, divisé d'origine, de territoire, d'intérêts, de

[1] *Vie de Mgr Flaget*, p. 185, 186.

[2] *Prince's christian History*, p. 66. — Item, *Magnalia Christi Americana*, vol. Ier, cap. IV, p. 61. — M. de Tocqueville, *Démocratie en Amérique*, t. Ier, ch. II, p. 69.

mœurs et de langue, ne trouverait que dans la Religion l'autorité et l'unité capables de faire un corps de tant de membres dissidents et disparates entre eux!

Or, disons-le tout d'abord, cet élément essentiel de cohésion et de force, ce n'est pas dans le protestantisme que l'Amérique peut se flatter de le rencontrer. Le fractionnement moléculaire, auquel le protestantisme est réduit partout, est devenu en Amérique une insaisissable pulvérisation. Les deux pôles opposés auxquels l'erreur aboutit invariablement, le rationalisme d'un côté et l'illuminisme de l'autre, y sont arrivés à leurs conséquences extrêmes. Ici les unitariens et les universalistes, là les shakers, les spirites et les perfectionnistes conspirent à la destruction totale de l'Évangile; et derrière ces millions de sceptiques ou de fanatiques qui peuplent les États, se dresse, à l'extrême frontière du mal et du mensonge, la secte croissante des Mormons, qui, sous le nom ironique de « saints du dernier jour », ressuscitent le paganisme dans toutes ses ignominies; qui, sous le nom sacrilège de « nouvelle Jérusalem », reconstituent, dix-huit cents ans après la Rédemption, une nouvelle Sodome!

Mais ce qui n'est pas au pouvoir du protestantisme, le catholicisme le possède; et voilà pourquoi, selon l'aveu d'un protestant, « la foi catholique romaine est aujourd'hui le vrai bouclier de l'Amérique[1]. »

[1] *English Woman in America,* ch. III, p. 95.

L'Amérique a premièrement besoin de vie surnaturelle, sous peine de s'en forger de misérables contrefaçons et profanations. Or seul le catholicisme porte en lui une sève de piété qui atteste la présence de Celui qui disait : « Je suis le cep, vous êtes les branches. » Les protestants le confessent : « Le catholicisme de nos jours, a écrit l'un d'eux, semble surpasser beaucoup le protestantisme dans sa vivante imitation du Christ et de ses œuvres. » Et hier même, un évêque de la secte méthodiste, Mgr Foster, disait dans un discours prononcé à Boston : « J'éprouve pour les catholiques ainsi que pour l'Église catholique romaine une vénération profonde et qui ne fait que croître à mesure que j'avance en âge... J'estime donc qu'il n'est pas permis de les critiquer avant d'avoir déployé un zèle égal au leur dans le service du divin Maître. » Puis, ayant énuméré quelques-unes de nos œuvres et pratiques religieuses: « Voilà, dit-il, les gens qui n'étaient rien ici il y a soixante ans, et qui maintenant peuplent toutes nos villes protestantes. Avant de nous en plaindre, commençons par acquérir quelques-unes des belles vertus qui les placent au-dessus de nous[1]. »

L'Amérique, en second lieu, a besoin d'autorité. Suivant cette loi que plus un peuple possède de liberté politique et civile, plus il lui faut le contrepoids de l'autorité morale, la démocratie américaine appelle comme modératrice une puissance supérieure

[1] Cité dans le *North Western Chronicle*, et traduit dans le *Bien public* de Gand, 2 avril 1878.

qui lui dénonce ses devoirs à côté de ses droits. Or seul le catholicisme peut commander à la conscience, parce que, seul infaillible, il donne à ses lois la sanction divine d'espérances certaines. Ainsi, au sein de l'absence presque totale de discipline qui menace d'anarchie et de dissolution cette grande Babel où l'on ne se comprend plus, le catholicisme sait une langue et dispose d'une force qui peuvent tout réunir, non seulement dans l'ordre religieux, mais dans l'ordre social.

Enfin, l'Amérique a besoin de sainteté et de charité : le catholicisme est l'une et l'autre. Sainteté, seul il peut rendre aux mœurs leur pureté, au foyer sa décence et sa stabilité, au mariage son honneur et sa fécondité, aux contrats leur fidélité, à la famille son respect, son lien et son bonheur. Charité, seul il peut faire régner le respect de l'homme, pacifier et refréner les masses ouvrières, fusionner les diverses nationalités, réconcilier le Nord et le Sud, rapprocher le noir et le blanc; enfin, « faire pour l'âge futur de l'Union américaine ce qu'il a fait jadis pour l'Europe du moyen âge, au lendemain de la chute de l'empire romain et après la dislocation de l'empire de Charlemagne[1]. »

Si cela doit être, Dieu le sait; mais ce que nous pouvons pressentir dès maintenant, c'est que cette conquête devra être achetée par de rudes combats.

[1] M. Claudio Janet, *les États-Unis contemporains*, ch. XVIIIe et *passim*.

Depuis vingt ans une haine jalouse contre les catholiques menace en Amérique l'ancienne liberté; et il ne tiendra pas aux six mille loges maçonniques qui oppriment les États que la Révolution ne passe l'Atlantique pour forger là aussi à l'Église romaine les chaînes qu'elle a juré de lui mettre partout. Mais n'ayons pas de crainte, l'Amérique catholique possède, entre autres forces, un puissant gage de victoire : c'est son union d'esprit et de cœur avec le Saint-Siège; là réside sa grande puissance. L'attitude de ses évêques au concile du Vatican a montré que son attachement à Rome n'a fait que croître depuis le jour où Grégoire XVI en parlait de cette sorte : « Dans aucun pays du monde, je ne me sens plus pape qu'aux États-Unis. »

Puissent, réunis par ce lien d'unité et de charité, les deux mondes n'en faire qu'un, et donner ainsi raison aux paroles évangéliques du premier télégramme transmis par le câble transatlantique, le 18 août 1858 : « L'Europe et l'Amérique sont unies désormais. *Gloire à Dieu dans les cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.* »

Puisse cette paix se faire au sein de la vérité, et s'accomplir ainsi les vœux qu'exprimait, il y a trois ans, un des plus vaillants champions de cette sainte croisade : « La foi catholique est le seul élément religieux dont le mouvement progressif soit en rapport proportionnel avec l'accroissement de la population dans les États-Unis... Avant la fin de ce siècle, les catholiques dépasseront en nombre les autres com-

munions chrétiennes de la République réunies[1]. »

Alors, tournant ses regards vers les missionnaires qui lui conquirent cette place, l'Église d'Amérique rencontrera et bénira le nom de Mme Duchesne; alors elle lui redira les paroles qu'Israël adressait autrefois à Judith triomphante, et que nous avons placées en tête de ce livre : « Parce que tu as agi en homme, et que ton cœur a été ferme, la main du Seigneur t'a conféré sa force, et voilà pourquoi tu seras bénie à tout jamais. » *Quia fecisti viriliter, et confortatum est cor tuum, ideo et manus Domini confortavit te, et ideo eris benedicta in æternum.* (Judith, xv, 11.)

Orléans, *ce saint jour de Pâques,* 21 avril 1878 (1re édit.).
Lille, *ce saint jour de Pâques,* 9 avril 1882 (nouv. édit.).

[1] Le P. Hecker, fondateur et supérieur des Paulistes à New-York, *L'Église en présence des besoins de notre siècle,* p. 52, 53.

LIVRE I

LA VOCATION

LIVRE I

CHAPITRE PREMIER

FAMILLE ET NAISSANCE DE Mme DUCHESNE
SON ÉDUCATION AU COUVENT DE SAINTE-MARIE
SON NOVICIAT A LA VISITATION

1769-1791

Il y avait en France, à la fin du siècle dernier, une bourgeoisie de province que son intelligence, son travail et ses connaissances pratiques élevaient chaque jour davantage dans la considération comme dans la fortune. Par la gravité de ses mœurs, son esprit de famille, ses nombreuses et laborieuses générations d'enfants, c'était encore la vieille France; mais certaines de ses idées en faisaient pressentir une autre. Le souffle des temps nouveaux avait touché le front de la plupart des hommes de cette classe moyenne. Parvenue à l'influence, déjà prête aux affaires, elle rêvait le pouvoir; et quelque chose lui disait qu'elle touchait au jour de son avènement.

C'est au sein de cette condition sociale et presque sur le seuil de cette révolution, que se place le berceau de Mme Duchesne. Plusieurs de ses proches, hommes publics fort influents, ont pris rang dans l'histoire. Les femmes de sa parenté ont été moins célèbres; mais elles n'en furent pas moins des femmes supérieures par l'intelligence,

le caractère et la foi, autant de dons qu'ils transmirent à la servante de Dieu dont nous écrivons la vie.

Les Duchesne, établis originairement à Romans, dans la Drôme, y avaient acquis une universelle notoriété commerciale par les produits textiles qu'ils expédiaient en France et dans les colonies. La piété fleurissait traditionnellement au sein de cette famille, comme on en peut juger par le grand nombre de religieuses que, jusqu'à l'époque de la Révolution, elle ne cessa de donner à la Visitation de cette petite ville. On y trouve, à la date de 1770, une jeune fille, Marie-Fortunée Duchesne, mourant à vingt-huit ans, dans la paix du Seigneur, en répétant jusqu'à la fin « qu'elle n'avait encore rien fait, rien souffert pour Jésus-Christ, et priant qu'après sa mort on ne parlât jamais d'elle, sinon pour conjurer son très clément Époux de lui faire miséricorde ». Une autre demoiselle Duchesne, encore pensionnaire dans le même couvent, se sentant près de mourir dans sa treizième année, avait obtenu de recevoir l'habit et de prononcer ses vœux le jour même de sa première communion. Témoin de ce spectacle, sa sœur Claire-Julie avait renoncé aux espérances que lui offrait le monde pour entrer dans ce monastère, qu'elle gouverna longtemps, et dont elle dirigea une colonie dans la Franche-Comté. Précédemment, en l'année 1754, on avait vu Mlle Françoise-Mélanie Duchesne saisie soudainement, comme par la main de l'Époux, sur le seuil de cette même Visitation de Romans, y rester et s'y consacrer au service de Jésus-Christ pour sa vie entière. Il faut encore nommer, parmi les religieuses de la même famille, Marie-Julie Tranchant, que nous reverrons à côté de Mme Duchesne, pendant les mauvais jours de la Révolution. Or si, comme on l'a dit, c'est déjà une grande avance sur le chemin de la justice que d'être de la race des justes, c'est aussi une

grande avance sur le chemin de la sainteté que d'être de la race des saints. De telles intercessions planant sur un berceau expliquent les grâces précoces que nous y verrons descendre. Ces vierges font cortège à Mme Duchesne dans la voie qui mène à l'autel; et l'on comprend que le Cœur sacré de Jésus-Christ ait été incliné à se choisir un apôtre dans une famille qui déjà lui avait donné tant et de si nobles gages.

M. Antoine Duchesne, négociant à Romans, avait eu de son mariage avec Mlle Marie-Louise Enfantin[1] deux fils, dont l'un suivit la carrière de son père, et dont l'autre, Pierre-François, entra comme avocat au parlement de Grenoble. Ce dernier se fixa dès lors dans cette ville, où l'éclat de son talent lui valut une alliance riche et distinguée. Il épousa Mlle Rose-Euphrosyne Périer, qui lui apporta, — somme rare à cette époque, — une dot de cent mille francs. Les Périer, avant de se faire un nom dans le monde politique et le monde financier, en avaient un déjà fort considérable dans le monde industriel : les deux familles étaient donc parfaitement assorties. Quant à Pierre-François Duchesne, il ne brillait pas seulement par les dons de parole et d'intelligence qui lui assignaient une place première au barreau de Grenoble, il se distinguait surtout par une énergie de volonté qui d'ailleurs était propre à tous ceux de sa race. Les femmes, en ceci, ne le cédaient point aux hommes, et nous lisons dans les notes consacrées aux Duchesne de la Visitation : « C'étaient des âmes à forte trempe, que l'éducation de l'ancien régime avait encore fortifiées. Tel est bien d'ailleurs le *caractère Duchesne :* ce mot est proverbial dans notre monastère, pour exprimer

[1] De cette famille était le père Enfantin, prédicateur fameux des Pères de la Foi.

l'énergie du bien chez cette famille dont, depuis plus d'un siècle, nous avons toujours eu quelques membres parmi nous [1]. »

Nous sommes obligés de dire que malheureusement cette énergie de caractère, M. Duchesne la mettait au service des idées philosophiques et libérales auxquelles nos parlements prêtaient alors un si téméraire appui. Son christianisme en avait ressenti un ébranlement profond. S'il avait encore le respect de la religion, il en avait oublié les devoirs essentiels; et nous verrons comment il ne fallut rien moins, pour le ramener à Dieu, que l'ardente sollicitude d'une fille qui se fit apôtre et victime pour lui.

Cette enfant vint au monde le soir du 29 août 1769, en la veille de la fête de sainte Rose de Lima, dont on joignit le nom à celui de Philippine, qu'elle devait porter. Ce nom, emprunté à celui d'un apôtre, était une sorte de présage de sa mission future; et ce n'est pas non plus sans un dessein du Ciel qu'elle entra dans la vie sous les auspices d'une vierge que l'Église appelle « la première fleur de sainteté produite par ce Nouveau-Monde », dont Philippine devait être un jour le missionnaire [2].

Ce fut sans doute dans le dessein de la placer sous un patronage plus auguste encore qu'on attendit, pour lui conférer le baptême, le jour du 8 septembre, fête de la Nativité de la sainte Vierge. On lui donna pour parrain un de ses oncles maternels, Jean-Antoine Périer, et pour marraine, sa grand'mère Elisabeth Dupuis, femme de Jacques Périer. Le baptême fut célébré dans l'église Saint-Louis, alors la

[1] Notes de la mère Françoise-Mathilde Maurin, de la Visitation Sainte-Marie de Romans, 19 mai 1876.

[2] Primus Americæ meridionalis flos sanctitatis, virgo Rosa. (*Brev. rom.*, IIe noct., lect. I, die 30 aug.)

seule paroisse de la rive gauche de l'Isère, et les deux familles se firent un devoir d'y assister, comme l'atteste le registre où figurent leurs noms.

Sur la place de Saint-André, et séparé seulement de l'église de ce nom par une rue étroite, en face du palais gothique des comtes de Dauphiné converti dès lors en palais de justice, s'ouvre un couloir voûté, débouchant dans la cour intérieure d'une maison qui porte bien encore le cachet d'un autre siècle. Cette maison était celle de la famille Duchesne. Les transformations de sa façade extérieure et la distribution actuelle du logis ne permettent guère au visiteur de la reconstituer telle qu'elle était alors. Mais l'aspect de l'escalier, qui est d'un grand caractère, et celui de la petite cour, d'un côté percée irrégulièrement d'étroites fenêtres grillées comme celles d'un cloître, et de l'autre présentant quelques ouvertures qui ne sont pas sans style, donnent fidèlement l'image des habitudes sévères et modestes d'une famille qui n'avait pas encore émergé au grand jour de l'illustration. Une porte aujourd'hui murée, mais encore visible, ouvrant sur cette cour, faisait communiquer la maison des Duchesne à celle des Périer, et permettait ainsi aux deux familles alliées de se voir journellement. C'est là que s'écoula l'enfance de Philippine, à l'ombre, pour ainsi dire, de l'église collégiale de l'apôtre saint André, son modèle dans l'amour des âmes et de la croix.

Dieu, qui, selon l'Écriture, « façonne les cœurs un à un [1] » en vue des destinées qu'il leur a assignées, permit bientôt d'entrevoir de quelle matière précieuse il avait fait celui de la jeune Philippine. Elle avait bien la raideur et la ténacité du *caractère Duchesne*, comme on disait à Grenoble ; et qu'il faudra d'années, de travail et de vertu pour assou-

[1] Deus finxit sigillatim corda eorum. (Ps. xxxii, 15.)

plir ce caractère, si tant est qu'on parvienne à le refaire jamais! Mais aussi que de ressources offrent de pareilles natures, lorsque c'est vers le bien qu'elles poussent leurs énergies! On remarqua de bonne heure dans cette enfant d'espérance de précieuses dispositions à la générosité. Une grandeur d'âme naturelle la portait d'instinct à s'oublier elle-même pour se dévouer aux autres. « Elle avait reçu du Ciel une beauté remarquable, rapporte une de ses sœurs; mais à l'âge de trois ans, ayant perdu, par suite de la petite vérole, une partie de la finesse native de ses traits, elle ne montra jamais, ni alors ni depuis, aucun regret de cette perte. Au contraire, voyant sa sœur plus favorisée qu'elle de ces dons extérieurs, Philippine, loin d'en ressentir aucune jalousie, était sans cesse occupée à rehausser et à faire valoir les avantages de cette sœur chérie. » Ce renoncement n'est pas d'une femme : on commençait dès lors à sentir un cœur d'homme dans Mme Duchesne.

C'est dès cette époque aussi que se révéla son amour pour les malheureux. Elle accueillait généreusement les mendiants qui se présentaient à la porte de son père. Elle se dépouillait pour eux de ce qu'elle possédait, leur distribuant aussitôt l'argent que ses parents mettaient à sa disposition; et comme on lui faisait observer que ces petites sommes lui étaient accordées pour ses menus plaisirs : « Mais, répondait Philippine avec une noble candeur, le plus grand de mes plaisirs c'est de faire du bien. »

La virilité de l'esprit répondait à celle du cœur, c'est là le trait principal de cette physionomie. On chercherait en vain, dans ce printemps de la vie de Mme Duchesne, de ces fleurs d'esprit ou de grâce enfantine dont les historiens aiment à parer les débuts des existences illustres. Cette petite fille, par le sérieux de ses goûts, semblait avoir dix ans d'avance sur ses compagnes. « A l'âge où les enfants

jouent avec des poupées, nous raconte sa sœur, Philippine n'y pensait plus. A peine avait-elle neuf ans, que je la voyais faire gravement la lecture à sa sœur aînée, qu'une longue maladie retenait dans son lit. Or, le livre dont elle avait fait choix pour la distraire était l'*Histoire romaine.* » Il y avait sympathie entre cette âme énergique et l'héroïque race de qui l'on a écrit que « le fond du Romain est d'agir courageusement et de souffrir de même[1] ».

Cette disposition à l'admiration et à l'amour des choses généreuses et grandes n'attendait, pour éclater, qu'un objet digne d'elle, quand lui fut révélé providentiellement un ordre d'héroïsme bien supérieur à celui des hommes de l'ancienne Rome. « Ma première estime pour l'état de missionnaire, écrivait-elle plus tard, vint des conversations d'un bon Père jésuite qui avait fait les missions de la Louisiane, et qui nous racontait des histoires de sauvages. Je n'avais que huit ou dix ans, et néanmoins j'estimais heureux les missionnaires[2]. »

La colonie française, qu'on comprenait sous la dénomination générale de Louisiane, embrassait le bassin du Mississipi jusqu'à la région des lacs. Or, au commencement de ce siècle, la religion avait traversé dans toute cette contrée une crise sanglante; et le Père jésuite dont parle Mme Duchesne pouvait lui raconter des actes de dévouement bien capables, en effet, d'enflammer ce jeune cœur. Dans cette gloire du martyre, les jésuites avaient eu la principale part. On se souvenait encore, par exemple, du Père Rasles fusillé, puis scalpé, outragé, assommé, haché par une troupe de bandits aux ordres de trois officiers anglais, au pied de la croix que lui-même avait

[1] Facere et pati fortia, romanum est. (*Tite-Live.*)

[2] *Mémoire à Mme Barat sur sa vocation,* février 1818, p. 2 et suiv.

plantée parmi ses chers Abnakis. On racontait aussi les cruautés exercées par les derniers païens de la tribu des Natchez sur leurs missionnaires : le Père Du Poisson décapité en se rendant de l'Arkansas à la Nouvelle-Orléans ; le Père Souel criblé de coups de feu, et sa soutane sanglante servant de trophée à l'insurrection ; le Père Doutreleau, l'apôtre des Illinois, assailli pendant sa messe sur le rivage des Yasous, et se sauvant sur une pirogue en habits sacerdotaux, sans que les balles pussent l'atteindre ou lui faire de mal. On décrivait les cruautés sacrilèges des sauvages, se parant, eux et leurs chevaux, des vêtements sacrés et des ornements de l'autel, portant à leur cou des patènes suspendues, buvant et donnant à boire dans les ciboires et les calices[1]. Mais on pouvait aussi raconter le châtiment infligé par nos armes à ces profanateurs, les consolations que la religion recueillait parmi les indigènes des bords du Missouri, les toutes-puissantes entreprises du sulpicien Picquet dans l'Amérique septentrionale, et la moisson abondante qui appelait dans ces régions de nouveaux ouvriers. « J'enviais leurs travaux sans m'effrayer de leurs dangers ; car, en même temps, je lisais l'histoire des martyrs, » rapporte Mme Duchesne. Le martyre ! C'est déjà le point de mire de ce jeune cœur, comme autrefois celui de sainte Thérèse enfant. Nous venons de voir briller la première étincelle dont le souffle d'en Haut devait faire jaillir une si vive clarté.

Jusqu'ici l'éducation de Philippine avait été principalement l'ouvrage de sa mère, véritable femme forte, en qui l'esprit chrétien rehaussait et dirigeait l'intelligence pra-

[1] Voyez, sur ces événements, *Lettres édifiantes*, t. X, p. 146, 214 ; t. XI, p. 132, 142, 176, édition in-18. — *Hist. des missions*, de M. Henrion, t. II, IIe partie, p. 608.

tique qui caractérisait la race des Périer. Mais se voyant bientôt chargée de quatre enfants, trois filles et un fils, Mme Duchesne comprit que son devoir était de s'en remettre à d'autres d'une partie de ce soin; et comme la Visitation avait héréditairement la juste confiance de toute la famille, elle mit sa chère Philippine au pensionnat que cet Ordre dirigeait à Grenoble, dans le monastère de Sainte-Marie-d'en-Haut.

Ce monastère, qui occupe une place considérable dans l'histoire de la vie de Mme Duchesne, s'élève à mi-côte de la montagne de Rachais, sur la rive droite de l'Isère. On y arrive par une rampe escarpée, tortueuse, bordée de maisons noires de l'époque de la Ligue, qui, serpentant sur le flanc de la colline, amène tout à coup, par un brusque tournant, devant une sorte d'arc ou de porte monumentale, où se lit cette inscription : « Sainct François de Sales a choisi ce lieu pour fonder le quatriesme monastère de son ordre de la Visitation-de-Saincte-Marie. La première pierre fut posée en sa présence le 16 octobre 1619. »

Nous trouvons, en effet, dans les Mémoires de la mère de Chaugy, que « saint François de Sales étant venu au mois de février 1618 prêcher un deuxième carême à Grenoble, on le sollicita bien fort de faire venir ses filles de la Visitation-de-Sainte-Marie. Notre bienheureux Père manda donc à notre très digne Mère (Mme de Chantal) qu'elle vînt le trouver; ce qu'elle fit, accompagnée de ses religieuses, le VIIe d'avril, veille des Rameaux 1618... Elle arrêta qu'on achèterait une place nommée Chalmont, lieu écarté, montueux, et qui était hors de tout commerce, quoique dans l'enceinte de la ville... Elle y reçut quelques filles, et établit supérieure notre très honorée mère Péronne-Marie de Chatel. »

Lorsque Mlle Duchesne entra à Sainte-Marie, cette mai-

son avait gardé l'aspect comme l'esprit de ses premières années. C'était un de ces nids d'âmes suspendus, pour ainsi dire, entre la terre et les cieux; très cachés, très enfouis du côté de la terre, mais très largement ouverts du côté du ciel, tels que les aimaient autrefois les cœurs dédaigneux du monde et altérés de Dieu. Un couloir sombre conduisait de la porte d'entrée dans un cloître carré, donnant sur une cour gazonnée de plates-bandes, où l'on avait creusé deux citernes parallèles, et au milieu de laquelle se dressait une croix de pierre. On descendait de ce cloître au chœur des religieuses. Là on montrait, dans un angle, l'humble confessionnal de saint François de Sales, la stalle de sainte Jeanne de Chantal, ainsi que son prie-Dieu, et la place où une voix venue du ciel lui dit : « Il n'est plus! il n'est plus! » à l'heure même de la mort du saint évêque de Genève. L'église, enrichie par la munificence du duc de Lesdiguières, possédait, comme aujourd'hui, son autel de marbre, son retable, ses stalles et sa chaire sculptées, les fresques de sa voûte représentant les principaux mystères de l'Évangile et les premières origines du monastère. On y reconnaît encore cette disposition; on y retrouve ces souvenirs.

Les hauteurs du Rabot, abruptes, dénudées, dominent la maison; mais l'horizon, fermé de ce côté par la montagne, s'ouvre au contraire grandiose de chaque côté de la ville. Là rien ne limite la vue; et de la terrasse où les enfants prenaient leur récréation, leurs regards pouvaient plonger dans les profondeurs de la riche vallée du Grésivaudan, embrassant un paysage immense, gigantesque, que les sommets des Alpes couronnent et illuminent de leurs pointes neigeuses[1].

[1] *Mémoires de la mère de Chaugy,* publiés par l'abbé Boulanger,

A cette époque, Philippine trouvait à Sainte-Marie de trente à trente-cinq religieuses de chœur, une dizaine de sœurs converses, environ vingt pensionnaires; en tout, un peu plus de soixante personnes. La supérieure était la révérende mère Marie-Anne-Félicité d'Auberjon de Murinais, femme de beaucoup de mérite, qui, entrée à dix-sept ans dans cette communauté, en était restée le modèle et la lumière. Sa sœur Marie-Delphine la secondait puissamment. Mais celle à qui Philippine déclare avoir été spécialement redevable, fut Mme Eugénie Latier de Bayanne, religieuse fort instruite, qui plus tard s'en fut porter à Milan, puis à Naples, l'aimable religion de saint François de Sales. « Ses vertus firent une telle impression sur moi, disait plus tard son élève, qu'elle m'était toujours présente en Notre-Seigneur. »

La piété que Philippine apprit à cette école s'appuyait sur la foi, principe de toute lumière, et sur la crainte de Dieu, principe de toute sagesse. « La foi avait jeté de profondes racines dans son âme, rapporte sa sœur; et la crainte de Dieu lui faisait fuir tout ce qui aurait pu offenser le regard divin. » On estimait alors que, dans toute vraie piété, l'esprit de crainte de Dieu précède l'esprit d'amour, et ne peut s'en séparer. « Le premier effet de l'amour, a écrit Pascal, est d'inspirer un grand respect. On a de la vénération pour ce que l'on aime. Il est bien juste : on ne reconnaît rien au monde de grand comme cela. »

Quant à l'amour de Notre-Seigneur, Philippine le recevait, pour ainsi dire, de tout ce qu'elle voyait, entendait

p. 167 et 168. — *Notice sur Sainte-Marie-d'en-Haut*, par le chevalier Radulph de Gournay, in-8°. Grenoble, 1862. *Item*, M. Pilot, *Église et ancien couvent de Sainte-Marie-d'en-Haut*, 1869.

ou lisait dans ce lieu. De toutes les maisons de la Visitation où fleurissait le culte du sacré Cœur de Jésus, aucune peut-être ne portait de plus nombreux, de plus anciens et de plus expressifs symboles de cette dévotion que le monastère de Sainte-Marie-d'en-Haut. Philippine allait-elle prier à la chapelle, elle y voyait placées, de chaque côté de l'autel, deux statues représentant, la première Notre-Seigneur montrant son divin Cœur, la seconde, saint François de Sales tenant dans sa main un cœur enflammé. C'était le double symbole de l'amour de Dieu pour l'homme et de l'amour de l'homme pour Dieu. Le marbre de l'autel, l'arcade du sanctuaire, le pavé même de l'église portaient cet emblème sacré. Un long passage conduisant à la tribune, décoré de peintures et d'inscriptions anciennes, vraisemblablement contemporaines du monastère, était une sorte de catéchisme de l'amour divin. A la voûte, sur les parois, des images symboliques et des inscriptions permettaient de lire l'histoire de la manifestation de la divine bonté dans son développement à travers les siècles, depuis la création jusqu'à l'Eucharistie; et, résumant toutes les autres, une dernière peinture, la plus proche de la chapelle, représentait un cœur, le Cœur de Jésus, avec sa blessure, ses flammes, sa croix, sa couronne d'épines, avec ces deux textes d'Isaïe, qui en donnent le sens : *Il a été navré pour nos iniquités. — Vous puiserez avec joie les eaux des fontaines du Sauveur*. C'est un poème à la charité de Jésus-Christ que cette galerie; je l'ai visitée avec vénération, et je croyais y lire partout la traduction de ces fortes paroles de saint François de Sales : « Dans la sainte Église de Dieu, tout appartient à l'amour, tout est fondé sur l'amour, tout aboutit à l'amour, et tout est amour. Dieu, qui a créé l'homme à son image, veut qu'en l'homme comme en Dieu tout soit ordonné par l'amour et pour l'amour. »

A douze ans, Philippine eut le bonheur de faire sa première communion. Cette époque, où Jésus-Christ se donna tout à elle, fut celle où elle sentit s'éveiller le besoin de se donner tout à Lui. Nature grande et généreuse, ne concevant que l'absolu et l'embrassant sans réserve, elle ne vit à ce don de soi qu'une forme possible : l'état religieux; qu'un terme, l'éternité; et elle se consacra corps et âme à son Dieu, pour ne plus se reprendre. « Dès lors, rapporte sa sœur, elle ne regarda plus le monde que comme un lieu d'exil; et la vie religieuse lui parut la seule capable de répondre au désir de son âme. »

« C'est à genoux, a écrit un auteur spirituel, le front dans la poussière, le cœur embrasé et empressé, qu'il faut recevoir la première signification de la vocation religieuse[1]. » Philippine la reçut ainsi, dans l'humilité et l'action de grâces. Mais elle comprit en même temps que ce germe devait être confié à la garde du Ciel, cultivé dans la prière et fortifié par l'exercice d'une solide vertu. « Depuis l'âge de douze ans que Dieu me favorisa de la vocation, je ne crois pas avoir passé un seul jour sans prier Dieu de m'éclairer sur sa divine volonté, et de m'y rendre fidèle. Je la mis d'abord sous la protection de la sainte Vierge; et le *Memorare* dit avec ferveur fut la prière que je ne cessai de lui adresser[2]. »

Elle fit plus; et désormais sa vie de pensionnaire fut déjà l'apprentissage du sublime état auquel elle aspirait. « On la voyait assidue au pied des autels, rapporte une contemporaine; sa ferveur la portait aussi à se lever à la même heure que les religieuses, pour se trouver au chœur et faire avec elles la méditation. Il lui arriva même quel-

[1] Mgr Gay, *De la Vie et des Vertus chrétiennes*, t. I, p. 78.

[2] Mme Duchesne, *Histoire autogr. de Sainte-Marie*, p. 35.

quefois de s'y rendre à demi habillée, au cœur de l'hiver, plutôt que d'y manquer ou d'y arriver en retard. Ses compagnes, qui ignoraient sa force de volonté, riaient un peu de ce beau zèle, prétendant qu'un tel élan ne se soutiendrait pas; mais rien ne fut capable de la faire renoncer à cet exercice, et elle y fut fidèle tant qu'elle demeura au pensionnat[1]. »

En même temps que la jeune fille dirigeait ainsi ses démarches vers les hauteurs de la vie religieuse, d'autres cimes lointaines se dressaient par delà, et de nouveaux horizons, bien qu'indistincts encore, se découvraient à ses regards. Le premier attrait qu'elle avait senti pour la vie apostolique se fortifiait aux entretiens du même missionnaire qui l'avait éveillé dans son âme d'enfant. « Ce bon Père, écrit-elle, était confesseur extraordinaire dans la maison où j'étais pensionnaire. Je me confessai plusieurs fois à lui, et je goûtais la manière familière et simple dont il usait, et qu'il avait prise avec les sauvages. Depuis ce temps, les noms de Propagande, de missions, de prêtres qui s'y destinaient, de religieuses qui allaient s'établir au loin, me faisaient tressaillir. »

Tout germait et montait donc simultanément dans ce champ planté de Dieu, quand vint l'heure des frimas, l'heure rude, mais salutaire de la contradiction, qui devait sonner tant de fois dans le cours de la vie de Mme Duchesne. Ses parents, informés des tendances de leur fille vers l'état religieux, résolurent d'y couper court en la retirant de Sainte-Marie, pour la reprendre chez eux. La mère en agissait ainsi par affection; le père y mêlait quelque chose de ses préventions de philosophe contre les

[1] Mme de Coriolis, *Histoire de la société du Sacré-Cœur,* f^lle^ 52, p. 2e.

ordres monastiques. Sans songer à discuter les sentiments de l'une et les jugements de l'autre, la jeune fille se tut, se soumit, et rentra au foyer paternel : elle comptait sur le temps, sa ferme volonté et la grâce de Dieu.

Tout d'abord les parents durent se montrer satisfaits; car par toute sa conduite, extérieure du moins, Philippine semblait entrer à pleines voiles dans le courant de leurs intentions. Elle parut dans le monde : « Elle allait comme nous aux concerts, nous apprend sa sœur; elle s'y amusait fort et prenait grand plaisir à danser. Elle m'a déclaré plus tard que, là même, elle pensait au bonheur qu'elle aurait de se faire religieuse; mais en attendant elle s'appliquait de bon cœur à ses leçons de danse. Elle y portait son caractère sérieux, étudiant gravement les pas les plus difficiles : on eût dit qu'elle prenait des leçons d'algèbre. »

A cette époque, la famille maternelle de Philippine était entrée dans une ère de brillante prospérité. M. Claude Périer, son oncle, venait d'acquérir le château monumental de Vizille, la merveille du Dauphiné, où il avait installé sa fabrication de toiles peintes, une des premières que nous ayons possédées en France. A cet accroissement de fortune se joignait le plus pur bonheur domestique, et un nombreux essaim d'enfants donnait une vive animation aux deux maisons unies des Duchesne et des Périer. Philippine y trouvait une entière et douce communication d'idées et de pratiques avec ses deux sœurs, Amélie, l'aînée, qui devint Mme de Mauduit, et Charlotte-Euphrosyne, qui fut plus tard Mme Jouve. Elle se lia aussi d'une spéciale amitié, profonde, inaltérable, avec sa cousine, Mlle Périer, alors âgée de seize ans, cœur et tête dignes d'elle, qui a laissé à Grenoble, sous le nom populaire de Mme Savoie-Rollin, le souvenir d'une charité intrépide, inépuisable,

dont Philippine plus tard ne fut pas la dernière à éprouver les largesses. Toutes ces femmes furent dans la suite autant de types accomplis de la vie chrétienne dans le monde, comme leurs tantes et grand'tantes avaient été des modèles de la perfection religieuse dans le cloître.

Tandis que les mères formaient leurs filles sous leurs yeux, toute l'attention des pères, particulièrement de M. Claude Périer, se portait sur ses fils, qui furent au nombre de huit, et dont les trois aînés, Augustin, Casimir et Scipion, bien qu'encore enfants, révélaient déjà les qualités d'intelligence qui devaient les élever à d'éminentes positions. Économe du temps comme de tout le reste, Claude Périer n'était pas homme à laisser ses garçons dilapider ce trésor, et l'on peut voir encore dans sa maison de ville la tourelle carrée où il les confinait tout le jour pour leurs études, sous la direction d'un prêtre de mérite, M. l'abbé Raillane, qui plus tard fonda une maison d'éducation, transférée à la Tronche en 1815. Grâce à l'action de ce digne ecclésiastique et surtout de leur mère, les jeunes Périer étaient soigneusement élevés dans la crainte de Dieu; même l'aîné des frères, Augustin, plus tard pair de France, se distinguait alors par une piété ardente qui le rendait spécialement sympathique à Philippine. Celle-ci demanda et obtint la permission de suivre les leçons que ses cousins recevaient à la maison, et de compléter ainsi ses premières études. Tout devait être viril dans la formation de l'esprit comme du cœur de cette femme, l'instruction aussi bien que l'éducation.

C'est ainsi que Philippine étudia le latin, particulièrement en vue de comprendre l'Écriture sainte, dont nous la verrons faire un si bel emploi dans ses lettres. Elle dut s'appliquer aussi, avec ses cousins, au calcul usuel que M. Périer, leur père, homme éminemment pratique, met-

tait en première ligne dans l'ordre des sciences utiles. On lui fit en outre étudier la musique, mais ce fut sans résultat : ni l'esprit, ni la voix de cette nature inflexible ne se prêtaient à un art qui ne vit que de souplesse, de mesure et de nuances. « Le dessin était son art de prédilection, nous apprend sa sœur, et elle y eût réussi admirablement, si l'on eût été à même de lui procurer un maître distingué. » Nous le croyons, mais bien plutôt sur la foi du témoin, que sur les échantillons plus que rudimentaires que nous a laissés son pinceau. A vrai dire, le don propre de Mme Duchesne, c'est le style, si ce nom peut être donné au jet spontané d'une âme aussi désintéressée de la forme et de l'art. A peine même échappe-t-il à l'incorrection. Mais la grandeur et la force s'y impriment en traits d'une vigueur abrupte : c'est un style de bronze et de feu, comme son caractère.

Les parents de Philippine se flattaient de l'espérance de conserver dans le siècle une fille si capable de s'y distinguer. Ce n'est pas cependant qu'elle se relâchât en rien de sa fidélité aux pratiques religieuses qu'elle s'était prescrites. « Depuis sa sortie de Sainte-Marie-d'en-Haut, rapporte sa sœur, je l'ai vue se confesser et communier régulièrement tous les quinze jours, » circonstance remarquable à une époque où le préjugé janséniste tenait les fidèles éloignés de la communion fréquente, laissant ainsi les âmes, sous couleur de respect, mourir de soif auprès de la source de la vie. Philippine s'y retrempait dans sa résolution d'appartenir à Jésus-Christ; « mais, ajoute sa sœur, elle gardait un profond silence sur sa vocation, afin d'éviter les contradictions qu'elle craignait d'éprouver, de la part de ses parents, sur ce sujet sensible. »

Cependant arriva l'heure de se prononcer. La jeune fille venait d'avoir dix-sept ans. Sa sœur puînée, Charlotte,

ayant été dès lors demandée en mariage, M. et Mme Duchesne estimèrent qu'il convenait préalablement de pourvoir Philippine; et ils lui présentèrent un parti honorable, insistant beaucoup pour qu'elle acceptât. La jeune fille refusa : « Non point, expliqua-t-elle, qu'elle eût rien à objecter contre cet établissement, mais uniquement parce qu'elle se sentait appelée à l'état religieux. » Ses parents n'insistèrent plus; c'était sur le temps seul qu'ils comptaient désormais pour donner un autre cours aux idées de leur fille. Ils se trompaient; Philippine, affranchie de toute contrainte par la publicité de sa résolution, commença à se prononcer hautement dans sa conduite. Elle renonça à toute réunion de plaisir, à toute parure superflue, montrant même, dans ses refus de paraître parmi les fêtes, comme dans l'exactitude de ses pratiques religieuses, une sorte de raideur qui est l'excès de la force, et qu'il faut nous résigner à trouver longtemps encore dans ce mâle caractère.

La principale confidente de Mlle Duchesne était sa tante Périer, femme de foi, capable de comprendre un généreux dessein. Il y avait un an que celui de Philippine avait éclaté, quand toutes deux s'aperçurent que la famille, éclairée sur sa solidité, commençait à y opposer moins de résistance. Philippine estima que l'heure était venue d'agir. Un jour donc elle pria sa tante de la conduire à Sainte-Marie-d'en-Haut, afin, disait-elle, de conférer de son avenir avec la supérieure. Elle s'y rendit en sa compagnie; mais une fois dans la maison, elle se sentit tellement saisie par la main de Dieu, qu'elle déclara à sa tante qu'elle n'en sortirait plus. Mme Périer eut beau faire, il lui fallut la laisser là, et redescendre seule avec la cruelle mission d'annoncer à la mère la détermination de cette tête indomptable. Mme Duchesne pleura beaucoup; mais

comme elle était chrétienne et très affectionnée à Mme Périer, « elle ne crut pas devoir désapprouver l'action de sa sœur chérie. »

Elle se montra moins résignée lorsque, peu de jours après, étant montée au couvent avec sa famille, elle ne put voir sa Philippine que derrière les grilles. « L'entrevue fut déchirante, raconte la même sœur. Mme Duchesne, qui avait une affection particulière pour cette fille d'un esprit si mûr et d'un si grand cœur, lui fit sentir vivement le vide que son départ laissait à son foyer, épuisant pour la convaincre ces raisons de sentiment qui sont si éloquentes sur les lèvres des mères. » Sa fille aînée, Amélie, venait de se marier à M. de Mauduit; Philippine, la plus âgée de celles qui lui restaient, lui devenait donc plus nécessaire; et la voyant si bonne, si sage et si capable, elle comptait sur elle pour élever une nouvelle sœur nommée Mélanie, qui lui était donnée cette année-là même. « La postulante répondit avec une fermeté calme en apparence à tout ce que ses parents purent lui objecter. » Mais au fond de son cœur, le ciel et la terre se livraient le plus effroyable combat. A la fin, ayant pris congé de sa famille, elle alla, toute frémissante encore d'émotion, se jeter au pied de l'autel. Là elle fondit en larmes; mais en remerciant Notre-Seigneur de l'avoir aidée à triompher d'elle-même. Puis elle lui renouvela sa consécration par l'intercession de la bienheureuse Jeanne de Chantal, fondatrice de l'ordre où elle avait formé le dessein de vivre et de mourir.

Cela se passait en l'année 1787. Philippine fut reçue par la même supérieure qui l'avait élevée, la mère de Murinais, réélue le 3 février 1785. Cette mère lui donna le voile, et à partir de ce moment Philippine prit place au chœur selon la règle de l'institut.

Analysant plus tard les motifs de son entrée à la Visitation, Philippine y trouvait en première ligne son désir d'exercer un jour le ministère des âmes, en élevant la jeunesse dans les pensionnats. « C'est ce qui me fit, dit-elle, choisir la Visitation de préférence au Carmel, que j'aimais beaucoup. »

L'apostolat était donc au fond de toutes ses pensées. C'était en elle la source d'une vive admiration pour la Compagnie de Jésus, dont la vie d'oraison et la vie d'action faisaient également l'objet de sa pieuse envie. Elle s'en explique ainsi : « La communauté de Sainte-Marie-d'en-Haut était toute remplie de l'esprit des Jésuites. On se vantait que les constitutions de l'Ordre fussent tirées des leurs; la bibliothèque possédait presque tous leurs ouvrages. Pendant deux ans entiers de mon noviciat, je ne lus que Rodriguez, dont je ne me lassais point. Pendant la réunion des religieuses qui se tient ordinairement après vêpres, je racontai successivement à mes sœurs la vie de presque tous les saints de la Compagnie de Jésus, et en particulier celle de saint François Xavier, qui me touchait le plus... Que de fois ne lui ai-je pas dit dans mon impatience : « Grand saint, pourquoi ne m'appelez-« vous pas à vous suivre? Je vous répondrais! » Il est mon saint d'affection. »

Avec François Xavier elle rêvait l'apostolat des peuples infidèles; avec François Régis elle rêvait le dévouement aux pauvres et aux petits : « Ma dévotion à saint François Régis naquit dans le même temps, rapporte-t-elle encore. Elle fut allumée en moi par la conversation d'une religieuse qui avait ce saint pour patron. J'ai souvent prié devant sa relique qui était conservée dans notre monastère. Ses travaux, étant plus obscurs que ceux de saint François Xavier, avaient plus de rapport avec ceux que je

pouvais entreprendre moi-même. Pour l'amour de lui, je me mis plus tard à instruire les pauvres. »

En attendant, c'était son couvent qu'elle édifiait par le spectacle d'un cœur libre et vif comme la flamme, dégagé de lui-même, détaché de la terre, livré tout entier à l'amour de Dieu et au service du prochain. Elle a pu dire d'elle-même : « Le jour de mon entrée à Sainte-Marie-d'en-Haut, je pris la résolution de ne jamais manquer à un seul point de la règle; et, en effet, je ne me souviens pas de l'avoir enfreinte une fois. » Non contente d'accomplir son devoir à elle-même, elle se chargeait volontiers des services des autres, se multipliant afin d'obliger, d'aider, de remplacer tout le monde. Quand elle avait ainsi bien rempli ses journées, le soir, oubliant sa fatigue, elle implorait la faveur de retarder l'heure de son coucher, pour aller prier auprès de Notre-Seigneur, et retrouver ainsi l'heure d'adoration dont l'avait privée sa charité prévenante. La supérieure avait-elle accueilli sa demande, chacun le devinait à l'air de Philippine : elle était radieuse, allègre, triomphante; elle souriait à chacune des sœurs qu'elle rencontrait. Cette grâce la payait, la reposait de tout. Parfois même, s'oubliant devant Jésus-Christ, la novice passait là une partie de la nuit, sinon la nuit entière, adorant en silence l'Époux qui la cachait dans le secret de sa face. Le pied du tabernacle fut, pendant toute sa vie, la seconde demeure de Mme Duchesne.

Au bout d'un an ou dix-huit mois de noviciat, Philippine se disposait à faire profession, lorsque l'opposition formelle de son père l'arrêta sur le seuil. Ce n'était pas cette fois prévention de philosophe, mais prévision de politique. L'heure était menaçante, et Philippine elle-même ne pouvait ignorer les graves événements dans lesquels sa famille n'avait qu'une trop grande part d'initiative, et qui

s'accomplissaient, pour ainsi dire, sous ses yeux. C'était dans sa propre ville, presque dans sa propre demeure, qu'avait préludé la Révolution. C'était le parlement de Grenoble, où son père occupait un rang distingué, qui avait élevé contre les Édits royaux une protestation suivie d'une révolte où le sang avait coulé, dans la journée du 7 juin 1788, la première journée de la Révolution française. Enfin, c'était le Jeu de paume de son château de Vizille que M. Périer, oncle de Philippine, avait ouvert aux notables de la province du Dauphiné, pour la fameuse assemblée du 21 juillet, où Mounier et Barnave, les collègues de Duchesne, soufflèrent le feu qui devait bientôt porter l'incendie dans la France entière. On entrait dans l'année 1789. Pouvait-on prévoir le terme où s'arrêterait le mouvement révolutionnaire? La même hostilité qui s'attaquait aujourd'hui à la monarchie ne se montrait-elle pas disposée à se tourner demain contre l'Église, et en particulier contre les ordres religieux? Voulant du moins gagner du temps, M. Duchesne intima à sa fille la défense de prononcer ses vœux avant l'âge de vingt-cinq ans. Tout ce qu'elle put obtenir fut de rester à Sainte-Marie, en qualité de novice, jusqu'à ce que les années ou les événements décidassent de son sort.

Cette annonce consterna le cœur de Philippine. « Je ne voyais pas l'avenir, disait-elle ensuite, et le présent me paraissait la plus rude des épreuves que Dieu pût m'envoyer. » Un prêtre de grande prudence, auquel elle confia sa peine, en jugea autrement, et lui fit cette réponse : « Adorons Dieu, ma fille; il a ses vues secrètes dans ce qu'il permet aujourd'hui, vous le comprendrez plus tard. »

Moins de deux ans après, la foudre qu'on entendait gronder dans le lointain éclata sur la France. Les sommets, comme toujours, furent les premiers frappés : on

proscrivit les religieux. Au commencement de l'année 1791, les Visitandines de Sainte-Marie furent sommées d'avoir à se séculariser ou à abandonner leur maison conventuelle. Pour toute réponse, la mère d'Auberjon de Murinais adressa, le 14 janvier, une protestation que signèrent toutes ses sœurs, déclarant unanimement persévérer dans leurs vœux, et vouloir vivre et mourir dans leur saint état. C'était signer leur expulsion. La famille Duchesne n'attendit pas ce moment pour arracher Philippine d'une maison menacée des dernières violences; le père vint prendre sa fille, qui jamais ne ressentit un coup plus poignant. « Chère Sion, écrivait-elle dans le style biblique qu'elle affectionnait, ne te reverrai-je jamais? Ne briserez-vous pas, Seigneur, les liens qui vont me retenir parmi les enfants de Cédar? » La France lui refusant la liberté de vivre dans la maison de Dieu, Philippine implora la grâce d'obéir à sa vocation en émigrant à l'étranger, en Italie sans doute, où l'appelait son affection pour sa sainte et aimable mère Eugénie de Bayane. Ses parents refusèrent. Philippine, ainsi forcée de déposer l'habit de la Visitation, suivit sa famille dans la maison de campagne qui devait lui servir de refuge.

Nous ne sommes qu'au seuil de cette histoire, et déjà l'on peut voir, par ces commencements, combien « Dieu qui est admirable dans ses saints », les forme de la même manière qu'il a formé le monde, produisant d'abord un germe, d'où sortira ensuite tout le développement d'une âme et d'une destinée : *Semen faciens fructus juxta genus suum*. C'est bien, en effet, toute l'âme de M[me] Duchesne qui nous apparaît en germe dans cette énergie de volonté, cet esprit de persévérance, cette générosité et cette abnégation, cette élévation de cœur, cette passion des choses grandes, héroïques et saintes. C'est pareillement toute sa

destinée en germe, que cette inclination vers les malheureux, vers la vie religieuse, vers le Cœur de Jésus, vers l'apostolat des petits, vers les missions lointaines, et, s'il plaît à Dieu, le martyre. Déjà l'épi est dans le grain de blé, et le chêne dans le gland. Ainsi fait le Seigneur en toute création; après quoi il n'a plus qu'à prononcer la parole de la toute-puissance : *Croissez, multipliez-vous et remplissez la terre*[1]. La présente histoire n'est que celle de ce développement.

[1] Gen. I, 12, 22.

CHAPITRE II

Mme DUCHESNE PENDANT LA RÉVOLUTION
SON HÉROÏQUE DÉVOUEMENT AUX PRISONNIERS, AUX MALADES
ET AUX ENFANTS
ELLE RACHÈTE LE MONASTÈRE DE SAINTE-MARIE

1791-1801

La terre où se transféra la famille Duchesne était le domaine patrimonial de Granne, au département de la Drôme. Granne, situé près de Crest, dans le voisinage de Romans, sur le flanc d'un coteau que dominent les ruines d'un château féodal, est un chef-lieu de canton ecclésiastique. La campagne des Duchesne consistait en une maison entourée de jardins et de bois de médiocre étendue, mais fort agréable, où toute la parenté aimait à se réunir dans la belle saison, égayée par une nombreuse et brillante jeunesse.

L'église paroissiale ressemblait à une crypte, tant le pavé en était bas. Son plus bel ornement, aux yeux de Mlle Duchesne, consistait en un tableau représentant ses deux saints préférés, François Régis et François Xavier. Dans les visites quotidiennes qu'elle faisait à cette église,

Philippine ne manquait pas d'invoquer spécialement ces deux chers apôtres, dont elle avait du reste inspiré la dévotion à toute la maison. « Nous ajoutions, raconte-t-elle, leurs noms aux Litanies. Je trouvai dans ce temps-là, chez mon père, des Heures où était la prière de saint François Xavier pour la conversion des infidèles; dès lors je n'ai cessé de la faire tous les jours, depuis vingt-quatre ans. Je récitais aussi les oraisons des premiers saints de la Compagnie de Jésus pour les missionnaires. Le voisinage de la Louvesc, où mourut saint François Régis, multipliait, dans toutes les maisons, les images de ce bienheureux, qui partout était connu sous le nom du *saint Père*[1]. »

Mme Duchesne ajoute : « Presque toutes les personnes qui s'adonnaient à la piété étaient allées à son tombeau, et beaucoup même le visitaient tous les ans. Mon cœur m'y portait souvent; mais, aux yeux de ma famille, une distance de douze ou quatorze lieues était un trop grand obstacle, et mon bonheur fut différé. »

Ceux qui lui conseillaient ce pèlerinage étaient deux anciens Pères de la Compagnie de Jésus dont elle fit connaissance dans la paroisse de Granne. « Je les consultai à diverses époques sur ma vocation, et ils m'y affermirent, écrit Philippine. L'un d'eux fut plus tard, en pays étranger, confesseur de l'évêque de Grenoble, Mgr Dulau, lequel lui disait : « Si je retourne dans mon diocèse, vous y vien- « drez former une maison de Jésuites. » Mais la mort de cet homme vraiment vénérable dans la déportation lui a ravi ce bonheur, en lui donnant celui d'être confesseur de Jésus-Christ[2]. »

[1] Mme Duchesne, *Histoire de Sainte-Marie-d'en-Haut,* p. 1 et 2.

[2] *Item,* p. 2. — Mgr Henri-Charles Dulau d'Alleman, forcé de

Dans le même temps que Philippine arrivait à Granne, une de ses proches cousines, Marie-Julie Tranchant, religieuse visitandine du monastère de Romans, venait pareillement y chercher un refuge; c'était donc une sœur que le Ciel lui envoyait. Jamais d'ailleurs Philippine n'avait paru plus religieuse que depuis le jour où elle avait dû quitter son monastère. Persévéramment fidèle à tous les points de la règle de la Visitation, elle se levait à la même heure, faisait les mêmes prières, récitait le même office, pratiquait, comme au couvent, le jeûne du mercredi, avec son inflexible régularité. Plusieurs étaient tentés de taxer de rigorisme cette exactitude claustrale; mais Mlle Duchesne se faisait tout pardonner par son dévouement à tout ce qui l'entourait. Le principal de ses soins était l'éducation de sa petite sœur Mélanie, enfant de quatre à cinq ans, qui puisa, dans les leçons et l'exemple de Philippine, le goût de la vie religieuse, que nous la verrons plus tard embrasser dans cette même Visitation de Romans, où elle finit ses jours, le 11 janvier 1828.

Plus la persécution sévissait cruellement, plus les secours spirituels arrivaient difficilement dans cet asile de Granne. La Providence y pourvut de la manière la plus inespérée. Un jour se présenta à la famille Duchesne un inconnu qui, ayant su que le propriétaire avait l'intention de monter des moulins, s'offrait comme constructeur pour diriger l'ouvrage. M. Duchesne l'accueillit, lui confia ces travaux, l'employa ensuite à d'autres entreprises, et en fut si content qu'il le garda chez lui en qualité d'intendant de son exploitation. Cet intendant improvisé n'était autre qu'un prêtre, M. l'abbé Poidebard, homme de savoir et

s'expatrier dès les premières menaces de la révolution, s'était réfugié à Gratz, en Styrie, où il mourut exilé le 4 avril 1801.

de piété, qui, menacé de l'échafaud, avait demandé à ses connaissances pratiques le moyen de gagner sa vie, en protégeant ses jours. Il profita de son séjour dans la maison des Duchesne pour y faire de solides instructions religieuses à toute la famille. Il dirigeait les jeunes filles; et l'une d'elles, devenue plus tard Mme Le Brument, sœur de Philippine, déclarait lui devoir la foi et la religion de ses premières années. La nuit, sur un autel préparé dans le lieu le plus secret de la maison, le prêtre célébrait les saints Mystères, et donnait Jésus-Christ à ses fidèles épouses et généreuses servantes.

C'est vers cette époque que Philippine eut la douleur de perdre sa mère, qui mourut dans ses bras[1]. « Cette fille, qui précédemment l'avait quittée pour Dieu, rapporte sa sœur, fut sa plus fidèle garde durant toute sa maladie. S'installant à son chevet la nuit comme le jour, lui procurant tous les soins, soit du corps, soit de l'âme, elle ne voulut pas la quitter qu'elle n'eût reçu son dernier soupir[2]. » Dieu commençait à dénouer les plus chères attaches qui pouvaient retenir Philippine dans le monde.

Mise ainsi en possession d'une partie de sa fortune, cette grande âme abandonna à sa sœur Mme de Mauduit sa part de la terre de Granne, et à ses frères et sœurs tous les biens qui lui venaient de sa mère, moyennant une modeste rente qu'ils devaient lui servir. « Après qu'un grand malheur m'eut mise en possession d'une propriété, écrivait-elle à sa sœur, je ne songeai à en jouir que pour y renoncer, me réservant toutes seules les espérances cé-

[1] Cette date est déterminée par celle de la lettre de Mlle Duchesne à la *citoyenne* Mauduit (1793), où il est fait allusion à ce *grand malheur*.

[2] Lettre de Mme Charlotte Jouve, p. 4.

lestes. Je désire que cette lettre porte témoignage contre moi, si jamais l'intérêt nous divise, et si je ne suis disposée à prendre tous les arrangements qui vous seront le plus avantageux. »

C'est vers cette même époque que Philippine quitta Granne pour se rendre à Romans, auprès de sa grand'-mère, afin de lui tenir compagnie et de l'assister. Mais elle ne savait pas à quelle tâche impossible elle se sacrifiait. Absolument ingouvernable, la grand'mère portait l'héréditaire fidélité au *caractère Duchesne* jusqu'à une perfection véritablement désespérante. Du matin au soir elle ne cessait de quereller ses *grangers*, ses domestiques, y compris une bonne servante dont la douceur faisait l'émerveillement de Philippine : « J'admire tous les jours *la Rose*, écrit-elle; dans ses plus grandes indignations, elle dit ces seules paroles : *Quella poura femme fa compassion.* C'est un agneau débonnaire, un trésor de patience et de paix; je l'encourage et lui ai fait promettre de ne pas quitter la maison; nulle autre n'y tiendrait. » Moins endurante, à ce qu'il paraît, la petite-fille ne se sentit pas de force à lutter longtemps. D'ailleurs on l'en dispensa; car, au bout de quelques semaines, « son congé lui fut donné en termes nets et clairs. »

Prenant de là occasion d'un retour sur elle-même, Philippine communiquait à Mme de Mauduit ces pensées, dans lesquelles il y avait à prendre pour l'une comme pour l'autre : « En voyant le changement que les années ont opéré dans nos grand'mères, ma chère sœur, je ne puis m'empêcher de faire les plus tristes réflexions. C'est leur sang qui coule dans nos veines, et déjà nous sentons toutes les étincelles de leur ardeur impatiente. Craignons que les années, en perfectionnant la ressemblance, ne nous rendent le fléau d'une maison et le tourment de notre fa-

mille. Tâchons de nous vaincre de bonne heure, dans les premières attaques d'un défaut qui croît avec l'âge, et devient incorrigible. Accoutumons-nous à ne pas trop exiger d'autrui, sachant que la perfection ne se trouve point en cette vie, et qu'il nous faudra toujours supporter des misères chez les autres [1]. » La leçon s'appliquait justement à Mme Duchesne, mais surtout elle tombait à plomb sur sa sœur Amélie. Il n'y avait au fond personne de meilleur que Mme de Mauduit, personne de plus secourable à tous les malheureux; et c'était chose reçue chez les malades de l'endroit, qu'un cataplasme n'était ni bien fait ni bien mis s'il ne l'était de la main de Mme de Mauduit. Mais la tradition s'accorde également à reconnaître qu'elle était, elle aussi, « d'une raideur terrible. » Son mari, un pacifique capitaine de dragons, homme de l'ancien régime, qui avait conservé les manières chevaleresques, la politesse élégante et le langage courtois du XVIIIe siècle, en était décontenancé; il avait coutume de dire qu'il préférait commander à ses dragons qu'à sa femme; et la chronique ajoute qu'il ne s'en avisait guère.

Cependant Philippine souffrait de se voir ainsi inutile, sous la tente, et à l'abri des coups de la persécution, tandis que l'Église soutenait, d'un bout de la France à l'autre, un sanglant combat. Après son court séjour auprès de sa grand'mère, et à la suite d'une retraite faite à Saint-Marcellin, elle revint à Grenoble, où elle s'établit d'abord chez une de ses tantes, qui y était restée. Son but était de se dévouer au salut des fidèles et au rétablissement de la religion, en attendant qu'il lui fût donné un jour de rentrer dans le cloître. Ayant fait part de son projet aux deux Pères Jésuites avec qui elle entretenait une correspondance,

[1] Lettre de Mlle Duchesne à la citoyenne Mauduit (1793).

l'un d'eux lui répondit : « Ma fille, c'est une démarche dont Dieu vous tiendra compte. » Le même Jésuite lui annonça le rétablissement de la religion en France, d'après une prédiction du vénérable Benoît Labre, passant en Vivarais[1].

Elle ne trouva pas, loin de là, le même assentiment au sein de sa famille, qu'elle n'avait aucunement instruite de son dessein. N'était-ce pas déjà trop de n'avoir pas su tenir auprès de sa vieille grand'mère; et allait-elle encore abandonner son père? Le reproche venait sans doute de Mme de Mauduit, car Philippine crut devoir se justifier auprès d'elle. La lettre qu'elle lui répondit fait voir quelle élévation de vues et quelle noblesse de sentiments avaient présidé à sa décision.

« Dans la retraite que j'ai faite à Saint-Marcellin, dit-elle, j'ai tâché de me dépouiller de tout désir trop empressé, de tout attachement à mes vues, de tout sentiment humain. Hélas! d'ailleurs, comment des sentiments humains pourraient-ils avoir part dans une résolution qui m'oblige à les vaincre et à m'élever au-dessus de la nature, pour répondre à un attrait plus fort? Dépouillée ainsi de moi-même, j'ai cherché à connaître les volontés suprêmes, et j'ai achevé ma détermination... » En venant alors à l'abandon de son père, Philippine s'émeut. Elle l'avoue, la pensée de le laisser seul est un glaive dans son cœur, et elle ne parviendra jamais à l'arracher. « Mon père, écrit-elle, lui surtout qui n'a pas la religion pour l'aider, portera toujours un sentiment contre moi; et moi je porterai jusqu'au tombeau la peine de l'affliger. Cette peine viendra troubler tous mes plaisirs, et répandre de l'amertume sur mes plus douces joies. La vue de sa situation présente a

[1] *Mémoire autographe à Mme Barat,* 1818, flle 1re, p. 4.

souvent arrêté la promptitude de mes désirs; mais des vues plus hautes ont toujours pris le dessus. Non, me suis-je dit, quant à moi, je n'ai aucun pouvoir pour le consoler et lui apporter le calme. Mais en m'attachant à Celui qui ordonne les événements et qui console les cœurs, je puis faire davantage pour mon père qu'en cherchant à lui plaire par mes assiduités et une fidèle compagnie. Souvent j'ai demandé à Dieu que la peine de cette séparation ne tombât que sur moi, que je la sentisse dans toute son étendue, et que le prix de son mérite fût le bonheur de ma famille, sa douce union et une paix constante. »

En finissant, Philippine exhorte Mme de Mauduit à la remplacer auprès de ce cher père, et d'abord à plaider sa cause auprès de lui; après quoi elle l'informe qu'elle vient de trouver une compagne, ancienne religieuse, avec laquelle elle se propose de louer un appartement. Elles vivront ensemble dans l'obscurité, de leur modeste revenu, du travail de leurs mains, et même d'un petit commerce qui était, à ce qu'il paraît, une vente de bons livres, dont la propagation devait servir à rétablir le règne de Jésus-Christ dans notre patrie.

De retour à Grenoble, Philippine n'eut rien de plus pressé que d'aller revoir son cher monastère de Sainte-Marie-d'en-Haut. Converti en prison, il regorgeait alors de malheureuses victimes, destinées au bourreau. Des dames de haut rang, comme Mmes de Brissac, de Chichiliane et de Calaman; de grands seigneurs, comme M. de Gramont-Caderousse; de vénérables religieuses, comme Mme Peret, fondatrice de la maison des Ursulines de Grenoble; enfin de saints prêtres, comme le vénérable M. l'abbé de Lagrée, y traînaient une vie menacée par le couperet toujours suspendu sur leur tête.

Entre tous ces prisonniers, le plus admirable peut-être

était M. Revenaz, ancien curé de Tolissieux, au diocèse de Gex. Après avoir parcouru tout le Dauphiné pour y distribuer les sacrements, il avait été arrêté à Saint-Marcellin, dans l'exercice même de son ministère, emmené à Grenoble, et jeté dans la prison de Sainte-Marie-d'en-Haut, avec un compagnon de son apostolat, Joseph-Martin Guillabert, qui devait être aussi le compagnon de son martyre. Appelé plusieurs fois, dans ses héroïques tournées, à raffermir et secourir la ville de Romans et les paroisses voisines, M. l'abbé Revenaz ne pouvait être inconnu à Mlle Duchesne.

Quoi qu'il en soit, celle-ci n'eut pas de repos qu'elle n'eût formé une association dans le but de procurer les secours corporels et spirituels aux confesseurs de la foi. Ces intrépides associées prirent le nom de *Dames de la Miséricorde*. Mlle Duchesne était la plus dévouée de toutes. « Elle ne craignait pas, raconte une de ses premières sœurs, Mme de Coriolis, d'entrer dans les plus noirs cachots des prisonniers, pour leur rendre les soins de la plus humble servante. Un jour, ajouta-t-elle, étant allée visiter des prêtres incarcérés, elle s'entretint longtemps avec eux de son divin Époux, et lorsque dans la suite elle parlait de cette conversation, on s'apercevait aisément quelle flamme elle avait allumée dans son cœur. »

Un fait analogue, raconté dans une notice sur M. Revenaz, semble éclairer celui-ci d'une précieuse lumière. « Les amis que le prisonnier avait à Grenoble accoururent le visiter, est-il rapporté. S'approchant de l'un d'entre eux, une sainte fille, la consolatrice des prisonniers, paraissait consternée. — « Eh bien, ma fille, lui dit en sou-
« riant M. Revenaz, voilà bien du changement opéré de-
« puis quinze jours. » Puis la voyant pleurer : « Allez-
« vous, lui dit-il, m'affliger et m'affaiblir par votre déso-

« lation ? N'est-ce pas une grâce de mourir pour la foi ; et « vous, qui me voulez du bien, pourriez-vous être fâchée « de mon bonheur ? — Oh ! reprit la sainte fille, c'est « bien plutôt que je l'envie ; et ma peine vient justement « de ce que je ne puis mourir pour le Seigneur. » M. Revenaz lui dit : « A la bonne heure, maintenant je suis con« tent de vous. » L'histoire ne donne pas le nom de cette généreuse fille ; mais il sera bien permis de reconnaître là les ardeurs de Mlle Duchesne.

Les confesseurs de la foi périrent avec l'allégresse des premiers martyrs. M. Guillabert disait, en apprenant qu'une messe avait pu être célébrée pour lui : « Le sang de l'Agneau offert pour moi me fait rougir de vouloir encore conserver le mien. J'ai puisé dans ce sacrifice des forces qui, je l'espère, me soutiendront jusqu'à la vie éternelle. » M. Revenaz, transporté de Sainte-Marie-d'en-Haut dans les Basses-Fosses de la Conciergerie, que lui-même appelait « le vestibule du paradis », monta sur l'échafaud le 26 juin 1794, en prononçant ces mots : « Vive Jésus, pour qui je meurs ! Je lui rends vie pour vie, et amour pour amour[1]. »

[1] Je dois à l'obligeance de la petite-nièce de M. l'abbé Revenaz (Mme Pastré, née Revenaz) communication d'une lettre si admirable du prisonnier à sa sœur, que l'on nous permettra de la publier ici. Elle est datée du 7 juin, dix-neuf jours avant sa mort :

« ... Si le Seigneur me veut encore quelque temps en prison, les vêtements que j'ai me suffisent ; agréez que je vous prie de ne pas m'en faire faire d'autres. Si je vais à la guillotine, j'en ai encore moins besoin. Si je suis déporté, des vêtements grossiers me suffisent, et seront convenables au voyage et à la dignité glorieuse qui me rendra si semblable aux Apôtres, quoique bien inférieur à eux en tout genre et indigne d'avoir part à leur gloire.

« La nouvelle que vous m'avez donnée sur mon sort nous affecte,

C'était peu pour Philippine de visiter les apôtres, elle se fit apôtre elle-même pour les suppléer; heureuse, si Dieu le voulait, d'acheter la même mort au prix des mêmes audaces. Dans ce dessein, elle n'avait pas tardé à abandonner la maison de sa tante pour s'établir librement dans l'appartement que nous lui avons vu prendre avec sa compagne. « Chaque jour, dès le matin, nous raconte sa sœur, après avoir rempli ses exercices de piété, Philippine allait visiter les malades, auxquels, dans ces temps malheureux, il était difficile de procurer les secours de la religion. Cherchant, dans les réduits où ils se cachaient, les prêtres fidèles et proscrits, elle les conduisait, à travers mille

vous et moi, chère et tendre amie, bien différemment. Je suis trop inconstant pour ne pas craindre les longues épreuves de la déportation, et j'aimerais bien faire mon salut en gros, car je crains bien de le mal faire en détail : mais je n'ai aucune volonté à ce sujet. Je suis indigne de la grâce du martyre; je me rassure sur la miséricorde de Dieu, qui m'a choisi pour souffrir pour son nom, et j'espère soumettre dans tous les temps ma volonté à la sienne. Mais, je le répète, la guillotine est le chemin le plus court pour aller au ciel. »

Envisageant l'hypothèse de la déportation, l'apôtre continue :

« Une autre peine pour moi, c'est d'avoir si mal mis mon temps à profit dans les années de la paix : j'aurais aujourd'hui des connaissances utiles pour les brebis auxquelles je pourrai être envoyé... Mais je ne cesserai de mettre ma confiance dans le souverain Pasteur, sachant et croyant fermement qu'il suppléera à ma faiblesse et infirmité s'il a ordonné de m'envoyer au loin. A l'exemple de saint Paul, je dirai et penserai toujours : « Je puis « tout en Celui qui me fortifie. »

« † Salut et fraternité, unité et indivisibilité de foi, de communion et de charité.

« F.-M. Revenaz,

Prêtre, confesseur et prisonnier de Jésus-Christ.

« Le cinquième mois et le neuvième jour de ma gloire. »

dangers, auprès des mourants. On ne saurait énumérer les pratiques de charité héroïque qu'elle a accomplies en pareilles circonstances. »

Sa sœur en cite un trait : « Un jour, calculant qu'une pauvre femme, près de mourir, ne pourrait recevoir les sacrements dans sa maison, elle la transporta dans son propre logement, et la coucha dans le lit qu'elle partageait d'ordinaire avec la religieuse dénuée de toute ressource qu'elle avait recueillie. Celle-ci, rentrant le soir, fut fort surprise de se voir ainsi remplacée, et ne put s'empêcher de sourire. Mlle Duchesne l'engagea à passer la nuit en priant comme elle pour l'agonisante, qui mourut entre leurs bras, bénissant une si forte charité. »

« Du reste, ajoute sa sœur, ces pieuses veilles se renouvelaient souvent pour Philippine, soit auprès des malades, soit dans l'assistance au divin sacrifice, qu'on ne pouvait célébrer que furtivement, pendant la nuit. » Ses parents, effrayés de l'audace de son zèle, lui en faisaient parfois redouter les conséquences. Elle n'en tenait nul compte : « Toute ma gloire et mon bonheur, répondait-elle, consiste à servir mon divin Sauveur dans la personne des malheureux. »

Enfin vinrent les jours où la France essaya de se reconstituer ; la famille puissante des Duchesne-Périer apporta à cette œuvre le concours de son intelligence pratique des affaires. En 1795, MM. Claude Périer et Pierre-François Duchesne furent appelés par le suffrage de leurs concitoyens à siéger, comme députés, au Corps législatif. M. Duchesne, homme d'une grande indépendance de caractère, se signala par son ardente opposition au coup d'État du 18 brumaire. Appelé plus tard au Tribunat, qu'il eut même l'honneur de présider plusieurs fois, il vota avec Carnot contre le consulat à vie ; puis, vaincu dans

cette lutte, et voyant que c'en était fait de la liberté, il donna sa démission et rentra à Grenoble, ayant perdu beaucoup de ses espérances politiques, sans avoir rien perdu de ses convictions.

L'ambition de sa fille visait un but plus haut. Désireuse non seulement de restaurer en France la royauté de Jésus-Christ, mais de dilater son empire par de nouvelles conquêtes, souvent elle portait ses vœux vers les missions étrangères. « Mais, dit-elle, je ne pouvais songer à y aller dans un temps où les mers semblaient fermées pour toujours. »

D'autres fois, elle projetait de procurer le rétablissement de la grande Chartreuse, et elle-même raconte qu'elle récita, pendant plusieurs années de suite, l'oraison de saint Bruno à cette intention. « Mais je demandais plutôt le retour des Chartreux que notre installation dans leur monastère, explique-t-elle quelque part; Dieu voulait peut-être que j'unisse mes prières aux leurs. » A quoi elle ajoute cette parole remarquable : « Il me semble qu'alors ce grand Dieu m'avait donné des pressentiments dont je ne voyais pas la fin, mais qui ne forçaient à demander; car depuis que ces saints solitaires sont chez eux, je n'ai même plus retrouvé dans ma mémoire la prière que j'avais récitée par cœur à leur intention. » Qui pourrait dire combien il entra ainsi de prières cachées dans l'œuvre de la restauration de l'Église en France?

Cependant au-dessus de tant de projets et de désirs qui passaient devant ses yeux, s'élevait toujours l'image sacrée de Sainte-Marie-d'en-Haut. « Le monde, écrit-elle, fut toujours pour moi une terre d'exil, un pays étranger; et Sion, ma patrie, demeura l'objet constant de mes désirs et de mes projets les plus chers. L'habitation après laquelle je soupirais était le sanctuaire de la religion; et une incli-

nation particulière me portait vers celle qui m'avait vue naître à la piété. » Et ailleurs : « Jamais, proteste-t-elle, je ne fus dégoûtée de ma vocation. Sans doute, dès le moment de notre dispersion, plusieurs ordres religieux et plusieurs pays partagèrent ma pensée; ce fut l'objet des prières que je faisais pour connaître la volonté de Dieu. Je changeais quelquefois de lieu et de société; mais jamais ma pensée ne s'y est arrêtée jusqu'à perdre de vue mes hautes espérances. »

En attendant qu'elles pussent se réaliser, la Providence ouvrit un nouveau champ au zèle de la servante de Jésus-Christ. Comme, durant la Terreur, il l'avait appliquée aux œuvres de miséricorde envers ses prêtres proscrits, prisonniers ou martyrs, de même maintenant il lui demanda de s'occuper de ses enfants les plus pauvres, les plus ignorants, les plus délaissés, en lui présentant, dans un de ses saints les plus populaires, le patron et le modèle de cet apostolat, comme elle-même le raconte.

« Je saisis l'occasion d'un voyage à Romans pour aller au tombeau de saint François Régis. J'étais fort pressée de faire ce pèlerinage par un Père Jésuite qui demeurait sur la route, et que moi-même je désirais consulter. Je me fis accompagner par un domestique de ma grand'mère, très dévot au saint auquel il devait la santé, ayant été guéri, par son intercession, d'une langueur qui avait fait désespérer de sa vie. C'était le 3 mai, fête de l'Invention de la sainte Croix, 1800. J'ai su après que ce jour avait été celui de la mort du Jésuite qui m'avait pressée de faire ce voyage. Ainsi je ne le vis point, non plus que le saint archevêque de Vienne, Mgr d'Aviau, qui, imitateur de la vie apostolique de l'apôtre du Vélay, s'était caché près de son tombeau dans ces temps orageux. »

Ce sanctuaire de la Louvesc, qui devait laisser un sou-

venir ineffaçable dans l'âme de Mme Duchesne, ne lui fit alors qu'une impression douloureuse. La foule cependant se pressait ce jour-là autour du tombeau du puissant thaumaturge; mais c'était un tombeau vide. Le corps de saint Régis, sauvé des fureurs révolutionnaires, n'y avait pas encore été reporté [1]. « Tout en ce lieu, dit Mme Duchesne, respirait la tristesse et la désolation. On ne pouvait célébrer la messe dans l'église; plusieurs figures d'anges soutenant le saint étaient brisées. Une poussière épaisse couvrait son autel, un autre autel était en pièces. La messe se disait dans une grange bien pauvre, et je ne pus y communier, à cause de l'affluence; j'eus cependant ce bonheur, quand la foule se fut retirée. »

Il ne faut pas chercher des consolations sensibles dans la vie de Mme Duchesne. Elle déclare que la Louvesc ne lui en donna point. « Le juste vit de la foi; » et ce que sa foi était venue chercher en ce lieu, c'était uniquement un intercesseur et un modèle. Or l'histoire de saint Régis lui présentait un type de sainteté et d'action éminemment sympathique à son genre d'attrait de nature et de grâce.

Au commencement du XVIIe siècle, sous le règne de Louis XIII, de 1597 à 1640, on avait vu un religieux de la Compagnie de Jésus porter, dans les montagnes du midi de la France, le zèle et la charité des premiers apôtres de l'Évangile. Jean-François Régis, à peine sorti du noviciat, où il avait été admis par le Père Suarez, s'était mis à parcourir les bourgs et les villages, appelant autour de

[1] Ce ne fut que deux ans après, le 12 juillet 1802, que, répondant aux vœux de Mgr d'Aviau, l'évêque de Mende, Mgr de Chabot, fit cette translation, et rendit sa décence, sinon sa splendeur, au tombeau que Mme Duchesne avait trouvé dans l'abandon, ainsi qu'elle le raconte.

lui les enfants et les pauvres, visitant les chaumières, soignant les malades et les pestiférés, multipliant pour eux le blé de leurs greniers, guérissant les infirmes, convertissant les hérétiques, réconciliant les pécheurs, sauvant les pécheresses de la perdition, entraînant à sa suite des populations entières qui l'appelaient le *Saint*, et ne pouvaient se rassasier de sa parole. C'était une parole singulièrement simple, toute catéchistique, faisant invariablement et uniformément retentir les grands mots de salut et d'éternité. Mais cette parole était vivifiée par l'exemple, embrasée par l'amour, fécondée par l'union fidèle à Jésus-Christ. Il priait jour et nuit, et on l'entendait répéter durant ses longues veilles : « Mon Dieu, que veux-je, sinon Vous, au ciel et sur la terre? » — « L'amour de Dieu, disait quelqu'un, est l'âme de son âme. » Il jeûnait; sa nourriture était l'eau et le pain, avec un peu de lait et quelques fruits. Trois ais ou le plancher nu lui servaient de couchette; il prenait la discipline et portait le cilice, se faisant victime volontaire pour ceux qu'il déclarait aimer plus que lui-même. « J'ai été envoyé, répétait-il, pour évangéliser les pauvres. » Et les appelant à lui : « Venez, mes enfants, vous êtes mon trésor et les délices de mon cœur! » Les fatigues, les voyages à travers les montagnes, les forêts, les précipices et les neiges, les dérisions, les coups, les persécutions, les épidémies, le contact des maux et des ulcères, la faim et la soif, rien ne lui coûtait, rien ne le rebutait pour le salut de leurs âmes. Il aspirait au martyre. Pendant dix ans il ne cessa de demander d'être envoyé parmi les plus féroces tribus du Canada : « Quel bonheur pour moi, disait-il, si je pouvais mourir en travaillant au salut des Hurons et des Iroquois! » Son supérieur dut lui refuser cette faveur : il y avait trop de demandes pour la même mission. En revanche, toutes les Cévennes, le Vivarais,

le Livonage, le Vélay et le Forez, les villes, les campagnes surtout, furent remuées, transformées par la puissance merveilleuse de son apostolat. Il n'avait que quarante-trois ans quand, la veille de Noël, arrivant épuisé au petit bourg de la Louvesc, il sentit approcher l'heure de sa délivrance. Le 31 décembre 1640, peu avant minuit, le ciel s'ouvrit à ses yeux : « Quel bonheur, s'écria-t-il, et que je meurs content! Je vois Jésus et Marie qui viennent au-devant de moi. » Puis, disant l'*In manus*, il s'en était allé au séjour des bienheureux.

Tel était le saint protecteur que Mlle Duchesne était venue invoquer, tel était le patron dont elle était venue méditer les vertus dans ce pèlerinage. Il y eut désormais d'elle à lui une alliance que nous verrons se continuer et se resserrer de plus en plus, à mesure que Mlle Duchesne s'éloigne davantage de la patrie de la terre et s'avance vers l'autre. Il n'y a rien de plus beau, dans l'histoire des âmes, que ces fraternités entre la terre et le ciel. C'est la communion des saints qui commence ici-bas; c'est l'anticipation des unions de l'éternité.

« Je partis de la Louvesc, dit Mme Duchesne, bien occupée de procurer l'instruction des pauvres, á l'exemple de saint François Régis. » Tel fut le principal fruit de son pèlerinage, ainsi qu'elle l'explique : « Arrivée à Grenoble, où s'étaient conservées encore de bonnes écoles pour les petites filles, je choisis de petits garçons tout à fait abandonnés et vivant comme des animaux. Il fallut beaucoup de peines pour en rassembler quelques-uns, ne fût-ce que trois ou quatre. Quelques repas et la promesse de quelques vêtements les déterminèrent enfin à venir régulièrement une heure tous les jours. Ceux-ci attirèrent plusieurs de leurs camarades; j'eus ainsi quinze ou vingt enfants de bonne volonté, mais d'une légèreté insoutenable, et si

bruyants qu'ils faisaient courroucer contre moi toutes les personnes de la maison. Leur empressement à me saluer dans les rues m'était aussi un supplice : j'avais l'air de connaître tous les porteurs de fumier. Ils me montraient à leurs parents, dont plusieurs m'en voulaient, parce que je leur défendais de travailler le dimanche. Enfin, si l'amour de saint François Régis ne m'avait soutenue, j'aurais plusieurs fois quitté mon apostolat. J'y eus cependant quelques consolations : plusieurs de ces enfants, qui ignoraient le nom des trois personnes divines, apprirent tout le catéchisme, leurs prières et plusieurs cantiques, qu'ils répétaient à leurs parents. Ils se confessèrent tous, et plusieurs firent leur première communion. » La future missionnaire des Indiens du Nouveau-Monde préludait déjà à ce lointain ministère, par ces premiers travaux.

Mme Duchesne ajoute : « Je m'arrête avec complaisance à parler de ces enfants, parce qu'ils ont été un rude exercice à ma patience, et que je crois leur devoir la maison que nous possédons. »

La maison dont elle parle était son cher monastère de Sainte-Marie-d'en-Haut. Devenu bien national, il était inhabité, excepté le dimanche, où le concierge y tenait une sorte de cabaret pour ceux qui allaient se promener sur la montagne. Mlle Duchesne raconte la visite qu'elle en fit, dans un jour solennel, en la fête de la Pentecôte de 1801 : « J'étais avec d'anciennes religieuses carmélites, et je les entretins presque uniquement de mon amour pour cette solitude. Le désir d'y retourner m'animait dans le cours de la conversation ; il me semblait déjà voir la Visitation relevée de ses désastres, et, de plus, une maison de Carmélites établie dans l'ancienne aumônerie. » Mlle Duchesne avait amené avec elle sa jeune sœur et sa petite nièce, Amélie de Mauduit, alors âgée de trois ans. Philippine

montrait un à un à ses compagnes les lieux qui lui rappelaient son bonheur passé. Arrivée sur la terrasse où poussait une herbe épaisse, elle ne fut pas peu surprise d'entendre sa nièce s'écrier, en se roulant et folâtrant sur ce tapis de verdure : « Oui, je viendrai ici, j'y serai pensionnaire, et j'y ferai ma première communion. » Cette étrange parole frappa Mlle Duchesne, habituée à tenir compte de toute indication de la volonté céleste : « Mon Dieu, s'écria-t-elle, vérifiez ce présage que vous avez inspiré aux lèvres d'une enfant[1] ! » Il lui sembla plus tard que, dans cette réunion, en une pareille fête, d'une novice visitandine, de religieuses carmélites et d'une future pensionnaire, le Seigneur avait voulu lui donner une image de ce que devaient être un jour, dans le même lieu, l'esprit, la dévotion et le ministère du Sacré-Cœur.

Dès ce moment, son désir se changea en un dessein arrêté de racheter Sainte-Marie. Selon son habitude, elle négocia d'abord l'affaire avec le Ciel. Ainsi fut passé, entre elle et son protecteur saint François Régis, un contrat bien en règle, dont la teneur suit : « Si dans un an je suis à Sainte-Marie-d'en-Haut, conformément à mes désirs, 1° j'enverrai quelqu'un à la Louvesc pour y faire dire une neuvaine de messes au tombeau de saint François Régis, et une neuvaine de prières; 2° je communierai tous les ans le jour de sa fête, jeûnant la veille en son honneur; et, si cela est impossible, je me ferai suppléer; 3° j'établirai dans la maison un oratoire en l'honneur de ce saint; 4° j'instruirai ou ferai instruire douze pauvres dans la religion[2]. » Ce vœu de Mlle Duchesne, cet engagement au service de la foi et de la charité, était digne d'elle et de celui qui en recevait le serment.

[1] Mme de Coriolis, *Histoire manuscrite du Sacré-Cœur,* flle 55, p. 3 et 4. — [2] *Id., ibid.,* p. 5.

La seconde protection qu'elle se ménagea fut celle des enfants qu'elle catéchisait : « Je les fis prier afin que Dieu m'éclairât, car le temps de la divine miséricorde approchait pour moi. » A quoi elle ajoute ces paroles de foi : « Mes affaires étant si bien recommandées, mon courage se rehaussa et je commençai à agir. »

Sa première démarche fut de s'assurer le suffrage de plusieurs hommes de Dieu. Elle s'adressa d'abord à M. Brochier, vicaire général, ancien confesseur de la foi, qu'elle avait pu rencontrer naguère dans les prisons de Sainte-Marie-d'en-Haut. Cet homme plein d'expérience, et animé du seul esprit de Jésus-Christ, lui fit une réponse dont le premier et dernier mot était : « Le doigt de Dieu est là. » Un autre prêtre de haute vertu, que nous retrouverons souvent dans cette histoire, M. l'abbé Rey, vicaire général, fit la même réponse. Mlle Duchesne nous apprend qu'elle avait aussi grande confiance dans un saint prêtre qui desservait alors l'hôpital de Grenoble, et qui se recommandait par sa dévotion au sacré Cœur de Jésus. Comme c'était ce divin Cœur dont elle conspirait à rétablir le règne, elle s'adressait de préférence à ses partisans, pour les engager dans son saint complot.

Ses démarches commencèrent par une requête concertée avec l'ancienne supérieure de Sainte-Marie, la mère de Murinais, et adressée, au nom des religieuses survivantes, à M. du Bouchage, administrateur du département. Cependant l'entreprise languissait sans résultat, lorsque Mlle Duchesne fit agir sa famille. Le mari de sa grande amie, M. Savoie-Rollin, ayant fait à cette époque une grave maladie, Philippine le soigna avec un dévouement si généreux que sa cousine, touchée de reconnaissance, lui demanda quel moyen elle aurait de reconnaître une telle charité. « Il n'y a qu'une seule chose qui puisse me faire

plaisir, répondit Philippine, ce serait que votre mari usât de son influence pour nous faire avoir Sainte-Marie-d'en-Haut. » M. Savoie-Rollin était un homme considérable. Avocat général au parlement de Grenoble en 1788, membre du Tribunat en 1800, jurisconsulte distingué, appelé à collaborer à la rédaction du Code Napoléon et du Concordat, ensuite successivement préfet à Évreux et à Anvers, il ne demanda pas mieux que de mettre son crédit au service de la parente à laquelle il se savait lui-même si redevable. Les frères Périer, alors fort en vue à Paris, où ils créaient une des plus opulentes maisons de banque de l'Europe, s'entremirent également pour leur pieuse cousine. C'est ainsi qu'enfin, le 10 décembre 1801, la maison de Sainte-Marie fut adjugée, moyennant huit cents francs de loyer et les frais de réparations, à Mlle Duchesne. Ce jour était le dernier d'une quarantaine de prières que Philippine avait faite au Cœur de Jésus à cette intention.

Sa joie était au comble. « Le préfet, raconte-t-elle, parut jouir de mon contentement. » Puis elle fut témoigner sa reconnaissance à Jésus-Christ : voici de quelle manière; ce passage est sublime : « Au sortir de la préfecture, mon premier soin fut d'aller remercier Dieu de ses largesses chez un pauvre malade, que j'allais voir presque tous les jours, et chez qui j'avais souvent invoqué saint François Régis pour lui et pour mes affaires. Il parut oublier ses maux pour ne penser qu'à la nouvelle que je lui annonçai à lui le premier, comme à Jésus-Christ mon bon Maître, qu'il me représentait par ses souffrances. »

Le même jour Mlle Duchesne reçut la visite d'un prêtre qu'elle connaissait à peine, et qui cependant devait être l'instrument de la Providence dans l'œuvre dont elle venait de prendre l'initiative. Ce digne prêtre s'appelait Jean-

Baptiste-Joseph Rivet, et il était connu dans la ville pour sa sainteté et la sagesse de sa direction. Ayant appris le succès de Mlle Duchesne, il venait lui apporter ses encouragements. Il y joignit la nouvelle que le Concordat signé entre le pape Pie VII et le premier Consul allait recevoir tout de suite son exécution. L'acte réparateur de Mlle Duchesne coïncidait avec la renaissance légale de l'Église en France ; et cette précieuse visite, reçue en pareil jour, lui parut la réponse immédiate de Jésus-Christ à celle qu'elle venait de lui faire dans la personne du pauvre.

Maintenant il s'agissait de s'installer sans retard, et en dépit de toutes les contradictions. « On me trouvait téméraire, raconte Mlle Duchesne, d'aller habiter une maison près de tomber, et de laquelle on pouvait de nouveau être chassé. On m'accusait de n'avoir consulté personne, d'avoir tout sacrifié à mon amour-propre. De quoi allait donc vivre le pauvre monastère? Quels étaient ses revenus? Non content d'y faire, comme précédemment, vœu de pauvreté, n'y ferait-on pas aussi vœu de mendicité? » D'autres conseillaient d'attendre jusqu'à Pâques suivant. « Je répondis, rapporte bravement Mme Duchesne, que je ne différerais pas d'une heure mon retour dans le saint asile après lequel j'avais tant soupiré ; qu'il était temps de montrer au monde qu'il en avait menti, quand il avait osé dire que nous étions des victimes forcées, et que nous nous plaisions avec lui. » C'était autrefois la réponse de saint Jérôme aux détracteurs de son monastère : « Que d'autres en pensent ce qu'ils veulent : pour moi, ce que vous appelez ma prison est un château, et mon désert un paradis[1]. »

Ce fut le 14 décembre, quatre jours seulement après l'adjudication, que Mlle Duchesne rentra, ainsi qu'elle s'ex-

1 Viderint alii quid sentiant. Mihi oppidum carcer et solitudo paradisus est. (Hieron. *Epist.* II *ad Rusticum.*)

prime, dans la maison du Seigneur. « Je ne pus le faire la veille, jour anniversaire de la mort de sainte Chantal, ce qui eût été une consolation pour moi. Les petits enfants de mon catéchisme portèrent mes paquets avec un empressement incroyable, malgré la pluie qui les mouilla tout le jour. Ils ne commirent point la moindre infidélité. J'arrivai à Sainte-Marie le soir à la nuit, après tous mes effets, que le concierge reçut. Il faisait un grand vent, et la pluie tombait toujours; mais je n'étais pas si mouillée que mes pauvres enfants; l'eau ruisselait sur leurs habits, et cependant leur visage portait le contentement, heureux indice de celui du Seigneur[1]. »

Nous venons d'assister aux premières armes du zèle de Mlle Duchesne; et sur quels champs de bataille! « Il faudrait, a écrit une des plus nobles victimes de nos récentes fureurs, il faudrait avoir passé par le martyre pour devenir un maître parfait[2]. » La Terreur, les prisons, l'échafaud vu de près, furent cette école sublime pour l'apostolat, tout de combat et de périls, que Dieu destinait à Mlle Duchesne.

Mais, si grande que soit l'œuvre de ces commencements, le cœur de l'ouvrière est plus grand encore; et voici que maintenant ni le soin des prisonniers, ni le salut des petits ne lui suffisent plus. C'est trop peu désormais de rendre des enfants et des disciples à Jésus-Christ, Mlle Duchesne se met en devoir de lui rendre des épouses; et c'est sur le lieu même où la haine de son nom a entassé hier les confesseurs de la foi, qu'elle rouvre le premier sanctuaire où retentiront ses louanges, et où s'allumera un zèle impatient de lui rendre plus qu'il n'a perdu.

[1] *Histoire autographe de Sainte-Marie,* p. 9.

[2] Le Père Captier, fusillé à Arcueil le 25 mai 1871.

CHAPITRE III

Mme DUCHESNE RAPPELLE LA VISITATION
ET RESTAURE LE CULTE PUBLIC A SAINTE-MARIE
ELLE EST ABANDONNÉE ET ELLE APPELLE LE SACRÉ-CŒUR

1801-1804

On a peine aujourd'hui à se représenter l'élan de joie et d'espérance qui, au commencement de ce siècle, accueillit l'annonce de la signature du Concordat. Une ère nouvelle allait donc s'ouvrir pour l'Église! Affranchie des entraves de l'esprit et du régime du XVIIIe siècle, rajeunie dans les prisons et sur les échafauds, ayant, comme dit l'Écriture, « lavé sa robe dans le sang de l'Agneau, » elle allait donc recommencer sa course glorieuse! Ses prêtres allaient reparaître, ses temples se rouvrir, sa hiérarchie se reconstituer; ses sacrements divins allaient se répandre sur les âmes en flots de grâces purifiantes, et le sang des martyrs faire germer, comme toujours, une semence de chrétiens!

Au sein de cet enthousiasme, il en était cependant qui songeaient à l'ancien temple en voyant le nouveau; et, comparant l'un à l'autre, ils constataient des lacunes, se

posaient des questions et exprimaient des désirs. La restauration du règne de Jésus-Christ pourrait-elle être solide tant que l'éducation de la jeunesse catholique ne lui assurerait pas des recrues régulières? Le plus riche joyau ne manquerait-il point à la couronne de l'Église tant que la vie religieuse ne refleurirait pas en France? L'éducation d'un côté, l'état monastique de l'autre, n'étaient-ils pas précisément la base et le sommet de l'édifice qu'on entreprenait de relever? Mlle Duchesne, comme tant d'autres, se le disait depuis longtemps; et c'est à procurer cette force et cet honneur à l'Église de Jésus-Christ qu'allait travailler le zèle de cette grande ouvrière de la première heure.

En rentrant à Sainte-Marie elle n'y avait amené qu'une seule compagne, Mme Faucherand, ancienne Visitandine, avec une jeune fille pauvre d'une douzaine d'années, qu'elle catéchisait et qu'elle avait attirée pour être, par sa pauvreté, la bénédiction de l'établissement. Triomphante de se voir enfin dans ce lieu de ses désirs, Mlle Duchesne brûlait d'en offrir à Jésus-Christ un remerciement intime, cœur à cœur avec lui. « Mon ambition, écrit-elle, en arrivant, le soir du 14 décembre, eût été de passer la nuit dans l'auguste sanctuaire où depuis longtemps on n'entendait plus bénir le nom du Seigneur, de l'employer tout entière à savourer ses bienfaits et à lui rendre d'humbles actions de grâces. Aussi, malgré ma joie d'avoir une compagne, je fus un peu contrariée d'être obligée de coucher près d'elle pour la garantir de la peur. » La charité l'emporta; mais par combien d'autres veilles nous verrons se dédommager l'amour de Mme Duchesne pour l'Eucharistie!

Les mêmes ardeurs de foi et d'amour de Dieu présidèrent aux travaux d'appropriation. Jamais palais de

prince ne fut préparé avec plus de sollicitude que l'habitation disposée par l'ancienne novice pour l'Époux de ses désirs. « La maison fermait mal, rapporte son récit; mais j'étais sans frayeur dans cette solitude, pensant que Dieu, ayant été mon guide, serait aussi mon gardien, jusqu'à ce que j'eusse eu le temps de pourvoir prudemment à notre sûreté. Je m'en occupai bientôt; et mon temps se passait ou avec des ouvriers, ou à faire la cuisine, ou à balayer des parties de la maison qui ne l'avaient pas été depuis dix ans, ou à sortir l'eau et la neige de notre demeure. Tout était plaisir dans ces occupations; j'éprouvais les contentements de sainte Thérèse balayant dans son monastère. Jamais les plaisirs du monde les plus vifs ne m'en ont autant procuré. Nous allions prier à l'église, où il manquait trois fenêtres et une porte; le froid était très vif, et nous ne le sentions pas. »

Le jour de Noël fut une grande et heureuse journée pour le pauvre monastère. Chacune des sœurs avait dû jusqu'alors conserver l'habit séculier : c'était prudence. Mlle Duchesne n'en tint nul compte, et elle dit à ses sœurs de se faire chacune une robe de Visitandine que l'on prendrait le jour de Noël, auquel notre Sauveur était apparu dans le monde, revêtu de notre chair de mortalité. Le soir, veille de ce jour, elle et ses compagnes descendirent à la ville chargées de leur petit paquet pour le faire bénir. Un ouvrier, ancien frère de la grande Chartreuse, brave homme « qui eut toujours du zèle pour la maison », marchait devant elles, une lanterne à la main. On arriva à l'église, où les attendait clandestinement le prêtre qui bénit ces généreuses livrées, et célébra ensuite le saint sacrifice. De retour à la maison, « nous prîmes aussitôt nos robes comme un présent de Jésus naissant, » dit Mme Duchesne.

Le surlendemain 27, fête de l'apôtre saint Jean, elle fut fière d'en faire montre à deux illustres visiteurs ecclésiastiques. C'était Mgr Spina, archevêque de Corinthe *in partibus*, et Mgr Caselli, tous deux revêtus plus tard de la pourpre romaine. Ces deux prélats, venus en France pour le Concordat, avaient été conduits à Sainte-Marie-d'en-Haut par M. l'abbé Rivet et M. Savoie-Rollin, qui leur avaient parlé du généreux projet de Mlle Duchesne. Ils bénirent ce premier germe de la résurrection de la vie religieuse; et Mme Duchesne témoigne de la joie qu'elle et ses sœurs ressentirent à paraître en uniforme, dès cette première revue des légats du grand Roi. Elle regarda leur visite comme étant pour son œuvre la sanction de l'Église, dont ils étaient la haute représentation.

D'ailleurs, son zèle pour le culte public de Jésus-Christ avait devancé l'acte de la promulgation de la paix religieuse. Elle n'osait pas encore ouvrir aux fidèles la porte extérieure de l'église de Sainte-Marie, mais elle trouvait moyen de les y introduire par l'intérieur du couvent, et l'office s'y célébrait avec solennité. « Ainsi, dit Mme Duchesne, notre église de Grenoble fut la première où le culte catholique parut dans sa splendeur après la révolution. » C'est ainsi que le 29 janvier 1802, la fête de saint François de Sales fut célébrée dans ce sanctuaire, encore plein de son souvenir. « Je goûtai en ce jour, dit Mme Duchesne, les plus pures consolations. Plusieurs prêtres respectables vinrent nous donner la messe avec cette effusion de joie que produit, dans les saintes âmes, la vue d'une œuvre qui peut tourner à la gloire de Dieu. » C'était donc le ciel tout entier, Jésus-Christ et ses saints, qui venaient reprendre possession de leur première demeure.

Mais il était plus facile de réparer et d'ouvrir l'enceinte de la maison que de la repeupler. La première sollicitude

de Mme Duchesne avait été de rappeler les anciennes mères de Sainte-Marie dans leur monastère, ne cessant de les presser de venir la rejoindre; on ne la comprenait pas. Il n'y avait pas, grâce à Dieu, une seule des religieuses qui ne fût restée fidèle; mais de nouvelles habitudes étaient nées de dix ans de sécularisation; et, comme il arrive souvent dans les choses humaines, de petites considérations prévalaient sur les grandes vues de Mlle Duchesne : — Pourquoi tant s'empresser de nous faire rentrer pour habiter ces ruines, avant qu'une pleine sécurité soit rendue au pays, que le Concordat soit en vigueur, les couvents reconnus, et leurs biens restitués? Puis, quelle était cette novice qui avait la prétention de régenter tout le monde? Quels étaient donc ses titres? De qui tenait-elle son mandat? D'où venait cette petite bourgeoise? — « Je passai des moments bien amers à cette époque, » raconte Mme Duchesne.

Une lettre à Mme de Mauduit, du 14 février 1802, nous livre le secret de ce cœur déchiré, mais résolu et confiant. « La plus sensible de mes peines est l'opposition de quelques personnes, dont je n'attendais que de la reconnaissance. J'ai bien fait parler de moi de diverses manières; mais comme je n'ai point agi pour la gloire mondaine, je ne me suis pas déconcertée par le blâme, ni n'ai trouvé ma récompense dans les louanges. Je la reçois de Dieu seul et de l'indicible joie de me revoir dans sa maison. » Faisant ensuite mémoire de la visite de Mgr l'archevêque de Corinthe et de la bienveillance secourable de quelques personnes : « Ma confiance s'anime, lorsque je réfléchis sur la charité qu'on m'a montrée et qui rappelle celle des anciens temps. On a tort de dire qu'elle s'est refroidie parmi les fidèles; car j'en ai vu, les larmes aux yeux, m'offrir de l'argent avec autant d'instances que

d'autres en auraient demandé dans un pressant besoin. Dieu veuille, en leur considération, bénir notre entreprise! »

La religieuse sur laquelle Mme Duchesne fondait son espérance principale pour entraîner les autres était la supérieure, Mme de Murinais, que son âge et ses vertus rendaient l'objet d'une vénération universelle. Ce ne fut qu'après de patientes négociations qu'elle s'assura enfin cette importante conquête; encore fallut-il entrer en composition. La vénérable mère devait amener avec elle une jeune religieuse, qui y mit cette condition qu'elle ne s'occuperait de rien, sinon de la santé de sa supérieure. Mme de Murinais devait de plus avoir près d'elle deux sœurs converses, dont l'une n'avait guère moins de quatre-vingts ans. Ce recrutement n'apportait pas à la communauté une sève bien généreuse; mais il était difficile de décourager l'espoir de Mme Duchesne.

Tout étant ainsi convenu, la supérieure et ses filles rentrèrent à Sainte-Marie dans la semaine de la Passion de cette année 1802. « Durant la semaine sainte, écrit Mme Duchesne, une retraite fort suivie fut prêchée dans l'église par M. Rivet, quoique la porte extérieure fût encore fermée. Nous prîmes sur nous de l'ouvrir le Jeudi saint, et elle n'a plus cessé de l'être depuis lors. J'avais, durant cette retraite, un véritable plaisir à entrer dans notre chœur plein de monde, conduisant par le bras la vénérable mère que j'avais tant attendue. C'était un triomphe. »

Ce triomphe fut de courte durée. Quelques autres religieuses avaient, il est vrai, suivi leur supérieure; mais le retour dans la maison une fois obtenu, restait à établir l'observance des règles. On le sait, une réformation est de beaucoup plus laborieuse que ne l'est une création. Il n'en

a coûté à Dieu qu'une parole pour créer le monde, il lui en a coûté tout son sang pour le refaire. C'est là que devait échouer le zèle de Mme Duchesne.

Il est juste de l'observer préliminairement : l'ouvrage de ce rétablissement, accompli partout ailleurs avec un grand élan de cœur, ne trouvait ici que des éléments dont l'infirmité explique trop bien l'impuissance. La mère Anne-Félicité d'Auberjon de Murinais, née le 7 septembre 1723, avait à cette époque soixante-dix-neuf ans. Elle était pleine de bons désirs ; mais son âge, sa santé, sa désuétude de la vie monastique la livraient à la merci de personnes moins empressées de rentrer sous le joug. « On vit, dit Philippine, une maison composée d'une supérieure qui acceptait tous les tempéraments pour attirer ses filles, et de religieuses faisant tout ce qu'elles voulaient. De la vie régulière nous ne conservâmes que l'oraison et l'office en commun. Du reste, point de silence, point de pratiques religieuses, de lecture de table, de costume uniforme. Le commandement de la bonne mère n'était pas assez ferme pour conserver dans la maison le régime même le plus doux. »

Ici commença pour Mme Duchesne un genre d'angoisse nouveau et plus cruel que tous les autres : celui de voir son Époux si pauvrement servi. Quoi ! l'amour pour ce bon Maître se serait-il donc refroidi jusque dans son foyer? Au lendemain des outrages de la Révolution, étaient-ce là les compensations, les consolations qu'était en droit d'attendre ce Cœur adorable, blessé par les crimes des hommes? Qu'espérait-on expier, qu'espérait-on réparer, réédifier dans l'Église, le pays et les âmes, de cette manière-là?

Mme Duchesne raconte qu'un jour, le 2 juillet, fête patronale de son Ordre, elle alla se prosterner devant le

saint Sacrement, lui disant avec une amertume profonde : « Quoi, est-ce donc, Seigneur, dans la fête même de la Visitation qu'il me faut renoncer à l'Ordre qui en porte le nom? » — « Le sentiment de douleur dont j'étais pénétrée, ajoute Philippine, fut tellement violent qu'il me causa une hémorragie. Après avoir d'abord baigné mon mouchoir de sang, ne pouvant rester à l'église, je fus forcée de laisser Notre-Seigneur tout seul, tandis que la maison était pleine de ses épouses. » Ces larmes coulaient sans espoir; nul de ceux qui la guidaient ne voyait d'issue à cette impasse cruelle; et Mme Duchesne raconte qu'ayant dit un jour à son confesseur qu'elle avait bien pleuré, celui-ci branlant la tête, se contenta de lui répondre : « Vous n'avez pas, ma fille, assez pleuré encore; vous ne faites que commencer: armez-vous de courage. »

Dieu avait ses desseins de miséricorde, en faisant passer sa fille par cette rude épreuve. Cœur embrasé d'amour, mais esprit tout d'une pièce, ne considérant que l'absolu, et âpre à sa poursuite, Philippine avait besoin d'apprendre, pour l'avenir, combien il y a loin de la conception idéale des choses à leur réalité, de quelles difficultés le bien est hérissé en ce monde, et quelles imperfections ceux qui approchent les hommes doivent s'attendre à rencontrer, même dans ces hautes régions où coule la grâce de Dieu, mais sur un fond terrestre, qui ordinairement y mêle son limon et embarrasse son cours.

Mme Duchesne, au lieu d'accuser les autres, commença par s'examiner elle-même. Était-elle complètement désintéressée? Sa volonté était-elle dégagée de tout retour d'amour-propre? Sa personnalité ne détournait-elle pas le courant de la grâce? Elle dut rendre justice à la parfaite droiture de ses intentions : « Il me semble, dit-elle, pouvoir me rendre ce témoignage, en sondant mon cœur,

qu'aucune passion ni intérêt ne guidait mes démarches, et que j'étais disposée à me soumettre tout de suite à la personne même qui m'aurait fait le plus de peine, pourvu qu'elle voulût l'observance des règles. » Elle le montrait bien du reste en payant partout humblement de sa personne. Prenant pour elle la plus rude besogne du monastère, l'économat, la sacristie, la porte, le petit pensionnat, elle se multipliait pour que rien ne souffrît. Mais ses exemples n'étaient pas mieux compris que ses prières. C'est alors qu'elle résolut de tenter auprès de sa supérieure un effort suprême. Elle alla la trouver, se jeta en larmes à ses pieds, la pressant, la conjurant de prendre en main la cause de la régularité, pour l'amour de Dieu.

Cette tentative fut vaine. Le 21 août 1802, fête de sainte Chantal, Mme Duchesne apprit que cinq jours après, le 26, la supérieure et les sœurs qu'elle avait amenées devaient se retirer. « Ces pensées, dit-elle, m'occupèrent ce jour-là tout le temps de la grand'messe, pendant laquelle je m'offris à Dieu pour sortir de la maison, si j'étais un obstacle au bien qui pourrait s'y faire; mais tout fut inutile. Le jour qui devait éclairer la sortie de ma mère et de mes sœurs était celui-là même auquel nous célébrions la dédicace de notre église, qui fut ainsi abandonnée par celles pour qui elle fut autrefois consacrée. La veille, 25, la mère de Murinais me fit appeler pour me dire qu'elle me quittait le lendemain matin. Elle était calme et me parla avec bonté. J'ai pensé depuis que Dieu lui ôtait tout regret, pour que j'agisse plus librement dans une œuvre plus grande. Je répondis à ma mère plus par mes larmes que par mes paroles. Je lui témoignai l'espoir de la revoir; mais elle ne m'en laissa aucune espérance, disant qu'elle était trop âgée pour faire des entreprises, qu'il fallait pour cela être jeune et avoir du courage. »

Le jour où Philippine vit ses sœurs et leur mère descendre sans retour la colline de Chalmont, elle crut que c'en était fait de son cher monastère. Tout lui semblait fini ; qui ne l'eût pensé comme elle ? C'était au contraire alors que tout recommençait. « Est-ce que, dit Notre-Seigneur, on verse du vin nouveau dans des outres vieilles ? est-ce qu'on coud un morceau neuf à une étoffe ancienne ! » A une œuvre nouvelle il fallait nécessairement des éléments nouveaux. Dieu les avait préparés ; et le jour même où Sainte-Marie redevenait un tombeau par l'abandon qu'en faisait la Visitation, le berceau du Sacré-Cœur apparut aux yeux de Mlle Duchesne.

En effet, à l'heure même où Philippine, comme autrefois les saintes femmes de l'Évangile, pleurait auprès du sépulcre de ses espérances, elle reçut une visite qui fut comme l'apparition de l'ange de la résurrection. M. Rivet vint la voir. Nous l'avons vu déjà se rendre auprès d'elle le soir de l'acquisition du monastère de Sainte-Marie. C'était un de ces hommes toujours attentifs au signal d'en haut, que la Providence envoie aux heures solennelles ou décisives de la vie, pour la manifestation de la volonté de Dieu. Entrant dans la douleur de Mme Duchesne, il la plaignit d'abord ; puis, la réconfortant, il lui fit remarquer que naguère, à pareil jour, sainte Thérèse avait commencé sa réforme du Carmel, et que toute la ville s'était soulevée contre elle. Puis, laissant le passé, il lui parla de l'avenir. Déjà, précédemment, il lui avait fait entrevoir la possibilité d'attirer à Sainte-Marie une congrégation récemment fondée dans la ville d'Amiens, et pour laquelle il professait une estime particulière. « J'avais eu dès ce premier moment une profonde inclination pour cet ordre naissant, écrit Philippine, et sans le désir que j'éprouvais, dans la défection générale, de prouver au monde

que le joug de Jésus-Christ me plaisait malgré tant de traverses, j'aurais demandé de m'y joindre à l'instant. » Mais l'heure n'était pas venue, et les précédentes ouvertures de M. Rivet n'avaient été encore qu'une indication.

Cette fois, il s'expliqua plus catégoriquement. La Congrégation dont il l'avait entretenue avait pour fondateur un de ces vaillants missionnaires qu'elle pouvait connaître; car alors ils parcouraient le Dauphiné et tout le Midi, sous le nom de Pères de la Foi, ressuscitant le ministère, les vertus et les succès de saint François Régis. La petite famille d'Amiens avait pour objet le rétablissement de la religion en France par l'éducation chrétienne des jeunes filles, attrait ancien et persévérant de Philippine. Son inspiration et son modèle était le Cœur sacré de Jésus, dévotion déjà si chère à la Visitation et à Mme Duchesne. Ses règles s'inspiraient de celles de l'ancienne Compagnie de Jésus, qui avait donné à l'Église saint François Régis et saint François Xavier, les deux saints préférés de cette âme d'apôtre. La maison mère était actuellement au centre même de la sainte Église, à Rome, où les religieuses portaient le nom de *dilette*, en attendant que des temps plus libres leur permissent d'arborer hautement le signe du sacré Cœur. L'humilité, la piété, la générosité de la communauté d'Amiens faisaient tout espérer de ce germe visiblement béni par le Tout-Puissant. « Je ne puis dire combien cette conversation me consola, » écrit Mme Duchesne. Ses désirs, mieux éclairés, se renouvelèrent plus ardents. Il fut convenu, dès ce jour, que M. Rivet écrirait au Père Roger, un des Pères de la Foi, afin de l'informer que Sainte-Marie était libre, et le prier d'engager le fondateur des nouvelles religieuses d'Amiens à envoyer à Grenoble une petite colonie de leur Société.

Les négociations commencèrent dès lors, mais elles marchèrent lentement : « Cette réunion était une faveur qu'il fallait mériter par une longue attente, » observe Mme Duchesne. L'attente fut féconde. C'est à partir de ce jour que, contre toute espérance, le monastère commence à faire de nouvelles recrues, et qu'on voit la Providence rassembler les éléments de l'œuvre nouvelle, qu'elle prenait visiblement sous sa protection. Ces éléments sont faibles et ces recrues sont humbles; mais sous des noms obscurs se cachent de très saintes âmes. La sœur de M. Rivet entra à Sainte-Marie après la Toussaint, à la suite d'une retraite faite au monastère. C'était une femme de mérite et d'une grande bonté, une mère dévouée et capable de préparer le berceau d'une institution. A Noël une pieuse fille, Mlle Balastron, se joignit au petit groupe. On ouvrit un pensionnat. Une enfant pleine de candeur, nommée Émilie Giraud, déclara son dessein de se faire religieuse. L'attraction du Cœur de Jésus commençait à se faire sentir sur la sainte montagne; on eut un commencement d'organisation. Craignant qu'on ne pensât à elle pour être supérieure, et estimant prudent de se tenir à l'écart, Mme Duchesne fit conférer ce titre et cette autorité à Mme Rivet. La petite association prit, en attendant mieux, le nom de *Filles de la Propagation de la foi*. C'était un nom prophétique pour Mme Duchesne. Une règle provisoire fut donnée aux sœurs par M. Brochier. Enfin le 3 mars 1803, ce digne prêtre reçut leurs vœux simples de chasteté et d'obéissance. « J'eus l'extrême consolation, dit Mme Duchesne, de voir enfin dans cette maison une forme religieuse et les pratiques en usage dans les communautés. En cette même année, le pensionnat atteignit le chiffre inusité de dix-huit élèves. Quoique nous fussions contentes, — et il faut convenir qu'elle se contentait de peu, — entre nous cepen-

dant nous aspirions toujours à un établissement où il y eût plus à faire pour Jésus-Christ. »

Les négociations entamées à Belley entre M. Rivet et le Père Roger n'avaient pas encore amené de conclusion, et déjà Mme Duchesne se fatiguait de ces lenteurs, lorsque arriva à Grenoble l'homme qui devait mettre fin à ses incertitudes, et faire briller sur elle la lumière de Dieu.

Le Père Joseph Varin était connu dans la province, où il avait porté, avec ses prédications, l'édification d'une sainteté et d'un zèle plus éloquents encore que sa brûlante parole. Soldat devenu religieux, il avait de l'un la vaillance et la décision, il avait de l'autre l'esprit de prière et l'abandon au seul mouvement de Dieu. C'était sur ces deux vertus de *Courage* et de *Confiance* qu'il avait fondé la modeste compagnie des religieuses enseignantes établies à Amiens. Le petit nombre de sœurs dont se composait alors la naissante Société l'avait fait hésiter et tarder longtemps à accepter Grenoble; il n'en fut plus de même quand il lui eut été donné de voir Mme Duchesne.

Elle-même raconte ainsi cette visite du Père : « Il arriva chez nous la veille de la fête de saint Ignace, 30 juillet 1804, avec M. Roger. Le lendemain, après la messe, tous deux parcoururent la maison; et je les suivais par derrière, sans pouvoir surprendre un seul signe qui trahît leur satisfaction ou leur éloignement. Le soir, au Salut, l'Esprit-Saint mit au cœur du Père Varin l'entière décision en notre faveur, mais il ne nous dit rien. Il devait partir le lendemain. Ce jour-là, Mme Rivet et moi allâmes encore voir nos deux Pères après la messe. Le Père Varin ne parla que de la sainte indifférence et de la lenteur avec laquelle s'opéraient les œuvres de Dieu. Je répondis que l'Écriture nous le représentait, au contraire, courant à pas de géant; et j'ajoutai que si saint François Xavier eût agi

si posément, il n'aurait pas tant fait d'œuvres et parcouru tant de pays. Le Père rit de mon émotion, et dit que c'était vrai, qu'il ne fallait plus de retard, qu'il allait conséquemment nous envoyer Mme Barat pour former une maison, et cela dans très peu de temps. Cette consolante promesse m'ôta une montagne de dessus le cœur. Cette journée fut une journée d'allégresse. »

Toute silencieuse qu'elle fût, l'impression du Père Varin à la vue de cette grande âme n'en avait pas moins été celle d'une profonde et sympathique admiration. Toutes ses lettres de cette époque en portent témoignage; et venu à Amiens pour décider le départ de la future colonie, il exprimait ainsi l'espoir qu'il fondait sur Mme Duchesne : « Vous trouverez là des compagnes qui vous seconderont; mais une surtout!... N'y eût-il que celle-là, il faudrait aller la chercher au bout du monde. »

Elle-même se mit dès lors à tout préparer pour la réunion. On la voit à cette époque demander et obtenir, par le crédit des MM. Périer et par l'intermédiaire de M. de Gerando, secrétaire général au ministère de l'intérieur, la reconnaissance légale de son établissement comme maison enseignante. En même temps elle adressait les lettres les plus pressantes au Père Varin. Celui-ci lui faisait les réponses suivantes : « Votre persévérance et celle de vos compagnes dans le projet de réunion que nous avons arrêté m'est un gage que le bon Dieu en bénira l'exécution. Je ne vous ai point trompée lorsque je vous ai assurée que votre famille me serait aussi chère que la mienne... Soyons non à nous, mais à Jésus-Christ. » Toute à Jésus, en effet, Mme Duchesne ne se contentait pas d'intéresser à son œuvre les puissances humaines, mais elle importunait le Ciel de ses vœux. « Me tournant, écrit-elle, vers la Mère de bonté, je fis commencer avec Mme Ri-

vet une neuvaine de jeûnes, de communions et de prières en l'honneur de Marie. » En même temps, elle et ses sœurs s'empressèrent d'écrire à Mme Barat.

Mme Barat, que Philippine ne connaissait encore que de nom, était depuis trois ans supérieure de la petite communauté d'Amiens. Elle avait vingt-cinq ans, juste dix ans de moins que Mme Duchesne. L'autorité ne lui venait ni de son âge, ni de sa naissance, qui était petite, ni même de son éducation, si solide qu'elle fût; elle lui venait d'une sainteté humble, douce, charitable, qui faisait dès lors aimer et respecter en elle la fidèle représentation de l'autorité de Dieu. Mme Duchesne put entrevoir quelques-uns de ces dons, quand elle et Mme Rivet reçurent de l'humble supérieure la réponse suivante : « J'ai reçu votre lettre, qui m'a comblée de joie en me montrant des âmes si bien disposées et conséquemment si propres à remplir les desseins de l'aimable Providence. Vos dispositions me font vivement regretter que le Seigneur ait daigné jeter les yeux sur moi pour les cultiver... Mais les plantes qu'on cultive dans un jardin fertile demandent moins d'art et de soin de la part du jardinier; voilà ce qui me console et m'assure par avance que le Seigneur nous bénira. Heureuses êtes-vous d'être appelées à la sublime vocation d'aimer notre bon Dieu et de le faire aimer! Plus heureuses encore d'être résolues à ne rien épargner pour vous en rendre dignes! »

A cette lettre le Père Varin joignait, lui aussi, ses exhortations. « Espérons tout, disait-il, de la bonté de Notre-Seigneur; et soyons persuadés que plus nous espérerons, plus nous obtiendrons. Dilatons donc nos cœurs, pour que le Seigneur dilate ses miséricordes. » Et dans une autre lettre : « Oui, je puis dire que votre âme et celles de vos compagnes me sont chères, parce que j'ai vu

que rien ne les empêchera d'être à Dieu. Je conçois votre désir de ne plus tenir à la terre, même par un fil; fortifiez de plus en plus ce désir de votre cœur. » Cette disposition de générosité était le fond même de l'Institut nouveau dont ce Père ouvrait les portes à Mme Duchesne.

Ce fut le 13 décembre de cette année 1804, que Mme Barat, accompagnée de trois religieuses, arriva à Sainte-Marie pour en prendre possession au nom du Sacré-Cœur. Une nouvelle existence spirituelle commence dès lors pour Mme Duchesne. Jusqu'ici nous l'avons vue qui marche seule, presque en aveugle et par des chemins couverts, vers une destinée qui semble fuir devant elle. Elle ne sait où Dieu la mène, mais Dieu la mène néanmoins; et il n'y a pas une seule démarche de sa vie, éducation, instruction, noviciat, apostolat, persécution, contradiction, qui ne soit dans l'avenue qui mène au Sacré-Cœur. Maintenant le jour s'est fait, l'horizon s'est éclairé, la route s'est ouverte et a remplacé le sentier. Il n'y a plus désormais pour Mme Duchesne qu'à marcher docilement dans les voies de l'obéissance, aux rayons d'une lumière dont une autre va porter devant elle le flambeau.

Elle le comprit, elle le sentit, elle en bénit Jésus-Christ; et toute cette première partie de son histoire et de l'histoire de son cher monastère, écrite par elle-même, se termine sous sa plume par les lignes suivantes : « Je chanterai éternellement les louanges du Seigneur : *Domine, memorabor justitiæ tuæ solius*[1]. »

[1] Voir, pour tout ce chapitre, Mme Duchesne : *Histoire autographe de Sainte-Marie*, p. 10 à 42.

LIVRE II

LA FORMATION

LIVRE II

CHAPITRE PREMIER

FORMATION DE Mme DUCHESNE A L'ESPRIT DU SACRÉ-CŒUR
SON NOVICIAT SOUS LA DIRECTION DE Mme BARAT
LE PENSIONNAT DE SAINTE-MARIE : EUPHROSINE JOUVE
PROFESSION RELIGIEUSE DE Mme DUCHESNE

1804-1805

L'union de Sainte-Marie avec le Sacré-Cœur avait donné l'essor aux espérances de Mme Duchesne. Ame apostolique, uniquement préoccupée des intérêts de l'Église, il lui semblait dès lors qu'une diffusion de la foi, extraordinaire, non seulement dans la maison, mais au delà, mais au loin, allait sortir de ce cénacle; et déjà la reconnaissance, devançant le bienfait, lui inspire ces lignes : « Que la Providence soit bénie mille fois de m'avoir destinée à préparer la demeure où tant d'autres viendront recueillir la parole de Dieu et *en porter les fruits au loin dans le monde.* » A ce souhait prophétique se joint cette prière : « Plus heureuse encore si, indigne d'entrer dans la cohorte sainte qui combat sous Jésus-Christ, j'y suis néanmoins admise par pure miséricorde, afin que je m'efforce d'arracher aussi des âmes à leur commun ennemi, pour les donner à notre auguste Maître. »

Lorsque Mme Barat se présenta à la porte de Sainte-Marie-d'en-Haut, conduite par le Père Roger, elle vit une religieuse descendre à sa rencontre, et se prosterner devant elle. C'était Mme Duchesne. Celle-ci lui baisa les pieds, selon le rit antique, en la saluant par ces paroles du prophète Isaïe : *Qu'ils sont beaux sur la montagne, les pieds de ceux qui nous apportent l'évangile de la paix, l'évangile des vrais biens!* Ce texte est celui qu'on chante ordinairement, durant la cérémonie du baisement des pieds, au départ des missionnaires pour les pays infidèles.

Mme Duchesne ne fut pas longtemps en face de sa jeune et douce supérieure sans lui donner toute son âme. De cette confiance naquirent la joie et l'espérance; et Mme Duchesne comprit que dorénavant une ère nouvelle s'ouvrait pour son cher monastère. « L'arrivée de Mme Barat, témoigne son journal, fut pour nous le commencement d'un état meilleur. Nous pûmes marcher en aveugles sous sa conduite; et au pur contentement de vivre sous sa dépendance, nous joignîmes le bonheur de voir se former l'édifice enfanté par nos désirs, et que nous espérons voir subsister à la gloire de Dieu. »

Nous n'avons pas à revenir, dans ce livre, sur les faits qui suivirent l'arrivée et signalèrent la présence de la mère Barat à Sainte-Marie-d'en-Haut. La seule chose qui soit présentement de notre sujet est l'action spirituelle exercée par cette mère sur Mme Duchesne. C'est sous cette main que l'édifice de son âme va s'achever, s'élevant toujours vers le Ciel, mais sur un plan nouveau : le plan de l'Institut qu'elle avait embrassé, le plan du Sacré-Cœur. Nous entrons dans l'histoire de sa formation.

C'était la première fois que Mme Barat présidait à une fondation. Quelle sorte de préparation cette supérieure de vingt-cinq ans apportait-elle à la magistrature des âmes?

Comment l'exerçait-elle? Qu'est-ce qui venait de lui gagner de prime abord la confiance et la vénération de Mme Duchesne? Rien d'humain évidemment. Humble de cœur, petite de taille, timide de caractère, Mme Barat n'aspirait qu'à se cacher en Dieu. Or, c'est précisément de cette union à Dieu qu'elle tenait son ascendant. Le divin Cœur, dont elle venait organiser le règne dans cette terre de conquête, était souverain chez elle. Ainsi apparaissait-elle comme un être sacré, exerçant autour d'elle ce prestige de sainteté qui permettait à saint Paul de dire : « Soyez mes imitateurs comme je le suis de Jésus-Christ. » Une telle supérieure, quelle que fût sa faiblesse, pouvait parler de Dieu et commander en son nom, car elle vivait de Lui.

On était aux approches de la fête de Noël. Habituée à s'inspirer des mystères de l'Église, Mme Barat commença par enflammer les cœurs pour l'Enfant-Dieu, le proposant à ses filles comme le modèle des vertus qui devaient être le fondement de leur perfection. A la leçon de l'amour, la sainte mère mêlait la leçon du sacrifice. « Mme Barat, rapporte le Journal de Mme Duchesne, nous représentait sans cesse l'enfance divine avec toutes ses amabilités. A chaque récréation elle faisait placer son image au milieu de nous, pour nous apprendre à en faire, comme elle, le sujet de notre prédilection. Nous devions offrir à ce Dieu-Enfant tantôt ce qui satisfait le plus une dévotion naturelle et trop sensible, tantôt ce qui était agréable ou commode, tantôt une attache ou une amitié trop tendre. C'était des mains de notre supérieure que Jésus recevait nos naissants sacrifices; nous les déposions devant elle, afin que cet épanchement de nos âmes dans la sienne nous valût les regards du parfait modèle de la dépendance et du dépouillement religieux. »

Ces leçons préliminaires devaient être suivies d'un noviciat destiné à initier les religieuses aux règles de l'Institut qu'elles voulaient embrasser. Cette indispensable initiation était la fin principale de la venue et du séjour à Grenoble de Mme Barat.

Le noviciat s'ouvrit le 31 décembre 1804. « Ce dernier jour de l'année fut le premier de notre naissance à la vie que nous embrassions, » écrit Mme Duchesne. Après que le règlement eut déjà fonctionné pendant plusieurs semaines et comme creusé le lit où devait couler la grâce, une retraite fut prêchée le 11 février et les jours suivants par le Père Roger. Au-dessus du maître-autel de l'église de Sainte-Marie existait à cette époque une petite chapelle, qu'il est encore facile de reconnaître aux peintures qui décorent les murs. C'est là que le prédicateur réunissait les religieuses plusieurs fois le jour pour les instructions. Après le Père Varin, le Père Roger était un des premiers Pères de la Société. Compagnon de son supérieur dans l'émigration, il avait ensuite partagé ses travaux dans les hôpitaux de Paris, et préparé avec lui le berceau du Sacré-Cœur. Maintenant, depuis trois ans il évangélisait Lyon et les environs, s'occupant surtout à grouper autour de lui la jeunesse chrétienne. Sa parole était austère autant que pénétrante, c'était un glaive sanglant; et chacun des exercices qu'il prêchait aux retraitantes amenait quelque retranchement dans leurs habitudes premières.

En effet, s'il était bon et sage de rester fidèle à l'esprit intérieur de la Visitation, il l'était moins de garder certaines observances claustrales peu compatibles avec l'objet poursuivi par le Sacré-Cœur. On supprima les grilles; on consentit, — chose plus méritoire encore, — à n'avoir qu'un seul et même directeur pour toute la communauté.

Ce ministère fut confié à M. l'abbé Rivet[1], qui l'exerça pendant vingt ans, et qui fut, à ce titre, le vrai père de cette maison de Sainte-Marie-d'en-Haut.

Mme Duchesne se plongea sans mesure dans le renoncement qui lui était demandé; et, sachant que, quoi qu'elle fît, elle resterait toujours en retard avec Dieu, elle estima n'avoir rien fait tant qu'elle ne lui eut pas fait l'abandon de tout. Aussi, à la fin de la retraite, le père Roger lui ayant demandé de déposer aux pieds de Notre-Seigneur ce à quoi elle tenait le plus, elle lui fit cette vive réponse : « Mais, mon Père, il ne me reste plus qu'à apporter la maison; car, hormis Sainte-Marie, je ne vois pas que je tienne à quoi que ce soit en ce monde. »

Ces retranchements opérés, on allait voir Sainte-Marie prendre une forme nouvelle : la forme du Sacré-Cœur; et cela simplement, sans secousse comme sans bruit, par la seule force attractive de l'amour de Dieu.

La maison possédait alors huit religieuses, en comprenant Mme Barat et ses compagnes d'Amiens. Deux dames veuves, ainsi qu'une religieuse ursuline, suivaient le règlement, mais sans être engagées dans la Société; enfin vingt pensionnaires et cinq filles de service complétaient le personnel de l'établissement. Tels étaient les éléments fort divers qu'il s'agissait de fondre dans l'unité, pour en former un corps et lui donner la vie. La jeune sœur Giraud s'essayait à faire la classe aux plus petites pensionnaires;

[1] M. Rivet était un prêtre d'une foi profonde et d'une science solide. Il se fit souvent entendre dans les églises de Grenoble, et on l'écoutait volontiers, quoiqu'il fût obligé de lire ses sermons. Mais son action s'exerçait surtout au confessionnal, où sa prudence et sa piété lui amenaient en foule les âmes désireuses de la perfection. Il mourut vers 1826, d'une attaque d'apoplexie, laissant la mémoire d'un saint.

Mme Duchesne la faisait aux grandes; la sœur Adélaïde Second, une nouvelle venue, était à la tête de la classe des pauvres, où la remplaça bientôt Mme Geneviève Deshayes, qui arriva d'Amiens. Chacune travaillait beaucoup; et depuis le lever, qui était à cinq heures, jusqu'au coucher, qui était à dix moins le quart, il n'y avait qu'une demi-heure de récréation. Mme Duchesne surtout se multipliait. Oubliant les avantages que son âge et ses droits lui conféraient dans la maison, elle ne voulait plus être qu'une enfant dans la main de sa jeune supérieure. « Elle se sentait attirée, raconte une de ses premières et plus chères compagnes, par le charme de la douceur de sa nouvelle mère, qui cherchait un cœur pur pour se l'attacher en Jésus. De son côté, notre mère connut tout de suite la grandeur et la générosité de cette âme. Il se forma ainsi entre elles d'admirables liens, comme votre amour seul sait les former, ô mon Dieu[1] ! »

Ce lien fut premièrement une union de prière. La prière, l'adoration, l'union à Jésus-Christ étant la fin principale, essentielle de l'Institut, l'ancienne Visitandine retrouvait au Sacré-Cœur l'exemple et l'encouragement de ses ardents amours pour le Tabernacle. Elle aimait à contempler sa sainte supérieure agenouillée dans le chœur, au lieu même où autrefois Mme de Chantal avait coutume de se mettre. Elle se plaçait de l'autre côté pour s'unir à sa prière. « Mais, disait-elle humblement, je sens que Notre-Seigneur est si bien avec elle qu'il n'a guère envie de s'occuper de moi. »

A une oraison habituelle, Mme Duchesne joignait une impitoyable mortification, jetant dans ses aliments de l'absinthe hachée ou d'autres plantes amères, en union

[1] *Récit autographe de la mère Thérèse Maillucheau,* p. 63.

avec Jésus abreuvé de fiel et de vinaigre. Mme Barat s'était bien réservé de l'en empêcher quand elle la surprendrait; mais quoique assise à table auprès de sa novice, elle était tellement abîmée en Dieu qu'elle ne s'apercevait de rien, au grand contentement de Mme Duchesne. C'est à ce sommeil mystique que celle-ci fit allusion plus tard, quand, à la veille du départ de sa supérieure, elle écrivit à la place que Mme Barat occupait ordinairement ces paroles du Cantique : *Adjuro vos, filiæ Jerusalem, ne suscitetis neque evigilare faciatis dilectam, donec ipsa velit*[1].

A ces austérités extérieures et corporelles, ce que Mme Barat préférait pour sa novice, ce qu'elle lui faisait considérer comme l'essence même de la vie religieuse au Sacré-Cœur, c'était la mortification intérieure des passions, le calme, la douceur, particulièrement parmi les contradictions inséparables du travail d'une fondation. Elles étaient vives alors; on semait contre le couvent, les maîtresses et la règle mille bruits calomnieux. Mme Duchesne s'indignait. « On ne put, écrit-elle, se taire sur cette maison. La honteuse jalousie, la malveillance, l'irréligion osèrent attaquer la pure vertu de personnes courageuses, qui avaient quitté le sein de la tranquillité et du bonheur pour courir les hasards d'un nouvel établissement, parce qu'elles y avaient entrevu la gloire de Dieu et sa volonté. On eut l'indignité de les nommer des filles pénitentes, de rendre leur foi suspecte; on vit du mystère dans une conduite toute cachée en Dieu avec Jésus-Christ. D'autres critiquaient la fermeté qu'on mettait à empêcher les entrées inutiles, à ne vouloir que des sujets jeunes et encore propres à se plier à la règle, à retrancher les usages des

[1] Filles de Jérusalem, ne réveillez pas ma bien-aimée, jusqu'à ce qu'elle-même le veuille. (Cant. III, 5.)

anciens monastères, qui ne pouvaient plus aller avec le temps critique où l'on est encore. Enfin on nia leurs talents, on rit de leur jeunesse et surtout de celle de notre mère, comme si les dons de Dieu ne se répandaient qu'à un âge, et que son Esprit dépendît de notre humanité. »

Lorsque Mme Duchesne voyait sa jeune supérieure n'opposer à ces détractions qu'un sourire tranquille, elle en faisait le sujet de son étonnement. Cette douceur la subjuguait, puis l'entraînait elle-même, comme le témoignent ces lignes : « Lorsque je la voyais agir toujours par l'unique impression de Dieu qui la guidait, que je mettais en balance l'onction de ses paroles avec l'aigreur des discours qui l'attaquaient, je n'avais pas de peine à démêler la passion de la vertu qui ne cherche que Dieu ; et m'attachant à elle, je riais des agitations qui pouvaient arrêter un instant l'œuvre de Dieu, mais ne sauraient la détruire. » C'était la grande leçon du sacré Cœur de Jésus : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de Cœur;* et cette leçon lui venait de l'attrayant exemple de la mère Barat.

Après l'exemple, la parole. Un voyage à Lyon, qui retint la supérieure éloignée de Grenoble pendant le printemps de 1805, donna naissance entre elle et Mme Duchesne à une correspondance qui nous fait intimement entrer dans ce travail de formation spirituelle, auquel président à la fois toutes les tendresses de la charité et de l'amitié chrétienne, et toutes les énergies de l'amour de Dieu.

Dans ces lettres, Mme Barat reprend une à une toutes ses instructions. D'abord elle encourage l'adoration fidèle de Jésus au tabernacle, mais en la subordonnant à l'obéissance religieuse, mettant ainsi l'amour sous le joug du devoir. A l'entrée du carême, Mme Duchesne lui ayant fait connaître son bonheur d'avoir pu, le dimanche précédent,

passer trois heures entières devant le saint Sacrement, Mme Barat l'en félicite par lettre, le 27 mars, mais en ajoutant cette observation : « Je ne blâme pas, ma chère fille, la consolation que vous avez cherchée, pourvu que vous ayez été dans la résolution de la sacrifier de bon cœur, si votre contrariante mère vous eût envoyée vous coucher. Si je n'avais été absente, je devais aussi passer ces trois heures avec vous aux pieds de notre aimable Sauveur. J'espère avoir cette consolation le Jeudi saint, si je suis de retour. »

Dans une autre lettre, elle l'entretient surtout des intérêts de son âme et de la vie intérieure, fondement même de l'Institut qu'elle veut embrasser. Peut-être l'activité de Mme Duchesne courait-elle risque de s'absorber dans les occupations extérieures de Marthe. Mme Barat la rappelle à la vie calme et tout intime de Marie : « Il me tarde, ma chère fille, d'avoir de vos nouvelles avec plus de détails. Vous savez ce qui m'intéresse par-dessus tout : les progrès de votre âme. Parlez-moi davantage de cet objet que des affaires de la maison, auxquelles cependant je ne suis pas indifférente. » Et plus haut, lui donnant le sens de ce qu'elle entend par ce progrès de son âme : « Continuez, ma bonne fille, à veiller sur vous-même, et croissez à tout instant dans l'amour de Jésus-Christ; que cet amour consume tout ce qui n'est pas pour Lui. Votre Époux demande votre cœur sans partage et sans réserve. Il vous adresse continuellement ces paroles du Cantique : *Surge, amica mea, et veni.* » Suivent de longues citations latines du livre sacré, sur la nécessité de « faire la taille de la vigne, de chercher l'Époux dans le désert, dans le trou de la pierre, de chasser de la vigne les petits renards », c'est-à-dire les défauts subtils et pernicieux. « Vous comprenez, ma fille, écrit-elle le 29 mars, que ce que je vous

demande, c'est le renoncement à vous-même, absolu, continuel. L'esprit d'humilité, de douceur, d'oraison, voilà pour vous « le trou de la pierre ». Mais commencez d'abord par « chasser les renards », et faites cet ouvrage avec confiance et paix. » Elle-même s'engageait à lui continuer son secours dans ce travail de son âme : « Le Seigneur, qui nous a données l'une à l'autre, disait-elle, ne nous a fixé ni temps ni limites autres que celles de l'éternité. »

Ces deux âmes étaient donc et voulaient être unies indissolublement, mais unies dans les deux bras de Jésus crucifié. Aux premiers jours de la semaine sainte, 9 avril, Mme Barat envoya à sa grande novice la permission de passer la nuit entière du Jeudi saint devant le saint Sacrement. Or de quelles fortes leçons elle accompagne le don de cette précieuse faveur! Écrivant en cette semaine éloquente du mystère de la crucifixion, elle en prend sujet de prédire à sa fille que Dieu lui garde de grandes croix, et que c'est uniquement par la croix acceptée, embrassée et aimée, qu'elle sera comme Xavier une conquérante d'âmes. « Si j'avais pu faire avec vous cette visite à l'autel de notre Maître, je ne l'eusse pas achevée sans vous faire renouveler à ses pieds vos promesses, mais surtout celle d'embrasser la croix. Je vous aurais fait accepter, ma chère fille, celles qui vous attendent, et que Notre-Seigneur vous enverra aussitôt que vous aurez fait cet acte de générosité; car vous savez que le plus grand des trésors c'est la croix. Une grande portion vous en est réservée. Mais soyez courageuse; et, sans les demander, soyez prête à les accepter de bon cœur. Vous en aurez qui vous viendront de vous-même; mais vous en aurez parfois d'autres non moins pénibles. Ce sont, me direz-vous, de tristes prédictions; oui, tristes pour la nature, mais précieuses dans l'ordre de la grâce. Pendant cette heureuse

nuit, pénétrez-vous surtout de l'amour de Jésus. Ah! si vous pouviez seulement en mériter une étincelle, la croix ne serait plus pesante; comme François Xavier, vous vous écrieriez : « Encore plus, Seigneur, encore plus! » Mais je vous demande seulement de vous abandonner et de dire : *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum.* Priez pour moi cette nuit; mon cœur sera près de vous, et mon esprit y volera plus d'une fois. »

Cette page semble illuminée d'une lueur prophétique. Plus tard, un an après, la même nuit du jeudi au vendredi saint projettera sur la carrière future de Mme Duchesne une autre et plus vive lumière qui en éclairera les derniers horizons.

Mme Barat rentra à Sainte-Marie-d'en-Haut le lendemain du dimanche de *Quasimodo,* amenant avec elle une nouvelle postulante, Mlle Henriette Girard, de laquelle elle écrivait le 19 avril : « J'espère que vous serez contente de votre nouvelle compagne; elle est un peu âgée, mais vous n'en serez pas fâchée : il en faut au moins quelques-unes de poids. » Cette nouvelle venue faisait la douzième religieuse de la communauté.

Des hommes de Dieu vinrent bientôt continuer aux novices les solides instructions de leur supérieure. A cette époque, le jubilé était prêché à Grenoble avec les plus grands fruits par le Père Lambert et le Père Gloriot, de la congrégation des Pères de la Foi. « Ce sont des prédicateurs, écrit Mme Duchesne, dignes d'être remarqués dans toute l'Europe. Ils ont changé la face d'une ville criminelle, faisant goûter la sainte parole à ceux qui y fermaient leurs cœurs depuis des trente et cinquante années. Tels sont les hommes qui daignèrent faire descendre sur notre petite colline de Sainte-Marie quelques ruisseaux de leur solide et touchante éloquence. »

Leurs instructions tendaient au même but que celles de Mme Barat. « Dans l'après-midi de la fête du Sacré-Cœur, rapporte Mme Duchesne, le Père Gloriot nous montra la dévotion au sacré Cœur de Jésus-Christ dans toute son excellence et son étendue. »

L'allégresse, l'ardeur et la force dans le combat étaient un autre sujet de leurs exhortations. « Le jour de la Saint-Ignace, raconte le Journal, le Père Lambert nous ayant réunies après la messe, nous parla familièrement du plaisir qu'il avait de nous trouver un contentement si pur et si visible qu'il éclatait au premier aperçu. Il nous exhorta à nous mettre au-dessus des jugements du monde, nous montra les avantages de la vie commune que nous avions embrassée, et nous félicita d'être des folles devant le monde, développant le sens de cette divine folie, la folie de la croix, qui nous rend autant agréables à Jésus-Christ que méprisables aux hommes. »

Le Père Barat, frère de la mère fondatrice du Sacré-Cœur, entra plus profondément encore dans l'essence même de l'Institut, qui est la conformité avec Notre-Seigneur. « Il montra, est-il rapporté au Journal, l'amante de Jésus si avide de se conformer à son modèle, qu'elle ne veut plus vivre sans le glaive pénétrant qui transperce l'âme chrétienne, et sans cette sainte mélancolie, fille de l'amour ardent, qui ne goûte rien sur la terre parce qu'elle ne trouve dans les créatures que des obstacles à son union avec son Bien-Aimé. » Ses conférences sur le zèle apostolique saisirent encore plus au vif Mme Duchesne. « Il nous montra, dit-elle, le démon plus acharné, plus persévérant pour la perte des âmes que nous ne le sommes pour leur salut. Enfin il nous fit voir les effets de la force chrétienne dans tant de saints qui ont été les conquérants des âmes, et qui ont fait

d'eux-mêmes des victimes toujours prêtes pour l'immolation. »

Mme Duchesne raconte que, « plus étonnée encore de la haute vertu de ce Père que de sa science profonde, elle eut au commencement un peu de peine à l'aborder. Mais, dit-elle, la charité sait se plier, et bientôt on ne fut plus pénétré que du désir de profiter des cinq journées qu'il resta parmi nous. » L'âme de Mme Duchesne fut conquise à ce prêtre d'une vertu austère et d'un zèle ardent, qui, comme elle, rêvait d'aller évangéliser les contrées lointaines, et qui devint plus tard, dans cette entreprise, son plus chaleureux patron et son plus ferme appui, avec le regret de ne pouvoir y être son émule.

Cependant, sous la conduite de Mme Duchesne et sous l'inspiration de la mère Barat, le pensionnat, lui aussi, prenait la forme, l'esprit, la vie du Sacré-Cœur. Dans ces commencements, il y avait beaucoup à faire avec ces enfants de toute société, nées et élevées au sein de la Révolution. La famille avait été profondément troublée; l'ignorance et le mal avaient poussé dans les âmes, de la même manière que les broussailles avaient poussé sur les temples en ruine. C'était un cœur nouveau qu'il fallait mettre au sein de cette génération, Mme Duchesne s'efforça d'y mettre celui de Jésus. Elle y mit du même coup le plus pur bonheur. « La paix et la joie régnaient parmi nous, rapporte un élève de ce temps-là; j'ai partagé ce bonheur, et je puis dire que Sainte-Marie était devenu une sorte de paradis terrestre. »

Cette forte éducation avait ses jours de gloire. Un des plus beaux triomphes de Mme Duchesne fut d'amener dans sa maison le vénérable curé de la cathédrale, M. l'abbé Lagrée, et de lui faire présider une distribution de prix dans le même couvent qui lui avait servi de prison sous

la Terreur. Ce jour-là, 23 septembre, on distribua aux enfants leurs couronnes au pied de l'autel, afin de leur faire comprendre qu'elles les tenaient de Dieu ; et un prêtre vénérable, M. Royer, directeur du grand séminaire de Saint-Irénée, à Lyon, « les encouragea à s'efforcer d'atteindre des récompenses plus hautes, leur apprenant à n'estimer que la gloire du ciel et la couronne de l'immortalité. »

C'était, non seulement de Grenoble et du Dauphiné, mais des provinces voisines, et en particulier de la Savoie et de l'Italie, que les pensionnaires étaient envoyées à Sainte-Marie-d'en-Haut, car les centres d'éducation étaient rares alors. Parmi ces jeunes étrangères, nous pouvons mentionner M[lle] Nina Costa, devenue plus tard princesse Centurioni, et M[lle] Lise de Voltera, descendante des Visconti, qui, dans une maladie déclarée mortelle, dut la vie au dévouement de M[me] Duchesne.

Les nièces de cette digne maîtresse, M[lles] Jouve et Le Brument, y faisaient secrètement l'espérance de leur tante. La jeune Amélie de Mauduit édifiait par sa piété ce couvent dont enfant elle avait dit qu'elle y ferait sa première communion. Mais entre toutes ces élèves, la plus remarquable était une autre nièce de M[me] Duchesne, nommée Euphrosyne Jouve, qu'on venait d'y recevoir à l'âge de sept ans et demi, le 3 septembre 1805. C'était une fleur de distinction, de beauté et d'intelligence que sa tante cultivait avec prédilection, sans savoir encore si elle serait cueillie pour le monde ou pour le cloître, pour les autels de la terre ou pour les autels du ciel. L'éducation du Sacré-Cœur, telle qu'elle était comprise à Sainte-Marie-d'en-Haut, a son type idéal dans cette enfant d'élite, dont la courte destinée devait être intimement liée à celle de M[me] Duchesne.

« Euphrosyne, nous raconte sa biographie, avait à cette époque une belle chevelure blonde, naturellement bouclée, de grands yeux bleus, une mine fraîche, un front ouvert et une physionomie animée et spirituelle qui était le miroir de son âme. Dès l'âge de six ans, elle s'était montrée si ardente à la lecture qu'il avait fallu la régler à un volume par jour. Elle portait la même ardeur dans les jeux et les exercices du corps, qu'elle avait coutume de partager avec ses frères, prenant ainsi l'habitude d'un mâle et robuste courage qui ne s'effrayait de rien. »

Une lettre de Mme Duchesne, écrite le 17 novembre 1805, à Mme Jouve, sa sœur, qui habitait Lyon, témoigne des espérances qu'elle concevait dès lors de cette noble enfant: « Ta fille fait ici une de nos jouissances, et me récrée au milieu de mes occupations les plus sérieuses. Au catéchisme, elle parle autant que moi, redresse celles qui se trompent et prévient leurs réponses. Comme une personne instruite, elle s'explique toujours avec les termes propres et avec assurance. Adieu, ma bonne sœur; dans notre éloignement, je considérerai avec plaisir ton image dans ta fille, et la chérirai ainsi doublement. »

Mais, elle aussi, avait le caractère de sa race, et sa tante eut à faire pour assouplir en elle une volonté impatiente de toute discipline. Tous les soirs, la petite nièce devait lui rendre compte à genoux des fautes de la journée. Craignant surtout pour elle la blessure de l'amour-propre, elle ne la flattait point. Elle ne souffrait pas non plus que d'autres compromissent par des compliments la délicatesse de son ingénuité : « Ma chère amie, écrivait-elle à Mme Jouve, j'ai été surprise bien agréablement par la visite de ton mari. Tes filles ont été folles de joie. Heureusement le père s'est contenu, et n'a point trop vanté Euphrosyne, qui sent déjà son mérite. »

A un étroit amour-propre, Mme Duchesne substituait dans ce généreux cœur l'amour large et élevé de Dieu et du prochain. Elle lui faisait aimer Jésus, l'époux des vierges. La plus chère récompense qu'elle pût lui offrir était la permission d'aller réciter l'office avec les religieuses ou de s'habiller comme elles les jours de congé. Elle lui faisait aimer Dieu dans les malheureux, et une autre faveur qu'elle lui faisait acheter était celle d'aller porter aux prisonniers des *Basses-Fosses* la soupe qui leur était envoyée du monastère.

Ainsi stimulée, l'enfant se portait au travail avec une si vive ardeur que déjà sa tante l'avait mise au latin. Mme Barat, elle aussi, la tenait pour son enfant. L'emmenant souvent dans sa chambre, elle l'entourait secrètement de soins particuliers; car déjà quelque chose de Mme Duchesne se révélait dans cette petite fille, comme un rejeton qui pousse à côté d'un grand arbre, et promet de donner un jour les mêmes fruits.

L'esprit du Sacré-Cœur est joie et dilatation. Le Père Varin, étant venu dans le courant d'août visiter la maison, se plut à y trouver dans toutes les religieuses une généreuse allégresse au service de Dieu. A ce signe, il reconnut que le règne de Jésus-Christ était assuré dans le noviciat, et que les âmes étaient mûres pour leur engagement.

Le 11 novembre 1805, le Père Varin, accompagné du Père Roger, se rendit à Grenoble pour préparer ses filles à prononcer leurs vœux. Les exercices de la retraite s'ouvrirent le 13 novembre, fête de saint Stanislas Kostka, et se terminèrent le 21, fête de la Présentation de la sainte Vierge. Ce jour-là, Mme Duchesne et ses sœurs firent profession entre les mains de M. Rey, vicaire général et leur supérieur ecclésiastique. Il était assisté de MM. Rivet et

Rombaud, ainsi que des deux Pères de la Foi, qui venaient de donner les saints exercices. Le Père Varin parla sur ce texte des saintes Écritures : *Ce jour sera célèbre parmi vous !* « Chacune de nous, rapporte le journal de Mme Duchesne, prononça ses vœux à genoux, devant l'autel, sur lequel le saint Sacrement était exposé, et dans les mains de notre mère, qui était debout au côté droit de l'autel. »

« Le dimanche suivant, le Père Varin parla sur la reconnaissance, en empruntant ces paroles, que le jeune Tobie disait de son ange gardien : *Mon père, que lui rendrons-nous pour tous les biens qu'il nous a faits?* » Chacune les appliquait à celle qui, depuis un an, était l'ange visible de ce noviciat. — « Le soir, continue le journal de Mme Duchesne, il nous assembla pour nous recommander de faire, pendant le salut, un sacrifice qu'il ne spécifia pas encore. Il nous le fit connaître ensuite. C'était le départ prochain de la mère générale, rappelée à Amiens par les intérêts de la Société. »

Elle partit, en effet, le vendredi suivant, laissant à Grenoble Mme Geneviève Deshayes, son ancienne compagne, en qualité de supérieure. La réunion était faite, la maison fondée, les volontés dirigées, les règles établies, les âmes transformées, Jésus-Christ intronisé et régnant dans les cœurs. Mme Duchesne, rendue plus digne de son alliance par ces belles fiançailles, venait de le prendre pour Époux ; et elle aussi, en ce jour, comme sainte Rose, sa patronne, avait scellé avec son Cœur un pacte, que rien désormais n'était capable de rompre : « *Rosa cordis mei, tu mihi sponsa esto :* Rose de mon cœur, sois désormais mon épouse pour l'éternité[1] ! »

[1] Légende du Bréviaire romain, *Office de sainte Rose de Lima,* au 30 août.

CHAPITRE II

VOCATION DÉCLARÉE DE Mme DUCHESNE POUR LES MISSIONS ÉTRANGÈRES
FORMATION DE LA MISSIONNAIRE PAR LA MÈRE BARAT
SAGE TEMPORISATION
ÉPREUVES DE Mme DUCHESNE
SES VOIX D'EN HAUT. — SES ARDEURS

1806-1812

Le départ de la mère Barat n'interrompit point le cours de ses instructions à Mme Duchesne. Elles se continuèrent de loin dans une correspondance où se déploient tous les trésors de sagesse, de bonté et de sainteté de la fondatrice. Les premières de ces lettres, relatives aux vertus de l'état religieux, ne furent d'abord qu'un écho de la voix qui venait de se faire entendre sur la montagne. Mais bientôt apparut une lumière d'en haut qui, montrant une voie nouvelle à Mme Duchesne, fit prendre un nouveau cours à cette correspondance, et assigna un but spécial et personnel à cette direction.

Le 6 janvier 1806, en la fête de l'Épiphanie, le couvent de Sainte-Marie avait reçu la visite d'un des plus illustres religieux de cette époque, Dom Augustin de Lestrange,

abbé de la Trappe. C'était un type accompli d'apôtre et de héros. Proscrit et arraché de son couvent par un décret de l'Assemblée nationale, il avait entraîné la plupart de ses moines dans l'émigration. Réfugié en Suisse, dans le canton de Fribourg, il y avait fondé la Trappe de la Val-Sainte. L'Espagne, l'Angleterre, la Belgique, le Piémont, avaient bientôt demandé et reçu des colonies de cet humble monastère, qu'une bulle du pape Pie VI érigea en abbaye et en chef-lieu de l'ordre. Chassé encore de la Suisse par l'invasion française, Dom Augustin et ses frères s'étaient enfuis successivement en Allemagne, en Russie, en Pologne, en Danemark, pour revenir enfin, en 1802, dans l'abbaye de la Val-Sainte, où Napoléon les couvrait alors d'une protection qu'il devait bientôt changer en persécution acharnée. Présentement l'abbé de Lestrange revenait de l'Amérique, où il avait établi deux maisons consacrées à l'éducation de la jeunesse. Toute la catholicité admirait ce grand homme, à qui Pie VII avait dit : « Courage, cher fils, vous marchez dans la voie glorieuse : la faveur et le secours du Siège apostolique ne vous manqueront jamais[1]. »

L'abbé de Lestrange parla aux religieuses de Sainte-Marie des missions de cette Amérique qu'il venait de visiter, et « s'étendit fortement sur le malheur des peuples dont les yeux étaient privés de la clarté de la foi ». Il avait parcouru les vallées du Missouri et du Mississipi, et il avait trouvé partout le champ des âmes inculte et abandonné, par le malheur des temps. D'immenses et belles régions sans Dieu et sans Christ; des tombes saintes sans hon-

[1] *Histoire de dom Augustin, abbé de la Trappe*, par un religieux du même ordre. — V. Gaillardin, *l'Histoire de la Trappe; la Trappe mieux connue*, p. 38, 39.

neurs, des églises en ruines; à peine çà et là un missionnaire perdu dans des savanes profondes; et cependant un besoin général de rénovation; des souvenirs de religion encore conservés jusque sous la hutte des Indiens; des appels aux ministres de la prière catholique; des prêtres et des religieux émigrés et proscrits prêts à reprendre les vestiges des anciens missionnaires; une Église nouvelle à qui Rome donnait son institution; une nation naissante qui lui garantissait une féconde liberté; en un mot, de grands désastres et de grandes espérances, une nuit qui commençait à devenir une aurore : voilà ce que présentait le tableau que dom de Lestrange fit à Mme Duchesne et à ses compagnes de Sainte-Marie-d'en-Haut.

La parole de tels hommes porte la grâce avec elle. Celle-ci eut une portée incommensurable. Nous avons vu jusqu'ici Mme Duchesne sollicitée tout ensemble ou tour à tour par la vie monastique, le ministère enseignant et les travaux apostoliques, sans qu'elle pût démêler lequel de ces attraits allait finalement prévaloir dans son existence. La parole de l'abbé de Lestrange, jointe à la grâce de Dieu, entraîna décidément vers les missions étrangères le cours de ses idées; et ce jour de l'Épiphanie, ce jour de l'étoile, fut un jour décisif pour toute sa carrière.

Quatre jours après cette visite, et pleine encore du feu qu'elle avait allumé, celle-ci écrivit sa résolution à la mère Barat, comme elle le lui rappelait plus tard dans les lignes suivantes : « Le 10 janvier, faisant mon oraison dans le dortoir des élèves, sur le détachement des mages, je conçus le désir de l'imiter. Je vis tomber mon attachement trop fort pour cette maison de Sainte-Marie, qui m'avait coûté bien des larmes; et je me déterminai à m'offrir pour instruire les idolâtres de la Chine ou autres pays lointains.

Je vous écrivis, ma digne mère, le 23 du même mois, à cette intention [1]. »

Nous n'avons plus cette lettre ; mais nous avons la réponse de Mme Barat. C'est une explosion de reconnaissance envers Dieu : « Votre lettre a frappé au plus sensible de mon cœur. Je me suis sentie exaucée. Oui, ma chère fille, voilà ce que je demandais pour vous depuis que le Seigneur vous a confiée à mes soins ; et souvent je n'insistais auprès de vous avec ardeur, que dans la persuasion où j'étais que Jésus-Christ voulait de vous ce dévouement, cet entier sacrifice. Oh ! j'y étais portée par un autre intérêt que je puis vous faire connaître, ce ne sera que pour vous. C'est un de mes secrets. »

Ici elle lui faisait part de l'espérance qu'elle aussi avait longtemps nourrie d'aller porter l'Évangile aux pays infidèles. Il lui avait fallu une grande résignation pour obéir aux ordres qui la confinaient en France ; mais elle n'avait pas, pour cela, renoncé à procurer le salut de ces peuples : « Non, écrivait-elle encore, ce désir, au contraire, augmente tous les jours. Je demande à Dieu que du moins une de mes compagnes l'accomplisse, et que l'Esprit-Saint lui-même la dispose et la conduise. Si, présentement, aucune de nous ne peut aller si loin, qu'il s'en trouve quelqu'une parmi celles qui doivent nous suivre ; qu'en attendant, il y en ait qui soient disposées à le faire, qui prient pour ces nations, qui brûlent de zèle pour elles, et qui fassent passer ce feu dans d'autres âmes, afin qu'on puisse saisir l'occasion favorable quand Dieu l'aura décrété dans sa sagesse et sa miséricorde. »

Mais quand viendraient ce temps et cette occasion ? Et

[1] *Mémoire autographe* de 1818, fol. 2e, p. 1 et 2.

quelle part, l'heure venue, serait donnée dans cette mission à Mme Duchesne? A ces questions pressantes la supérieure répondait : « Maintenant, ma chère fille, il me semble vous voir prosternée aux pieds de votre indigne mère, lui demander si c'est vous qu'elle destine, ou plutôt que Jésus lui-même appelle ?... Vous attendez le *oui* que vous avez déjà cherché, et qui paraît si long à vos désirs. Oh! permettez que je ne le prononce pas encore. Mais je vous dirai : *Espérez,* nourrissez les désirs que vous avez, et *travaillez* à vous rendre moins indigne de cette faveur. *Priez* aussi, je le ferai particulièrement pour cela. Que je serais heureuse, si le Seigneur, ayant tant de raisons de dédaigner mes services, voulait agréer les vôtres! Alors, à mon tour, prosternée à vos pieds, je vous supplierais de me recevoir pour votre petite servante... » Tout cet épanchement s'achevait par une excitation mutuelle à aimer Dieu et à souffrir pour lui.

Dans cette réponse Mme Duchesne ne comprit qu'une chose, c'est qu'elle était exaucée. Elle crut déjà toucher au terme de ses vœux. « Quoi! répondit-elle avec une vive allégresse, quoi! il m'est donc permis de me livrer à la plus douce des espérances! Mes vœux s'accompliront un jour! Dès maintenant je puis tendre par mes désirs et mes prières vers des contrées où je pourrai enfin rendre quelque service à Notre-Seigneur, et n'être riche que de lui! Quel aiguillon puissant pour m'exciter à me réformer, que la crainte de me rendre indigne de ma haute destinée! Avec quel respect mêlé d'attendrissement entendrais-je ces paroles de la bouche de ma tendre mère : *Je vous envoie parmi les loups!* Oh! si vous pouviez ajouter *comme un agneau!* Avec quel transport prendrais-je sa vénérable main et la porterais-je sur ma tête pour être bénie de cette sorte : *Ab illo benedicaris in cujus honore crema-*

beris[1] ! Je suis souvent en esprit au moment de la décision, et plus souvent encore dans les lieux où elle me permettrait d'aller... Qu'il me tarde de savoir ce que vous aurez à me dire! Je me précipite à genoux pour l'entendre. »

Brûler, se consumer pour Dieu et pour les âmes, pareille à l'encens qui fume devant l'autel, tel était le sens attaché par Mme Duchesne à la bénédiction qu'elle demandait à sa mère. Mai, pour cela il fallait préalablement s'épurer, se jeter dans le brasier du sacrifice; et la sage supérieure avait raison de lui répondre d'Amiens, le 28 mars : « Vous devez d'abord, ma fille, devenir un petit agneau. Sans cela, oseriez-vous dire : *In cujus honorem ?* Notre-Seigneur aurait-il pour agréable une victime d'autre sorte? Non, ma très chère, il lui faut un agneau; c'est par l'humilité et la douceur que vous le deviendrez. »

Mme Duchesne en appela à Dieu dans la prière. C'est pourquoi, dans sa lettre, elle avait demandé à sa supérieure la permission de passer la nuit du jeudi saint à s'entretenir avec Jésus dans le saint Sacrement : « J'espère, ma mère, lui disait-elle, que vous me ferez lever cette cruelle défense de ne jamais passer la nuit entière devant Dieu. De grâce, il me faut celle-là pour parler à loisir à notre bon Maître. »

Nous devons redire ici quelle fut la lumière de cette nuit mémorable. Le lendemain, vendredi saint, Mme Duchesne en écrivit à sa mère générale une lettre citée ailleurs, mais qu'il faut nécessairement replacer dans ce livre, comme une des plus belles pages qui aient jailli de ce cœur, sous l'inspiration du Dieu qui, dans cette veille sainte, venait de lui parler et de le transporter.

[1] *Sois béni par Celui en l'honneur de qui tu seras consumé.* C'est la prière liturgique pour la bénédiction de l'encens.

« Ma bonne et respectable mère,

« Quel plaisir et quel bien m'a fait votre lettre ! il la fallait pour amollir mon âme plus insensible qu'un rocher depuis trois semaines. Elle est fondue comme la cire auprès du feu, en se nourrissant des aliments que vous lui présentiez ; mes yeux n'ont plus été arides et mon cœur s'est livré à une douce joie ; il l'a savourée toute la nuit ; car la lettre est arrivée avant la veillée du jeudi saint.

« O bénite nuit ! où j'ai cru une seconde fois être exaucée ; je le crois, ma bonne mère, à la joie pure que je goûte et à la ferme espérance que je conçois : oh ! si c'était avant la fin de l'année ! je m'en suis presque flattée. Toute la nuit j'ai été dans le nouveau continent ; mais j'ai voyagé en bonne compagnie.

« D'abord j'avais précieusement recueilli au Jardin, au Prétoire, au Calvaire, tout le sang de Jésus ; je m'étais emparé de lui au saint Sacrement ; je le serrais étroitement, et je portais partout mon trésor pour le répandre, sans crainte de l'épuiser. Saint François Xavier s'intéressait encore à faire fructifier cette précieuse semence, et il se tenait au pied du trône de Dieu pour demander l'ouverture de nouvelles terres à éclairer. Saint François Régis était le pilote des voyageurs, et bien d'autres saints encore jaloux de la gloire de Dieu. Enfin tout allait au mieux ; je n'ai pu insinuer dans mon cœur aucune tristesse, même sainte, parce qu'il me semblait qu'une nouvelle application allait se faire des mérites de Jésus.

« Les douze heures de la nuit ont bien vite passé sans fatigue, quoique à genoux, et la veille je ne croyais pas pouvoir tenir une heure. J'avais bien à faire aussi avec

tous mes sacrifices, à offrir une mère..., et quelle mère! des sœurs, des parents, une montagne. Et puis, je me trouvais seule avec Jésus seul, ou avec des enfants tout noirs, tout grossiers; et j'étais plus contente au milieu de ma petite cour que tous les potentats du monde.

« Bonne mère, quand vous me direz : *Ecce ego mitto te*, je vous répondrai vite : *Vadam!*

« Je vais tâcher de me rendre triste le reste du vendredi saint; mais j'y ai peu de disposition : je suis montée à l'espérance. »

Ce n'était ni cette année ni les années prochaines qui devaient réaliser cet espoir impatient; un second noviciat était indispensable à ce nouveau ministère. Ce fut en réalité un noviciat de douze ans, durant lequel nous allons voir la mère Barat former, dans Mme Duchesne, la missionnaire future, comme précédemment nous l'avons vue former l'épouse du sacré Cœur.

Immédiatement cette mère assigna à sa fille spirituelle le terme de la sainteté auquel elle voulait la voir parvenir. Se reportant aux merveilles de l'âge précédent, aux Thérèse, aux Chantal, aux Marie de l'Incarnation, aux Marguerite-Marie, elle lui écrivit, le 1er août 1806 : « Eh quoi! sommes-nous donc si loin du siècle des saintes, et ne pouvons-nous pas espérer d'en voir quelques-unes marcher sur leurs traces? Vous l'avouerai-je, ma chère fille, quand j'ai considéré les grandes grâces que Notre-Seigneur vous a faites depuis votre enfance, j'ai espéré que, vous ayant donné un cœur sensible et reconnaissant, vous aimeriez votre Dieu comme ces grandes âmes. Vous vous trouvez dans des circonstances à peu près semblables à celles où elles furent, et qui contribuèrent à en faire des saintes. Un ordre naissant et aidé par des hommes rem-

plis de l'esprit de Dieu, et, par-dessus tout, le Cœur de Jésus qui vous presse si fortement!... Allons, je ne veux pas vous faire de reproches trop forts; reprenez doucement courage; serrez contre votre cœur *votre faisceau de myrrhe;* renouvelez votre vœu de consécration à Jésus, à la croix. Notre-Seigneur et sa petite servante vous pardonnent. »

Bossuet a écrit : « Tourner l'âme incessamment et de toutes ses forces du côté de son éternité et de son souverain bien qui est Dieu, c'est à quoi doit tendre toute la direction. Il faut donc la séparer de toutes les choses sensibles pour lui faire aimer l'éternité de Dieu, l'être infini de Dieu, en sorte que cette âme ne veuille plus être, ni vivre ni respirer que pour Dieu[1]. » Voilà par quels moyens et jusqu'à quel degré Mme Barat voulait la sanctification de la future missionnaire du sacré Cœur de Jésus.

Le missionnaire doit être un homme de détachement, et l'énergique maîtresse travailla premièrement à rompre dans sa fille des attaches trop vives. Or le lien le plus étroit était certainement celui qui enchaînait le cœur de Mme Duchesne à la mère Barat. Celle-ci fut la première à se sacrifier. A la suite d'un second séjour de sept semaines à Grenoble, s'étant de nouveau arrachée à l'affection croissante de cette amie, elle lui écrivit de Poitiers : « Vive Jésus, ma chère Philippine; depuis trois semaines que je suis séparée de vous, n'avez-vous pas souvent dit à Notre-Seigneur : « Oui, mon Dieu, il était « nécessaire que vous me l'ôtassiez, cette amie, que j'ai- « mais, à la vérité, pour vous, mais qui m'était encore « un soutien sur la terre! Je ne dois plus avoir que vous!

[1] A la sœur Cornuau, lettre xxve. Meaux, 5 novembre 1691.

« Soyez mon seul et unique ami; je ne veux plus que « vous! » En effet, ma chère fille, vous avez cru jusqu'ici que mes faibles conseils vous étaient utiles, et qu'une autre n'aurait peut-être pas la même patience pour vous corriger, pour vous supporter; mais, grâce à Dieu, vous avez expérimenté que la grâce ne coule pas par un seul canal. »

Et dans une autre lettre : « Mon cœur, lui disait-elle, est plus que jamais convaincu que Dieu seul est aimable, et que nous ne serons jamais véritablement heureux qu'autant que nous sacrifierons au bon plaisir de Dieu toutes nos affections... Si j'ai un si grand désir d'apprendre de vos nouvelles, c'est par l'espérance que j'ai que votre âme s'affranchit des liens qui la tiennent captive, et qu'elle commence à prendre cet élan dont parle le prophète : *Quis mihi dabit pennas sicut colombæ?* pour commencer déjà ce délectable repos qu'une âme dégagée goûte, même sur terre, dans le sein du Bien-Aimé [1]. »

Cette fermeté de Mme Barat ne se démentit point, et, sauf de rares et courtes apparitions à Grenoble, elle-même se condamna à vivre loin de cette fille non moins énergiquement que tendrement aimée : « Je vous désire près de moi, lui mandait-elle plus tard, mais ce n'est pas le moment : il faut souffrir, et souffrir sans consolation. Quelle devrait être notre joie, si nous avions la foi [2] ! » Un moment cependant elle eut la tentation de l'appeler à Poitiers, où elle se trouvait alors; mais bientôt prenant conseil d'un amour plus fort : « Vous y auriez été trop heureuse, lui écrivit-elle, la vie ne doit pas être pour vous un temps de jouissance. » A quoi elle ajouta cette

[1] Poitiers, 1er août 1806 et 31 mai 1807.

[2] Poitiers, 7 décembre 1807.

vigoureuse expression de nos livres saints : « Notre-Seigneur veut que vous soyez une *épouse de sang*[1]. »

Le missionnaire doit être un homme de désirs. Pressant de ses vœux l'avènement du règne de Jésus-Christ dans les contrées lointaines, Mme Barat ne manquait pas de faire part à sa fille des progrès de la foi. Tantôt elle lui communiquait les nouvelles écrites par les missionnaires; tantôt elle lui faisait partager les ambitions que l'aspect des navires en partance à Bordeaux avait réveillées dans son âme.

Mais, en encourageant des vœux si magnanimes, elle en ajournait la réalisation. « En apprenant ces nouvelles, vous allez vous écrier, ma fille : Que Dieu est bon! Mais il faut que vous aussi vous deveniez bonne. L'humilité, la douceur, la charité, la patience, doivent être les vertus familières des apôtres de cette nouvelle chrétienté. Il y faut en tout l'esprit de notre aimable Sauveur. » Alors elle la plaçait dans la conformité à la volonté divine, pour partir ou rester, si Dieu voulait seulement se contenter de son désir. Puis, lui citant l'exemple de Marie d'Agreda, qui, par le seul mérite de ses sacrifices, obtint la conversion de peuplades lointaines qu'elle ne connut jamais : « Priez, écrivait-elle, pour ceux qui sont occupés aux missions étrangères; mortifiez-vous à cette intention, et vous y travaillerez, quoique éloignée[2]. »

Le missionnaire est donc un homme de prière. Que donnera-t-il aux âmes s'il n'est uni à Dieu? Et qui a jamais prié plus que François Xavier? En ceci, devançant et outrepassant les désirs de la mère Barat, Mme Duchesne, pour ainsi dire, enfantait les âmes de ses futurs néophytes dans une prière incessante. Elle implorait la faveur de ne

[1] 6 avril 1808. — [2] Poitiers, Bordeaux, 30 août 1806.

pas quitter de la nuit le saint Sacrement. La mère Barat lui permit l'adoration nocturne, au moins à titre d'essai, et à la condition qu'elle s'en partagerait les heures avec deux religieuses de sa communauté. Mais Mme Duchesne, selon son habitude, non seulement prenait pour elle la plus longue faction, mais aimait à se charger encore de celle des autres, oubliant même souvent l'heure de se retirer. Les élèves observaient que telle elles l'avaient laissée la veille au soir, à genoux, immobile, absorbée dans la profondeur de son adoration, telle elles la retrouvaient encore le lendemain matin. De petits papiers jetés le soir furtivement sur la robe de l'adoratrice, et retrouvés le lendemain matin sans le moindre dérangement, leur fournissaient la preuve qu'elle avait passé la nuit dans la plus complète immobilité. Mme Barat, alarmée, dut retirer à Grenoble la faveur habituelle de l'adoration nocturne. « Elle le fit pour des raisons que nous ne pûmes que louer, écrit sa chère fille, malgré le sacrifice qu'elle nous imposait. » Le bonheur d'obéir en se mortifiant pouvait seul consoler de cette privation le cœur de Mme Duchesne.

Enfin le missionnaire est un homme de sacrifice : sa vie tout entière n'est-elle pas un martyre? Ne lui faudra-t-il pas avoir à supporter la faim, la soif, la nudité, la fatigue et tous les genres de travaux? Ici Mme Duchesne prévenait encore les leçons de sa sainte maîtresse, par des austérités qui trompaient sa soif de souffrances volontaires, sans parvenir à la satisfaire. Des restes de pain dur et des débris ramassés dans les plats des élèves ou de la communauté, faisaient sa nourriture préférée et habituelle. Elle ne voulait d'autres vêtements que les rebuts des autres. Elle travaillait sans relâche. « Cette sainte mère embrassait à peu près toutes les sollicitudes de la communauté et du

pensionnat, rapporte une des élèves. Économe, maîtresse de chœur, maîtresse de santé, chargée des hautes classes, du premier cours de religion, des cours de géographie, elle remplissait en outre les fonctions d'excitatrice, de visitatrice et de secrétaire. » La mère Deshayes, qui était alors sa supérieure, raconte que le matin, avant l'oraison, on la voyait déjà dans le jardin occupée à sarcler les légumes. Parfois les sœurs chargées du soin de la maison étaient étonnées de trouver, dès le matin, les salles balayées, le pain du déjeuner taillé et distribué à la place de chaque enfant. « Ma mère, venaient-elles dire à la supérieure, donnez-nous de l'ouvrage, le nôtre a été fait cette nuit à notre insu, par notre ange gardien. » On devine quel était cet ange charitable.

Comme elle se levait la première, Mme Duchesne était la dernière couchée. Il fallait qu'auparavant elle eût mis tout en règle, la comptabilité, la correspondance; et l'on raconte que parfois, prise de sommeil dans ce travail, elle laissait sa plume errer au hasard sur son livre de comptes, y écrivant, sans le savoir, les pensées qui s'échappaient de son âme, telles que celle-ci, par exemple : « J'aime Dieu, j'abhorre le monde, » qu'elle retrouvait le lendemain, elle ne savait comment, égarée au travers de ses notes et de ses chiffres. D'autres fois, après avoir parcouru les dortoirs, voyant tout, pourvoyant à tout, elle allait tomber de sommeil au pied d'une croix de pierre, dressée sur la terrasse, au milieu du parterre. Lorsqu'elle était contrainte de prendre quelque repos, elle le faisait sur la dure, n'ayant jamais que la même couverture, quelle que fût la saison. « Un jour, je me souviens, raconte une pensionnaire, que dans une partie de cache-cache, une de nous ayant pénétré jusque dans sa cellule par sa permission, ouvrit indiscrètement une boîte qui

renfermait ses instruments de pénitence. Tout était pauvre dans sa chambre; et nous n'étions pas certaines qu'elle se servît même de la modeste couche qui lui tenait lieu de lit. » A ceux qu'effrayaient pour elle tant de rigueurs pénitentes : « C'est bien le moins, répondait-elle, que, ne pouvant travailler pour mes pauvres sauvages, je souffre quelque chose pour eux. »

Cette vie d'immolation était l'émerveillement de la mère Barat. Étant venue à Grenoble, en septembre 1807, elle écrivit à Mme Émilie Giraud : « Votre bonne mère Duchesne fait les classes le jour, veille la nuit les enfants malades à l'infirmerie, gouverne l'extérieur de la maison, et cela sans gène et presque sans surcharge; quelle femme forte! » Elle crut cependant nécessaire de réfréner les excès, qui eussent abattu l'athlète avant son entrée dans la grande carrière. « Ménagez votre santé, lui écrivit-elle, ne jeûnez pas jusqu'à altérer vos forces. Je vous prie aussi de prendre vos six heures de sommeil; autrement je vous ôterais votre heure d'adoration du soir, et vous vous coucheriez en même temps que les autres. » Et en un autre endroit : « J'ai pensé hier, dans mon oraison, que je devais prendre soin de votre corps aussi bien que de votre âme, et que je répondrais de l'une et de l'autre devant le Seigneur. Or, si forte qu'elle soit, votre santé ne tiendrait pas un an à un tel régime; et vous devez vous conserver, afin de travailler longtemps à la gloire de Dieu[1]. »

Il est un sacrifice duquel la santé a moins à redouter : le sacrifice intérieur, la circoncision du cœur, comme l'appelle saint Paul. La mère Barat prêchait à Mme Duchesne la lutte incessante contre son caractère : « Vous qui aimez tant le bon François de Sales, lui écrivait-elle avec une

[1] Poitiers, 15 juillet 1807.

aménité qui présentait le modèle à côté de la leçon, pourquoi n'avez-vous pas pris son esprit, quand vous étiez à son école? Quelle douceur il apprenait à avoir avec soi-même et avec tout le monde[1] ! »

Elle lui reprochait d'entrer contre elle-même, à chaque défaite qu'elle subissait, dans certains accès ou d'indignation ou de découragement, qui aggravaient le mal, comme un lion qui bondit ou qui se couche dans la fosse où il vient de tomber. Mme Barat la faisait se relever tranquillement et courageusement : « Je vous recommande, lui disait-elle, de vous supporter avec patience. Jamais donc d'abattement, de tristesse après vos fautes. Un redoublement d'humilité et de confiance en Dieu, voilà ce qu'elles doivent produire[2]. »

Envers le prochain, les religieuses, les pensionnaires, les mêmes dispositions étaient recommandées par Mme Barat. Le missionnaire ne doit-il pas se faire tout à tous? « Travaillez donc, ma fille, à acquérir les vertus nécessaires pour gagner les cœurs de ces enfants : la douceur, l'aménité et l'égalité d'âme que produit la patience, avec l'ardent amour de Jésus que je vous désire. »

Mme Duchesne savait entendre ce langage. Une humble obéissance la sauvait d'elle-même : « Et si parfois, témoigne Mme Deshayes, son caractère l'avait portée à quelque excès de sévérité, elle allait s'en humilier devant sa supérieure; après quoi on la voyait pleine de charité et de prévenances pour tout le monde. »

L'amour de Dieu était le levier qui soulevait et rendait légère la croix du sacrifice. Mme Duchesne portait, sentait cette croix de l'amour dans des peines intérieures, dont sa

[1] Poitiers, 6 avril 1808. — [2] Poitiers, 9 février 1807.

grande directrice était loin de s'étonner. C'était l'effet d'un pacte explicite conclu avec le Cœur de Jésus, et elle lui en rappelait la circonstance solennelle dans les lignes suivantes : « Souvenez-vous de ce qui se passa, ma fille, la veille de mon départ, fête du Sacré-Cœur. L'inestimable faveur de vous consacrer au Cœur de Jésus ne vous fut accordée qu'à la condition que vous prendriez de sa main la myrrhe, car elle est meilleure pour vous que le miel le plus exquis [1]. » Et quelques mois après, revenant sur ces mêmes souffrances intérieures : « Elles sont la conséquence de plusieurs engagements que vous avez pris avec votre Époux, et dont vous ne devez que vous féliciter [2]. »

Enfin, dans le printemps suivant : « Souvenez-vous, ma chère fille, que Dieu vous appelle à porter sa croix. Avez-vous oublié ces paroles qu'il fit souvent entendre à l'oreille de votre âme, qu'il fallait que vous devinssiez une victime immolée pour Lui? Avez-vous oublié les promesses solennelles que vous lui fîtes de « le suivre partout où il irait »? Je pourrais vous les rappeler; car combien de fois vous-même ne m'avez-vous pas fait le témoin et le dépositaire de ces sentiments de votre cœur? Ils ont été le lien qui a uni nos deux âmes. C'est parce que toutes deux voulaient aimer et souffrir, que Jésus les a réunies de si loin [3]. »

Mme Barat fit plus que de prêcher à sa fille l'amour de Jésus et de sa croix. Elle en plaça près d'elle un modèle excellent. A la suite d'une visite qu'elle fit à Sainte-Marie, dans l'automne 1807, elle laissa dans cette maison une professe de Poitiers, Mme Thérèse Maillucheau, formée à son école, et qui devint bientôt la compagne et le guide de

[1] Poitiers, 1er août 1806. — [2] Poitiers, 10 novembre 1806.
[3] Poitiers, 31 mai 1807.

Mme Duchesne dans le service de Dieu. Son séjour sur la montagne ne dura guère qu'un an; mais ce fut pour cette dernière « un second noviciat ». Des oraisons « souvent longues de six heures, une continuelle union à Notre-Seigneur Jésus-Christ, la communion quotidienne », faisaient monter la mère Thérèse dans les plus hautes régions de la vie spirituelle. Mme Barat exhortait sa chère Philippine à suivre cet exemple : « Tant, lui écrivait-elle, tant que vous aurez près de vous votre mère Thérèse, elle sera à vous : soyez donc aussi son soutien et sa consolation. Et lorsqu'elle s'écriera comme l'Épouse des cantiques : *Fulcite me floribus, stipate me malis, quia amore langueo*[1], souvenez-vous que ce sont pas de simples fleurs et des fruits terrestres qu'elle demande, mais des âmes qui lui présentent les fleurs et les fruits des vertus qui plaisent à son Époux[2]. » Elle explique que ces fruits sont des fruits de sainteté : « Que nous devrions être saintes! Si vous connaissiez le désir ardent que j'en ai, quel effort ne feriez-vous pas pour le devenir! » Et quelques jours après : « Comprenez donc, ma chère fille, que sa bonté veut que vous deveniez une grande sainte. Il ne vous a conduite dans notre petite famille que pour vous en donner plus de moyens... Ah! vous pouvez tout maintenant, si vous êtes fidèle[3]. »

Tels étaient les modèles, les leçons et les secours dont Mme Barat ne cessait d'entourer la missionnaire future, pour la sanctifier. Avant d'être lancée à la conquête des âmes sur les mers lointaines, il fallait que cette femme forte, à la manière d'un navire, selon l'image de l'Écri-

[1] « Entourez-moi de fleurs et de fruits, car je languis d'amour. »

[2] Amiens, 12 mai 1809.

[3] Amiens, 3 février et 12 mars 1809.

ture[1], fût armée, fortifiée, éprouvée, en vue des tempêtes à venir. Il fallait lui donner des voiles qui l'emportassent et des ancres qui la retinssent, avec un gouvernail qui la dirigeât, et ce feu intérieur qui brave les vents contraires et fait avancer quand même. Maintenant que cet ouvrage est accompli, n'est-il pas temps que le navire quitte enfin le chantier? Les vents le sollicitent; il frémit sous leur souffle : va-t-il partir enfin? va-t-il prendre le large? Qu'est-ce donc qui le retient au port?...

Il nous reste à rendre compte des sages atermoiements de la mère Barat.

Après l'œuvre de la formation de la vie religieuse dans Mme Duchesne, après celle de sa formation aux vertus apostoliques que nous venons d'étudier, il restait concurremment à dompter, à assouplir, dans l'épreuve et l'attente, cette puissante mais trop impétueuse nature. Certes, Mme Barat se fût bien gardée d'éteindre, dans sa fille, cette flamme qu'elle-même avait portée si brûlante dans son sein. Mais le temps était-il venu de la répandre au loin? Elle ne le croyait pas.

D'abord, se demandait-elle, sa Société si jeune ne risquait-elle pas de s'affaiblir par l'éparpillement de ses forces! Née depuis dix ou douze ans, avait-elle eu le temps d'affermir son esprit, de fixer ses traditions, d'établir ses règles? — Puis ne fallait-il pas qu'un signe de la Providence, écartant les obstacles et préparant les voies, fût, dans une chose si grave, la manifestation de la volonté de Dieu? Or ce signal d'en haut s'était-il fait entendre? — Enfin, à un autre point de vue, celle-là même qui devait conduire l'expédition, était-elle complètement mûre pour

[1] Facta est (mulier fortis) quasi navis institoris, etc. (Prov. XXXI, 14.)

une telle entreprise? Si elle commençait à savoir obéir, avait-elle la mesure, l'expérience, le calme qui permettent de commander; et ne fallait-il pas qu'elle fît de nouvelles écoles pour se pénétrer de cet esprit nouveau dont elle devait être et demeurer au loin la maîtresse, la gardienne, la forme, le modèle, et, au besoin, la vengeresse? « Pour que le zèle soit plus ferme et plus circonspect, écrit saint Bernard, il faut que la prudence réprime ses écarts, domine l'esprit propre et règne sur l'amour même[1]. » C'est à mettre dans sa fille cet esprit de sagesse que consiste le travail de Mme Barat.

Mais patienter, attendre, ce n'était pas l'affaire de Mme Duchesne, qui, de plus en plus, faisait de ces régions lointaines la patrie de son cœur. De quelque côté que lui en vinssent des nouvelles, c'étaient autant de souffles qui ravivaient sa flamme. Des lettres sur le Tonquin écrites par un missionnaire du diocèse de Grenoble, M. l'abbé Isoard; des récits sur les progrès de la religion en Chine, par le directeur du séminaire de Lyon, M. l'abbé Royer, l'avaient transportée. Elle note sur son journal : « Ne pourrai-je pas, moi aussi, faire quelque bien en Chine! Oh! quel bonheur de tout quitter, pour aller travailler, sans intérêt humain, à la gloire de Dieu[2]! »

En même temps, ses désirs cherchaient autour d'elle des encouragements. On lit, dans son journal, à la suite d'une visite du Père Enfantin : « Il nous laissa espérer que nous pourrions un jour exercer le ministère dans les pays étrangers. Il a réchauffé l'ardeur de plusieurs à s'y transporter quand l'obéissance le leur marquera[3]. » Six

[1] Quo zelus sit firmior et vigilantior, est opus scientia quæ impetum supprimat, spiritum superet, ordinet charitatem. (S. Bernard.)

[2] *Journal*, p. 34 et 35. — [2] *Id.*, 2 août 1807, p. 39.

jours après, ayant reçu la visite du Père Varin : « Ce Père, écrit-elle, mit le comble à notre joie, en nous promettant d'un ton inspiré que nos soins pour les jeunes âmes ne se borneraient pas à ces pays-ci, mais que peut-être bientôt nous nous établirions dans les colonies[1]. » Ce fut en cette occasion, sans doute, qu'elle lui demanda, comme elle le raconte en un autre endroit, de lui promettre qu'elle serait la première qui partirait pour les contrées idolâtres. « Il me dit : « Je vous le promets ; » à quoi je lui répondis : « Eh bien, mon Père, bénissez-moi pour cette œuvre! » Ce qu'il fit en étendant son bras plus que de coutume[2]. »

L'ambition de Mme Duchesne débordait de tout ce qu'elle faisait et de tout ce qu'elle disait. Mettant au service de cette sainte passion ses connaissances en peinture, elle avait couvert les cloîtres de son monastère de scènes représentant les travaux et la mort de saint François Xavier. On y voyait aussi des religieuses s'embarquant sur un navire où le Père Varin leur donnait, de la proue, sa bénédiction. Elle aimait à rassembler les élèves autour d'elle en récréation, pour les entretenir du bonheur de porter l'Évangile aux infidèles, et de donner sa vie pour Jésus-Christ : « Qui veut partir avec moi? » demandait-elle aux enfants. Elle les enflammait : « Je crois, rapporte une pensionnaire, Mlle Louise de Vidaud, que si le navire eût été là, nous fussions parties immédiatement. »

Mais c'est surtout dans ses lettres et ses entretiens avec Mme Barat, que nous voyons éclater en prières et en plaintes cette impatience sacrée. « Je suis prête, lui écrivait-elle dès le 31 mai 1807, à partir sans délai, dussé-je aller à pied jusqu'au bout du monde. » Celle-ci lui répondait parfois par un sourire : « Je n'oublie pas, ma chère,

[1] *Journal*, 8 août, p. 40. — [2] *Mémoire à Mme Barat*, 1818, f° 2.

que vous avez de bonnes jambes; mais avez-vous un bon cœur pour supporter le passage de la mer? » Parfois elle lui faisait une réponse évasive : « Ayez donc de la patience, et souvenez-vous que les œuvres de Dieu se font lentement. »

Mais ce n'étaient plus ses désirs, c'étaient les ordres du Ciel, exprès et directs, que Mme Duchesne opposait à cette sage temporisation. Voici comment elle en parle dans le Mémoire souvent cité : « Le désir d'expier mes fautes par une vie de souffrances, s'unissant à celui de sauver des âmes, me faisait prier avec beaucoup d'ardeur. Durant les deux nuits du jeudi saint 1806 et 1808, j'ai cru être exaucée en entendant comme une personne qui parlait bas en moi ou à côté de moi, et qui disait : « Pourquoi doutes-tu? » Et un jour de l'Assomption : « Cela sera! » J'étais presque assurée, aux grandes fêtes et fêtes d'Apôtres, de sentir ce désir s'enflammer davantage après la communion, où je me trouvais tout en larmes. Je me disais : « Mais d'où cela vient-il? » Je n'ai rien lu, rien dit, rien entendu qui ait pu me rappeler à ces idées! « Et je voyais aussitôt que c'était la fête d'un Apôtre. »

Ces avertissements n'étaient pas sans ébranler l'humble Mme Barat, si défiante d'elle-même. Après une de ces lettres, elle se donne vingt-quatre heures de réflexion silencieuse, pour mûrir, méditer sa réponse devant Dieu; puis elle la commence ainsi, 4 mai 1808 : « Je peux, dit-elle, je peux maintenant vous répondre avec l'espérance que l'Esprit-Saint présidera à ce que je vous écris, et qu'il parlera en même temps à votre cœur. » Là-dessus, elle discute son projet de départ, avec une autorité irrésistible de bon sens et de persuasion : « Il me paraît bien étonnant, conclut la grave supérieure, qu'avec un sens droit et un jugement sain comme le vôtre, vous ayez pu

enfanter une pareille idée, vous y attacher et croire ensuite que c'était la volonté de Dieu. Il ne s'agit de rien moins, ma chère Philippine, que d'empêcher, par votre départ, un bien solide et durable, pour en aller chercher un qui est incertain, et même presque impossible, à cause des circonstances que peut-être vous ignorez. Je ne vous parle pas de la confiance que j'avais en vous, du soutien que j'en espérais, dans l'affaiblissement de ma santé; car pour moi, personnellement, je ne mérite que l'abandonnement de toutes les créatures; et, malgré que votre lettre m'ait été sensible, je n'hésiterais pas à vous accorder ce que vous me demandez, si je croyais que Dieu le voulût. Mais tout est contre vous, comme je vous l'expliquerai. »

D'admirables conseils suivaient ces ouvertures si cordiales, si religieuses : « En attendant prenez, pour pratique particulière, l'abandon entre les mains de Dieu et la conformité entière à ses volontés. Acquérez le bon esprit, l'esprit de tous les saints, qui consiste à comprendre qu'on ne peut se sanctifier qu'en suivant la volonté de ses supérieurs; qu'une plus grande perfection qu'on verrait ailleurs, n'est qu'une illusion du malin esprit, pour nous empêcher de profiter du présent. Combien vous avez besoin de vous laisser conduire, ma chère Philippine! A quels écarts votre imagination peut-elle vous livrer!... Mais je crains de m'abandonner à l'impulsion de mon cœur. J'irai me consoler auprès de Notre-Seigneur, et lui demander pour une âme qui m'est si chère les grâces dont elle a besoin. »

Quelles étaient les circonstances encore ignorées de Mme Duchesne qui militaient contre elle, et dont l'explication lui était promise par la mère Barat? Nous le savons par l'histoire de la fondatrice. La crise intérieure que la dissidence de la maison d'Amiens faisait alors subir à la Société; le mauvais vouloir du gouvernement impérial,

qui venait de supprimer et de disperser les Pères de la Foi, et qui d'un moment à l'autre pouvait étendre les mêmes violences aux religieuses du Sacré-Cœur; tout donnait raison aux délais imposés par Mme Barat, qui en souffrait elle-même, et qui, loin de décourager son amie, lui disait : « On saura vous remplacer au moment où Dieu manifestera sa volonté par rapport à l'attrait qui vous transporte. En attendant, priez, sanctifiez-vous : cette grâce mérite d'être achetée par de tels travaux, et de plus grands encore. Soit que Dieu se rende à vos vœux, soit qu'il se contente de vos désirs, votre abandon à lui ne sera pas infructueux, surtout s'il est accompagné des œuvres; il produira, dans le temps, au centuple. »

Nous sommes arrivés en 1810. La mitigation forcée du blocus continental ayant permis alors à quelques missionnaires de partir de Bordeaux pour tenter un voyage vers les régions du Levant, Mme Duchesne, instruite tardivement de ce fait par le Père Barat, s'imagina et se plaignit qu'on lui avait sciemment fait manquer ce qu'elle croyait une bonne occasion. Mme Barat, au lieu de se justifier, prit avec elle le ton du reproche maternel et de la douce moquerie : « Oh! que j'aurais de joie, lui répondit-elle le 3 juillet, si enfin vous deveniez plus docile et plus douce! Pourquoi, ma chère fille, ne voulez-vous pas comprendre que vous ne pouvez rien pour Dieu, en quelque coin de la terre que vous soyez, si vous n'avez pas les vertus que vous devez enseigner aux autres!... Vous semblez me reprocher que je vous ai caché le voyage des *commerçants*, que vous vous voudriez imiter : je l'ignorais entièrement[1]. Ceux que je connaissais et qui partent ne vous convenaient nullement.

[1] *Commerçants* est mis ici pour missionnaires. La prudence commandait alors ces déguisements dans les lettres.

Et certes, je n'irais pas vous livrer à l'aventure pour un si long voyage. Il ne s'agit pas seulement de partir : il faut savoir où l'on ira, et ce que l'on pourra faire. Je suis encore à comprendre comment une fille qui a du bon sens peut ainsi se laisser conduire par son imagination, sans prévoir les moyens d'arriver à la fin. Heureusement que vos mères y pensent pour vous, et que vous êtes dans la résolution de vous laisser conduire. Sans cette disposition, vous feriez de belles imprudences; et après avoir fait le tour du monde, on vous appliquerait le vers de la Fontaine : « Jean s'en alla comme il était venu. »

Mais, toujours attentive à ne pas décourager le zèle de son amie et à ne point la laisser sur une parole de reproche, Mme Barat disait dans les dernières lignes : « Vous n'êtes peut-être pas éloignée de voir vos espérances se réaliser. Beaucoup de choses vous y conduisent. Tenez-vous, s'il est possible, dans le calme de l'attente, et soyez pour cela, comme pour tout le reste, dans le bon plaisir de Dieu. »

Telles étaient pareillement les exhortations de M. l'abbé Montaigne, prêtre de Saint-Sulpice, esprit solide et grand cœur cachés sous une rude enveloppe, qui avait la confiance de Mme Duchesne, comme de la mère Barat : « Nous étions, écrivait cette dernière à son amie, nous étions en train, M. Montaigne et moi, de parler de vous; et ce n'était pas sans une certaine jouissance que j'apercevais l'intérêt qu'il y mettait : « Qu'elle ne renonce pas à ses espérances, me disait-il, avec ce ton qui me fait croire comme article de foi tout ce qu'il me dit. Seulement qu'elle s'applique à devenir humble, obéissante, mortifiée, abandonnée à la volonté de Dieu, dans le calme; et le Seigneur lui fera connaître ce qui lui sera agréable[1]. » Dans une autre lettre,

[1] Paris, 6 janvier 1811.

le saint prêtre disait : « Malheur à elle, si elle se conduisait de son chef! » Ce que Mme Barat confirmait, en ajoutant : « Ma chère fille, les réflexions du bon Père sont les miennes. Vous verrez que nous ne ferons rien qu'avec lenteur et prudence, moyennant la grâce de Dieu[1]. »

Cependant, dans les mêmes vues, Mme Barat lui prescrivait de ménager ses forces, dont elle abusait. Comme, depuis janvier 1811, elle ne se couchait plus qu'à minuit, ordre lui fut donné de se coucher désormais à onze heures et demie, et « de faire exactement la collation du carême, et jamais avec du pain sec, excepté le vendredi saint[2] ». — « Ménagez-vous pour le grand voyage, lui disait un peu plus tard sa sage directrice; mais si vous êtes trop mauvaise, je n'oserai plus vous en mettre[3]. »

Comme la mère Barat alléguait que, pour elle, Dieu n'avait pas encore parlé dans cette affaire, Mme Duchesne, au contraire, croyait reconnaître sa voix dans tous les événements, même les plus naturels, mêlant à ce culte de sa vocation un certain alliage de crédulité naïve dont les grandes passions ne se dégagent guère. Au commencement de cette même année 1811, Mme Barat étant tombée gravement malade à Gand, Mme Duchesne stipula que le rétablissement de cette chère santé serait le signe auquel il faudrait reconnaître que son départ était agréable au Seigneur. L'humble mère générale ne comprit pas qu'on attachât une si merveilleuse signification à la vie ou à la mort de sa pauvre personne, et elle répondit : « Vous avez eu tort, ma fille, de demander ma santé comme signe que votre projet chéri était dans l'ordre de Dieu. Lorsqu'il le voudra, il vous en donnera de plus sûrs encore. Pourquoi

[1] Poitiers, 2 octobre 1811. — [2] Gand, 17 février 1811. — [3] Paris, 7 juillet 1811.

ne voulez-vous donc point croire votre mère ? Demeurez en paix, portez votre croix avec courage, et votre Époux aura soin de vous[1]. » Enfin, deux mois après : « Ce oui, que vous me demandez, je vous le dirai un jour ; mon cœur en garde l'espoir. En attendant, souffrez et demeurez paisible dans l'attente[2]. »

A la fin, il fallut que Mme Barat lui interdît de nourrir des projets qui la bouleversaient : « Je vous recommande instamment d'éloigner toute pensée qui pourrait entretenir ce que vous me proposez, » lui avait-elle dit. Elle lui écrivit encore : « Plus un mot de vos projets, ni au Père Varin, ni à M. Montaigne. Comment, à votre âge, ne pas modérer le feu de votre imagination, qui vous exalte jusqu'au point de vous ôter le jugement[3] ? » Puis, l'onction de la charité venant plus tard adoucir la rigueur de ce reproche : « Souffrez, s'il est possible, avec paix et amour. Le calme viendra après la tempête. Ah ! si du moins le fond de votre âme restait dans le ciel serein, comme l'est souvent le mont Saint-Bernard ! *Courage et confiance !* Ce temps difficile passera[4]. »

Mme Duchesne raconte qu'elle tâcha d'obéir : « Quand mon désir fut le plus combattu, rapporte-t-elle en son Mémoire, j'ai évité de rien lire qui pût l'entretenir. J'ai cherché à m'ôter tout moyen pécuniaire sur lequel je pusse fonder un espoir de réussite, mais tout fut inutile. » D'un côté, assurée de la réalité de l'appel divin, de l'autre, condamnée, en vertu de l'obéissance, à fermer l'oreille à ce pressant appel, Mme Duchesne se sentait, pour ainsi dire, écartelée entre l'impulsion du ciel et la résistance de la terre. Que ne tenta-t-elle pas pour sortir de là ! Elle

[1] Amiens, 7 juin 1811. — [2] Poitiers, 19 août 1811. — [3] Poitiers, 29 août 1811. — [4] Poitiers, 29 février 1812.

en appela à Rome. « Un jour, raconte-t-elle, après la communion, je me décidai à écrire au Père vicaire général des Jésuites à Rome, pour consulter le Pape et savoir si je devais suivre ou étouffer mes désirs ! Vous avez su, ma mère, le sort de ma lettre. » On devine que cette lettre ne fut pas remise au chef de l'Église.

D'autres fois c'était Dieu même qu'elle pressait de lui répondre par ses saintes Écritures. Un jour qu'elle était tourmentée et fort triste, elle s'en fut sur la terrasse, s'asseoir et méditer près du puits perdu. Là, en face des montagnes, elle prit sa Bible, et, l'ouvrant au hasard, elle tomba sur ce passage du chapitre VIe du Deutéronome : « Lorsque le Seigneur ton Dieu t'aura introduit dans la terre promise, et qu'il t'aura donné des maisons pleines de richesses que tu n'as pas amassées, des citernes que tu n'as pas creusées, des vignes et des oliviers que tu n'as pas plantés, que ton cœur ne s'élève pas... » Et le reste. Sur ce texte qu'elle rapporte tout au long en latin, Mme Duchesne se remonte. Par delà les montagnes qui se dressent devant ses yeux, elle voit s'entr'ouvrir un horizon immense : cette terre promise dont parle le saint Livre, ce sont les régions lointaines où elle aspire, et où vont couler à flots le lait et le miel de l'amour de Jésus-Christ. Là, le Sacré-Cœur aura des maisons remplies de richesses célestes, des citernes et des réservoirs de grâces, des vignes chargées des fruits vermeils de la charité, des oliviers fertiles en douceur spirituelle. « Ces passages, dit-elle, firent couler dans mon âme un torrent de consolations[1]. »

Ce texte qu'elle vient de lire aujourd'hui en France, au penchant de sa vallée de l'Isère, Mme Duchesne le relira en entrant dans la vallée de Mississipi, et elle y recon-

[1] *Mémoire à Mme Barat,* flle 3e, p. 2.

naîtra, avec actions de grâces, la réponse d'un Dieu fidèle en ses promesses.

Telle fut la longue épreuve, la longue préparation de Mme Duchesne. Qu'on ne s'étonne pas d'y voir prédominer la patience, la prière, le sacrifice et la contradiction; car tel sera, nous le verrons, l'élément prépondérant dans l'œuvre apostolique de la servante de Dieu. Qu'on ne s'étonne pas non plus de voir Mme Barat employer tant d'années à cette formation. Qu'on se rappelle plutôt que, durant sa vie mortelle, le Seigneur ne fit autre chose que de former douze hommes à l'apostolat. Il fallait à la base d'une telle entreprise cette lente et solide expérimentation, pour s'assurer soi-même et pouvoir, au besoin, assurer aux autres que l'inspiration en venait bien de Dieu, et qu'on était dès lors en droit de compter sur lui. Ceux qui s'en vont répétant que ces déterminations aux choses héroïques, chez les femmes surtout, naissent d'une heure d'enthousiasme, et qui traitent d'aventures inconsidérées ces sacrifices sublimes, savent-ils bien ce qu'ils disent? Bien plutôt, faudrait-il s'étonner de la lenteur avec laquelle d'ordinaire procède l'Éternel. Sans doute il ne faut pas marchander avec Lui, et l'Évangile nous apprend que Jésus ayant dit aux disciples : « Suivez-moi, » les disciples, quittant tout, se mirent aussitôt à le suivre. C'est l'élan spontané du zèle et de l'amour, tel que nous venons de le voir dans Mme Duchesne. Mais il est également écrit que l'homme qui veut édifier une tour, ou que le roi qui prépare une expédition, doit supputer d'abord si ses moyens répondent à son entreprise. C'est un autre élément, celui de la prudence. La sainteté ne se croit pas dispensée d'en tenir compte; et qui osera reprocher à Mme Barat d'avoir exagéré ce premier de ses devoirs ?

Maintenant on se demandera : Mais qu'était-ce donc que

cette femme qui foulait ainsi aux pieds et famille et patrie? Elle n'aimait donc rien? Elle n'était donc retenue par aucune de ces attaches qui enlacent notre cœur? C'était donc un cœur de glace? C'était au contraire un cœur aussi ardent que fort; et le chapitre suivant, en nous la faisant connaître sous ce nouvel aspect, nous permettra d'apprécier la grandeur du sacrifice qu'elle s'apprêtait à faire pour l'amour de Dieu.

CHAPITRE III

LES CHÈRES ATTACHES ET LES SACRIFICES DE Mme DUCHESNE
SA FAMILLE, SON MONASTÈRE, SES ENFANTS
SA NIÈCE ALOYSIA

1807-1815

Nous l'avons raconté : Mme Duchesne, rapportant à la mère Barat la sorte de vision qu'elle avait eue de son avenir, durant la nuit lumineuse du jeudi au vendredi saint 1806, lui disait, en parlant de cette veille trop courte au gré de ses désirs : « J'avais tant à faire avec tous mes sacrifices ! J'avais à offrir une mère, et quelle mère !... des sœurs, des parents, une montagne ! » Le sacrifice multiple que signalent ces lignes était celui de ses affections. C'était donc un brisement, un déchirement cruel, que la séparation qu'elle appelait cependant de ses vœux impatients; et le tableau des tendresses de Mme Duchesne pour sa famille d'abord, ses sœurs, son père, tous les siens; pour Sainte-Marie ensuite, ses religieuses, ses pensionnaires; enfin et spécialement pour sa nièce Euphrosyne, l'enfant de son espérance, nous apportera, sur la générosité de ce beau cœur, la plus émouvante comme la plus édifiante des révélations.

Sa famille d'abord. Elle se groupait autour d'un vieillard à cette époque presque septuagénaire, et qui, désabusé de ses espérances politiques, fidèle encore à l'esprit plutôt qu'aux croyances du XVIIIe siècle, n'avait plus que ses enfants qui le rattachassent à ce monde, et le fissent vivre par le cœur. On sait quel redoublement de tendresse sacrée ces hommes bons, mais abusés, inspirent aux âmes chrétiennes qui leur touchent de près. M. Duchesne avait un fils et cinq filles. Le fils marchait alors dans les voies de son père. Les filles, Mme Amélie de Mauduit, qui demeurait à Grane, Mme Charlotte Jouve, qui habitait Lyon, Mme Adélaïde Le Brument, fixée à Bourg en Bresse, et Mlle Mélanie Duchesne, qui restait à Grenoble, étaient, comme Philippine, de solides chrétiennes. Toute cette famille était étroitement unie; et ces cœurs fraternels ne semblaient faire qu'un cœur, dont la vie supérieure s'inspirait de la foi et de la piété de Mme Duchesne.

Est-il besoin de le répéter? avant d'être à sa famille, ce grand cœur était à Dieu, premièrement, éminemment, irrévocablement. « Je puis te dire, écrivait-elle à Mme Jouve, que je suis toujours plus contente de la part qui m'est échue, et que mes compagnes le sont aussi. » Mais elle n'en sentait pas moins le prix inestimable du foyer domestique, dont la privation faisait précisément son mérite devant Dieu, comme elle-même l'explique dans les lignes suivantes : « Il n'est pas nécessaire de te dire, ma bonne sœur, combien j'eusse été heureuse de te voir au sein de ta chère famille. Mais tu sais, ma bonne amie, que ma vocation est un engagement aux sacrifices et aux privations de la nature; et j'échange, en ce moment, le doux plaisir de t'embrasser, contre celui de remplir mes engagements religieux, et de prouver à Dieu que son joug est toujours aimable, puisqu'il y a plaisir à sacrifier à ce que l'on

aime[1]. » C'était dire, en d'autres termes, qu'elle aimait sa famille plus que tout au monde, mais qu'elle aimait Dieu par-dessus toutes choses.

Des visites, des lettres reformaient de temps en temps ces liens indissolubles. Les visites étaient rares, car on demeurait loin; mais quelle joie pour Philippine, quand un jour, par exemple, elle reçoit à Sainte-Marie sa sœur Adélaïde, Mme Le Brument, la plus éloignée de toutes ! « Tu juges, ma chère Charlotte, écrit-elle à Mme Jouve, de mon plaisir de revoir une sœur chérie, après deux ans d'absence! J'ai bien joui du bonheur qu'elle a eu d'embrasser tes enfants si chères! Elle a couché ici avec ses deux petites filles. Elle a été le mardi et le mercredi à Vizilles; et elle est repartie le jeudi, après dîner[2]. » Mélanie, la plus jeune sœur, qui habitait Grenoble, était plus assidue auprès de Philippine, qui l'avait élevée; mais un jour, elle aussi quitta tout pour Dieu : elle partit; elle entra à la Visitation de Romans, laissant sa sœur Philippine courageuse, mais désolée de cette séparation : « On a de la peine à se faire aux privations de la vie. Celle de l'éloignement de Mélanie est bien grande pour moi. Mais elle a tant de joie d'être à Romans, que les siennes sont bien adoucies. Je reçus hier une de ses lettres, où elle paraît transportée[3]. » Restée seule à Grenoble, Philippine s'en dédommagea par une correspondance aussi suivie que possible avec ses sœurs, si tant est, toutefois, que quelque chose puisse dédommager de l'absence. Et si parfois ce commerce qu'elle regarde comme un devoir vient à se ralentir, elle proteste que, du moins, le souvenir et l'affection ne s'attiédissent point : « Ma position,

[1] Grenoble, 10 mars; *Recueil,* p. 35. — [2] Grenoble, 15 août 1807; *id.,* 3 avril 1807. — [3] A Mme Jouve, *Recueil,* p. 9.

chère sœur, m'impose de laisser souvent mes devoirs personnels, pour remplir des devoirs qui me sont moins agréables. Je me repose d'ailleurs avec confiance sur ton cœur, persuadée qu'il accueillera toujours les expressions du mien, l'amitié étant, entre nous, sans méfiance comme sans réserve [1]. »

Une source d'affection jaillissait donc de ce cœur, qui au premier aspect, semblait un rocher aride, perdu dans les hauteurs du seul amour de Dieu. Dieu, d'ailleurs, en était bien la règle comme le principe. « Quand vous montez du monde à la vie religieuse, écrit un excellent maître, n'aimez moins qui que ce soit. Ne supprimez aucune de vos affections légitimes ; seulement, transformez-les toutes. Vous aimiez vos parents comme on aime sur la terre : aimez-les désormais comme on aime dans le ciel [2]. » En vertu de cette loi, Mme Duchesne aimait toute sa parenté comme Dieu veut qu'on l'aime lui-même, *de tout son esprit, de toute son âme, et de toutes ses forces.*

Mme Duchesee aimait les siens d'abord *de tout son esprit,* leur servant de conseil, de lumière et de guide. Que de fois, dans ses lettres, nous voyons non seulement les femmes les plus vénérables, mais les hommes les plus marquants de la famille Duchesne, les Périer, les Rollin, les Jordan, se rendre à Sainte-Marie-d'en-Haut, pour aller chercher auprès de Philippine ces lumières que l'on demande aux âmes placées dans le proche voisinage de Dieu! « Camille Jordan a eu l'attention de venir me voir hier, écrit Philippine; cette visite m'a été très agréable. Il m'a confirmée dans ce qu'on m'a souvent dit du zèle, de la piété et des talents de son frère Noël [3]. » Le nom des

[1] Grenoble, 10 janvier 1810.

[2] Mgr Gay, *Vie et vertus chrétiennes*, t. II, ch. xv, p. 442.

[3] Mme Jordan, mère de Camille Jordan, était la sœur de Mme Du-

Jordan se retrouve souvent dans ses lettres. Lorsque, plus tard, Camille portait à la tribune la profession de nobles convictions religieuses, trop souvent noyées dans de brillantes erreurs, l'éloquent député ne se ressouvenait-il point de la sainte de sa famille, et des pieux entretiens de Sainte-Marie-d'en-Haut?

Mme Duchesne aimait les siens *de tout son cœur,* s'associant à toutes leurs joies pour les partager, à toutes leurs douleurs pour les consoler. Mme de Mauduit, sa sœur, est-elle menacée de perdre un jeune fils, dans la fleur de l'espérance : « Ma très chère amie, lui écrit Philippine, j'espère qu'en jetant tes inquiétudes dans le sein de Dieu, il ne permettra pas que tes épreuves passent tes forces; et au moment où tu te croiras le plus plongée dans la douleur, il t'en relèvera pour t'établir dans la paix. Il a fallu, *parce que tu étais agréable à Dieu, que tu fusses éprouvée.* L'état d'Adrien m'affecte; tu désirais en faire un prêtre, et peut-être Dieu en fera un ange. Mais non, prie le bon médecin saint François Régis, et il rétablira ce cher enfant. » Mme Jouve, son autre sœur, s'effraye-t-elle de la charge de sa famille croissante, avec quelle élévation d'affection et de foi Philippine la relève ! « Je souhaite, ma chère amie, que l'enfant que tu portes soit, dans sa famille, le Joseph ou le saint Bernard. Dieu bénit les familles nombreuses ; et quand il fait éclater ses merveilles, c'est ordinairement par des cadets, parce que sa manière d'agir renverse la nôtre : il choisit le faible et le petit pour confondre le fort. Si tu portes un saint dans ce moment, tu seras amplement dédommagée de ton surcroît de peines. »

chesne, mère de Philippine. — M. Noël Jordan mourut curé de Saint-Polycarpe, à Lyon.

Enfin Mme Duchesne aimait *de toutes ses forces*. Non contente de conseiller, de consoler ses sœurs, elle les assistait. Elle déclare dans ses lettres que « le premier de ses vœux était de se rendre utile à ses bons parents, en élevant leurs filles ». — « Je partage tes peines, écrit-elle à la même sœur, et voudrais les alléger de toutes les manières. Voici donc quelle a été une de mes pensées : c'est d'arranger mes affaires de manière à augmenter un peu mon revenu, qui, dès le printemps, ferait face à la pension de Constance. Nous sommes fâchées seulement, ajoute-t-elle avec gaieté, que tes petits garçons ne puissent aussi devenir notre famille. » Et, comme par discrétion ses sœurs se défendaient de lui imposer cette charge : « Quand on veut faire le bien, répondait ce large cœur, il ne faut pas trop compter, et Dieu paye avec usure. »

Cependant l'homme vénérable qui était le lien et le centre de toute cette famille allait disparaître. Ce fut l'heure d'un profond et cruel brisement; mais ce fut aussi l'heure du triomphe de la piété filiale et chrétienne de Mme Duchesne.

Son père, né le 6 octobre 1743, était arrivé à cet âge au delà duquel, selon l'Écriture, il n'y a plus pour l'homme que labeur et douleur. Sa fille s'en inquiétait; elle écrivait à sa sœur, vers 1813 : « J'eus hier l'agréable surprise d'une visite de mon père. Je l'ai trouvé toujours jeune de figure; mais je me suis aperçu que ses jambes devenaient raides, et que la descente lui est pénible. Je ne puis me persuader qu'il vieillisse, sa bonté fait désirer qu'il vive encore longtemps; mais, malheureusement, on n'a pas une jouissance sans que l'idée des séparations ou de la mort vienne les troubler. » Plus tard, en Amérique, à la fin de sa longue vie, Mme Duchesne se rappellera la

dernière visite qu'elle avait reçue de son père; et l'accent avec lequel le vieillard lui avait dit : « Adieu, Philippine ! » retentira encore douloureusement dans son cœur.

A la fin de l'hiver de 1814, Mme Duchesne apprit que ses pressentiments n'étaient que trop fondés : le vieillard allait mourir. La tendresse de sa famille n'eut plus de repos qu'elle ne l'eût disposé à une mort chrétienne : « J'ai fait dire à Fourvières les deux messes demandées par vous, ma chère maman, écrivait la jeune Euphrosyne Jouve; je ne cesse de prier pour ce cher malade, pour ce bon grand-père à qui il ne manquerait rien, s'il renonçait à cette vaine philosophie, l'ennemie de la religion. J'espère que ce changement sera la récompense de tant de bonnes qualités qui ont fait le bonheur de ses enfants, et qui seraient des vertus, si elles étaient sanctifiées par des vues chrétiennes[1]. »

Cependant, à cette époque et dès le mois de février, Mmes Jouve et de Mauduit s'étaient rendues auprès de lui. Par une faveur que la règle rendait alors possible, Philippine y vint aussi. Ce fut le salut du vieillard. Elle lui parla de son âme avec une vive et forte éloquence de foi, redoublée par l'affection, le sentiment du danger et l'urgence de cette heure. Elle fut comprise, et son père fit une conversion qui consola la religion de ses filles. Euphrosyne Jouve disait, dans une lettre à sa mère : « Comment mon bon papa a-t-il pu se résoudre à faire cet acte de courage? On ne peut méconnaître à ce trait Celui qui tient les cœurs dans sa main. Je demande à ce bon Dieu qu'il lui accorde la santé, pour soutenir aux yeux de tout le monde ce changement[2] ! »

[1] A Mme Jouve, 25 février 1814. — [2] *Item*, 1er mars 1814.

Le mal, au contraire, ne faisant que s'aggraver, Philippine obtint de revenir au chevet du malade, achever sa mission de religieuse et de fille. Le 2 mars, elle écrivit à sa sœur Charlotte : « Ce qu'on m'a rapporté de l'état de mon père me fait beaucoup de peine. Je pense, ma chère amie, qu'il faudrait qu'une de nous fût cette nuit auprès de lui. Tu as veillé la nuit passée, Amélie est malade, il faudrait donc que ce fût moi; je le pourrai, puisque ma mère supérieure y consent. Si donc tu vois que la nuit s'annonce mal pour mon père, ou s'il doit en cette même nuit recevoir le bon Dieu, tu m'enverras chercher avant huit heures et demie. Fais-moi dire si M. le curé est venu ce matin, et ne diffère pas les secours de l'Église. C'est notre principal devoir, ainsi que de lui dire de temps en temps un mot de Dieu. Les malades les plus pieux ont besoin de ce secours; car le mal absorbe, et le démon tourne autour de sa proie. »

Le vieillard succomba; et voici de quelle manière Philippine rend compte de ses derniers instants : « Son agonie a été longue et pénible; depuis plusieurs jours il ne parlait pas, et éprouvait des terreurs. Nous lui avons fait donner à temps l'Extrême-Onction, et une deuxième et troisième absolution, avec application de l'indulgence plénière. Son enterrement a été simple, vu les circonstances et l'inconvénient de sonner les cloches : c'était le 29 mars. J'ai l'espoir que Dieu l'a mis dans son sein »

Cette date du 29 mars 1814 est celle du jour même où Grenoble soutenait une lutte héroïque contre vingt mille Autrichiens, qui débordaient par ce côté la frontière française. L'ancien député de la république entendait de son lit de mort l'effondrement du pouvoir contre lequel il avait protesté par son vote en 1802, heureux de s'être tourné à ses derniers jours vers Celui dont le règne n'a

rien à craindre des hommes et de l'instabilité de la face de ce monde.

C'était donc un vrai cœur et de fille et de sœur que celui de cette noble chrétienne. C'était aussi un cœur de mère : elle avait, dans sa maison de Sainte-Marie-d'en-Haut, une famille spirituelle qu'elle avait enfantée; et celle-ci lui était devenue encore plus chère en devenant plus sainte, depuis que le pape Pie VII, passant par Grenoble, l'avait favorisée d'une particulière bénédiction.

« Enlevé de Rome par l'Empereur, écrit Mme Duchesne, le Pontife prisonnier arriva dans notre ville le 20 juillet 1809, à quatre heures du soir. Comme il devait aller loger à la préfecture, vis-à-vis de nos fenêtres, de l'autre côté de l'Isère, nous pûmes apercevoir sa voiture, qui était entourée de gendarmes. » L'effet de ce spectacle fut d'allumer dans le cœur de Mme Duchesne ce dévouement impérissable au Vicaire de Jésus-Christ qu'ont suscité de tout temps les persécutions infligées à l'Église dans la personne de son Chef. On eût dit que l'auguste captif l'avait compris; car, dès lors, son attention et ses bénédictions ne cessèrent plus de se porter vers ce monastère, dont il voyait se dresser les murailles sur le coteau, presque en face de lui. « Nous eûmes dès le lendemain, écrit Mme Duchesne, le bonheur de prêter un Missel et des burettes pour la messe du pape. Mme de Vaulserre, habitante de notre maison, put le voir, et obtint même du capitaine qui le gardait la permission d'y revenir le lendemain avec notre mère Deshayes. Celle-ci y fut, en effet, à l'heure de la messe, vêtue, non en religieuse, mais en taffetas noir, comme une veuve... Le pape, lui faisant un accueil paternel, lui donna à plusieurs fois son anneau à baiser, ainsi que ses pieds. Le troisième jour, enfin, les élèves du pensionnat, au nombre de soixante,

vêtues de blanc, en cheveux et portant un voile noir, se rendirent en ordre à la préfecture. Lorsqu'elles furent toutes rangées on vit entrer le pape, qui alla à chacune d'elles, mettant sa main sur leur tête et faisant baiser son anneau, pendant qu'elles se tenaient en demi-cercle à genoux; puis elles se retirèrent, sans que plusieurs eussent osé lever les yeux sur lui. ».

Mme Duchesne ajoute dans son Journal de Sainte-Marie : « Les autres personnes de la maison recevaient tous les soirs sa bénédiction des fenêtres; car le pape la donnait à la foule immense qui cherchait à le voir... Du penchant de la montagne, malgré notre éloignement, nous le distinguions fort bien. Nous avons observé qu'il regardait notre maison, et semblait la marquer d'une bénédiction particulière... Le 30 juillet, il bénit une corbeille pleine d'objets que nous lui fîmes porter. Ce même jour le bruit courut qu'il allait être libre; mais le lendemain 1er août, jour de saint Pierre-ès-liens, on sut qu'il avait été obligé de partir à quatre heures du matin, n'ayant été prévenu que quelques moments d'avance. »

Quelle n'eût pas été la joie de Mme Duchesne si elle eût pu savoir que, moins de dix ans après, un jour, en atteignant les rives du Mississipi, elle recevrait du même pape, rétabli sur son trône, une nouvelle bénédiction pour son cher apostolat!

« Tu auras su tous les détails du séjour du pape ici, écrivait-elle à sa sœur. Cette visite involontaire du pape a fait partout l'effet d'une mission : il y a plus de confessions et de foi partout où on l'a vu. » Puis, appréhendant que les violences envers le Souverain Pontife ne fussent le prélude d'une persécution de l'Église en France : « Dieu a tiré le bien du mal, ajoute-t-elle. La longue expérience que nous avons de ses bontés nous fait espérer qu'il arrê-

tera les effets de sa justice, et qu'il ne nous punira pas jusqu'à la fin. » Et comme Mme Jouve, sa sœur, lui offrait un asile en cas de proscription, Philippine lui fit cette belle réponse : « En te remerciant de ton zèle prévoyant pour nous, nous restons tranquilles, vivant au jour le jour. Nous sommes les enfants de la Providence. Dieu a fait croître cette maison, sans moyens apparents : s'il la détruit, il est le maître; nous vivons en sûreté. »

Jamais, en effet, cette maison de Sainte-Marie n'avait tant réjoui le cœur de Mme Duchesne qu'à l'heure où la missionnaire demandait et s'apprêtait à briser ce cher lien, pour l'amour de Dieu.

D'abord, du côté de la communauté, l'arbre du Sacré-Cœur poussait, à Sainte-Marie, de nombreux et riches rejetons. Nous y voyons entrer, dans cette dernière période, Mme Louise de Portes, Mme Christine de Crouzas, Mme Angélique Lavauden, toutes trois femmes de mérite, qui prononcèrent leurs vœux le jour de la fête de saint Jean l'évangéliste, 27 décembre 1812. Une humble sœur, la sœur Chatain, vint aussi dans le même temps inaugurer à Grenoble sa longue carrière de dévouement à la Société. Une autre, la mère Chauvin, passait pour une sainte. Chargée de la lingerie, elle ne se rebutait de rien, trouvant toujours moyen, quelle que fût sa pénurie, d'accommoder tout le monde. C'était Notre-Seigneur qui lui inspirait sa douce charité, car il se plaisait singulièrement en elle. Un jour, un aumônier ayant remarqué, à plusieurs reprises, qu'au moment de la communion, la sainte hostie s'échappait de ses mains pour aller se placer d'elle-même sur les lèvres d'une des communiantes, s'informa de son nom : on reconnut sans étonnement que c'était la bonne mère Chauvin.

Entre la communauté et le monde se plaçait, comme

un intermédiaire obligeant, une sainte veuve séculière qui, retirée à Sainte-Marie, secondait les maîtresses au dedans et au dehors de l'établissement. C'était Mme de Vaulserre. « Elle s'était chargée chez nous, dit Mme Duchesne en son Journal, d'une classe de vingt à trente pauvres filles qu'elle instruisait parfaitement, acceptant en outre de parler aux parents de nos externes. Pleine d'humilité, Mme de Vaulserre s'appelait « le chien de la maison », regardant les autres, même les coadjutrices, comme bien au-dessus d'elle, cherchant partout le dernier rang, et parlant à toutes avec un ton de rabaissement admirable dans une personne distinguée par l'esprit, la naissance et l'éducation. »

Une maîtresse du pensionnat était grandement aimée et fut amèrement pleurée par Mme Duchesne. C'était Mme du Terrail, issue de la famille du chevalier Bayard, et qui fut, elle aussi, sans peur et sans reproche au service du divin Roi. « Elle mourut, dit le Journal, d'une maladie d'épuisement causée par l'extrême fatigue qu'elle se donnait depuis longtemps pour l'instruction des élèves, des pauvres et des personnes du dehors qui en avaient besoin. Sa vertu distinctive était le zèle ardent pour le salut des âmes. » Mme Barat nous apprend, dans une de ses lettres, quel dévouement de sœur cette malade avait trouvé dans Mme Duchesne : « Notre malade est donc au ciel, ma chère Philippine. Combien vous y gagnerez! Elle n'oubliera pas les soins que vous lui avez prodigués; et si un verre d'eau donné au nom de Dieu ne demeure pas sans récompense, combien plus favorablement des actes de charité autrement élevés seront accueillis par le grand Rémunérateur[1]! »

[1] Paris, 6, 10, 29 décembre 1813.

L'attachement de Mme Duchesne pour ses sœurs en religion n'avait d'égal que celui qui l'enchaînait aux élèves. Elle s'employait auprès d'elles, comme si elle avait dû ne les quitter jamais. La mère Barat lui disait : « Oh ! combien votre zèle doit s'accroître à la pensée que vous pouvez prouver votre amour au divin Maître, en prenant soin de ces petites pour lesquelles il a répandu tout son sang[1] ! » Dans cette pureté de vue, le travail le plus obscur et le plus ingrat était l'emploi préféré de Mme Duchesne : « Nos mères ayant résolu, rapporte une pensionnaire, Mme de Vidaud, de séparer les plus jeunes et les plus étourdies, la mère Duchesne se chargea de ces dix ou douze indisciplinées qu'elle suivait partout. Une de nous était-elle malade, Mme Duchesne se faisait sa première infirmière, veillant à son chevet une partie des nuits. Mais c'était surtout dans les maladies dégoûtantes, que cette courageuse mère ne cédait à personne ce qu'elle appelait ses droits. Nous l'avons vue consacrer les soins de la plus délicate tendresse à deux de nos compagnes atteintes de maux contagieux, et qui toutes deux étaient à la charge de la maison. D'ailleurs, elle-même animait nos récréations, se prêtant à nos jeux, et y prenant part avec une gaieté charmante. »

La religion recueillait les fruits de ce dévouement, et Sainte-Marie était devenue une grande école de vertu et d'amour de Dieu. Plusieurs des jeunes pensionnaires appartenaient à des familles d'une foi héréditaire, et dont le christianisme était sorti, encore plus fortement trempé, de la fournaise de la révolution. Quelquefois, par exemple, on voyait au parloir un homme de haut rang, que sa sainteté faisait vénérer et bénir dans toute la contrée.

[1] Poitiers, 9 février 1807.

C'était le marquis de Vidaud, qui, après la mort d'une épouse digne de lui, Gabrielle de Lavalette, avait mis au Sacré-Cœur Zoé et Louise ses filles, enfants toutes petites encore. Chaque fois qu'il venait les voir, profitant des moments d'attente qui précédaient leur venue, le marquis commençait par lire quelques versets de l'*Imitation*, ou une page d'un livre pieux qu'il avait apporté. Dès que ses filles paraissaient, le livre était fermé; tout entier à ses écolières, le père les exhortait, les encourageait, les intéressait par quelque récit agréable; après quoi, il ne manquait pas de leur partager de quoi faire l'aumône aux pauvres; puis les ayant fait mettre à genoux pour réciter une petite prière, il les bénissait avec un reliquaire que le saint homme portait habituellement sur lui. Peu de jours après le passage de Pie VII à Grenoble, M. de Vidaud écrivait à la plus jeune de ses filles : « Ma chère Louise, j'ai grande confiance que la bénédiction de notre saint-père le Pape, que tu as eu le bonheur de recevoir de si près, aura attiré sur toi quelque grâce particulière[1]. » Cette grâce particulière fut la vocation à l'état religieux.

La même grâce allait bientôt couronner une tête chère entre toutes les autres à Mme Duchesne. Ici nous touchons, si j'ose parler ainsi, à la prunelle de ses yeux; et la fin de ce chapitre sera consacré à nous faire connaître le plus splendide ouvrage de cette forte maîtresse, sa plus haute affection, et conséquemment le plus douloureux sacrifice qu'elle aura à offrir, quand sonnera l'heure de la séparation.

La jeune Euphrosyne Jouve, que nous avons laissée à Sainte-Marie-d'en-Haut au sortir de l'enfance, était bientôt

1 *Vie du marquis de Vidaud*, p. 102-104.

devenue la gloire de son pensionnat. Mme Duchesne l'avait solidement instruite. Les lettres de Philippine à Mme Jouve, sa sœur, parlent « du latin, de l'italien, que l'enfant apprend avec ardeur »; elles vantent « ses dessins, ses cartes de géographie, ses progrès dans les études », elles ne font pas moins de cas de ses travaux manuels; et les mêmes lettres mentionnent et les robes qu'elle confectionne et l'*Iliade* qu'elle résume. « Elle promet pour l'avenir. Dis-moi ce que tu en penses, » écrivait Mme Duchesne, fière de sa chère élève.

Surtout elle la corrigeait. Nous apprenons par sa tante que la jeune Euphrosyne payait, elle aussi, son tribut personnel au caractère Duchesne. On dénonçait en elle « certaine raideur qui lui donnait un air de dédain, peu de souplesse, peu de prévenance, de la brusquerie, de l'impatience, de l'obstination; plus de solidité que de sentimental, plus de foi que de tendresse ». Ce sont les expressions de Mme Duchesne. Toutefois elle ajoutait dans une lettre du 10 août 1808 : « En tout elle est mieux et aime à rendre service, imaginant qu'elle fera son bonheur de te soulager quand elle sera auprès de toi. »

L'amélioration constatée dans ces lignes se produisit en vue de la première communion, qu'Euphrosyne fit le 8 septembre de cette même année. Cette solennité fut en elle le signal d'une transformation. « Pendant la retraite préparatoire, rapporte une de ses compagnes, elle ne parlait que de Dieu, voulant être toute à Lui. L'idée du péché la faisait frémir; et se jetant à genoux à côté d'une amie qui était en prière : « Demandons à Dieu de mourir dans cette retraite, plutôt que de pécher encore, » lui dit-elle avec larmes. Comme on voulait l'entraîner en récréation : « Ah! laissez-moi pleurer mes fautes, répondit-elle, je n'ai pas besoin de récréation. » Le jour de la communion,

on l'entendit répéter : « Je suis si heureuse que je doute qu'on puisse l'être davantage au ciel. Je sens que Jésus-Christ m'a accordé la grâce que je lui ai demandée. — Et quelle grâce voulez-vous dire? — La grâce de mourir plutôt que d'offenser Dieu. »

Elle avait dès lors conçu pour saint Louis de Gonzague cette tendre dévotion qui devait peu à peu la transformer à l'image de cet aimable modèle de l'innocence religieuse. Ce fut en conformité avec ce type angélique qu'elle forma le dessein de consacrer sa vie à Dieu. Un soir la mère Thérèse, maîtresse générale, ayant dit en récréation des choses admirables sur le bonheur des vierges, Euphrosyne confia aussitôt après à une de ses compagnes qu'elle ne voulait pas avoir d'autre époux que Jésus-Christ. Cette récréation se passait dans le jardin, sous le grand poirier de la terrasse du monastère. Bien souvent, plus tard, dans sa correspondance, Euphrosyne aimait à rappeler « cette belle soirée du grand poirier ». Et un jour qu'une amie la félicitait des couronnes nombreuses qu'elle venait d'obtenir à la distribution solennelle des prix : « Ah! lui répondit l'écolière, en lui tendant la main et en l'embrassant, combien seront plus belles celles que nous porterons à la suite de l'Agneau! »

Mais la famille d'Euphrosyne avait d'autres pensées : elle la rappela à Lyon. Sa tante la vit partir non sans regret, mais sans crainte : elle la savait armée pour le combat de la vie. « Euphrosyne, écrivit-elle, se soutiendra dans le monde; la solidité de son fonds me le fait espérer, son caractère est trop fort pour varier dans ses principes. Elle te donnera, j'espère, de la consolation; mais n'attends pas d'elle des petits soins, des prévenances : il faudra ne pas mêler dans ton attente sur elle les douceurs de la vie aux espérances de l'éternité... Les enfants sont mis dans

le monde seulement pour passer à l'autre... Quand on a l'essentiel, il faut être content : Euphrosyne est propre aux grandes choses[1]. »

Cette lettre, qui exalte la force d'âme d'Euphrosyne, ne fait pas assez connaître la profonde bonté de cœur de cette jeune fille. Elle-même se révèle mieux dans les lettres suivantes, où elle annonce son retour à la maison paternelle, tout en montrant son désir de l'ajourner encore : « Ma chère maman, je sens quel plaisir ce sera pour vous de vous reposer sur votre enfant, et, après avoir tant fait pour son éducation, de pouvoir enfin jouir de vos travaux... En vous demandant à rester pensionnaire ici jusqu'à la fin de l'année, mon intention était de me rendre encore plus digne de vous, afin de vous être d'un plus grand soulagement en me perfectionnant davantage... Je vous quitte avec regret, mais mon cœur est toujours auprès de vous; je voudrais pouvoir vous embrasser, vous dire de vive voix que je vous aime plus qu'il n'est possible de l'exprimer[2]. » Une lettre postérieure, écrite de Grane, contenait les mêmes ardeurs et les mêmes promesses : « Je vois arriver avec une joie infinie le moment qui doit me réunir à toute ma chère famille. J'ai fait bien des projets pour ma sœur filleule. Il faudra, ma chère maman, que vous me permettiez de l'élever, d'en avoir soin pour tout, de l'avoir toujours avec moi, enfin d'être sa seconde mère. Cela vous soulagera, et, en second lieu, m'obligera à être raisonnable. » — « Toute mon ambition sera de chercher à vous plaire; et, si je puis vous donner quelque consolation par mon amour et ma bonne conduite, je serai au comble de mes vœux[3]! »

[1] Grenoble, 10 janvier, p. 30. — [2] Grenoble, 14 février 1809.
[3] Grane, 14 novembre et décembre 1812.

Euphrosyne tint parole. Rentrée à Lyon, elle y offrit le type le plus distingué de ces jeunes filles diligentes, aimables, laborieuses, destinées, semble-t-il, à apporter bientôt le plus pur bonheur au foyer domestique qui les possédera, et dont elles savent déjà par cœur tous les devoirs. C'est ainsi que devenue, comme elle le désirait, la seconde mère de ses sœurs, nous la voyons rendre compte, par lettres, à sa mère, de son petit gouvernement, avec un enjouement qui fera trouver grâce pour la simplicité des détails suivants : « La nuit qui a suivi votre départ, dit-elle, je ne pus parvenir à consoler les petits qu'en les mettant dans mon lit. Je comptais que Joséphine me ferait grâce cette fois de : « Lit, lit, marraine! » Mais il fallut y passer encore comme de coutume. Nous voilà donc quatre têtes dans un bonnet, toutes bien éveillées. Je crus un moment qu'il faudrait prendre le parti de nous lever. Eugène avait lié conversation avec sa sœur; il la battait, il la caressait, enfin il se donna tant de mouvement que la fatigue fit venir le sommeil. Il s'endormit tenant encore dans sa main le nez de la pauvre Joséphine. Les autres s'endormirent de même. » Tous ces faits domestiques et d'autres semblables s'encadrent gravement dans des nouvelles de guerre, avec de sages réflexions sur la campagne de France et le mouvement de l'ennemi dans la vallée du Rhône. Ainsi que sa tante l'avait déclaré, Euphrosyne montre déjà qu'elle est propre aux grandes choses, mais qu'lle sait aussi se prêter aux petites.

Euphrosyne s'était faite apôtre autour d'elle. Dirigée par un grand zélateur des missions, M. l'abbé Fauvet, elle s'était affiliée à une humble association de jeunes ouvrières, que ce digne prêtre catéchisait chaque dimanche dans l'église des Chartreux, et auxquelles elle servait de lumière et d'exemple. Elle se plaisait en outre à rassem-

bler chez elle un certain nombre de pauvresses afin de les instruire. « Je ne sais ce qu'elle deviendra, disait M. Fauvet, mais, si je ne me trompe, Dieu a de grands desseins sur elle. » Le monde l'admirait et lui faisait les plus séduisantes avances; mais elle était armée contre lui secrètement par le vœu de virginité qu'elle avait prononcé dès 1810, en la fète de la Présentation de Marie au Temple. « J'éprouve, disait-elle, une grande confusion, en songeant que Marie, ma mère, a fait cette offrande à l'âge de quatre ans, et que moi je ne l'ai faite qu'à quatorze ans et demi!... »

Sa courageuse pénitence était une autre de ses armes contre elle-même et le monde. Coucher sur des épines, se macérer, se meurtrir, ce n'était, comme elle s'exprimait, que « cueillir des fleurs » sur l'arbre de la croix. « Quand je lis, disait-elle, la vie de mon bon saint Louis de Gonzague, il me prend de si belles envies de souffrir, que, si je ne me retenais, j'achèterais tout le magasin de M. de Ferrus. » Tel était le nom d'un pieux gentilhomme de Lyon, qui s'était fait le fournisseur de ses instruments de pénitence.

Ange par sa piété, apôtre par sa charité, martyre par sa pénitence, Euphrosyne semblait prête pour la vie religieuse; mais l'amour de sa mère et la crainte de l'affliger lui commandaient de garder à cet égard un secret qui la consumait. Elle en tomba malade; elle en faillit mourir. Mme Duchesne devina le principe du mal, et courageusement elle en indiqua le remède à Mme Jouve : « Ma bonne amie, au moment de te voir enlever ta fille, n'as-tu pas eu l'idée de l'offrir à Dieu dès ce monde, puisqu'il est si peu au pouvoir des hommes de te la rendre? Euphrosyne ne m'a jamais rien dit de ses secrets; mais j'ai lieu de soupçonner qu'elle a quelque idée de retraite. Il lui échappa

un jour de dire, en parlant de la chasteté : *C'est la vertu que j'aime par-dessus les autres.* Sans en rien témoigner, tu peux voir si j'ai raison d'avoir ces idées, et sonder ton courage à cet égard. Qui sait si un combat intérieur n'est pas entré dans la cause de sa maladie? »

Mme Duchesne, dans cette lettre, ne parlait encore que d'après ses soupçons. Mais bientôt Euphrosyne elle-même, à peine remise, fit part ouvertement de son dessein à sa tante, lui demandant en outre de solliciter le consentement de M. et de Mme Jouve. Mme Duchesne ne refusa pas une mission où il y allait si fort de la gloire de Dieu. Elle y mit tout son cœur en même temps que toute sa foi; et, forcée d'enfoncer le glaive dans le sein d'une mère, de quelle main émue et respectueuse elle le fit! « Ma chère sœur, écrivit-elle, ce que je n'avais fait qu'entrevoir est réel aujourd'hui. Euphrosyne voudrait te quitter, non pour un époux mortel, mais pour se donner à Dieu, à qui elle se doit avant tout. Il y a peu de temps qu'elle m'a fait connaître son attrait; ce que je lui objectai ne l'a pas fait varier. Elle n'a de combats que ceux que lui livre sa tendresse, et sa plus grande peine est de t'en parler. Je me charge donc de le faire, sachant que sans doute je parle à une mère tendre, mais encore plus à une mère chrétienne et accoutumée aux actes de la résignation la plus héroïque. Je ne te prêche point, je laisse plaider la grâce, qui agira en même temps sur les cœurs généreux de la mère et de la fille... » Ici, prévenant l'objection tirée du peu de stabilité que présentait l'état politique en France : « De la stabilité! disait-elle, y en a-t-il à quelque chose sous le ciel? Pardonne à ma confiance, si mon ouverture te blesse; mais, accoutumée à considérer Dieu comme fin unique de tout, je n'ai pas cru t'offenser en te le proposant comme fin plus particulière de ta fille chérie. »

La réponse de Mme Jouve fut celle d'une chrétienne, mais aussi d'une mère transpercée de douleur. Sa sœur se garda bien d'irriter sa blessure, et, pleine de compassion pour une peine si sacrée, elle lui écrivit : « Ma bonne sœur, quelle que soit la douleur de ta lettre, j'y trouve la même vertu que dans celle que tu m'adressas, lorsqu'il semblait que Dieu demandait ta fille d'une manière bien plus rigoureuse qu'il ne le fait aujourd'hui. J'admirais ton sacrifice plein de résignation, et cependant je n'étais pas mère. Dieu sans doute, jaloux d'augmenter tes mérites, a voulu te présenter le sacrifice en deux fois pour doubler ta récompense. Je ne te rappellerai pas les paroles du père le plus affligé dans ses enfants, ses amis, ses biens et sa personne : « Dieu m'a tout donné, Dieu m'a tout ôté : que son saint nom soit béni ! » Si ce Dieu offrait à une tendre mère, pour l'époux de sa fille, le prince le plus aimable, mais qui devrait l'éloigner d'elle ; cette mère, oubliant la peine de la séparation, ne songerait qu'à l'honneur d'une alliance dont elle parlerait avec joie. Pourquoi Jésus-Christ est-il le seul à qui il soit affreux de se donner ? Où donc est notre foi ? » Puis, comme on alléguait le peu de santé d'Euphrosyne, la même lettre disait : « Sa santé n'est altérée que par la peine de t'en faire. Elle eut déjà, en quittant notre maison, une crise de nerfs que je regardai comme l'effet du sentiment trop vif qu'elle éprouvait. — Au reste, continuait cette lettre, si je plaide pour elle, je me mets bien avec toi par le sentiment maternel, et je sens de quel poids de douleur doit t'écraser la perte de celle de tes enfants de laquelle tu pouvais attendre plus de secours. Tu peux être sûre néanmoins que ce coup part de Dieu seul. Euphrosyne n'est pas d'une trempe à se laisser prévenir, elle juge par elle-même... »

Lui rappelant alors la générosité d'âme de sa digne

fille : « Il n'y a rien d'humain, dit-elle, rien de bas dans les vues d'Euphrosyne; ses désirs sont venus de Dieu, qui fait sentir qu'il gouverne les cœurs comme il veut. N'est-il pas heureux qu'il la trouve plus digne qu'une autre d'être unie à Lui, et qu'il lui en fasse la faveur?... J'espère qu'avec plus de calme, ton mari et toi vous songerez que vos enfants sont à Dieu avant d'être à vous. Vous lui auriez donné Henri, ainsi que me dit ton mari, et il veut Euphrosyne. Les souverains de la terre ne prennent-ils pas vos enfants sans vous consulter? »

Cette fois, un long silence fut d'abord la seule réponse de Mme Jouve. Philippine ne s'en offensa ni ne s'en étonna. Elle attendit patiemment la seconde lettre de sa sœur, qui reçut, comme précédemment, un accueil compatissant et tout fraternel : « Ne sois jamais en peine de mes sentiments pour toi, ma bonne amie : je n'avais garde d'être fâchée de ton silence, car en même temps que, comme religieuse, j'admirais l'œuvre de la grâce en ta fille et en toi à qui Dieu donne le courage de consentir à la séparation, comme sœur et comme amie, je partageais tes amertumes et priais ce bon Dieu de mettre lui-même l'appareil sur la plaie qu'il te faisait, par un sacrifice dont la vertu pourra rejaillir jusque sur ta famille. »

La séparation allait donc s'accomplir. On répétait dans le monde « qu'Euphrosyne était trop bien pour se donner à Dieu ». La jeune fille laissait dire; et sa tante « la trouvait, comme elle s'y attendait, ferme dans ses vues, mais sans cet empressement qui est bien plus l'effet du naturel que de la grâce. » Portant profondément sa peine dans son âme, elle « la dissimulait par force de courage; mais quand on lui faisait voir les lettres de sa mère, son cœur débordait et se fondait en larmes ». C'est le témoignage que lui rend sa tante, et elle ajoute : « Euphrosyne n'eut

jamais aucun goût pour le mariage. Dans ses épanchements, elle aspirait à instruire les pauvres et à souffrir le martyre. Je donnai un jour pour devoir de classe de s'exhorter au martyre; elle le fit d'une manière si noble, si élevée, que je vis bien qu'il y avait autre chose que l'effet de l'esprit naturel dans sa composition, et que son âme n'aspirait à rien d'humain. Au fort de la persécution contre le Pape et l'Église, elle y souriait dans l'espoir d'avoir l'occasion de prouver sa foi. Si toi-même ne lui as pas entendu parler de ce ton, il ne faut pas t'en étonner; car cela n'est pas aisé à dire à des parents : le cœur en souffre, sachant qu'il fera souffrir. Ote-toi donc de l'esprit toute pensée amère; bénis Dieu de trouver l'occasion de lui faire un don qui lui agrée, et d'avoir tous les jours, présente devant Lui, l'hostie d'offrande et d'action de grâces qu'il avait droit d'exiger de toi. »

Un mois après cette lettre, nous lisons, dans le journal de Sainte-Marie-d'en-Haut : « Aujourd'hui, 25 décembre 1814, quatre postulantes sont entrées au noviciat : Mlles Euphrosyne Jouve, Olympie Rombeau, Rosalie Meneroude et Octavie Berthold. » De ces quatre postulantes, une devait un jour partir pour les missions étrangères avec Mme Duchesne; une autre, celle-là que nous venons de voir aspirer au martyre, devait s'offrir comme victime pour la réussite de l'expédition.

Au bout de sept mois de postulat, le 6 août 1815, en la fête de la Transfiguration, Euphrosyne reçut enfin le voile des mains de sa tante. « Ma chère amie, écrivait celle-ci à Mme Jouve, en mère chrétienne et pleine de foi, tu témoigneras à Dieu ta reconnaissance pour un sacrifice dur à ton cœur, mais qui fera le bonheur de ta fille. Ce n'est pas à un homme que tu l'as donnée, mais à Dieu; et peut-on appeler perdu ce qu'on trouve toujours en Lui, et

ce qu'il te rendra un jour avec usure? Euphrosyne a senti tout ce que tu fais pour elle, et la générosité de son sacrifice ne l'empêche pas de faire vers toi les retours les plus tendres. »

Cependant, un grand Conseil destiné à fixer les statuts de la Société étant sur le point de s'ouvrir à Paris, Mme Duchesne s'y rendit avec la mère Bigeu, alors supérieure de Sainte-Marie-d'en-Haut. Ce fut le 26 octobre 1815 qu'elle quitta la montagne, sans se douter qu'elle ne la reverrait jamais : l'heure de Dieu était proche.

Ce que cette heure du départ lui coûtera de déchirements, et quel cœur elle offrira au glaive qui s'apprête à trancher tant de liens, nous le savons maintenant. Mais celui qui a dit : « Quiconque ne sait pas quitter sa famille et sa maison pour l'amour de moi, n'est pas digne de moi, » ne demande de tels abandons que parce qu'il est capable de les récompenser. Son cœur est plus grand que tout; et quelque généreux que soit le sacrifice qui nous immole à lui, il ne sera jamais qu'une réponse tardive à l'amour qui l'a fait s'immoler pour nous.

CHAPITRE IV

SÉJOUR DE Mme DUCHESNE A PARIS
SON INSISTANCE POUR ÊTRE ENVOYÉE AUX MISSIONS
SOUFFRANCES D'ALOYSIA ; ARRIVÉE DE Mgr DUBOURG
DÉCISION DU DÉPART POUR LA LOUISIANE

1815-1817

En se rendant de Grenoble à Paris pour le conseil général, Mme Duchesne s'arrêta quelques moments à Lyon. Elle y vit sa sœur Charlotte, son mari, ses enfants, qui la comblèrent d'amitiés, comme s'ils eussent deviné qu'ils ne la reverraient plus : « J'ai été délassée de mes premiers pas dans le monde, par mon court séjour chez toi, écrivait-elle ensuite à Mme Jouve. J'ai fait connaissance avec toute ta jeune famille, et j'ai joui un instant du plaisir de te revoir. J'ignore encore quand ce bonheur se renouvellera. »

Les détails qu'elle ajoute nous font voir quels ennuis entraînait alors un voyage à Paris, pour une femme habituée à la sainte et tranquille société d'un cloître : « Par tes soins, écrivait-elle, et ceux de mon cher frère, j'ai fait la route sans inconvénients. J'ai quitté mes premiers compagnons de voyage avec transport : ceux de la voiture

d'eau avec grande joie, et ceux de la voiture de terre sans regret. L'officier du Génie était ce qu'il y avait de mieux : les gens bien élevés gardent du moins les formes. » Puis, révélant le fond d'un cœur ennemi de la vie répandue au dehors, la religieuse s'écrie : « Me voilà donc à Paris ! j'en ai honte ! Combien le goût de la solitude s'allie peu avec les courses et le bruit des grandes villes ! L'âme se trouve tyrannisée[1]. »

Mme Duchesne était venue à Paris dans l'espoir secret d'y obtenir enfin l'objet de ses désirs : « Durant ce voyage, écrit-elle, j'eus d'abord des moments de dilatation, en pensant que Dieu se servirait de mon séjour à Paris pour lier la négociation, que j'avais entrevue possible, pour les missions d'Amérique[2]. » Il parut aussitôt que c'était là, en effet, sa grande et ardente préoccupation. Le conseil général de 1815 ayant amené à Paris la mère Émilie Giraud, son ancienne élève et novice de Sainte-Marie, Mme Duchesne ne l'eut pas plus tôt aperçue que ce fut pour lui demander : « Eh bien ! Émilie, décidément nous partons pour les missions étrangères, et vous êtes du voyage ! » Émilie baissa la tête en disant à demi-voix « qu'elle ne voulait que la seule volonté de Dieu ». — « Eh ! quoi, reprit vivement son ancienne maîtresse, est-ce là votre vaillante ardeur d'autrefois ? Qu'avez-vous fait de votre beau feu pour le salut des sauvages ?... Tenez, vous aimez trop votre chétive maison de Niort et votre mère Geoffroy. »

Le conseil général promut Mme Duchesne à la charge de secrétaire générale de la Société, ce qui la fixait désormais à Paris, devenu le siège de la maison mère. « J'en eus du chagrin, écrit-elle, en pensant qu'on voulait peut-être

[1] Paris, 2 novembre 1815. — [2] *Mémoire,* flle 2, p. 4.

m'ôter par là le moyen de réussir dans mes chers projets. »

Toute pleine de ces pensées, elle s'en ouvrit un jour à la mère générale, et elle la supplia avec les plus vives instances de la laisser partir. Celle-ci essaya encore de lui faire comprendre combien, à cette époque, elle lui était devenue nécessaire à Paris, pour la fondation que l'on y commençait, et quelles difficultés entouraient le voyage et l'établissement qu'elle sollicitait : « Attendez et priez ; pour maintenant c'est impossible, ne me demandez rien. — Je ne vous demande rien, repartit Mme Duchesne, et cette réponse est sublime, je ne vous demande que ce seul mot : Partez ! Le grâce de l'obéissance me tiendra lieu de tout. »

Il n'y avait plus moyen de retenir l'explosion de ce zèle impatient. Une lettre de Mme Duchesne, adressée à ses sœurs de la maison de Grenoble, établissait fortement que telle était sa vocation pressante, irrésistible. Repassant d'abord d'un regard d'ensemble les voies de la Providence, visiblement marquées dans la conduite de sa vie : « Dieu, leur écrivait-elle, ne fait ordinairement dans l'existence de chacun qu'une seule grâce distinguée. Cette grâce a été pour moi mon retour à Sainte-Marie, et mon union avec la Société du Sacré-Cœur. C'était bien au delà de ce que je pouvais espérer, et cependant, malgré mes infidélités, le Seigneur me montre une nouvelle carrière qui entraîne toute ma reconnaissance et confond mes pensées ! »

Ici elle appuyait sa détermination sur les plus graves témoignages ecclésiastiques. « Déjà, disait-elle, beaucoup d'évêques nommés, entre autres Mgr d'Astros, auquel notre mère a bien voulu nous présenter, applaudissent au voyage d'outre-mer et y donnent de loin leur bénédiction. »

C'est aux mêmes intentions qu'elle demandait des prières.

Elle-même priait beaucoup dans la chapelle des Dames de Saint-Thomas-de-Villeneuve, chez qui s'était assemblé le conseil général. « J'espère, écrivait-elle à ses sœurs de Grenoble, que vous ne cesserez pas de prier la sainte Vierge et saint François Régis pour cette grand affaire. J'ai bien versé des larmes sur l'Amérique, ici devant l'image de la sainte Vierge, qui a obtenu à saint François de Sales la guérison de sa tentation. Je crois lui devoir beaucoup, ainsi qu'à celle de Montmartre. »

Obligée de sortir pour la fondation de la maison de Paris, Mme Duchesne allait, de sanctuaire en sanctuaire, jeter ses vœux et sa douleur dans le sein de la Mère de Dieu : « Avant de renouveler ma demande, écrit-elle en son Mémoire, je me résolus à faire une neuvaine de communions à la chapelle de la sainte Vierge de Saint-Sulpice. Pendant cette neuvaine, je priai Marie avec de grandes instances, ainsi que devant son image à Saint-Thomas, à Montmartre, aux Carmes, aux Missions, tâchant d'abord de me mettre dans l'indifférence ; mais l'équilibre en moi se perdait aussitôt, et j'en revenais à vouloir braver tout respect humain, tout blâme, toute froideur, pour qu'il ne manquât rien de ma part au succès que je désirais. Quand je vis le Père Varin si opposé, dans le sentiment de ma peine, j'entrai à Saint-Sulpice, et je dis à la sainte Vierge : « Vous m'avez donc trompée ! Plus je vous ai priée, plus mon attrait s'est fortifié; et cependant, vous voyez combien mes vœux sont combattus. » Je n'avais pas fini de parler qu'il me fut dit au fond du cœur : « C'est, ma fille, que tu n'as pas fait ainsi qu'il fallait! » Je compris que j'avais trop compté sur mes démarches, et que je devais tout remettre à ma supérieure; je fus alors plus tranquille. Je lui renouvelai mes désirs et elle me promit pour l'avenir. »

Cependant la fondation du Sacré-Cœur, à Paris, commencée dans une petite maison de la rue des Postes, près de Sainte-Geneviève, n'avançait que lentement et laborieusement. Quelques-uns des parents de Mme Duchesne, hommes publics et hommes du monde, ignorants de la conduite des affaires de Dieu, en tiraient un défavorable augure pour le succès de l'œuvre. Autres étaient les pensées de Mme Duchesne, qui, à sa manière vive, pour ne rien dire de plus, sut les remettre à leur place dans la lettre suivante : Je sais, écrit-elle à sa sœur Mme Jouve, 4 avril 1816, qu'Augustin Jourdan s'étonne de cette lenteur, et que, de plus, il n'aime pas la diversité et la multiplicité des maisons religieuses. J'ai combattu de vive voix et sans succès cette opinion, ainsi que plusieurs autres qui sentent bien l'homme du monde. Cela fait gémir de voir ainsi des séculiers juger leurs pères dans la foi, et s'employer dans les questions ecclésiastiques. Quant à nous, croit-il donc qu'un établissement aussi compliqué se constitue et prenne faveur en trois mois? Car nous ne datons que du 1er avril pour avoir la maison, et du 1er juillet pour notre réunion ! A-t-il lui-même réussi à volonté dans toutes ses entreprises? Qu'il n'augure donc point aussi mal pour nous ; il faut jeter dans nos œuvres de profondes racines d'humilité et de patience, avant de pouvoir porter le succès sans danger. »

Cette correspondance de famille amena bientôt, dans une lettre de Mme Jouve, le nom d'un personnage de qui l'influence va naître, agir, grandir, et prédominer enfin dans la vie apostolique de Mme Duchesne. Vers la fin de mai 1816, Mme Jouve fit donc savoir à sa sœur qu'un missionnaire, évêque de la Nouvelle-Orléans, Mgr Dubourg, venait de prêcher à Lyon, où sa parole avait produit un fruit merveilleux. La charité lyonnaise s'était

enflammée pour lui et pour sa chrétienté d'une ardeur secourable; une association charitable en était née pour les besoins de la Propagation de la Foi, et des prêtres en grand nombre se disposaient à suivre l'apôtre en Louisiane... Cette nouvelle fut pour l'âme de Mme Duchesne comme une secousse électrique, et l'étincelle jaillit dans la réponse suivante : « Tu m'as fais grand plaisir de me parler de Mgr Dubourg. J'en ai aussi entendu faire un grand éloge par Augustin. On avait espéré qu'il viendrait à Paris; mais les troubles survenus dans son diocèse ont peut-être retardé sa marche. Cependant on m'a dit que le gouvernement des États-Unis veut s'entendre avec le Pape, et que la foi fait des progrès dans cette partie de l'Amérique. » Elle entrait sur ce sujet dans quelques explications qui faisaient assez voir que cette annonce avait éveillé son espoir et que son cœur était là.

Cependant elle disposait déjà tout pour un départ dont elle ne savait encore ni le but précis ni l'heure, mais qu'un pressentiment secret lui présentait comme très imminent. Elle commença par mettre ordre à ses affaires de famille, préludant à la séparation par le dépouillement. « Je soupire, écrivait-elle à Mme de Mauduit, je soupire après le moment où je serai dégagée des soins temporels. L'âme perd bien là dedans; et Clément XIV a eu raison de dire que, parmi les soins terrestres, on prend un cœur terrestre. » — « Je désire, écrivait-elle de même à Mme Jouve dès 1814, régler mon temporel de manière à n'avoir aucune inquiétude de conscience. Il m'eût été doux, en renonçant tout à fait au monde, d'y laisser mes chères sœurs dans une position plus riche; mais la divine Providence, qui fait bien toute chose, voulant les détacher d'avance des biens qui ne sont que vanité, les a écartées de vous. » — « Ma bonne amie, écrivait-elle à Mme de Mau-

duit en août 1816, notre Société n'est pas dans l'usage d'aller à la rigueur avec les parents; or il est dans mon cœur de préférer les intérêts des miens à ceux qui me sont personnels, et il m'a toujours été doux de pouvoir abandonner. »

En conséquence, Mme Duchesne fit cession à ses frères et sœurs de sa propre fortune, présente et à venir, moyennant une somme fixe, dont elle se proposait de disposer en faveur de sa chère entreprise. Encore reversa-t-elle une partie de cette somme sur la tête d'Euphrosyne pour lui servir de dot, après ses vœux solennels : « Je suis persuadée que je ne manquerai jamais de rien, écrivait ce grand cœur; et si je dois éprouver quelques privations, je serai bien aise de pratiquer ainsi mon vœu de pauvreté. »

Libre de ces soins terrestres, Mme Duchesne se tourna tout entière du côté de ces missions lointaines, desquelles lui arrivaient je ne sais quels souffles précurseurs qui la faisaient tressaillir.

Le 4 août 1816, elle fit savoir à sa nièce Euphrosyne que la bénédiction du saint Sacrement avait été donnée à la maison de Paris par le supérieur des Missions étrangères, lequel lui avait fait part de lettres venues de la Chine racontant le martyre d'un évêque au Szutchouan. On demandait aussi des missionnaires jésuites pour Pondichéry. Le ministre, M. Lainé, sollicitait des prêtres pour la colonie française du Sénégal. Ces dévouements, ces appels enflammaient Mme Duchesne : « Dites à toutes les enfants qu'elles prient pour les missions; » tel était son dernier mot à Euphrosyne Jouve.

En prenant Euphrosyne pour confidente de ses vœux, Mme Duchesne savait que celle-ci les partageait, et elle ne doutait pas que cette nièce « faite pour les grandes

choses » ne l'accompagnât bientôt ou ne la suivît un jour aux missions étrangères. C'était dans cet espoir qu'elle l'avait formée, préparée, protégée dans sa vocation. Mais le Seigneur a deux manières d'employer ses serviteurs à ses œuvres divines : il les voue à l'action ou à l'immolation. Aloysia Jouve, — tel est le nom qu'Euphrosyne avait pris en recevant le voile, et le seul que nous lui donnerons ici désormais, — ne devait pas être une des ouvrières de la conquête, elle devait être la victime destinée à l'acheter au prix de son beau trépas; semblable à ces vierges pures et dévouées au sacrifice qui, dans l'antiquité, achetaient de leur sang le triomphe de leurs proches, en rendant le ciel propice et les vents favorables.

La novice venait à peine de prononcer ses premiers vœux, lorsqu'on fit savoir à sa tante que sa santé était devenue fort languissante. Un mal purulent, qui s'était porté d'abord sur un de ses pieds, menaçait d'envahir successivement tous les membres. Cette annonce, dont la gravité ne lui échappa pas, frappa Mme Duchesne à l'endroit le plus sensible; et son cœur maternel s'épancha en effusions de tendresse et de compassion, que maintenant nous sommes moins étonnés de trouver dans cette mâle nature. « Comment, lui demanda-t-elle dans une première lettre, as-tu pu cacher ton mal? Voilà seulement deux jours que je ne suis plus dans l'agréable illusion que tu étais bien portante. » Puis la religion reprenant le dessus sur l'amitié : « Dieu a ses desseins quand il fait souffrir. Son dessein sur toi est surtout de te persuader de ton néant, de te mettre plus fortement sous sa dépendance, en te faisant mourir totalement à toi-même par cet état d'inaction si opposé à ton zèle et à ton caractère. » La même lettre rappelait à la courageuse malade « que Dieu méconnaît celui qui ne souffre pas; que plus on souffre,

plus on est religieux : que la souffrance est à l'âme ce que le feu est à l'or »; et elle concluait : « Je voudrais pouvoir te servir, ma chère Aloysia; mais dès que Dieu m'en prive, je prie encore plus pour toi[1]. »

Une seconde lettre faisait mieux voir les regrets et les espérances de sa sainte ambition sur sa noble enfant. Craignant bien plus les effets du mépris de la vie qu'une lâche crainte de la mort dans une âme si forte, elle lui écrivait : « Ma chère Aloysia, peut-être les disgrâces de la vie te font-elles envisager la santé comme peu de chose; mais moi, qui suis pénétrée du désir de voir s'étendre notre Société, et des besoins sans nombre des contrées très étendues où nous sommes demandées, j'ai fait vœu, avec permission, à saint François Régis que, s'il t'obtient une guérison parfaite, je te porterai à désirer d'être employée dans l'étranger à l'instruction de tant d'âmes abandonnées. » D'autres lettres, adressées à la mère Thérèse Maillucheau, alors supérieure de Sainte-Marie-d'en-Haut, dévouaient Aloysia tantôt à la Pologne, tantôt à la Chine, si elle guérissait : Mme Duchesne ne comprenait plus le service de Dieu que sous la forme de l'apostolat dans les contrées lointaines.

En même temps sa charité cherchait des consolations pour sa sœur Mme Jouve, dont la douleur retombait à plomb sur son âme. Elle lui disait, dans des lettres déchirantes, mais fortifiantes : « Cette nouvelle m'a bien affligée, ma chère amie; Mme Deshayes a fait de suite commencer une neuvaine, et toute la maison prie pour notre bonne malade. J'espère beaucoup sa guérison. » Puis, la grandeur d'âme reprenant le dessus : « Elle sera plus fervente encore après la maladie; et toi, tu la devras

[1] *Vie manuscrite d'Aloysia,* ch. VIII, p. 71.

deux fois au Distributeur de tous les dons. Il te fait sentir en ce moment qu'il n'a fait que te prêter tes enfants, et qu'ils sont à lui. Je lui demande de te fortifier dans ces moments pénibles. Je les comprends d'autant plus que je partage entièrement toutes tes douleurs[1]. »

Une autre lettre de Paris autorisait cette mère à prendre sa fille chez elle, afin de consulter les meilleurs médecins de Lyon : « Nous intéressons le Ciel et surtout saint Régis par un vœu exprès pour le rétablissement d'une santé que nous jugeons devoir un jour servir à la gloire de Dieu. J'ai l'espérance d'être exaucée, et partage en bonne part toutes tes sollicitudes maternelles[2]. » Cette pensée ne la quittait plus : « L'état d'Euphrosyne est terrible, écrivait-elle à Mme de Mauduit; combien ces pauvres cœurs de mères ont à souffrir! J'en ai tous les sentiments pour vos enfants. Cherche la consolation uniquement dans le Cœur humble et doux de Jésus, et tu la trouveras[3]. »

Elle eût souhaité faire venir sa nièce auprès d'elle. C'était aussi le vœu de Mme Barat. Il lui fut extrêmement pénible d'y renoncer : « Dieu nous envoie là une grande épreuve, disait-elle. Plus je considère notre petite maison de Paris, qui ne peut plus nous contenir, plus je vois qu'elle y serait moins bien qu'à Grenoble. Ainsi *Fiat* à tout[4]. »

Cependant tant de souffrances opéraient déjà surnaturellement. Mme Duchesne s'en ressentait : son entreprise des missions gagnait chaque jour du terrain, et le Ciel commençait à payer ainsi l'offrande que faisait d'elle-même, pour le succès de l'œuvre, cette jeune victime. Ainsi le Père Varin, ébranlé à la fin par la persévérance

[1] Le 24 (sans autre date), p. 59 et 60. — [2] Paris, 2 juillet 1817. — [3] Paris, 8 août 1816. — [4] Paris, 9 janvier 1817.

de Mme Duchesne, n'osait plus s'opposer à son prochain départ. Celle-ci profita de ces dispositions pour lui demander de recevoir son vœu de se consacrer à l'instruction des infidèles, selon l'obéissance. « Le Père Varin dit oui, rapporte Mme Duchesne, et dès lors je me regardai comme engagée à ne rien refuser de ce que Dieu demanderait pour cette œuvre. »

Le Père Barat se montrait le plus empressé de tous, et son impatiente initiative trouva bientôt l'occasion d'engager l'affaire dans une voie décisive. Ce même Mgr Dubourg, évêque de la Louisiane, que nous avons vu enflammer Lyon du feu de sa parole, s'étant rendu à Bordeaux, où il avait une grande partie de sa famille, le Père Barat n'avait pas manqué de le visiter et de l'entretenir, non seulement de ses propres désirs, mais des vœux ardents de Mme Duchesne. Une lettre du 11 novembre 1818 rendit compte à celle-ci de leur entretien : « J'ai eu, la veille du départ de Monseigneur pour la Provence, racontait le Père, une longue conférence avec lui, où il a été beaucoup question de la Louisiane et de vous. Comme vos supérieurs ont reconnu votre vocation pour surnaturelle, et que Monseigneur a le désir de vous établir dans son immense diocèse, et que vous le voulez vous-même sincèrement et constamment, la chose est décidée. Il n'y a plus qu'à déterminer l'époque et les moyens du départ. »

Les choses allaient vite avec le Père Barat. C'était, du reste, une nature aussi abrupte qu'ardente; et ici reparaissait cette rudesse naturelle qui d'ailleurs ne déplaisait pas à Mme Duchesne. « Maintenant, disait-il, il faudrait au moins trois sujets de bonne volonté pour vous suivre; mais il faut de grandes âmes, et, parmi les femmes, les grandes âmes sont bien rares. Cette pensée vous découragerait peut-être; mais il y a si longtemps que vous sou-

pirez pour vos sauvages, qu'à raison de cette constance, il est probable que Dieu, faisant exception pour vous, n'exigera pas que vous soyez tout à fait une grande âme. »

Les jours qui suivirent la réception de cette lettre furent pour Mme Duchesne des jours de saints transports, de prière et d'espérance. Une issue était ouverte à ses désirs débordants! N'allait-elle pas tout de suite s'y précipiter? Le Ciel n'allait-il point enfin se prononcer par ses supérieurs? « Le 3 décembre, jour de la fête de saint François Xavier, rapporte-t-elle en son Mémoire, j'allai à la messe à l'église des Missions. Ces paroles de l'épître : « Comment « connaîtront-ils la vérité, si personne ne les instruit, si « personne ne leur est envoyé, » me transpercèrent l'âme. Je fus inondée de pleurs malgré moi, je ne savais où me cacher. Pour éviter pareille chose, je résolus de ne pas retourner dans cette église l'après-dîner; mais en arrivant à notre maison de la rue des Postes, la trouvant fermée, je ne sais comment, je retournai à cette même église, et ma pente me conduisit à côté de la relique de saint François Xavier. Là, étant plus près de lui et du saint Sacrement, qu'on apporta à sa chapelle, je fus vivement montée à l'espérance. Il en fut de même durant tout le temps de sa neuvaine, que je fis exactement dans l'intention de connaître la volonté de Dieu. »

Elle faisait prier partout aux mêmes intentions; et sa sœur, Mme Jouve, lui ayant demandé au 1er janvier 1817 ce qu'elle désirait recevoir pour étrennes : « Si tu veux m'en faire une qui me soit agréable, lui répondit Philippine, tu feras dire pour moi une messe à Fourvières. » Puis laissant entrevoir son espoir secret, et cherchant déjà à consoler sa sœur, en prévision d'une séparation prochaine : « Je te remercie des vœux que tu fais pour mon bonheur; je le trouverai toujours dans l'accomplissement

de la volonté de Dieu en moi, en sorte qu'un changement de situation ne m'affectera point. Quand je suis venue à Paris, je n'ai ni cru ni désiré y rester. Partout où je serai, j'aurai le moyen de te donner de mes nouvelles et de recevoir des tiennes. Mais comme il n'y a rien encore d'assuré, j'attends de t'annoncer plus tard ce qui me regarde. »

Enfin cette impérieuse volonté de Dieu se manifesta.

Quelques semaines après cette neuvaine de prières, le 14 janvier 1817, Mgr Dubourg se présenta au Sacré-Cœur de la rue des Postes. Au moment où il entra, Mme Duchesne gardait la porte, et ce fut elle qui s'empressa d'aller annoncer à Mme Barat cette précieuse visite : « Voici, lui dit-elle, l'heure de la Providence. Je vous conjure, ma mère, de ne pas la manquer; vous n'avez qu'un mot à dire; je vous en prie, prononcez-le. — Ma fille, répondit la supérieure, il faut que l'évêque me mette sur la voie en me faisant lui-même une demande. Je lui parlerai alors de votre dessein. Ce me sera le signe auquel je reconnaîtrai que Dieu le veut. »

Dans cette première entrevue il ne fut question de rien. Mgr Dubourg se contenta de demander à célébrer sa messe au Sacré-Cœur le lendemain matin. A l'issue de cette messe, Mme Barat étant venue lui tenir compagnie pendant son déjeuner, l'évêque commença à l'entretenir de l'Amérique; et l'une des premières choses qu'il lui dit fut combien il s'estimerait heureux de posséder dans son diocèse des religieuses de son Ordre; sur quoi il la supplia de lui en accorder. Mme Barat comprit que Dieu venait de parler. « Lorsque cela se pourra, répondit-elle à l'évêque, j'aurai à vous donner une personne toute prête. » Et elle lui raconta la vocation persévérante de sa courageuse amie. L'évêque, déjà mis au fait par le P. Barat, parut ravi de tout

ce qu'il entendait, et demanda à voir tout de suite cette missionnaire de bonne volonté. Mme Duchesne, appelée immédiatement, reçut sa bénédiction, mais elle ne put rien dire, tant elle était émue. Elle eut cependant le signe que Dieu l'avait exaucée; car, comme elle-même le rapporte, à partir de ce moment, une douleur de côté, qu'elle sentait depuis quinze ans, disparut tout à coup. Les forces lui étaient données en même temps que les lumières. Elle se retira pleine de confiance, et Mgr Dubourg, qui repartait pour une tournée par la France et la Belgique, emporta l'espérance qu'une colonie du Sacré-Cœur lui serait accordée.

Cette tournée se prolongea pendant plusieurs mois. Déjà l'évêque, au cours de son voyage en Italie, avait recruté, surtout à Rome et à Milan, un certain nombre de prêtres et de clercs lazaristes pour son diocèse. Lyon, comme nous l'avons vu, lui avait également procuré des missionnaires. La Hollande et la Belgique ne furent pas moins favorables à cet évêque, à la fois apôtre et colon, qui demandait non seulement des prêtres et des religieuses pour cultiver les âmes, mais encore des plantes et des instruments de labour pour défricher les terres. Quarante compagnons étaient prêts à le suivre dans ce vaste champ du Père de famille.

Sur ces entrefaites, divers conseils s'agitaient autour de la mère supérieure. Les hommes les plus graves, les plus autorisés et les plus vénérés par Mme Duchesne, à la tête desquels était M. Perreau, supérieur ecclésiastique de la maison de Paris, s'effrayaient des conséquences de cette entreprise. Mme Duchesne, habituée à aller droit devant elle, s'adressa à lui immédiatement. Elle s'expliqua franchement sur le caractère de sa vocation; puis, l'invoquant comme un père, elle le supplia de l'éclairer et de la con-

soler, car ces oppositions de la dernière heure devenaient pour elle un martyre.

Celui-ci lui répondit une lettre pleine de raison autant que d'affection : « Oui, ma chère fille, je vous autorise à me donner le nom de père, car j'en ai pour vous tous les sentiments en Notre-Seigneur. Comme vous avez besoin de consolations et de décisions capables de calmer votre âme, je vous dirai d'abord que je ne désapprouve nullement votre projet de passer à la Louisiane. Je serais même porté à croire qu'il vient de Dieu, puisque vous n'y cherchez aucune des joies temporelles qui font quelquefois illusion à une âme, et qu'au contraire vous n'avez en perspective que des travaux et des privations. Mais, ma fille, en supposant que cette vocation particulière de porter le nom de Jésus-Christ et la dévotion de son Cœur adorable au milieu des sauvages vienne réellement de Dieu, l'essentiel pour vous est de choisir le moment de la Providence, qui est celui de la grâce; car vous ne voudriez pas certainement entrer de vous-même dans cette carrière avant que Dieu ne parût vous en ouvrir la porte. Or c'est là le point important qu'il s'agit de décider. »

Ici M. Perreau avouait qu'après en avoir conféré avec Mme Barat et Mme Bigeu, assistante générale, il n'avait pas trouvé conforme à la prudence de former quant à présent cet établissement. L'essentiel aujourd'hui était de ne pas s'affaiblir en se divisant; tel était aussi, d'ailleurs, l'avis du P. Varin : « Je sens, ma chère fille, disait M. Perreau en terminant sa lettre, que cette décision vous afflige, puisqu'elle recule l'accomplissement de vos saints désirs; mais pensez à l'esprit d'obéissance, de renoncement à vous-même qui doit vous animer, et dites-vous : Après tout, que veux-je? Quel doit être le vœu le plus ardent de mon âme? N'est-ce pas de plaire à Dieu et de faire sa

sainte volonté quelle qu'elle soit? Or cette volonté m'est évidemment manifestée par celle de mes supérieurs; j'attendrai donc avec résignation, et, s'il est possible, avec une sainte indifférence ce qu'ils ordonneront sur mon sort, persuadée que c'est la voie la plus sûre, ou plutôt la seule pour aller à Dieu et lui plaire. »

Il ajoutait : « Au reste, ma fille, je ne prétends point qu'il faille renoncer à vos saints projets : il serait très possible qu'ils se réalisassent; mais contentez-vous de vous rendre digne de votre vocation par une plus grande humilité et une plus grande abnégation de vous-même. Soyez un enfant par la simplicité, car il n'y a que ceux qui ressemblent aux petits enfants qui puissent arriver au royaume des cieux, nous dit le divin Maître. Laissez-vous donc conduire simplement partout où la divine Providence vous appellera; c'est uniquement là que vous lui serez agréable; ce n'est qu'en renonçant à votre volonté propre que vous êtes assurée de faire la volonté de Dieu[1]. »

Cette lettre est du mois de mai 1817. C'était à cette époque qu'on attendait le retour de Mgr Dubourg : « Peu de jours avant sa visite, rapporte Mme Duchesne, je le vis en songe, me disant d'être tranquille. N'y ayant point pensé la veille, je vis du mystère dans ce songe, et l'attendis ce jour-là; mais il ne vint que deux ou trois jours après. Le jour de l'Ascension, mes vœux s'enflammèrent dès le matin, à ces paroles qui me saisirent aussitôt que j'entrai au chœur : *Allez, enseignez les nations.* Elles me procurèrent un attendrissement presque continuel, une amertume plus douce que tous les plaisirs. Je voulus tenter

[1] Mai 1817. Copié par Mme Duchesne. — *Recueil* n° 49 *des Archives,* p. 1.

alors de nouvelles demandes. Puis je me dis : « J'ai tout épuisé, c'est à vous, mon Dieu, d'agir. »

Mgr Dubourg arriva le lendemain 16 mai. « Quel ne fut pas mon étonnement et mon bonheur, continue le même récit, quand, s'adressant aux novices, il leur cita une parole qui, disait-il, l'avait singulièrement frappé dans la fête de la veille : *Allez, enseignez les nations!* J'entrevis que Dieu nous avait donné les mêmes pensées pour une vocation semblable. »

L'évêque revenait au Sacré-Cœur avec la certitude que la colonie des religieuses lui serait accordée, et dans le seul dessein de déterminer le temps et les conditions de l'embarquement. Il ne fut donc pas peu contrarié de voir la supérieure générale encore hésitante et tout à fait changée. Dissuadée, contredite par le fondateur et par le supérieur de la Société, l'humble mère, effrayée des difficultés de cette lointaine entreprise, pouvait-elle en prendre sur elle-même et elle seule la responsabilité? Elle s'excusa en demandant un nouveau délai : jusqu'au dernier instant l'assentiment des hommes devait être refusé à Mme Duchesne.

C'en était donc fait encore de ses espérances. Elles échouaient au port. Le missionnaire, ayant insisté en vain, se retira mécontent, triste et déconcerté. Mme Barat le reconduisit, visiblement soucieuse et intérieurement très agitée. C'était la minute décisive. Déjà Mgr Dubourg allait franchir le seuil, lorsque Mme Duchesne, qui les avait suivis, apparaissant tout à coup, se jette aux pieds de sa supérieure : « Votre consentement, ma mère; de grâce, votre consentement! » s'écrie-t-elle en suppliant. A ce cri, la mère générale s'arrête et se recueille. Dieu lui avait parlé. « Eh bien, je vous l'accorde, ma chère Philippine, dit-elle tout à coup, et dès ce moment je vais m'occuper à

vous chercher des compagnes. » Ainsi fut enlevée d'assaut la mission d'Amérique. Les arrangements furent pris sur l'heure, et le départ fixé au printemps de l'année suivante 1818.

Depuis le 6 janvier, fête de l'Épiphanie de l'année 1806, auquel jour la voix de Dieu s'était fait entendre à Mme Duchesne, jusqu'à ce 17 mai 1817, où elle avait entendu la grande parole : Partez! c'était plus de onze ans qui s'étaient écoulés dans l'attente, la formation, la supplication. Il n'en avait pas fallu moins pour montrer que la décision était entièrement de Dieu. Même, pour le mieux faire voir, au lieu qu'ordinairement le Seigneur se sert de l'autorité des hommes pour accomplir ses desseins, ici il avait permis que ses desseins fussent contrariés invariablement par la prudence de l'homme. Il fallait que tout fût de lui, exclusivement de lui, manifestement de lui. C'est plus qu'une vocation qu'il suscite, c'est une sorte d'inspiration qu'il donne, qu'il affermit, et qu'il oppose à toutes les contradictions. Il faut qu'on lui cède enfin, car nul n'est fort contre Dieu; et c'est dans une confiance qui ne se lasse pas d'espérer, comme dans une patience qui ne se lasse pas de prier, que Mme Duchesne a trouvé la force et la victoire : *In silentio et in spe erit fortitudo*[1].

[1] Isaïe, XXX, 15.

CHAPITRE V

LES ADIEUX DE Mme DUCHESNE ET SON DÉPART DE PARIS
SÉJOUR ET RETRAITE A BORDEAUX
LETTRES D'ADIEU A SA FAMILLE ET A ALOYSIA
L'EMBARQUEMENT

Février et mars 1818

La mère Duchesne, enfin en possession de l'objet de ses longues espérances, fit part de son bonheur à ceux qu'elle affectionnait.

Le Père Barat en avait eu déjà connaissance par Mgr Dubourg, qui se trouvait à Bordeaux, pour y préparer son embarquement. « Enfin, ma très chère sœur, lui écrivit-il avec son mélange habituel de brusquerie, d'originalité et d'élévation, enfin tout est décidé et vous êtes de la mission des Illinois! Vous aviez jadis songé aux Iroquois; mais il a fallu descendre de quelques centaines de lieues. Vous n'étiez pas assez sainte pour être mangée par les Hurones et les Algonquines... Dieu soit béni, vous ne serez pas dévorée par les sauvages; mais il faut à la place que vous vous laissiez dévorer par le feu de l'amour de Dieu et du salut des âmes. » Le Père Barat joignit à ses félicitations l'expression de sa sainte envie : « Demandez au bon Dieu

l'envoi dans ces missions de celui qui vous écrit. Il en serait bien content, ses supérieurs le savent, et vous pouvez le leur protester dans l'occasion[1]. »

Peu de jours après cette lettre, le jour même de la fête de saint François Régis, le même Père annonçait que l'évêque de la Louisiane se disposait à prendre la mer le lendemain. Mgr Dubourg s'embarqua à Bordeaux, le 27 juin 1817. Par ordre du roi Louis XVIII, un petit bâtiment de la marine royale, la flûte *la Caravane,* avait été mis à sa disposition pour son transport gratuit. La colonie du Sacré-Cœur devait le suivre, à quelques mois de là. Il ne l'oublia point; et à peine fut-il arrivé à Baltimore, qu'il adressa ces lignes à Mme Duchesne : « Le voyage offre sans doute des difficultés; mais, tous les jours, femmes, enfants se transportent dans les contrées que je vais habiter, pour y chercher un intérêt temporel. N'en ferons-nous pas autant, avec plus de zèle encore, pour la gloire de notre bon Maître et le salut des âmes rachetées par son sang[2]? »

Cependant l'heure était venue pour Mme Duchesne d'informer sa famille, et, comme dit Fénelon, « d'enchaîner au char de triomphe de Jésus-Christ la chair et le sang vaincus. » Aux premiers jours de février, elle écrivit d'abord à Mme de Mauduit : « J'ai confié mon projet à mes deux bonnes cousines, Mme Rollin et Mme Tesseire, qui est la bonté en personne. Je viens aussi t'en faire part. Depuis longtemps, ma très chère amie, un attrait bien prononcé et bien fort m'attirait vers l'instruction des infidèles. Je songeais même autrefois à aller en Chine; mais cela est impraticable. Dieu a eu égard à mes vœux, et

[1] Bordeaux, 17 juin 1817. — [2] Baltimore, 1er novembre 1817. *Autogr.*

m'a fait trouver plus près, et à moins de frais, le bonheur que j'attendais. J'ai vu à Paris l'évêque de la Louisiane, et c'est dans son diocèse que j'irai travailler à l'instruction des sauvages, et former, avec des compagnes, une maison de notre Société. Le départ était fixé au prochain mois de mai; mais celui de différents missionnaires, la commodité d'un vaisseau connu et d'un bon capitaine, nous ont déterminées à partir ce mois-ci. Je quitte Paris dimanche... Crois, ma bien-aimée sœur, que je te serai toujours unie. Toi, tes filles, ton mari, ton fils, seront l'objet continuel de mes vœux. Dis à Amélie de se rappeler sa première ferveur et de ne pas oublier *l'unique nécessaire*. Adieu, ma tendre sœur; fais dire une messe pour moi à Saint-Régis. »

La même amitié tendre et forte lui dicta cette lettre à Mme Jouve : « Ma bien chère sœur, je quitte Paris, peut-être même dans la huitaine. Bordeaux sera ma première station, et si Dieu n'y met point d'obstacle, la Louisiane la dernière. J'ai eu occasion de connaître ici Mgr Dubourg, qui en est évêque. Depuis longtemps je le désirais, pour m'ouvrir à lui de mes désirs d'instruire les infidèles, désirs longtemps combattus par mes supérieurs et confesseurs. Enfin la Providence a tout ménagé pour leur accomplissement. Mgr Dubourg m'a témoigné beaucoup de bonté, et nous habiterons la même ville que lui... Je quitterai la France ce mois-ci; mais, en la quittant, j'emporterai mes affections, mes souvenirs pour mes bonnes sœurs et leurs enfants. Vous prierez pour moi, je prierai pour vous; et au moment où je quitte tout pour travailler au salut de quelques âmes, je forme les vœux les plus ardents pour que vous vous attachiez au *seul nécessaire*... Je suis et serai toujours toute à toi, dans le Cœur sacré de Jésus. »

Les adieux adressés à Aloysia ont un autre caractère. C'est le même amour généreux, mais c'est un amour plus haut, c'est de l'amour dans le ciel. On sent que Mme Duchesne s'adresse, à la fois, à une sœur en religion et à une nièce victime : « Je quitte Paris, ma bonne Aloysia, et bientôt la France. Nous nous reverrons, je l'espère, au moins dans le ciel, si, sur la terre, nous n'obtenons pas cette consolation. Offre tes souffrances pour nous, et nous prierons pour toi. J'apprends que tu es plus souffrante : que tes maux soient tes prières pour moi et pour nos abandonnés. J'offrirai pour toi les vœux éloquents des pauvres. Envie mon bonheur et goûte le tien. Dieu veut nous séparer, il nous réunira dans son Cœur. Adieu, chère et bonne sœur, adieu! »

En apprenant le départ d'une expédition dont il ne lui était pas donné de faire partie, Aloysia versa beaucoup de larmes, car, rapporte son biographe, « sa tante avait fait passer dans son âme les grands sentiments dont elle était pénétrée. » Pour la première fois la malade se décida à demander de guérir, afin de pouvoir s'embarquer; mais son mal avait fait des progrès irrémédiables. Cinq plaies profondes, qui la tenaient presque de la tête aux pieds, la privaient de tout mouvement, et faisaient dès lors craindre pour son existence. Elle comprit qu'une part lui restait encore : la croix, et elle accepta de rester à ce poste d'honneur, selon que sa tante venait de le lui demander.

Elle fit davantage. Comme la résolution de Mme Duchesne courait risque d'être mal comprise par le plus grand nombre, Aloysia fit son affaire non seulement de la défendre, mais de la glorifier : « Il est vrai, écrivait-elle le 1er février à Mme Jouve sa mère, que c'est une séparation pour l'éternité. Ma tante fait ce sacrifice avec une

grande générosité. Indépendamment de toutes les personnes qu'elle quitte, elle se dévoue par là à une vie toute de peines, de travaux et de pauvreté, sans compter le voyage, car il est périlleux... Ma chère maman, vous joindrez bien vos prières aux nôtres, pour lui obtenir une heureuse traversée. Elle part avec une grande joie, etc... » Les détails qu'elle donnait, dans la même lettre, sur les effroyables progrès de sa maladie, ses plaies, ses tumeurs, sa toux, ses insomnies et ses crachements de sang, faisaient voir combien était complète l'immolation qu'elle offrait au Seigneur, en même temps que ces lignes de Mme Duchesne attestaient avec quelle calme générosité la jeune malade entrait dans son rôle de victime : « Euphrosyne montre une vertu et une résignation parfaites. Dieu permet que tant de soins n'obtiennent pas le succès : il ne faut voir que sa volonté. »

Cependant plusieurs religieuses s'offraient à partager les travaux apostoliques de Mme Duchesne. Il y avait à Paris, depuis l'établissement du noviciat, une Genevoise, nommée Octavie Berthold, que nous avons vue entrer comme postulante à Grenoble le même jour qu'Aloysia Jouve. Née dans le calvinisme, élevée par un père qui avait été secrétaire de Voltaire, Octavie avait vécu loin de la vérité pendant plus de vingt ans. Mais, même au sein de l'erreur, il est des âmes que le Seigneur a marquées du sceau de sa dilection éternelle. Celle d'Octavie Berthold étant, par sa droiture, naturellement catholique, ses yeux s'ouvrirent à la foi ; et dès qu'elle fut entrée dans la sphère d'attraction du Cœur de Jésus, elle s'y précipita avec un élan qui ne connut plus d'arrêt qu'il n'eût atteint le sommet de l'amour crucifié. Instruite, agréable, fort aimée des enfants de la maison de Paris, elle sacrifia tout dans le désir de s'attacher à la croix de son Époux, car ce qu'elle recherchait

dans la vie de missionnaire c'était l'immolation. Dieu l'agréa pour cette part, et nous verrons jusqu'à quel degré d'héroïsme elle correspondit à cette grâce de choix.

La maison de Grenoble eut également l'honneur de donner à Mme Duchesne sa seconde compagne, dans la personne de Mme Eugénie Audé. Sortie des montagnes de Moutiers en Tarentaise, produite avec avantage dans la meilleure société du Piémont et de la Toscane, et même à la cour de l'empereur Napoléon, éprise alors du monde, de la toilette et d'elle-même, Eugénie Audé avait eu besoin d'un grand coup de la grâce pour se détacher du siècle et se donner au Seigneur. Jésus-Christ, un jour, s'était fait voir à elle dans l'adorable beauté de sa face meurtrie, ensanglantée, livide, et cette vue l'avait poussée d'abord au Sacré-Cœur, puis au travail de la rédemption des âmes. De Sainte-Marie-d'en-Haut, où elle avait pris le voile, la jeune fille était venue, elle aussi, au noviciat général de Paris, où elle avait assez connu Mme Barat pour s'attacher à elle avec une sorte de passion qui devait faire tour à tour la force, la consolation et la souffrance de sa vie. Elle venait d'être envoyée à la fondation de Quimper. On l'en rappela pour prononcer ses vœux, avant de lui permettre de se rendre aux missions qu'elle avait demandées. Pleine de délicatesse, de finesse, de dévouement et de savoir-faire, Mme Audé sera, dans l'œuvre de l'Amérique, la femme de l'éducation victorieuse, conquérante, et elle représentera dans l'apostolat l'élément de l'action, comme Mme Berthold représentera celui de l'immolation.

Deux sœurs coadjutrices sollicitèrent la faveur d'aller servir Jésus-Christ dans les contrées lointaines. L'une, la sœur Catherine Lamarre, de l'ancienne maison de Cuignières, devait partir de Paris. L'autre, Marguerite Man-

teau, devait être prise sur la route, dans la maison de Poitiers où elle résidait.

« La veille du départ, écrit Mme Audé, ma mère Barat nous réunit. Elle nous fit sentir, d'une manière forte et touchante, combien notre vocation était grande et digne d'envie aux yeux de la foi : « Ne feriez-vous, dit-elle, qu'établir dans la Louisiane un seul Tabernacle, que faire prononcer à ces pauvres sauvages un seul acte d'amour, ne devriez-vous pas vous estimer trop heureuses? » Son âme avait passé dans l'expression de sa parole et de ses traits. « Venez, ajouta-t-elle, vous qui me serez toujours chères dans le Cœur de Jésus, venez recevoir nos embrassements. » Nous fûmes à ses pieds. Ma mère Duchesne les baisa; nous gardions le silence. Quel moment! on se sépara. Le soir, à la récréation, nos mères et nos sœurs nous regardaient avec un mélange d'attendrissement et de joie. Ma mère Barat ôta le cordon de sa croix, et elle me le donna ainsi que sa montre. Elle donna aussi différents objets à mes sœurs : elle aurait voulu se dépouiller pour nous. J'ai vu couler ses larmes; elles sont tombées sur mon cœur[1]. »

Mme Duchesne fut nommée supérieure de la colonie, avec des pouvoirs exceptionnels, pour le gouvernement des maisons d'Amérique.

Le lendemain, dimanche 8 février 1818, fête de saint Jean de Matha, le saint Sacrement ayant été exposé pendant toute la journée, M. l'abbé Perreau reçut les vœux de Mme Audé, qu'il prêcha sur ce texte : *Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui.* Mme Audé reçut dans la même ma-

[1] Lettre à une religieuse de Quimper. — Cfr Lettre à la mère Thérèse, 29 février 1818. — *Item,* Mme Octavie Berthold à la mère Thérèse.

tinée la visite du Père Varin. Elle lui remit la croix et l'anneau de professe qu'elle venait de recevoir, voulant, lui dit-elle, les tenir des mains de ce vénérable père, comme du fondateur de la Société. « Que dirai-je de cette grâce de ma profession? écrivait cette âme de feu à ses anciennes sœurs de Quimper. Cette faveur me confond et me fait une loi de ne pas mettre de réserve dans le sacrifice. Jésus, en me donnant la croix, n'a pas voulu qu'elle fût pour moi seulement extérieure, et de sa douce et forte main il l'a fait entrer dans mon cœur. Il me l'a fait porter en m'éloignant de vous, mes bonnes mères et sœurs; mais en même temps il me l'a fait aimer, en me donnant l'assurance qu'au pied de cette croix j'obtiendrai pour cette chère famille qui m'a adoptée tous les dons de son amour[1]. » Dans de telles dispositions, il n'y avait rien dont ne fût capable la petite colonie expéditionnaire du Sacré-Cœur.

« Quant à Mme Duchesne, rapporte le journal de la maison de Paris, elle aurait eu plutôt à modérer la joie qu'elle éprouvait de partir, pour se rendre enfin au but de tous ses vœux. » Elle reçut la visite de plusieurs membres de sa famille, qu'elle avait toujours si chrétiennement aimée. « Mmes Rollin, Périer et Tesseire, écrit-elle, ainsi qu'Augustin et Camille, m'ont donné toutes sortes de témoignages d'affection. Ils m'ont procuré des lettres de recommandation pour les consuls de France, et pour l'ambassadeur auprès des États-Unis, dont nous allons dépendre[2]. »

Le jour du départ, Mme Duchesne vit aussi les Pères Varin, Roger, Druilhet et quelques autres, qui tous lui

[1] Lettre à une religieuse de Quimper. Bordeaux, 29 février 1818.
[2] A Mme de Mauduit. Bordeaux, 18 février 1818.

prodiguèrent leurs encouragements. Après un repas pris à la hâte, on vint avertir que la voiture attendait. Mme Duchesne se leva la première, pour recevoir les embrassements de sa supérieure. Elle reçut aussi ceux de la communauté, encourageant tout le monde et pressant les adieux. Voyant Octavie Berthold qui pleurait en s'arrachant des bras de ses compagnes, elle lui prit la main, et lui fit franchir le seuil. Quelques instants après, la diligence partait, emportant les sœurs vers Bordeaux, qui devait être le lieu de l'embarquement. La voiture disparue, la mère Bigeu entra dans le réfectoire, où elle était attendue pour le repas de midi, et elle ne put que dire à la communauté : « Mes sœurs, elles sont parties dans le Cœur de Jésus. »

Sur ces entrefaites, Mme Duchesne avait déposé entre les mains de M. l'abbé Perreau une pièce importante pour être remise par lui à la mère Barat. C'était le tableau d'ensemble de la conduite de Dieu sur elle depuis l'enfance, et la preuve authentique et indiscutable de sa vocation : « Je me suis décidée, ma mère, disait-elle, à vous laisser cet écrit, car j'ai senti combien vous devez avoir d'appréhension de me confier l'œuvre importante que nous entreprenons à une si grande distance de ceux qui nous ont communiqué son esprit, et de vous qui l'avez recueilli, pour le répandre sur vos filles. Mais si c'est Dieu qui s'est manifesté dans ma vocation, si c'est lui qui ouvre les moyens de l'accomplir, il y a lieu d'espérer qu'il soutiendra son œuvre par les moyens les plus faibles, et par les personnes les plus incapables de réussir. » Après avoir parcouru la suite des faveurs célestes citées dans cette histoire, elle terminait ainsi : « Permettez, ma bonne mère, que je vous demande de nouveau pardon de toutes les peines que je vous ai causées. Dieu me veut en voie

d'expiation, en m'imposant la charge de supérieure que vous m'avez donnée. Mon plus grand bonheur sera de vous former de dignes filles; sinon, j'aime mieux mourir. »

Cependant les quatre voyageuses s'éloignaient de Paris. La diligence de Bordeaux emportait, avec elles, un officier qui, pour se désennuyer, chantait des chansons bachiques, et un jeune ecclésiastique, non encore prêtre, M. Évremond-Hulissard, futur missionnaire et futur jésuite, qui ripostait par des psaumes et des cantiques. Elles communièrent successivement à Orléans et à Tours. C'étaient, pour de telles âmes, les plus mémorables incidents de la route. Le mercredi, elles arrivèrent à Poitiers, aux Feuillants, où elles furent accueillies « avec cette tendre charité, dit Mme Audé, qui est dans le cœur de toutes nos mères et sœurs[1] ». A Poitiers, la colonie s'adjoignit la sœur Marguerite Manteau, comme il était convenu. On communia encore une fois à Angoulême; et c'est ainsi que, fortifiées d'étapes en étapes par le divin Viatique, elles arrivèrent à Bordeaux.

On les y attendait. Une petite communauté enseignante dirigée par une dame Vincent, qui avait déjà, à une autre époque, reçu Mme Barat, leur fit un accueil plein de charité. C'était dans cette maison que l'on devait demeurer, jusqu'à ce que le temps permît de prendre la mer.

Il y a, au lendemain de tout grand sacrifice, une heure redoutable, heure de transition, où, déjà séparé de la carrière que l'on quitte, sans être encore entré dans celle que l'on embrasse, sentant douloureusement ce que l'on vient

[1] Lettre de Mme Audé à Quimper. Bordeaux, 29 février 1818. — *Item* à Mme Thérèse Maillucbau.

de perdre, sans que l'on puisse savoir ce que sera l'avenir, on se voit, pour ainsi dire, suspendu dans le vide. Mme Duchesne, écrivant le 18 février à Mme Barat, raconte de quel poids ce sentiment l'accabla, en arrivant à Bordeaux : « Le bonheur qui m'environne chez Mme Vincent n'est ni vous ni mes sœurs ; et quoique Dieu soutienne l'ardeur de mes désirs, cependant je me suis trouvée, en arrivant, dans un état d'angoisse, de dureté, de noirceur, qui fit qu'en entrant dans l'église de Saint-André, j'insistai sur ces paroles de l'apôtre saluant l'instrument du supplice : *O bona crux, diu desiderata, et jam concupiscenti animo præparata*[1]. Mes sœurs ont eu aussi leurs moments de faiblesse que j'entrevoyais et supportais au double. »

Mme Duchesne dit ailleurs : « Le jour du départ n'étant pas assuré et ne pouvant l'être à cause des vents, nous profitons de notre temps pour une retraite. » Et, dans la lettre précédente : « J'ai eu le bonheur de trouver le Père Barat, que je vois presque tous les jours, et qui nous confesse alternativement. Votre frère donne un bon coup pour jeter dans la perfection les âmes qui résistent. » De son côté, Mme Audé, parlant du Père Barat, écrivait : « Quand même, dans tout mon voyage, je n'aurais eu que cette grâce d'avoir vu un saint, pourrais-je regretter de l'avoir fait ? »

Outre ces encouragements et ceux que lui envoyaient Mmes Barat et Bigeu, la mère Duchesne reçut de M. l'abbé Perreau des lignes qui l'assuraient que son entreprise n'avait pas aujourd'hui de patron plus convaincu et plus zélé que lui. Chose étrange ! la veille encore de la décision, on ne trouvait qu'opposition au projet de départ ; le

[1] « O bonne croix, si longtemps désirée, et qui enfin t'apprêtes à combler mes désirs ! »

lendemain, il n'y avait personne qui ne l'approuvât et ne le bénît : le même coup de lumière qui avait frappé l'esprit de Mme Barat, avait illuminé les têtes les plus élevées de la Société. M. Perreau disait : « Ma chère fille, je suis heureux de vous apprendre que l'écrit que j'ai remis de votre part à votre bonne mère Barat a été bien reçu. Pour moi, plus j'y réfléchis, plus je vois que Dieu vous appelle où vous allez. C'est lui qui, pour donner à votre sainte entreprise le caractère propre à celles qui se font uniquement pour sa gloire, a permis qu'elle éprouvât quelques contradictions... Continuez, ma chère fille, avec la même persévérance et le même abandon entre les mains de Dieu, ce que vous avez si heureusement commencé : il sera toujours avec vous pour vous soutenir. Je dis plus : vous devez compter sur une protection plus spéciale de sa part, car vous avez plus raison de dire avec les apôtres : *Domine, ecce reliquimus omnia et secuti sumus te; quid ergo erit nobis*[1] ? Ce qu'il vous donnera comme prix de ce grand abandon, ma fille, c'est son divin Cœur pour vous servir d'asile, son esprit pour vous guider, et quelques gouttes de son calice d'amertume pour vous purifier, vous détacher de vous-même, et vous apprendre à ne plus vous appuyer que sur Lui. Oh! que cet appui est doux et fort! Oui, tant que vous y resterez, vous pourrez dire : *Dominus mecum, et non timebo mala*[2]. Allez donc courageusement où il vous appelle, vous le trouverez partout. *Domini est terra et plenitudo ejus, orbis terrarum et universi qui habitant in eo... In manibus tuis sortes meæ*[3]. Dites à vos filles que

[1] Seigneur, voici que nous avons tout quitté pour vous suivre; que nous donnerez-vous ? (Matth. XIX, 27.)

[2] Le Seigneur est avec moi, je ne craindrai aucun mal.

[3] Au Seigneur appartient la terre entière, à lui est l'univers et

je pense à vous toutes dans le sacré Cœur de Jésus. Adieu! adieu! »

M. Perreau ajoutait « qu'en raison des contradictions et des oppositions que ce voyage avait subies de la part d'ecclésiastiques respectables, il venait d'écrire à Rome, pour exposer les choses et demander au très saint Père la bénédiction apostolique pour Mme Duchesne et ses compagnes[1] ».

Le retard que les vents apportèrent à son embarquement permit encore à cette mère d'envoyer à sa famille un adieu suprême. La nouvelle de son départ, reçue d'abord avec une douleur profonde, avait été ensuite acceptée chrétiennement, comme un sacrifice qu'il fallait faire à Dieu. Mme Duchesne les en remercia. S'adressant d'abord le 18 février à Mme de Mauduit : « Ma bien chère sœur, lui dit-elle, je connaissais assez ton cœur pour présumer que mon départ te ferait de la peine, mais aussi j'étais pleinement convaincue de ton courage, de ta foi, et de la justice que tu rendrais aux motifs qui m'animent et qui ont vaincu toutes les oppositions de mes supérieurs. Je jugeais bien d'avance que ma résolution n'altérerait point cette tendre union, qui a fait la douceur de ma vie, et qui donne maintenant du prix à mon sacrifice. Ce n'est rien de s'exposer à des périls, quand on compare cela au détachement d'une tendre et sainte amitié! Mais non, elle subsistera; elle se fortifiera et s'alimentera par les privations; et Dieu, tout libéral, nous fera des grâces qui en seront la récompense. Mes vœux t'accompagneront tou-

tout ce qu'il contient. Seigneur, c'est entre vos mains que repose mon sort.

[1] Autogr. sans date, format petit in-18, joint au *Recueil des lettres de Mme Barat à Mme Duchesne*. — *Id.*, copié par Mme Duchesne avec la date de février 1818.

jours, et si le Ciel bénit nos efforts, toi et ta famille aurez grande part à l'œuvre de notre mission. Dieu m'y entraîne par un long attrait, et me l'accorde après bien des vœux. Il y a une conduite de Providence si admirable dans leur accomplissement, que toutes les saintes âmes y voient le doigt de Dieu... Adieu donc, ma chère sœur, notre amitié est trop forte pour que la distance l'affaiblisse. J'aimerai toujours tendrement et ma bonne sœur et son mari, et sa sœur et ses enfants. Rappelle-moi à eux tous et fais prier pour moi. Je le ferai constamment pour toi, dans le Cœur libéral de Jésus. »

Les mêmes sentiments inspirent cette autre lettre, du 1er mars, écrite à Mme Jouve : « Ma très bonne sœur, j'étais très persuadée de tes sentiments pour moi, et l'idée du sacrifice de si bonnes sœurs est entrée pour beaucoup dans le sacrifice général que je fais à Dieu, pour remplir ses desseins. S'il daigne l'agréer et bénir nos travaux, j'oserai lui demander en retour les plus abondantes bénédictions pour toi et ta famille, à qui je demeure intimement unie... Adieu, la plus chère des sœurs, je ne t'oublierai jamais. »

Sainte-Marie-d'en-Haut, ses religieuses, ses pensionnaires, ne tenaient pas moins au cœur de la mère Duchesne. Elle leur avait écrit le 15 février : « Mes bien bonnes amies et chères enfants, dans ce moment où je quitte tout, presque aussi réellement que si j'allais mourir, puisqu'il est presque certain que je ne vous reverrai plus sur cette terre, ainsi que tant de mères, sœurs, parents et amies, je me crois autorisée à demander beaucoup à Dieu, avec la même confiance qui faisait dire à saint Pierre : *Nous avons tout quitté pour vous; quelle sera notre récompense?* Ah! cette récompense que je sollicite auprès de Lui, c'est la grande, l'ineffable consolation d'apprendre

que vous êtes toutes ferventes dans son amour, que vous opérez de bonnes œuvres, et que, par là, vous tendez à cette piété solide, dont l'heureux terme sera la jouissance de Dieu, en ce monde par sa grâce, et dans l'autre par l'éclat de sa gloire. Oui, à travers l'immense espace qui va bientôt nous séparer, mon cœur vous cherchera encore et formera des vœux pour votre bonheur. Si je puis y contribuer en faisant prier pour vous la jeunesse qui deviendra le troupeau de Jésus-Christ, je ne négligerai pas un moyen si fort selon mon cœur. Quand je me verrai au milieu d'âmes simples et innocentes, je leur dirai : « Prions « pour ces enfants que j'ai quittées, et dont le cher sou« venir a donné tant de prix à mon sacrifice. Prions pour « vos premières bienfaitrices qui, avant de vous con« naître, intéressaient le Ciel à votre conversion, et con« tribuaient déjà à la procurer par les dons qu'elles vous « destinaient... » Vous aussi, mes enfants, priez beaucoup pour nous. »

A chacune de ces lettres, on voit grandir davantage l'âme de Mme Duchesne. Avec la mère Thérèse, sa fervente émule de la sainte montagne, ce n'est plus une mère qui parle à ses enfants, c'est la grande religieuse, c'est l'épouse de Jésus, c'est un cœur qui déborde en ardeurs impatientes de se sacrifier : « Il me tarde, lui écrit-elle, d'entrer dans le vaisseau qui me conduira au terme de mes désirs. Mais les liens qui m'attachent aux objets chéris que je laisse en France et à la Société, se resserreront encore quand j'aurai la douceur de contribuer à l'étendre dans des terres nouvelles, et d'y voir fleurir la dévotion au sacré Cœur. » Comme la mère Thérèse lui avait fait savoir qu'elle enviait son sort, et qu'elle serait heureuse d'aller le partager, Mme Duchesne lui répond dans une lettre du 2 mars : « Quant à l'espoir de vous

revoir, j'y compte peu. Vous faites le bien en France; et si Aloysia doit le faire ailleurs, il faudra bien vous séparer. Peut-être Dieu attend-il d'avance ce sacrifice, pour la retirer de sa langueur, l'employer à sa gloire et vous dédommager par d'autres conquêtes, car elle a été vraiment une des vôtres les plus marquées. »

Malgré l'aggravation de l'état de sa nièce, Mme Duchesne voulait donc ne pas désespérer de faire une missionnaire de cette chère infirme. L'adieu qu'elle lui adressa, de ce port de Bordeaux, habite plus haut encore. C'est un acte d'abdication de tout désir personnel entre les mains de Dieu : « Ma chère sœur et amie, lui écrivit-elle, Dieu, qui voit l'étendue de tes désirs, trouve bon de les comprimer en ce moment, pour te purifier. Tu ne veux que sa volonté, elle se manifestera. S'il veut que tu vives en souffrant et dans l'humilité, qu'il soit béni! s'il te rend la santé pour travailler à sa gloire, qu'il soit toujours béni et aimé dans ses dispositions sur toi!... Mais n'oublie pas ce mot de M. de Montfort à la première des filles de la Sagesse : « Depuis Abraham jusqu'à Jésus-Christ, depuis « Jésus-Christ jusqu'à nous, quand Dieu a voulu élever « une âme à une haute perfection, il l'a tirée de son pays, « il l'a détachée de tout, même pour ce qui regarde les « douceurs spirituelles venant d'une amitié sainte. Dieu « seul est nécessaire à notre perfection et à notre bon- « heur. » Tu goûteras d'autant plus cette morale que tu seras plus attachée à ton Époux : il doit entraîner toutes tes affections. Adieu, je suis toute à toi. »

Enfin, près de s'embarquer, et déjà presque un pied sur le navire, Mme Duchesne lui jetait ces paroles suprêmes : « Je serais fâchée de quitter la France, ma chère Aloysia, sans t'écrire encore ces quelques lignes. Il m'est bien pénible de te laisser malade; mais il fallait ce

nouvel aliment au sacrifice. Tu pourras aider davantage au succès de notre mission par tes souffrances que nous par nos paroles et nos travaux. Dieu a ses desseins. Il m'eût été trop doux de t'avoir près de moi; Dieu aime à séparer, jaloux de nous être toutes choses... Je pense quelquefois qu'il te tirera de cet état d'infirmité, pour t'employer ensuite sans ménagement. Ne mets point de bornes à ton dévouement, même s'il fallait venir en Amérique sans espérance de nous revoir, mais avec celle d'être plus généreusement à Lui. Adieu, ma chère sœur, vois mon bonheur et permets-toi de l'envier, sans vouloir me le ravir. Nous attendons tous les jours le moment de partir. Adieu, encore une fois, dans le Cœur de Jésus. »

Dans les premiers jours de leur séjour à Bordeaux, Mme Duchesne et ses filles furent présenter leurs hommages au saint archevêque, Mgr d'Aviau, « qui les félicita de quitter un pays où l'impiété gagnait chaque jour du terrain, pour aller former des cœurs qui n'avaient point encore abusé de la grâce. » M. l'abbé Boyer, vicaire général, qui les avait présentées, fut frappé de la résolution empreinte sur leur visage et dans leur entretien : « J'ai beau scruter le fond de ces âmes, dit-il à l'archevêque, je n'y aperçois que du calme... — Et de la joie, » reprit aussitôt Mme Duchesne [1].

L'archevêque les réunit encore, quelques jours après, dans sa chapelle domestique et dit la messe pour elles. « J'espère, écrivait alors Mme Duchesne, que tant de saints qui prient pour nous, nous obtiendront de le devenir un jour; c'est le seul prix que j'attends de tant de séparations que Dieu seul peut compenser. » Et dans une

[1] Mme Octavie Berthold à Mme Barat, p. 3. Bordeaux, 3 février 1818.

autre lettre : « Je devrais être sainte, en fréquentant tant de saints[1]. »

Le 13 mars, veille du départ, le Père Barat adressa à la petite colonie une exhortation qui l'affermit dans la disposition de tout souffrir pour Jésus-Christ. Le lendemain, toutes les cinq entendirent de nouveau la messe, dans la chapelle de Mgr d'Aviau, et communièrent de sa main. Ayant ensuite reçu à plusieurs reprises sa bénédiction, elles partirent. Deux personnes de Bordeaux, M. Dubourg, frère de l'évêque de la Louisiane, et Mme Fournier, sa sœur, qui s'étaient chargées de toutes les dispositions pour l'embarquement, les accompagnèrent jusqu'au bord de la Garonne, d'où une barque les descendit jusqu'à Royan, où les attendait le navire. C'était, nous nous en souvenons, le jeudi saint 1806, que Mme Duchesne avait eu, dans une sainte veille au pied du saint Sacrement, l'entrevue de la mission que Dieu lui destinait Ce fut aussi le jeudi saint, 19 mars 1818, fête de saint Joseph, qu'elle et ses sœurs mirent le pied sur le vaisseau voilier *la Rébecca,* capitaine Tourneur. Le navire reçut également à son bord M. l'abbé Martial, vicaire général de Mgr Dubourg, ainsi que M. Evremond-Hulissard, venu de Paris à Bordeaux dans la même diligence que Mme Duchesne. Le 21 mars, samedi saint, *la Rébecca* quitta le port. Les religieuses remirent leurs lettres au pilote-côtier, et le lendemain, jour de Pâques, Mme Duchesne avait perdu de vue la France, qu'elle ne devait plus revoir.

[1] A Mme Jouve, 1er mars ; à Mme de Mauduit, 18 février 1818.

LIVRE III

LA MISSION

LIVRE III

CHAPITRE PREMIER

LA TRAVERSÉE DE L'ATLANTIQUE
SÉJOUR DE Mme DUCHESNE A LA NOUVELLE-ORLÉANS
SON VOYAGE A SAINT-LOUIS PAR LE MISSISSIPI

Mars à août 1818

Le jour de Pâques fut le premier que Mme Duchesne vit se lever sur les flots qui l'emportaient vers le terme de ses longs désirs. Il lui semblait qu'elle aussi prenait une vie nouvelle, et qu'après tant de souffrances, ce jour était bien celui d'une résurrection.

Le lendemain, lundi, le vent commença à devenir contraire. Le navire fut ballotté dans le golfe de Gascogne pendant sept jours entiers. Ce ne fut qu'après cette bourrasque qu'il commença à prendre sa marche régulière, filant dix nœuds par heure (trois lieues et demie). Le temps ne fut pas meilleur dans les eaux des Açores. « Le capitaine était triste, rapporte le journal écrit par Mme Audé. On parlait à table de tirer au sort pour connaître le passager qui attirait la colère du Ciel. Cela nous

fit d'autant plus de peine qu'on avait prédit au capitaine, à Bordeaux, que s'il avait à son bord des religieuses ou des prêtres, il ferait infailliblement naufrage. »

A peine le beau temps était-il revenu que, le 21 avril, on fit la rencontre d'un corsaire américain, venu de Buenos-Ayres, monté par cent vingt hommes et armé de onze canons, qui donnait la chasse aux bâtiments espagnols, avec lesquels l'Amérique était alors en guerre. « Deux des officiers, dit ce journal, viennent à bord visiter notre capitaine, qui, par bonheur pour nous, se trouve être Américain. Sans cela, le moindre risque que nous pouvions courir était celui d'être dépouillés. Mais nous avons reconnu cette Providence qui veille sur nous avec tant de bonté. »

Cependant, dès le 24, « l'odeur de la cale commença à se faire sentir de la manière la plus pénible. Des barriques de vin qui s'étaient répandues, mêlées avec l'eau croupie, répandaient une telle infection que toutes les ferrures, l'argenterie, jusqu'aux tasses de terre et la boiserie en étaient plombées. L'odeur, durant la nuit en particulier, était intolérable; la chaleur augmentait de jour en jour; le biscuit moisissait, l'eau potable se corrompait; encore fallait-il la ménager avec soin!

« Dans les premiers jours de mai, le navire passa et repassa cinq fois la ligne des tropiques, à cause des caprices des vents. — Le 10, jour de la Pentecôte, pluie, vent, tempête; vaisseau à la cape, c'est-à-dire toutes les voiles pliées et le gouvernail abandonné. Nous avons eu la douleur de voir souvent notre pauvre bâtiment dans cet état pendant la traversée. On peut se figurer alors combien tout l'équipage est triste. »

Au sein de ces journées d'angoisse ou d'espérance, les religieuses ne se lassaient pas d'admirer le Créateur dans

la variété du spectacle des mers. Des compagnies de souf-
fleurs, des nuées de poissons volants, des myriades de
polypes s'étalant sur l'eau comme des fleurs vivantes, la
lanse des marsouins, la pêche des requins, la phospho-
rescence des flots, les phénomènes célestes, leur offraient
à chaque heure du jour et de la nuit quelque nouveau
sujet de contemplation et d'élévation vers Dieu.

M. l'abbé Martial put leur dire la messe, et les com-
munier dans les jours trop rares où le temps et le mal
le mer n'y mettaient pas obstacle. Ce digne prêtre avait
commencé à leur faire, chaque soir, une petite exhorta-
ion à demi-voix sur le pont; mais il dut cesser par crainte
les plaisanteries malséantes de l'équipage. Les confessions
levinrent également plus difficiles, les communions plus
ares. La prière y suppléait : on fit, dans les jours qui
précédèrent la Pentecôte, une neuvaine au Saint-Esprit; le
nois de Marie tout entier fut solennisé par de pieux exer-
ices. Une dame séculière s'était jointe aux religieuses,
u'elle ne quittait presque pas. Le journal fait aussi
nention de trois pauvres ouvriers, dont l'un était Gene-
vois, et que la misère poussait vers la Nouvelle-Orléans
ans l'espoir d'y trouver de quoi gagner leur vie. Pour
ous les passagers, quoique dans des vues diverses, cette
erre d'Amérique était la terre promise.

Arrivé le 16 mai entre la pointe de Cuba et le banc
e Bahama, le vaisseau fut rencontré par plusieurs bâti-
ments faisant voile pour l'Europe, dont l'un se chargea
'une lettre de Mme Duchesne pour la mère Barat. Cette
ate du 16 mai 1818 lui rappelait qu'à pareil jour, l'an-
ée précédente, elle avait reçu à Paris la dernière visite
e Mgr Dubourg, et obtenu enfin la permission de partir.
ujourd'hui ce long temps écoulé entre la promesse et
on accomplissement ne lui semblait plus rien, et elle

écrivait dans sa reconnaissance : « Pouvais-je penser alors que l'anniversaire de ce jour devait me placer si près du terme de mon voyage? »

La description que sa lettre donne de la traversée est saisissante. C'est, en quelques traits, un tableau vivant, d'une grandeur mâle, et digne de l'énergique pinceau de Mme Duchesne : « J'ai compris, dit-elle, que les personnes qui vont où nous allons ne racontent que le beau, mais moi qui vous dois la vérité, je ne vous cacherai rien ni des dangers de la mer, ni de ma propre faiblesse. C'est véritablement un spectacle affreux qu'une mer orageuse; son bruit, joint à celui des vents déchaînés, l'emporte sur celui du tonnerre et d'une forte canonnade. A ce fracas effroyable, il faut joindre celui du navire dans les gros temps. Le cri des matelots pour s'encourager au travail a quelque chose de lugubre, mais leur silence l'est encore plus, ainsi que celui du capitaine qui se promène pensif. Dans sa violente agitation, le vaisseau donne le spectacle de la confusion du dernier jour; le ciel paraît se rouler rapidement derrière des montagnes d'eau et entraîner les astres. Ces eaux de la mer, presque noirâtres dans la tempête, ouvrent et referment sans cesse des abîmes san fond; les vagues viennent à tout moment couvrir le pont et s'échappent par de nouveaux roulements. Deux fois elle ont forcé nos petites fenêtres et couvert nos lits pendant l nuit. Les mâts qui plient, les voiles qu'on resserre ou qu se déchirent, le gouvernail qu'on abandonne pour ne pa trop fatiguer le vaisseau, tout cela n'est point riant quan on ne voit pas Dieu dans l'orage. »

Aussi bien c'était Dieu dont l'image planait au-dessu de tous ces spectacles grandioses ou sinistres, dans la reli gieuse pensée de Mme Duchesne. Son seul sujet de plaint est d'avoir été privée de la messe et de la communion

même le jour de Pâques. Elle en voulait aussi au mal de mer d'avoir dérangé son union avec Dieu : « La maladie de mer est un mal véritable. Elle affecte autant la tête que l'estomac, on n'est capable de rien. Les pensées sont toutes courtes. A peine pouvais-je tirer de mon cœur de petites aspirations et affections froides. Je ne savais que l'*Ità Pater*, ou : « J'ai tout quitté pour vous, ô mon Dieu ! »

Malgré cette souffrance et cette impuissance, elle n'en soutenait pas moins le courage de ses sœurs, surtout de sœur Catherine, qui, toute déroutée, répétait qu'elle ne croyait pas qu'elle dût aller si loin. Durant les mauvais temps, la bonne fille, dans son trouble, faisait de la nuit le jour et du jour la nuit. Le beau temps revenu, elle protestait qu'une fois à terre tout irait à merveille, et qu'elle ne voulait pas retourner en arrière. Elle se rassurait d'ailleurs en chantant de sa belle voix l'*Ave maris stella*, que tout le monde écoutait avec admiration et consolation. On avait observé que cette hymne avait le don de ramener le beau temps. Aussi le capitaine, quand l'orage menaçait, avait coutume de dire aux religieuses du bord : « Mesdames, chantez-nous donc cette belle chanson du soir, qui fait venir le bon vent. »

La lettre de Mme Duchesne, envoyée de Cuba, annonçait que la navigation touchait presque à son terme : « Car qu'est-ce, disait-elle, que 180 lieues comparées à plus de 2,200, en bonne ou mauvaise route, parcourues depuis Bordeaux ? »

Le reste du voyage fut heureux. Un nouveau passager du nom de Martinez, venant de la Havane, ayant appris que les cinq religieuses allaient en Amérique pour y porter le bienfait de l'instruction chrétienne, leur fit don de 40 piastres, environ 200 francs, les engageant à venir

s'établir à Cuba, si elles ne pouvaient le faire dans la Louisiane. Ce denier de la charité, fructifiant pendant quarante ans entre les mains de Dieu, devait finir un jour par procurer à Cuba la maison du Sacré-Cœur que l'île possède maintenant.

Enfin, le 25 mai, *la Rébecca* entra dans les eaux bourbeuses du Mississipi, dont la couleur se distingue de celle de l'Océan à une grande distance. Le navire, dirigé par un pilote du port, s'avança lentement, à travers les récifs, vers une côte plate et basse de laquelle on voyait surgir de hauts peupliers, et, par derrière, de vertes plaines qu'entrecoupaient des marécages et de grands bois.

Le vendredi 29, on atteignit le rivage. Par une coïncidence où il était impossible de ne pas reconnaître une attention miséricordieuse du Ciel, ce jour était celui même de la fête du Sacré-Cœur! Tous ces retards de la route semblaient avoir été ménagés providentiellement pour amener la joie de cette heureuse journée. Plein de ces sentiments, M. l'abbé Martial fit une exhortation aux religieuses, qui toutes cinq renouvelèrent leurs vœux; puis il célébra la messe sur *la Rébecca* pour la dernière fois.

La Nouvelle-Orléans n'était plus qu'à six lieues. On brûlait d'impatience de s'y rendre par terre. Le Cœur de Jésus-Christ pouvait-il refuser cette grâce suprême en un pareil jour? Cependant le soleil baissait, et déjà l'on se résignait à passer encore cette nuit sur le navire, quand, à sept heures, deux voitures se montrèrent sur le bord du fleuve, réclamant M. l'abbé Martial et les religieuses qu'il amenait. Deux prêtres de la ville, informés de leur approche, venaient au-devant d'eux. Deux heures après, la colonie, laissant *la Rébecca* remonter lentement le Mississipi jusqu'à la hauteur de la ville, descendit à terre, où les attendaient les chevaux.

« Lorsque, dit Mme Audé, nous mîmes les pieds sur cette terre qui, dans les vues de la foi et dans les desseins de Dieu, est pour nous la terre promise, nos cœurs furent émus. Celui de notre mère Duchesne ne pouvait suffire aux sentiments de sa reconnaissance. Son premier mouvement fut, malgré l'humidité, de se mettre à genoux par terre, et de la baiser, les yeux baignés de larmes; c'étaient des larmes de joie. — « Personne ne nous voit, « nous dit-elle, baisez-la aussi. » Vous eussiez joui de la voir. Sur sa figure était un sentiment qui semblait réunir tous ceux que Jésus-Christ peut former dans un cœur plein de ses bienfaits et dévoré du désir de procurer sa gloire. »

La description de la route a, sous la plume ardente de Mme Audé, le charme le plus vif : « A neuf heures du soir, nous montâmes en voiture en bénissant le Cœur de Jésus de cette nouvelle faveur, et nous, nous lui dévouâmes de nouveau les nôtres. La nuit était superbe, le ciel pur et constellé. Nous côtoyions le fleuve, dont les eaux semblaient argentées par les étoiles qui s'y réfléchissaient avec un calme parfait. De petits buissons fourmillant de mouches à feu qui jettent de la lumière comme nos vers luisants, formaient la plus belle illumination. De fort jolies habitations étaient dispersées çà et là; dans une d'elles nous prîmes du pain : il y avait soixante-dix jours que nous n'en avions pas mangé! Tout se réunissait pour élever nos âmes à Dieu. Ah! si elles pouvaient se fixer en lui par un désir effectif de procurer sa gloire, notre bonheur serait parfait. »

Le matin du 30 mai, Mme Duchesne et ses sœurs prirent domicile dans une maison d'Ursulines, où elles avaient été annoncées et adressées par Mgr Dubourg. Tout ce que la charité a de plus généreux et de plus délicat les atten-

dait dans cet asile. Mme Gensoul, en religion mère Saint-Michel, supérieure du couvent, était une Française, et c'était le pape Pie VII, prisonnier à Savone, qui avait décidé sa vocation pour l'Amérique. Son couvent, presque contemporain de la ville elle-même, avait été bâti par la France sous Louis XV. Les religieuses y avaient traversé de rudes années, au milieu des marécages et des terres inondées, qui formaient le delta du Mississipi. Mais maintenant elles prospéraient, et leur maison élevait presque toute la jeunesse de la basse Louisiane. C'étaient plus de trois cents personnes qui y recevaient le bienfait de l'instruction chrétienne. Il y avait là, en outre, de petites négresses dont la rencontre fit le bonheur de Mme Duchesne. Elle saluait en ces enfants les prémices des pauvres qu'elle était venue évangéliser.

Non seulement son cœur grandissait à la mesure du champ qu'il avait devant lui, mais il se portait au delà. Devançant par son zèle la marche progressive de la civilisation sur cette terre promise à de grandes destinées, dès le 4 juin Mme Duchesne écrivait au Père Varin : « Le médecin de la maison nous a représenté la Nouvelle-Orléans comme devant bientôt égaler Bordeaux; il voit la haute Louisiane convertie, en peu d'années, en une autre France pour le climat, la fertilité, le commerce et la civilisation. Tant de progrès en peu de temps ont fait courir mes pensées à la suite de mon cœur. Elles m'ont transportée jusque sur la côte du Nord-Ouest, puis au delà de la mer du Sud, en Corée ou au Japon, pour y gagner le martyre. C'est ainsi, mon très bon Père, que l'ambition en ce monde n'a jamais de terme. Mais je puis vous assurer que la mienne aura là sa fin, et qu'après le martyre, je ne voudrai plus rien. »

Cependant *la Rébecca* avait atteint le port de la Nou-

velle-Orléans. Dès que les religieuses françaises reparurent à bord pour prendre leurs bagages, elles s'y virent l'objet d'une sorte d'ovation : « Le capitaine déclara qu'il n'avait jamais été plus content de ses passagers, rapporte Mme Duchesne dans une lettre du 7 juin à sa supérieure. Pour ménager les expressions, je ne lui dis pas que je ne l'oublierais jamais, mais que je me souviendrais toujours de *la Rébecca*. A quoi il a paru sensible. »

Quant à M. Martial, qui avait vu de près la générosité des servantes de Dieu, il écrivait, le 23 juin, à Mme Barat : « Monseigneur et vous avez voulu m'humilier pendant soixante-huit jours, en me chargeant de la conduite de personnes dont la vertu m'a souvent réduit au silence... Vous m'avez fourni du moins les moyens de me renouveler dans l'esprit intérieur par l'exemple journalier que j'en ai sous les yeux; car, il faut le dire, pas une seule de vos sœurs n'a été en défaut. Les passagers, l'équipage, tous ont été dans l'admiration. »

La colonie était au port; et jusqu'ici la campagne qu'elle venait entreprendre paraissait s'ouvrir sous d'heureux auspices. Mais l'ennemi, « le fort armé, » veillait sur sa maison; et, du premier coup, il faillit ruiner tout le travail par sa base, en s'attaquant à la vie de Mme Duchesne.

Peu de jours après son débarquement elle se vit couverte, sur tout le corps, d'enflures et de taches livides dont elle ne connaissait ni le nom ni le caractère. Elle connut bientôt la gravité de son état; et elle l'envisagea sans trouble comme sans crainte. Il faut l'entendre raconter elle-même les sentiments qui l'émurent : « Le médecin du couvent me déclara d'un air sinistre que j'avais le *scorbut*, me faisant des questions qui annonçaient son étonnement de ce que le médecin qui inspecte le vaisseau à son entrée dans le fleuve ne m'eût pas observée. A cette

nouvelle, Octavie vint me dire tout haut, au réfectoire de ces dames : « Ma bonne mère, je vous en prie, ne vous « inquiétez pas ! » J'étais loin d'être troublée, mais j'étais *sérieuse*, par la vue que Dieu ne voulait pas autre chose de moi. Je pensais qu'Eugénie pourrait conduire la barque, qui n'en irait que mieux. Plus heureuse que Moïse, j'étais du moins entrée dans la terre promise, et j'y avais introduit la colonie qui devait guerroyer pour le sacré Cœur. Je vous assure que la mort avait pour moi tous ses attraits, car j'ai bien sujet de craindre, en vivant, de gâter l'œuvre de notre établissement. »

Elle ajoute : « Mais Dieu n'a fait que me montrer ses charmes : après un traitement de quelques jours, je fus rendue à mon état ordinaire [1]. » Elle attribuait sa guérison aux soins de plus en plus dévoués des dames Ursulines : « La maison qui nous a reçues représente les nôtres, écrit-elle à sa sœur Mme de Mauduit. Dans aucune autre nous n'aurions reçu plus de témoignages d'affection et d'attentions multipliées. Arrivées chez ces dames, nous y avons trouvé médecin, bains, boissons rafraîchissantes, nourriture choisie, linge de toute espèce : des mères ne pourraient faire davantage pour leurs enfants. Elles parlent même de nous donner plusieurs choses pour continuer notre route [2]. »

En attendant qu'une lettre de Mgr Dubourg, alors à Saint-Louis, lui assignât le poste où elle devait se rendre, Mme Duchesne observait, interrogeait, s'instruisait sur l'état du pays; et il est juste de dire que tout ne fut pas enchantement dans ce premier regard. La population de la Nouvelle-Orléans, qui était alors d'environ 15,000 âmes, tant esclaves qu'hommes libres, ne possédait que deux prêtres ! Et

[1] Nouvelle-Orléans, 22 juin 1818. — [2] *Item*, 2 juin 1818.

d'autre part cependant, que de besoins, que de misères ! La démoralisation parmi les familles des blancs passée presque à l'état d'institution publique ; la dissolution brutale parmi les nègres ; chez les enfants, l'ignorance et la grossièreté rehaussée d'orgueil ! Étaient-ce là ces âmes simples, innocentes et pures, ces familles primitives qu'elle s'était flattée de l'espoir de trouver dans le Nouveau-Monde ? « Combien, écrivait-elle, les maisons d'éducation auraient besoin de se multiplier dans ces pays-ci ! On voit de jeunes personnes de dix-huit ans qui n'ont appris qu'à manger et à courir, même parmi les familles des plus riches habitants. On ne sait ni prier, ni faire le signe de la croix, ni se mettre à genoux. On ignore les principaux mystères de la religion [1]. » — « Le cœur, disait une autre lettre, se sent de ses sacrifices d'autant plus que le prix en est encore caché sous les voiles de la foi et de l'espérance. Mais au sein de ses détresses, l'âme dit fortement : *Deus meus, lætus tibi obtuli omnia* [2]. »

Une grande consolation, la plus grande de toutes lui fut cependant donnée. Elle en exprime sa joie, mais non sans y mêler la plainte d'une noble envie, dans la lettre suivante : « Hélas ! nous n'aurons pas la gloire de porter les premières aux États-Unis la dévotion au sacré Cœur ! J'ai trouvé ici un beau tableau de ce divin Cœur, peint à Rome, et il m'est tombé entre les mains un livre imprimé à la Nouvelle-Orléans rempli de prières en son honneur [3]. » Ainsi à son bonheur de voir le Cœur de Jésus triompher sur ce rivage se mêlait une déception : la déception du soldat qui trouve le drapeau déjà planté sur la brèche où il se flattait de l'espoir de monter le premier.

[1] A Mme de Mauduit. Nouvelle-Orléans, 2 juin 1818.

[2] « Mon Dieu, je vous ai tout offert avec joie. » Nouvelle-Orléans, 22 juin 1818, à Mme Barat. — [3] *Ibid.*, 22 juin 1818, à Mme Barat.

Une des joies de Mme Duchesne était de voir, chaque soir, rassemblés autour de M. l'abbé Martial, les nègres et les mulâtres qu'il catéchisait. « Ils écoutent le missionnaire, rapporte le journal, avec la ferveur des premiers fidèles quand ils entendaient saint Pierre, et lorsque le canon de la retraite les avertit qu'il est l'heure de se retirer, ils expriment leurs regrets de ne pouvoir passer la nuit dans ces saints entretiens[1]. » En attendant qu'elle pût faire elle-même quelque chose pour ces pauvres gens, Mme Duchesne rassemblait des sauvages et sauvagesses à qui elle faisait l'aumône, ou desquels elle achetait quelques petits ouvrages pour les envoyer en France. Ces Indiens, apparemment, étaient les derniers débris de la tribu des Chactas, dont quelques familles habitaient le village de Mandeville, de l'autre côté du lac Pont-Chartrain. « Ces pauvres indigènes, observait le même récit, ont sur le visage une expression de misère et de douleur qui fait de la peine. Ils nous nomment les *femmes du Grand-Esprit.* » Ce nom semblait un appel qui transportait le zèle de Mme Duchesne : « Ma jalousie, écrivait-elle, est de voir M. Martial trouver, dès son arrivée, de la besogne au delà de ses forces, tandis que nous restons dans notre nullité[2]. » Elle appelait ainsi l'inaction où la laissait toujours l'absence des ordres de Mgr Dubourg.

Ce n'était pas la faute de l'Évêque missionnaire. Dès qu'il avait appris l'arrivée de *la Rébecca* à la Nouvelle-Orléans, il n'avait pas manqué d'écrire ses intentions à la supérieure : « Dieu soit béni, disait sa lettre datée du 24 juin; votre arrivée, celle de vos sœurs et de votre respectable guide a adouci et suspendu pour moi bien des

[1] Cfr *Annales de la propagation de la Foi,* t. I, p. 28.
[2] Nouvelle-Orléans, 9 juillet 1818.

chagrins. Vous êtes venues, dites-vous, chercher la croix ? Oh ! que vous êtes bien tombées pour la trouver ! Soyez tranquilles, elle ne se fera pas chercher longtemps. Si je n'étais pas assuré de trouver en vous ces dispositions, je frémirais plus que je ne me réjouirais de votre arrivée. Mais avec elle ne craignons rien, Dieu sera avec nous. Affermissez-vous seulement dans ces dispositions, c'est là l'essentiel. Les premières fondatrices eurent toujours beaucoup à souffrir. Souvenez-vous de sainte Thérèse... Mais que dis-je ? Souvenez-vous de l'Auteur et du Consommateur de notre foi. »

Cette lettre marquait aux sœurs la destination qui leur était assignée ; mais elle s'égara et demeura six mois sans leur parvenir. Mme Duchesne, inquiète et n'y comprenant rien, ne savait plus de quel côté diriger ses démarches : « L'évêque n'écrit point, ce qui n'est pas consolant, mandait-elle à la supérieure générale. » Et dans un autre endroit : « Nous attendons toujours le bateau de Saint-Louis... J'appréhende que nous ne soyons encore longtemps ici. »

Les dames Ursulines la pressaient de rester à la Nouvelle-Orléans, afin d'y établir une école émule et sœur de la leur, mettant à ces offres le plus admirable désintéressement. « A ces sollicitations, écrit Mme Duchesne, j'ai opposé notre mission qui était pour Saint-Louis, et notre vocation qui était pour les sauvages... Aujourd'hui toutes les pensées pour la Nouvelle-Orléans ont disparu de notre esprit, et nous ne voyons plus que la volonté de Dieu. » Elle faisait cependant remarquer dans ses lettres à la mère générale, et avec raison, combien il serait utile de s'établir prochainement dans cette ville ou auprès : « J'espère, ma bien digne mère, que vous ne m'objecterez pas la rareté des sujets. Dès que rien n'avance en France, il faut bien

travailler ailleurs, et contenter tant de vœux qu'on fait pour ce pays. Je suis personnellement si heureuse d'y être venue, que de nouveaux sacrifices pour nous y étendre me seront doux. Fallût-il voir encore les horreurs de la mer, traverser les forêts les moins fréquentées, il me semble y être prête [1]. »

A défaut d'ordres précis, ayant eu connaissance indirectement que Mgr Dubourg l'attendait à Saint-Louis, Mme Duchesne se décida à prendre le chemin de cette ville. « Quatre cents lieues sont peu de chose, écrivait-elle, quand on en a fait des milliers; et une navigation sur une douce rivière est un agrément, quand on a vu la mer et ses orages [2]. »

Les Ursulines ne voulurent pas laisser partir leurs amies sans leur offrir un gage de fraternité. Elles leur remirent en pur don trois cents piastres (quinze cents francs). Les cinq religieuses, ayant fait à ces généreuses sœurs leurs adieux reconnaissants, prirent, le 10 juillet, le steamboat *le Franklin,* pour remonter le cours du Mississipi.

Navigable dans une étendue de plus de huit cents lieues, le Mississipi est la plus grande ligne d'eau qui arrose l'Amérique septentrionale. Les nombreuses rivières qui viennent grossir son cours le font communiquer avec le nord et le nord-ouest. Par l'Ohio il reçoit les produits des États de l'Ouest; par la rivière des Illinois il entre dans le Canada, et par le Missouri il peut ouvrir une route vers les pays voisins de l'océan Pacifique. Mais alors sa navigation, moins connue qu'aujourd'hui, présentait mille périls, à cause des bancs de sable et de l'encombrement incessant de son lit. Tandis que les chemins de fer permettent présentement de franchir en trente-six heures la distance de treize cents milles qui sépare la Nouvelle-Orléans de Saint-

[1] Nouvelle-Orléans, 9 juillet 1818. — [2] *Ibid.*, 4 juin.

Louis, à cette époque il ne fallait pas moins de quatre mois pour faire le même parcours. Il est vrai qu'on assurait à Mme Duchesne qu'une invention nouvelle, celle du bateau à vapeur, abrégerait le voyage. « Nous ferons notre route, qui est de quatre à cinq cents lieues, sur des vaisseaux à vapeur, invention admirable qui permet de faire en vingt jours un voyage auquel les gens du pays employaient six mois il y a deux ans. » Mais malgré ce progrès, qui en était alors à ses premiers essais, que de lenteurs, que d'arrêts, que d'aventures devait rencontrer encore cette remonte du fleuve !

Le journal en rend compte. Entassées dans une chambre étroite où dix-sept personnes devaient trouver place, les religieuses travaillaient, priaient, méditaient, étudiaient l'anglais, pendant que le *vapeur à roues* remontait le grand fleuve, véritable Océan qui marche entre des rives tantôt riantes, tantôt funèbres. Chaque jour était marqué par un nouvel incident. Ici le bateau était brusquement arrêté par le barrage invisible de troncs d'arbres ou *chicots*, arrachés aux rives mouvantes du fleuve, et qui, poussés par le courant, menaçaient d'éventrer et de couler le navire. Là, il s'échouait sur un banc de sable, d'où l'on ne parvenait à le dégager qu'après dix-neuf heures d'efforts et de dangers. Plus loin, le bois de chauffage manquait pour la machine, et l'équipage devait descendre pour renouveler son combustible dans les forêts vierges. Il fallait prendre le temps de l'abattre, l'amener et le charger, pendant que les passagers, profitant à leur aise de cette halte forcée, se livraient à la chasse de bandes de dindes sauvages pour se ravitailler. Au rapport du journal, il arriva que le pain fit défaut à son tour : on improvisa de la farine, avec des épis de maïs.

Cependant la nappe immense du Mississipi, éclairée tour

à tour par le soleil et la lune, au milieu de la sombre verdure des forêts, présentait un spectacle d'une tranquille et incomparable majesté. Une végétation d'une puissance exubérante déployait sur le rivage ses richesses encore presque inexploitées. Les religieuses se faisaient nommer le magnolia, l'érable à sucre, l'arbre jumeau, le tulipier, le cotonnier, le plaqueminier, les mille variétés des plantes et des fleurs inconnues à l'ancien continent. Une petite ville toute neuve apparut sur le coteau ; c'était Natchez, où jadis les jésuites avaient une congrégation célèbre. On voyait descendre de là de malheureux Indiens gorgés de wisky, et portant dans leurs cheveux des oiseaux sauvages comme trophées de leur chasse. Les dames des chefs se montraient, de leur côté, à cheval, avec leur costume rouge, leurs grands cheveux épars, leurs chapeaux blancs ornés de lamettes d'argent. Ailleurs, on rencontra une troupe d'anabaptistes vêtus de peaux de bêtes, se nourrissant de fruits et vivant dans les bois. Tout ce récit, écrit par la mère Audé, est le long cri de surprise d'une naïve jeune fille à l'apparition d'un monde nouveau.

Les stations se succédaient. Le fidèle journal nomme la Nouvelle-Madrid, la Nouvelle-Bourbon, pauvres villages composés d'une douzaine de cabanes; il signale au passage le confluent de l'Ohio, l'entrée dans le Kentucky, le Cap-Girardeau, la petite rivière de Kaskaskias, le village du même nom, Sainte-Geneviève, Herculanum. Un prêtre catholique de la paroisse de l'Ascension, averti du passage du bateau à vapeur par deux coups de canon, s'embarque pour Saint-Louis. C'est le pieux et célèbre M. Gabriel Richard, prêtre français, natif de Saintes, qui cette année-là même fut nommé représentant au congrès de l'Union. Il distribuait aux tribus de l'Illinois et du Michigan la parole de vérité que Bossuet, son grand oncle maternel,

avait portée à la cour du grand roi[1]. Les religieuses, édifiées de son humilité et de son recueillement, se plaisaient à le voir descendre sur le rivage pour donner le baptême à de nombreux adultes rangés sur son passage.

De loin en loin, elles saluaient quelques églises en bois jetées sur le rivage. A Kaskaskias, le bateau ayant fait halte pour décharger du fret, le curé de l'endroit, M. Olivier, de Nantes, accueillit les religieuses dans son presbytère, « vrai séjour de pauvreté dont deux mauvaises chaises, une table vermoulue, un matelas sur des planches, une cruche et un gobelet composaient tout l'ameublement. » L'église était auprès : « Là, rapporte le journal, nous nous consolons auprès de Notre-Seigneur. Les cinq semaines écoulées loin de sa présence nous font sentir vivement qu'une heure passée dans son temple vaut mieux que mille dans le monde. » En effet, depuis leur départ, plus de messe, plus de confession, plus d'offices publics, ni le jour de saint Ignace, ni le jour de l'Assomption; plus rien que l'*Ità Pater* pour toute consolation.

Le bateau *le Franklin* était encombré d'une foule d'hommes avinés et de femmes grossières dont il fallait subir l'aspect, les habitudes et la conversation. Les piqûres des maringouins n'étaient rien auprès de ce supplice moral des épouses de Dieu. Dégoûtée à la vue de cette répugnante multitude, la jeune Eugénie Audé, d'ordinaire si expansive, se maintenait dans une réserve qui faisait l'admiration de Mme Duchesne. Une seule personne avait compris et partagé les souffrances des sœurs, sans cependant comprendre leur langue. C'était une dame protestante dans laquelle elles avaient instinctivement senti les délicatesses d'une âme

[1] Voir Notice sur M. G. Richard dans *Elizabeth Seton*. Append., p. 660, et dans les *Annales de la propagation de la Foi*, 1833.

religieuse et les aspirations d'un cœur catholique. Elle allait présenter secrètement au baptême de la véritable Église une petite fille de six mois, qui fit la joie des passagères durant le parcours.

Ce ne fut qu'après un voyage de quarante-deux jours, le 21 août 1818, que le steamboat atteignit la ville de Saint-Louis. « Avant de quitter le bâtiment et d'entrer sur la terre que nous allons habiter, écrivit Mme Duchesne à la Mère générale, j'ai relu les paroles du Deutéronome qui m'avaient fait impression à Sainte-Marie-d'en-Haut; j'ai remarqué celles-ci : « Écoute, Israël; c'est aujourd'hui « que tu passeras le Jourdain. Ne dis pas dans ton cœur : « C'est à cause de ma justice que le Seigneur m'a conduit « dans cette terre, pour m'en mettre en possession. Ob- « serve et prends garde de ne jamais oublier le Seigneur « ton Dieu, et de ne jamais transgresser ses commande- « ments, ses jugements et les règles sacrées que je te « donne en ce jour[1]. » Telle est notre résolution à toutes. Que Dieu la bénisse[2]. »

[1] « Audi, Israel : tu transgredieris hodiè Jordanem. Ne dicas in corde tuo : Propter justitiam meam introduxit me Dominus ut terram possiderem. Observa et cave ne quandò obliviscaris Domini Dei tui, et negligas mandata ejus atque judicia et cæremonias quas ego præcipio tibi hodiè. » (Deuteron., IX, 1.)

[2] Saint-Louis, 22 août 1818.

CHAPITRE II

SAINT-LOUIS DU MISSOURI
ÉTAT DU CATHOLICISME DANS LA LOUISIANE
LE SACRÉ-CŒUR EST ENVOYÉ A SAINT-CHARLES

Août 1818

La ville de Saint-Louis, bâtie sur une base de roc, au-dessus du Mississipi, se dresse sur sa rive droite, à quelques lieues au-dessous du point où le Missouri vient se joindre au « Père des eaux », comme les indigènes appellent le Mississipi. Centre d'un cercle d'environ neuf cents milles de rayon, à égale distance de l'extrémité des grands lacs et du golfe Mexicain, des rivages atlantiques et du pied des montagnes Rocheuses, elle règne de là sur l'immense vallée que des collines boisées limitent seules à un horizon lointain. Des hauteurs environnantes, le coup d'œil est magique. En prolongeant ses regards devant ou derrière soi, on voit se déployer une campagne verdoyante, coupée du nord au sud par une large bande argentée et un peu sinueuse, qui semble une eau dormante, mais qui

n'en roule pas moins à la mer une des plus grandes masses liquides qui se meuvent sur le globe [1].

C'est la France qui, la première, a colonisé la vallée du Mississipi. Après avoir fondé la Nouvelle-Orléans, en 1718, à l'embouchure du fleuve, elle établissait en 1764, à cinq lieues en aval de son point de jonction avec le Missouri, un poste de commerce qu'elle appela Saint-Louis, du nom du plus grand de ses rois. Les débuts de la bourgade avaient été laborieux. Saint-Louis ne fut d'abord que le point de départ de ces hardis *trappeurs*, qui s'enfonçaient dans les déserts pour faire des échanges avec les Indiens, chasser le castor et le bison, et qui revenaient ensuite entreposer leurs pelleteries dans ce lieu de négoce, après chaque campagne. Dès l'origine, la religion avait eu sa place d'honneur dans la petite colonie. Le premier acte des fondateurs avait été de consacrer le sol à Jésus-Christ, en y élevant un autel. Un missionnaire, le Père Meurgu, y célébrait primitivement la messe sous une simple tente où il baptisait. Une petite église de troncs d'arbres avait remplacé la tente, en 1770. Rien, dans le village d'alors, ne faisait pressentir le berceau d'une grande ville.

A l'époque de l'arrivée de Mme Duchesne, Saint-Louis ne comptait guère que six mille habitants. Cependant la ville entrait dans une phase de progrès, qui devait faire un jour d'elle et de Chicago les deux reines de l'Ouest. Depuis 1803, elle avait été cédée, avec la Louisiane, aux États-Unis, par le premier consul; et soixante millions de francs avaient suffi à payer toute cette vaste province française, dont les limites n'étaient pas mêmes tracées, et

[1] V. *Le Monde américain, Souvenirs de mes voyages aux États-Unis,* par L. Simonin, p. 171 et suiv.; *Saint-Louis, ou la Vallée du Mississipi.* Hachette, 1876.

qui, dépassant la vallée du Mississipi, s'étendait jusqu'à l'Orégon, sur les rives du Pacifique! C'est de ce moment que date le progrès du défrichement des plaines alluviales, tout imparfaits qu'en fussent d'abord les instruments. La hache et surtout le feu avaient été longtemps l'unique ressource du pionnier, pour se faire une route à travers la forêt vierge ou parmi les hautes herbes de la plaine sans bornes. Mais il fallait ensuite cultiver, labourer et ensemencer. C'est dans ce but que nous venons de voir Mgr Dubourg rapporter d'Europe des instruments de travail plus perfectionnés. A mesure qu'on avançait, le désert reculait; ce qui n'avait été qu'un territoire vague parvenait au rang d'État. On calculait que la marche de la colonisation se faisait à la vitesse de quinze milles, ou environ vingt-cinq kilomètres, par an. La vapeur l'accéléra. Mme Duchesne, avant de mourir, devait voir le planteur fixer sa tente au delà du Missouri, à l'extrémité de la chaîne des Lacs, et Saint-Louis devenir une ville de cent cinquante mille âmes. Elle en compte aujourd'hui plus de quatre cent mille [1].

L'émigration favorisait ce vaste développement. Des lois protectrices et des institutions libérales, des concessions territoriales et des immunités habilement ménagées, attiraient au Nouveau-Monde tout ce que l'ancien avait de malheureux ou d'ambitieux, tous ceux qui avaient perdu leur avenir, tous ceux qui aspiraient à s'en refaire un autre. Mais il est à remarquer que, jusqu'à cette année 1819, ce mouvement ne s'était opéré qu'avec une grande lenteur. C'est à cette date seulement qu'il entre dans une

[1] Voyez, sur l'état de ce pays au commencement de ce siècle, *Voyage dans les deux Louisianes en* 1801-1803, par Perrin du Lac, ch. XXIII.

période d'accélération ; et au lieu que, depuis la guerre de l'indépendance, les États n'avaient reçu qu'environ deux cent cinquante mille émigrants, les relevés officiels constatent que, du 1er octobre 1819 au 31 décembre 1870, plus de sept millions cinq cent cinquante mille étrangers sont entrés dans ses ports [1].

Mme Duchesne arrivait donc à temps pour assister et s'employer elle-même au commencement de grandes choses; car le catholicisme, lui aussi, travaillait à une colonisation d'un ordre supérieur; et sa domination toute spirituelle gagnait progressivement des régions aussi différentes par leur foi que par leurs origines et leur histoire politique. On peut y remarquer, à ce point de vue, trois zones formant comme autant de bassins, où coule plus ou moins riche, plus ou moins pur, le courant de la doctrine chrétienne.

La première zone est celle qui, depuis sa découverte, avait été placée sous la domination de puissances protestantes. Elle renferme ce qu'on appelle la Nouvelle-Angleterre, comprenant aujourd'hui les États de Boston, New-York, New-Jersey, la Pennsylvanie, le Delaware, l'Ohio, le Kentucky, le Tennessee, le Maryland, la Virginie, les Carolines, la Georgie, et la plus grande partie de l'Alabama.

La seconde division embrasse ce qu'on appelait la Basse et Haute-Louisiane, comprenant, outre cette province : l'Indiana, l'Illinois, le Missouri, les Arkansas, une partie du Michigan, le Mississipi et une partie de l'Alabama. Possédé successivement par la France et l'Espagne, ce vaste territoire avait reçu de ses premiers maîtres la foi de l'Église romaine, dont il conservait encore l'héritage,

[1] Voy. M. Claudio Jannet, *Les États-Unis contemporains,* ch. XIII, p. 231. Plon, 1876.

mais de plus en plus compromis par la disette de prêtres, et entamé par le prosélytisme des sectes protestantes.

Nous ne parlerons pas ici de la troisième zone, comprenant les solitudes immenses qui s'étendent à l'ouest de l'État du Missouri depuis les montagnes Rocheuses jusqu'à l'océan Pacifique. C'est là qu'erraient encore les Indiens que visitaient quelques rares missionnaires, et vers lesquels ne cessa d'aspirer, comme nous verrons, le zèle apostolique de Mme Duchesne.

Dans la Nouvelle-Angleterre, peuplée originairement par les puritains émigrés d'Angleterre, sous le nom de *Pères pèlerins*, et auxquels s'étaient réunis successivement les quakers et les presbytériens, le catholicisme, assujetti aux lois tyranniques de Jacques Ier, de Charles II et de la reine Anne, avait subi en Amérique le contre-coup de l'ostracisme dont il était frappé dans la Grande-Bretagne. Au Maryland, les descendants des premiers compagnons de lord Baltimore avaient dû accepter le joug protestant ou apostasier; et les quelques prêtres épars dans la Nouvelle-Angleterre, vingt ou vingt-cinq à peine, soumis à la juridiction presque illusoire du vicaire apostolique de Londres, n'en recevaient qu'une impulsion singulièrement affaiblie, forcément inintelligente des besoins de la colonie lointaine, impuissante à y pourvoir, et d'ailleurs paralysée elle-même par la persécution de la métropole.

C'est de la séparation de l'Amérique et de l'Angleterre, par l'émancipation de l'Union américaine, que date pour la religion une ère de franche liberté, laquelle, à cette époque, était encore sans nuage. Au moment même où la France révolutionnaire rompait avec l'Église par la Constitution civile du clergé, le premier évêque catholique des États, Mgr John Carroll, venait siéger à Baltimore, d'après le vœu du congrès, et en vertu d'une bulle du pape

Pie VI. Cette bulle est du 6 novembre 1789! Par une profondeur miséricordieuse des conseils divins, l'orage qui, en France, secouait l'arbre du catholicisme jusque dans ses racines, allait transporter la semence de la vérité jusqu'au delà des mers.

Lorsque M[me] Duchesne arrivait en Amérique, quatre nouveaux évêchés avaient été érigés depuis 1810. C'étaient: Boston, où fleurissaient les aimables vertus de M[gr] de Cheverus; Bardstown, qu'édifiait le saint M[gr] Flaget; Philadelphie, gouverné par M[gr] Egan; et New-York, placé sous la houlette pastorale de M[gr] Connolly. Ces quatre nouveaux sièges étaient suffragants de celui de Baltimore, où venait d'être promu M[gr] Ambroise Maréchal, prêtre d'Orléans, sulpicien du mérite le plus distingué. Autour de ces pontifes se groupait une pléiade d'hommes apostoliques proscrits de leur patrie, et empressés de porter dans cette vaste colonie le bienfait de leur foi. Nommons, entre beaucoup d'autres, M. Matignon, le compagnon d'émigration de M[gr] de Cheverus; M. Dubois, alors curé de la paroisse d'Emmestsburg, plus tard évêque de New-York; MM. Duhamel et Moranvillé, revenus tous deux de la Guyane pour évangéliser les États de l'Union; le saint M. Bruté, futur évêque de l'Indiana; Charles Nerinckx, Édouard Fenwick et le dominicain Hill, tous trois des Pays-Bas; l'Alsacien Antoine Kohlmann, établi au collège de Georgetown sur le Potomac; enfin le vaillant Dmitri Galitzin, qui, renonçant à l'opulente fortune de ses aïeux, était venu remplir comme d'un fleuve de grâce les vallées de l'Alleghany [1].

[1] Voir, sur ces missionnaires, M. Moreau : *Prêtres français émigrés en Amérique*, in-12 ; Douniol. — Notices en Appendice d'*Elizabeth Seton*, p. 659 ; 1re édition. — Sur le P. Galitzin, art. du P. Desjacques dans les *Études religieuses*, juin 1873.

Si maintenant nous nous tournons vers la seconde zone, et en particulier vers ce qui avait été la Louisiane française, nous assistons pour ce pays à une heure solennelle. Cette province entière dépendait de l'évêque de la Nouvelle-Orléans, dont l'immense diocèse, jadis érigé sous la domination espagnole, comprenait presque tout le bassin du Mississipi, sur une étendue de plus de douze cents lieues, depuis l'embouchure du fleuve jusqu'au delà de Saint-Louis, dans le territoire indien [1].

La population de ce vaste territoire ne dépassait pas deux cent vingt mille âmes, parmi lesquelles on comptait cent vingt mille blancs et nègres et cent mille Indiens, appartenant à plus de cinquante tribus différentes [2]. Disséminés, éparpillés dans cette vallée immense, les colons y avaient échelonné un grand nombre de villes et de bourgades, si l'on peut donner ce nom à des cabanes en bois, que l'on pouvait enlever et même rouler à volonté. Tels étaient, sur la rive droite, outre la ville de Saint-Louis, Saint-Charles sur le Missouri; le Portage-des-Sioux, au lieu où les sauvages portaient leurs canots de la rivière dans le fleuve; Sainte-Marie-des-Barreins, où Mgr Dubourg fondait son séminaire; Saint-Ferdinand ou Fleurissant, où bientôt nous verrons s'établir le Sacré-Cœur.

Toujours sur la même rive, on trouvait Sainte-Geneviève, le Cap-Girardeau, la Nouvelle-Madrid et la Petite-Prairie; puis plus bas Arkansas sur la rivière du même nom, Providence, Saint-Joseph, la Pointe-Coupée et Bâton-Rouge. D'autres fondations plus à l'est étaient celles

[1] *Annales de la propagation de la Foi*, t. II, p. 43, lettre de Mgr Dubourg.

[2] *Annales de la propagation de la Foi*, no XXIX ; juillet 1832, p. 563.

de Vermillonville, le Grand-Coteau, les Opelousas et Natchitoches. De là, en remontant le fleuve, on trouvait, sur la rive gauche, la Nouvelle-Orléans, Yberville, Natchez; et toujours plus haut, la prairie du Rocher et Cahokia, presque en face Saint-Louis. Au delà, les tribus sauvages des Sioux et des Osages erraient dans les savanes et des forêts sans nom[1].

La population blanche professait généralement la religion catholique. Mais le protestantisme l'entamait fortement. Méthodistes, quakers, anabaptistes et presbytériens y avaient leurs ministres, leurs prêches, leurs écoles, « divisant Jésus-Christ, » selon l'expression de l'Apôtre; tandis que l'unitarisme, glorifié cette année-là même 1819, par un éloquent manifeste de Channing, entraînait au déisme les trop nombreux partisans d'une foi mal définie et d'une morale commode. Quant aux Indiens, beaucoup restaient infidèles ou l'étaient redevenus, et le nombre était petit de ceux qui, en souvenir des *robes noires* d'autrefois, désiraient des ministres de la *prière française*.

La moisson était donc grande, mais le nombre des ouvriers était petit. L'évêque espagnol de la Nouvelle-Orléans, don Louis Penalvez de Cardenas, ayant été transféré, en 1801, au siège métropolitain de Guatemala dans l'Amérique centrale, la Louisiane, bientôt après devenue américaine, avait été soumise à la juridiction de Mgr Carroll, évêque de Baltimore, qui l'administra par ses vicaires généraux jusqu'à la nomination et la consécration d'un évêque titulaire, qui fut Mgr Dubourg. Mais le clergé manquait partout. Sur ce vaste espace où l'on compte aujourd'hui deux archevêchés et neuf évêchés suffragants, qua-

[1] V. une excellente Statistique dans les *Annales de la propagation de la Foi*, nº XVIII; septembre 1828, p. 497 et suiv.

rante prêtres à peine étaient disséminés lorsque Mgr Dubourg s'était rendu en France, comme nous l'avons vu, pour y recruter une milice, encore trop peu nombreuse, mais digne par son zèle d'une si riche conquête. Tous ceux qu'il avait amenés étaient de véritables ouvriers de l'Évangile, quelques-uns étaient des hommes éminents et des saints. Nous apprendrons à connaître Félix de Andreis, Joseph Rosati et Léon de Nekere, par leurs relations avec Mme Duchesne. Le plus grand nombre de ces prêtres, ainsi qu'Acquaroni et le frère Blanca, étaient des lazaristes italiens. D'autres appartenaient à divers ordres religieux ou au clergé séculier, comme Antoine Blanc, Mathias Loras, Chalon, Michel Portier. Mgr Dubourg les avait recrutés en France et en particulier dans le diocèse de Lyon, qui commençait à devenir ce qu'il est aujourd'hui : une pépinière d'apôtres pour les missions étrangères.

A son retour de France, Mgr Dubourg laissa la Nouvelle-Orléans et la Basse-Louisiane, où il avait rencontré de graves difficultés, à un administrateur, et s'en fut établir sa résidence à Saint-Louis, comme au poste le plus avancé de la conquête apostolique qu'il entreprenait.

C'est là que le 21 août 1818 Mme Duchesne, obligeamment conduite par le patron du steamboat, le capitaine Reed, arriva enfin auprès de Mgr Dubourg, qui lui fit le plus paternel accueil. Au premier aspect de la demeure épiscopale, la supérieure put comprendre ce qui l'attendait dans cette rude mission. Une seule et pauvre chambre servait de dortoir, de réfectoire et de salle d'étude à l'évêque et à quatre ou cinq prêtres dont plusieurs étaient malades. Son église était une baraque en bois, trouée de toutes parts. Le 25 août, surlendemain de l'arrivée de la petite colonie du Sacré-Cœur, on y célébra la fête patronale. Mme Duchesne, habituée à la dignité des offices pontificaux

dans les églises de France, ne fut pas peu surprise de voir un si grand évêque se tenir debout près de l'orgue, comme un simple chantre, pour y soutenir le chant pendant une heure entière. « Nous voici bien au centre de la pauvreté, écrivait-elle de là quatre jours après; il y a grande apparence que nous sèmerons dans les larmes; heureuses de notre sort, s'il procure à d'autres de moissonner dans la joie, et de voir les enfants de nos prières les environner avec empressement[1]. »

Ce que Mme Duchesne trouvait en Amérique, c'était donc l'Église des temps primitifs avec sa pauvreté, mais aussi avec ses héroïsmes. Elle se fit de ce spectacle un encouragement. « Je bénis Dieu, écrivait-elle le 2 septembre à la mère Thérèse, de m'avoir caché les obstacles que nous avons trouvés, ou plutôt je le bénis de les avoir entrevus et d'avoir voulu les surmonter... Savez-vous ce qui m'excite? C'est l'exemple des saints pasteurs de ce pays, que le zèle transporte : d'un Mgr Cheverus, évêque de Boston; d'un Mgr Flaget, évêque de Bardstown, couchant dans une *houle* de sauvage, si percée que les cochons y entrent par les trous. Il dessert plusieurs paroisses, donne jusqu'à sa dernière chemise, et est si pauvre qu'il n'a pas deux sous pour payer le passage de la rivière. Il change la face du Kentucky, où l'on ne connaissait aucune religion il y a dix ans. Enfin, par-dessus tout, c'est l'exemple de Monseigneur, se faisant tout à tous, souffrant avec magnanimité, travaillant sans relâche, sans autres ressources que celles qu'il a tirées de France. Les peines ne lui manquent pas. Mais il est grand dans ses peines! »

Il était grand, en effet, cet évêque qui, au sein du plus complet denûment personnel, trouvait moyen de bâtir

[1] Saint-Louis, 29 et 31 août. A Mme Barat et à la mère Thérèse.

cathédrales, églises, collèges, etc., et d'entretenir chaque jour à ses propres frais plus de cinquante personnes, prêtres, clercs, séminaristes, pour le service de l'Église. Aussi magnanime de cœur qu'il était faible de corps, lui aussi avait connu la persécution révolutionnaire qui l'avait contraint de s'expatrier. Né dans l'île Saint-Domingue, de colons français, attiré de bonne heure vers le sacerdoce, amené en France pour y faire ses études ecclésiastiques, ordonné prêtre à Paris et entré dans la vénérable compagnie de Saint-Sulpice, il venait d'être mis, jeune encore, par M. Émery, à la tête de l'école préparatoire d'Issy, lorsque la veille du fatal 2 septembre 93, cette maison ayant été envahie et fouillée par les brigands marseillais et les fédérés du 10 août, il ne dut qu'à la faveur d'une absence fortuite, d'échapper au sabre des septembriseurs. Réfugié en Espagne, où il séjourna deux ans, il était ensuite parti de là pour l'Amérique, où une colonie de prêtres de sa compagnie s'était fixée à Baltimore, dès 1791. Mgr Dubourg résidait au séminaire de cette ville, lorsqu'il fut demandé par Mgr Carroll pour diriger le récent collège de Georgetown, près de Washington. C'est à un ministère pareil qu'on l'employa ensuite à la Havane, puis à Baltimore, où il fonda le collège Sainte-Marie, lequel prospéra à ce point que, dès 1805, la législature de Maryland lui conféra le titre d'Université. Professeur, prédicateur, controversiste, directeur d'âmes, il fut un des premiers à comprendre la vocation de l'illustre Mme Elizabeth Seton, et à la diriger dans la voie des œuvres qui la firent si grande. Nommé Vicaire apostolique de la Nouvelle-Orléans, il était donc venu en Europe, en 1815, recevoir à Rome même le sacre épiscopal; et c'est au lendemain de cette consécration que nous l'avons vu, tout rempli de l'Esprit-Saint, parcourir la France et les Pays-Bas, en embrasant tous

les cœurs du zèle le plus ardent pour les missions étrangères.

Son retour en Louisiane fut une véritable odyssée apostolique. Ayant débarqué au port d'Annapolis[1], il se rendit à Baltimore, et de là à Saint-Louis, en vrai pauvre de Jésus-Christ. A la tête des prêtres qu'il avait amenés, on le vit faire bravement cet immense parcours d'au moins cinq à six cents milles, à travers le Maryland et la Pennsylvanie, un bâton à la main, par des pays sans route, à travers d'épais halliers, se déchirant aux épines; et quand, près de Pittsburg, ses compagnons, le voyant épuisé de fatigue et les pieds ensanglantés, lui avaient amené un cheval : « Je ne m'en servirai pas, leur avait-il répondu. C'est au capitaine à donner l'exemple à ses soldats. » De Pittsburg à Louisville, la descente de l'Ohio s'était faite sur un bateau dont l'évêque était à la fois le patron, le pilote et le matelot, faisant le quart à son tour, et se succédant à la manœuvre lui et ses missionnaires. Dès que, touchant enfin au pays des Illinois, il s'était senti le pied sur le sol de ses missions, il avait commencé par y planter une croix, et à genoux il avait supplié le Rédempteur d'appliquer à cette terre tout le prix de son sang. Il avait profité de son passage par Louisville pour aller visiter près de là, à Bardstown, Mgr Flaget, un ami qu'il n'avait pas revu depuis huit ans. C'est dans sa compagnie qu'il était enfin arrivé à Saint-Louis, le 9 janvier 1818. Son peuple l'y attendait : il marcha droit à l'église, où toute la ville, catholiques et

[1] Mgr Dubourg fut l'apôtre de la flûte du roi *la Caravane,* qui le ramena en Amérique. Tous les matelots et bon nombre d'officiers se confessèrent à lui, et, arrivés au port, tous lui demandèrent à genoux sa bénédiction. Il était temps de pourvoir à leur salut éternel; car *la Caravane,* en retournant en France, fut assaillie par une tempête, et l'équipage périt presque tout entier.

protestants, le suivirent à l'envi, avides de le voir et de l'entendre [1].

Ayant précédemment dirigé ses missionnaires sur les différents points de son immense diocèse, Mgr Dubourg s'empressa d'assigner à Mme Duchesne et à ses religieuses le poste qu'il leur destinait. Ne pouvant les établir auprès de lui à Saint-Louis, où il n'y avait pas même une chambre à louer, l'évêque fixa leur résidence à Saint-Charles du Missouri. « C'est une petite ville à quelques lieues d'ici, leur écrivait-il précédemment; vous y trouverez toutes les convenances désirables, jardin, verger, etc. Une fois colloquées là provisoirement, nous examinerons où vous pourrez être mieux pour votre objet... Il faut défricher avant de cultiver. Vous et moi nous passerons notre vie dans ce travail ingrat; nos successeurs recueilleront dans ce monde; contentons-nous de recueillir dans l'autre. » L'évêque leur faisait d'ailleurs entrevoir de grands avantages dans cette station de Saint-Charles, qu'il croyait appelée à devenir une des villes les plus importantes du Nord de l'Amérique. « Située sur le Missouri, dont les bords, disait-il, deviennent de plus en plus habités, et qui va donner son nom à un nouvel État de la République fédérative, il n'y a pas de jour où elle ne voie arriver quatre ou cinq nouvelles familles, venant s'établir dans les terres dont la valeur augmente ainsi dans une progression effrayante. De plus, si l'on exécute le projet d'établir un canal qui, par l'Ohio et le Mississipi, doit ouvrir une com-

[1] Voir *Elizabeth Seton,* xxv. V. le *Journal de la traversée,* recueilli et copié par Mme Duchesne, *Archives du Sacré-Cœur,* n° 28. Ce recueil contient aussi des lettres fort édifiantes de MM. de Andreis, Rosati, Bighi, Moni, Richard, Brassac et Babad à Mme Fournier, sœur de Mgr Dubourg. Voir aussi les *Annales de la propagation de la Foi,* t. I, n° 1, p. 23.

munication par eau avec New-York, Saint-Charles aura ainsi des relations avec la France, plus promptes que par la voie de la Nouvelle-Orléans. »

Ces perspectives, ouvertes sur un avenir douteux, ne donnèrent pas le change à Mme Duchesne. Ayant toujours nourri, elle et ses religieuses, l'espérance de s'établir dans la ville épiscopale, sous le regard et la protection de Mgr Dubourg, au centre des secours nécessaires à leurs âmes, elle se voyait reléguée à dix lieues plus au nord, dans un isolement affreux. D'un coup d'œil elle embrassa l'étendue du sacrifice, comme elle s'en expliquait dans cette lettre au Père Barat : « Nous allons habiter une petite maison louée. Rien n'est commencé; rien ne peut être même conçu pour nos maisons. Monseigneur, qui fait maintenant bâtir une église aux frais des habitants qui s'en trouvent assez chargés, nous fait comprendre la difficulté de sa position; il nous dit d'aimer présentement notre abjection, et que les fruits viendront dans l'avenir. J'ai été devant lui comme un rocher qui reçoit les coups de poinçon. Je vais les yeux fermés : la Providence ouvrira la voie s'il lui plaît... Mes sœurs sont courageuses et plus ferventes que moi, elles voient la croix et l'embrassent [1]. »

Le courage, la ferveur, le généreux et amoureux embrassement de la croix, tels sont bien, en effet, les sentiments de cette lettre de Mme Octavie Berthold, écrite le 29 août à la mère Barat : « Ma bien digne mère, je vois tous les jours que vous avez accompli la volonté de Dieu sur moi en me laissant venir ici. A mesure que j'approchais du terme du voyage, mon cœur s'épanouissait; je sentais que plus il s'éloignait de tout ce qui lui était

[1] Saint-Louis, 29 août 1818, au P. Barat. — *Item*, 31 août, à Mme Barat.

cher sur la terre, plus il devenait grand... Nous aurons le bonheur de manquer de beaucoup de choses : oh! c'est alors que votre enfant nagera dans la joie la plus pure! » Puis répondant à une des préoccupations de la supérieure générale, à savoir le maintien de l'unité de l'Institut : « La maison de Saint-Charles, quoique à deux mille cinq cent douze lieues de Paris, sera, j'espère, unie d'esprit et de cœur avec celle de cette ville. Plutôt que de changer un *iota* dans notre manière de penser touchant notre société, je préférerais m'en retourner sans pain, sans argent, aimant mieux faire tout ce long trajet sans secours que de dévier du sentier que vous nous avez tracé. »

Si généreux que fût le sacrifice qui éloignait le Sacré-Cœur de Saint-Louis, il était d'autant plus douloureusement senti par Mme Duchesne, qu'elle ne voyait guère de chances de se rapprocher. « A moins d'un coup de Providence, écrivait-elle, rien ne nous ramènera à Saint-Louis. Les enfants seules nous désirent. Elles quitteraient toutes leurs parents, qui les gâtent, pour venir avec nous; mais, eux, ne sentent pas le prix de l'éducation chrétienne. Et tandis que même les esclaves donnent dans un luxe outré, qu'on bâtit des salles de spectacle et de bals, des temples, etc., pas un particulier, même les triples millionnaires, ne donnerait un sou pour une maison d'instruction. » Il faut dire, pour être juste, que ce jugement trop sévère sera rectifié plus tard par Mme Duchesne. Mais elle avait déjà senti le grand obstacle auquel son zèle devait longtemps se heurter : l'esprit utilitaire et l'amour des jouissances, qui gâtent les vertus de la race américaine, jusqu'à former un des traits caractéristiques de cette puissante nation.

Au nombre des enfants qui voulaient retenir Mme Duchesne à Saint-Louis, il faut mettre au premier rang les

filles du général Pratt. C'était dans sa maison que les cinq religieuses étaient descendues, et elles y recevaient de toute la famille la plus obligeante hospitalité. Mme Duchesne aimait à appeler M. Pratt « son père temporel ». — « Sa femme, écrivait-elle le 31 août, est la personne la plus estimable de Saint-Louis. Elle a cinq petites filles gâtées à l'excès, et qui nous aiment au point de vouloir toutes quitter leurs parents pour venir au couvent. Quand nous sortons, elles ont peur que nous ne nous en allions ; et Céleste surtout, au moins quatre ou cinq fois le jour, à temps et à contretemps, sollicite ses parents de la laisser venir chez nous. Ces cinq enfants ont les plus heureuses dispositions, avec des voix charmantes. Elles tiennent à toute la ville : c'est une fourmilière de petites cousines, toutes de tournure aimable, qui sont venues nous voir et voudraient nous suivre ; l'une d'elles n'a pas dormi de la joie qu'elle eut de notre arrivée. J'attribue cet empressement à l'inspiration de leurs bons anges. Les petites de couleur font la même chose, elles ont jusqu'à la bouche ouverte pour nous regarder ; et Mme Octavie en ayant placé une auprès d'elle à l'église, les autres lui disaient : « Toi, tu es bien heu-« reuse ! » Vous sentez que cette jeunesse est très attachante, ainsi que les sauvages que l'on voit ici. »

Un autre et puissant attrait eût retenu Mme Duchesne et ses filles à Saint-Louis, c'était la direction spirituelle de l'évêque, dont la rude franchise était loin de déplaire à ce mâle caractère : « Sa bonté ne l'empêche pas d'être ferme, écrivait-elle dans la même lettre. Il m'a déjà connue et dit mon fait. »

Il fallut bien cependant se résoudre à sacrifier ces chères espérances. Le 7 septembre 1818, la petite colonie se rendit à Saint-Charles. Mgr Dubourg accompagna lui-même la voiture à cheval, aidant les religieuses à passer la ri-

vière, tandis que les braves gens porteurs de leur bagage refusaient de recevoir un sou pour leur salaire, disant que « prêtres et religieuses leur représentaient Notre-Seigneur Jésus-Christ ».

Saint-Louis n'avait donc été, pour Mme Duchesne, qu'une halte de quelques semaines, un poste d'observation, d'où il lui avait été donné d'embrasser d'un regard l'état du catholicisme et l'œuvre des missions dans cette chrétienté. Saint-Charles du Missouri, où nous allons la suivre, ne sera pas non plus un séjour de longue durée. Il faut nous habituer à voir Mme Duchesne descendre dans des centres de plus en plus petits. Le comte de Maistre l'a dit : « Rien de grand n'eut jamais de grands commencements. » Mais il faut observer en même temps que l'influence de la sainte missionnaire déborde son action. Par la force incalculable de sa prière, de ses désirs, de son initiative, de son exemple, et surtout de sa vie de sacrifice, Mme Duchesne embrasse l'Amérique entière. Ses lettres en font foi. Ce sera donc rester fidèle à son histoire que de montrer, à mesure que nous avancerons, l'accroissement de cette Église dont, de ses humbles retraites, cette femme apostolique provoque et prépare au loin le développement, semblable à ces grands feux allumés sur les montagnes qui, non contents d'éclairer le foyer où ils brûlent, projettent encore leur clarté sur les campagnes lointaines.

CHAPITRE III

MADAME DUCHESNE A SAINT-CHARLES DU MISSOURI
ÉTENDUE DE SON ZÈLE. — SA PETITE ÉCOLE
LUTTE CONTRE LA DISETTE. — SON HÉROÏSME VAINCU
TRANSLATION A FLEURISSANT

1818-1819

Saint-Charles, où la petite colonie du Sacré-Cœur allait s'établir, était alors, après Saint-Louis et Sainte-Geneviève, le poste le plus important de la haute Louisiane. Toutefois sa population ne se composait guère que de cinq cents familles campées, plutôt que fixées, dans des cabanes de bois, à l'extrême limite du parcours du steamboat, en face de la tribu sauvage des Sioux.

Le Missouri, qui le baigne, sort des montagnes Rocheuses, d'où, grossi dans son parcours par de nombreux affluents, il arrive, après une série de chutes et de brisements, dans les prairies de l'État auquel il donne son nom, pour réunir ses eaux à celles du Mississipi, dans le voisinage de Saint-Charles. Une pareille position, au confluent de deux fleuves, ne pouvait manquer d'attirer l'attention des premiers explorateurs, qui firent de Saint-Charles un entrepôt de commerce, appelé, croyait-on, à un florissant avenir.

La maison que l'évêque avait louée pour le Sacré-Cœur dominait le Missouri, à une petite distance. Elle se composait de cinq petites chambres, avec une pièce un peu plus grande, au centre. Si exiguë que fût cette demeure primitive, on y trouva place pour une petite chapelle, que l'on orna de son mieux. Un jour Mme Duchesne, étant à Grenoble, avait trouvé, parmi les balayures d'une église, une relique de saint François Régis, et elle avait promis à son saint protecteur de la faire honorer quelque jour dans les missions, si elle obtenait la faveur de s'y rendre. La relique fut placée dans la chapelle de Saint-Charles, proche du tabernacle, comme un trophée de victoire. « Notre chapelle est grande comme le sanctuaire de notre maison de la rue des Postes, à Paris, écrivait Mme Duchesne, mais tout est dévot dans ce petit réduit. La statue de la sainte Vierge en touche le plancher. Il y a un beau tableau du sacré Cœur avec plus de cinquante figures : il vient de Rome. » Un Sauveur ouvrant son cœur et venant aussi de Rome, une Naissance, une Adoration des mages ravissante, un reliquaire contenant sainte croix, épine, éponge, reliques de toute la famille de Jésus-Christ, de tous les apôtres, papes, docteurs de l'Église, etc., reliques de saint Ignace et de saint Régis[1]!... Comment Mme Duchesne ne se serait-elle pas trouvée consolée et satisfaite, ainsi tout entourée des objets de son culte? C'était le ciel, pour ainsi dire, qui descendait sur la terre, afin de l'assister.

Témoin du contentement de la petite communauté, l'évêque l'excitait par des paroles d'espérance : « Monseigneur nous anime par son exemple, écrivait encore la supérieure. Il dit que nous sommes le grain de sénevé,

[1] Saint-Charles, 8 octobre 1818.

que les plus grands biens se préparent : il s'est montré fort content d'Eugénie et d'Octavie. Les voyant rire en rangeant leur pauvre maison, il me disait : « Voyez ces « jeunes personnes qui auraient pu briller ailleurs et qui « sont si gaies dans leur position! Ah! c'est superbe! « Quant à nous, nous ne sommes que de vieux pécheurs. » Il a ajouté une autre fois : « Elles sont toutes bien dispo- « sées et plusieurs vont à grands pas[1]. »

Le 8 septembre, fête de la Nativité de la sainte Vierge, l'évêque célébra la messe sur un autel provisoire; puis le 11, il laissa Notre-Seigneur présent dans la petite chapelle. Il partit le lendemain, car il devait se rendre au Portage-des-Sioux, où Mme Duchesne eût bien voulu le suivre, car elle ne perdait pas de vue ses chers sauvages.

Avant de quitter Saint-Louis, le 14 septembre, Monseigneur envoya à Mme Duchesne l'approbation de l'Institut du Sacré-Cœur de Jésus pour tout le pays de sa juridiction. A cette approbation authentique, il joignit cette vive expression de sa reconnaissance : « Je n'ai qu'à remercier Dieu de ce que, vous envoyant vers des contrées confiées à ma sollicitude, il a comblé les vœux que je forme pour l'éducation de la jeunesse. La prospérité et l'avancement de votre établissement seront, n'en doutez pas, l'objet constant de mes efforts; et je croirai tout le temps de mon épiscopat, quelque long qu'il puisse être, parfaitement employé, si je puis réussir à consolider et à propager votre Institut dans mon diocèse. »

Mais cet Institut, établi pour les besoins de l'ancien monde, allait-il s'accommoder aux chrétientés du nouveau? Ç'avait été d'abord un doute pour l'évêque : « Dans

[1] Saint-Charles, 12 septembre 1818. *Autogr.*

le principe, dit le journal écrit par Mme Duchesne, Monseigneur avait songé à changer quelque chose à nos règles, pour nous conformer aux idées du pays. Mais ayant reçu de toutes la même réponse, que nous ne changerions rien sans la permission de notre supérieure générale, il dit : « Vous êtes cinq têtes dans un seul « bonnet ; » et plus tard il reconnut qu'il ne fallait rien changer. »

Trois semaines après, Mme Duchesne recevait un encouragement bien autrement élevé que celui de l'évêque, quelque précieux qu'il fût. Le cardinal Litta, naguère interrogé par M. l'abbé Perreau, nous nous en souvenons, sur l'opportunité de la mission du Sacré-Cœur dans les États de l'Amérique, lui avait transmis dans les termes suivants la réponse de Pie VII, dont communication fut aussitôt donnée à Mme Duchesne par la mère Barat. Son Éminence écrivait : « J'ai trouvé que le Saint-Père avait déjà connaissance de cet heureux événement, qu'il a appris avec bien de la satisfaction ; et il renouvelle sa bénédiction apostolique à ces bonnes religieuses : « Je me réjouis « beaucoup de cette expédition, a dit Sa Sainteté, et je « prie le Seigneur qu'il daigne bénir les pieuses inten- « tions de celles qui, pour la gloire de son nom, ont « quitté généreusement leur patrie et leurs parents. J'es- « père que Dieu accomplira les desseins de sa miséricorde « sur cette vigne à laquelle il envoie maintenant de nom- « breux ouvriers[1]. »

A cette lettre en français du cardinal Litta, en était jointe une autre du cardinal Fontana, écrite en latin, et également adressée à M. Perreau : « Sa Sainteté, disait-

[1] Rome, 3 avril 1818, copiée par Mme Duchesne, Recueil in-fo, p. 15.

elle, a vu avec bonheur comment, abandonnant tout pour suivre Jésus-Christ et s'élevant au-dessus de la faiblesse de leur sexe, ces courageuses filles n'ont pas craint de franchir un vaste espace de mers, afin de transporter leur pieux Institut dans des pays sauvages, et se consacrer ainsi à la plus grande gloire de Dieu, à l'honneur de l'Église et au salut des âmes. Sa Sainteté leur souhaite donc les succès les plus prospères, et elle a donné dans les termes les plus tendres sa bénédiction apostolique, non seulement à celles qui sont déjà parties, mais encore à celles qui se disposeraient à partir un jour. Il ne vous reste donc plus qu'à leur faire part de la bienveillance paternelle de Pie VII, et à procurer ainsi à ces saintes filles une consolation précieuse dans leurs peines et un soulagement bien dû à leurs travaux [1]. »

Mme Duchesne comprit l'importance de ces pièces qui plaçaient son entreprise sous la consécration la plus auguste du monde. Elle voyait désormais sa petite nacelle naviguer, pour ainsi dire, à la remorque de la barque insubmersible de saint Pierre, et elle s'écriait dans une lettre du 8 octobre : « Que de douces larmes ont coulé de mes yeux en voyant le souverain Pontife ajouter son autorité et sa bénédiction à tant d'autres signes de la volonté de Dieu sur notre mission !

« Demain nous chanterons un *Te Deum*, et on dira une messe d'action de grâces. »

M. l'abbé Perreau fit suivre ces deux documents d'une longue lettre personnelle à Mme Duchesne. C'est une lettre de direction spirituelle et temporelle, tout éclairée des lumières de l'esprit de sagesse, tout embrasée des feux

[1] Centocelle, 10 avril 1818, copie de Mme Duchesne. — *Ibid.*, p. 16.

de l'esprit de charité. « Voici, ma très chère fille, lui dit-il, la première lettre que j'ai la consolation de vous écrire depuis votre départ pour la *Terre promise*... Quelque misérable que je sois, vous êtes persuadée que j'ai cependant assez à cœur la plus grande gloire de Dieu et le salut de ces pauvres Indiens, rachetés au prix du sang de Jésus-Christ, pour ne pouvoir oublier les personnes que Dieu daigne appeler à aller cultiver cette vigne jusqu'ici trop peu favorisée de la rosée du ciel. Il y a plus, ma chère fille : les liens spirituels que la divine Providence m'a fait contracter avec vous, me sont trop précieux pour ne point y tenir jusqu'à la mort. C'est la charité qui les a formés, et le divin Cœur de Jésus daignera, j'espère, en retirer sa gloire. »

M. Perreau demandait à sa fille spirituelle que la prière fût le lien de leur affection. Puis, comme Mme Duchesne lui avait témoigné son désir du martyre, M. Perreau s'écriait : « Qu'il est doux pour une âme qui aime Dieu de finir sa vie mortelle par un tel sacrifice! Mais croyez-vous toujours indigne d'une si belle fin, et vivez seulement dans la ferme résolution de vous donner sans réserve à votre divin Époux, et de lui accorder toujours de *grand cœur* tout ce qu'il vous demandera. »

Au bout de quelques semaines, Mme Duchesne put se rendre compte du milieu dans lequel allait s'exercer son apostolat. La population de Saint-Charles, comme celle de tout ce pays, était formée d'un mélange d'Américains venus de l'Est, de créoles d'origine canadienne et française, d'Allemands, d'Irlandais, et enfin de métis, de sauvages et de nègres. C'étaient comme autant de couches d'une terre d'alluvion, où chaque race, en débordant, apportait ses sédiments et constituait le sol d'une nouvelle patrie.

Là se donnaient rendez-vous les chasseurs, trappeurs, aventuriers de toute sorte qui formaient l'avant-garde de la civilisation, tandis que celle-ci grossissait chaque jour son armée de colons, portant la charrue dans les humides prairies du Far-West. Mme Duchesne suivait avec les yeux du cœur les nombreuses familles qui passaient par Saint-Charles pour aller fonder des établissements. Il n'y avait pas de semaine, et presque pas de jour, ainsi qu'elle le rapporte, où elle ne vît passer de ces bandes d'ouvriers, emmenant avec eux leurs femmes, leurs enfants, un peu de bétail et des instruments de culture, pour de là s'enfoncer dans le désert fertile. C'était l'objet continuel de son admiration autant que de son envie; et dans cette émigration d'hommes de toute race, au lendemain de notre cataclysme révolutionnaire, il lui semblait voir quelque chose de semblable à ce que vit le genre humain, quand, après le déluge et la confusion des langues, les tribus de toute la terre prirent possession d'un monde vierge ou renouvelé.

Mais ce qui dans ce mouvement préoccupait avant tout l'esprit de Mme Duchesne, c'était l'avancement des affaires de Dieu. Elle bénissait la pensée qu'avait eue le Père Jésuite supérieur de Georgetown, d'acquérir des terres dans le haut Missouri, pour y faire fleurir le saint Évangile. Elle voyait s'élever près de là Franklin, où elle se figurait que les mêmes Pères fonderaient prochainement un collège : « De là, écrit-elle, ils s'étendront, par petites habitations, à deux cents lieues plus loin, jusque dans les terres où la foi n'a pas été connue... Les Lazaristes ont commencé leur séminaire aux Barreins ou Bois-Brûlé, la chrétienté la plus fervente du pays. Les ecclésiastiques de M. Liautard commencent leur collège à Saint-Louis. On continue à croire que ces pays sont appelés à devenir con-

sidérables, et que le Missouri va former, cet hiver, un nouvel État dont le chef-lieu sera Saint-Louis. Il s'établira un grand commerce sur le fleuve avec les Sioux et les autres tribus sauvages[1]. » Mais derrière ce commerce, il en était un autre qui seul préoccupait le zèle de Mme Duchesne : c'était l'acquisition, pour ces populations, de la perle précieuse du royaume de Dieu.

Or il fallait l'acheter au prix de luttes pénibles contre les vices de ce peuple singulièrement mêlé. Une immoralité effroyable, dégradante, avait été le fruit de cette existence indépendante et nomade du colon, vivant isolément, sans foyer, sans autel, avec le seul souci de s'enrichir et de jouir. « Il y a quelques années, écrit Mme Duchesne, on aurait pu voir ici les bacchanales des païens; des filles à demi nues, une bouteille de wiskey d'une main, tenant un homme de l'autre, dansant, sans travailler, tous les jours de l'année! Maintenant il y a plus de dehors honnêtes, mais une immoralité égale à celle des sauvages. » La régénération, pour être profonde et durable, devait commencer par l'éducation. C'était au Cœur de Jésus de ramener la vie dans ce corps menacé de décomposition. Voilà pourquoi les Jésuites établissaient leurs collèges partout où ils pouvaient; voilà pourquoi aussi le Sacré-Cœur de Saint-Charles s'empressa, dès le mois d'octobre, d'ouvrir un pensionnat, avec une école gratuite pour les enfants pauvres.

Celles-ci y vinrent en bon nombre. Mais quelles ignorances et quelles habitudes elles y apportèrent! Il faut le demander à Mme Duchesne : « Elles ne savent, dit la même lettre, ni ce que c'est que l'enfer, ni même ce qu'est la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Lors-

[1] Saint-Charles, 20 novembre 1818.

qu'on leur raconte sa naissance, sa mort, vous les voyez toutes la bouche ouverte. Je suis obligée de leur dire à tout moment : « Mais c'est très vrai, au moins! » A part deux, ces enfants en sont aux lettres... Avec l'ignorance, il faut vaincre le luxe. Nous avons des pensionnaires qui ont plus de robes que de chemises, et surtout que de mouchoirs. Il leur faut des robes brodées, de levantine de couleur, avec des garnitures et manches de tulle et de blonde[1]. »

L'ardente amie des pauvres et des délaissés eût volontiers admis dans sa petite école les enfants des négresses et des mulâtresses. M. l'abbé Perreau, consulté par elle, déconseilla ce mélange. C'eût été s'anéantir que d'agir de cette sorte. Mais, par un autre côté, il respectait aussi, il partageait les vues charitables, généreuses de Mme Duchesne sur cette race dédaignée, en faveur de laquelle il élevait à son tour cette protestation : « En principe, répondait-il à la supérieure, vous ne pouvez admettre l'exclusion des négresses et des femmes de couleur, ni pour l'instruction et le pensionnat, ni même pour l'état religieux. Je crois que vous devez tellement tenir à cela que si vous aviez une existence indépendante, je préférerais que votre zèle commençât à s'exercer sur les infortunées, que leur abjection rend plus précieuses au Cœur de Jésus-Christ. Ainsi, ma chère fille, que le premier mouvement de votre cœur vous porte toujours de leur côté, parce que vous serez plus sûre d'y trouver votre divin Époux, qui se plaît dans l'humiliation[2]. »

Enfin les sauvages étaient un autre attrait, l'attrait foncier et persistant de Mme Duchesne. Quand elle les voyait

[1] Saint-Charles, 8 octobre 1818. — [2] Paris, 29 août 1818. Rec. in-fº, p. 17, lettre 13e.

passer sur les rives du fleuve par familles errantes, les hommes portant leurs armes, les femmes leurs enfants, vêtus de quelques haillons, défigurés par le tatouage, le visage, les oreilles, le nez ornés de pendants de plomb et de fer-blanc, la tête coiffée de plumes, portant sur leurs traits parfois singulièrement nobles l'expression mélancolique et le deuil anticipé d'une race près de s'éteindre, elle sentait redoubler son zèle pour leurs âmes. Elle ne dissimulait pas leurs vices néanmoins, et elle écrivait : « Nous nous faisions jadis la douce idée d'instruire des sauvagesses dociles et innocentes, mais la paresse et l'ivrognerie atteignent les femmes comme les hommes. Nous n'avons pas encore de ces enfants à l'école, nous n'avons que des métisses nées de sauvagesses et de blancs, qui réunissent la misère morale des deux espèces. » Mais, loin de se décourager, Mme Duchesne ajoute : « Je n'en suis pas moins persuadée que Dieu a eu ses desseins en nous amenant ici[1]. » Ces desseins, selon elle, c'était l'apostolat des sauvages du Nord.

Le premier mouvement de Mme Duchesne, en présence de ces chères âmes, fut de leur présenter le Cœur sacré de Jésus. « Déjà, écrivait-elle dès le mois de novembre, le sacré Cœur brille dans plusieurs églises, car j'ai ressuscité, pour le représenter, mes anciens talents en peinture et en fleurs. » Et dans une autre lettre : « Nous avons eu le bonheur de le faire honorer en plaçant son image dans les églises qui nous environnent. Dans plusieurs sanctuaires, elles sont substituées à celles que l'ignorance y avait mises, comme au Portage-des-Sioux, où Vénus et Bacchus décoraient les murs. » Ce Cœur de Jésus était aussi le sujet des chants de la petite école : « A Saint-Charles, dit

[1] Nov. 1818 ; — 16 déc. 1818.

Mme Duchesne, personne ne savait répondre *Amen* à l'église. Maintenant nos externes chantent à la Bénédiction, et ont déjà appris des cantiques au sacré Cœur. Elles sont pleines d'émulation et de facilité. M. Richard, notre curé et notre aumônier, était ravi le jour de la Toussaint, qui a terminé pour elles une retraite de trois jours[1]. »

M. l'abbé Richard, — qu'il ne faut pas confondre avec l'illustre M. Gabriel Richard, l'apôtre du Michigan, — était, comme ce dernier, un véritable prêtre selon le cœur de Dieu. Son grand corps amaigri, sa physionomie méditative et austère lui donnaient un aspect anachorétique plus propre à inspirer le respect que l'attrait. Ce n'en était pas moins un homme excellent, du plus noble caractère, qui cachait, sous l'extrême réserve de sa parole et de ses manières, le cœur le plus dévoué : « Il ne m'a pas flattée, je lui ai cette obligation, » disait Mme Duchesne. Toutefois l'homme n'était rien pour cette âme toute à Dieu; et elle avouait que « son cœur n'avait d'élan que vers ceux de Jésus, de Marie et de saint François Régis[2] ».

La même flamme était au cœur des collaboratrices de Mme Duchesne : « Ah! témoignait celle-ci, il faudrait être des saintes pour travailler ces cœurs si peu préparés encore. Il m'est d'autant plus douloureux de ne l'être pas! Quant à Octavie et à Eugénie, elles marchent à grands pas vers la perfection, et le peu de bien qui se fait ici se fait par elles... Eugénie plaît à tout le monde; et quand nous paraissons toutes trois, les yeux sont sur elle, surtout quand elle parle[3]. » De son côté, Mme Audé, loin de se prévaloir de ces avantages, protestait à Mme Barat qu'elle n'était et ne voulait être que la plus petite enfant et de la

[1] Saint-Charles, novembre 1818. — [2] Saint-Charles, 17 septembre 1819. — [3] Saint-Charles, 8 octobre.

fondatrice et de la Société : « Semblable à un enfant qui n'a de force que lorsqu'il se sent appuyé sur sa mère, lui écrivait-elle, je n'en ai qu'en me rappelant le bonheur que j'ai de vous être unie par le titre toujours plus cher de votre *petite fille*. C'est sur ce titre que repose toute la joie de mon âme. C'est dans la Société que j'ai trouvé la vie : en m'en éloignant je la perdrais. »

Entre les éléments qui constituent et assurent une fondation religieuse, nous venons de dire le premier : l'élément spirituel. Mais il en est un autre : l'élément matériel; et, si secondaire qu'il soit, il faut en tenir compte dans les choses de ce monde. Or, ici cet élément faisait défaut entièrement. Comme Mme Duchesne l'avait prévu tout d'abord, Saint-Charles était un tombeau, et il n'y avait pas deux mois qu'elle y était entrée, que s'ouvrit contre la faim, la misère, le climat, une lutte désespérée, dont l'issue ne pouvait manquer d'être funeste.

D'abord on eut bientôt acquis la certitude qu'il fallait renoncer à vivre des ressources d'un pensionnat payant : les élèves ne venaient pas. Tandis que l'école gratuite se remplissait d'enfants, de l'autre côté, au contraire, les deux demoiselles Pratt, Émilie et Thérèse, et Pélagie Chouteau, toutes trois amenées de Saint-Louis, faisaient toute la fortune de l'établissement. Un tel état était la ruine à très bref délai. Mme Duchesne et ses filles l'envisagèrent sans faiblesse; et, résolues de tout souffrir plutôt que de déserter, elles cherchèrent dans leur travail, leur patience et des privations inouïes, le moyen de prolonger du moins leur existence, si c'est une existence que la vie misérable que nous allons décrire.

Le petit domaine de Saint-Charles consistait en deux arpents, gratuitement décorés du nom de jardin et de verger, et tellement en halliers qu'on n'y pouvait passer.

« On ne peut avoir d'ouvriers pour le cultiver même à dix francs par jour, écrivait Mme Duchesne. » Elle-même se mit à l'œuvre avec ses religieuses. Dès le 8 octobre, elle dit dans une de ses lettres : « Nous faisons ici des métiers nouveaux : nous bêchons le jardin, nous menons boire les vaches, nous portons le fumier, nous nettoyons l'étable, la seule du pays, car ici les animaux courent à l'aventure. Cela me convient à moi. Pour mon bien et pour celui des autres, je me verrai avec plaisir aux derniers emplois de la maison [1]. » — « J'étais d'un naturel de servante, dit-elle ailleurs; il faut bien autre chose pour conduire les âmes! Mais Dieu fait tout par lui-même [2]. »

L'évêque soutenait de son mieux les courageuses filles, mais plus par son exemple que par ses subsides, car lui-même était pauvre : « Mes filles, leur disait-il, vous ne serez jamais aussi mal que j'ai été. » Il fallait se contenter de cet encouragement.

Ce n'était que le commencement. Trois mois à peine après l'arrivée à Saint-Charles on se trouva dans un dénuement effroyable, dont on peut prendre l'idée par cette note du journal de Mme Duchesne : « Une disette générale nous prive de pain, même de pain de maïs : après quinze jours on en a! L'eau est encore plus difficile à se procurer, n'ayant point de puits; et une source, remuée par les pieds des animaux ou gelée, aide peu. Enfin un homme complaisant, moyennant une barrique mise sur une charrette, nous apporte du Missouri de l'eau qu'il faut clarifier [3]. »

L'hiver vint aggraver cette situation. Rien n'est plus inégal que la température d'un pays où l'on passe presque subitement de l'ardeur des tropiques aux frimas de la Nor-

[1] Saint-Charles, 8 octobre 1818. — [2] *Ibid.*, au P. Barat.

[3] Mme Duchesne, Journal de Saint-Charles, *autogr.*, p. 16.

wège. Quinze jours après la date de la note qu'on vient de lire, au milieu de décembre, Mme Duchesne écrivait que tout le fleuve était gelé : « Il fait si froid que l'eau gèle à côté du feu, de même que le linge qu'on met auprès pour sécher. Nous avons eu le bonheur de manquer de pain et d'eau. Je m'étais attendue à la première privation ; mais je ne m'imaginais pas qu'au bord du Missouri nous puissions, en voyant couler ses eaux abondantes, en manquer nous-mêmes. Marguerite est revenue aujourd'hui, rapportant des deux sources voisines un seau à moitié plein, et de la glace dans l'autre. Ni portes ni fenêtres ne ferment ; nous avons du bois trop gros, et personne pour le refendre ; personne ici ne travaille que pour le besoin du moment ; on a trop d'orgueil pour paraître mercenaire [1]. »

Progressivement on en vint bientôt à manquer de tout. Bloqué par les glaces du fleuve, et forcé de renoncer à se procurer des vivres par la voie du steamboat, qui ne naviguait plus, on en était réduit à une maigre provision de maïs, de pommes de terre et de poissons salés. Point d'œufs, point de beurre, point d'huile, sauf de l'huile d'ours, « laquelle est détestable, » nous apprend Mme Duchesne. Bientôt toutes les denrées s'élevèrent à un prix tel, qu'il devint inabordable à la bourse des sœurs. D'ailleurs on ne voyait plus d'argent dans le pays. Pendant quelque temps, on y suppléa avec perte, au moyen de billets émis par des banques du Sud. Presque toutes ces banques croulèrent, et le crédit fut complètement abîmé dans ce gouffre. Ce fut l'heure du brigandage, du vol, de la dévastation. On n'entendait parler que d'empoisonnements, de meurtres et d'incendie. Parfois, la nuit, Mme Duchesne et ses sœurs étaient réveillées en sursaut par un

[1] Saint-Charles, 16 décembre 1818.

mugissement semblable à celui d'une violente tempête, et leurs yeux en s'ouvrant étaient éblouis par une clarté rougeâtre qui embrassait l'horizon d'une vaste ceinture. C'était l'embrasement des herbes de la savane, qui roulait ses ondes de feu jusqu'aux portes de Saint-Charles; et si l'on n'eût eu soin, jour et nuit, de défendre les fragiles maisons contre les mèches enflammées que le vent apportait, le village, tout en bois, eût été réduit en cendres dans l'espace de quelques heures. Ainsi toutes les horreurs d'une ville assiégée, affamée et livrée à l'ennemi, devaient se réunir, au début de cette campagne, pour amener l'entreprise à une ruine certaine.

Mme Duchesne, la première, se vit sur le point de succomber. Habituée à se priver de tout pour ses quelques pensionnaires et pour ses religieuses, souffrant dès lors au double, elle sentait dans son être une débilitation qu'elle prit un moment pour une réponse de mort. Quand on sait l'énergie de cette nature virile, on comprend la sinistre signification des paroles suivantes : « J'ai de la consolation, écrivait ce grand cœur, à me sentir décroître pour le corps et pour l'âme : cela rapetisse devant Dieu et présage la fin. »

Aucun découragement n'entrait dans ces paroles. La confiance, l'action de grâces, l'allégresse, la force, planent constamment au-dessus de tous ces sacrifices, et dictent à Mme Duchesne des phrases telles que celles-ci : « Nous sommes cependant contentes dans cette disette. — Il y a de la consolation dans ce dénuement et cette dépendance journalière d'un secours visible de la Providence... Notre état actuel est tel que nous avons pu le désirer, c'est-à-dire couvert d'épines et de difficultés, mais adouci par l'onction de la grâce, et allégé par la bonne Providence, dont la main se fait sentir à tout moment. — Je ne doute pas de la Providence et de ses volontés pour la propagation de

son œuvre dans ces pays [1]. » De pareilles protestations, au sein d'une situation si triste et si sombre, sont des étoiles dans la nuit.

Le printemps, en ranimant la santé délabrée de Mme Duchesne, vient redoubler encore cette confiance en Dieu. Elle écrivait alors : « J'ai cru avoir perdu ma santé ici; mais elle s'est renouvelée, et je ne souffre de rien. J'aurais cependant bien besoin d'expier ! mais les consolations l'emportent sur les peines... Aussi ma prière n'est-elle qu'une effusion d'action de grâces pour la connaissance de cette tant désirée volonté de Dieu, laquelle paraîtra encore mieux dans la suite, lorsque le Sacré-Cœur et ses filles étendront le règne de Jésus-Christ dans ces nouvelles terres [2]. »

Survint une nouvelle épreuve, mais celle-ci tellement marquée du signe manifeste de l'assistance divine, que la foi y consola la souffrance de l'amour. Le jour du jeudi saint 1819, le saint Sacrement reposant sur l'autel de la petite chapelle, posé sur la patène, le feu prit aux draperies, et se communiqua avec tant de promptitude, que tout l'intérieur de ce sanctuaire fut brûlé; et la maison entière l'eût été de même inévitablement, si une pluie tombée providentiellement n'eût fourni assez d'eau pour empêcher les flammes de gagner le plancher. Mme Duchesne raconte dans une lettre saisissante qu'elle croyait les saintes espèces entièrement consumées et qu'elle s'en désolait, lorsque, s'approchant de l'autel incendié, elle aperçut au centre comme un petit carré noir. « Je le soulevai, dit-elle; dans ce carré calciné je reconnus la pale qui recouvrait la patène. Le calice ayant été renversé par l'incendie, Notre-Seigneur

[1] Saint-Charles, novembre 1818 et 5 janvier 1819.
[2] Saint-Charles, 15 mars 1819.

était tombé de dessus en cet endroit sans quitter la patène, et l'hostie était blanche sous cette pale en charbon. Je pris la patène avec Notre-Seigneur, et le mis dans le tabernacle. Nous passâmes la nuit en adoration, admirant la bonté de Dieu, qui nous avait laissé le plus précieux : le tabernacle avec le saint Sacrement, la sainte Vierge, les reliques et le tableau du sacré Cœur[1]. » Il leur semblait que Jésus avait voulu leur faire comprendre, par cette préservation, que tout pouvait périr, mais que Lui seul resterait dans la ruine de tout.

Le même courage, au sein des mêmes difficultés, présidait à l'œuvre de l'éducation dans la petite école. Il n'était pas facile à ces pauvres étrangères de labourer ce champ des âmes resté longtemps inculte, desséché par l'orgueil, brûlé par les passions. L'ignorance de ces enfants n'avait d'égale que leur orgueilleuse arrogance. Que si, pour les exciter à secouer leur paresse, on leur citait l'exemple des écolières de France : « Mais nous ne sommes pas des Françaises! » répliquaient-elles avec dédain. Et si l'une d'elles semblait se soumettre docilement : « Tu obéis comme une négresse, » lui jetaient avec mépris ses vaniteuses compagnes. Mme Duchesne accusait également l'incurable mollesse de ces enfants élevées, adulées, corrompues par les négresses, et témoins des désordres que l'esclavage introduisait au foyer de leurs pères. Le luxe, la danse, la toilette, l'indécence de la mise, l'empoisonnement des lectures malsaines, lui arrachent dans ses lettres des cris de douleur maternelle. Mais c'est une douleur forte, et elle s'empresse d'ajouter : « Si durant quelques instants nous sentons les épines, notre courage ne peut s'abattre. » Sur quoi elle-même s'anime à se confier en Dieu.

[1] Saint-Charles, 20 avril 1819. — *Item*, 25 avril, à Mme Bigeu.

La première communion est une époque de grâce : c'est le temps de la moisson pour le Sacré-Cœur. Elle donna à Saint-Charles une première gerbe d'épis, et on voit Mme Duchesne s'empresser d'en faire hommage à la Reine du ciel et au Dieu des prémices, dans les lignes suivantes : « Mme Eugénie Audé est vénérée dans sa classe. La première communion s'étant faite à la paroisse, le jour de l'Assomption, elle y a suivi ses enfants ; en quoi j'ai cru, ma mère, entrer dans vos intentions. Quand elle est revenue de là avec sa petite troupe de dix ou douze enfants, on disait en la voyant : « La voilà cette bonne vierge ! » Et un peu plus loin : « C'est la première communion qui a commencé à nous faire voir que bien des enfants sont capables d'une grande vertu. » Elle citait l'exemple d'une de ses enfants naguère fort orgueilleuse qui, grondée par son grand-père, s'était jetée à genoux pour lui demander pardon ; et d'une autre qui, pour vaincre le respect humain, avait porté huit seaux d'eau tout de suite, comme une esclave, par esprit de sacrifice et en préparation au grand Sacrement : « Elles s'y portent avec tant de zèle qu'il y en a qui vont trop loin, » disait Mme Duchesne.

Cependant, et nonobstant la faveur de l'opinion, le bon exemple des élèves, le courage des maîtresses, l'indigence était la même ; c'était à peine si, au bout d'une année, six ou huit pensionnaires étaient assurées à l'établissement. Mme Barat écrivait des lettres consternées : « Combien je regrette, mes chères filles, que Monseigneur vous ait placées dans un endroit si peu convenable à votre dessein ! Dans un village, loin des familles qui peut-être ne voudront pas éloigner leurs enfants, vous n'aurez jamais que très peu d'élèves. Que cette vue est effrayante pour votre mère et pour la Société[1] ! »

[1] Paris, 9 juillet et 27 septembre 1819.

On ne pouvait plus vivre dans ces conditions. D'autre part, le bail de la maison allait expirer; et Mgr Dubourg se refusait au vœu de la population, qui offrait un terrain aux dames du Sacré-Cœur pour une construction : « Saint-Charles, écrivait-il à Mme Barat, a le grave inconvénient pour les demoiselles de Saint-Louis et des environs, formant la majeure partie du pensionnat, que, pour s'y rendre, il faut traverser quelques marais dangereux dans les grandes eaux; et surtout le terrible Missouri, *impassable* pendant trois ou quatre mois de l'année. Le résultat a été que ces dames n'ont eu que peu de pensionnaires[1]. » Mme Duchesne elle-même, malgré son obstination à ne pas déserter son poste, convenait cependant qu'il n'était plus tenable. « Il a fallu, avouait-elle, voir un hiver ici, bien que ce fût un des plus doux, pour sentir que présentement nous ne ferions qu'y végéter, sans y faire un bien qui peut s'offrir ailleurs[2]. »

Elle avait donc consenti à se porter autre part. Elle et Mme Octavie Berthold, conduites par Mgr Dubourg et M. l'abbé de Nekere, qui devint plus tard évêque de la Nouvelle-Orléans, visitèrent l'emplacement que leur pasteur leur offrait au bourg de Fleurissant, très proche de Saint-Louis. Mais Saint-Charles allait-il être totalement délaissé? Était-on condamné à évacuer le fort sans y maintenir au moins une petite garnison? « Il m'en coûterait trop, écrivait Mme Duchesne, d'abandonner tant d'enfants intéressantes et dont plusieurs seront au sacré Cœur de Jésus. Il me paraît donc nécessaire de laisser pour le moment ma sœur Eugénie à l'école externe... Mme Eugénie est chérie de son école. En rentrant parmi ses enfants au sortir de sa retraite, elle a été reçue avec des larmes de

[1] Fleurissant, 30 octobre 1819. — [2] Saint-Charles, 15 février 1819.

joie qui ont fait couler les siennes. Depuis qu'on dit que peut-être nous nous en irons, plusieurs des grandes répètent : « J'aurai bientôt fait mon paquet aussi. » Même les plus jeunes insistent pour qu'on les emmène, disant qu'elles l'ont demandé au Cœur de Jésus [1]. »

Contrairement à ce désir, Mme Barat insista sur la nécessité de ne pas se séparer. C'était sage : on se soumit. Le 26 août 1819, Mgr Dubourg vint signifier aux religieuses que, vu l'expiration de leur bail de location, elles devaient se disposer à un prochain départ. Il eut lieu le 3 septembre. Le matin, M. Richard, ayant célébré la messe, fit un discours d'adieu à la petite colonie. « Il était attendri comme nous toutes, dit le journal, et s'est retiré bien triste, disant qu'il ne pouvait déjeuner ce jour-là. » — « Ce saint prêtre désespère de venir à bout de sa paroisse sans une école catholique, écrivait Mme Duchesne quelque temps après. Il a toujours été malade depuis notre départ. »

Mme Audé partit la première, escortant les effets de la communauté à la suite des charrettes qui les portaient au fleuve. Enfants et parents la rejoignirent sur le rivage, où « elle leur fit en pleurant les adieux de saint Paul », dit Mme Duchesne. Les enfants étaient à ses genoux baignées de larmes, et plusieurs des mères aussi. Il a fallu l'autorité du conducteur de la barque pour les arracher d'auprès d'elle; car elle était attendue à l'autre bord du Missouri, à la Charbonnière, par le curé de Fleurissant et plusieurs personnes [2]. »

Mme Duchesne fait une peinture vivante de son transbordement et de celui de ses sœurs. « Ce premier embar-

[1] Saint-Charles, 15 février 1819. — [2] Lettre du 28 septembre, et Journal, p. 9 et 10.

quement fut suivi de celui de ma sœur Octavie, avec deux pensionnaires. Je devais fermer la marche le soir avec les vaches et les poules, en compagnie de sœur Marguerite. Mais les vaches furent si révoltées de se trouver attachées et de marcher à la chaleur, qu'il fallut remettre le départ au lendemain de grand matin à la fraîche. Alors il nous fut possible de les faire avancer à force de choux que nous avions mis pour elles dans la charrette. J'étais moi-même partagée entre le soin des reliquaires et celui des poules. Nous passâmes le Missouri vis-à-vis Fleurissant. A la sortie de la barque, Marguerite et moi, nous rangeâmes en ligne, sur le rivage, elle les poules, moi les vaches, et leur donnâmes à manger avec une tendresse de mère. M. l'abbé Delacroix parut alors à cheval. Il guida notre route, faisant galoper son cheval pour rabattre nos vaches à chaque fois que celles-ci, heureuses d'être déliées, voulaient s'écarter et courir les bois[1]. »

Le berceau de Saint-Charles n'avait existé qu'un an. Appréciant le résultat de cette laborieuse année, Mgr Dubourg constatait, dans une lettre à la mère générale, que du moins le Sacré-Cœur avait réussi à vaincre les préventions de l'ignorance et de l'habitude contre l'éducation et l'instruction des jeunes filles. « Il faut du temps, concluait-il, pour amener un changement complet dans les idées. Cependant l'affluence des étrangers qui se portent vers ce territoire accélère cette réforme; et la vue du petit nombre d'élèves qui ont déjà recueilli les fruits du zèle de ces excellentes dames achève d'électriser même les indifférents. Aujourd'hui tous voudraient leur envoyer leurs filles. Si cela était ainsi, quelle heureuse métamorphose nous verrions dans les mœurs de cette population[2]! »

[1] Lettre du 28 septembre 1819, et Journal, p. 10.
[2] Fleurissant, 30 octobre 1819.

C'est à cette transformation que Mme Duchesne va travailler dans sa nouvelle résidence. A Saint-Charles, elle n'avait fait qu'ouvrir le sillon, et avec quelles peines! déposer la semence, et recueillir quelques épis. Mais le Sacré-Cœur reviendra y moissonner un jour. Telle fut constamment la part de cette ouvrière dans la culture du champ du Père de famille. A d'autres de récolter sur les terrains conquis; à elle d'ouvrir la voie à travers les ronces : elle est le pionnier de Dieu.

CHAPITRE IV

Mme DUCHESNE A FLEURISSANT
L'HOSPITALITÉ ; LE PENSIONNAT ; LE NOVICIAT
COMBAT ET VICTOIRE DU SACRÉ-CŒUR
SES PREMIÈRES NOVICES

1819-1821

Fleurissant ou Florissant était un simple village, à huit milles de Saint-Charles, et à environ quinze milles de Saint-Louis. Dans cet intervalle s'étendait une vaste prairie où jadis la tribu sauvage des Sioux avait établi ses huttes de campement, sous le nom de *Notaqua*. Au commencement du siècle, des Européens y avaient commencé le défrichement des terres; et, dès 1805, Fleurissant était regardé comme le grènier de Saint-Louis. Ses blés étaient renommés dans tout le Missouri, d'où ils descendaient par eau sur les marchés de la basse Louisiane.

Aujourd'hui ce pays présente, dans la belle saison, l'aspect d'une mer de verdure, d'où émergent çà et là les chênes rouges, noirs et blancs, les noyers, les érables, les arbres de toute essence, entremêlés de maisons qui en font un paysage d'une grâce variée. Mais, en 1820, on n'eût pas rencontré entre Saint-Louis et Fleurissant une seule cabane. C'était la plaine sans fin, déroulant comme

des vagues ses herbes ondoyantes; et, pour que la ressemblance fût plus complète encore, il n'était pas rare que le vent y soulevât, comme sur l'Océan, de violentes tempêtes.

L'intendant espagnol qui avait le premier dressé le plan du village lui avait donné, en souvenir des souverains de sa patrie, le nom de *Saint-Ferdinand,* sous lequel nous le trouvons fréquemment désigné dans la correspondance de Mme Duchesne. On y avait bâti une petite église, à l'ombre de laquelle une colonie de Trappistes chassés par la révolution avait trouvé asile jusqu'en 1812. Le curé, M. Dunand, était le dernier débris de cette humble communauté : on continuait dans le village à le désigner par le nom de Père prieur. C'est lui qui s'était chargé d'approprier la modeste habitation destinée aux religieuses. Mais présentement, les travaux n'étant pas achevés, celles-ci durent provisoirement prendre leur demeure dans une ferme que l'évêque avait achetée, au sein d'une solitude sauvage, environnée de grands bois.

Un prêtre y habitait, surveillant l'exploitation; c'était M. Delacroix, que nous venons de voir apparaître à cheval sur la rive du fleuve. Belge de naissance, il avait été du nombre de ces vaillants séminaristes de Gand, que Napoléon avait violemment incorporés dans son armée. Il en avait gardé une ardeur militaire qui le prédestinait à l'apostolat. Aussi, lorsque Mgr Dubourg était venu à Louvain faire une levée de missionnaires, Charles Delacroix, un des premiers, s'était hâté de demander une place dans la petite troupe. Les conquêtes hardies, périlleuses, le tentaient; et on le vit bientôt s'enfoncer dans les régions incultes du haut Missouri, où nulle *robe noire* n'avait encore osé s'aventurer. Intrépide comme un soldat, M. Delacroix ne craignait rien, ni le débordement des fleuves, ni

l'épaisseur des forêts, ni la rencontre des serpents et des bêtes féroces, ni la profondeur des nuits dans des contrées sans route. Le signe de la Croix était son arme dans le danger. Simple comme un enfant, avait-il à traiter une affaire importante, il ne manquait jamais, avant de s'adresser aux hommes, de s'adresser d'abord à leurs anges gardiens, et à chaque fois l'expérience lui avait démontré que ce n'était pas en vain qu'on se confiait en eux. L'évêque l'appelait lui-même familièrement *son ange*. Il en avait, en effet, le cœur pour aimer Dieu; et on eût dit qu'il en avait les ailes pour le servir.

Les religieuses apprécièrent tout de suite l'abnégation de ce prêtre selon Dieu : « J'arrivai le soir de notre départ à la petite maison, rapporte Mme Duchesne. Là j'appris avec peine que M. Delacroix avait quitté cette demeure qui nous était destinée, pour se mettre dans une cabane ouverte de toutes parts comme une cage d'oiseaux. » C'était une de ces huttes à claire-voie où les colons avaient coutume de mettre sécher le maïs. « M. Delacroix y entrait par un trou qui servait de porte et de fenêtre, et si étroit que nous n'avons pas pu y introduire une chaise[1]. » Exposé à tous les vents, le charitable missionnaire y avait pris une fièvre qui le dévorait depuis plusieurs jours. Apprenant son état, Monseigneur ordonna qu'on lui bâtît promptement une demeure fermée. On trouva de vieilles planches que l'on ajusta, et c'est ainsi qu'en huit jours « une chambre fut faite et parfaite », dit Mme Duchesne. On construisit auprès, sans plus de frais, une chapelle où l'on put garder le saint Sacrement. « Dès lors, dit cette femme de foi, nous fûmes établies selon nos vœux, car qui a Jésus a tout. » — « Le bon Dieu, dit-elle dans une autre

[1] Fleurissant, 28 septembre 1819, et Journal, p. 10.

lettre, y a été sans fenêtres pendant plusieurs jours, avec de gros trous au plancher, d'où parfois les pommes du fruitier tombaient dans le petit sanctuaire. C'est pourtant là que nous avons été pleines de consolations[1]. » La clef du Tabernacle est la clef du paradis pour les âmes célestes, et elle ouvrait au-dessus de cette petite demeure des horizons pleins de perspectives radieuses.

On était à la ferme, on vécut donc en fermières. Ici comme à Saint-Charles, on élevait du bétail; on paissait, on soignait et on trayait les vaches, qui souvent s'enfuyaient au loin dans la forêt durant l'opération; on récoltait et on épluchait le maïs, on cultivait les légumes; et parfois la rencontre de quelques fruits sauvages, durant la promenade à travers les bois, était une bonne fortune dont on s'empressait de bénéficier. Un petit taureau salé et une provision de farine achetée à crédit firent le fond des subsistances pendant toute une saison. On ménageait le bois; mais, hélas! chaque visite qu'on recevait du dehors épuisait la provision. « Car, dit Mme Duchesne, on y va largement dans un pays où l'on se moque des petits feux de Paris. » Force était bien alors à la communauté de retourner à la forêt pour chercher, ramasser et rapporter elle-même sa charge de bois de chauffage[2]. »

Au milieu de ces travaux, Mme Duchesne écrivait « qu'elle et ses filles surabondaient de joie ». Le 21 novembre, fête anniversaire de la fondation de la Société, elle adressa ces lignes toutes d'action de grâces et de jubilation à la mère Barat : « Mon cœur est toujours à vous, et les deux Sociétés n'en feront jamais qu'une dans le Cœur de Jésus. Quand je pense que je leur appartiens, mon âme se dilate

[1] Fleurissant, 1er mai 1820, et *passim*.

[2] Journal, p. 10, des 28 septembre et 21 décembre 1819.

et se fond en larmes de reconnaissance; elle ne voit que bonheur dans ses privations. Dieu pourrait-il me faire d'autres faveurs? De sa part, il n'y a que le martyre à me donner. Mais de la mienne, ô douleur! que j'ai mal correspondu! Je suis à vos pieds, ma mère, dans le Cœur de Jésus[1]. » L'évêque, parfois témoin de ces labeurs courageux, demandait en riant à Mme Audé si c'était à la cour de Napoléon Ier qu'elle avait appris ce beau métier de vachère[2]. D'autres fois il répétait avec admiration : « Elles sont bien de la race! » se reportant, par allusion, à « cette race des forts par qui seule, dit l'Écriture, le salut a été donné à Israël ».

Cette allégresse courageuse de Mme Duchesne venait uniquement de Dieu; car, comme elle l'écrivait, elle n'avait encore trouvé dans ce pays personne, pas même Mgr Dubourg, pas même M. Richard, à qui son âme pût s'ouvrir. Il y avait, pour ainsi dire, deux cœurs dans ce grand cœur : un cœur tendre et ardent pour Jésus-Christ, l'Église, les âmes, le prochain : ce qui faisait l'admiration des serviteurs de Dieu; puis un autre cœur, austère, pénitent, mortifié, qui recouvrait sa bonté d'une apparence sévère, et inspirait tout d'abord plus d'estime que d'attrait. Mgr Dubourg écrivait à la mère Barat que Mme Duchesne « était une vraie sainte, mais qu'elle manquait un peu de la suavité de saint François de Sales ».

Mme Duchesne, de son côté, se rendait trop bien compte « qu'elle n'avait pas fait au premier aspect une impression favorable à Mgr Dubourg : « C'était, écrivait-elle le 27 septembre, ce qu'il me fallait dans un lieu où tant de désirs m'avaient transportée, et où je me serais trop com-

[1] Fleurissant, 28 novembre 1819.

[2] Notes par une ancienne élève de Saint-Louis; in-8°, p. 9.

plu dans la bienveillance de mon premier Pasteur. Le *Dieu seul* et l'*Ita Pater* ont un nouveau goût dans cette situation où je sens que la divine Providence ne m'abandonne point. Il me semble en être investie, et la toucher de mon cœur et de mes mains. » Puis, peu de temps après, dans une seconde lettre : « Les consolations sont perdues pour moi. Mon cœur cherche à s'appuyer et ne trouve que *Dieu seul*. Dans cette pente qu'il a à se soulager, je jetais les yeux sur Mgr Flaget, évêque de Bardstown, mais il n'est pas venu. J'ai pensé aussi au saint M. de Andreis, provincial des Lazaristes, mais il est toujours malade. Il me faudra donc rester avec *Dieu seul*, mon âme n'ayant pu se livrer depuis que j'ai quitté la France. »

M. l'abbé Delacroix étant parti pour une mission au bord de la Gasconade, M. de Andreis fut envoyé pour le remplacer. Ce fut une consolation pour Mme Duchesne, laquelle disait de lui et de Mgr Flaget : « Ce sont deux saints d'une réputation universelle, et dont Dieu bénit visiblement le ministère[1]. »

Félix de Andreis était un prêtre piémontais[2]. Il professait à Rome la théologie dans la maison de son ordre, à Monte-Citorio, avec un grand éclat de doctrine et de parole, lorsque Mgr Dubourg, en traversant l'Italie, l'avait enrôlé pour sa mission de la Louisiane. Il l'avait fait ensuite son vicaire général. C'était une âme mystique et apostolique. Lui-même a raconté l'attrait qu'il éprouvait, dès sa plus tendre enfance, pour les choses célestes, et de quel ravissement le transportaient les cantiques sur

[1] Fleurissant, 29 septembre 1819.

[2] Voir sa vie en anglais : *Life of the very Rev. Felix de Andreis*. Baltimore, 1861.

l'amour de Dieu et de la Vierge Marie, que lui chantait alors une tante maternelle. Poète lui-même, il célébrait en vers son ange gardien. Plus tard, il se plongea dans l'étude des écrits de sainte Thérèse et de saint Jean-de-la-Croix. Esprit élevé, cultivé, sachant également bien les langues sacrées et profanes, l'hébreu, le grec, le latin, le français, l'espagnol, il eût pu aspirer à toutes les dignités ecclésiastiques; mais la solitude l'attirait, et ce goût n'était combattu en lui que par le zèle du service des âmes. Un petit livre, *Dieu seul,* alluma définitivement en lui la flamme sacrée de l'apostolat. Dès lors il souhaita d'être martyr pour sa gloire. C'était dans cet espoir qu'il était parti pour les missions étrangères, mais sans perdre l'habitude de sa conversation intime avec le Ciel. Tout ce qui l'en rapprochait avait le don de le transporter. Mme Duchesne raconte qu'un jour, à la ferme, Mgr Dubourg ayant demandé à Mme Octavie de chanter, en présence de ce vénérable prêtre, le cantique composé par le Père Barat en l'honneur du nom de Marie : « Le bon saint, dit-elle, manqua nous donner le spectacle de saint Jean-de-la-Croix tombant en extase au chant de sainte Thérèse et des Carmélites. Il rougit, pâlit, trembla, se serra sur sa chaise, s'y laissa tomber, et enfin pleura... Il a tellement goûté la solitude de ces bois, qu'il ne cesse de dire qu'il y a passé les plus heureux temps de son séjour en Amérique. Les cantiques de Sion chantés dans cette terre le ravissaient. Il s'était déjà plu, le long de l'Ohio, à faire éclater les noms de Jésus et de Marie là où ces noms sacrés n'avaient jamais été ouïs [1]. »

Quelques pensionnaires de la maison de Saint-Charle[s]

[1] Journal au 9 octobre, p. 11, et lettre aux élèves de Sainte-Marie, 1er mars 1819.

avaient été amenées à la ferme de Fleurissant : « On est, dit Mme Duchesne, tellement accoutumé à être mal logé dans ce pays, qu'on n'est pas rebuté de nous confier des pensionnaires des plus riches familles. » Les soins de l'éducation donnée à ces enfants, une retraite prêchée par M. de Andreis et les travaux des champs, remplirent les quatre mois environ que dura le séjour à la ferme. A la fin de décembre 1819, le curé de Fleurissant écrivit à Mme Duchesne que « la terre sainte était prête et lui serait ouverte avant Noël ».

Celle-ci y fut le 21 décembre de grand matin. « En arrivant au village, raconte une de ses lettres, j'entendis sonner la messe, et allai d'abord à l'église. Les paroles de la liturgie m'ayant rappelé qu'on célébrait en ce jour la fête de saint Thomas apôtre, mon âme se sentit dilatée par la joie de mettre le pied dans notre établissement en un tel jour. Saint Thomas et les deux saints François Xavier et Régis furent tour à tour suppliés d'obtenir de Jésus et de Marie que cette fondation fût à la gloire de leurs Cœurs[1]. »

Le 23 et le 24, les autres religieuses, empaquetées dans des couvertures de laine, transies de froid, hérissées de glaçons, poussant difficilement leurs bestiaux devant elles, arrivèrent successivement, à pied et enfonçant jusqu'aux genoux dans la neige, sans autre indice de route que la trace récente des cochons et des animaux sauvages. Mais il faut permettre à Mme Duchesne de nous donner ces détails, dans une simplicité qui met les personnes et les choses sous les yeux : « Le froid, écrit-elle, nous ôtait tout mouvement. J'avais voulu conduire avec amitié notre dernière vache, n'ayant jamais pu la lier, et j'avais rempli

[1] Lettre du 1er mars 1820. Journal, p. 13.

mon tablier de maïs dans l'espoir de me faire suivre. Mais elle, préférant sa liberté, courait à travers les champs et les broussailles, que nous traversions pour la rattraper, enfonçant dans la neige, et accrochant aux buissons nos voiles et nos habits; de sorte que nous finîmes par prendre le parti de la laisser retourner à l'habitation... Je portais dans mes poches mon argent et mes papiers; mais les attaches se rompant, tout tomba dans la neige, ainsi qu'une montre, qui s'y enfonça comme le reste. Le vent ayant soufflé de la neige sur mes gants, ils étaient gelés sur ma main; et mes doigts étant incapables de rien tenir, il fallut qu'Eugénie vînt m'aider à ramasser sac et poches, que je dus porter sur le bras. »

On arriva tard, s'étant trompé de route. C'était la veill de Noël. « L'endroit destiné à tenir lieu de chapelle fu aussitôt débarrassé du bois qu'il contenait; des draps rem placèrent la clôture du fond; on s'occupa à dresser u autel à la hâte, et le reste de la soirée fut employé à l garnir et à se confesser. A minuit, M. Delacroix y célébr la messe; toute la maison y assista; les ouvriers employé à la construction y vinrent aussi et y communièrent, étan tous pieux [1]. »

Cette construction de la maison du Sacré-Cœur fut l dernière œuvre du vénérable trappiste Marie-Joseph Du nand. Autrefois compagnon de l'abbé de Lestrange dan l'émigration, envoyé par lui dans le Kentucky et l'Illinois il avait commencé à y élever deux maisons que le feu, le maladies et diverses calamités avaient anéanties. Enfin après avoir parcouru les déserts, bravé les immenses in cendies des savanes, échappé à la poursuite des jaguars

[1] Lettre du 1er mars 1820 aux élèves de Sainte-Marie, feuille 2 p. 5 et 6. — *Item,* Journal, p. 13.

des serpents, il faisait maintenant la guerre, avec non moins de vigueur, à des vices plus indomptés que les bêtes. Sa paroisse l'adorait. Mais, épris du souvenir de sa première solitude, le Père Prieur aspirait à aller reprendre sa chère clôture de la Trappe; et, en effet, nous le voyons se rembarquer pour la France au mois de mai suivant.

On put bientôt comprendre à quelle fin providentielle le Seigneur avait placé dans cette campagne retirée la petite colonie de Mme Duchesne.

En premier lieu, Fleurissant se trouvait être, par suite du voisinage de la ferme de l'évêque, le quartier général des missions de la Louisiane et du Missouri. Là, en effet, venaient se reposer de leurs fatigues et prendre le mot d'ordre pour de nouveaux combats les prêtres dispersés dans l'immense diocèse. Mme Duchesne comprit que la mission du Sacré-Cœur était de les recevoir et de les assister, et quel empressement généreux elle y mettait! Un jour, par exemple, Mgr Dubourg, ayant dîné à la maison avec quelques-uns de ses prêtres, ne fut pas peu surpris de trouver, en sortant, le pauvre repas des religieuses installé sur un banc, faute de l'unique table qu'on venait de lui prêter : « Sans doute, écrivait la charitable supérieure à la mère générale, cela cause des dépenses d'argent, de temps et surtout de régularité. Je ne m'en suis consolée que parce que ces pauvres prêtres, ruinés de travail, trouvent un peu de bon air et de repos à Fleurissant, où ils ne peuvent être traités que chez nous. C'est d'ailleurs une partie de ma vocation, ainsi que je vous le disais avant mon départ de France : « Quand je ne « servirais qu'à faire la cuisine aux prêtres, je serais « contente[1]. »

[1] Fleurissant, 29 août 1820.

On le comprend, ce n'était qu'en se privant de tout que la communauté pouvait donner un peu. La même lettre disait : « Je me suis trouvée, ce mois-ci, avec six sous et demi en bourse, outre les dettes. » Et ailleurs : « La pauvreté ne nous coûte point, quand elle ne fait que retrancher pour nous. Une pauvreté abjecte, dépendante, rebutée, étant celle de Notre-Seigneur, nous l'embrassons comme venant du Cœur de Jésus. Ce que je vous exprime là est le sentiment de chacune de vos filles de la Louisiane. Mais ce sont les dettes qui me piquent le cœur. »

Ces dettes s'aggravèrent tellement, qu'il arriva un moment où les créanciers menacèrent de saisir la nouvelle maison et d'en expulser la communauté. Dieu intervint à temps. Des secours envoyés de France par la mère générale, par les mères Geoffroy, de Marbeuf et de Gramont d'Aster, ainsi que par Mmes de la Grandville et Rollin, remirent à flot la petite barque : « Ah! disait Mme Duchesne dans sa reconnaissance, je suis si confuse des peines que l'on prend pour nous, et de tout ce que nous coûtons, que cela serait capable de me faire repentir de mes anciennes poursuites pour venir ici, si je n'étais toujours persuadée que c'est la volonté de Dieu que nous y soyons[1]. »

C'était de concert que ces âmes oublieuses d'elles-mêmes bénissaient, glorifiaient cette volonté divine, si rigoureuse qu'elle fût : « Nous sommes bien contentes dans notre petite maison de briques, écrivait Mme Berthold à la mèr générale. Mme Duchesne nous y donne l'exemple de toute les vertus; et malgré la souffrance que me cause la douleur d'être éloignée de vous, je n'en serai pas moin courageuse à consommer le sacrifice renaissant chaqu

[1] Au P. Barat, mars 1821.

jour... Ne porté-je pas sur ma poitrine : *Cor unum et anima una?* Fleurissant, Paris, Grenoble, Amiens, Saint-Acheul, etc., sont tous renfermés dans cette chère devise. Les milliers de lieues, la mer, le Mississipi, ne sont pas des distances dans le centre adorable du Cœur de notre Maître[1]. »

Donnant le ton la première à cet hymne d'action de grâces, Mme Duchesne écrivait peu de temps après : « Toutes, nous persévérons dans l'espérance que nous serons bien établies un jour. Mais maintenant les ténèbres sont bien profondes pour y voir. Nous avons du moins l'expérience qu'on peut allier le bonheur avec beaucoup de peines. Nous sommes toutes contentes de notre destination, n'avons aucun repentir, et sommes disposées à demeurer en paix au milieu des mauvais succès[2]. » Cette disposition, elle la montra bien, lorsque, dans ce même temps, son frère, qui n'avait pu comprendre son départ, lui ayant fait offrir une somme pour revenir en France : « Dites-lui, lui fit répondre sa courageuse sœur, qu'il emploie plutôt cet argent à payer le voyage de deux nouvelles religieuses pour la Louisiane. »

Ainsi, comme une sentinelle d'avant-poste, perdue dans le désert, loin des grandes batailles et des affaires glorieuses, Mme Duchesne protestait qu'elle et ses filles resteraient à ce poste, patiemment et joyeusement, l'arme au bras, manquant de tout, sous un ciel de glace ou de feu, jusqu'à ce qu'elles fussent relevées de leur faction par la mort ou par la victoire.

L'œuvre de la charité, de l'hospitalité, telle que nous venons de la peindre, ne préjudiciait pas à celle de l'édu-

[1] Fleurissant, 19 mars 1819. — [2] En 1820 (sans date de mois), n° 8.

cation. Même celle-ci semblait avoir gagné à la translation de l'école au sein d'une solitude tranquille. Si Fleurissant avait le désavantage d'être éloigné de la ville, il avait en retour, remarquait Mme Duchesne, « moins de chaleur que Saint-Louis, moins de moustiques et de maringouins, moins de visites de parents et de sorties d'enfants[1]. » Dès le mois de mai 1820, Mme Audé faisait savoir en France que le pensionnat comptait vingt et une élèves, dont la moitié environ était de la congrégation des Enfants de Marie. « Ici nos pensionnaires vont bien mieux qu'à Saint-Charles, » écrivait Mme Duchesne dès novembre précédent[2]. Elle racontait, dans une autre lettre, des traits d'humilité dont le courage faisait son admiration. Telle grande jeune fille allait de son propre mouvement se jeter aux genoux de sa compagne en plein réfectoire, et lui demandait pardon d'avoir mal parlé d'elle; telle autre s'appliquait à reproduire la vertu de saint Louis de Gonzague; telle encore à imiter le zèle de saint François Xavier. Chacune avait choisi son patron et son modèle, s'efforçant à l'envi de faire de Fleurissant une sorte de ciel sur la terre[3]. « Nous avons aussi, écrivait la supérieure quelques élèves protestantes qui paraissent bien disposées pour notre religion. Mais Mgr Dubourg est d'avis de prendre toutes les précautions, pour que les jeunes personnes restent maîtresses d'elles-mêmes quand elles font un pas de cette importance. » Plus tard, on adressa à Mme Barat une lettre rédigée par une des pensionnaires et revêtue de la signature de seize de ses compagnes, dans laquelle on disait : « Ma bonne mère, priez pour nous. Offrez-nous au sacré Cœur de Jésus, et priez-le qu'il nous

[1] Lettre du 10 mars 1821. — [2] Lettre du 28 novembre 1819. — [3] Lettre à Mme L. de Vidaud, 10 avril 1821.

y tienne si fortement attachées que nous n'en puissions jamais sortir. » En tête des signataires, on remarque les noms de Mlles Mathilde et Eulalie Hamilton. Personne ne savait encore combien littéralement ce dernier souhait devait, peu après, s'accomplir pour les deux jeunes sœurs.

C'était peu, en effet, que le désert fleurît, s'il ne donnait des lis aux autels de l'Agneau. C'est pourquoi, à côté de l'œuvre du pensionnat, on aspirait ardemment à en créer une autre : celle d'un noviciat. A l'appui de ce projet, Mme Duchesne aimait à citer l'exemple d'une congrégation, fondée sur ce même sol par une sainte veuve, dont elle célébrait les vertus. Rapportant les fruits que portait cet Institut à Philadelphie, à New-York et au Kentucky, elle écrivait : « Leur couvent contient aujourd'hui cinquante religieuses ou novices, et soixante pensionnaires. Elles ont pris les règles des Sœurs de la Charité, avec un costume approchant du nôtre. » Celle dont parle cette lettre n'était autre que l'illustre Elizabeth Seton. Morte au mois de janvier 1821, elle achevait sa mission aux États-Unis, au moment où Mme Duchesne inaugurait la sienne, lui léguant un exemple que celle-ci était impatiente de suivre.

Cette création d'un noviciat était d'ailleurs l'objet des instructions incessantes que Mme Duchesne recevait de Paris : « Il est absolument nécessaire, lui écrivait la supérieure générale, que la première maison offre l'espérance et les moyens de devenir une maison mère, et que la mission puisse se soutenir par elle-même[1]. » A quoi Mme Duchesne faisait écho dans ces lignes à la mère Thé-

[1] Paris, 27 septembre 1819.

rèse : « Priez Dieu qu'il nous envoie des sujets de ce pays; car, si nous les attendons de France, les dangers et les frais du voyage, la difficulté de s'acclimater nous laisseraient toujours en très petit nombre [1]. »

Mais si l'établissement d'un noviciat indigène était l'entreprise la plus indispensable pour vivre et se perpétuer, c'était aussi pour le moment celle qui présentait le moins de chance de succès. L'évêque l'avait bien compris quand il écrivait : « Il serait prématuré de compter sur des recrues de sujets indigènes. De pareilles vocations, s'il s'en manifestait quelques-unes ici, demanderaient un très long temps pour être mûries, et un plus long encore pour être rendues utiles. Mais le fait est que ce serait tout détruire aujourd'hui que d'encourager quelques-unes des élèves dans des idées de ce genre. Il faut attendre que l'éducation d'un grand nombre de demoiselles ait réformé les préjugés contre l'état religieux [2]. » Le plus grand préjugé, selon lui, avait sa source dans le caractère américain, dont l'esprit d'indépendance ne voulait rien entendre au vœu d'obéissance, dont l'esprit d'égalité rendait impraticable la distinction nécessaire que l'Institut établit entre les coadjutrices et les religieuses de chœur. « Il sera difficile, avouait Mme Duchesne, de prononcer deux rangs. Ici, tout veut être égal. Sans doute, par le fait, il y aura forcément inégalité, à cause de la différence des talents, d'éducation et conséquemment d'emploi. Mais dire à une postulante qu'on la reçoit pour *servir,* c'est une chose que personne n'accepterait ici [3]. » Une grande foi, et la foi seule, pouvait faire comprendre aux nobles et volontaires servantes de

[1] 30 novembre 1820, p. 4. — [2] Saint-Louis, 30 novembre 1819. — [3] A Mme Barat; Saint-Charles, 29 juillet 1819.

Jésus-Christ que « le servir c'est régner », comme s'exprime l'Église.

C'était donc là un obstacle réputé insurmontable, une sorte de fort imprenable qui barrait le chemin aux conquêtes du Sacré-Cœur. Il fallait l'enlever. Ce fut l'heure d'une bataille : bataille étrange comme toutes celles que nous verrons se livrer dans le cours de cette histoire, comme toutes celles que livre l'Église, où c'est dans l'infirmité que se trouve la force, dans la perte le gain, dans la souffrance le succès, et dans la défaite la victoire.

Animant ses religieuses à ce douloureux combat, la mère générale leur prédit que la lutte sur ce terrain serait longue, mais le triomphe certain : « Ma bonne Philippine, *courage et confiance!* Vous êtes encore dans les travaux de l'enfantement. Ce temps pénible passera, et ce que vous aurez semé dans les larmes, vous le recueillerez dans la joie. » Et dans une lettre suivante, déployant à leurs yeux le signe qui fait les vainqueurs : « Si c'est par la Croix que notre Société a été fondée, votre maison doit y participer autant que nous, puisque vous serez la première maison du pays, et je prévois pour vous bien des ennuis. Mais Jésus sera avec vous, je n'en doute pas, car c'est pour lui que vous souffrez [1] ! »

Mme Duchesne fit répondre que ni courage ni confiance ne lui faisaient défaut : « Dites à notre bonne mère, écrivit-elle à une amie, de n'avoir aucune sollicitude pour nous. Le saint M. Richard déclare que nous réussirons; je crois plus cet homme de Dieu que les mondains qui disent le contraire. » Elle embrassa donc cette croix qui lui était offerte; et, profitant de la fête de sa supérieure, sainte Madeleine, 22 juillet 1820, elle lui en adressa le témoi-

[1] Paris, 12 et 16 juin 1820.

gnage dans ces vers, où Mme Berthold avait exprimé leurs communes ardeurs :

> Non, ne croyez jamais que de lâches regrets
> Dans nos cœurs attendris puissent avoir accès...
> Vous le savez, ô vous qui lisez dans mon cœur,
> La palme du martyre aurait fait mon bonheur !
> Mais, pour l'heureux martyre où je ne puis atteindre,
> J'en trouve un plus caché qui ne se peut dépeindre :
> Dans ces vastes forêts je ne vois que beautés,
> Car l'arbre de la Croix y croît de tous côtés !...
> Vive le sacré Cœur ! c'est dans ce centre unique
> Que l'Amérique est France, et la France Amérique.

Cette lutte de la douleur, prédite, offerte, acceptée, s'ouvrit peu de semaines après. Le démon se déchaîna ; chacune des religieuses connut son jour d'épreuve : il y eut des coups et des blessures pour toutes, et rien de ce qui touchait de près au Sacré-Cœur ne fut épargné.

La première atteinte, et la plus gravement, fut Mme Duchesne. En septembre 1820, tout son corps fut envahi par une sorte d'érésipèle, suivi d'une fièvre bilieuse, qui la mena en peu de jours aux portes du tombeau. « Mon cœur frémit encore au souvenir du danger où elle fut pendant huit jours, écrit Mme Audé à la mère Barat, jours d'amertumes et d'angoisses pour vos pauvres enfants, dont l'unique ressource était de se jeter dans le Cœur de Jésus et de répéter à chaque instant, dans le déchirement de l'âme, leur *Ita Pater*. Nous écrivîmes à Monseigneur, qui arriva au moment où elle était le plus mal, amenant avec lui un second médecin, qui la traita avec une grande énergie. Pour nous, notre espérance était dans la bonté du Cœur de Jésus. Nous redoublâmes de prières, et Monseigneur offrit le saint sacrifice en l'honneur de saint François Régis. Monseigneur ne s'est jamais montré plus affectueux

que dans cette circonstance : c'était un père qui ne trouvait de consolation qu'à soulager notre peine, nous promettant qu'il serait toujours notre protecteur, notre soutien et notre plus fidèle ami. Il resta avec nous pendant deux jours, et ne repartit qu'à regret le troisième, rappelé à Saint-Louis par une lettre pressante. »

Grâce au ciel, Mme Duchesne fut mise hors de danger. Elle en avait aussitôt reconnu la gravité, mais sans en être ni troublée ni déconcertée; et voici avec quel calme elle en écrit le 30 octobre à Mme Barat : « J'ai fait une maladie qui, avec la convalescence, a duré deux mois. J'ai reçu le saint Viatique : jamais je n'ai été si près de voir Dieu. Après avoir eu tant de fois des désirs brûlants d'être avec Lui, au moment où je pouvais espérer de le posséder, je n'ai senti que le néant de mes œuvres, l'exactitude des jugements de Dieu et le vide de mon cœur. » La même lettre exprime sa reconnaissance envers le jeune docteur qui l'avait soignée avec une sorte de religion, et un désintéressement qu'elle appelait filial.

Mais ce fut surtout au divin médecin qu'elle voulut rendre grâces. L'empressement qu'elle mit à l'aller visiter, faillit même compromettre son rétablissement. « Un jour, dit Mme Audé, qu'il faisait extrêmement froid, pouvant à peine se soutenir, elle profita d'un moment où je n'étais pas dans sa chambre pour s'habiller et descendre elle-même dans la chapelle, qui est une vraie glacière. Elle y resta jusqu'à ce que le cœur eût achevé de lui manquer. Je tremble que cette mère que nous aimons tant ne nous soit enlevée par quelque imprudence; elle n'écoute que les mouvements de sa ferveur [1]. »

Elle relevée, une autre tomba. A peine Mme Duchesne

[1] A Mme Barat; octobre 1820, p. 201 du Recueil.

reprenait-elle quelques forces, que Mme Octavie se fractura le bras, et dut prendre le lit pour trente à quarante jours, avec une fièvre ardente, accompagnée de délire. Mme Audé, de son côté, épuisée de fatigues, était fort languissante : « Ah! écrivait cette âme altérée de Dieu, si le Soleil de justice daignait seulement darder un de ses rayons sur ce fruit encore vert, et le faire promptement mûrir pour le ciel, afin que de la sorte il ne fût plus en proie au ver rongeur de l'orgueil! J'en éprouve une joie qui fait d'avance tressaillir mon cœur? Et que fais-je ici-bas, où je n'aime pas Jésus? Non, je n'aime que moi. Demandez que j'aime Jésus pour consoler ma misère, mais surtout que je l'aime en sachant souffrir[1]. »

C'est au milieu de cette détresse que la communauté perdit M. de Andreis, qui était pour elle un guide, un père et un modèle. Mme Duchesne écrivait encore le 30 octobre : « Monseigneur, tout le diocèse, et nous en particulier, avons fait une grande perte en la personne de M. de Andreis, provincial des Lazaristes, premier vicaire général, homme grand en sainteté et en talents pour le ministère, avec une science prodigieuse. Une fièvre putride l'a enlevé, comme je commençais à être mieux. Tout Saint-Louis, y compris juifs et protestants, a suivi son corps et regretté sa mort. On compte déjà plusieurs miracles de lui[2]. »

[1] Fleurissant, 20 mai 1820.

[2] Mgr Rosati raconte que le jour des obsèques de ce grand serviteur de Dieu, le 15 octobre au matin, à l'heure où son corps fut exposé revêtu de ses habits sacerdotaux, une grande et belle étoile apparut dans le ciel, au sein d'un jour serein, exactement au-dessus du point où reposait le corps de ce saint homme. Son éclat fut visible pour tous, durant trois heures, et elle ne disparut qu'au moment où le corps fut conduit à l'église pour l'inhumation. (*Life of the very Rev. Felix de Andreis,* ch. VIII, p. 171.)

Mais une victime, entre toutes, était demandée par le Ciel, et elle achevait alors son immolation. A Sainte-Marie de Grenoble, Aloysia Jouve offrait à Dieu ses souffrances, afin qu'il suscitât des vocations pour ces terres que, hélas! elle n'espérait plus de servir autrement. Déjà Mme Barat écrivait à sa tante : « Ce qui m'attriste le plus, est la fin prochaine de notre Aloysia, cet ange de vertu. Nous sommes désolées : priez pour elle et pour nous [1]. » Mme Duchesne, jusqu'ici si opiniâtrément cramponnée à l'espérance, commençait à ne plus parler que de résignation : « Il paraît, écrivait-elle, qu'Aloysia est maintenant plus malade. Il faut l'imiter dans sa résignation; mais il m'en coûte bien; je la voudrais ici [2]. » Elle comprit bientôt que Dieu lui demandait ce suprême sacrifice, comme nous l'indiquent ces lignes presque désespérées : « La mère Thérèse m'apprend l'agonie de ma chère Aloysia. Hélas! quand on est ici, après avoir traversé les mers, on n'a plus d'amis à revoir que dans le ciel. C'est là que je les vois tous [3]. »

Tant de coups redoublés finirent par toucher et ébranler les cieux. Le combat s'achevait, la victoire se déclarait, et déjà Dieu commençait à en montrer le prix. Au plus fort des souffrances de ce douloureux automne de 1820, Mme Duchesne constatait des germes de vocation dans plusieurs pensionnaires : « Eulalie Hamilton et Émilie Saint-Cyr, ainsi que l'orpheline Mary-Anne Summer, manifestent toutes trois le désir d'être religieuses, » note le journal de la supérieure.

A une autre cependant était réservé l'honneur d'ouvrir la brèche et d'entrer la première dans la place. De toutes

[1] Paris, 24 mai 1820. — [2] A Mme Thérèse Maillucheau, 30 novembre 1820. — [3] Fleurissant, 7 mars 1821.

les paroisses ou congrégations du Missouri, la plus fervente était celle des Barreins, au Bois-Brûlé. Un jour, M. Rosati, qui la dirigeait, et quelques autres prêtres, étant venus souper au Sacré-Cœur de Fleurissant, en faisaient cette description à Mme Duchesne : « Il y a tous les dimanches plus de soixante communions, et le samedi une vingtaine, souvent plus d'hommes que de femmes. Il n'y a pas dans cette paroisse huit personnes qui n'approchent de la communion tous les mois. On n'y voit aujourd'hui ni danses, ni cabarets, ce qui ne peut se détruire ailleurs [1]. » Or, de cette fervente paroisse, était venue à Fleurissant une simple et bonne fille nommée Mary Layton, médiocrement cultivée, — elle ne savait pas lire, — mais remplie de courage et d'amour de Dieu. Quoiqu'elle n'eût que vingt ans, elle déclara qu'elle voulait être du Sacré-Cœur; et, de plus, foulant aux pieds le préjugé national, elle se déclara prête à y être mise au rang de sœur coadjutrice. La postulante reçut l'habit le 22 novembre, fête de sainte Cécile. C'était quelques semaines après la grande maladie de Mme Duchesne, presque au lendemain de la mort de M. de Andreis. Voici en quels termes solennels Mme Duchesne raconte cet événement : « En ce grand jour, celles de nos élèves qui ont quelques dispositions naturelles pour le chant chantèrent la messe en musique, et fort bien. Nous avions laissé l'autel paré de la veille, fête de la Présentation de Marie au Temple, en laquelle nous avions renouvelé nos vœux. Nous avons profité de la solennité pour donner plus d'apparat à la première prise d'habit faite dans la haute Louisiane depuis le commencement du monde, heureuses d'avoir une victime du sacré Cœur de plus [2]. »

[1] Mme Duchesne, 29 août 1820. — [2] A la mère Thérèse, 30 novembre 1820.

En effet, ce fut bien en qualité de victime qu'entra au Sacré-Cœur cette sœur Mary Layton[1], que, de la pompe de cette fête, on vit passer résolument à l'étable de la maison. « Notre novice persévère en toute humilité, se plaignant seulement de n'être pas assez reprise, écrivait Mme Duchesne à la mère Barat. On ne peut se faire une idée de ce qu'elle souffre à tirer les vaches dans la boue, la neige, la glace, souvent avec la pluie sur le corps ou exposée à un froid qui ôte tout mouvement. Un jour il a fallu couper le lait avec un couteau et un marteau comme on casse le sucre. Et cependant l'hiver a été moins rigoureux que l'année passée[2]. »

Le rempart que l'orgueil avait opposé aux vocations religieuses ayant été forcé par cette généreuse fille, d'autres suivirent la même voie avec une ardeur pareille, et les religieuses du chœur y entrèrent à la suite des sœurs coadjutrices.

Le 19 mars, fête de saint Joseph, Mlle Émilie Saint-Cyr reçut le voile, en même temps que la sœur Summer. Puis une double vocation parut spécialement à Mme Duchesne la réponse de Dieu à tant de sacrifices. Depuis quelque temps ses lettres parlaient de deux pensionnaires, deux sœurs, d'une famille et d'un mérite distingués, qui lui semblaient être appelées au Sacré-Cœur. C'étaient Mlles Mathilde et Eulalie Hamilton, les mêmes que nous avons vues précédemment demander à Mme Barat l'aide de ses prières, pour n'être jamais séparées du Sacré-Cœur de Jésus.

La famille de ces deux pensionnaires d'espérance, sortie

[1] La sœur Mary Layton est morte au mois de mars 1876, après avoir travaillé cinquante-six ans dans la Société.

[2] Fleurissant, 18 février 1821.

du Maryland, s'était établie proche Kaskaskias, dans la haute Louisiane. Cette maison était l'asile des missionnaires français que l'évêque y envoyait pour y apprendre l'anglais, et qui y recevaient une hospitalité digne des anciens jours. Dieu l'en paya par la vocation religieuse d'Eulalie et de Mathilde. Leur grand'mère, Mme Fenwick, une femme admirable, leur avait donné l'exemple d'une solide vertu. Mises ensuite en pension à la ferme de Fleurissant, elles y avaient entendu, sous la direction de M. de Andreis, le premier appel de Dieu à lui appartenir. La première, Eulalie, passa simplement, et comme de plain pied, du pensionnat dans le cloître, où elle reçut le voile le premier vendredi de mai 1821, avec le nom de Régis qu'elle continue de porter, au service de Jésus-Christ, dans la Société. La seconde, Mathilde, fut plus éprouvée : au sortir du pensionnat, rejetée dans le monde, dont elle devint l'idole, elle y eût oublié ses hautes destinées, si le Seigneur n'eût fait entendre solennellement sa voix. Elle était à la veille de s'embarquer pour l'Europe, quand le P. Dunand, son parrain, étant venu chez elle, décida sa famille à la rendre au Sacré-Cœur. Elle y revint la veille même de la prise d'habit de sa sœur. Cette cérémonie fit sur elle une telle impression de lumière et de grâce, qu'elle déclara que désormais, elle aussi, était à Dieu, à la vie, à la mort. Le 16 juin 1821, elle reçut le voile des mains de Mgr Dubourg. « Elle prit, dit Mme Duchesne, le nom de Xavier, par amour pour l'apôtre des Indes, dont elle avait traduit la vie durant son postulat, et avec lequel elle avait des traits de ressemblance. »

L'épreuve du noviciat fut pour elle un rude combat. Elle le soutint sous le regard de Mme Duchesne, qui en parle de cette sorte : « Notre sœur Mathilde avait un exté-

rieur très engageant, un cœur mâle, une âme généreuse et capable de grands sacrifices. Elle a eu beaucoup à faire pour vaincre l'amour des siens, la délicatesse de l'amour-propre. Ce dernier ennemi surtout excita bien des tempêtes dans un cœur naturellement fier et attaché à son jugement. Dieu la laissa longtemps dans de terribles combats : dégoût de ses supérieures, jalousie contre ses sœurs, dépit de ses fautes, doute contre la foi, tentations de toutes sortes, désespoir même jusqu'à désirer de s'ôter la vie. Son courage et sa foi surmontèrent tant de maux. Indifférente à tout pour la nourriture et le vêtement, elle affligeait sa chair par des ceintures de fer et de fréquentes disciplines qu'il fallut modérer quand on s'en aperçut. Sous le pressoir des tentations et sous le poids du chagrin, elle était aimable, soumise, toujours prête à obéir, ne donnant jamais un signe de mécontentement[1]. »

Mme Duchesne, heureuse de ces virginales conquêtes, se plaisait à en attribuer la grâce au sacrifice suprême d'Aloysia. Cette nièce victime venait d'expirer à Grenoble, le 21 janvier 1821, dans l'embrassement joyeux de Jésus et de sa croix. Mme Duchesne se sentait un appui dans le ciel : « C'est, observe-t-elle, depuis la mort de M. de Andreis et d'Aloysia, que les vocations se déclarent. » Et, en particulier, parlant de la prise d'habit de Mlle Mathilde : « Il me fallait, écrit-elle, cette consolation pour la perte d'Aloysia[2]. »

Une autre consolation à cette immense perte fut ce qu'elle apprit de la précieuse fin de cette chère prédestinée. En ayant lu le récit envoyé de Grenoble, elle n'en pouvait

[1] Mme Duchesne, *Vies des religieuses du Sacré-Cœur en Amérique*. — Manuscrit autographe, p. 2 et suiv.

[2] A Mme Bigeu, 23 juin 1821.

taire son admiration : « Combien j'ai été touchée des détails de la mort de cette nièce, qui m'a tant devancée dans la vertu et dans la récompense ! » écrivait-elle au P. Barat, peu de temps après [1]. Et un peu plus tard à la mère générale : « Cette vie si courte et si bien remplie me fait davantage sentir l'inutilité de la mienne, et l'abus de tant de grâces qui me laissent imparfaite et immortifiée. Plus je les repasse, plus elles m'étonnent et me font trembler. Je distingue entre toutes celle d'appartenir à la Société à qui j'ai procuré Aloysia. Puissent ses mérites couvrir mes fautes et m'obtenir la réparation du passé [2]. » Et enfin, écrivant à sa sœur Mme Jouve, pour la consoler, elle commençait par lui dire que « la distance n'avait fait que resserrer dans son cœur le tendre lien de l'amitié, que la religion n'avait fait que la spiritualiser pour la faire durer toute l'éternité ». Puis sa foi couvrant ce deuil d'une image de gloire : « Je t'appellerai une mère heureuse, lui écrivait-elle, puisque ce que ton cœur souffre de la séparation d'avec ta fille chérie, ne peut balancer la consolation de donner des saints à la religion et des protecteurs devant Dieu à toute ta famille [3]. »

Par suite de ces exemples et de l'initiative des deux sœurs Hamilton, il y eut un élan vers le Sacré-Cœur tellement prononcé dans le pensionnat, que la prudente discrétion de l'évêque s'en effraya. « Monseigneur ne veut pas, écrit Mme Duchesne, que nous laissions rien lire à nos enfants qui les détermine pour nous, car les parents commencent à s'en effrayer. Il exige que nous répondions, quand elles parlent de vie religieuse, qu'il faut d'abord qu'elles aillent dans leurs familles pour s'éprouver [4]. »

[1] Fleurissant, 23 juin 1821. — [2] A Mme Barat, 24 juin 1821. — [3] Fleurissant, 17 septembre 1822. Recueil, p. 103. — [4] Au P. Barat, 23 juin 1821.

Mais combien cette épreuve n'était-elle pas périlleuse! Mme Duchesne plaignait celles de ses élèves qui, « ayant emporté leur vocation dans le monde, y avaient à lutter contre la répugnance extrême des parents, la séduction des plaisirs, les sottes plaisanteries et les continuelles propositions de mariage. » Elle plaignait également celles qui, dans le pensionnat, devaient étouffer leurs désirs « et garder le silence, sous peine d'être retirées tout de suite du Sacré-Cœur[1] ». Mais revenue maintenant de ses préventions contre la prétendue stérilité du pays, Mme Duchesne lui rendait ce légitime hommage : « C'est parmi les Américaines que nous nous recruterons le plus promptement. Elles sont plus pieuses quand elles sont catholiques, et plus constantes dans leurs désirs[2]. » Il ne restait plus aujourd'hui qu'à rendre grâces au Cœur de Jésus de cette première victoire.

Un trophée de reconnaissance fut élevé en son honneur, à l'instigation de Mme Duchesne. Elle disait, au souvenir de sa maladie de septembre 1820 : « Je regrettais de mourir avant d'avoir élevé un oratoire public au sacré Cœur de Jésus. J'en parlai à Monseigneur, et il a décidé que l'église de Fleurissant qu'il projetait de construire serait dédiée au sacré Cœur, et que saint Ferdinand n'en serait que le second patron[3]. » Sa joie fut donc à son comble lorsque, le 19 février 1821, elle-même présenta la première pierre de ce sanctuaire à M. Delacroix, qui déposa dans les fondements un écrit en latin où se lisaient ces mots : « *Laudetur Jesus Christus!* Ce 19 février, moi Charles Delacroix, par la permission de notre révérendissime évêque Valentin-Louis-Guillaume Dubourg, ai

[1] A M. L. de Vidaud, 10 avril 1821. — [2] A Mme Barat, 23 juin 1824. — [3] Fleurissant, 20 octobre 1821.

posé la première pierre de cette église *dédiée au sacré Cœur de Jésus*, sous l'invocation de saint Ferdinand et de saint François Régis, Mme Duchesne supérieure me présentant ladite pierre, et Mmes Octavie Berthold et Eugénie Audé étant présentes, ainsi que les autres sœurs, les pensionnaires et plusieurs personnes du village[1]. » Ainsi s'accomplissait la parole que Mme Barat avait dite à ses filles en leur faisant ses adieux : « Quand vous ne feriez, dans ce pays, qu'élever un seul autel au sacré Cœur de Jésus, c'en serait assez pour le bonheur de votre éternité. »

Après Dieu, le second hommage de la reconnaissance fut pour saint François Régis. Non contente de le prendre pour second patron de l'église, Mme Duchesne demanda à l'évêque qu'on y plaçât une image du saint : « Je n'en possède point, répondit-il, mais j'attends un envoi de divers objets qui nous est fait de Rome. S'il s'y trouve ce que vous désirez, je vous le donnerai. » Le premier objet qui se présenta à l'ouverture de la caisse fut justement un tableau représentant le saint missionnaire mourant, soutenu par un ange, qui lui montre le ciel où Jésus et Marie s'apprêtent à le recevoir. On plaça ce tableau dans la chapelle réservée à la petite famille, et il devint l'objet de la dévotion spéciale de Mme Duchesne.

Sans doute cette première campagne n'avait rien changé au sort misérable de ces braves religieuses, mais elle leur avait donné confiance dans l'avenir. Dès le 11 août 1821, Mme Duchesne écrivait à sa supérieure : « Nous avons un champ toujours bien étroit; mais sans nous le peu de personnes que nous servons ici n'auraient jamais bien connu leur religion et le Cœur adorable de Jésus-Christ.

[1] Journal, n° 17.

Aussi sommes-nous fermes dans la persévérance. Aucune de nous ne se repent d'être ici, et chacune désire y rester et y mourir. Loin de nous lasser dans notre état de médiocrité, nous l'aimons et serions mal dans le bien-être; nous rions dans nos viles occupations comme d'autres dans leurs fêtes, et la mélancolie ne nous rendra pas malades. »

Maintenant il s'agissait de marcher en avant. Le corps d'armée des missionnaires en donnait l'exemple dans toute la Louisiane. Mgr Dubourg, que des conflits malheureux avaient éloigné de la Nouvelle-Orléans, venait d'y reparaître, et les populations s'étaient pressées enthousiastes sur ses pas : « La religion triomphe, écrivait-on de là à Mme Duchesne. Notre évêque est reçu, partout où il passe, comme le successeur des Apôtres. On va l'attendre à une ou deux lieues sur la route, et on le conduit à l'église, en grand cortège, au son des cloches et du canon. Le peuple se prosterne sur son passage. Quant à lui, il ne cesse de bénir, de prêcher, de confirmer. »

La fièvre jaune qui ravagea la ville, à la fin de l'année 1822, y avait provoqué de nombreuses conversions. André Ferrari, jeune Lazariste génois du talent le plus distingué, y avait trouvé une mort digne d'un saint, d'un héros et d'un martyr. Plus près d'elle, Mme Duchesne voyait Saint-Louis pourvu d'une cathédrale nouvelle, capable de recevoir la foule des catholiques qui croissait chaque jour. Enfin, à l'extrémité de ce vaste diocèse, la tribu des Osages avait député ses chefs vers Mgr Dubourg, le *Père des Robes noires,* pour le conjurer de venir à eux. « C'est le trait qui me touche le plus, » écrivait Mme Duchesne, s'adressant au Père Barat. Elle lui mandait « qu'en allant en mission chez les sauvages, on pourrait encore espérer le martyre, soit de leur part, soit plus sûrement

encore des hommes déréglés qui commercent avec eux ». Deux voyages de l'abbé Delacroix, parmi les Grands-Osages, avaient amené le baptême de plus de quarante Indiens, enfants et vieillards, et donné l'espérance d'y établir une église. C'était d'ailleurs le plan de Mgr Dubourg d'espacer des *logs-houses* faites en bois et en écorce, parmi les chrétientés encore en formation, et leur servant d'églises, avec une résidence pour les missionnaires qui devaient vivre de la culture des terres d'alentour.

Il n'en fallait pas tant pour activer l'ardeur de Mme Duchesne. Elle aussi projetait de nouvelles conquêtes : « En arrivant ici, écrivait-elle, le 15 août 1821, à la mère Barat, je croyais être au bout de mon ambition, mais je m'en sens encore dévorée jusqu'au Pérou. Ces désirs sont cependant plus modérés que ceux que je vous témoignais en France et qui vous ont tant importunée. »

La supérieure générale avait précédemment décidé qu'avant de procéder à de nouvelles fondations, il fallait que l'Amérique eût fourni son contingent à la Société. Cette condition remplie, on pouvait donc marcher. Mme Barat écrivit qu'elle envoyait de Paris un renfort de trois missionnaires qui, se joignant aux recrues faites à Fleurissant, permettrait de tenter de nouvelles entreprises.

Le Sacré-Cœur en Louisiane n'était plus une simple tente qu'un coup de vent renverse sur le sable du désert; c'était un arbre qui, ayant ses racines dans le sol, pouvait commencer à couvrir la terre de ses rejetons.

CHAPITRE V

FONDATION DE LA MAISON DU GRAND-COTEAU
DONATION DE Mme SMITH
TRAVAUX ET ZÈLE DE LA MÈRE AUDÉ
ARRIVÉE DE Mmes MATHEVON ET MURPHY

1821-1822

M. de Tocqueville a écrit : « Si l'on me demandait à quoi je pense qu'il faille principalement attribuer la prospérité singulière et la grandeur croissante du peuple américain, je répondrais que c'est à la supériorité de ses femmes. »

Il se peut que postérieurement l'Amérique ait justifié cette affirmation; mais il est trop certain qu'à l'époque dont nous écrivons l'histoire, les femmes, celles du moins de l'ancienne Louisiane, étaient dans une ignorance qui faisait l'étonnement et la douleur de l'Église.

Voici, sur ce sujet, ce qu'écrivait Mgr Dubourg à la mère Barat : « L'ignorance profonde, résultat de l'abandon où ce peuple de la Louisiane vivait depuis son origine, était chez lui un obstacle à ce que, dès l'abord, on appréciât le bienfait de l'éducation. Les femmes, même les plus riches, élevées dans l'apathie la plus incurable

pour tout ce qui tient aux choses de l'esprit et du cœur, une fois devenues mères, avaient peine à concevoir l'avantage que leurs filles pourraient retirer d'une culture soignée. Je vous laisse à penser l'état de grossièreté où sont plongées celles de la classe inférieure et pauvre[1]. » En conséquence le pasteur demandait à la mère générale de multiplier les foyers d'instruction, promettant qu'une prochaine transformation chez les femmes serait, Dieu aidant, le prix de l'éducation donnée par le Sacré-Cœur.

L'accueil que Mgr Dubourg venait de recevoir dans la basse Louisiane avait fortifié en lui cette confiance. La fondation d'une nouvelle maison d'éducation lui fut alors proposée dans des conditions tellement avantageuses, qu'il s'empressa d'en faire part à Mme Duchesne.

A trois cents lieues environ au-dessous de Saint-Louis, et à soixante lieues de la Nouvelle-Orléans, au sein d'un pays appelé les Opelousas, un terrain bâti était offert au Sacré-Cœur par une dame riche et pieuse. Le mari de cette dame, M. Charles Smith, catholique fervent, était venu du Maryland, vers 1803, s'établir en Louisiane, où il avait eu la joie de voir sa femme, Marie Sentee, une Pensylvanienne, ardente anabaptiste, embrasser la vraie foi et s'associer désormais à toutes ses bonnes œuvres. C'est là qu'ayant acquis une grande fortune, M. Smith avait acheté un immense domaine appelé le *Grand-Coteau,* où les époux bâtirent d'abord une église. Bientôt ils comprirent la nécessité d'élever à son ombre deux maisons d'éducation, l'une pour les garçons et l'autre pour les filles. La mort surprit M. Smith avant l'exécution de ce dessein charitable; mais sa femme, héritière de la moitié

[1] Fleurissant, 30 octobre 1819.

de sa fortune et de ses entreprises pour la gloire de Dieu, demanda à l'évêque de permettre, sur ses terres, la fondation d'une maison où la jeunesse serait instruite, et où elle-même pourrait se retirer et demeurer jusqu'à la fin de ses jours. L'habitation, les terres, le mobilier, le voyage, tout serait payé par elle; c'était un don sans réserve. Mgr Dubourg s'empressa d'accepter. Il indiqua tout de suite à la donatrice les dames du Sacré-Cœur comme devant répondre à ses intentions, se chargeant de demander et promettant d'obtenir l'assentiment de la supérieure générale et de la mère Duchesne.

Rien n'était davantage selon les vœux de cette mère. Elle-même en écrivit à Mme Barat dans ces termes solennels : « Les avantages de cette fondation ne se retrouvent pas en cent ans, dans un pays comme celui-ci. » Et dans une autre lettre, parlant du Grand-Coteau : « C'est à la vérité une campagne, mais un quartier riche pour la culture du sucre. Ces trois établissements, Fleurissant, les Opelousas, et plus tard, sans doute, la Nouvelle-Orléans, tiendront toute la Louisiane en longueur. » La conquérante avait déjà tout son plan de campagne.

La mère Duchesne, toujours oublieuse d'elle-même, proposa, comme chef de cette expédition, Mme Eugénie Audé : « Quant à moi, ajoutait-elle, vous me placerez où vous voudrez. Tout désir est éteint en moi, hormis celui de faire la volonté de Dieu. Ma dernière maladie m'a établie encore plus dans cette indifférence[1]. » Celle qu'elle désignait pour la remplacer, dans le laborieux honneur d'aller consacrer une nouvelle maison au Sacré-Cœur de Jésus, y était préparée par des qualités déjà éprouvées. « Dieu, disait Mme Duchesne, l'a faite pour le commande-

[1] Fleurissant, 30 octobre 1820, et 15 août 1821.

ment[1]. » Dans la communauté, personne n'avait autant qu'elle le don de plaire aux enfants et d'attirer les mères. Un extérieur heureux et des manières honnêtes exerçaient autour d'elle une première attraction, que complétait promptement le charme d'un esprit délié, persuasif et plein d'agréments. Mais sa force principale résidait dans le cœur. Ce qu'elle aimait le plus ardemment au monde, après Mme Barat, c'étaient ses élèves; et son grand dévouement, un dévouement que nous verrons ne reculer devant rien, ni devant la maladie, ni devant le péril de la mort, lui donnait cet empire que sont assurés d'obtenir finalement tous ceux qui vivent par le cœur, et qui savent en parler la langue sacrée.

La supérieure générale reconnut dans ces offres et cette désignation la volonté de Dieu. Mme Audé fut donc nommée; et, peu de temps après, la mère Barat lui adressa d'admirables conseils, qui se résument ainsi : « Ma chère Eugénie, nous avons toutes goûté les raisons de votre mère, et je ne puis qu'approuver la fondation des Opelousas... Adieu, ma chère fille, priez souvent pour celle qui pense souvent à vous, surtout depuis qu'elle sait quelle charge le Seigneur vous confie. Soyez remplie de courage et de confiance : le Cœur de Jésus vous soutiendra[2]. » Une lettre postérieure faisait savoir à la même que Mme Duchesne avait, sur la maison des Opelousas, l'autorité d'une *Provinciale :* « C'est le titre qu'elle aurait reçu, si ce terme eût été admis parmi nous. Recourez donc à elle pour les choses pressées, et ne réservez pour nous que les plus difficiles et les plus importantes. » L'unité et la force de la mission d'Amérique dépendaient de ce lien de subordination.

[1] Fleurissant, 24 juin et 15 août 1821.

[2] Paris, 13 novembre 1821.

Le 30 juillet 1821, veille de Saint-Ignace, il fut convenu avec Mgr Dubourg que la fondatrice de la maison du Grand-Coteau partirait le dimanche suivant, emmenant avec elle la sœur Mary Layton, laquelle devait rester son unique compagne jusqu'à l'arrivée des religieuses de France, promises et annoncées par la mère Barat. Au moment du départ, Mme Duchesne voulut, malgré son dénuement, remettre à sa chère fille la somme de cent piastres, environ cinq cents francs, « pour le plus nécessaire de la chapelle et du vêtement [1]. » L'évêque, de son côté, se dépouilla généreusement de tout ce qu'il avait à sa disposition : « Il nous aurait donné toute sa maison, » rapportent les lettres de Mme Duchesne. On eut bien garde d'oublier de mettre dans la petite valise les Constitutions de la Société : c'était le plus riche trésor! Après de courts apprêts, on s'embrassa, en cherchant de part et d'autre à retenir ou cacher ses larmes. « Personne n'a perdu plus que moi à ce départ, écrivait Mme Duchesne. Mme Eugénie était mon bras droit... Le désir pur d'étendre nos saintes règles et l'aimable dévotion du sacré Cœur a seul inspiré et soutenu son courage. » Cela se passait le 5 août, à sept heures du matin. A dix heures, Mme Audé et la sœur Layton prenaient place sur *le Rapide,* qui faisait la descente du Mississipi.

Le voyage jusqu'à Plaquemine fut assez monotone. Mais là commença une série d'aventures, dont la plume pittoresque de Mme Audé nous transmet le tableau. Le débarquement dans la boue à dix heures du soir, les incommodités d'une mauvaise auberge, le transport sur une charrette, une seconde navigation sur un bras d'eau conduisant aux Attacapas, un trajet à cheval plein d'émotions

[1] Lettre du 15 août 1821, et Journal du 31 juillet, p. 20.

et de hasards pour l'inexpérience de deux cavalières absolument novices en équitation, l'hospitalité tout à fait primitive d'un bon vieux curé de soixante-dix ans, M. Isabey, ancien bénédictin, dont les naïves prévenances attestaient les habitudes simples autant que cordiales de l'homme du désert, semèrent la route d'incidents capables de déconcerter des femmes moins décidées à tout braver pour Dieu.

Le 25, on arriva enfin chez Mme Smith, qui reçut les religieuses dans sa propre demeure. Mais Mme Audé avait hâte d'occuper l'habitation qu'on lui destinait, afin de s'établir dans la vie régulière. Aussi, dès le 28, elle s'y transféra, quoique rien n'y fût prêt. On passa les premières nuits sur le plancher à terre, enveloppées dans un drap pour toute couverture. On pensait à la France, au sacré Cœur, au ciel, et on se résignait : « Priez pour moi, écrivait-elle à la mère générale : la pensée seule que vous priez peut me consoler et me fortifier. Le titre d'épouse du sacré Cœur et celui de votre fille sont mon seul bonheur. Ils sont tout moi ; je ne suis rien sans eux. Plutôt tout souffrir que de les perdre jamais ! Adieu, ma digne mère, bénissez votre enfant ; dites qu'elle est à vous, et que vous êtes à elle, par le Cœur de Jésus et celui de Marie, et tous ses maux ne sont plus rien. »

L'établissement du Grand-Coteau est à dix milles sud-ouest des Opelousas, cent quarante milles ouest et trente milles nord de la Nouvelle-Orléans, dans la paroisse de Saint-Landry. Ce qu'on appelle le Grand-Coteau n'est qu'un plateau dominant les prairies et les marécages, qui de là se prolongent indéfiniment jusqu'au golfe du Mexique, alternant avec des forêts vierges où la hache du pionnier n'avait fait alors que de rares entailles. Des bras d'eau appelés *Bayous*, originairement produits par le Mississipi,

ouvrent, à travers les terres et les bois ou cyprières, des voies navigables qui, perdant de leur profondeur en s'éloignant du fleuve, se terminent en marécages qu'habitent le caïman et l'alligator, et où mille feux scintillent sur « la prairie tremblante ».

« Rien de plus majestueux, rapporte une religieuse, que l'aspect de cette mélancolique contrée. Ici d'immenses forêts élèvent leurs arbres gigantesques au feuillage varié, couverts le plus souvent d'une mousse verte et grisâtre que les indigènes nomment Barbe espagnole. Là des plantes aquatiques s'étalent sur les eaux; plus loin des groupes de magnolias entrelacent leurs branches, et forment, de leurs larges feuilles et de leurs grandes fleurs blanches, une barrière impénétrable aux rayons du soleil. Sous cette voûte, tour à tour obscure et scintillante, le Bayou endort ses eaux noires et silencieuses. Puis tout à coup, sortant de l'épaisseur des bois, le voyageur se trouve devant une vaste plaine couverte de hauts herbages, qui se déroulent au delà de son horizon visuel. Les légères ondulations du terrain, l'absence d'arbres, l'uniformité du gazon semé de milliers de fleurettes, éveillent dans l'âme le souvenir de l'Océan et le sentiment de l'infini. Ni collines, ni rochers, ni haies, ni murailles n'arrêtent le regard : c'est une nappe de verdure incommensurable; et parfois un mirage, montrant aux yeux la mer à une petite distance, complète l'illusion en achevant la ressemblance. »

Une partie de ces terres, naturellement fertiles, avaient été transformées en riches cultures de sucre et de coton. Deux cent quarante arpents formaient le domaine possédé par Mme Smith. Les seules habitations clairsemées sur cet espace étaient celles des familles de colons et de planteurs, dont chacune formait une espèce de hameau, comprenant maison de maîtres, moulins de blé et moulins de

sucre, trapes de coton, infirmerie, enfin plusieurs rangées de cases parallèles, séparées par des jardins et nommées « le camp des nègres ». Il y avait alors de soixante à quatre-vingts de ces plantations sur la paroisse de Saint-Landry, au centre de laquelle s'élevait le toit modeste d'une petite église en bois. Le curé, M. Brassac, desservait en même temps la paroisse d'Alexandria, à quatre-vingts milles au nord de Saint-Martinville, de Vermillonville au sud, enfin, de Bayou-Chicot à l'ouest. Ces quatre ou cinq petits bourgs, abritant ensemble une population d'environ vingt mille âmes, devaient subvenir au recrutement de l'école fondée par le Sacré-Cœur.

La maison que Mme Smith avait fait bâtir pour recevoir les religieuses couvrait une surface de cinquante-cinq pieds carrés. C'était une construction en bois, bien travaillée, dans le goût américain, peinte en dedans et en dehors, avec une véranda ou galerie couverte, une basse-cour, une avant-cour ombragée de jeunes arbres, un parc pour les animaux, et, derrière la maison, un verger spacieux pour la promenade des enfants. La cuisine, les infirmeries et les réfectoires composaient autant de maisonnettes distinctes. Leur isolement était tel, qu'elles furent plus d'une fois visitées par les loups de la forêt voisine. Le jardin était planté : « Nous aurons dans notre verger, écrivait Mme Audé, plusieurs arbres fruitiers, et en particulier des figuiers et des pêchers. Le sucre et le café y viennent aussi très bien. Mais c'est le coton et les bœufs qui sont les objets principaux du commerce. On voit ici des prairies presque sans bornes, couvertes de bœufs, de vaches et de chevaux paissant en liberté[1]. »

Au moment de s'établir, une difficulté s'éleva sur les

[1] A Mme Barat. Grand-Coteau, 5 septembre 1821.

conditions faites à la communauté. Mme Smith, en fondant et donnant cette maison, s'était flattée de l'espoir d'y demeurer en qualité de simple séculière, partageant la vie des sœurs sans toutefois observer leurs règles, leur clôture, leurs obligations. Si tel avait été le contrat consenti par Mgr Dubourg, il ne pouvait pas l'être par le Sacré-Cœur, dont ce précédent allait entamer à la fois la régularité et l'indépendance. Mme Audé, sur le conseil de la mère Duchesne, estima que, plutôt que de souffrir cette brèche, mieux valait tout sacrifier, en remerciant humblement et en se retirant. Elle-même a raconté le mémorable entretien qui décida du sort de l'établissement. « Ayant pris à part la pieuse donatrice : « Madame « Smith, lui dis-je, vous savez que les parents de sept « ou huit pensionnaires leur ont retenu des places dans « notre maison, pour le 1er octobre?... Je vous serai obli- « gée de leur faire savoir que la rentrée des classes ne « sera pas pour cette époque, et que même on ne saurait « la déterminer. — Comment, dit Mme Smith, est-ce que « vous ne voulez pas continuer votre œuvre? » Je pris ses mains dans les miennes : « Ma bonne madame Smith, « je sens que le sacrifice de vos projets vous coûte trop; « mais j'ai le regret de vous dire qu'ils ne s'accordent pas « avec nos saintes règles, dont l'exacte observance peut « seule attirer les grâces de Dieu sur un établissement. » Mme Smith était fort agitée. « Eh bien! nous verrons, » dit-elle. Deux prêtres, que la donatrice amena dans l'après-midi pour défendre sa cause, ne furent pas heureux dans leur plaidoirie. Après des négociations qui traînèrent en longueur durant plusieurs mois, il fallut entrer en accommodement. Moyennant certaines concessions raisonnables, Mme Smith céda; « en sorte que nous voilà, grâce au

Cœur de Jésus, tirées de ce mauvais pas, » mandait Mme Audé[1].

On se mit aux travaux d'appropriation; Mme Audé y porta une énergie virile que ne laissait pas soupçonner la délicatesse de cette fine nature. Elle payait de sa personne, faisant tour à tour les métiers de maçon, de peintre et de charpentier, non sans de grandes fatigues et parfois de graves périls. Une fois, entre autres, qu'elle était à badigeonner les murs extérieurs, ayant plongé la main dans une cavité, elle y sentit le mouvement d'un animal glacé. A peine avait-elle eu le temps de retirer le bras, qu'un énorme serpent s'en élança avec un sifflement aigu. Quand un nègre l'eut tué, on retrouva dans son ventre une couvée de jeunes poulets, dont la sœur Mary pleurait encore la disparition.

On ne pouvait pas s'attendre à ce que l'ennemi laissât s'élever cet ouvrage sans opposition. Il s'attaqua d'abord aux santés, qui tour à tour se trouvèrent minées par l'insalubrité de ce climat humide. Quand la sœur était malade, c'était la supérieure qui allait puiser de l'eau à un demi-mille de là, dans la forêt voisine. Elle-même ressentit bientôt la même funeste influence; mais quoique ses pieds gonflés lui refusassent leur service, elle n'en continua pas moins à conduire les travaux, se traînant de chambre en chambre pour surveiller les ouvriers et les activer. Une fièvre pernicieuse fut la suite de ces fatigues. Elle crut à sa fin prochaine. Brûlée de soif, privée de tout par la négligence des nègres, même d'une goutte d'eau pour se désaltérer, Mme Audé en appela à Jésus, son époux. Elle demanda au curé, M. l'abbé Brassac, de lui

[1] 11 mars 1821, à la mère Bigeu.

apporter la sainte communion. « Lorsque, raconte-t-elle, — et ce récit est admirable. — lorsque je sentis la sainte Hostie dans ma bouche, j'éprouvai un grand saisissement, et je dis à Notre-Seigneur : « Si vous vouliez, vous pour-« riez me guérir; mais je ne vous le demande pas, je suis « entre vos mains, et je veux y rester. » Il me sembla alors que Notre-Seigneur me disait : « Crois-tu que mon « Cœur puisse guérir le tien? — O Jésus, oui, je crois « même que votre nom seul, prononcé avec foi, peut « guérir toutes mes langueurs. » Dès ce jour la fièvre me quitta, et, le lendemain, je me trouvai aussi forte qu'avant d'avoir été malade. J'étais si contente que je pleurai de joie, non pas tant d'être guérie, que de l'avoir été sans remèdes, par Jésus seul[1]. »

Mme Duchesne suivait tous ces événements avec un cœur de mère. Cette maladie de sa fille en particulier la jeta dans une angoisse dont elle voulut sortir en écrivant directement à M. Brassac. La réponse qu'elle en reçut lui apporta le témoignage de la sympathie qu'excitaient au Grand-Coteau l'entreprise et la personne de Mme Audé. « Mme Smith, disait cette lettre, apprécie bien le trésor qu'elle doit à votre discernement; et un des vœux les plus ardents qu'elle adresse au Ciel est qu'il bénisse les projets et les travaux de votre sœur. Les parents des enfants qui ont été confiés à Mme Eugénie n'ont qu'une voix pour exprimer leur contentement. Je ne doute pas que l'établissement ne réussisse très bien. Il a eu à surmonter des difficultés; il peut en rester encore. Mais quelles sont les entreprises pour la gloire de Dieu qui ne rencontrent pas d'obstacles[2]? »

[1] A Mme Barat. Opelousas, 6 décembre 1821.

[2] Les Opelousas, 4 février 1822.

Mme Audé avançait donc, travaillait donc quand même, le regard fixé sur le type dont elle parle si bien dans les lettres suivantes : « Jésus, mes mères, nos sœurs, voilà les noms qui ont toujours pour nous de nouveaux charmes. Ils sont le seul baume de ma vie, et mon seul soutien parmi toutes mes peines[1]. » Et, peu de semaines après, à la mère Barat : « Je me figure que j'ai devant moi une petite toile où je voudrais calquer les traits d'un grand tableau, jusqu'à ses plus petites nuances; mais je ne fais que barbouiller. Vienne le peintre, dont la main charitable et expérimentée guide ma main novice pour ajouter et retrancher, afin que la copie ait avec l'original une ressemblance parfaite. Eh bien! le grand portrait est notre chère Société, la petite image est la maison des Opelousas confiée aux mains de la pauvre Eugénie; le peintre charitable sera ma digne mère, qui retranchera, corrigera tout ce qu'elle trouvera à reprendre, sans trouver jamais aucune résistance[2]. »

Le Cœur de Jésus commençait donc son règne dans cette maison. On y avait construit un petit *log-house* pour les élèves externes. Cinq jeunes enfants avaient inauguré le pensionnat. Nées et élevées au milieu de ces plantations, les écolières ne savaient rien des usages d'Europe. C'est ainsi qu'à une visite de Mgr Dubourg, elles n'eurent pas plus tôt vu sa soutane violette qu'elles se mirent à s'enfuir en criant : « Un Espagnol! C'est un Espagnol! » On eût cru à l'invasion d'un nouveau Cortez. En matière religieuse leur ignorance était telle que les noms de nos saints mystères n'avaient nul sens pour elles. Leur parlait-on de l'enfer : « Est-ce que vous l'avez vu? » demandaient-elles naïvement. L'une d'elles, âgée de quinze

[1] Grand-Coteau, 20 février 1822. — [2] *Ibid.*, 2 mars 1822.

ans, nièce de Mme Smith et presbytérienne de naissance, prévenue par les protestants contre l'idolâtrie romaine, s'était imaginé qu'en arrivant chez sa tante elle la trouverait aux genoux de dieux d'or et d'argent! Mme Audé la disposa à recevoir le baptême; et Dieu toucha de telle sorte le cœur de la jeune fille que souvent la maîtresse était obligée de suspendre l'instruction, en voyant l'abondance des larmes que lui arrachaient le regret, l'amour de Dieu et l'admiration[1].

Ce fut sur ces entrefaites qu'arriva de France le renfort promis par la mère Barat. Aussi bien les vocations pour les missions se multipliaient dans la mère patrie, avec une générosité dont le Père Varin faisait remonter l'honneur à Mme Duchesne : « Ma fille, lui écrivait-il, que je trouve votre sort heureux et digne d'envie! Ce doit être aussi pour vous une grande consolation et un nouvel encouragement d'apprendre que vos sœurs de France se disputent, devant le Seigneur et auprès de leur mère, la gloire et le bonheur de marcher sur vos traces. Il y en a plusieurs que je suis obligé de consoler, en leur faisant espérer que leur tour viendra. Voyez donc, ma fille, quelle a été la bonté de Dieu envers vous et vos premières compagnes, de vous avoir choisies pour frayer la route à toutes celles qui recevront mission pour propager, au delà des mers, l'aimable et salutaire dévotion du sacré Cœur de Jésus[2]. » Tel était aussi le sujet des lettres de Mme Barat, qui, en annonçant le départ de ses filles, écrivait le 23 novembre 1821 : « Elles ne seront que deux. Plusieurs des nôtres brûlent pareillement du désir de partir; mais il faut auparavant former quelques remplaçantes. »

[1] Mme Audé à Mme Barat, 4 décembre 1821.

[2] Copie de Mme Duchesne, p. 51, lettre XXXIIe.

Les deux religieuses missionnaires acceptées pour l'Amérique étaient Mme Lucile Mathevon, de la maison de Grenoble, et Mme Murphy, de la maison de Paris.

Mme Mathevon, qui vient de finir en Amérique une vie tout apostolique, était orpheline de père et de mère, quand on la confia à Mme Duchesne, en son monastère de Sainte-Marie-d'en-Haut. La vocation pour les missions lui était venue, après Dieu, des exemples de cette mère, aux traces de laquelle elle devait, pour ainsi dire, attacher sa vie entière. C'était une femme de zèle, très active, très dévouée, douée de cette facilité à se prêter à tout, et de cette disposition à prendre tout en bien, qui sont la condition et la plus précieuse ressource de la vie de missionnaire. « Mme Lucile pourra vous faire une supérieure, mais dans quelques années, écrivait la mère Barat. On ne peut trouver une vocation plus soutenue et un zèle plus actif et plus universel. Elle a de la vertu, du jugement; elle s'entend à l'ordre et à l'économie. Elle a aussi l'âme forte et nous a édifiées pendant son passage ici. » Tel fut l'adieu que lui fit la mère générale : « Ma chère Lucile, j'ai toujours vivement désiré aller aux sauvages pour leur faire connaître Dieu et Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est vous, ma chère fille, que j'envoie à ma place! » Mme Mathevon, qui, à cette époque, croyait que toute l'Amérique était sauvage, ne comprit que plus tard le sens spécial de ces paroles, qui étaient une prophétie, et qui vibrèrent dans son cœur jusqu'au dernier soupir [1].

La seconde des partantes, Mme Anna Murphy, était une Irlandaise, âme extrêmement candide, intelligence cultivée, caractère aimable autant que généreux : « Elle a trente et quelques années, mandait la supérieure; elle sera

[1] Notes sur la fondation de Sugar-Creek et la mère Lucile, p. 1.

très utile à Mme Eugénie pour son pensionnat. Le caractère des Irlandais ressemble beaucoup au nôtre, les Irlandaises plaisent beaucoup. Rien d'ailleurs ne lui coûte pour suivre sa vocation [1]. » Mme Murphy, dès son départ, prit le nom de Xavier, en l'honneur du grand saint dont elle voulait être l'émule par l'apostolat.

Mme Lucie Mathevon fut destinée à Fleurissant, où elle arriva le lundi de Quasimodo, 15 avril 1822 : « Je ne puis vous dépeindre la joie que j'ai éprouvée en voyant la mère Duchesne, écrivait-elle peu après à la mère générale. Tout me contente, tout me touche; je sens que le Seigneur me voulait ici. Je suis toujours disposée à faire ce qu'il voudra; et ma plus grande peine est de ne pouvoir en faire assez pour lui [2]. » Mme Duchesne se réjouit d'autant plus de l'arrivée de Mme Mathevon qu'elle crut qu'elle était nommée supérieure en sa place. Il fallut que la mère Barat la tirât de cette illusion : « Comment avez-vous pu penser que Mme Lucile vous remplacerait? Vous êtes où Dieu vous veut, c'est-à-dire chargée non seulement de votre maison, mais de celle de Mme Audé : cela est nécessaire. »

Mme Murphy fut envoyée auprès de Mme Audé, qui faisait d'elle cet éloge : « Ma sœur Murphy me paraît être une âme de foi; c'est de celles-là qu'il faut ici [3]. » Elle fit ses vœux au mois de mai, entre les mains de Mgr Dubourg : « Ma chère mère, écrivit la généreuse étrangère à sa mère générale, lorsqu'en formulant mes vœux je prononçai votre nom, je ne sais quel mélange délicieux de sentiments j'éprouvai en moi-même. Je me prosternai en esprit à vos pieds; et il me semblait aussi que vous embrassiez encore une fois votre pauvre Xavier [4]. » Une maladie qu'elle fit

[1] Paris, 6 février et 23 novembre 1821.

[2] Fleurissant, 20 juin 1822. — [3] Grand-Coteau, 10 avril 1822; et à Mme Duchesne, 14 avril. — [4] Grand-Coteau, 17 mai 1822.

peu de temps après l'affermit dans le dessein d'être à Jésus pour toujours. C'était l'admiration de Mme Audé : « Un jour, dit celle-ci, elle me confiait qu'à Paris elle répétait souvent : « Ou aller en Amérique, ou mourir. — Eh bien, lui dis-je, maintenant que vous y êtes, il faut dire : Persévérer ou mourir. — C'est le plus grand et le seul désir de mon cœur, » me répondit-elle. Elle me fit cette réponse dans le moment où elle souffrait le plus et pour le corps et pour l'âme[1]. »

Ajoutons que le Grand-Coteau ne tarda pas à fournir, lui aussi, son contingent à la petite armée expéditionnaire. Deux novices, Mmes Gérard et Carmélite Landry, y prirent l'habit, la première en la fête du Sacré-Cœur, la seconde en la fête de saint Ignace, 31 juillet 1822. « La bonne sœur Mary Layton a aussi fait ses premiers vœux, le jour du Sacré-Cœur, avec la permission de ma bonne mère Duchesne, écrivait Mme Audé. C'est vraiment une cire molle entre les mains de ses supérieures, et pour l'ouvrage elle est infatigable. Elle sert les enfants à table, mange dans un coin comme une pauvresse; jamais une plainte, un murmure, une réponse même la plus légère[2]. » Enfin, dans une autre lettre : « Toutes nos religieuses font ma consolation par leur dévouement, leur obéissance et leur union. Cette parole : *Oui, ma mère,* est la réponse à tout, et je sais que c'est la réponse du cœur. »

Son devoir, surtout son cœur pressaient Mme Duchesne d'aller voir de ses propres yeux cet établissement, qu'elle ne connaissait encore que par correspondance : « Je désirais ce voyage surtout depuis la maladie de Mme Audé, dit-elle dans une lettre. Au retour de Monseigneur, je vis de nouveau qu'il était nécessaire : il fallait du secours. »

[1] Grand-Coteau, 26 juillet 1822. — [2] *Ibid.*

L'évêque, en effet, étant venu, le 2 juillet 1822, rendre compte à Mme Duchesne d'une visite qu'il venait de faire aux Opelousas, demanda que deux religieuses du noviciat de Fleurissant, Mme Joséphine Saint-Cyr et Mary Mullamphy, y fussent envoyées immédiatement. La mère Duchesne se décida à les accompagner. Prenant donc avec elle ces deux jeunes religieuses, ainsi qu'une pensionnaire, Mlle Thérèse Pratt, restée très affectionnée à Mme Audé, elle s'embarqua pour un voyage dont elle n'envisageait que l'utilité pour sa mission et la consolation pour elle-même, sans en pouvoir pressentir les tribulations.

Il faut raconter, dans un chapitre à part, ce voyage, cette visite, ce retour où elle déploya, au sein des périls extrêmes, une force surhumaine qui fait de cet épisode la page héroïque de son histoire.

CHAPITRE VI

VOYAGE DE Mme DUCHESNE AU GRAND-COTEAU
SA VISITE A Mme AUDÉ
SON RETOUR — LA FIÈVRE JAUNE — SES PÉRILS EXTRÊMES
SA LONGUE PRIVATION DE JÉSUS

Juillet à octobre 1822

Voici en quels termes Mme Duchesne, écrivant à la mère Barat, raconte son voyage aux Opelousas :

« Nous partîmes de Saint-Louis, le 20 juillet 1822, et nous fîmes le voyage en compagnie de trois prêtres, qui n'ont pu nous procurer aucun secours en route. Le lendemain du départ, qui était un dimanche, nous espérions avoir la messe à Sainte-Geneviève; mais, le capitaine voulant charger du plomb à Herculanum, nous fûmes obligées d'y rester jusqu'au soir.

« Là Dieu nous dédommagea de cette privation par la rencontre que nous fîmes de deux petites filles du pays qui, s'attachant à nos pas, nous suivaient, avec leur chien, sur le bord du fleuve où nous étions descendues. Leur père vint bientôt après, nous demandant si nous étions catholiques romaines. Nous dîmes que nous l'étions, en ajoutant qu'il devait faire baptiser ses enfants dans la véritable Église. L'aînée l'étant déjà, il consentit au baptême de sa fille ca-

dette. Nous appelâmes aussitôt un des prêtres passagers, et le baptême se fit au grand contentement des parents. Notre pensionnaire fut marraine, et le prêtre promit de revenir visiter cette plage délaissée, où il y a d'ailleurs très peu de catholiques.

« Le 22, fête de sainte Madeleine, nous relâchâmes à Sainte-Geneviève, où nous eûmes la messe et nous reçûmes la communion. Nous l'offrîmes à Dieu, en union avec celles qui se font dans toute notre Société pour notre commune et chère mère Barat.

« Le 28, dimanche, nous fûmes à Natchez, où nous espérions recevoir la communion... Nous dînâmes chez le curé, jeune prêtre flamand nommé M. Mano, dont la santé était gravement compromise, moins je crois par les travaux du corps que par les peines du cœur, car ce pauvre prêtre n'a que peu de fidèles et une église en bois qui s'élève humblement au milieu de plusieurs beaux temples protestants. On entrait en foule dans celui des presbytériens, et nous fûmes sur le point de nous y rendre par erreur. Instruites de notre méprise, nous allâmes à la messe dans l'église catholique, le cœur bien serré, en voyant la solitude qui y régnait. »

Telle fut la première partie de ce voyage, où l'âme tout apostolique de Mme Duchesne éclate en si nobles et si simples accents. Jusque-là, le parcours avait été heureux. Les voyageuses, il est vrai, avaient eu à souffrir de l'incommodité d'une chaleur excessive, du voisinage des chaudières, « et des maringouins, qui les avaient couvertes de feux et de piqûres. » Mais, résignées d'avance à tous les sacrifices, elles se plaignaient plutôt de « n'avoir que si peu de chose à offrir à Dieu ». Le soir, la récréation se prenait sur une galerie où l'on chantait des cantiques qu'accompagnait de sa voix remarquablement belle un

prêtre missionnaire. C'était M. Dumoulin, qui descendit le fleuve jusqu'à Bâton-Rouge, où il allait remplir les fonctions de curé.

Le 29, on quitta le Mississipi, et ici commence la partie tragique de la traversée de Mme Duchesne. Une station de sept jours dans la détestable auberge de Plaquemine, en attendant le radoubage du bateau à vapeur; les rançons exorbitantes perçues par l'aubergiste et les conducteurs sur les pauvres religieuses, ne furent que le prélude de ce qui les attendait sur les bras d'eau ou Bayous, dont le niveau abaissé se refusait presque partout à la navigation.

D'un premier Bayou on passa dans un second sans pouvoir prendre terre, car le sol d'où les eaux venaient de se retirer était si délayé, que les bœufs y demeuraient enfoncés jusqu'au poitrail. « Malgré la fatigue des rameurs, nous nous rembarquâmes, continue Mme Duchesne, et du second Bayou on entra dans un troisième, dont on se fera une idée, si on se rappelle ce que la Fable dit des fleuves du Tartare. Une eau noirâtre et fétide baignait à perte de vue des bois d'un aspect lugubre, dont le pied n'est guère qu'un mois ou deux hors de l'eau. On n'en voit que la tête, portant à son sommet un feuillage sombre, presque caché par de grandes plantes parasites, espèce de barbes grises couvertes de limon, qui pendent des rameaux. Plus nous avancions, plus les arbres se resserraient, sans que nous vissions la terre, ni même l'apparence. Le jour déclinait; nous n'avions pour huit personnes qu'un petit morceau de pain. Dans mon inquiétude, je dis au conducteur : « Je crois que vous avez perdu la route, et qu'il serait prudent de retourner à un point où nous pourrions trouver une terre quelconque. » Il me répondit qu'il ne s'était pas égaré, que cela était impossible; mais son air embarrassé

me confirma dans l'idée que nous étions, en effet, perdus dans un marais.

« Au même moment, nous entendîmes des cris : — « Voilà, me dit-il, qu'on avertit de la rive où nous sommes attendus ! » Je lui fis remarquer qu'au contraire les cris venaient du côté opposé. Aussitôt nous voyons s'avancer vers nous, à grande force de rames, un canot plein de sauvages et de nègres, la plupart nus jusqu'à la ceinture, et de figure épouvantable, criant et sifflant, comme on nous les représente quand ils s'avancent à une victoire assurée. Tous nos hommes pâlirent, car pas un n'eût été en état de résister. M'adressant alors à mes trois jeunes personnes, qui étaient effrayées, bien qu'elles ne pensassent pas à tant de danger que moi, je leur dis qu'il n'y avait qu'une seule chose à faire : prier Dieu et se mettre sous la protection de la sainte Vierge. Je lui vouai promptement une neuvaine de messes. Déjà le canot nous avait atteints. Les sauvages nous regardèrent un moment comme pétrifiés, et, s'étant arrêtés un peu à côté de nous, ils fixèrent attentivement des bouteilles d'eau potable, les prenant sans doute pour du vin, dont on sait que les Indiens sont si fous. Je remarquai aussi qu'ils n'avaient rien à manger. Cependant ils se retirèrent sans nous rien demander. Je crus qu'ils nous dépassaient pour aller nous attendre en un endroit plus favorable ; et je faisais déjà en mon particulier la recommandation de mon âme à Dieu, exhortant également mes compagnes à la prière et à la patience ; car, voyant les conducteurs épuisés de lassitude, je n'osais proférer de plainte, de peur de les irriter. Enfin, au moment où j'étais le plus persuadée que nous étions dans un marais, tout à coup la terre se montra à mes yeux, et nous y vîmes la charrette attelée de quatre bœufs qui nous attendait sur la

rive. C'était une résurrection : je n'étais par prête pour mourir[1] ! »

Hâtons-nous d'expliquer que, plus tard, Mme Duchesne acquit la certitude que les redoutés sauvages qu'elle avait rencontrés, loin d'être des cannibales, étaient, au contraire, de bonnes gens secourables, dont les gestes et les cris n'avaient eu d'autre fin que d'indiquer la route à ses conducteurs qui, en effet, l'avaient perdue.

On monta dans la charrette que les bœufs trainaient lentement : « Je n'oublierai jamais, continue Mme Duchesne, ces noms : ***Flambeau, Rousseau, Gaillard, Tout blanc,*** répétés à chaque minute au milieu de ces bois, où continuellement il fallait encourager et harceler nos bêtes dans les mauvais pas. Nous nous arrêtâmes le soir dans une auberge, où peu de jours après on a volé tous les voyageurs. Nous y avons été bien. Reparties de là à deux heures dans la nuit, pour la maison du Sacré-Cœur, nous y sommes arrivées à neuf heures du matin. C'était le 7 août 1822. »

On devine ce que fut l'entrevue de la mère Duchesne et de Mme Audé. J'étais au milieu de mes petites, rapporte celle-ci, quand un homme vint m'annoncer l'arrivée de trois religieuses. Je crus qu'il se trompait, et qu'il ne s'agissait que d'une lettre de nos sœurs : « Mais non, vous dis-je, elles sont là ! — C'est ma mère ! » m'écriai-je immédiatement, et, me débarrassant des enfants qui me serraient en répétant : Ma mère ! j'allai voir si de la porte je ne la découvrirais pas. Je me trouvai dans ses bras. J'étais suffoquée par le bonheur, et je ne fis rien pour le réprimer. Il me semblait que Jésus me le permettait[2]. »

1 A Mme Barat, 8 septembre 1822.

2 Grand-Coteau, 23 septembre 1822.

La joie de Mme Duchesne, plus profonde, plus calme, fut un peu diminuée par l'air maladif qu'elle trouva à la colonie : « Mme Eugénie m'a frappée, dit-elle, par son air défait, ainsi que sœur Mary Layton, qui a été bien malade pendant que j'étais là. Mme Xavier a une petite fièvre nerveuse; Mme Gérard serait renversée par un souffle. Il n'y aura de santé que dans mes deux novices, et dans la sœur Carmélite, fille du pays qui est d'un grand secours. Lui trouvant les qualités nécessaires, j'ai engagé Mme Eugénie à la mettre du chœur. »

Bien que le temps de cette visite fût celui des vacances, quelques pensionnaires étaient restées au Grand-Coteau. L'une d'elles, bien jeune alors, fut chargée de complimenter la grande visitatrice. Cette jeune fille d'espérance était Mlle Hardey, qui, devenue plus tard religieuse du Sacré-Cœur, puis supérieure-vicaire, et enfin assistante générale de la Société, n'a cessé d'être une mère pour ces maisons d'Amérique dont elle avait été une des premières enfants.

On profita de cette visite pour faire ensemble une retraite. A défaut de prêtre, Mme Duchesne dut accepter d'en être le prédicateur, faisant à la communauté des conférences générales et des directions intimes, qui produisirent chez toutes un bien inappréciable, comme nous le témoigne cette lettre de Mme Murphy, écrite le 27 août à la mère Barat : « Je viens donc d'avoir la consolation d'embrasser notre chère mère Duchesne. J'avais fait une neuvaine au sacré Cœur de Jésus pour obtenir son arrivée. Vous pouvez aisément comprendre mon bonheur ! Comme le vieillard Siméon, j'aurais presque dit que je n'avais plus rien à désirer, et que j'étais contente de finir mon pèlerinage. J'avais besoin de parler, d'ouvrir mon cœur à quelqu'un en qui j'eusse confiance... La mère Duchesne, à qui j'ai

découvert mes pensées, a apaisé mes craintes. Elle me comprend en français : jamais je ne me suis ouverte avec plus de facilité et jamais non plus je n'ai éprouvé plus de paix qu'en recevant sa décision. Elle est une femme selon mon cœur tout à fait. »

Mme Duchesne manifesta la pleine satisfaction que lui donnait le Grand-Coteau : « Cette maison m'a charmée, faisait-elle savoir à la mère générale. La chapelle est dévote, la sacristie bien montée en vases sacrés. Dieu bénit visiblement cet établissement, surtout par les progrès étonnants que les enfants ont faits dans la piété comme dans les études. » Elle en donnait des preuves. « Telle jeune fille, par exemple, qui, jusqu'à quinze ou seize ans, n'avait jamais entendu parler de Dieu, qui jurait comme un démon, qui fumait comme un homme, qui ne se plaisait qu'avec les nègres, avait été baptisée, confessée, communiée, et maintenant elle faisait oraison tous les jours. Telle qui était entrée, ne sachant ni lire ni écrire, lisait et écrivait le français et l'anglais[1]. » Ces transformations morales et religieuses, un missionnaire les attestait dans les lignes suivantes : « Les dames du Sacré-Cœur font le plus grand bien aux Opelousas; on leur envoie de petites pensionnaires à demi sauvages, et, au bout de quinze jours, elles les ont rendues comme des anges[2]. »

On comptait alors dix-sept pensionnaires. « Dieu bénit visiblement tout ce que fait Eugénie, répétait Mme Duchesne dans une de ses lettres; il y a même du merveilleux. » Et ailleurs encore, se plaisant à reconnaître la supériorité de cette vaillante femme : « Mme Eugénie est une de ces

[1] A Mme de Brosses. Nouvelle-Orléans, 11 septembre 1822.

[2] Lettre de M. Odin, 2 août 1823. — *Annales de la propagation de la Foi,* t. I, n. v, p. 76, 77; mars 1825.

âmes victimes unies au sacré Cœur, qui attirent les grâces autour d'elles. Sa maison est mieux établie que la nôtre. Elle est généralement aimée et estimée, et elle le mérite par son dévouement et sa prudence [1]. » Enfin, dans une autre lettre à Mme Barat : « Je ne pense pas que vous ayez en Amérique une fille qui ait plus de solidité d'esprit, des manières plus engageantes, et de plus grands talents pour le gouvernement que Mme Eugénie. Joignez à cela le plus entier dévouement et un courage au-dessus de son sexe [2]. »

Après trois semaines de séjour aux Opelousas, et une séparation qu'elle-même appelle « déchirante », le 2 septembre, Mme Duchesne quitta le Grand-Coteau, ramenant avec elle Mlle Thérèse Pratt. Elle partit sur une charrette traînée par deux chevaux, dont l'un appartenait à Mme Audé. « Ce dernier, qui ressemble au cheval de l'Apocalypse, raconte la voyageuse, ne voulait pas avancer ; tous les deux ont fini par s'abattre dans un bourbier; nous les tirions inutilement, ma pensionnaire et moi. Enfin le nègre s'est fait cheval, et il est parvenu à traîner la charrette, après que nous l'eûmes déchargée. Nous avons repris les bœufs pour traverser les grandes boues, puis le steamboat du Bayou, et finalement une voiture pour rejoindre l'auberge de Plaquemine. » C'est de là que Mme Duchesne donnait, le 8 septembre, ces premiers détails, attendant depuis cinq jours le passage de quelque bateau sur le Mississipi, et prévoyant déjà que les eaux basses du fleuve opposeraient à son retour plus d'une difficulté. Elle était loin de prévoir tout ce qui l'attendait.

Ce retour, en effet, ne fut qu'une série d'épreuves et de

[1] A Mme Bigeu, 20 mars 1823. — [2] A Mme Barat, 25 septembre 1823.

périls mortels. C'était « l'heure du mal et de la puissance des ténèbres ». Il semble que l'enfer, se sentant menacé par ces braves entreprises, voulait tenter un effort suprême, désespéré, en déchargeant les coups redoublés de sa rage sur la tête indomptable de la servante de Dieu.

De Plaquemine, Mme Duchesne fut obligée de descendre à la Nouvelle-Orléans, pour y trouver un bateau remontant vers Saint-Louis. Elle y fut reçue de nouveau chez les dames Ursulines, qui n'avaient cessé de lui être secourables. Là, elle tomba malade. Les soins lui furent prodigués; mais le climat était contraire, elle ne put se remettre, et le médecin lui prescrivit de s'éloigner sans retard, si elle voulait échapper à la fièvre jaune, si meurtrière dans le delta du Mississipi. « Moi-même, écrit-elle, je désirais partir, quoique je ne me sentisse pas en état d'entreprendre un voyage de quatre cents lieues dans des pays déserts. »

Un steamboat, *l'Hécla*, se trouvant en partance, elle se hâta de le prendre. Elle n'y monta cependant, ainsi qu'elle s'exprime, « qu'avec une sorte d'horreur, » l'horreur qu'inspire le tombeau. A peine y fut-elle que les accès de son mal, jusqu'ici mal défini, devinrent plus violents et caractérisés : c'était la fièvre jaune. La terrible épidémie régnait sur le navire, et dès le second jour de la navigation, on y comptait trois morts, dont le capitaine, son second et un des passagers. Le même jour, un pauvre jeune homme qui venait de France, où il avait déjà été fort souffrant à l'hôpital de Lyon, se trouva pris de telles douleurs qu'on dut le déposer à terre, à l'entrée d'un village où il expira. « Il y avait là fort heureusement un prêtre, » écrit Mme Duchesne, noblement indignée du peu de compte que ces gens faisaient de la vie de l'homme et surtout de son âme. « Je souffrais de toute manière, écrit-elle, de voir les hommes mourir là, ni plus ni moins que

les bêtes, sans secours humains ni divins, sans même l'assistance de cette tendre compassion qui allège les maux, entendant dans le navire retentir des chants de joie à côté des corps morts! »

C'est alors que, surmontant héroïquement son mal, Mme Duchesne s'improvisa sœur de Charité, comme elle l'insinue par les lignes suivantes : « Le steamboat a eu un mórt que j'ai vu plusieurs fois durant sa maladie. J'espère que le bon Dieu lui aura fait grâce : il n'avait été d'aucune religion, par conséquent non baptisé. » Elle n'ajoute rien de plus ; mais ce que son humilité laisse à peine entrevoir, Mme Lucile Mathevon nous le révèle clairement dans cette lettre adressée à Mme Barat : « Vous admirerez avec moi la bonté de Notre-Seigneur, qui a permis ce voyage pour le salut d'une âme que les prières de notre mère ont mise au ciel, et surtout sa grande charité. Cette bonne mère Duchesne, voyant un homme atteint de la fièvre jaune, n'a pas craint pour cela d'aller le visiter, lui parler de Dieu et *lui donner l'eau du baptême*. Le voyant près d'expirer, quand tout le monde le fuyait, sa charité au contraire l'a portée à le rechercher, afin de lui procurer le ciel [1]. » Le démon avait beau frapper : il faisait mal ses affaires avec Mme Duchesne.

Elle était à bout de forces. Sa fièvre étant devenue de plus en plus violente, il ne lui fut plus possible de la dissimuler. On la jugea incapable de continuer le voyage, et on la descendit sur la rive, en vue de Natchez, dans la seule compagnie de sa pensionnaire. Elle se traîna comme elle put pour y chercher un abri. Mais arrivée à la porte de cette petite ville, on lui signifia que défense était faite à tout voyageur venant de la Nouvelle-Orléans d'y pénétrer, par crainte de la contagion.

[1] A Mme Barat. Fleurissant, 29 novembre 1822.

Ce fut un moment cruel pour Mme Duchesne : « Nous repassâmes donc sur le bord opposé, raconte la même lettre, et restâmes sur le sable, attendant qu'un passager nous trouvât un asile. Nous fûmes refusées dans plusieurs maisons. Enfin un brave homme qui, trois semaines auparavant, avait perdu sa femme, nous reçut et me donna le lit de la défunte, dont les draps n'avaient pas été renouvelés... J'étais au moment de l'accès de ma fièvre; mais néanmoins je me tenais tant droite que je pouvais, pour cacher mon mal. J'y ai en partie réussi pendant quatre jours, restant renfermée, me traitant moi-même; et Dieu y donna sa bénédiction, car depuis ce temps les accès deviennent moins fréquents. »

L'âme maîtrisait le corps, mais l'âme elle-même souffrait d'un mal supérieur : la privation de Jésus-Christ dans son sacrement. Saint François Xavier dit, dans une de ses lettres : « La plus grande peine du missionnaire est de ne pouvoir, dans certaines circonstances, célébrer les saints mystères, et d'être privé du Pain céleste qui fortifie le cœur de l'homme, et qui est l'unique consolation dans les maux et les traverses de cette vie[1]. » Cette souffrance, devant laquelle les autres ne sont rien, est aussi la seule dont se plaignent les lettres de la sainte malade.

De la pauvre maison où elle s'était retirée, son premier soin fut de faire prévenir de son état le curé de Natchez, M. Mano, qu'elle avait déjà vu à son précédent passage. Le digne prêtre fut ému de la détresse d'une femme dont il avait compris l'éminente sainteté. Il s'empressa de la faire transférer, ainsi que Mlle Pratt, dans une autre maison, toujours hors de la ville, et de l'autre côté du fleuve. Là d'excellents catholiques, M. et Mme Davis, l'entourèrent

[1] *Lettres de saint François Xavier*. Lettre CXIII, année 1552.

des soins les plus charitables, pendant qu'elle s'occupait de Dieu et de son âme. Le curé devait revenir le samedi suivant pour la confesser, afin de la disposer à la communion, mais il ne put traverser le Mississipi : ce pauvre missionnaire n'avait pu se procurer de quoi payer le passage! Au moins Mme Duchesne voulut-elle assister à la messe du dimanche, mais il fallait pour cela pénétrer dans la ville ; elle le tenta vainement; les médecins et les notables lui opposèrent un nouveau et cruel refus. « Il ne contribua pas peu à me redonner la fièvre, raconte la fervente épouse de Jésus-Christ. Jamais je ne m'étais senti un si grand besoin de la messe et des sacrements. La mort, que je voyais de si près, était la cause de ce désir. »

La force de son tempérament et la grâce de Dieu lui firent cependant surmonter tant de maux. Au bout de plusieurs semaines, Mme Duchesne se rembarqua sur *le Cincinnati*. Le steamboat remonta lentement le grand fleuve. A la jonction de l'Ohio il fit la rencontre d'un bateau tristement arrêté dans le courant, démonté, hors de service, et gardé par trois hommes, dans un endroit absolument désert et désolé. Mme Duchesne reconnut ce même *Hécla* qu'elle avait pris à la Nouvelle-Orléans. On lui raconta que, ses bouilloirs ayant crevé, deux hommes avaient été affreusement brulés. La fièvre jaune avait continué d'y faire des victimes, et le pilote, gardien des débris du navire, montra une petite île où on avait inhumé treize personnes du bord. Mme Duchesne remercia Dieu de l'avoir préservée si visiblement : « Je vois, sans cesse, écrit-elle, le bras de la Providence étendu sur nous; car, au sein de tant de désastres, il n'y a presque pas de doute que nous n'eussions été nous-mêmes au nombre des morts. »

Cette préservation ne lui rendait pas cependant le Bien,

le souverain Bien auquel elle aspirait; il y avait une autre fièvre, une soif spirituelle qui la consumait : « Ce temps d'arrêt, dit-elle, avec dix ou douze jours qui nous restent à voyager sur l'eau, si le voyage est heureux, ce sera en tout soixante jours sans messe, sans communion! C'est le jeûne le plus rigoureux que j'aie peut-être fait en ma vie, même pendant la révolution! »

Un dernier retardement aggrava son martyre. *Le Cincinnati* échoua sur un banc de sable, à la hauteur de la Nouvelle-Madrid. On était encore à cent lieues de Saint-Louis. L'abaissement des eaux ne permettait plus d'entrevoir le moment où l'on pourrait repartir : quelles lenteurs cruelles! Mme Duchesne, de plus en plus altérée de son Dieu, voulut du moins profiter de ce nouvel arrêt pour faire sa retraite annuelle : « Je fais ma retraite sur le steamboat; tout le monde y parle anglais; ceux qui entendent un peu de français ne le parlent point. De cette sorte, me voyant seule avec Dieu, j'en profite, Dieu me suffit; car je n'ai d'autre livre qu'une Bible, que j'ai trouvée sur le steamboat, et mon petit livre d'office[1]. »

Quatorze jours s'étaient écoulés de la sorte, lorsque lui parvint enfin l'invitation réitérée d'une famille des environs, M. et Mme Kay, qui la pressaient de venir prendre asile chez eux. Mme Duchesne s'y rendit, ainsi que Mlle Pratt. Elle y séjourna encore pendant cinq jours jusqu'à ce qu'une crue du Mississipi, remettant le navire à flot, permit aux passagers de continuer leur route.

Refaisant alors son compte de privations spirituelles Mme Duchesne estimait qu'à « une seulement par jour c'étaient *cent vingt messes* qu'elle avait perdues dans son voyage, *quatre-vingts communions*, et presque toutes le

[1] A Mme Barat. Du *Cincinnati*, le 30 octobre 1822.

bénédictions de quatre mois! » Mais son espoir était que cette semence amère produirait quelque jour une moisson d'âmes sur ce rivage; et son récit se termine par cette belle parole : « Il me semble, ma mère, que tant de sacrifices ne seront pas perdus, et produiront dans la suite plusieurs établissements dans ces villes de Natchez et de la Nouvelle-Madrid qui, malgré le tremblement de terre qui l'a presque détruite en 1811, s'augmente chaque jour[1]. »

Ce fut le 28 novembre 1822 que Mme Duchesne arriva à Saint-Louis. Elle ne fit que le traverser pour se rendre à Fleurissant, où ses filles, informées de ses tribulations, attendaient son retour avec impatience. « Combien nous souffrons de l'absence de notre mère! écrivait peu de jours auparavant Mme Octavie Berthold; combien nous souffrons surtout de ses épreuves qui dépassent l'image que vous pouvez vous en faire. Je le sens vivement par les souffrances que j'ai éprouvées moi-même, quoique moindres que les siennes[2]. »

Le récit de ce voyage de Mme Duchesne, envoyé par elle en France, émut de compassion et transporta d'admiration toute la Société. Le bon Père Varin, en particulier, ne savait s'il devait plaindre ou envier le sort de l'héroïque femme; et voici les beaux motifs de confiance en Dieu qu'il en déduisait, dans une instruction à la maison de Paris : « Voyez, mes chères filles, c'est lorsque nous croyons toucher à notre perte que Dieu nous prépare les grâces les plus insignes. Quel admirable spectacle que la conduite de la divine Providence envers Mme Duchesne! Voyez cette grande fondatrice, frappée, dans son voyage, d'une

[1] Fleurissant, 1er décembre 1822. — [2] A la mère Thérèse, 23 novembre 1822.

maladie mortelle, seule, sans secours, étrangère, repoussée d'un village par crainte de la contagion, étendue sur le sable, livrée aux ardeurs de la soif, appelant en vain un prêtre... Que va-t-elle devenir? Que deviendra aussi sa petite colonie? Mais non; elle s'est confiée en la divine Providence, et cette Providence saura bien la sauver. Allons donc, mes filles, jetons-nous dans le sein de Jésus-Christ, et ne nous inquiétons de rien[1]. »

Cependant, à côté de ce miracle éclatant de la protection divine, il y en a un autre : le miracle du courage invincible d'une femme soutenant seule une de ces luttes acharnées, surhumaines, dont un saint Père a dit : « Votre lutte contre l'enfer a pour spectateurs les anges et le Maître des anges[2]. » Au plus fort de ce combat, blessée elle-même cruellement, elle porte à l'ennemi de Dieu un coup victorieux, qui lui arrache sa proie. Le Ciel et la terre semblent la repousser; elle se fait dans la retraite un ciel intérieur. Il ne lui faut que Jésus; mais, lui manquant, tout lui manque : c'est la croix toute nue. Ainsi le sentait-elle; ainsi le Père Barat l'en consolait-il, à sa forte manière, par les lignes suivantes : « Il n'y a, ma chère sœur, qu'une seule cause de chagrin dans cette vie, c'est d'être privé de la communion. Un autre sujet de peine, c'est de voir périr tant d'âmes sans pouvoir l'empêcher! Ce fut le sujet de la douleur infinie de Jésus-Christ, mais douleur adoucie par la pensée que du moins il servait les desseins de son Père en procurant notre salut. Et vous, ma très chère sœur, peut-être auriez-vous gagné plus d'âmes à Jésus-Christ en demeurant en France; mais

[1] Conf. du 16 juillet 1823. *Rec. de Conflans*, p. 174.

[2] Angelos et angelorum Dominum in luctamine quod tibi cum diabolo est spectatores habes. (*S. Éphrem.*)

vous auriez moins souffert, et il y aurait eu moins de mérite pour vous. »

Le Père Barat finissait cette lettre en faisant luire aux yeux de Mme Duchesne une chère espérance : sa nièce, Amélie Jouve, venait de faire ses vœux le jour de saint Louis de Gonzague : « Elle désire beaucoup aller vous rejoindre, dit-il, et regarde comme une prédiction les paroles que lui adressa sa sœur Aloysia peu avant sa mort : « Amélie, c'est toi qui me remplaceras[1]. »

[1] 1823. Dernière lettre autogr. du Recueil nº 13.

La mère Amélie Jouve, qui prit en ce jour de sa profession le nom d'Aloysia sa sœur, et que nous verrons reparaître avec honneur dans cette histoire, est morte supérieure vicaire à Orléans, depuis la première publication de cet ouvrage qui lui est très redevable, le 18 janvier 1880, âgée de quatre-vingt-deux ans, avec des signes extraordinaires de prédestination. C'est un besoin et un devoir pour l'historien de déposer sur la tombe de cette grande religieuse l'hommage fidèle de sa respectueuse et filiale reconnaissance.

CHAPITRE VII

LA VIE APOSTOLIQUE A FLEURISSANT
DÉSERTION DU PENSIONNAT — PAUVRETÉ DU NOVICIAT
LES JÉSUITES A FLEURISSANT — LEUR DIRECTION SPIRITUELLE
ÉCOLES DE PAUVRES ET D'INDIENNES

1823-1825

Le 6 novembre 1821, M. l'abbé Perreau écrivait ces lignes à Mme Duchesne : « Le dessein de Dieu sur vous est de sanctifier la terre que vous habitez, par vos croix et vos privations de tout genre, afin de la préparer à porter plus de fruits. »

Elle s'en rendait d'autant mieux compte que le Ciel même l'en avait instruite, comme elle nous l'apprend dans ces lignes lumineuses : « Je porte en moi une profonde appréhension de nuire partout où je serai, à cause d'une parole que j'ai entendue autrefois : *C'est moins en réussissant qu'en supportant des revers que tu es destinée à me plaire*. Que ce soit illusion, effet d'imagination échauffée, je ne sais; mais j'ai toujours eu ce sentiment en mon âme, et crains d'entreprendre pour ne pas faire échouer. »

Dans ces dispositions, elle écrivait encore à Mme Barat aux premiers jours de janvier 1823 : « Ma digne mère.

voici des jours qui me rappellent la retraite après laquelle vous m'admîtes dans la chère Société. Trop attachée alors à la sainte montagne, je ne prévoyais pas que je me trouverais si éloignée de vous qui me captiviez par des liens si aimables. Dieu, qui me voulait ici, m'a fait rompre ces chaînes, et j'ai lieu d'admirer le pouvoir de la grâce, qui me rend heureuse et contente dans l'éloignement de tout ce que j'aime le plus, et *sans aucun succès qui puisse me faire oublier mes sacrifices.* » Nous allons voir se réaliser ces dernières paroles dans l'effondrement de toute l'œuvre de Fleurissant, mais pour une reconstruction qui sera le triomphe de la patience de l'apôtre et de la toute-puissante miséricorde de son Maître.

Le principe de cette ruine, Mme Duchesne le signalait, dès son retour du Grand-Coteau, dans cette même lettre : « Au doux plaisir de retrouver mes sœurs et la pratique de nos saintes règles, se joint l'amertume d'apprendre que nos élèves, sorties du pensionnat, se livrent aux plaisirs du monde, en oubliant Dieu. Les périls, il est vrai, sont si grands à Saint-Louis, que nous pouvons tout appréhender pour les enfants qui nous restent. Je regarde Saint-Louis comme Malacca au temps de saint François Xavier. A un moment de zèle et d'effervescence a succédé l'indifférence la plus grande pour la religion, suite du délice des plaisirs. Nos pauvres enfants sont entraînées au bal, au spectacle, au prêche; elles ont entre les mains de mauvais livres, vivent dans l'oisiveté, et déjà plusieurs vocations ont succombé devant tant de périls. »

En même temps que cette lutte contre le pervertissement général des enfants aggravait la charge comme la douleur des maîtresses, leur appui le plus ferme venait de leur être enlevé par le départ de Mgr Dubourg, qui abandonnait la résidence de Saint-Louis pour aller se fixer

dans la basse Louisiane. Il avait emmené une partie de ses prêtres, entre autres M. Delacroix, l'aumônier du Sacré-Cœur et l'infatigable apôtre de toute cette contrée. « Monseigneur, écrivait-elle, a eu de grands chagrins à dévorer : le départ de deux prêtres, la mort de deux des meilleurs, l'ingratitude d'une ville qu'il a comblée de bienfaits. Un parti s'y est élevé contre lui, à l'occasion des dettes contractées pour la construction de l'église; on voulait vendre le presbytère, et même une maison bâtie par Monseigneur sur le même terrain. L'orage est passé; mais le procédé reste. Il reste surtout l'esprit de mondanité et d'impiété, qui l'a emporté sur le zèle pour la religion, qu'on avait un moment montré. Nous participons nous-mêmes à la critique du monde et à son opposition. Je ne m'en décourage point. Nous ne travaillons pas pour lui [1]. »

Et, dans une autre lettre, n'envisageant que les seuls intérêts de Dieu, de l'Église, des âmes, Mme Duchesne écrivait à la mère Barat : « Nous pouvons ressentir le contre-coup de ces maux, mais le mal est bien moins grand, s'attachant à de pauvres filles comme nous, qu'au chef de la religion dans un pays. Hélas! le monde parle, le monde court; Dieu appelle par la voix de ses merveilles, de ses châtiments, de ses pasteurs, et il ne peut obtenir l'entrée des cœurs, ni provoquer le réveil de l'assoupissement de l'indifférence. Que le Cœur de Jésus est outragé [2]! »

L'état moral de la ville, et l'indisposition des esprits à la suite du départ de l'évêque, amenèrent la désertion du pensionnat. A la date du 10 mars 1823, Mme Octavie

[1] A la mère Bigeu, 20 mars 1823. — [2] Fleurissant, 10 février 1823.

mandait à la mère générale : « Nous n'avons plus que dix-huit enfants : plusieurs payent très mal, d'autres ne payent rien du tout, mais tout cela fait le bonheur des épouses de Jésus. » Et elle ajoutait : « Que nos sœurs d'Europe qui désirent venir ici ne s'attendent pas à des consolations. Il n'y a que des déboires dans tout ce qu'on entreprend pour le bien des âmes. C'est un pays perdu, d'une pauvreté extrême, et rempli des désordres les plus scandaleux. Le mélange des protestants, et autres sectes, étouffe le bon grain dès qu'il commence à croître[1]. »

L'inévitable conséquence de cette diminution des élèves payantes fut un état de misère dont Mme Octavie nous donne assez l'idée dans ces lignes, qui cependant n'expriment que l'action de grâces : « Nous avons le bonheur d'être pauvres en habits, en nourriture, en logement. C'est la plus grande jouissance que puisse goûter le cœur de votre pauvre Octavie, qui, pour l'amour de Jésus, et à l'exemple du séraphique saint François, a pris la pauvreté en partage. »

Il y avait un moyen de parer à cette misère : c'était de congédier celles des pensionnaires qui ne payaient pas; et on le conseillait à Mme Duchesne. Un *non* généreux fut son unique réponse : « Non, car plusieurs de ces enfants perdraient la foi, dit-elle; nous aimons mieux les garder en nous privant de tout. *Fiat* pour la disette comme pour la maladie[2]. » Elle fit plus. Elle reçut pour rien et adopta six jeunes orphelines, leur offrant de partager le peu qui lui restait : son logement, son pain de maïs et les pommes de terre que donnait le jardin.

Il ne manquait plus aux charitables maîtresses que d'être calomniées par les enfants mêmes qu'elles avaient

[1] Fleurissant, 10 mars 1823. — [2] Fleurissant, 20 mai 1823.

élevées. Deux jeunes filles de l'école, sorties de la maison à laquelle elles devaient tout, ne trouvèrent pas d'autre moyen de se décharger du devoir de la reconnaissance : « On a tout dit contre nous, excepté que nous empoisonnions nos enfants, » écrit Mme Duchesne. Toutefois, son grand cœur s'élevant au-dessus de l'outrage, pour ne considérer que le péril des âmes : « Notre plus grand chagrin, dit-elle, n'est pas de nous voir moquées et calomniées dans le monde par nos anciennes élèves, c'est de les voir courir à leur perte par la route des plaisirs et de l'inutilité. « Puis, laissant s'échapper de son sein déchiré un cri de désespoir qui rappelle celui de la mère de saint Louis : « Nous en sommes réduites pour toute consolation à souhaiter que les jours de ces enfants si chères soient abrégés, de peur que la malice du monde ne vienne à les corrompre [1]. »

Consternée de tant de maux, l'humble mère n'eut pas de peine à se persuader qu'elle seule en était cause. Elle demanda sa déposition, elle appela la mort : « Je gâte tout, écrivait-elle. Quand vous me déchargerez, vous ferez le plus grand bien. Je connais que je le mérite, non par faveur, mais par punition [2]. » Et dans une autre lettre, montrant mieux encore le fond d'une âme lasse de ce monde et altérée de l'autre : « Il me tarde de partir de cette pauvre terre; non que je n'aie bien des craintes pour ma dernière heure; mais parce que je vois que je ne suis pas propre à avancer l'œuvre de la Société dans ce pays... Je reste avec la peine que je ne remplis pas mes devoirs, que les âmes en souffrent; et cependant je n'aperçois pas le terme qui me remettra à ma place. Je vous prie avec instance de peser devant Dieu les besoins de votre famille,

[1] Fleurissant, 4 septembre 1823. — [2] Fleurissant, 13 février 1824.

d'autant plus chère qu'elle est plus abjecte et plus souffrante[1]. »

Mme Barat lui fit une belle réponse : c'est une humilité qui répond à une autre, pour se relever ensemble dans le même sentiment de la confiance en Dieu. « Ma chère Philippine, comment espérez-vous être déchargée de la supériorité? Une autre que vous aurait plus de vertu, sans doute; mais ne pouvez-vous pas, par votre zèle pour votre œuvre et le salut des âmes, acquérir ce qui vous manque? Hélas! ce n'est guère à moi de vous faire cette leçon; j'en ai plus besoin que vous; et cependant ne faut-il pas que je continue à porter mon fardeau, qui augmente tous les jours? Ayons donc confiance dans le Cœur de Jésus. Il soutiendra notre faiblesse, il réparera nos sottises; et même il les fera tourner à notre bien. S'il en agit ainsi envers votre mère coupable et si infidèle, que ne fera-t-il pas pour vous[2]? »

Mme Barat avait raison. Dieu ne détruit que pour construire; et s'il démolissait le pensionnat pierre par pierre, c'était dans le dessein de porter tout l'effort de ses courageuses filles sur un autre terrain, où il se préparait à édifier de grandes choses.

On pouvait déjà remarquer au milieu de ces désastres que, chose étrange! le noviciat de Fleurissant croissait en proportion de ses adversités. L'arbre gagnait en racines ce qu'il perdait en rameaux. Le 20 mars 1822, Mme Duchesne mandait à ses mères de Paris : « Dans cette lettre, je ne ferai point de jérémiades, parce que je suis consolée d'avoir donné le voile, le dimanche dans l'octave de saint François Xavier, à notre sœur Élisabeth Hubert, élève de l'école externe, âgée de seize ans, bonne, travailleuse et

[1] Fleurissant, 1er septembre 1824. — [2] Paris, 1er janvier 1825.

ferme dans sa vocation. Un plaisir plus grand encore nous était réservé pour la fête de saint Joseph. Hier, nos sœurs Xavier et Régis Hamilton et la sœur Mary-Anne ont fait leurs premiers vœux : c'est la fleur de nos novices, les deux premières surtout. Sœur Régis croyait ne pas pouvoir passer ce jour sans mourir, tant sa joie était grande. Elle le rappelait si souvent que je commençais à le craindre. Nous eussions fait une grande perte! »

La pauvreté eut bien les honneurs de la fête, car à quels expédients les novices et les professes ne durent-elles pas recourir pour se procurer leur habit complet! Les restes d'une vieille soutane laissée à Fleurissant par le père Dunand avaient fourni un manteau à la sœur Régis. La sœur Mary-Anne Summer avait trouvé son fichu et son voile dans la robe de crépon d'une pensionnaire; la sœur Xavier Hamilton, la seule habillée à neuf, ne s'en fût pas consolée, si on ne lui avait donné une vieille pèlerine usée et misérable, « pour porter en quelque endroit les livrées de son Époux, pauvre volontaire. »

Certes rien d'humain n'entrait dans de telles vocations; et cet état de pauvreté leur donnait un caractère de désintéressement, ce rude apprentissage leur donnait des garanties de solidité, qui faisaient de cette vie de martyre le sujet des actions de grâces de Mme Duchesne : « Il y a cet avantage ici, que nos novices s'exercent à une vie dure et de privations. Je vous dirai que je plains un peu celles qui ont eu toutes leurs commodités. Ici il faut être à tout : l'une va tirer les vaches, non dans une étable, mais souvent dans un pied de boue, à la pluie, à la neige; l'autre s'enfume à la cuisine; l'autre chauffe le four. A chaque instant on traverse des cours, vraies fondrières de terre grasse qu'il n'y a pas moyen d'affermir. Les appar-

tements et les habitudes se sentent de ces inconvénients. Point de sabots ni de galoches, cela est inconnu. » Mais l'amour supporte tout : *Omnia suffert.* Les nouvelles religieuses, novices et aspirantes, le disputèrent en courage avec les anciennes; et ne voyant dans ces labeurs et ces privations que le calice de Celui qu'elles venaient d'épouser, elles écrivirent collectivement à Mme Barat, pour lui faire part, disaient-elles, « de l'excès de leur bonheur, » l'assurant, en même temps, de leur résolution « d'être des victimes dévouées au sacré Cœur de Jésus ».

La mère Barat leur envoya le 22 avril sa bénédiction : « Vous serez les premières pierres destinées aux fondements de l'édifice du Sacré-Cœur dans ce pays immense. Le Seigneur vous bénira; il multipliera votre nombre, et, comme en France, vous verrez plusieurs établissements se former par vos soins. »

On touchait à l'accomplissement de ces vœux; l'année suivante apporta à la communauté, et au noviciat en particulier, le plus désirable comme le plus inespéré des bienfaits du Ciel. Ce fut celui d'une direction qui, s'inspirant de l'esprit primitif de l'Institut, allait imprimer un mouvement uniforme, propre et régulier à la colonie du Sacré-Cœur, provoquer, soutenir, organiser son zèle par un puissant exemple, et ainsi faire entrer son progrès spirituel et son apostolat dans une nouvelle phase.

Depuis son arrivée dans les missions étrangères, Mme Duchesne n'avait cessé d'appeler pour elle et ses filles un directeur de la Compagnie de Jésus. Si dès l'enfance elle avait suivi d'un regard d'envie et d'admiration les missionnaires de cette Société parmi les tribus sauvages, combien plus aujourd'hui désirait-elle leur présence, dans ce pays naguère fécondé par leurs sueurs et arrosé de leur sang! Longtemps elle avait provoqué et espéré la

venue du Père Barat. Mais ce père se faisait vieux, et, désespérant d'obtenir l'autorisation de ses supérieurs, il répondait aux instances de Mme Duchesne « qu'à moins d'être enlevé et porté par un cheveu, comme le prophète Habacuc, il n'avait plus l'espoir de traverser les mers ». Le Père Varin disait de même dans une de ses lettres : « Vous avouerai-je qu'avec une pauvre et chétive santé, je sens tous les jours un désir pressant de consacrer mes derniers efforts et mon dernier souffle au service et à la consolation de votre petite colonie? Il me semble que je serais au comble de mes vœux, si Notre-Seigneur, par l'organe de ceux qui le représentent, me disait : « Pars, « et va au secours de ma nouvelle famille de la Loui- « siane[1]. » C'était là purement le rêve d'une grande âme; personne n'y voyait rien de plus.

Mme Duchesne fut exaucée, mais d'une autre manière. A cette époque, onze Flamands, pères ou frères jésuites, chassés de leur pays par la persécution du roi des Pays-Bas, Frédéric-Guillaume de Nassau, étaient venus chercher un refuge en Amérique, dans le collège de Georgetown, qui appartenait à la Compagnie de Jésus. Dans ce même temps, Mgr Dubourg venait de quitter Saint-Louis, et, inquiet de la disette de prêtres que son départ laissait au Missouri, il s'en fut à Georgetown demander aux réfugiés de venir s'établir dans son diocèse. Ayant, dans ce même voyage, visité à Washington le président de la république, il en avait obtenu la promesse de sa protection, et même celle d'un subside, pour l'établissement des missions indiennes sur le Missouri et le haut Mississipi. C'était principalement cette œuvre qu'il proposait aux réfugiés de Georgetown. Le recteur était le père Charles Van Quic-

[1] Paris, 13 avril 1820. Recueil de Mme Duchesne, 26e lettre, p. 39.

kenborn, homme d'une grandeur d'âme et d'une constance de foi qui le plaçaient au-dessus de tous les événements. Le père Temmermann, autre type du zèle apostolique et de la sainteté religieuse, avait la charge d'assistant. C'étaient les deux seuls prêtres et profès de cette petite troupe. Cinq novices de bonne famille, s'arrachant furtivement et précipitamment aux bras de leurs parents, les avaient bravement suivis dans leur exil : l'un d'eux était Pierre de Smet, le futur apôtre de l'Orégon, du Kansas et des montagnes Rocheuses. « Sept jeunes gens, tous Flamands, remplis de talents et de l'esprit de saint François Xavier, avancés dans leurs études, âgés d'environ vingt-deux à vingt-sept ans, avec leurs deux excellents maîtres et quelques frères, voilà, écrivait Mgr Dubourg, ce que la Providence accorde enfin à mes vœux! S'il m'avait été permis de choisir, je n'aurais rien pu désirer de meilleur. »

Ils acceptèrent donc les offres ou plutôt les espérances de Mgr Dubourg, car il ne pouvait guère leur donner autre chose : « Ils viennent ici sur l'unique fonds de la Providence, écrivait Mme Duchesne, mais d'autant plus contents... L'acquisition de ces pères est inappréciable pour un pays comme celui-ci, où la devise de *la plus grande gloire de Dieu* doit être leur seule richesse et leur seul soutien[1]. » L'évêque disait de même : « Je voulais prudemment avoir des fonds avant de chercher des hommes. Mais voici que les hommes viennent avant les fonds. C'est la manière de Dieu de déconcerter les plans de notre pauvre prudence humaine : que sa sainte volonté soit faite! » Et dans un autre endroit : « Pouvais-je refuser cette sainte troupe d'apôtres sous l'indigne prétexte

[1] A Mme Barat. Fleurissant, 20 mai 1823.

que je ne sais où prendre de quoi les nourrir? C'est Dieu qui les a appelés, c'est lui qui les envoie : il ne les laissera pas mourir de faim. Aussi, jamais je n'ai ressenti de confiance plus entière et plus paisible que dans cette entreprise si au-dessus de mes forces. L'unique sentiment que j'éprouve est celui d'un entier abandon, mêlé à une joie inexprimable, avec un certain aloi de confusion et de crainte, à la vue des grandes miséricordes de Dieu[1]. »

Mgr Dubourg savait, du reste, comme il le dit, que « ses jeunes missionnaires n'étaient pas hommes à reculer devant les difficultés ». Ayant demandé au maître des novices de Georgetown comment ils feraient le voyage, s'excusant de n'avoir point d'argent à lui donner : « Ah! ne vous en inquiétez pas, répondit le saint religieux, nous irons à pied, et nous demanderons l'aumône. Il n'y a pour cela qu'un vœu parmi ma troupe. » Ils avaient donc fait ainsi plus de quatre cents milles, dont environ deux cents à travers des pays submergés, inondés, ayant souvent de l'eau jusqu'à la ceinture. C'est de la sorte que, le 3 juin 1823, ils arrivèrent au poste qui leur était assigné.

Cette résidence était cette même ferme de l'évêque, voisine de Fleurissant, où nous avons vu naguère camper le Sacré-Cœur. Elle allait devenir le quartier général des saintes expéditions de cette petite troupe.

Les missionnaires prirent donc possession de la maison, où plutôt de la cabane en bois que nous connaissons déjà. Mais il fallait subsister, et pour cela travailler, défricher, cultiver, sans autre aide que trois nègres, plus à charge qu'à profit. C'était une vie de fer; et, dans ce dénuement absolu d'argent, de vêtements, de vivres, les novices

[1] A M. Louis Dubourg, son frère. Georgetown, 17 mars 1823. *Annales de la propagation de la Foi*, t. I. n° v, p. 38, 39 et 41.

et leurs pères, ainsi qu'ils l'ont redit, eussent abandonné le poste ou péri d'inanition, si la Providence ne fût venue à leur aide, sous les traits charitables de Mme Duchesne.

Celle-ci, comprenant qu'une mission lui était donnée, multiplia ses ressources pour ces nouveaux venus. Non contente de se faire quêteuse auprès des riches familles de Saint-Louis, elle se dépouilla elle-même de tout ce qu'elle avait, meubles, ustensiles, linge, couvertures et denrées les plus indispensables. A chaque nouveau besoin qui lui était révélé, elle réunissait ses sœurs, disait ce qu'elle avait plutôt deviné qu'appris, car on ne lui demandait rien; puis elle laissait ses larmes plaider pour elle la cause de ses protégés. « Il faut voir, écrivait Mme Lucile Mathevon, il faut voir les pleurs que répand alors notre mère Duchesne; vous en auriez le cœur fendu, si vous étiez ici! » La décision du petit conseil était invariablement qu'il fallait s'imposer de nouveaux sacrifices. Le trousseau que la mère Lucile avait apporté de France, le seul de la communauté qui fût à peu près neuf, y passa sous diverses formes. « Je serais plus heureuse, écrivait cette mère, d'être décrotteuse des bottes de ces bons missionnaires, que d'être reine de France[1]! » Une partie des nuits était consacrée à la confection ou réparation d'habits à leur usage. « Quel plaisir j'ai ressenti, écrivait Mme Duchesne, en travaillant à faire les vêtements des Pères, en tout semblables à ceux que je voyais porter en France par nos saints protecteurs. Car les Jésuites prennent ici le costume conforme[2]. » Un jour cette digne mère, ayant reçu pour elle une aumône de cinquante piastres, n'eut rien de plus pressé que de les envoyer à ses pauvres voi-

[1] Fleurissant, 13 novembre 1823. — [2] *Ibid.*, 18 juillet 1823.

sins : « Il est juste, écrivait-elle à Mme Barat, que nous soyons un peu providence pour les autres, comme Dieu l'est pour nous ! »

Or il faut savoir que celle qui tendait aux autres une main si généreuse était alors elle-même au fond du gouffre. Le nombre des élèves payantes était tombé à onze! En 1824, un effroyable ouragan avait endommagé gravement l'habitation, le fleuve débordé avait fait de Fleurissant une île inaccessible, le coton avait péri, le maïs avait gelé! Les religieuses durent se mettre à fabriquer tout elles-mêmes, leur chandelle, leur savon, leur fil, leurs chaussures. Tant de charité au sein d'une si grande détresse faisait l'admiration de Mme Barat, qui leur écrivait : « Ah! dans quelle misère se trouvent vos bons Pères! vous venez à leur secours, et vous êtes vous-mêmes si pauvres! »

Mais ce n'était pas l'habitude de Mme Duchesne de s'occuper d'elle-même : « La croix ne nous quitte pas, écrivait cette mère, nous voilà entièrement aux soins de la Providence. Il est si doux de s'y reposer! Enfin, nous n'avons point manqué jusqu'ici du strict nécessaire. Nous avons encore pu quelquefois venir en aide à nos Pères qui sont plus pauvres que nous. Ils souffrent, et je voudrais bien que tant de magnificences que l'on prodigue en France, passassent à leur profit [1]. » De même deux mois après : « Ce serait peu de notre gêne, si elle ne nous ôtait pas le moyen de contribuer à l'œuvre la plus importante de cette contrée pour le bien de la religion : celle du noviciat de nos Pères, qui est une pépinière de saints et d'apôtres. Il me serait bien doux, en vous parlant de cette famille, de vous détailler déjà des choses consolantes. Mais leur par-

[1] Fleurissant, 25 septembre 1823.

tage est la Croix, et nous sommes heureuses de marcher sous le même étendard[1]. »

Eux et elles y marchaient d'un même pas joyeux : « Ces Pères ne se plaignent de rien, écrit Mgr Dubourg; ils sont contents de tout. Logés les uns sur les autres dans une petite maison, couchés sur des peaux, faute de matelas, vivant de maïs et de lard, ils sont plus heureux que le riche sur le duvet et dans les délices. Il est cependant de mon devoir de chercher à leur procurer le nécessaire de la vie pour eux-mêmes, avec les moyens d'exercer leur zèle[2]. »

L'association naissante de la Propagation de la Foi vint momentanément en aide à Mgr Dubourg. Une collecte faite en France par la mère Barat produisit aussi quelques milliers de francs, qui furent adressés à Mme Duchesne. Sa fidèle et pieuse cousine Mme de Rollin y avait contribué pour une large part. La mère générale écrivait à ses filles : « Vous souffrez, c'est le sort des épouses du Sacré-Cœur. Demandez à Dieu que je sois votre sœur dans le partage de ce trésor; car que pouvons-nous posséder de plus précieux[3]? » Et dans une autre lettre : « Mes bonnes filles, nous aussi nous sommes pauvres comme vous; mais vous souffrez plus que nous des rigueurs de la pauvreté, tandis que nous sommes plus coupables que vous, et que ce serait à nous de porter la peine de nos fautes[4]. »

Une sorte d'alliance défensive et offensive pour le service de Dieu, exista dès lors entre les Pères de Fleurissant et les religieuses du Sacré-Cœur. En retour de l'assistance que celles-ci leur procuraient, les missionnaires acceptèrent de diriger leurs âmes et de leur prêter les secours de leur ministère.

[1] Fleurissant, 27 novembre 1823. — [2] *Annales*, t. I, nº v, p. 45. — [3] Paris, 22 novembre 1823. — [4] *Ibid.*, 30 août et 27 décembre 1823.

Le directeur des religieuses, le Père Van Quickenborn, était un homme rude; Mme Duchesne disait qu'il lui rappelait le Père Barat. Calme comme un Flamand, imperturbable au sein des difficultés, il faisait une grande impression de sainteté à l'âme forte mais impétueuse de la supérieure. Elle « sentait revivre en lui l'esprit de saint Ignace », disait-elle, le comparant tantôt au Père Alvarez, tantôt au Père Rodriguez, et l'estimant très haut dans la perfection, comme le témoignent ces lignes : « Lorsque je vois sa tranquillité au milieu de tant d'objets qui l'occupent et qui le partagent, je ne puis m'empêcher de penser qu'il habite les hautes régions de la paix et de l'union avec Dieu. »

Ses directions étaient brèves, ce qui d'ailleurs était du goût de Mme Duchesne : « Monseigneur, écrivait-elle dès son arrivée auprès de l'évêque à Saint-Louis, Monseigneur a pu craindre un moment que nous ne fissions perdre du temps à ses prêtres; mais il n'en est rien, et en dernier lieu il a été le premier à parler de confession. »

Si sommaire qu'elle fût, l'action du Père Recteur sur le noviciat de Fleurissant ne pouvait pas tarder à se faire sentir. Voici en quels termes Mme Octavie Berthold en rend compte dans une lettre à Mme Barat : « Quelles bénédictions le Seigneur n'a-t-il pas répandues par le moyen des Pères sur notre petite communauté! Je regarde cette direction comme un trait particulier de la miséricorde du Seigneur sur ses épouses. Vous ne sauriez croire, ma bonne mère, la ferveur et la régularité qui règnent parmi nos sœurs, leur humilité, leur dévouement, leur pauvreté. Aspirantes et novices rivalisent d'ardeur[1]. »

[1] Fleurissant, 26 octobre 1824.

La maîtresse des novices qui parlait ainsi n'était pas la dernière à ressentir le bienfait de cette conduite spirituelle. A dire vrai, le Père Recteur ne la ménageait pas. Mme Berthold était une personne agréable, dont la rare beauté avait fait plus d'une fois trembler Mme Duchesne. Mais, prédestinée par vocation et par choix à l'immolation, elle commençait à entrer dans ce rôle sacré par un état de langueur et d'ulcération qui la défigurait. C'est par là que le Père Recteur lui faisait sentir l'aiguillon d'or de la mortification. « Il lui reste une cicatrice à côté de la bouche, écrivait Mme Duchesne à la mère générale. C'est ce qui sert au Père à lui faire pratiquer des actes d'humilité. Il se la fait montrer, puis il dit : « Oh! que « c'est laid! » Le Père a beaucoup travaillé sur cette âme et avec succès. Il la conduit par le renoncement, le détachement et l'humilité. Nous sommes toutes bien heureuses sous cette direction. J'aime mieux la pauvreté à l'ombre de cette influence que l'aisance sous une autre[1]. » Et dans une lettre précédente : « Les novices ne peuvent que profiter beaucoup sous cette direction. Nulle part dans le diocèse elles ne trouveraient la pareille[2]. »

Mme Duchesne, elle non plus, n'était pas conduite par un chemin de roses : « J'ai trouvé un Père Maître qui ne me laisse pas faire ce que je veux, écrivait-elle. Encore n'est-il pas content de mon obéissance[3]. » Ces heures de mécontentement coûtaient cher à Mme Duchesne. Par exemple, celle-ci, émue de compassion en voyant les jeunes novices du Père Van Quickenborn « travailler comme des nègres », leur faisait-elle passer un repas mieux préparé, le Père le lui renvoyait, faisant dire sèchement « qu'il

[1] Fleurissant, 22 novembre 1824. — [2] *Ibid.,* 19 février 1824. — [3] *Ibid.,* 25 septembre 1823.

n'avait que faire des aumônes de Mme Duchesne ». Par cette rigueur, qui n'est applicable qu'aux parfaits, il voulait lui enlever jusqu'au contentement de ses meilleurs actes, pour lui en laisser le mérite tout entier. D'autres fois, il lui refusait indûment l'absolution. Certaine épreuve de ce genre se prolongea tellement, qu'incapable de se passer davantage de l'union avec l'Époux céleste, Mme Duchesne fit le voyage de Fleurissant à Sainte-Geneviève, pour trouver un confesseur qui voulût l'absoudre. On rapporte encore qu'à la suite d'une discussion au sujet d'un déplacement à faire dans la chapelle, l'un et l'autre s'obstinant dans leur sentiment, le Père Recteur signifia à sa fille spirituelle qu'elle ne communierait pas et ne renouvellerait pas ses vœux le lendemain. Ce lendemain était la fête du sacré Cœur de Jésus! Le matin de ce grand jour on fut fort étonné de ne pas voir à la chapelle la mère supérieure, qui, pour éviter le scandale, avait laissé croire à une indisposition, en restant au lit. Mais elle ne put y tenir, et sitôt qu'elle pensa que toutes ses sœurs étaient entrées à la chapelle, sûre de n'être pas surprise, elle se leva, et alla se prosterner derrière la porte, où elle fut trouvée sanglotant et arrosant le pavé de ses larmes.

N'était-ce pas un excès que cette rigueur du Père? L'esprit de mansuétude, l'onction de l'Évangile avait-elle suffisamment détrempé la rigidité froide de l'homme du Nord? Il est permis d'en douter. Toujours est-il que, loin de se plaindre de ces âpretés, Mme Duchesne, ne considérant que l'élévation surhumaine de cette direction, y trouvait au contraire l'allègement de ses maux : « Vraiment, écrivait-elle, parlant de sa misère, j'aurais mauvaise grâce de faire l'affligée, me voyant favorisée et soutenue par tant d'amis de Dieu. Le voisinage des saints et leur direc-

tion ont un tel attrait que, pour cette raison, je goûte davantage notre pauvre campagne qu'un riche établissement dans une ville [1]. » Et quelque temps après : « Je ne conçois pas Mme Eugénie de vous avoir conseillé d'abandonner cette maison : je la trouve, quoique plus pauvre, plus heureuse que la sienne. *L'esprit principal* pourra s'y conserver longtemps à l'ombre de cette bonne direction [2]. » Enfin dans une autre lettre : « Sans doute on doit avoir du mécompte dans ce pays, si on vient y chercher la fortune, l'honneur, le plaisir. Mais quand on n'a voulu que le bon plaisir de Dieu, on demeure en paix, même parmi les mauvais succès. Dieu n'exige pas de nous que nous soyons heureux [3] ! »

Ainsi se passèrent les années 1824 et 1825. A cette dernière date le nombre des pensionnaires était tombé à *quatre !* Mais là n'était plus le champ principal de l'apostolat des religieuses de Fleurissant. Un autre ministère s'était offert à leur zèle; et les fruits qu'elles en recueillaient comme ceux qu'elles en espéraient leur tenaient lieu de bonheur.

C'était d'abord la conversion de Fleurissant, dont le Père Recteur était en même temps le curé. Parfois la pluie enflant les cours d'eau qui séparaient la ferme et la paroisse, le Père devait les traverser à cheval, à la nage ou sur un tronc jeté à travers le courant : « Ils sont dans les épreuves, mais non dans le découragement, écrivait Mme Duchesne : l'ancien esprit de zèle, de courage, comme de pauvreté, revit en eux tout entier [4]. » Il fut ranimé encore par la venue à Fleurissant de M. l'abbé Nérinckx, prêtre flamand d'une grande sainteté, et fondateur d'une pieuse congrégation de religieuses vouées exclusivement à

[1] Fleurissant, 19 février 1824. — [2] *Ibid.,* 22 novembre 1824. — [3] *Ibid.,* 28 février 1825. — [4] *Ibid.,* 10 juin 1824.

l'éducation des pauvres. Son exemple, son entretien, puis sa mort édifiante imprimèrent encore une nouvelle impulsion au dévouement pareil de Mme Duchesne : « M. Nérinckx, écrivait-elle le 1er septembre 1824, allait se fixer au Missouri, pour de là passer avec ses religieuses vers les sauvages, quand la mort l'a prévenu, au moment où il venait de faire visite à nos Pères de Fleurissant. Il semble que ce saint homme ne soit apparu ici qu'afin de souffler, jusqu'à son dernier soupir, son amour pour la classe indigente. Il disait que, vu l'indifférence des riches, l'instruction des pauvres était le seul moyen de fixer la religion dans ce pays. »

En conséquence, le Sacré-Cœur de Fleurissant eut désormais deux écoles de pauvres. Mme Octavie Berthold prit pour elle les petites filles, avec une classe d'adultes pour les femmes mariées. Mme Lucile Mathevon fit l'école aux garçons. Ceux-ci, rentrés chez eux, se faisaient à leur tour les catéchistes de leurs familles. Plusieurs mères disaient : « Depuis que mes enfants vont à l'école, ils m'ont fait connaître que telle chose est mal, et je ne la fais plus [1]. » L'élan devint général. Des retraites prêchées par les Pères amenèrent au pied de la chaire, puis à la Table sainte, la bourgade presque entière. Cent soixante hommes firent leurs Pâques. Le jour de la Fête-Dieu, la procession, suivie par toute la paroisse, parcourut religieusement les rues et la campagne, où le saint Sacrement reposa dans le champ d'avoine du Sacré-Cœur : « Ces pères seraient capables de convertir un royaume, » écrivait Mme Duchesne.

Autour de Fleurissant, dans un rayon d'au moins trente à quarante lieues, Saint-Charles, le Portage, la Darenne

[1] Mme Mathevon, 25 avril 1825.

et divers autres postes sur le Missouri, formaient comme autant de forts, d'où les Pères faisaient des sorties apostoliques sur les terres d'alentour. Là encore Mme Duchesne se multipliait pour leur être secourable. Les voyait-elle partir pour leurs *congrégations*, elle leur abandonnait aussitôt, sans compter, les ornements de sa chapelle, les linges, les vases sacrés, l'argent, les ustensiles, le cheval de la maison; et tout cela avec une spontanéité, une simplicité qui en doublaient le prix : « Je prends, écrivait-elle, autant de souci pour l'établissement des Pères que pour le nôtre, et plus encore, mais inutilement : je ne suis que la mouche du coche[1]. » Et dans la même lettre, s'indignant de la concurrence que l'argent des protestants faisait à nos missions : « Qu'il est triste, écrivait-elle, de ne pouvoir avancer que si peu pour le bien, quand l'œuvre opposée se dilate avec succès ! » Elle implorait alors le secours de la France, puis elle poussait ce cri sublime : « Si ma chair pouvait devenir monnaie, je la livrerais volontiers pour soutenir nos missions ! »

Un autre eut l'honneur de laisser le premier sa vie sur le champ de bataille. Le P. Joseph Temmermann, assistant du recteur, mourut subitement le 2 juin 1824. Mme Duchesne envia son sort : « Il a succombé, écrivait-elle, à la suite de fatigues éprouvées dans les missions, à travers des pays inondés ou arides, où il devait loger dans de mauvaises cabanes, n'ayant que de l'eau pour breuvage, du salé pour nourriture, et la terre plate pour lit. C'est le premier Jésuite mort dans cette contrée; les anciens Pères s'étaient tenus chez les Illinois. Le P. Temmermann a été enterré dans notre église près de l'autel. Le pauvre Père Recteur reste donc, en ce moment, le seul prêtre

[1] Fleurissant, 10 juin 1824.

dans cet État, où il a à faire plus qu'il ne peut... Quoique très faible de santé, il a quatre paroisses et d'autres missions éloignées, coupées par des rivières. Le dimanche, il dit deux messes, prêche trois fois le matin, préside le catéchisme et confesse dans les intervalles de tous les exercices. »

Enfin, derrière ces églises et ces congrégations, s'étendaient illimités les territoires indiens, où erraient et campaient les tribus qui dépossédées et refoulées chaque jour avaient d'autant plus droit à trouver dans la religion une seconde patrie. Mme Duchesne n'en détachait pas un seul instant ses yeux ; et tout ce qui venait de là était assuré de prendre dans ses souvenirs, son journal, ses lettres, une place d'honneur. Un jour, c'est une famille d'Iroquois ou d'Algonquins qui descend à Fleurissant, pour y faire baptiser ses enfants nouveau-nés. Une autre fois c'est un père qui apporte au prêtre les corps morts de ses enfants enfermés dans des peaux de buffles, pour qu'ils reçoivent la sépulture dans une terre chrétienne[1]. Ailleurs, Mme Duchesne elle-même sert de marraine à une petite Iroquoise qu'elle appelle Marie : ce sont comme les prémices de l'apostolat auquel elle aspire parmi les infidèles : « Il paraît, écrit-elle, que nos terres se préparent à voir se renouveler les travaux apostoliques de tant de missionnaires. La nation des *Sacs* a dit : « Jusqu'ici nous n'avions point d'oreilles pour vos paroles. Mais à présent nous en prenons une et voulons vivre comme les blancs. » Ces espérances enflamment Mme Duchesne; on lit dans une de ses lettres : « Faites dire, je vous en prie, à mon neveu Henri, que les moissons jaunissent, et qu'il serait temps qu'il vînt récolter dans le champ que son patron saint Régis

[1] Journal, 25 mai 1824.

a tant désiré défricher. Nous l'invoquons beaucoup pour cette conversion des Indiens, et ajoutons une quarantaine pour obtenir promptement des ouvriers. Mais combien faut-il qu'ils soient morts à tout! car rien, dans ce ministère, ne contente la nature. La foi seule et l'amour de Jésus souffrant trouvent ici leur solide entretien [1]. »

L'évêque avait écrit : « En attendant que nos novices jésuites soient ordonnés, et que ces apôtres se dispersent, on recevra à Fleurissant une demi-douzaine d'enfants indiens de diverses tribus, pour familiariser nos jeunes missionnaires à leurs mœurs et à leur langage, et les préparer eux-mêmes à servir de guides, d'interprètes et d'instruments aux missionnaires que nous enverrons aux tribus dispersées [2]. » Ce projet ayant été bientôt exécuté, Mme Duchesne se fit la mère de ces jeunes Indiens. Ce fut elle qui se chargea de les entretenir : elle blanchissait leur linge, elle les raccommodait, elle les nettoyait; et pour qui connaît l'infecte malpropreté des sauvages, il y a là un héroïsme de charité dont Dieu seul sait le prix.

Ce n'était qu'un prélude : Mme Duchesne demanda à la mère générale qu'il lui fût permis d'ouvrir, elle aussi, une école de sauvagesses, dans le même dessein : « La nourriture coûte peu, lui expliquait-elle, le logement nous l'avons, et nous quêterons pour les vêtements. Il ne faut rien négliger pour cette œuvre intéressante, objet de tant de vœux et qui nous a conduites ici... Quant à être petite, il vaut mieux l'être tout à fait pour nos sauvages [3]. » Et cinq semaines après : « Quelquefois je pense que Dieu ruine nos premiers desseins et notre premier ouvrage dans le pensionnat, pour édifier peu à peu l'œuvre plus inté-

[1] Le 10 juin 1824. — [2] *Annales*, t. I, nº v. — [3] Fleurissant, juin 1824.

ressante de l'instruction des sauvages. Il faut bien la mériter par l'humiliation et les autres peines [1]. »

Une première satisfaction fut donnée à ces vœux, au commencement d'avril 1825. « Un soir, pendant l'office, raconte Mme Mathevon, le Père Recteur arrivant chez nous fit demander la supérieure. Quelle ne fut pas la surprise de Mme Duchesne, en voyant apparaître deux petites sauvagesses qui, toutes confuses, se cachaient sous le manteau du Père! Celui-ci les avait fait amener en charrette. Il nous les laissa. Nous avons donc maintenant une classe d'Indiennes. Voilà, ma mère, l'œuvre que nous avons tant désirée. Chacune de nous ambitionne d'y être employée [2]. »

Mme Duchesne était au comble de la joie; elle s'écrie dans une lettre : « Voici le pensionnat des petites Indiennes qui commence enfin! Nous y avons destiné une Irlandaise (Mme Mary O'Connor), qui vient de faire ses premiers vœux. Cette œuvre la tient séparée de nous une partie du jour et toute la nuit. Les sauvagesses l'appellent *maman,* lui sautent tout autour, partout où elle les conduit, aux vaches, aux poules, au jardin, ces enfants ne pouvant supporter la vie sédentaire [3]. » Souvent même il arrivait à la maîtresse de trouver sa classe perchée sur les arbres, où grimpaient et sautaient, comme des écureuils, les jeunes écolières, moins éprises de la science que de la liberté. Mais rien ne décourageait l'espoir de Mme Duchesne, qui demandait déjà à la mère générale qu'on appliquât désormais à l'éducation des enfants des sauvages le dixième des revenus des maisons de l'Amérique, quand les maisons de l'Amérique auraient des revenus.

[1] Le 25 juillet 1824. — [2] Fleurissant, 25 avril 1825. — [3] *Ibid.*, 23 avril 1825.

Ainsi l'œuvre des Indiens et une école de pauvres, avec quelques novices aux prises avec la misère, voilà où en étaient les conquêtes du Sacré-Cœur, dans le Missouri, après huit ans de séjour et de souffrances inouïes! Mais rien de tout cela ne devait être perdu pour l'avenir. Particulièrement le concours charitable prêté aux missionnaires n'allait pas tarder à porter de grands fruits. Attendez quelques années, et ce que Mgr Dubourg appelait une pépinière va devenir une forêt. Ces novices de la ferme recueillis par Mme Duchesne, bientôt prêtres et apôtres, vont se partager le pays pour le conquérir. Le P. de Smet, ordonné à Noël 1825, va renouveler parmi les derniers Peaux-Rouges des montagnes Rocheuses les prodiges d'héroïsme qui en ont fait un émule de François Xavier. Le P. Vereaghen, fait prêtre en même temps que lui, va semer l'Évangile dans les savanes de l'Ouest, en attendant que, sous le titre de provincial et de vicaire général de Saint-Louis, il organise en grand cette Église et les missions de tout le Missouri. Le P. Van de Velde, après avoir dirigé longtemps le collège de Saint-Louis, deviendra tour à tour évêque de Chicago et évêque de Natchez, aussi zélé que les apôtres et plus pauvre qu'aucun d'eux. Le P. Jean-Antoine Elet, par sa noblesse, sa bonté, sa supériorité de nature et de grâce, laissera d'abord dans les collèges de Saint-Louis et de Cincinnati, puis à Louisville, et enfin dans toutes les missions de l'Ouest où il s'employa quarante ans, une trace impérissable de lumière et de sainteté qui éclairera pour des siècles le chemin du salut. Le P. de Theux, arrivé en 1825, va devenir curé de Saint-Louis, et rayonner de là dans toute la Louisiane. D'autres arrivent à leur suite. L'établissement de Fleurissant, certain désormais de se perpétuer, va doter le Missouri de collèges, de prédicateurs, de curés et de missionnaires,

qui, fidèles au souvenir de leur point de départ, garderont jusqu'à la fin et légueront à leurs successeurs l'habitude de se retourner vers le Sacré-Cœur, pour le bénir du bienfait qui leur ouvrit naguère le chemin de cette conquête : *Mon cher fils,* écrivait saint Jean à Gaius, *je me réjouis d'apprendre que vous avez fait bon accueil à nos frères étrangers et voyageurs. En les recevant ainsi, vous êtes devenu vous-même leur collaborateur dans l'œuvre de la charité.* Une pareille collaboration à l'œuvre de l'Évangile restera l'éternel honneur de Mme Duchesne.

Tandis que les Jésuites évangélisaient ainsi les rives du Missouri, les Lazaristes, chargés des bords du Mississipi et de la rivière Blanche, établissaient leur quartier à la Prairie-du-Chien, au centre des Indiens, à trois cents lieues de Saint-Louis. — Leur séminaire de Barreins devait fournir un jour jusqu'à cinquante prêtres à l'Église de ce pays. Il fit plus d'ailleurs que de lui donner des prêtres, il lui donna un évêque. « Nous apprenons, rapporte le journal de Mme Duchesne, à la date du 6 février 1823, que M. Rosati, supérieur des Lazaristes, est nommé coadjuteur de Mgr Dubourg. Il nous demande des prières, sans nous dire pourquoi. » Mgr Rosati, sacré le 25 mars 1823, était destiné à la résidence de Saint-Louis, tandis que son évêque continuerait à siéger à la Nouvelle-Orléans. C'était en réalité un second évêché qu'on venait de créer.

D'autres allaient être pareillement érigés ailleurs, comme nous le raconterons. Ainsi parmi les périls, les contradictions, les désolations que nous avons décrits, cette Église s'édifiait. Parmi les cris de détresse des ouvriers apostoliques succombant sous le faix, et derrière cette poussière des échafaudages qui masquent l'édifice, les pierres de la Cité sainte montaient graduellement; et si l'ouvrage n'en est encore qu'à ses premières assises, du moins les fonde-

ments en sont jetés profondément, et nous pouvons déjà saisir le plan d'ensemble de la construction.

C'était alors l'objet de la contemplation, de l'admiration et de l'attente joyeuse de l'Église tout entière. Tous les yeux des catholiques se tournaient de ce côté, et le Conseil central de la Propagation de la Foi consignait en ces termes, au premier volume de ses Annales, son intérêt et ses vœux pour cette terre promise où coulaient des fleuves de grâce : « De grandes destinées s'y préparent pour la religion. Songe-t-on bien que l'on pourrait former dans cette contrée une seconde Europe catholique, qui dédommagerait l'Église des pertes de l'ancienne? Peut-être avant un siècle ces solitudes auront-elles cent millions d'habitants! Seront-elles l'héritage de la vérité ou de l'erreur? Grand sujet de méditation pour quiconque a le zèle du salut de ses frères! Déjà les vues de Dieu semblent se manifester. Un évêque, puissant en œuvres comme en paroles, s'y est déjà créé comme un royaume spirituel; et ce n'est que le prélude de ce que la Providence prépare à ce pays. Ainsi, grâce aux secours de la Propagation de la Foi, la France chrétienne étendra au loin son influence. Ce sont là les grandes conquêtes, c'est la domination qu'il faut ambitionner[1]. »

[1] *Annales de la propagation de la Foi*, t. I, p. 5, fin.

CHAPITRE VIII

FONDATION A SAINT-MICHEL ; Mme AUDÉ SUPÉRIEURE
RÈGNE DU CŒUR DE JÉSUS
APPROBATION DE L'INSTITUT PAR LÉON XII

1826

La campagne que nous venons de suivre, tout en avançant les affaires générales de la mission d'Amérique, n'avait donné au Sacré-Cœur aucune fondation nouvelle. Il n'en fut pas de même des années 1826 et 1827. Deux établissements, l'un à proximité de la Nouvelle-Orléans, l'autre à Saint-Louis même, le mirent en possession des deux points extrêmes de l'ancienne Louisiane. L'histoire de ces deux fondations fera le sujet de ce chapitre et du suivant.

Déjà précédemment, au lendemain de sa visite aux Opelousas, et durant son séjour à la Nouvelle-Orléans, Mme Duchesne, oubliant le mal qui la consumait, avait senti se réveiller son désir de posséder une maison religieuse dans cette ville maritime : « J'aurais voulu là un hospice au Sacré-Cœur ! » écrivait-elle au souvenir de sa terrible fièvre jaune.

Elle s'en était entretenue avec un prêtre de la ville, M. l'abbé Portier, plus tard évêque de Mobile. « J'ai joui quelques instants de la conversation de Mme Duchesne,

écrivait M. Portier, et j'ai vu avec une joie extrême qu'elle n'était pas éloignée de fonder une maison à la Nouvelle-Orléans[1]. » Elle-même en écrivit, quelques jours après, dans des termes magnanimes à Mme Barat : « Ne soyez pas surprise, ma digne mère, si j'insiste pour cet établissement. S'il est menacé d'avoir la fièvre jaune, il me semble, après tout, qu'on peut bien la braver pour sauver des âmes. Tandis que le directeur de la Comédie va en France chercher des acteurs pour perdre la jeunesse, ne voudrions-nous rien souffrir pour son salut[2] ? » Il semblait justement à Mme Duchesne qu'à chacune de ses souffrances devait correspondre une grâce de diffusion pour sa Société ; et la plus précieuse était l'établissement d'un autel au sacré Cœur sur le rivage même où elle avait commencé de tant souffrir pour lui.

Ainsi parlaient le zèle et la reconnaissance. La sagesse, la discrétion et l'esprit de circonspection parlèrent d'abord différemment dans plusieurs des lettres de Mme Barat : « Ma bonne fille, de grâce, ne vous affaiblissez pas. Si vous aviez les sujets nécessaires, à la bonne heure. Mais d'ici à quelques années, ne comptez pas sur nous. Je suis moi-même décidée à refuser la fondation de la Nouvelle-Orléans... Je crois que trois ou quatre ans ne seront pas trop pour atteindre ce but. Tâchez, chère Philippine, de faire comprendre cela à votre saint et digne évêque[3]. » Ce terme de quatre ans était maintenant révolu ; le projet était donc mûr ; et le Seigneur donna le signal et les moyens de le mettre à exécution.

M. l'abbé Delacroix, le zélé missionnaire que nous avons vu naguère à Fleurissant, emmené en Basse-Louisiane par

[1] Nouvelle-Orléans, 16 septembre 1822. Recueil in-f°, lettre XLVe, p. 66. — [2] Fleurissant, 1er décembre 1822. — [3] Paris, 27 septembre.

Mgr Dubourg, y était devenu curé de Saint-Michel, petite ville près de la Nouvelle-Orléans; et désireux de doter sa paroisse d'une maison de religieuses du Sacré-Cœur, il présenta sa requête à Mme Duchesne. Celle-ci s'excusa d'abord sur la défense qu'avait faite la mère générale de s'établir désormais ailleurs que dans les grands centres de population : « Il m'est dur, mon bon père, de renoncer à un établissement qui serait fait par vos soins, et que vous daigneriez diriger vous-même. Mais je ne puis transgresser les ordres de notre mère; et de plus, en ce moment, n'ayant rien à dépenser pour des frais de voyage et d'établissement, nous ne pouvons songer qu'à nous conserver du pain. » — « Ne faites donc pas de démarches inutiles, disait une autre lettre; j'en aurais une vraie peine; car, ne vous ayant jamais donné aucune consolation, il me serait trop dur de penser que, de plus, vous êtes dans l'embarras à mon occasion[1]. »

Cette humble obéissance est de celles qui, dit l'Écriture, obtiennent la victoire : Dieu l'eut pour agréable. D'ailleurs M. Delacroix n'était pas homme à rendre les armes si facilement. Il gagna à sa cause Mme Eugénie Audé; et celle-ci, au mois de juin 1825, se rendit à Fleurissant pour conférer de cette affaire avec Mme Duchesne.

Elle la trouva épuisée par les luttes, les fatigues et les privations que nous venons de peindre : « Ma chère mère Duchesne me fait mal à voir, écrivit-elle à Mme Barat; ses forces diminuent sensiblement chaque jour. Vous qui savez si bien entrer dans le Cœur de Jésus, demandez-lui qu'il nous conserve cette bonne mère Duchesne, pour affermir ici son œuvre naissante[2]. » Une défaillance générale, accompagnée d'étourdissements, faisait redouter une apoplexie.

[1] Fleurissant, 18 février et 24 avril 1824. — [2] *Ibid.*, 3 juillet 1825.

Mme Duchesne elle-même voyait dans cet état l'annonce et le pronostic d'une fin prochaine. On lit dans une de ses lettres du commencement de cette année : « J'ai souvent été occupée de la mort dans ces derniers temps, cependant mon âme tient encore fortement au corps [1]. »

Le recours à Dieu et à ses saints fut encore une fois le grand remède qu'elle opposa à ce mal. Au commencement de juillet elle put enfin écrire une lettre plus rassurante à Mme Barat : « Il est vrai, lui dit-elle, que depuis quelques mois ma santé changeait beaucoup : je ne me reconnaissais pas moi-même. Mais le jour de Saint-Régis, sans avoir rien demandé, sans avoir rien désiré, je me suis retrouvée dans mon état ordinaire. Je ne puis donc méconnaître la main qui m'a touchée. Il ne me reste plus qu'à mieux profiter du temps à venir; et à vous, ma mère, de nous envoyer ici une meilleure tête. »

Elle terminait cette lettre par cette protestation de filiale soumission, aussi forte que tendre : « C'est demain que, dans tous les États, on célèbre la fête de l'*Indépendance*. Les catholiques n'oublient pas que ce jour leur a donné la liberté du culte. Quant à moi, je me transporte à votre fête du 22 (la fête de sainte Madeleine), et je célèbre en mon cœur l'aimable *dépendance* qui me lie à vous, et dont je bénirai Dieu jusqu'à mon dernier soupir. »

Mme Barat lui répondit en août, par la recommandation de ménager ses jours : « Je vous prie, ma chère fille, de vous laisser soigner. Voyez combien vous me causeriez de chagrin si vous tombiez malade. Je n'ai personne pour vous remplacer; il faut au moins que vous viviez jusque-là. » — « Je ne désire de vivre, repartit Mme Duchesne le 14 septembre, que pour consumer ma vie dans de plus grands

[1] Fleurissant, 28 février 1825.

travaux. Je sens que le repos n'est pas pour cette vie. Il faut avoir le corps à la gène et le cœur sous le pressoir. Si je puis servir à la moindre petite œuvre pour la gloire du sacré Cœur, je consens à vieillir sans succès, sans reconnaissance, pour la seule gloire du Cœur en qui je suis votre fille indigne, Philippine. »

La fondation de Saint-Michel fut conclue entre les deux mères, d'autant plus facilement que Mme Duchesne venait de la négocier elle-même avec succès auprès de Mme Barat. C'est ce que nous apprend cette lettre à M. Delacroix : « J'ai évité de prononcer sur une affaire de ce genre avant de connaître les intentions de notre supérieure générale. Mais déjà sa dernière lettre suppose un consentement [1]. » Mme Duchesne en adressa son humble reconnaissance à Celui dont elle voyait et adorait la main dans toutes ses affaires : « Le Père Van Quickenborn m'a fait lui-même cet aveu : « Je ne sais comment il se fait que tout va ici, car « je n'y vois rien ! » C'est bien autre chose de moi, pauvre pécore, vieille et sans talents, sans amabilité et sans vertu. Il n'y a que Dieu qui voit la fin [2]. »

En conséquence de cette humble disposition, Mme Duchesne écrivit pour faire attribuer à une plus capable qu'elle la conduite et le mérite de cette fondation : « Il n'y a que Mme Audé qui puisse être là, écrivait-elle précédemment à la supérieure générale. Il faut sa fermeté, son adresse, sa conduite irréprochable par sa grande prudence et régularité; qualités qui la rendent propre à tenir un poste difficile [3]. »

Mme Barat agréa, avec la proposition de M. Delacroix la nomination de Mme Audé, qui devait être remplacée aux

[1] Le 1er mai 1824. — [2] Fleurissant, 14 septembre 1825. — [3] *Ibid.* 1er janvier 1825. — *Item*, à M. Delacroix, 1er mars 1825.

Opelousas par Mme Murphy. Elle y mit en même temps la condition expresse que l'inspection générale des trois établissements resterait commise à Mme Duchesne : « Vous allez donc avoir, écrivait-elle à celle-ci trois maisons en Louisiane. Vous comprenez, ma fille, que deux de ces établissements étant confiés à de jeunes supérieures, elles auront besoin d'être guidées. La distance si grande qui est entre nous ne peut permettre, sans de graves inconvénients, que ces maisons soient immédiatement dirigées par votre mère. C'est à vous, ma chère Philippine, que j'en laisse la conduite comme à la plus ancienne de celles à qui j'ai confié cette mission. Quoique nous n'ayons pas admis de provinciales, vous en ferez les fonctions par rapport à la Louisiane. Sans doute, vous allez encore gémir de cette nouvelle responsabilité; mais Dieu vous aidera[1]. »

Mme Audé commença par prendre les instructions de celle qu'elle regardait toujours comme une mère : « Nous voici au moment de notre départ, écrivait-elle le 28 octobre à Mme Duchesne; moment déchirant pour mon cœur, à cause de l'affliction où je vois mes bonnes sœurs, de la charge pénible que je laisse à ma sœur Xavier, et de celle dont je vais moi-même être chargée. Priez pour que le Cœur de Jésus soutienne ma faiblesse, et que je sois une vraie amante du Calvaire. » Puis elle donnait ces détails : « Je n'emporte que la somme de quatre cent cinquante piastres. Voilà toute ma ressource pour payer notre voyage, nourrir neuf personnes à Saint-Michel jusqu'à ce que nous ayons des pensionnaires, meubler la maison, l'approvisionner et acheter un nègre. C'est peu de chose en soi-même; mais si Dieu est avec nous, c'est assez, c'est beaucoup[2]. »

[1] Paris, 7 avril 1825. — [2] Grand-Coteau, 28 octobre 1825. Rec., Ire partie, p. 1.

Ce jour-là même, 28 octobre, Mme Audé se mit en route, emmenant avec elle une petite colonie de laquelle faisait partie une novice de seize ans, Mme Aloysia Hardey, que nous avons déjà vue pensionnaire au Grand-Coteau, au moment de la visite de la mère Duchesne. Elles arrivèrent à Saint-Michel la veille de la Toussaint. Le lendemain elles assistèrent à la messe paroissiale, placées dans le sanctuaire, au milieu d'une foule avide de les contempler : « A la prière du curé, écrivait Mme Audé, nous chantâmes la messe solennelle de Dumont, le *Tantum ergo* des Jésuites, un petit cantique, et le *Laudate*, auquel l'assemblée répondit avec une émotion extraordinaire : la moitié pleurait. » — « Mais plus on nous accueille, ajoutait cette mère, plus j'éprouve le besoin de me cacher dans le Cœur de Jésus : il n'y a plus pour moi de repos que là[1]. »

Saint-Michel, à vingt lieues de la Nouvelle-Orléans, est situé en amont et sur la rive gauche du Mississipi, dont il n'est séparé que par une de ces levées qui se prolongent pendant des centaines de milles des deux côtés du fleuve. Tout ce sol est une terre basse, visiblement formée par des alluvions du Mississipi. Entre la ville et Saint-Michel, au-dessus et au-dessous, des bois nommés Cyprières, dont le pied baigne dans l'eau pendant presque toute l'année, alternent avec les prairies dont la monotonie profonde donne à tout ce pays une physionomie de grandeur tranquille.

La population se composait en très grande partie d'émigrés canadiens, d'origine française. Quand le désastreux traité de 1763 eut livré aux Anglais nos possessions du Canada, plus de vingt mille colons, disant adieu à leur

[1] A la mère Duchesne ; Saint-Michel, 7 novembre. Rec., IIe part., p. 2.

lacs, descendirent en Louisiane, où le gouverneur français leur donna, le long du fleuve, des terres qu'ils appelèrent du nom d'Acadie, en souvenir de la patrie qu'ils venaient de quitter. La paroisse de Saint-Michel avait été détachée, en 1807, de celle de Saint-Jacques de Cabahannocé, où les Indiens, paraît-il, avaient eu précédemment une de leurs stations de chasse. Elle comprenait alors quatre mille habitants, Français ou créoles, restés très fidèles de cœur à la mère patrie. Les Indiens eux-mêmes disaient : « Quand le Grand père (roi) d'Espagne a donné les terres au Grand père (roi) de France, les arbres sont tombés, et les feux ont brûlé (en signe de réjouissance). Mais quand le Grand père de France a donné les terres à l'Américain, les arbres ne sont pas tombés, et nous n'avons pas vu les feux, mais les charbons. » La nouvelle Acadie était aussi très fidèle à la religion catholique; et d'ailleurs on observait que partout, dans la contrée, depuis le retour de Mgr Dubourg à la Nouvelle-Orléans, la foi véritable gagnait du terrain parmi les peuples de toute race. « Les Américains, écrivait un missionnaire, sont longs à se décider; mais une fois qu'ils ont connu la vérité, ils la suivent sans que rien puisse les arrêter : et quand on a le bonheur de faire une conversion, on peut être sûr qu'elle sera solide. Ils ne sont pas très versés dans la spiritualité; mais rien ne saurait leur faire transgresser les commandements de Dieu [1]. »

Le Sacré-Cœur trouvait donc là un champ bien préparé. Une souscription ouverte parmi les catholiques par M. Delacroix ayant atteint rapidement la somme de sept mille piastres, on éleva une maison d'environ cent pieds de façade, au milieu de la paroisse et proche de l'église, avec des bâtiments en bois pour les services. Dans sa modeste

[1] *Annales de la propagation de la Foi*, t. I, n° v, p. 74.

simplicité, cette demeure présentait un aspect d'élégance dont Mme Audé rendait compte ainsi à Mme Barat : « La maison est en briques, ainsi que les ailes; la façade est peinte, les contrevents verts, le toit couvert en bardeaux, et toute la boiserie couleur d'acajou et verte. Vous voyez par là que, jusqu'à ce qu'il s'en fasse une plus belle parmi nous, elle sera le petit hôtel Biron de la Louisiane[1]. »

Cette lettre est à la date du 22 novembre 1825. Le 30 du même mois, fête de saint André, les religieuses entrèrent dans leur petite maison. Peu de jours avant Noël, Mme Audé écrivait : « Nous n'avons encore aucun meuble ici : c'est bien la nudité de la crèche; rien de plus aimable[2] ! » Par exemple, ne pouvant, à cette distance de la ville, se procurer les ustensiles les plus indispensables, les religieuses, faute d'assiettes et de plats pour manger, en étaient réduites, dans les premières semaines, à faire cercle autour de la marmite commune, où chacune puisait sa part à tour de rôle. Sur ces entrefaites arriva fort à propos un marchand ambulant, auquel la communauté s'empressa d'acheter six assiettes en fer-blanc; mais comme on n'avait pas de quoi payer tout de suite, on demanda du crédit, promettant de s'acquitter fidèlement le lendemain. Le lendemain on déjeuna par portions séparées, pour la première fois ! On s'en félicitait fort, quand, avant la fin du repas, on voit reparaître le marchand réclamant la somme convenue ou sa marchandise. Faute de l'une, il fallut se résoudre à rendre l'autre : on n'avait pu trouver l'argent de six assiettes ! Se mettant donc aussitôt à laver la vaisselle, les religieuses la rendirent au défiant colporteur, tout en riant beaucoup de leur mésaventure.

[1] Saint-Michel, 22 novembre 1825. Rec., t. II, p. 25.

[2] A Mme Barat. Saint-Michel, 15 décembre 1825.

M. l'abbé Dusaussoy, neveu de la mère générale, alors en Amérique, posa la première pierre du nouveau pensionnat, comme étant la vivante représentation de sa sainte parente. La première pierre de la chapelle fut bénite en même temps par Mgr Dubourg; et le 26 mars 1826, fête de Pâques, Notre-Seigneur vint y fixer sa demeure. Ce fut le sujet d'une pieuse allégresse pour la mère Audé, qui écrivit le jour même à Mme Duchesne : « Je ne crois pas qu'il y ait au monde une personne plus heureuse que je le suis aujourd'hui. C'est aujourd'hui pour la première fois que nous avons eu le bonheur d'entendre la sainte messe dans notre petite chapelle : Notre-Seigneur est avec nous! O ma mère, faites-vous l'idée combien une privation de cinq mois a rendu ce moment délicieux! Dans ce moment j'aurais couru au martyre pour affirmer la présence réelle, tant elle se rendait sensible à mon cœur... Désormais, personne ne nous l'enlèvera; Il sera toujours là! Avec Lui, je puis tout souffrir, tout supporter. »

Une lettre de Mme Barat vint encore l'encourager à cette vie d'apostolat sous le regard de Dieu : « Vous voilà donc chargée, lui écrivit-elle, de porter la connaissance et l'amour du Sacré-Cœur dans cette partie de l'Amérique. Quel motif pour moi de vous aimer davantage! Que ne m'est-il donné de partager vos travaux! mais je n'en suis pas digne; je ne puis qu'envier votre sort et prier le Seigneur de combler de ses bénédictions Eugénie et ses filles, qui me sont si chères. »

Ces vœux furent exaucés : quelques mois après on lisait dans les lettres de Mme Audé : « Nous avons dix-sept enfants dans le pensionnat; et il est impossible de désirer un commencement plus satisfaisant. Nos petites novices surpassent mon attente. Les maîtresses sont toutes d'accord, et se laissent absolument conduire. Les enfants sont

dociles et ont un ton excellent... De même, pour le temporel, Dieu nous protège d'une manière toute particulière. Notre maison est maintenant entièrement achevée. Bien que, pendant quatre mois, nous n'ayons vécu que de lait et de riz, nos santés, la mienne surtout, se sont fortifiées. J'ai senti, ma mère, que vous aviez prié pour votre pauvre famille de Saint-Michel, afin qu'elle puisse procurer la gloire du divin Cœur, sans ménager sa peine. Vos filles entourent vos genoux en vous priant de les bénir[1]. » Et dans une autre lettre, unissant à l'esprit de zèle l'esprit de sacrifice : « Je sens bien, ma digne mère, que la *charité de Jésus-Christ nous presse;* et il me semble par moments que la mort me serait un gain, si je pouvais me consumer et mourir pour les intérêts du Cœur sacré de Jésus[2] ! »

Mais ce n'était pas de mourir qu'il s'agissait à cette heure, comme Mme Barat le répondit bientôt à son ardente fille : « De grâce, ma chère Eugénie, ménagez votre santé et ne désirez pas trop de mourir. Souffrir et travailler à la gloire de l'Objet aimé est plus digne de votre cœur. Le premier désir serait imparfait et prouverait plus d'amour pour soi que pour Jésus-Christ. La plus grande preuve d'amour que l'on puisse lui donner c'est de sauver des âmes et de se dévouer pour elles. Puis il y a l'intérêt de la société qui vous est si chère, et que vous devez soutenir et propager dans ce pays. — Adieu, mes filles, que le Cœur de Jésus vous rende dignes d'être ses épouses chéries et de lui attacher un grand nombre de cœurs[3]. »

Il en était ainsi, et témoin de l'élan de la mère et des filles, le vicaire général de la Nouvelle-Orléans, M. l'abbé Jeanjean, était en droit d'écrire à Mme Barat : « La nou-

[1] Saint-Michel, 17 avril 1826. — [2] *Ibid.,* 7 mai 1826. — [3] Paris, 4 février 1826.

velle maison de Saint-Michel promet beaucoup. Il est vrai que l'esprit de Dieu en anime tous les membres, et surtout la supérieure, qui est d'une grande ferveur [1]. »

Cependant toutes les lettres de la mère générale à Mme Audé et à Mme Duchesne recommandaient à leurs prières le succès d'une affaire d'un ordre supérieur, dont elle leur confia le secret. Il s'agissait d'obtenir que Rome donnât sa sanction aux Règles du Sacré-Cœur. En effet, la fin de l'année 1826 apporta en Amérique l'annonce de l'approbation canonique de l'Institut par le pape Léon XII Dans la joie qu'elle en ressentit pour toute sa Société, une consolation personnelle fut réservée à Mme Duchesne : celle d'apprendre que son œuvre des missions d'Amérique n'était pas étrangère aux motifs déterminants de cet immense bienfait. La digne mère Bigeu, celle-là même qui avait assisté et servi à ces négociations, voulut lui en donner personnellement l'assurance; et, dès son retour de Rome, elle lui écrivit : « L'œuvre que vous faites n'a pas peu contribué à nous obtenir la grâce de l'approbation qui en a été le fruit. Leurs Éminences, le pape lui-même, se sont montrés touchés et extrêmement consolés d'apprendre que le sacré Cœur avait inspiré tant de courage à des femmes [2]. » Déjà précédemment des missionnaires d'Amérique, étant venus à Rome, avaient entendu le pape leur donner ce mot d'ordre pour Mme Duchesne et ses religieuses : « Dites-leur bien surtout de travailler à propager le culte du sacré Cœur dans le nouveau monde! »

Mme Duchesne sentit tout ce que cet acte du Saint-Siège lui apportait de force, en faisant de sa colonie une milice régulière de l'Église romaine : « Quel heureux événement,

[1] Nouvelle-Orléans, 29 novembre 1826.

[2] Paris, 5 novembre 1826. Rec., v, p. 67.

répondit-elle à la supérieure générale, quel heureux événement que cette approbation presque inespérée! Combien elle nous engage! et combien elle me fait rougir personnellement de me voir ce que je suis, après tant de faveurs qui eussent dû me rendre moins indigne du corps privilégié auquel j'ai l'honneur d'appartenir! » Elle ajoutait que le Père Recteur des Jésuites avait voulu, dans sa joie, apprendre lui-même cette grande nouvelle aux sœurs et aux enfants; qu'il avait fait chanter, le dimanche, une messe solennelle d'actions de grâces, avec diacre et sous-diacre, et qu'il avait demandé à ses prêtres trois messes à la même intention. Tout plein de ce bonheur, il aurait accordé autant de communions qu'on aurait voulu. « C'est ainsi, disait-elle, que, dans les grandes circonstances, les intérêts de la gloire de Dieu se montrent chez les saints [1]. »

Ainsi se fortifiait le tronc de la Société, ainsi se nourrissait-il de la sève la plus pure et la plus généreuse, à mesure que ses branches se multipliaient et s'étendaient au loin. A cette ancienne et chère colonie de la Louisiane, peuplée par ses enfants, façonnée à sa langue, formée à son image, chantée par ses écrivains, la France, ne pouvant plus envoyer ses lieutenants et ses gouverneurs, envoyait ce qu'elle avait alors de plus précieux : sa dévotion croissante au Cœur sacré de Jésus. C'est lui, en effet, c'est ce Cœur conquérant que nous venons de voir inaugurer son règne à Saint-Michel. C'est lui encore qui va l'établir à Saint-Louis, et là plus spécialement, par le ministère propre et l'action personnelle de Mme Duchesne.

[1] Fleurissant, 20 novembre 1826.

CHAPITRE IX

FONDATION A SAINT-LOUIS
LES QUATRE MAISONS DE LA LOUISIANE
PROGRÈS DE L'ÉGLISE D'AMÉRIQUE — DÉPART DE Mgr DUBOURG
LE RÈGNE DE DIEU SEUL

1827

En juin 1826, M. Niel, curé de Saint-Louis, se trouvant en France, avait fortement pressé la mère générale d'accorder à sa paroisse une maison de sa société. Saint-Louis n'était déjà plus cette petite ville naissante, ou plutôt ce gros bourg, que nous avons traversé avec Mme Duchesne en 1818. La législature des États-Unis lui ayant permis, en 1823, de se constituer en cité municipale, la bourgade avait commencé à se transformer, et à prendre cet essor qui devait en faire plus tard une si grande ville. Cet accroissement rapide appelait la création d'écoles catholiques, et M. l'abbé Niel estimait que personne n'y pouvait mieux réussir que le Sacré-Cœur.

C'est en ce sens, en effet, qu'il écrivit de Paris à Mme Duchesne : « J'espère que je verrai se réaliser un projet que j'ai à cœur pour le bien de la religion et la plus grande gloire de Dieu. La précieuse mort qu'ont faite à Saint-Louis deux de vos anciennes élèves, Mlles Leduc et Pélagie

Chouteau, m'a convaincu que toutes les jeunes personnes de cette ville pourraient, entre vos bonnes mains, devenir de petites saintes. Le nombre de celles que vous avez gagnées à la vérité montre aussi quel terrible ennemi le protestantisme aurait dans vous et dans vos sœurs. Aussi ne puis-je vous peindre, Madame, tout ce qui se passe en moi, à la pensée que je verrai dans Saint-Louis un couvent de dames du Sacré-Cœur! Après vous être vous-mêmes embrasées des saintes flammes dont ce Cœur est le foyer, vous les allumerez dans ces pauvres enfants que vous préserverez ainsi des feux terrestres, et dont vous ferez par là de nouvelles créatures. A la clarté de ces flammes, celles qui sont nées dans l'erreur la reconnaîtront et l'abjureront. Vous préparerez ainsi une nouvelle génération, et dans dix ans Saint-Louis aura été en partie sanctifié par vous. De retour en Amérique, j'irai joindre moi-même mes efforts aux vôtres; et, la bénédiction du Ciel accompagnant nos travaux, nous aurons la consolation de voir tout ce pays changer de face[1]. » En conséquence, M. Niel proposait un terrain pour la construction, en s'engageant à fournir un premier subside. Mais le reste où le prendrait-on? Mme Barat, Mme Duchesne et le Père Recteur se montraient très émus de cette difficulté, lorsque la Providence se chargea de la lever.

La Religion et le Sacré-Cœur possédaient à Saint-Louis un ami dévoué, dans un magistrat de la ville, M. Mullamphy. La mère Duchesne le représentait dans ses lettres comme « un homme puissant en richesses et en mérite, capable, disait-elle, de mener un royaume ». Connaissant son désir d'être utile aux enfants pauvres de Saint-Louis, elle lui demanda par lettre s'il n'était pas disposé à se-

[1] Paris, 20 juin 1826. Rec., IIe part., lettre LXIVe, p. 11.

conder le dessein de Mgr l'évêque et de ses supérieurs, en lui procurant, à de bonnes conditions, quelqu'une des nombreuses maisons qu'il y possédait. Immédiatement M. Mullamphy lui en offrit une, « située au milieu de vingt-quatre arpents de terre, bâtie en briques, presque neuve, et à l'écart des rues. » — « J'ai été la visiter, écrivait Mme Duchesne. La situation, moins riante et moins riche que celle de Sainte-Marie, a quelque chose de semblable : élevée, solitaire, dans un air sain, dominant le Mississipi et découvrant la ville, qu'elle laisse de côté. » Le donateur la cédait « avec cinq mille francs pour les premiers frais, à charge pour le Sacré-Cœur de prendre à perpétuité vingt orphelines, de quatre ans au moins et de huit ans au plus, auxquelles il serait donné, par lui ou ses filles aînées, dix piastres pour leur entrée, et chaque année cinq piastres pour leur entretien. Cet entretien devait être simple, sans thé ni café; du pain de maïs pour aliment, et point de souliers en été, du moins pour les petites. On pouvait garder les orphelines jusqu'à dix-huit ans, et, à leur sortie, le donateur promettait de donner à chacune une petite somme. Il fut en outre convenu que, dans la même maison, le Sacré-Cœur pourrait avoir des pensionnaires et une école externe. M. Mullamphy évalua ce qu'il donnait ainsi dès le commencement à trente-cinq mille francs ». Tel est le texte du journal de Mme Duchesne[1].

Malgré ce que ces conditions, si généreuses qu'elles fussent, avaient encore d'onéreux pour le Sacré-Cœur, Mme Duchesne accepta : « Pouvais-je refuser? écrivait-elle ensuite à la mère générale. Pouvions-nous rester confinées

[1] Journal, 2 mai 1827.—V. Lettre à Mme Barat, 1er mars et 1er mai 1827.

dans le village, fermées chez nous par six pieds d'eau qui viennent subitement abattre nos clôtures, renverser notre pont, envahir notre jardin, lequel, depuis deux ans, ne nous donne plus rien? »

Mme Barat sanctionna cette acceptation, déterminée, elle aussi, par la seule charité, comme le témoignent ces lignes : « L'œuvre des orphelines est si importante! fallait-il la laisser à d'autres? Vingt enfants! la charge est lourde; mais Dieu y aidera [1]. » Le cœur de la mère et celui de la fille se montraient dignes l'un de l'autre.

Ce fut le mercredi 2 mai 1827 que Mme Duchesne, accompagnée seulement de la sœur O'Connor et d'une orpheline, se rendit de Fleurissant à Saint-Louis. Ayant, ce matin-là, assisté à la messe qui était célébrée en l'honneur de saint Joseph, elle en prit occasion de placer son établissement sous le patronage du céleste Protecteur de la sainte Famille, promettant en outre de donner le nom du saint à la première novice qui y serait admise. Cet honneur échut, peu de temps après, à Mlle Éléonore Gray, qui prit, avec l'habit, le nom de Joséphine.

La maison du Sacré-Cœur, qui se trouve aujourd'hui au centre même de la ville, par suite de l'agrandissement progressif de Saint-Louis, était à cette époque absolument isolée, au milieu des bois. Ces bois et ces terrains, situés un peu au-dessous de Mill-Crick, étaient infestés d'animaux sauvages, de vagabonds et d'Indiens. La maison n'avait pas meilleure réputation, on en racontait des choses terrifiantes. Elle était hantée par des revenants; on y entendait la nuit des hurlements et des gémissements plaintifs. Aucun locataire n'avait voulu l'habiter. La mère Duchesne n'était pas femme à se faire peur de si peu.

[1] Paris, 6 juin et 28 août 1827.

Elle guetta les esprits : et la légion de démons se trouva en définitive n'être qu'une légion de chats sauvages, qui, chaque nuit, s'élançant des arbres voisins dans le grenier, s'emparaient de ce poste pour y tenir leur sabbat. On les en délogea tous; après quoi on ne craignit plus d'appeler les orphelines. Les habitants de Saint-Louis, qui n'avaient pas oublié la sainteté de Mme Duchesne, s'empressèrent de l'assister. Le nouveau curé de la paroisse, M. Saulnier, lui envoya une vache, les produits de son jardinage, avec quelques meubles pour la petite école et la communauté,- car on n'avait pour lit et siège que la terre nue. La maison fut bénite par Mgr Rosati; Mme Duchesne vint l'habiter définitivement, laissant Fleurissant à Mme Mathevon.

L'orphelinat installé, on attendit, pour ouvrir un petit pensionnat, l'arrivée de plusieurs maîtresses qui étaient envoyées de France par Mme Barat. C'étaient Mmes Dutour, Piveteau, Xavier Vandamme et Louise Dorival, qui prirent la voie de New-York, désormais préférée par le Sacré-Cœur. Mme Dorival se sépara de ses sœurs à la jonction de l'Ohio, pour se rendre au Grand-Coteau, sa destination. Les autres arrivèrent à Saint-Louis le 9 septembre, jour de la fête du saint Nom de Marie, laquelle avait été leur étoile conductrice durant la traversée.

La France, qui envoyait au Sacré-Cœur d'Amérique des apôtres et des secours, lui envoya aussi le mot d'ordre du combat : *générosité, confiance!* Une lettre de Mme Barat, datée du 12 juin, apportée par les mêmes sœurs, demandait à la colonie d'être le corps d'élite de la Société : « Oh! combien je désire, leur disait cette mère, que vous atteigniez ce haut degré de vertu que le Cœur de Jésus demande de ses épouses, mais surtout de celles à qui il confie la mission de propager le culte de son Cœur parmi les peuples qui l'ignorent ou le connaissent à peine! Cette

grande vocation doit élever vos âmes. Notre bonheur croîtra, au ciel, en proportion de la générosité avec laquelle nous aurons offert plus de sacrifices et d'actes de vertu à la divine Majesté. »

A cette lettre en était jointe une du Père Varin, inspirée par le même esprit. Elle était écrite du 11 juin et adressée à Mme Duchesne : « Ma bien chère fille, quel long silence j'ai gardé, mais non pas devant Dieu! Tous les jours cette pauvre Louisiane est présente à ma pensée; elle est au fond de mon cœur. Je la porte à l'autel, et je l'offre avec une tendre affection au Cœur adorable de Jésus-Christ. Qu'elle soit sa conquête et que ses épouses en soient les instruments : voilà l'objet de mes vœux... C'est donc avec une grande consolation que j'ai appris que vous aviez enfin formé un établissement à Saint-Louis, maintenant siège épiscopal. Voilà le fondement qui jusqu'ici manquait à l'édifice. Quelle joie ne m'est-ce pas aussi de voir partir vers vous la petite colonie qui aujourd'hui même, à six heures du soir, se mettra en route pour cette chère Louisiane! Avec quelle ardeur, malgré les années et les infirmités, moi-même je partirais pour aller contempler, dans vos États-Unis, l'extension de l'œuvre de Dieu dont votre terre aura été le glorieux berceau! »

Le Père Varin terminait par le cri de son cœur : « Oh! ma fille, *que Dieu est bon!* que de choses n'a-t-il pas faites pour notre Société! Et comment, après tant de prodiges de grâces, la foi et la confiance pourraient-elles être ébranlées? Comment le cœur ne se livrerait-il pas à la reconnaissance?... Encore une fois, que Dieu est bon! Et comment ne pas dire : *Courage et confiance!* voilà notre devise jusqu'à la mort. »

Après le Père Varin, M. l'abbé Perreau soufflait la même ardeur courageuse à Mme Duchesne, par cette con-

sidération qu'il fallait que l'Amérique rendît à Jésus-Christ ce que chaque jour l'impiété lui faisait perdre en Europe : « Encore quelque temps, et vous serez peut-être plus heureuses que nous, plus libres d'accomplir le bien. » La crise redoutable que traversait l'Église, en 1827, faisait regarder le nouveau monde comme une terre de refuge; et Mme Duchesne semblait porter dans ses mains la suprême espérance de la Société.

Le premier mouvement de cette mère, en prenant possession de sa maison et de son grand jardin, avait été celui de la reconnaissance, et elle écrivait gaiement à Mme Barat qu'elle « commençait à avoir l'air d'une comtesse ». Mais pour que ce domaine ne fût pas un désert, il y fallait Jésus au saint Sacrement. Elle s'en vit d'abord privée par sa pauvreté : « Nous ne pouvons garder le saint Sacrement, n'ayant pas de ciboire, » nous apprend son journal. Puis quand on eut obtenu la présence de l'Époux, la demeure où il résidait était si misérable que ce fut une autre cause de douleur et de confusion pour le cœur de l'épouse. La chapelle n'était autre que l'ancienne cuisine de la maison, sorte de cave humide où rampaient d'énormes crapauds et où serpentaient les reptiles. Mme Duchesne raconte que le soir, s'y rendant pour son adoration, elle entendait autour d'elle le concert « de grosses araignées qui chantaient, dit-elle, comme de petits oiseaux ». Encore cette humble cave eût été un paradis, si on eût eu un prêtre pour dire la sainte messe. A peine de loin en loin voyait-on venir de Fleurissant le Père Recteur ou quelque religieux de sa résidence, arrivant à midi, à jeun et à pied, pour offrir le saint sacrifice et communier les sœurs, s'il en était temps encore. Cette dernière ressource leur fut encore ravie : « Le Père Recteur, écrit-elle, m'a dit de ne plus compter désormais pour la messe ni sur lui, ni sur

ses prêtres qui vont faire leur troisième an. » Ici, laissant éclater la douleur de son âme, ainsi privée de Dieu : « J'en ai versé, ajoute-t-elle, des larmes bien amères, car il faut vivre ici de continuelles privations! Nous n'avons eu ni fête du Saint-Sacrement, ni fête du Sacré-Cœur. Souvent quatre communions perdues par semaine! Ce sont pour moi des jours de jeûne; car il m'est impossible de me résoudre à déjeuner, espérant toujours quelque coup de la Providence qui amènera un prêtre pour la communion[1]. »

Le Père Recteur comprenait cette sainte souffrance, et s'excusait ainsi d'être dans l'impuissance de la soulager : « Soyez bien persuadée que nous désirons sincèrement faire pour vous tout ce qui est en notre pouvoir. Si les circonstances actuelles nous privent de vous servir, je me console par la pensée que nous serons bientôt en état de faire plus. » Puis il l'encourageait à rester sur sa croix, pour de là attirer les cœurs à Jésus-Christ : « Je prie le Seigneur qu'il vous multiplie et qu'il daigne se servir de votre Société pour embraser les cœurs de milliers et de milliers d'hommes[2]. »

Quelque temps après, des secours envoyés de France permirent à Mme Duchesne d'élever une maison en briques où une place d'honneur fut donnée à la chapelle. Cette chapelle fut desservie plus régulièrement; Mme Duchesne rentra avec bonheur dans la familiarité de son Époux. L'externat devint nombreux; le pensionnat ne cessa de croître. La supérieure, heureuse surtout de voir l'Évangile annoncé aux pauvres, en exprimait sa joie à la mère Barat : « Nous faisons, chaque dimanche, l'école aux mu-

[1] Saint-Louis, 9 juillet 1827. — [2] Recueil copié par Mme Duchesne, IIe partie, lettre LXXIe.

lâtresses, après l'office de la paroisse, afin de les instruire de leur religion. Nos élèves pensionnaires, orphelines et externes, la plupart gratuites, dépassent le nombre de soixante. C'est donc plus de soixante enfants à qui nous avons la joie de faire connaître le sacré Cœur de Jésus. La peine passe sans doute le profit temporel; mais pour le ciel n'est-ce pas un bien de plus? Oui, et je m'en réjouis [1]. »

Saint-Louis étant fondé, c'était désormais la vallée entière du Mississipi jusqu'au Missouri qui se trouvait sinon occupée encore, du moins jalonnée par une première ligne de maisons du Sacré-Cœur. Dix ans de travaux obscurs et persévérants avaient réalisé ce premier plan de conquête de Mme Duchesne; et de quelque côté qu'elle la considérât, elle y voyait établi pauvrement mais fortement le règne de son divin Roi.

A commencer par Fleurissant, les écoles d'Indiennes y faisaient l'espérance et déjà la joie de la supérieure Mme Lucile Mathevon, qui en rendait ainsi témoignage par lettre : « Mes sœurs envient mon sort; j'en suis toute glorieuse. Je n'ai pas d'autre plaisir que celui de me trouver parmi mes sauvagesses ou de faire le catéchisme aux petits garçons, qui m'appellent leur mère et me reçoivent en battant des mains. » Tout le village en ressentait l'édification; les parents se convertissaient; cent cinquante personnes avaient été baptisées en 1826, et le nombre des communions s'était accru d'un tiers dans toute la contrée [2].

Le Grand-Coteau florissait sous le gouvernement de Mme Murphy. La généreuse donatrice Mme Charles Smith redoublait de dévouement pour cet établissement de sa

[1] Saint-Louis, 23 mars 1828. — [2] Fleurissant, 8 mai et 3 juillet 1827.

prédilection. Un jour, quittant cet asile pour un lointain voyage, on l'avait entendue dire, en embrassant en larmes le marchepied de l'autel : « Chère maison, c'est ici que je laisse mon cœur[1]. » Les familles protestantes, attirées par les vertus aimables de la supérieure, lui confiaient leurs filles et disaient hautement : « Nous aimons la vertu de Mme Murphy[2]. » Le Père Van Quickenborn lui-même, si peu louangeur qu'il fût, lui en adressait ses félicitations; et l'évêque de Saint-Louis, Mgr Rosati, au retour d'une visite aux Opelousas, en écrivait en ces termes à Mme Duchesne : « Quelle consolation pour tous les amis de l'Église de voir la prospérité que Dieu donne à ces maisons, et les bénédictions qu'il y répand en abondance! Quand, dans le cours de ma visite, je n'aurais recueilli d'autre satisfaction que celle de voir le bien qui se fait en ce lieu, je m'estimerais assez récompensé de mes peines. Baptême administré à trois demoiselles devenues catholiques, confirmation donnée à quinze pensionnaires; partout beaucoup de piété, beaucoup de régularité, grand contentement : que voulez-vous davantage? Voilà comme Dieu nous soutient[3]. »

Dans la Basse-Louisiane, Saint-Michel, quoique de fondation récente, faisait déjà des recrues pour la Société : « Il paraît que la maison de la mère Audé, écrivait Mme Murphy, est prédestinée à faire des épouses du Sacré-Cœur, et la nôtre des chrétiennes; mais tout pour le même but : la plus grande gloire de Dieu[4]. » Mgr Rosati, après une visite faite à cette fondation, en exprimait ainsi son admiration à Mme Barat : « Dieu soit béni, Madame; on voit bien qu'il a des vues de miséricorde sur ce pays,

[1] Lettre de Mme Murphy, 19 avril 1826. — [2] Mme Duchesne, Saint-Louis, 18 août 1827. — [3] A Mme Duchesne, 12 mai 1828. — [4] Grand-Coteau, 27 février 1827.

puisqu'il nous donne, non seulement le bienfait d'une éducation brillante et chrétienne, mais la grâce inespérée de plusieurs vocations à l'état religieux, ce qui est pour cette contrée un prodige inouï et jusque-là sans exemple... Le bien qui se fait est grand; celui que nous attendons le sera davantage [1]. »

Trois jours après cette lettre, la maison de Saint-Michel perdait son assistante, Mme Xavier Hamilton, et, le 31 avril, Mme Audé adressait ces lignes désolées à Mme Duchesne : « Elle n'est plus notre Ange de paix! Le Seigneur l'a rappelée à lui, hier matin, 1er de mai 1827. A trois heures de la nuit, après avoir reçu les derniers sacrements, elle mit sa main glacée dans la mienne et me dit : « Je vais « mourir, dans quelques moments je serai avec Dieu. » Elle prit alors sa croix, y appuya ses lèvres, leva les yeux vers moi pour me dire adieu; prononça le nom de Jésus d'une voix expirante, et rendit le dernier soupir [2]. » Cette grande religieuse, que Mme Duchesne avait surnommée l'Aloysia de l'Amérique, n'avait pas cessé de croître en amour de Dieu et de la Société. Peu de temps avant sa mort, elle avait adressé à la mère générale ce généreux adieu : « Les barrières que la nature a faites pour nous séparer ne peuvent arrêter un cœur que l'amour de Jésus unit au vôtre pour le temps et pour l'éternité. C'est là que j'espère enfin voir et connaître celle qui tient pour moi ici-bas la place de Dieu même [3]. »

Ces saintes morts et ces saintes vies, ces leçons et ces exemples, ces éducations et ces vocations, tout concourait

[1] Nouvelle-Orléans, 28 avril 1827.

[2] Mme Duchesne, *Vies des Religieuses du Sacré-Cœur d'Amérique,* p. 5 et 6; et Recueil des lettres, IIe partie, p. 21.

[3] Saint-Michel, 10 octobre 1826.

au même but : le progrès de la religion catholique dans le nouveau monde. Mgr Rosati écrivait en France : « Malgré tous les préjugés que les protestants nourrissent contre les religieuses, à peine ont-ils vu fonctionner un couvent, et sont-ils devenus témoins des progrès que les demoiselles font en ces saintes maisons, soit dans la vertu, soit dans l'instruction, qu'eux-mêmes en deviennent les panégyristes. Ils y envoient leurs filles, et ils voudraient voir se multiplier ces établissements. La Providence a beaucoup favorisé en cela notre diocèse[1]. »

Les diocèses voisins recevaient également la véritable lumière. Dans celui de Cincinnati, le premier pasteur, Mgr Édouard Fenwich, provincial des Dominicains, avait converti sa ville épiscopale presque tout entière : « Nous apprenons avec bonheur les progrès de la foi dans l'État de l'Ohio, relate le journal de Mme Duchesne, depuis que Mgr Fenwich est évêque de Cincinnati. La piété des fidèles y rappelle celle des premiers chrétiens : on en voit qui jeûnent jusqu'au coucher du soleil[2]. »

Du côté de l'Illinois, Mme Duchesne recevait de M. l'abbé Martial des lettres qui lui racontaient les œuvres surprenantes de Mgr Flaget, évêque de Bardstown. « Vous en seriez émerveillée, lui écrivait-il, et vous ne pourriez comprendre comment, en si peu de temps et avec aussi peu de moyens, le bon Mgr Flaget a pu opérer tant de prodiges!... Logé dans son séminaire, vivant rigoureusement comme un séminariste et souvent moins bien, le saint prélat inspire l'amour de la pauvreté et de la mortification; et avec les épargnes qu'une vie de privations procure, il crée journellement ou consolide les établissement les plus

[1] Lettre de 1828. *Annales,* t. XVIII, septembre 1829, p. 548.

[2] Journal, p. 30.

utiles à la religion et à la société. Partout je n'entends qu'actions de grâces pour ce que la Providence a permis en faveur de ce pays. Partout il n'est question que de l'amour des catholiques et des protestants pour le saint prélat. Les prêtres n'ont qu'un cœur et qu'une âme, et leur dévouement à leur chef est tel que chacun donnerait sa vie pour lui[1]. »

L'Indiana, placée sous la même houlette, consolait aussi le zèle de M. l'abbé Blanc, établi dans la petite et pauvre ville de Vincennes. Les diocèses se multipliaient sur la face des États. L'Alabama et les Florides, d'abord érigés en vicariats apostoliques, en 1826, formèrent trois ans après un évêché confié à Mgr Portier. Ainsi, des huit États que comprenait originairement le vaste diocèse de la Nouvelle-Orléans, tous étaient aujourd'hui pourvus de quelques prêtres et en voie de progrès religieux.

Maintenant, — comment le dire? — celui qui était le centre et l'âme de ce mouvement ne le dirigeait plus : Mgr Dubourg venait de quitter l'Amérique, abandonnant tout à coup l'œuvre colossale dont il était le chef. Depuis longtemps aux prises avec des embarras et des difficultés intérieures et extérieures, et plus capable de les braver que de les surmonter, abreuvé d'amertumes, victime d'odieuses trahisons et même de vols sacrilèges, le grand missionnaire était rentré en France; il venait de monter sur le siège de Montauban, d'où il fut transféré à celui de Besançon.

Mme Duchesne ne cessa de lui demeurer fidèle. Le 21 octobre 1828, elle lui écrivait ainsi, lui rappelant le souvenir de ses anciens combats : « Auriez-vous oublié, Mon-

[1] Bardstown, 1er juillet 1824. Rec. de Mme Duchesne, xxxvie lettre, p. 89.

seigneur, la terre arrosée de vos sueurs et de vos larmes, et le peuple qui vous a été soumis et qui jette toujours ses regards vers celui à qui il doit tout? Ce peuple a pu être rebelle à la voix du pasteur; mais il n'est pas ingrat, et votre nom ne se prononce jamais au milieu de lui sans vénération [1]. »

Et, nous aussi, nous garderons à Mgr Dubourg une fidèle vénération et éternelle reconnaissance. Il a été certainement, au commencement de ce siècle, un des plus grands restaurateurs des missions catholiques dans tout le sud des États. Nous ferons plus que d'admirer ce grand homme de Dieu, nous le plaindrons; car il faut plaindre le général que ses blessures forcent de quitter le champ de bataille avant l'heure de la victoire, ou le moissonneur que la fatigue éloigne du sillon avant d'avoir entassé les gerbes dans le grenier. Mais, en payant à ce vaillant apôtre de l'Évangile ce juste tribut d'honneur, il nous sera bien permis d'ajouter que, toutefois, il est des ouvriers à qui est réservée, devant Dieu et l'histoire, une gloire plus entière. Ce sont ceux qui, ayant mis la main à la charrue, n'ont plus, un seul instant, regardé en arrière; ce sont ceux qui, avançant infatigablement, sans souci des épines et sans espoir de la récolte, n'ont pas cessé de labourer le champ du père de famille, jusqu'à ce qu'ils y trouvassent une glorieuse tombe.

L'évêque parti, Dieu restait. Dans cet abandon douloureux, Dieu faisait à son épouse la grâce insigne et rude de ne plus connaître d'autre prix de l'amour que l'amour même : « Nous n'avons plus aujourd'hui d'ami zélé que Jésus, écrivait-elle en France; tout autre appui languit et s'éloigne de nous. » Parfois, cependant, du fond de ce dé-

[1] *Annales de la propagation de la Foi*, nº XVIII, t. V, p. 571.

sert, tournant les yeux du côté de la mère patrie, Mme Duchesne se reportait vers ces jours déjà lointains où, dans son monastère de Sainte-Marie-d'en-Haut, une sainte amitié lui avait été donnée; et elle poussait cette plainte vers Mme Barat : « Je suis bien seule en ce monde, et je crois que Dieu permettra que je reste ainsi jusqu'à la mort. Quelque attachée que je sois à cette contrée, où se répand de toutes parts l'aimable dévotion qui nous réunit dans une même famille, je voudrais qu'il me fût donné de franchir les distances, afin de pouvoir encore me trouver à vos pieds en réalité, comme j'y suis souvent en esprit. Combien j'aurais besoin de vous ouvrir mon âme pour la fortifier! Quand je me rappelle les heureux jours de la montagne, que je regrette de n'en avoir pas mieux profité [1] ! »

Mme Barat la soutenait. Elle lui tendait les bras à travers l'Océan; elle la soulevait par ses lettres vers le cœur de l'Ami divin et éternel; elle lui montrait le ciel; elle lui révélait le chemin aride et solitaire qu'elle suivait elle-même; et, lui ouvrant son âme, elle lui répondait à quelques mois de là : « Oui, ma chère Philippine, nous avons habité ensemble le Thabor : que cette vision a été courte! Depuis ce temps-là le Calvaire a succédé : une épouse du Sacré-Cœur doit y vivre et y mourir. Prenons courage! La fin arrive à grands pas. Nous vieillissons, et la mort viendra bientôt nous réunir à la vie... Vous me parlez, chère Philippine, de votre solitude. J'espère, ma fille, que Jésus y supplée. Avec lui et lui seul, il n'y a plus de solitude; car, à vous dire le vrai, lorsqu'on a vécu de longues années avec les hommes, on s'y attache moins. Votre mère, en-

[1] Saint-Louis, 3 juin 1828.

tourée de tant d'affections, est dans cet isolement. Je n'ai encore fait cet aveu qu'à vous ; peu d'âmes le comprendraient. C'est cependant le bien le plus précieux : DIEU SEUL[1]. »

[1] Paris, novembre 1828.

CHAPITRE X

FONDATION A BAYOU-LA-FOURCHE
RETOUR ET FONDATION A SAINT-CHARLES
VISITE DE Mme DUCHESNE AUX MAISONS DE LA LOUISIANE
LE CONSEIL DE SAINT-MICHEL

1828-1829

Deux œuvres, deux fondations achèvent ce que j'ai nommé la période de conquête, dans la vie apostolique de Mme Duchesne. La première n'est qu'un essai, inspiré par son amour de la vie pauvre, abjecte et laborieuse. La seconde est un retour spontané, désiré vers son point de départ; et toutes deux, bien qu'avec des succès différents, portent le sceau du grand cœur de la servante de Dieu.

Depuis quelques années, existait dans un bourg nommé Bayou-la-Fourche, à deux lieues environ de la Nouvelle-Orléans, une communauté de religieuses enseignantes, que M. l'abbé Nérinckx avait d'abord établie à Loreto dans le Kentucky. On les appelait pour cette cause les sœurs *Loretaines;* mais leur nom véritable était les *Amantes de Marie au pied de la Croix*, ou, par abréviation, les *Filles de la Croix*. Ce nom, elles le justifiaient par une vie crucifiée, qui faisait à la fois l'admiration et l'envie de Mme Duchesne. Elle-

même en trace ce tableau dans une de ses lettres : « Ces sœurs sont très austères. Elles sont entièrement voilées, vont nu-pieds, font les gros travaux, labourent, sèment, fauchent, coupent le bois, soignent les chevaux, etc. Elles ont déjà plusieurs maisons, et, en peu d'années, le nombre de ces religieuses s'est élevé jusqu'à cent. Elles instruisent les pauvres, les forment au travail et font beaucoup de bien. Elles aspirent déjà à la mission des Osages pour l'instruction des filles; et je vois qu'elles nous devanceront pour beaucoup de bonnes œuvres que nous ne pourrons que désirer, leurs usages s'adaptant à la pauvreté et aux usages du pays. A toutes les demi-heures on sonne pour avertir de dire ces paroles : « O Jésus souffrant! ô Vierge « douloureuse! » A d'autres heures toutes chantent à la fois les mêmes cantiques, mais sans quitter leurs différentes occupations, l'une au bûcher, l'autre à la cuisine. La première maison de ces sœurs dans notre diocèse sera aux Barreins. De là elles se répandront[1]. »

L'établissement des Filles de la Croix à La Fourche, dirigé par M. l'abbé Bigeschi, curé de l'Assomption, se composait, en juin 1827, de neuf religieuses préposées à une petite école qui ne comptait encore que neuf pensionnaires. Attribuant ce peu de succès à l'ignorance où les maîtresses étaient de la langue française, universellement parlée dans le pays, Mgr Rosati fit demander au Sacré-Cœur de prendre la direction de la communauté et du pensionnat, en admettant ces saintes filles dans la Société. Cette demande fut présentée simultanément à la supérieure générale par Mme Duchesne, le 25 janvier 1828, et par

[1] Fleurissant, 20 mai 1823. — V. *Annales*, t. L, 5e cahier, p. 66. Lettre de M. Odin, 1822 et p. 76; 2 août 1823. — *Item*, M. Badin, 1er cahier, p. 31.

Mgr Dubourg, évêque de Montauban, qui s'exprimait ainsi sur la servante de Dieu : « Cette mère, brûlant du zèle de la gloire de Dieu et connaissant bien les lieux, conçut, il y a quelques années, l'idée de former une congrégation de sœurs pour l'instruction des filles pauvres de la campagne. *J'ai toujours regardé cette vénérable mère comme étant spécialement conduite par l'esprit de Dieu pour le bien spirituel de la Louisiane.* Vous avez, vous aussi, une lumière particulière pour la direction de votre Société... Aussi ai-je espéré que le projet de la mère Duchesne deviendrait quelque jour un germe qui produirait de très grands fruits. Ce jour me paraît venu. La Providence a réuni un certain nombre de saintes filles; elle leur a procuré une propriété et une maison. Elle semble aujourd'hui vous les adresser afin que vous les dirigiez et leur imprimiez l'esprit qui doit les régir, pour leur sanctification propre et celle des autres... Je vous conjure, Madame, d'y réfléchir devant le Seigneur. Ne précipitez pas, si vous voulez, l'affiliation, mais essayez. L'expérience ensuite vous fournira des lumières sur les desseins de Dieu. »

Mme Barat hésita. N'était-il pas plus sage de s'en tenir à la règle de ne plus fonder de maisons que dans les grands centres? Et puis La Fourche, placée très près de Saint-Michel, ne lui nuirait-elle pas? L'insistance des évêques put seule la décider à permettre qu'une de ses religieuses, Mme Hélène Dutour, partît de Saint-Louis pour aller à La Fourche faire cette réunion. Encore eut-elle bien soin de déterminer le caractère que devrait avoir cet établissement : « Nul doute, écrivit-elle à Mme Audé, supérieure de Saint-Michel, nul doute que l'on ira contre mon intention, si l'on met La Fourche à votre niveau. Il faut ne faire là qu'une maison secondaire. La religion, le travail, un peu d'orthographe, lire, écrire, compter, voilà ce qu'on

doit se borner à apprendre aux enfants, pour que cette fondation ne fasse pas de tort à votre pensionnat. Si l'on veut davantage, il faudra faire des dépenses considérables pour bâtir, contracter de nouvelles dettes, et mettre ainsi vos deux maisons dans la gène pour de longues années. » On verra, par la suite, ce qu'il en coûta à la maison de La Fourche pour n'avoir pas compris ces sages avertissements de la supérieure.

La seconde œuvre de Mme Duchesne, mais celle-là toute d'elle, née de ses plus chers souvenirs, et jaillie de son cœur, fut la reprise de possession de Saint-Charles du Missouri.

Le Missouri supérieur et les contrées voisines ne cessaient d'être l'objet des sollicitudes de ce cœur d'apôtre : « Pauvre Amérique, écrivait-elle dès le 25 décembre 1825, quand on pense que de chez nous au Canada et à l'Ouest, et jusqu'à l'océan Pacifique, il n'y a pas une église, pas un prêtre! et cependant on compte jusqu'à vingt-trois mille âmes venues cette année de l'Est dans ce seul État du Missouri! Et des établissements français, irlandais, presque aux sources du Missouri et du Mississipi, qui n'entendent jamais parler de religion! »

Émus de cette détresse, les Pères Jésuites venaient de s'établir à Saint-Charles, comme à un poste avancé vers les tribus sauvages et vers les émigrants venus de l'Europe et de l'Est. Ils y avaient construit une église en pierre, dont eux-mêmes avaient été les maçons et les charpentiers, aussi bien que les architectes. Mais leur apostolat ne pouvait se soutenir que moyennant l'éducation chrétienne des enfants. C'est pourquoi ils pressèrent le Sacré-Cœur de revenir se fixer à Saint-Charles, où ils avaient pourvu à son établissement : « Le père supérieur part pour les Osages, relate le journal de Mme Duchesne

à la date du 25 mars 1828; et avant son départ, il nous envoie par écrit la donation de notre première maison à Saint-Charles, qu'il a achetée pour nous, et où il désire que nous nous établissions. » Mme Barat, consultée par Mme Duchesne, fut d'autant plus favorable à cette fondation, qu'alors elle craignait tout pour ses maisons de France : « Tous les maux vont fondre sur nous, écrivait-elle le 6 juin 1828. Dans ce cas, ma chère Philippine, nous vous enverrons du monde. C'est une raison de plus pour accepter Saint-Charles. »

Le 15 du même mois, Mgr Rosati, le Père Van Quickenborn et la mère Duchesne se rendirent à Saint-Charles, afin de tout régler. Après les réparations les plus indispensables, deux de ses filles chéries, Mmes Octavie Berthold et Lucile Mathevon, se joignirent à elle pour aller faire l'ouverture de la nouvelle maison. C'était le 10 octobre. S'étant rendues d'abord de Saint-Louis à Fleurissant, où les attendait Mgr Rosati, elles firent route de là, en compagnie de l'évêque, du recteur, de quelques Jésuites et de trois prêtres séculiers, jusqu'à la ville de Saint-Charles, si ce nom peut être donné à un gros bourg qui n'a encore qu'une seule rue. Quand, à huit heures du matin, elles y arrivèrent, par un temps magnifique, la population était aux portes et aux fenêtres pour fêter leur bonne venue, et on entendait des mères qui disaient à leurs filles, en battant des mains : « Voilà les bonnes dames! » Une maison en planches, abandonnée en partie aux bestiaux du village, était l'habitation qui les attendait. Rien de plus apostolique que le pauvre mobilier qu'elles y transportèrent : « Quatre draps, six serviettes, quatre couvertures, deux matelas, quatre tasses, six assiettes, une cafetière, un poêle, une marmite, une livre de thé et douze livres de riz, une taie d'oreiller contenant du sucre, et une autre

du café, une bouteille de vin destinée à la messe et une autre de vinaigre. » Quel approvisionnement pour une fondation! C'était bien la besace, le bâton et l'unique tunique dont parle l'Évangile. Mais cette demeure si pauvre eut bientôt un honneur qui fut un premier gage de bénédiction. Un autel provisoire, élevé par les religieuses, dès le lendemain de leur arrivée, reçut pendant plusieurs jours le précieux dépôt du corps d'un martyr, saint Adéodat, destiné à l'autel de l'église paroissiale que l'on terminait. Elle fut consacrée avec grande pompe, le dimanche suivant, par Mgr Rosati; après quoi Mme Duchesne et Mme Berthold repartirent pour Saint-Louis, laissant Mme Mathevon à Saint-Charles, comme supérieure, avec une seule religieuse, Mary-Anne O'Connor, et, pour toutes ressources, quatre piastres (environ vingt francs), avec le fonds sacré et inépuisable de la confiance en Dieu.

Mme Lucile Mathevon était un vaillant cœur. Les lettres qu'elle écrivit quelques jours après, 24 et 29 octobre, respirent cette allégresse qui, du Cœur de Jésus, rayonne sur toute souffrance, et qui la rend aimable avec Lui et pour Lui : « Ma bien digne mère, dit-elle à Mme Duchesne, je ne puis dire que je souffre de la pauvreté, parce que rien ne nous manque. Nous sommes toujours très gaies et prêtes à souffrir tout ce que le bon Dieu nous enverra, pourvu que nous puissions faire aimer son divin Cœur, ou plutôt commencer nous-mêmes à être chrétiennes... Nous sommes toute la journée avec la hache, la scie et la truelle à la main; nous avons fait du pain pour sept jours; la maison a été changée par notre travail; vous ne la reconnaîtriez plus. C'est un petit palais où la paix et la charité règnent à l'ombre du Cœur de notre Maître, de Marie notre mère, et de nos saints patrons et protecteurs. »

L'autre lettre adressée à la mère Barat racontait que les mères de famille de Saint-Charles, en souvenir de leurs maîtresses d'il y avait dix ans, s'empressaient d'envoyer leurs filles à l'école; on y compta bientôt de quarante à cinquante externes. Le dimanche, la chapelle réunissait pour la messe plus de trois cents personnes. « Enfin, dans toute la ville, disait Mme Mathevon, on n'entend plus que des cantiques au sacré Cœur et à la sainte Vierge. » A dire vrai, Mme Duchesne soupçonnait bien un peu sa chère fille Lucile d'envisager les choses par le beau côté. Mais cette intrépidité de joie et de reconnaissance n'est-elle pas l'hommage le plus capable d'attirer le sourire de Dieu? Aussi les fruits de salut ne se firent pas attendre, et dès le 5 avril 1829, Mme Barat écrivait à la mère Duchesne : « Je tiens à Saint-Charles, et je suis bien aise qu'il y ait là une de nos maisons. Ce sera peut-être celle qui fera le plus de bien. »

Ces nouvelles entreprises demandaient aussi de nouvelles ouvrières. Le 26 juin 1829, la mère générale annonça à son amie que trois de ses filles allaient s'embarquer pour l'Amérique : « Nos mères que je vous envoie vous embrasseront pour moi, lui écrivit-elle. Que ne puis-je les remplacer seulement quelques heures et me trouver auprès de vous! Priez du moins pour que la miséricorde de Dieu m'accorde le bienfait de vous revoir un jour. »

Les religieuses annoncées étaient Mmes Thiéfry, Félicité Lavy et Julie Bazire. Partie du Havre le 8 juillet, la colonie arriva le 16 août à New-York, et le 11 septembre à Saint-Louis. Elle venait en compagnie de M. l'abbé Delacroix, qui, après avoir passé une année en Belgique, rentrait en Amérique pour consacrer de nouveau à sa mission de la Louisiane les débris d'une santé à demi rétablie dans sa terre natale.

Maintenant c'en était fait : six maisons étaient fondées. De Saint-Michel à Saint-Charles, le Sacré-Cœur avait ses stations échelonnées de distance en distance dans toute la vallée du Mississipi. La supérieure générale, qui dirigeait cette conquête de loin et de haut, déclara que l'occupation de cette partie de l'Amérique lui paraissait suffisante. Avec cette clairvoyance que donne le génie de la sainteté, elle vit en même temps de quel autre côté devrait se porter ensuite l'effort du Sacré-Cœur. Ces lignes sont remarquables : « Nos amis pensent que la Louisiane a assez de maisons... Je désire que l'on s'en tienne, pendant quelques années, à ces six établissements. Bientôt il sera temps de penser aux États de l'Est, mais je ne le ferai que lorsque nos maisons seront assez fournies pour transporter nos sœurs dans quelque grande ville qui nous recevra. On croit que ce sera *New-York*[1]. » Les événements devaient justifier littéralement ces vues et ce plan de la mère générale.

Cette première œuvre accomplie en appelait une autre. A l'exemple de Dieu, une fondatrice doit être, non seulement créateur pour produire et instituer, mais aussi Providence pour diriger et maintenir. Ces maisons étant fondées, restait maintenant à les mettre dans l'unité d'esprit et de gouvernement. C'est dans ce but que Mme Barat manda aux supérieures de la Louisiane d'avoir à se réunir en une assemblée ou sorte de conseil provincial, sous la présidence de Mme Duchesne.

Cette mission n'était pas sans difficultés. Mme Duchesne y ressentait une répugnance invincible que tout justifiait, ainsi que nous le verrons. A ce rôle de modératrice qui lui était confié elle opposait d'abord l'objection de la ru-

[1] A Mme Duchesne, 18 août 1827. A Mme Audé; 26 juin 1829.

desse de son caractère : « Mon malheur, écrivit-elle à la mère Barat, est de n'avoir pas eu toujours devant les yeux ces pages que vous me donnâtes autrefois à Grenoble sur l'extérieur de Jésus-Christ. O mon Dieu! quelle opposition je suis avec mon chef et mon modèle; et aussi avec ma tendre mère, qui n'a jamais brisé le roseau à demi cassé [1]. » En conséquence, elle s'excusa de présider une réunion à laquelle d'ailleurs elle n'apporterait ni lumière ni force : « Veuillez, je vous en prie, agréer tout ce que nos mères de la Louisiane régleront entre elles. Pour moi, je ne suis plus qu'un bâton usé, et bon à jeter au premier jour [2]. » Et quelque temps après : « Tout va mal entre mes mains. Je me vois comme un vieux lion qui n'a plus aucun moyen d'agir, et que tout accable et pique [3]. »

Mais déjà M[me] Barat avait donné ses ordres aux autres supérieures, pour assurer sur elles la prédominance de la mère Duchesne : « C'est son droit, écrivit-elle à M[me] Eugénie Audé; c'est son droit comme la plus ancienne, et celle à qui Dieu a d'abord confié cette mission. Elle a d'ailleurs pour elle l'expérience et la vertu [4]. »

La mère Duchesne courba docilement la tête. Mais une chose à laquelle elle refusa de consentir, fut que les supérieures de la basse Louisiane se rendissent auprès d'elle, quand elle-même pouvait descendre auprès de ses chères filles. Elle avait déjà écrit à la mère générale : « M[me] Xavier et M[me] Eugénie ont bien eu l'idée de monter; mais il vaut mieux ménager les grandes maisons que la nôtre, qui est si abjecte, et exposer une vieille que deux personnes dans la vigueur de l'âge et en état de servir longtemps la Société [5]. »

[1] Saint-Louis, 4 avril 1829. — [2] *Ibid.*, 18 mai 1829. — [3] *Ibid.*, 23 août 1829. — [4] *Ibid.*, 17 juillet 1829. — [5] *Ibid.*, 22 mars 1829.

Ainsi, sans tenir compte des lugubres souvenirs que lui avait laissés son dernier et cruel voyage en Louisiane, Mme Duchesne partit de Saint-Louis, le 7 novembre 1829, dans la compagnie d'une de ses religieuses. Étant descendue jusqu'à la Nouvelle-Orléans, elle se rendit de là à Saint-Michel. La pensée qu'elle faisait l'œuvre du Sacré-Cœur soutenait seule sa constance, car elle était triste : cette mission délicate lui était une croix, et elle ne le cachait pas à Mme Barat. Le mois de décembre ramenant l'anniversaire du jour où jadis cette mère était arrivée à Sainte-Marie-d'en-Haut, Mme Duchesne lui écrivit : « Depuis ce jour et celui de mon admission dans la Société, mon bonheur a été croissant avec les progrès qu'elle a faits. Et qu'y voulions-nous, sinon la gloire de Jésus? Elle a eu sans doute à traverser ses épreuves, mais son Cœur l'en a tirée. Telles étaient les conditions de notre alliance. En lisant le chapitre : *De la voie royale de la croix,* j'en ai tiré pour moi cette aspiration : *Portavi et portabo*[1]. »

Une réponse admirable, toute d'âme et de feu, encouragea cette âme à l'amour de son martyre. Du lit où l'attachaient les suites d'une chute grave, Mme Barat lui écrivit : « Je vois, ma chère fille, que vous avez vos croix. Ah! si je vous donnais un petit aperçu de celles que Dieu départ à la Société! mais il faut qu'elle s'affermisse et s'étende par la croix et avec la croix. Prenons donc courage, et embrassons-la jusqu'à notre dernier soupir. » Alors se reportant, elle aussi, aux chers commencements de Grenoble : « Quels souvenirs vous me rappelez! Quels doux moments passés sur cette montagne calme et solitaire! Ah! que les temps sont changés! Pour moi je vis au

[1] « J'ai porté une croix, et je la porterai. » Saint-Michel, 11 décembre 1829. — *Item*, 12 février 1820.

milieu d'un chaos d'affaires et de grandeurs que j'évite tant que je puis. Souvent, pour me délasser, j'envie vos vastes forêts et les bords du Mississipi. Est-ce que je ne les verrai jamais [1] ? »

La visite de Mme Duchesne commença donc par Saint-Michel, où se réunirent les autres supérieures. Cette maison, qu'elle voyait pour la première fois, devait à Mme Audé une prospérité qui avait promptement porté à soixante-deux le nombre des pensionnaires. « Nos enfants, disait cette mère, sont d'une grande docilité et montrent du goût pour la piété. Toutes celles qui sont sorties, une seule exceptée, s'approchent régulièrement des sacrements; plusieurs viennent se confesser et communier ici. Elles sont très attachées à la maison, dont elles ne parlent, en général, qu'avec reconnaissance et même enthousiasme. Nous sommes maîtresses absolues avec les parents, qui acceptent et goûtent notre éducation [2]. » Vingt-deux religieuses composaient la communauté, y compris les novices, desquelles Mme Audé portait ce témoignage : « Vos petites novices redoublent d'efforts pour avancer dans la vertu. Il n'est pas rare de les voir aller au-devant des humiliations. Quelque chose qu'on leur ordonne, jamais on ne rencontre d'opposition, tout se fait avec cœur [3]. » Deux de ces novices avaient reçu, l'une le nom de Sophie, l'autre le nom de Philippine, par un hommage délicat à la mère Barat et à la mère Duchesne.

La clef de voûte de cet édifice était la supérieure, rattachée solidement, inébranlablement à la Société, comme elle l'écrivait à la mère générale : « Ma vocation pour

[1] Paris, 14 février 1830.
[2] A Mme Barat; Saint-Michel, 26 fév. 1829. Recueil, p. 104-105.
[3] A Mme Barat; Saint-Michel, 26 fév. 1828. Recueil, p. 85.

l'Amérique, vous le savez, ma digne mère, n'est point une vocation d'attrait. Elle fut, elle est et sera toujours une vocation d'*obéissance* et de *foi*, d'obéissance à ma digne et chère mère Barat, de foi et de confiance que, partout où elle m'enverra, je trouverai toujours la Société du Sacré-Cœur. *La Société* : voilà mon étoile polaire. Cette bienheureuse étoile, c'est vous qui êtes l'aimant qui me la faites reconnaître, et qui ferez que je ne m'en éloignerai jamais[1]. »

Le conseil de Saint-Michel avait surtout pour objet d'assurer dans toutes les maisons d'Amérique l'observation uniforme de la règle et des coutumes de cette Société. Une des questions principales posées par Mme Barat avait été celle-ci : « Quelles dispenses de la règle peuvent être nécessitées par l'esprit du pays? » Mme Duchesne tenait à l'observance stricte; mais, pour bien des raisons que nous devons expliquer, elle voyait son autorité à peu près paralysée par un état de choses dont les supérieures de France ne pouvaient se rendre compte.

A cette époque, et jusqu'en 1839, toutes les maisons du Sacré-Cœur, celles du nouveau monde comme celles de l'ancien, étaient gouvernées immédiatement par la mère générale, qui pouvait encore alors suffire à cette tâche. Aussi, en fait comme en droit, on ne recourait qu'à elle comme supérieure en chef, outre qu'un juste sentiment d'affection filiale et de vénération faisait souhaiter d'avoir affaire directement à une mère à la fois et si sage et si sainte. Tel était spécialement le sentiment personnel de Mme Audé, dont l'attachement si tendre à Mme Barat était disposé à repousser comme un obstacle tout ce qui s'interposait entre elle et cette première mère. « Je consulte

[1] Saint-Michel, 25 août 1828.

écrivait-elle, la bonne mère Duchesne sur les choses de sainteté, car c'est en quoi elle excelle. » Mais là se bornaient ses consultations. Devant une situation déjà si délicate, Mme Duchesne n'apportait, à l'appui de ses conseils ou de ses décisions, qu'un mandat mal défini, émanant uniquement d'un désir personnel de la supérieure générale, sans fondement dans les statuts comme sans précédent dans la Société. De là les répugnances de sa sagesse non moins que de son humilité pour une présidence qui, en réalité, n'était qu'une préséance d'honneur; et appelée simplement à siéger dans un conseil où tout devait être décidé à la pluralité des voix, il ne lui restait plus d'autorité que celle de son expérience, dont elle avait le droit d'invoquer les lumières, mais dont elle ne pouvait guère alléguer les heureux fruits. Elle n'avait donc que trop raison d'appréhender que son action ne fût trouvée bien sévère, alors que celle plus facile de Mme Audé obtenait à Saint-Michel des résultats si séduisants. « Quel crédit, écrivait-elle à Mme Barat, quel crédit pouvais-je attendre dans une maison où tout est admiration au dedans et au dehors, tandis que je suis dans une position toute contraire? J'ai dit mon avis sur tout; mais j'ai été persuadée que je devais me tenir entièrement de côté, sans m'ingérer en rien que par amitié de sœur [1]. » Elle n'en demanda pas moins que désormais on supprimât, dans les pensionnats les représentations, examens publics et distributions solennelles des prix, déjà prohibés par les arrêtés des conseils généraux, et qu'une circulaire de la mère générale interdit de nouveau et plus spécialement aux maisons d'Amérique, en 1835.

La seconde visite de Mme Duchesne fut pour Bayou-la-

[1] Saint-Michel, 22 décembre 1829.

Fourche. Cette maison, destinée, comme nous l'avons vu, à n'être que secondaire, soit par la nature de son enseignement, soit par le nombre et le rang de ses pensionnaires, était accusée de prendre, au prix de dépenses ruineuses, un caractère de grandeur également préjudiciable et à son avenir et à celui de Saint-Michel. La justification prétendue ou réelle de cet état de choses était dans l'esprit égalitaire de la nation, comme on le répondait à Mme Duchesne et à Mme Barat : « Sans doute, disait-on, les enfants orphelines des pauvres Acadiens devraient, dans l'intérêt de leur avenir temporel, être occupées ici à faire des toiles de coton, filer, carder, travailler aux champs, soigner les animaux. Mais ce serait assez que nous fissions faire quelques-unes de ces choses à nos orphelines, pour révolter le public qui veut l'égalité [1]. » Malgré ces raisons plus spécieuses que solides, et les autorisations que la supérieure alléguait avoir reçues directement de Paris, Mme Duchesne déclara s'en rapporter uniquement à ce que la mère générale lui avait écrit à elle-même sur ce sujet; et, réglant conséquemment les études, l'uniforme et le travail de la maison, elle ne négligea rien pour la tenir dans la modestie qui devait être le caractère de cette fondation.

Du 20 décembre 1829 au 19 janvier 1830, Mme Duchesne visita l'établissement du Grand-Coteau, où Mme Murphy était supérieure : « Mme Murphy est celle avec qui mon esprit se lie davantage, écrivait la mère Duchesne. Nous n'avons pu nous empêcher de témoigner le désir d'un rapprochement à Saint-Louis; mais comment combler le vide que cette mère ferait aux Opelousas [2] ? »

Il était impossible, en effet, de trouver une âme plus

[1] Mme Dutour à Mme Barat, 27 décembre 1829.

[2] Saint-Michel, 22 décembre 1829.

sympathique que cette Irlandaise. Elle avait l'ingénuité séduisante d'un enfant, le zèle d'un apôtre, le courage d'un martyr. Le temps qu'elle avait passé au noviciat de Paris l'avait comme soudée indissolublement à Mme Barat. Chaque fois qu'elle lui écrivait, elle ne savait pas finir, comme elle s'en excusait dans un langage encore à demi britannique : « Il me semble, chère mère, que je suis à vos pieds sur *une petite* tabouret, et que arrive quelqu'une qui frappe à votre porte, disant presque tout haut que cette transatlantique fille est trop longue avec vous. Mais faites grâce, ma mère, car vous avez toujours pauvre moi rarement. » Et dans une autre lettre : « Faut-il que je termine? Hélas! je trouve tous les mots plus faciles à écrire que celui d'adieu [1]. » Mais sous cette grâce aimable, quelle énergie de foi! La pauvreté était son attrait dominant, et elle, si délicate, confiait à sa mère générale que, depuis quatre mois, elle portait avec une joie délicieuse les souliers usés de ses enfants. Dans un état de souffrance presque continuel causé par le climat, elle protestait de sa paix et elle écrivait : « J'éprouve de la difficulté à faire cette lettre, à cause de la fièvre que j'ai presque continuellement. Je sens en moi plus de force d'âme que de corps, car du moins mon esprit est toujours tranquille. Il me semble que plus je suis imparfaite, plus Dieu m'aime [2]. » En 1829, au moment de la visite de Mme Duchesne, cet état maladif n'avait fait que s'aggraver; mais, son courage s'élevant à mesure, elle disait : « Les fièvres continuelles m'affaiblissent beaucoup; mais pour le bien de la maison, une supérieure doit souffrir : une épouse du sacré Cœur doit être une épouse de sang. Priez, chère mère, pour que

[1] Recueil des lettres, p. 64 et 125.

[2] Grand-Coteau, 19 octobre 1827, fin.

Dieu me donne la force d'être tout à fait immolée à sa gloire[1]. »

Sous une telle maîtresse, le Grand-Coteau rivalisait avec Saint-Michel pour les bonnes études et les fortes vertus. Les parents avaient en elle une telle confiance, que tous voulaient lui confier leurs enfants. Ils les lui amenaient de toutes les parties de l'État; et lorsque les bâtiments, quoique agrandis déjà, ne permirent plus de recevoir de nouvelles élèves, pères et mères tombaient à genoux devant la supérieure pour la supplier : « Laissez ma fille coucher à terre, n'importe où, pourvu qu'elle soit près de vous, au Sacré-Cœur! » — « Et nous dormions à terre, au grenier, dans les cabanes et les infirmeries, raconte une ancienne élève. Mais nous étions heureuses, et il n'y avait pas de chez moi, si doux et même si luxueux fût-il, qui pût nous engager à quitter notre cher couvent[2]. »

Si familles et enfants se louaient ainsi de la maîtresse, la maîtresse ne se louait pas moins de ses élèves : « Je suis continuellement avec les enfants, écrivait Mme Murphy, et un regard suffit avec elles, tant elles sont dociles... La maison a pris un élan tout à fait extraordinaire... Nous avons fait cette année scolastique avec gloire[3]. » Plusieurs enfants protestantes abjuraient l'erreur; d'autres, empêchées de le faire, emportaient dans leurs familles le dessein arrêté de devenir catholiques, et les Annales de la propagation de la Foi racontent l'énergie persévérante d'une de ces anciennes pensionnaires du Grand-Coteau, jeune fille d'environ vingt ans, qui, profitant d'une visite d'un missionnaire dans la maison de ses parents, l'avait forcé de lui conférer le baptême[4].

[1] Grand-Coteau, 16 août 1829, p. 129.

[2] Notes traduites de l'anglais, p. 16. — [3] Recueil, p. 38, 49.

[4] « *État du Missouri, septembre* 1831. — Je commencerai par

Pour tout ce que nous venons de dire, Mme Duchesne témoigna à ses filles chéries son plein contentement. Mais, passionnée saintement pour la régularité, et ne pouvant oublier qu'elle en était, par devoir, la gardienne responsable, elle regretta, dans les maîtresses et leurs pensionnaires, un esprit de liberté vers lequel inclinait déjà trop ce pays. Elle s'étonna de voir que les unes et

vous raconter un trait d'une jeune personne protestante dont les parents restent aux Rapides, petit endroit sur la rivière Rouge, à une distance d'environ quatre-vingts lieues de la Nouvelle-Orléans. Ses parents l'avaient envoyée pour faire son éducation dans le pensionnat des sœurs du Sacré-Cœur, au Grand-Coteau, à trois lieues des Opelousas. A peine y avait-elle demeuré cinq à six mois, qu'elle témoigna le désir d'être baptisée. Après quelques semaines d'épreuves et d'instructions, ces dames lui permirent d'écrire à ses parents pour obtenir leur permission; car elles ont pour principe de ne rien faire, dans de semblables circonstances, sans le consentement des parents. Ce fut inutilement : le père répondit qu'il n'y consentirait jamais. Cette jeune fille, qui avait alors une vingtaine d'années, renouvela ses sollicitations pendant plus de dix-huit mois qu'elle passa au Sacré-Cœur. Elle fut obligée de retourner dans la maison paternelle sans avoir pu obtenir le baptême, objet de ses désirs. Quelques années après, M. Rossi, curé des Opelousas, passant aux Rapides, alla loger dans la maison de ce protestant, qui le reçut parfaitement bien. Après le dîner, M. Rossi se retira dans sa chambre pour dire son bréviaire. Cette demoiselle, profitant du moment où il était seul, y entre, se jette à ses pieds, et lui demande en grâce de lui donner le baptême. M. Rossi lui représente que, recevant l'hospitalité de son père, il ne voulait rien faire contre sa volonté. Ayant insisté de nouveau et sans plus de succès, la jeune fille, voulant en finir, saisit le bras du curé, l'entraîne vers la cheminée, lui met dans la main un vase d'eau qui s'y trouvait, se jette à genoux, et, conduisant la main du prêtre, le force à répandre l'eau sur sa tête. M. Rossi, vaincu par ce désir persévérant, combla enfin ses vœux, en la baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. »

(*Annales de la propagation de la Foi*, t. VIII, n° XXIX, p. 593.)

les autres se permettaient de sortir et de se promener à travers les bois et les champs du domaine, où, faute d'enceinte, elles étaient exposées quelquefois à la rencontre des passants. Elle s'inquiéta surtout de la facilité que le Grand-Coteau montrait à l'égard des enfants encore protestantes, dans le but de les convertir. Le pape consulté avait, il est vrai, autorisé l'admission des enfants de cette religion dans les pensionnats. L'assistante du Grand-Coteau, Mme Dorival, écrivait à ce sujet, peu de temps auparavant : « Beaucoup de familles protestantes nous donnent leurs enfants à cause de la liberté d'esprit et de croyance qu'il faut avoir l'air de professer ici; et, par ce moyen, plusieurs embrassent la vraie foi [1]. » Mais n'y avait-il pas, dans la pratique et le degré de cette condescendance, un excès qui tournait à la diminution de l'esprit religieux dans le pensionnat? Telle fut du moins l'impression de Mme Duchesne. Sa grande foi s'offensa du peu de place que la religion occupait généralement chez toutes les écolières, desquelles elle écrivait le 20 janvier 1830 à la mère Barat : « J'ai honte de le dire : on n'ose leur parler de Dieu. On craint d'insister sur le catéchisme; et ces enfants ont ri en me voyant dire le *Veni, sancte Spiritus*, à genoux. Le mélange des religions produit, pour la véritable, une langueur qui est déplorable. »

Depuis lors le Sacré-Cœur a précisé sur ce point difficile et délicat sa législation, n'admettant les protestantes dans ses pensionnats qu'en vue de leur salut, toujours en moindre nombre que les élèves catholiques, et à la condition pour toutes de se conformer au règlement commun pour les instructions et exercices religieux. En attendant,

[1] Grand-Coteau, 19 octobre 1827.

une liste d'arrêtés sur ce sujet et sur plusieurs autres fut soumise à la sanction de la mère Barat, qui, tenant compte des circonstances, accorda à ses filles, à titre de simple permission, « qu'on n'exigerait pas des enfants protestantes l'étude du catéchisme, » et que dans le pensionnat « les prières, au lieu d'être récitées en latin, le seraient en anglais ». Ce fut tout ce qu'elle concéda. Quant aux promenades dans les champs, M[me] Barat répondit : « On a la permission d'aller dans un bois sans clôture, pour la promenade. » Mais une autre lettre stipulait que cette permission n'était que temporaire : « La clôture ayant été aussi réclamée aux Opelousas, je laisserai maintenant cet article *in statu quo*. Nous y reviendrons à l'époque de notre conseil général[1]. »

Remarquons, en passant, qu'au milieu de ces soucis du gouvernement, les tendresses de la charité ne perdent pas leurs droits chez M[me] Duchesne. Le même cœur que nous avons vu débordant de maternelles et délicates affections pour M[me] Audé et M[me] Murphy, s'inquiète en outre du sort des sœurs coadjutrices; elle s'afflige de les voir, logées cinq ou six ensemble, coucher dans des chambrettes glaciales et sous le toit. Elle redoute qu'elles n'y prennent mal, et elle presse pour qu'on leur donne de meilleures cellules. Cette femme, toute de fer pour la régularité de l'observance religieuse et l'intégrité de l'honneur de Dieu, est toute mansuétude pour celles de ses sœurs qui lui rappellent le mieux Jésus, son divin Époux, couché dans une étable.

Un rapport circonstancié sur le Conseil de Saint-Michel et la visite de la mère Duchesne fut envoyé par elle à M[me] Barat. Celle-ci ne pouvant, à cette grande distance, se

[1] Art. 18 de la lettre du 14 février, et lettre du 2 juillet 1830.

rendre compte de la position de sa représentante, s'étonna qu'une si sage et si forte visitatrice n'eût pas agi, avec ses filles, plus résolument et plus complètement. Elle lui en écrivit cordialement sa pensée, à sa douce manière : « Sans doute, ma chère fille, votre voyage aura fait du bien ; mais il en aurait fait davantage si, en suivant le plan que je vous avais tracé, vous eussiez tenu un conseil dont vous eussiez été présidente, et qui eût décidé, à la pluralité des voix, tels ou tels articles tendant à la régularité et à l'uniformité. Vous avez bien réglé l'essentiel ; mais il me semble qu'il reste encore beaucoup à faire. »

Ce bien qui restait à faire, l'esprit judicieux de Mme Barat entrevit de quelle sorte elle le pourrait procurer plus efficacement. La supérieure générale l'indique, quand elle dit : « Il faudra absolument avoir pour la Louisiane une provinciale qui ait des pouvoirs particuliers et généraux, pour agir là selon le besoin. L'éloignement où je suis de vous peut nuire au bien, puisqu'il vous faut attendre une réponse souvent plus de trois mois. Nous verrons, avec le temps, ce qu'il conviendra de régler. » Le conseil général de 1833 résolut le problème, ainsi que nous le raconterons.

Toute cette situation faisait d'autant plus aspirer Mme Duchesne à retrouver, dans le Nord, sa vie de recueillement comme de pauvreté : « Je ne sais, écrivit-elle à la mère générale, je ne sais si Dieu agréera mon voyage, que votre volonté seule m'a rendu agréable. Mais mon cœur me porte toujours vers la partie affligée, et c'est le Missouri[1]. »

Le 19 janvier 1830, elle quitta le Grand-Coteau, par un temps d'orage et une pluie effroyable. Un prêtre l'accompagnait avec un nègre à cheval, qui guidait la marche

[1] Saint-Michel, 1er février 1830.

dans les mauvais pas. A chaque instant le prêtre s'arrêtait pour dire à Mme Duchesne : « Voyez cette place verte, Madame, c'est un gouffre! » Et à un autre endroit : « Voilà la place où j'ai vu un wagon embourbé pendant six heures. Là j'ai été attaqué de nuit par un nègre[1]. » Depuis son triste voyage de 1822, toute cette contrée semblait à Mme Duchesne une région maudite.

A Saint-Michel, elle entra en connaissance particulière avec un missionnaire récemment revenu du Nord et de l'Est; et le tableau qu'il lui fit de son voyage dans les États la replaça au centre de ses affections. Ce missionnaire était M. l'abbé Jeanjean, vicaire général de Mgr Nekere, évêque depuis peu de la Nouvelle-Orléans : « M. Jeanjean, dit la même lettre, revient du Canada, attendri et embaumé de tout ce qu'il a vu. Clergé nombreux et instruit, maisons religieuses et écoles fréquentées, foi conservée dans les diverses classes de la société. Il a célébré la messe dans la célèbre congrégation des Iroquois, fondée par les Pères Jésuites, dont les seules traces leur inspirent la vénération. Le matin, au son de la cloche, tous les sauvages se rendent à l'église, les hommes d'un côté et les femmes de l'autre; la doctrine chrétienne est chantée en iroquois. M. l'abbé Jeanjean a vénéré le tombeau de la sainte Iroquoise, Catherine Tegacuitha, et le crâne du Père Brébeuf. Il a logé dans la demeure du Père Charlevoix. Il a visité également tout l'Est, où il a vu les beaux établissements des sœurs de la Charité à Emettsburg et à Baltimore, de la Visitation à Georgetown, des Ursulines à Boston. » Ces récits consolants étaient la réponse du Cœur de Jésus à son épouse. Si son amour rigoureux la tenait dans les épreuves, il n'en faisait pas moins l'œuvre de ses dé-

[1] Saint-Michel, 20 janvier 1830.

sirs; et tout en l'exerçant, il exauçait ses prières et lui en montrait le fruit.

L'Église d'Amérique entrait, en effet, dans une nouvelle phase : elle venait d'inaugurer ses conciles provinciaux, destinés à relier entre eux les évêchés épars que nous avons vus naître. Le prêtre que nous venons d'entendre revenait lui-même alors d'assister, comme théologien, à celui de Baltimore. Le 4 octobre 1828, six évêques en personnes, quatre par représentants, un évêque administrateur et onze théologiens, tous de patrie différente, Américains, Français, Polonais, Irlandais, Italiens, Allemands, s'étaient trouvés réunis dans la cathédrale de cette ville, sur la convocation et sous la présidence de son archevêque, Mgr Withfield. C'était la première fois que l'Église d'Amérique tenait sa cour plénière, et elle pouvait constater les accroissements prodigieux que Dieu lui avait donnés depuis l'érection de l'évêché de Baltimore en 1789. Nous connaissons ceux de l'Ouest. Dans l'Est, New-York avait trente-trois mille catholiques, quatre églises, dix prêtres. Philadelphie comptait vingt-trois mille catholiques, quatre églises, neuf prêtres; Baltimore, dix-huit mille catholiques, quatre églises y compris celle du séminaire, cinq prêtres dans le ministère, huit dans l'enseignement; Boston, cinq mille catholiques, trois églises, quatre prêtres [1].

C'était bien peu encore. Mais le concile venait de concerter les moyens de procurer une plus abondante diffusion de la foi. L'éducation de la jeunesse, et en particulier la multiplication des écoles de filles, avait paru aux évêques le premier et le plus sûr moyen d'y parvenir. Unité dans la prière et la Liturgie, uniformité dans le catéchisme,

[1] Voir la lettre de M. Antoine Blanc, théologien du concile. — Bâton-Rouge, le 6 janvier 1830. (*Annales de la propagation de la Foi.*)

règlements de discipline ecclésiastique, précautions et remèdes contre l'introduction « d'un esprit d'indifférence qui, disaient-ils, sous le nom spécieux de libéralisme, ne tend à rien moins qu'à confondre la vérité avec l'erreur, en représentant toutes les religions comme bonnes », tels avaient été les objets principaux des sessions du concile.

Enfin la création d'une presse catholique avait semblé à ces apôtres le levier le plus puissant pour soulever ce pays. On encouragea les livres pour les écoles catholiques; une revue mensuelle, *le Métropolitain,* fut destinée à servir de lien entre tous les diocèses[1]. Déjà celui de Boston, celui de Charleston et d'autres avaient leurs feuilles religieuses : « Vous ne sauriez croire, écrivait alors M. Antoine Blanc, lui aussi théologien de cette assemblée, vous ne sauriez croire la terreur que les sectes protestantes ont conçue à l'apparition de ces feuilles, ainsi qu'à la célébration du concile provincial. Elles ont sonné l'alarme dans leurs nombreux journaux, et leur cri général a été celui-ci : « Si l'on n'y prend garde, le papisme « envahira bientôt tout le pays. » Mais cette espèce de désespoir ne nous intimide pas. »

Dans cette œuvre, quelle était la part du Sacré-Cœur? Une lettre de Mme Duchesne établissait qu'à cette époque ses six maisons comprenaient ensemble soixante-quatre religieuses et trois cent cinquante enfants, tant pensionnaires qu'élèves externes et orphelines[2]. Elle se montrait heureuse de cette première récolte, qui allait devenir à son tour une nouvelle semence.

Mme Duchesne demeura trois semaines à Saint-Michel, arrêtée par les glaces, qui, l'hiver, enchaînent le Missis-

[1] Voir la lettre pastorale de Mgr l'archevêque de Baltimore. — *Ami de la religion,* 16 décembre 1829.

[2] A Mme Prévost, mai 1830.

sipi, mais consolée par les glorieux témoignages que nous venons d'enregistrer. Enfin, le 5 février, elle put se mettre en route : « Je naviguai heureusement jusqu'à la jonction de l'Ohio, raconte-t-elle; mais au-dessous, le manque d'eau nous mit à chaque instant en danger d'échouer. » Elle prit alors le parti de voyager par terre, dans une charrette à bœufs, « bien contente, écrit-elle, que le contretemps du voyage m'ait donné la facilité de recevoir les sacrements [1]. » Après un court arrêt aux Barreins, où elle fut reçue chez les filles de la Croix, et une relâche de quelques heures à Sainte-Geneviève, elle atteignit Saint-Louis, le 27 février 1830.

Ce conseil de Saint-Michel forme une sorte d'arête qui sépare en deux versants la vie apostolique de Mme Duchesne. Malgré les solides qualités qu'elle y déploya, il lui sembla qu'à elle ne devait pas appartenir le rôle trop glorieux de jouir de sa conquête en la gouvernant, et son humilité n'eut pas de peine à en conclure que le temps était venu de descendre de la scène et de rentrer dans l'ombre. Aussi, après ce dernier grand acte de son gouvernement, nous la voyons désormais, et jusqu'à son dernier jour, se plonger dans une vie de retraite, d'obscurité et de crucifixion qui finalement devait être plus profitable que l'autre à la dilatation de sa Société. Tel est le caractère et l'efficacité de la période suprême dans laquelle nous entrons : celle de l'immolation de Mme Duchesne.

[1] Saint-Louis, 14 mars 1830.

LIVRE IV

L'IMMOLATION

LIVRE IV

CHAPITRE PREMIER

Mme DUCHESNE SUR LA CROIX
RAVAGES DU CHOLÉRA AU GRAND-COTEAU
MORT MAGNANIME DE Mme OCTAVIE BERTHOLD
SUPPRESSION DU COUVENT DE SAINTE-MARIE DE GRENOBLE
Mme DUCHESNE QUITTE SAINT-LOUIS

1831-1834

Dieu, qui aime les âmes, n'a rien de plus à cœur que de les rendre conformes à sa divine image. Et comme ce grand Dieu fait homme a placé son court ministère en ce monde entre une phase d'obscurité et une phase de souffrances, de même arrive-t-il souvent qu'après les débuts de ses plus braves ouvriers, il se hâte de les retirer de la carrière apostolique en les replongeant dans l'oubli, pour des desseins finalement miséricordieux. Le premier de ces desseins est de perfectionner la vertu par l'épreuve; et, en lui retirant l'éclat de la gloire terrestre, de lui réserver son mérite pour l'éternité. Le second est de l'employer plus efficacement à la rédemption de son peuple, s'il est vrai qu'il y a, pour le rachat des âmes, quelque chose de plus salutaire que de leur parler de Dieu, qui est de souffrir pour elles en s'immolant comme Lui.

Ce mystère d'immolation commença pour Mme Duchesne par le dépouillement extérieur et le détachement intérieur de ce qui pouvait encore lui être un lien en ce monde.

Elle-même courait au-devant. A la suite de sa visite dans la basse Louisiane, elle se reprit à demander à la mère générale sa déposition, avec une insistance cette fois justifiée par l'insuccès apparent de sa dernière mission. Apprenant qu'une religieuse d'un solide mérite devait incessamment être envoyée de France : « Nommez-la supérieure ici, s'empressa d'écrire Mme Duchesne; je me tiendrai si bien dans mon coin que je ne la contrarierai point. J'ajouterais que je suis prête à aller partout, si je ne sentais que partout je gênerai à cause de mon âge et de mon ancienneté, et parce que je ne puis correspondre avec les parents. Les Anglais ne m'entendent pas, les créoles veulent de l'extérieur. Le mieux est que je me perde ou à faire une classe ou à soigner les malades. Je vous dis ceci en toute sincérité, comme je le ferai[1]. »

Tant d'instances commençaient à faire impression sur Mme Barat. Elle inclinait à croire aux lettres d'Amérique qui prétendaient que l'humble mère laissait le Sacré-Cœur de Saint-Louis dans un état d'abjection qui en éloignait les meilleures familles. On disait que les yeux fixés invariablement sur les premières maisons qu'elle avait connues en France, Mme Duchesne se faisait une loi d'en reproduire la forme toute rudimentaire, sans tenir compte des progrès et des besoins nouveaux. Or, si cette immobilisation d'une institution dans sa première enfance est un péril partout, combien plus en Amérique, où tout est mouvement et transformation !

[1] Saint-Louis, 28 août.

Sur ces entrefaites, arriva, le 31 août, la religieuse annoncée par Mme Barat, ainsi que plusieurs autres. C'était Mme de Kersaint, vrai cœur de Breton, formée par la mère Thérèse, dans la maison de Quimper[1]. On crut que c'était l'heure d'opérer le changement depuis si longtemps demandé.

[1] Mme de Kersaint et sa colonie s'étaient embarquées au Havre le 14 juin 1831, lendemain de la fête du sacré Cœur de Jésus. Son Journal rend compte de ses dispositions : « Au plus fort de la tempête, dit-elle, nous étions heureuses. Nous nous disions l'une à l'autre que nous ne voudrions pas changer notre position pour tout au monde. Tel n'était pas le langage d'un bon monsieur qui, ayant entrepris ce voyage pour son plaisir, promit bien, s'il en revenait, qu'on ne l'y prendrait plus. » Un ministre anglican, qui avait la bonté d'enseigner l'anglais à la petite colonie, ayant demandé aux religieuses d'écrire en cette langue leur première pensée, elles écrivirent : « Nous sommes très heureuses. » — « Mais, leur demanda-t-il, n'avez-vous pas de regret de vous être faites religieuses ? — Nous n'avons que le chagrin de ne l'avoir pas fait plus tôt. » A chaque nouveau danger couru et évité, elles répétaient : « Que Dieu est bon ! » Le soir, elles se réunissaient pour chanter ce cantique, sur l'air de *Pauvre Jacques :*

Vous, qu'en ces lieux combla de ses bienfaits
Une Mère auguste et chérie...,

à cause de cette strophe de circonstance :

Battu des flots, vain jouet du trépas,
La foudre grondant sur sa tête,
Le matelot se jette dans ses bras,
L'invoque, et voit fuir la tempête.
Tel le chrétien, dans ce monde orageux,
Vogue toujours près du naufrage ;
Mais à Marie adresse-t-il ses vœux,
Il aborde en paix au rivage.

La mère Duchesne reçut ses filles sur son cœur. « Cette vénérable mère est étonnante pour son âge, rapporte Mme de Kersaint. Elle est à tout, elle fait tout, elle bénit Dieu de tout. »

Mme Barat hésitait, souffrait de cette mesure qu'on lui disait nécessaire. Son grand sens spirituel l'avertissait qu'en somme l'inhabilité des saints est plus profitable au bien que l'habilité des autres. Elle se décida pourtant; et la simplicité avec laquelle elle transmit ses remarques et ses volontés à sa vieille amie, témoigne de la sainteté et de celle qui commandait et de celle qu'elle savait toute prête à obéir : « Il résulte, lui écrivit-elle le 30 novembre 1831, il résulte des détails que j'ai reçus d'Amérique, que je ne suis pas sans inquiétude sur l'état actuel de votre maison. Depuis longtemps, je gémis sur son peu de succès, et du tourment qu'il vous donne. J'espérais que Saint-Louis aurait pu s'établir sur le même pied que Saint-Michel et les Opelousas. Des personnes amies me l'avaient fait espérer. Mais, d'après ce que j'ai lu, nous n'obtiendrons jamais ce résultat, si on ne fait un autre plan que je dois vous soumettre pour le plus grand bien... Ce serait de mettre Mme Thiéfry à Saint-Louis, en votre place; de lui donner Mme de Kersaint pour assistante, et peut-être Mme Régis pour maîtresse générale... Vous, chère mère, vous vous retireriez à Saint-Charles ou à Fleurissant, là où vous croiriez devoir être le plus utile. »

Ici Mme Barat, ayant touché légèrement le sujet des tendances arriérées reprochées à Mme Duchesne : « Hélas! ajoute-t-elle, à Dieu ne plaise, chère mère, que je vous blâme. Je sais trop ce que vous avez fait et souffert; mais les temps changent, et il faut aussi modifier et changer notre manière de faire. » Puis se plaçant au point de vue tout surnaturel, qui était toujours celui de Mme Duchesne : « Que de croix, chère Philippine! dit-elle en terminant; elles augmentent tous les jours. Il me semble que Dieu n'agit ainsi que pour nous détacher de la terre, nous purifier et nous préparer au passage de l'éternité... Qu'il en soit donc béni! »

La réponse de Mme Duchesne, 1er février 1832, fut aussi simple et sereine que le lettre de sa supérieure. Ces affaires de la terre semblaient, entre elles deux, se traiter dans le ciel : « J'ai reçu votre lettre du 30 novembre, dans laquelle vous me parlez de votre nouveau plan pour la maison de Saint-Louis. La disposition que j'ai à la bassesse me fera trouver bonnes toutes les situations, pourvu que je ne sois pas désœuvrée; et même, s'il faut l'être, je pense encore que Dieu me fera la grâce de le supporter. Je suis pleinement persuadée que je n'ai pas les qualités pour le gouvernement; et, depuis longtemps, une de mes plus ardentes prières est pour obtenir celle qui doit venir, celle qui, je l'espère, fera fleurir la régularité et gagnera tous les cœurs. »

Tout semblait terminé par cet acquiescement. Mais le doute, le regret peut-être, restaient encore au cœur de la mère Barat, qui s'était réservé une dernière ressource : celle de subordonner sa décision à celle de l'évêque de Saint-Louis : « Vous consulterez Mgr Rosati, à qui j'en réfère, avait-elle mandé à Mme Duchesne, et je vous prie de suivre son avis. » L'avis très net de l'évêque fut qu'elle restât à son poste. Il n'en dit rien toutefois à Mme Duchesne : il se contenta de lui répondre qu'il allait en écrire à la supérieure générale, et qu'en attendant ses ordres définitifs, il ne fallait rien changer.

Nous avons cette lettre de Mgr Rosati à Mme Barat, 1er février. C'est un beau monument de l'élévation de ses vues, et un nouveau témoignage de la vénération qu'inspirait à tous la sainteté reconnue de la grande missionnaire : « Madame, disait-il à la supérieure, après avoir mûrement réfléchi sur le plan que vous daignez me soumettre, j'ai prié Mme Duchesne d'en suspendre l'exécution jusqu'à votre réponse... D'abord, je ne crois pas qu'une autre quelconque

de vos dames puisse jouir de la confiance que Mme Duchesne obtint justement ici. Tous ceux qui la connaissent la respectent et la vénèrent à cause de ses vertus, qui, jointes à son âge et à l'expérience acquise par un long séjour dans ce pays, la font véritablement considérer de tout le monde. *Il y a peu de personnes que je vénère autant que cette sainte religieuse,* qui a l'esprit de son état, et qui, dans bien des occasions qui me sont connues particulièrement, m'en a donné les preuves les plus évidentes. » Le reste de la lettre était une éclatante justification de Mme Duchesne, « qui, au lieu d'être blâmée de son administration, devait plutôt être plainte. » Enfin comme conclusion : « Celle de vos religieuses que vous mettriez à la place de Mme Duchesne ne serait pas en état de la remplacer... Suivons donc la conduite de la Providence, elle ne manquera pas de nous soutenir. »

Cette lettre de l'évêque et celle si soumise de Mme Duchesne ne parvinrent à Mme Barat qu'au commencement de mai. Ce lui fut une lumière et un soulagement. D'Aix, où elle se trouvait, elle répondit, le 8, à sa chère Philippine ces lignes toutes d'effusion et de jubilation. « Je cède au désir de Mgr votre évêque avec d'autant plus de facilité qu'il m'en avait coûté beaucoup de prendre cette décision. J'accédais à vos vœux si persévéramment et si énergiquement exprimés. Et puis tant d'autres personnes éclairées pensaient comme vous sur cet article! Je suis ravie, ma chère fille, qu'elles se soient trompées, et que, de votre part, il n'y ait qu'un sentiment d'humilité qui vous ait portée à me faire cette demande. J'espère que Dieu vous aidera et vous soutiendra, comme il l'a fait jusqu'à présent, dans l'exercice de cette charge si difficile. Ainsi donc, continuez de la remplir, tant que vous le pourrez : c'est l'intention de votre évêque, c'est la mienne;

j'aime à me trouver d'accord avec lui. D'après cette décision, nous ne changerons rien. »

La charge retombait donc sur Mme Duchesne; il n'était pas temps encore d'en être soulagée. Aussi bien, des souffrances de la maternité spirituelle elle n'avait encore connu que la moitié : les privations, les travaux, les difficultés. Elle allait désormais en connaître les plus profondes, les plus poignantes douleurs : les ruines, les grands deuils, les coups inguérissables de la séparation et de la mort.

En 1832, la maison de la Fourche dut être supprimée : ce fut la première blessure faite à son cœur de mère. Cette maison, devenue un fardeau écrasant pour la Société, fut remise aux mains de l'évêque de la Nouvelle-Orléans, qui plus tard y établit une autre communauté, et parvint ainsi à la faire revivre, dans des conditions plus fructueuses de personnel, de fonctionnement et de gouvernement.

Une plus grave épreuve fut celle du choléra. Au milieu d'octobre 1832, Mme Duchesne écrivait à la mère générale : « Le choléra est à Saint-Louis. Après avoir fait plus de ravage au Canada qu'à Paris, toutes proportions gardées, il en fait encore davantage à Saint-Louis, eu égard à la population. Nos enfants sont dispersées depuis l'invasion du mal; et on en fera durer la crainte plusieurs mois, selon les apparences. » A quoi Mme Duchesne ajoutait, comme Job : « Dieu soit loué de tout, il est toujours père et bon. Au milieu des afflictions, il montre sa providence particulière sur nous; car tandis que tout tombe autour de nous, la mort n'a pu entrer dans aucune de nos trois maisons depuis notre arrivée. »

Hélas! il ne devait pas en être ainsi longtemps. Au mois de juin suivant 1833, Mme Duchesne apprit que le terrible fléau sévissait à Saint-Michel, et que quatre religieuses venaient de succomber. « Cette nouvelle m'a été annoncée

par une sœur venue des Opelousas, écrivait-elle le 23, à la mère générale. Mais comme il faut un mois à la poste pour venir de Saint-Michel à Saint-Louis, je ne sais encore rien de Mme Eugénie, pour laquelle je tremble, et pour tout son pensionnat, car le choléra règne partout le long du fleuve. »

Une lettre de Mme Audé lui fit bientôt connaître le lamentable désastre de cette maison. Saint-Michel possédait environ deux cents personnes, religieuses et élèves, lorsque, le 30 mai 1833, dans l'après-midi, une maîtresse, Mme Vandamme, avait senti les premières atteintes d'un mal violent. Une autre religieuse, Mme Thérèse Delchemendy, puis la sœur Bariot, furent prises également dans la même journée. Avant la fin de la nuit, Mme Vandamme n'était plus, les deux autres expiraient. Le courage de la mère Eugénie Audé se surpassa dans cette crise. Éloignant ses sœurs du chevet des malades, de peur de les exposer à la contagion, elle se réserva à elle seule la douloureuse tâche de soigner ses filles le jour et la nuit. Elle s'y épuisa. Comme on la suppliait avec instances de quitter ce poste si exposé : « Nous séparer, répondit-elle, serait pire que la mort. Dieu nous ayant réunies au pied de ses autels, nous devons y vivre et y mourir. » Ses amis, alarmés, revinrent à la charge : une maison l'attendait prête à la recevoir, elle et ses élèves ; un bateau à vapeur était loué pour le transport. Elle ne voulut entendre à rien. « On m'aurait mise en pièces, écrivait-elle ensuite, plutôt que de me faire quitter le chevet de mes pauvres sœurs. »

Cinq autres religieuses et deux orphelines furent encore atteintes. Mme Audé, placée entre les mortes et les mourantes, fut l'ange des dernières heures pour ces pieuses victimes. « Je ne sais, écrivait une religieuse de Saint-Michel à Mme Duchesne, si je dois vous dire quelque chose

des vertus de cette mère. Tout ce que j'ai jamais entendu dire des plus grands saints n'approche pas de ce que je lui ai vu faire dans ces heures douloureuses. J'étais au nombre des malades. On nous avait divisées en trois chambres : ma mère suffisait à tout; et, comme un saint François Xavier, je crois qu'elle était en plusieurs endroits en même temps. Elle paraissait toujours calme et même gaie, de manière que son air serein encourageait les plus faibles. Elle nous servait dans les choses les plus dégoûtantes, et cela sans prendre de repos; car, à la moindre plainte qu'une malade proférait, elle était aussitôt auprès d'elle. Elle ne prenait presque pas de nourriture, et quand elle devait le faire, c'était encore auprès des malades et au milieu des objets les plus répugnants. Cinq de nous ont reçu les derniers sacrements [1]. »

Une chose transfigurait ce lamentable spectacle : c'était la beauté chrétienne de ces précieuses morts. « Dans ces funèbres moments, témoigne Mme Audé, Dieu me donna une consolation qui alla jusqu'à l'intime de mon âme : ce fut de voir celles qui m'étaient enlevées mourir comme des saintes; et les autres, calmes, résignées, joyeuses même, n'exprimer qu'un désir : celui de mourir dans l'union de leur volonté avec celle de Jésus, et de ne démentir en rien, jusqu'à leur dernier soupir, la donation entière qu'elles avaient faite d'elles-mêmes à son divin Cœur. » On admira surtout les derniers instants de la sœur Bariot, qui, près de mourir, disait : « Combien je vais jouir aujourd'hui! quel beau jour! je vais voir mon Dieu [2]. »

Mais si de tels spectacles faisaient monter l'espérance dans les hauteurs de l'âme de Mme Audé, dans une autre

[1] Mme Maria Lévêque à Mme Duchesne. Saint-Michel, 12 juin 1833. — Recueil, p. 69, nº 99. — [2] *Ibid.*, p. 71.

région, celle de ses affections de supérieure et de mère, une morne tristesse planait sur une solitude désolée. Cette peine inconsolable, jointe à quatorze jours et à autant de nuits de fatigue, sans repos, la mit, durant deux jours, à deux doigts de la tombe. « Je crus, dit-elle, toucher à la fin de mon exil. » A peine remise, elle vit une autre de ses sœurs, qui jusqu'alors était florissante de santé, frappée d'apoplexie. A trois semaines de là, une religieuse succombait à une sorte de décomposition du sang, et deux autres ne tardèrent pas à la suivre au tombeau. Mme Audé écrivait le 21 décembre, à la supérieure générale : « Dieu a-t-il fermé le dernier anneau de cette chaîne cruelle? Lui seul le sait, et je ne dois point chercher à le connaître. Mon cœur est brisé; chacune de celles que je perds emporte avec elle une partie de mon existence. Excepté mourir, je ne peux rien éprouver de plus déchirant. Toutefois, si cet état plaît à Notre-Seigneur, je m'y abandonne, mais priez pour moi, ma digne mère; demandez que ma foi se soutienne, et que nulle plainte ne s'échappe de mes lèvres, encore moins de mon cœur. »

D'une main triste, mais ferme, Mme Duchesne consignait sur son journal ces désastres qui menaçaient de la ruine la plus florissante de ses colonies. Nous n'avons plus la lettre qu'elle écrivit à sa fille en cette occasion; mais ces désolations inspiraient à son âme un dédain de la terre et une soif du ciel, qui se laissent apercevoir dans ces lignes adressées à Mme de Gramont : « Dans certains moments, j'ai désiré ce choléra; c'est un mal, il est vrai, mais qui n'est pas l'offense de Dieu, et qui peut au contraire ramener les pécheurs à Lui. Nous sommes ici-bas sujettes à tant de misères qui ne sont pas sans péché que cela me fait désirer la fin de mon exil. »

Elle n'était pas au plus creux de cette vallée de larmes.

Même après ces grands deuils, elle ne savait pas encore ce qu'il en coûte à une mère de voir expirer lentement sa fille la plus chérie. Elle allait l'apprendre. C'est au lendemain même de cette épidémie qu'elle vit sa plus ancienne et plus fidèle compagne, Mme Octavie Berthold, consommer son agonie, ou plutôt le mystère d'immolation volontaire dont il nous faut faire connaître le dessein et la vertu, non moins que les douleurs.

Mme Octavie Berthold, partie de France en même temps que Mme Duchesne, n'avait plus été jamais séparée de cette mère. Leur attachement réciproque s'était resserré encore au moment du départ de Mme Audé pour les Opelousas, comme Mme Octavie le témoigne elle-même dès le 4 août 1821 par la lettre suivante : « Voilà ma digne mère Duchesne seule dans cette maison, où il ne lui reste pour unique compagne, comme religieuse professe, que votre pauvre Octavie, et vous savez ce qu'elle vaut. J'ai cependant un grand désir de la seconder en tout. Le lien de la plus tendre charité, qui m'unit à elle, se resserre de plus en plus; et je puis dire que nos cœurs n'en font qu'un dans celui de notre adorable Maître. »

Mme Duchesne, de son côté, aimait dans Octavie une âme d'une trempe à part. Mais cet amour se changea en vénération quand il lui fut donné de pénétrer la cause surnaturelle de ses souffrances, et de reconnaître en elle une victime généreuse, dévouée à tous les maux par un héroïque contrat avec Jésus-Christ. « Dieu l'éprouva beaucoup, rapporte Mme Duchesne dans la trop courte notice qu'elle lui a consacrée. Les oublis, la solitude, les ennuis d'une longue maladie l'accablèrent tour à tour; le démon la tourmenta intérieurement; et ce fut en pressant continuellement la croix amère sur son cœur et *en offrant à Dieu encore plus qu'il ne lui demandait, qu'elle se fit victime avec Lui.* »

Quel fut ce sacrifice dans lequel il semblait que sa générosité avait dépassé même les bornes du devoir? Des récits authentiques, confirmés par les lettres de Mme Berthold, jettent sur ce sujet une précieuse lumière : « Cette mère, est-il dit, qui à une beauté remarquable joignait une grande bonté, s'étant aperçue que ces qualités extérieures lui attachaient les élèves d'une manière trop naturelle, et que plusieurs fois même, ayant été appelée au parloir, sa vue y avait produit une certaine sensation, en fut vivement peinée et humiliée. Anéantie au pied de l'autel, elle conjura l'Auteur de tous les dons de lui enlever ceux qui paraissaient captiver les créatures, aimant mieux devenir un objet d'horreur qu'une occasion de chute [1]. »

La correspondance de Mme Berthold avec Mme Barat nous permet de placer vers la fin de l'année 1823 cette oblation héroïque. Elle fut acceptée. En effet, dès cette époque, des abcès et ulcères d'un caractère inquiétant envahirent bientôt ce corps trop charmant et ce visage tant admiré. D'autres symptômes annonçaient un travail interne de décomposition qui préludait de loin à celui de la tombe. Mme Berthold sentit qu'elle était exaucée, et elle en tressaillit d'espérance : « Octavie gagne sans cesse dans cet état de souffrance, écrivait Mme Duchesne dès le 25 septembre 1823, et elle répète avec la plus vive ferveur : « Je « ne changerais pas mes souffrances pour toutes les cou- « ronnes du monde. »

Mme Barat avait reçu de Mme Berthold la confidence de son oblation mystérieuse. Nous lisons dans une lettre du 14 juillet 1826 : « Mes vomissements continuels me faisaient souvent penser à la mort, dont j'étais si près. Mais,

1 *Notice sur Mme Berthold,* par Mmes Mathevon, Hamilton, etc., p. 37.

ô ma mère, la bonté de Jésus était si grande, que moi, qui avais toujours et bien justement appréhendé la mort, je la voyais avec paix et résignation. Deux ans auparavant, m'étant donnée à Dieu sans réserve, et depuis ce temps ne lui ayant rien refusé, ce me semble, je sentais que ce divin Maître me conférait alors la force de lui faire *certains sacrifices qui révoltaient beaucoup ma nature orgueilleuse.* Je pensais à cela dans mes insomnies, me disant : « Si deux « années employées pour Dieu sont récompensées de tant « de paix dans l'âme, que sera-ce d'un plus long temps « passé dans l'humiliation, l'obéissance et la souffrance ? » Ces réflexions ont adouci les longues veilles de mes nuits. Je me lève un peu à présent, je fais ma classe matin et soir, je vais même assister au goûter des élèves : c'est là, ma chère mère, tout ce que je puis faire. »

Mme Duchesne, témoin de ces souffrances et de ce courage, allait de la compassion à l'admiration. Elle disait dans une lettre du 25 août 1828 : « La santé de Mme Octavie est déplorable. Elle a maintenant deux plaies, l'une sur l'os du cou, l'autre sur l'épaule, qui lui rendent tout mouvement douloureux... Elle fait cependant ses classes avec un grand courage, et croît sensiblement en toutes vertus. » Et quelques jours après, 25 septembre : « La pauvre Octavie s'en va, à notre grand regret. Deux plaies à la poitrine et une fièvre lente ne laissent plus d'espoir. Mais plus son corps s'affaiblit, plus son âme sensible et reconnaissante s'attache à son Époux, et se sacrifie comme lui sur le lit de douleur. »

L'union à Dieu, une union tour à tour bienheureuse et douloureuse, était donc à la fois le remède et le prix de cette immolation. La victime écrivait le 2 juillet, à Mme Barat : « Pour moi, je me sens intérieurement portée à m'unir à Dieu. Depuis six mois surtout, il m'attire beaucoup à

cette vie divine. Quelquefois le poids de sa grandeur et de son infinie sainteté m'accable, en me découvrant l'horreur de mon âme. Je ne sais alors où me cacher pour me dérober à la lumière qui me poursuit; et je voudrais m'ensevelir sous terre, et me mettre sous les pieds de toutes les créatures : il me semble que cela me soulagerait. D'autres fois, auprès du saint Tabernacle, même partout ailleurs, aux enfants, au réfectoire, dans la chambre où je couche, je sens une empreinte presque sensible de la présence de Dieu... Cet état dure souvent deux, trois, quatre, même cinq jours, et c'est presque toujours pour moi le prélude de nouvelles souffrances corporelles... Alors je m'offre à souffrir davantage, et je goûte une paix préférable à mon premier état. Comme cet état est sujet à des illusions, je ne laisse rien ignorer au Père Van Quickenborn. Je reviens d'auprès de lui avec une bonne humiliation : c'est toujours autant de gagné. »

Ce Père « la menait donc par la voie du détachement », c'est son expression. Altérée de Dieu seul, la sainte victime avait demandé à son guide d'opérer en elle la destruction du *moi*, en lui refusant toute satisfaction. Les rudesses du directeur, tel que nous le connaissons, ne répondaient que trop à ses généreux désirs. Mais toute souffrance disparaissait pour elle dans le sentiment de l'amour du Crucifié, comme elle écrivait à Mme Barat : « Ne croyez pas que je souffre. Oh! que je suis heureuse de me sentir, pour ainsi dire, tomber en lambeaux, et d'aller bientôt me réunir au centre de mon bonheur, mon Sauveur, mon Dieu, mon Tout! Quelquefois je lui dis : « Mon Dieu, soyez « béni mille fois de me faire souffrir! » D'autres fois, il est vrai, je verse quelques larmes en disant : « Mon Dieu, ayez « pitié de moi! » tant je suis faible, quand le Seigneur me retire la touche de sa grâce. »

Mme Barat répondait à la chère victime pour la fortifier et la consoler. Surtout elle lui montrait de quel prix ses souffrances pouvaient être pour les novices dont elle était chargée : « Ma bonne Octavie, j'espère que le Seigneur vous soutiendra encore quelque temps dans la souffrance, et c'est précisément cette souffrance qui attirera ses bénédictions sur les âmes que vous cultivez. Soyez donc bien fidèle, ma fille, et pensez souvent que vous ne pouvez assez donner à un Époux qui a tant fait pour vous, surtout depuis votre entrée dans la religion catholique et votre admission au Sacré-Cœur. Ah ! ma chère fille, si vous êtes encore maîtresse des novices, quel emploi important et saint que celui-là ! et comme vous devez être sainte pour inspirer aux autres l'esprit de la Société ! »

Mais, écrasée par ce devoir d'une sainteté exemplaire, la malade implorait la faveur d'être soulagée d'une charge si haute. Puis elle se résignait et elle écrivait : « Que toutes mes actions et mes paroles soient consacrées à la gloire du Cœur du divin Maître ! Ce sont là tous mes désirs... Je ne veux que me consumer, jusqu'à mon dernier soupir, pour la Société. » Et dans l'été suivant, 29 juin 1829, protestant que cet amour serait plus fort que la mort, elle écrivait de même : « Je sens que le cœur se dégage, à mesure que le corps s'affaiblit. Il n'y a donc plus dans ce cœur que la chère Société, que j'espère d'ailleurs revoir bientôt dans le ciel. »

Le 27 septembre 1831, la malade constata que son heure était proche : « Depuis l'année dernière, je n'ai plus mis de réserve à tous mes sacrifices, soit présents, soit futurs. Je jouis donc d'une profonde paix, et j'ai pris pour mon oraison jaculatoire ces paroles du psaume : *Vous avez brisé mes liens, ô mon Dieu, je vous sacrifierai une hostie de louange*. Il ne s'agit plus pour moi que de consommer mon

holocauste avec un cœur dégagé. Ma santé est toujours à peu près dans le même état. Il me semble quelquefois que j'ai les os de l'épaule, du bras, de la poitrine et du côté tout disloqués, tant mes muscles sont tendus par les plaies et l'enflure. Je n'ai bientôt plus, du côté droit, que les os et la peau; mais du moins je puis encore aller à la chapelle pour y communier. Du reste, ma bien bonne mère, je me trouve parfaitement heureuse dans mon état d'infirmité. Pendant une neuvaine faite, pour ma guérison, dans les maisons de Saint-Charles et de Fleurissant, j'ouvris un livre de piété, et y ayant lu ces lignes : « A « quoi me sert de vivre, Seigneur, si je ne vis pas pour « vous ? » à l'instant, pénétrée de la lumière intérieure et de l'onction de la grâce, je fis cette prière : « O mon « Dieu, si, étant guérie, je dois retourner à la vanité, « au désir de paraître, à la recherche de ma gloire, « oh ! alors que mon corps se dissolve en pourriture; « que je sois couverte de plaies, plutôt que de quit- « ter l'état d'humilité et d'abjection qui m'unit à vous « d'une manière si intime ! » Mgr l'évêque, à qui j'ai tout raconté, m'a dit que j'avais fait là une bien bonne prière. »

Ce courage soutenu faisait l'admiration de la communauté, et nous lisons dans une lettre de Mme de Kersaint, écrite dès son arrivée à Saint-Louis, 4 octobre 1831 : « La chère et sainte Octavie est toujours dans le même état. L'hiver qui va commencer sera terrible pour elle. Quelle âme ! Dieu seul la connaît; mais elle sera haute dans le ciel. »

Complétant ces souvenirs, Mme de Kersaint ajoute, dans une note : « Je ne pense à cette sainte mère Octavie Berthold qu'avec vénération. Combien Dieu l'a éprouvée ! Elle aimait à chanter avec moi :

Mon Dieu, j'espère
Qu'un jour enfin viendra
Où, pour te plaire,
Tout en moi souffrira.
Tous les vains charmes
En moi tu détruiras ;
Je rends les armes,
Toi seul tu régneras !

« Elle fut exaucée, continue cette note. Cette mère qui jadis, en arrivant en Amérique, réunissait tout en elle, vertus, talents, beauté et amabilité, en était réduite, en 1831, à ne pouvoir paraître aux yeux des enfants. On ne voyait plus d'elle que le milieu du visage ; le reste était couvert d'un linge qui cachait des plaies. Il y en avait de si profondes que la sœur qui la pansait en versait des larmes. Mère Octavie la consolait en disant qu'elle aimait plus que tout *ses chères plaies*[1]. »

Le 25 juillet 1833, la malade reçut avec une douce paix le saint Viatique et l'Extrême-Onction. Les deux mois et demi pendant lesquels elle traîna encore sa triste existence ne furent qu'une mort anticipée. La victime de neuf années disait, en se plaignant, à Mme Duchesne : « Je n'ai plus rien à souffrir ; Notre-Seigneur me traite en tiède, puisqu'il ne m'envoie plus même de tentations. — Soyez tranquille, mon enfant, lui répondit cette mère ; attendez, le bon Maître saura bien y pourvoir. » Trois heures avant sa mort, une sueur froide la couvrit, ses membres se raidirent, ses cheveux se hérissèrent, ses yeux roulaient de frayeur ; on l'entendait s'écrier : « Tout est perdu, hélas ! Notre-Seigneur me rejette. » Et, du geste, elle désignait

[1] *Souvenirs de Saint-Louis*, par la mère de Kersaint, copie in-8°, p. 7.

un ennemi invisible qui attendait son âme pour s'en emparer. Le Père Van Quickenborn et la mère Duchesne essayaient en vain de la rassurer : « O mon Jésus, répétait la moribonde éperdue, du moins laissez-moi un peu vous aimer encore en cette vie! » Le Père Recteur priait, la face contre terre; la mère Duchesne soutenait, encourageait sa fille, elle-même frissonnait. C'était l'heure de l'*Eloï Lamma sabacthani*, et de l'obscurcissement du Ciel sur le Calvaire. Tout à coup, à cette angoisse succéda la plus douce paix : souriante, le visage radieux, Mme Octavie tendit ses deux bras à Mme Duchesne : « Le combat est fini, ma mère, réjouissons-nous : il n'y a plus que Jésus. » Ce fut sa dernière parole. Le prêtre et la religieuse entonnèrent le *Magnificat*. Octavie n'était plus.

On remarqua, à la suite de cette effroyable crise, que les cheveux de Mme Duchesne étaient devenus tout blancs. Mais la tranquillité qui l'avait terminée lui laissa dans l'âme le plus doux souvenir : « Jamais mort, disait-elle, ne m'a fait plus de bien[1]. » Le lendemain, elle écrivait à ses mères de France : « Cette mort est la première des nôtres en Missouri, depuis notre arrivée en 1818. Celles que Dieu appellera dorénavant à Lui seront heureuses, si leur fin est aussi édifiante que celle de cette chère défunte. C'était hier, 16 septembre, que notre sœur Octavie a rendu sa belle âme à Dieu, avec toute sa connaissance, dans la plus douce paix, qui s'est montrée sur sa figure, jusqu'à ce qu'on dût la dérober aux yeux. On a continuellement prié Dieu dans sa chambre jusqu'à l'enterrement, qui a été solennel. Nous l'avons suivie jusqu'à sa tombe, qui est dans notre clôture. Les orphelines formaient le cortège en habillement bleu et voile blanc. Les pensionnaires sui-

[1] Notes de Mme Évelina Lévêque.

vaient en noir, puis les externes et nos sœurs. Quatre Filles de la Charité nous ont aidées à porter le corps, à cause de la faiblesse de nos mères, qui sont presque toutes d'une santé chancelante. »

Une particularité de ces apprêts funèbres était restée gravée dans la mémoire et le cœur de Mme de Kersaint : « Comme nous n'avions personne pour descendre le corps, avant de le mettre dans le cercueil, ma mère Duchesne me dit : « Nous le porterons à nous deux. » Arrivées au milieu de l'escalier, nous vîmes, par un mouvement sans doute simplement naturel, mais que je n'oublierai jamais, la tête de la mère Octavie se pencher vers sa révérende mère Duchesne. On eût dit qu'elle voulait la remercier encore. — Le jour de cette précieuse mort, ajoute Mme de Kersaint, était la veille de la distribution des prix de nos enfants, de sorte qu'avant l'enterrement le cercueil fut déposé au milieu de la salle déjà ornée de guirlandes. Notre Octavie était couronnée la première. »

On pourra apprécier diversement le sacrifice de Mme Berthold. On pourra se demander si, au lieu d'appeler l'anéantissement de tant de dons charmants, il n'eût pas été meilleur de les faire tourner à l'honneur de Dieu, en lui gagnant des âmes? Ce dévouement, cette vie brisée, comme le vase de Madeleine, sur les pieds de Jésus-Christ, est-ce autre chose qu'une perte : *Ut quid perditio hæc?* se demanderont quelques-uns. Mais non, c'est le gain suprême. Le Ciel l'admire, les anges l'envient, Jésus-Christ l'encourage, les âmes en sont le prix. Sans doute tous ne peuvent s'élever à l'intelligence d'un si haut mystère : il n'est guère donné à une âme terrestre de concevoir cet amour jaloux des regards de Dieu seul, et échappant au monde et à ses périls par la belle porte du martyre. Mais aux fils de la croix, il est permis d'admirer, ne fût-ce qu'en frissonnant,

le courage d'un cœur qui, sur les ruines de tout son être, s'élève par un libre choix jusqu'à la générosité rédemptrice de « Celui qui, étant le plus beau des enfants des hommes, a paru comme un lépreux, ainsi que l'a vu le prophète; sans beauté, sans éclat, l'homme de douleurs, la victime blessée pour nos iniquités, et broyée pour nos crimes ».

La loi du dépouillement s'accomplissait cependant de plus en plus rigoureuse pour Mme Duchesne. De ses deux premières compagnes, le Ciel venait de reprendre l'une; à peu de temps de là, la France lui ravit la seconde. En 1833, le Conseil général, éclairé par l'expérience de Mme Duchesne et le rapport qu'elle avait fait sur la réunion de Saint-Michel en 1829, résolut d'emprunter aux maisons d'Amérique une assistante générale, chargée de représenter et de gérer les intérêts de cette lointaine colonie. Le choix des conseillères tomba sur Mme Audé, qui reçut l'ordre de se rendre aussitôt à Paris, auprès de la mère Barat. Celle-ci lui disait par lettre du 2 novembre 1833 : « Nous vous enjoignons, ma fille, d'accepter ce fardeau que Jésus vous aidera à porter. Aussitôt cette lettre reçue, si votre santé vous le permet, procédez à la visite de ces quatre maisons, les Opelousas, Saint-Louis, Saint-Charles, Fleurissant; puis embarquez-vous et venez en France nous rendre compte de votre mission. Nous vous retiendrons le moins possible; mais il est important que ce voyage ait lieu, dès que vous le pourrez. »

La réponse de Mme Audé fut un cri de joie et de reconnaissance : « Quoi! ma mère, est-il donc vrai que je vous verrai! que, sous peu, je ne dirai plus : Je vous verrai, mais je vous vois! Ah! si le bonheur existe quelque part, c'est dans le cœur de votre Eugénie qu'il se trouvera alors! » Dans sa pensée comme dans celle de sa supé-

rieure, ce voyage ne devait être qu'une mission temporaire, après laquelle l'assistante viendrait reprendre son poste. « Quelque temps passé auprès de vous, disait-elle, me fortifierait, retremperait mon pauvre cœur, me disposerait à mieux souffrir. » Mais ces transports de joie, cette soif de la présence de Mme Barat, joints au délabrement d'une santé qui appelait le repos de la patrie, ne faisaient-ils pas craindre un départ sans retour?

Mme Audé, suivant les instructions reçues, commença par visiter Saint-Louis et Fleurissant : « Elle nous a toutes édifiées et comblées de ses présents, » écrit Mme Duchesne. Ni l'une ni l'autre ne savaient alors qu'elles ne se reverraient plus. Dieu avait décrété que seule Mme Duchesne resterait jusqu'à la fin fidèle à l'Amérique: et qu'ayant perdu coup sur coup ses deux premières compagnes, elle réunirait la force d'immolation de l'une et la force d'action de l'autre dans sa seule personne.

Rien ne manquait, semble-t-il, au martyre d'un cœur frappé de toutes parts dans ses affections. Il ne lui restait plus de la mère patrie qu'une image, un souvenir, et le plus cher de tous, celui de son monastère de Sainte-Marie de Grenoble, berceau de sa jeunesse, cénacle de son noviciat, conquête de son âge mûr, sanctuaire inoubliable de sa première vie religieuse, seconde fondation de sa Société chérie, tombeau enfin de sa sainte nièce Aloysia. Sans cesse elle y reportait sa pensée, comme une mère vers le premier enfant qu'elle a donné à son époux; mais cette attache devait être rompue comme les autres. Des lettres de France apprirent à Mme Duchesne que sa chère maison, menacée et dominée par les constructions du génie militaire, devait être abandonnée par le Sacré-Cœur. Le conseil général de la Société, en 1833, effrayé, plus que de droit, de ce gênant voisinage, décréta la suppression de Sainte-Marie-

d'en-Haut. Mme Barat eut la peine d'avoir à l'apprendre à Mme Duchesne : « Ma chère Philippine, quel chagrin nous avons eu de supprimer votre maison de Sainte-Marie, qui vous fut si chère ! C'est par force, hélas ! »

Ce coup fit à ce grand cœur une profonde blessure. Elle écrit, le 9 octobre 1834 : « J'oublierais plutôt ma main droite que ce délicieux séjour ; et je peux le pleurer à plus juste titre que Jérémie ne pleurait Jérusalem. Témoignez à mes bonnes et anciennes sœurs de Grenoble, qui ont supporté la douleur des derniers moments, combien je compatis à leurs peines... » Mme Duchesne, apprenant que le marquis de Vidaud expirait, dans le temps même de la suppression de cette maison de Grenoble, dont il n'avait cessé d'être le bienfaiteur, ajoutait ces lignes : « M. de Vidaud, mourant au moment de cette ruine qu'il n'a pu empêcher, aura reçu une grande récompense. »

Sainte-Marie-d'en-Haut, perdue pour le Sacré-Cœur, devait passer d'abord à l'Œuvre de la miséricorde, pour l'éducation des jeunes filles pauvres, puis, beaucoup plus tard, en 1851, en la possession des Dames Ursulines, qui y ont repris l'œuvre de l'éducation, avec des fruits de grâce dont nous aimons à attribuer une part aux prières de Mme Duchesne. Celle-ci en remercia Dieu avec allégresse, et nous lisons dans une de ses lettres adressées le 11 juin 1837 à Mme Jouve, sa sœur : « Tu m'as consolée, en m'apprenant que Sainte-Marie était rendue à un objet édifiant et religieux. Depuis son abandon, j'avais fait un dessin de ce cher asile, en écrivant à côté ce texte de Jérémie : *Les voies de Sion pleurent, car il n'y a plus personne qui vienne à ses solennités*. J'y ajouterai maintenant ces paroles de David : *On y verra les tribus, les tribus du Seigneur, qui loueront son saint nom*. Il m'est consolant de penser que Mme de Rollin est l'auteur de cette Œuvre de la miséricorde. Remerciez-

là pour moi; car tout ce qui regarde la gloire de Dieu m'est personnel, et je m'en réjouis comme de mon propre gain. »

Achevons en disant qu'à tant de chagrins violents se joignit, en 1834, celui des maladies dans sa maison de Saint-Louis. Elle y comptait, à cette époque, trente-deux pensionnaires, « ce qui ne s'était pas encore vu, » comme elle l'écrivait, quand, dans le courant de l'été, une suite de calamités, fondant sur le pensionnat, força Mme Duchesne à le licencier. Cette triste séparation se fit le 31 juillet, fête de saint Ignace : « Cette sortie prématurée, jointe aux mauvais payements, nous laisse tout à sec, » écrivait le 13 août la pauvre supérieure, obligée de recourir à d'onéreux emprunts pour faire subsister une maison sans ressource. Elle envoya ses malades à Fleurissant, dans l'espoir d'y trouver un meilleur air pour se rétablir; mais elle-même ne voulut pas s'éloigner de Saint-Louis; et là, seule, en compagnie de quelques orphelines, elle se mit en devoir de « satisfaire, comme elle le disait, à la justice de Dieu ». N'attribuant qu'à ses fautes les maux qui s'appesantissaient sur sa famille spirituelle, elle jeûna, se flagella, se dévoua, comme victime de propitiation, pour le salut de son peuple. Une procession expiatoire fut organisée par elle, et, se mettant à la suite de ses orphelines, elle y parut pieds nus, la corde au cou et un cierge à la main. Le Ciel agréa ses prières, et toutes ses chères malades se trouvèrent guéries peu de jours après.

Cette maison, fondée, accrue et enfin sauvée par elle, ne devait plus rester sous sa direction. Elle-même répétait qu'elle ne se sentait plus à la hauteur de l'œuvre. Le flot montant du progrès l'avait submergée : « Je suis passée de mode. Ici il faut parler hautes sciences, astronomie, chimie, philosophie. Je m'en sens d'autant plus attirée à

ne connaître que Jésus comme l'objet de l'unique science nécessaire, et à le chercher dans la solitude. Mon patron de cette année, c'est saint André et sa croix. Cette croix, cette *bonne croix*, je la désire en deux choses : ou ma fin, ou la fin de mon gouvernement[1]. »

C'était la même prière qu'elle avait déjà faite quatre ans auparavant. La mère Barat crut répondre aux vœux pressants de sa fille en la transférant de Saint-Louis à Fleurissant, mais en ayant bien soin d'adoucir par l'amitié ce que cette translation pourrait avoir de pénible pour cette fille chérie : « Ma chère Philippine, lui écrivit-elle, vous avez besoin de repos, et par conséquent d'une administration plus facile. Nous appelons Mme Thiéfry à Saint-Louis, à votre place, et vous irez prendre la sienne à Fleurissant... Ma chère Philippine, je me recommande à vos prières. Oh! offrez-les à Jésus, avec toute la ferveur dont vous êtes capable, pour votre première mère[2]. »

Ce fut le 11 octobre que cet ordre arriva à Mme Duchesne. Le 12, le changement de maison se fit avec le même calme que s'il ne se fût agi que d'un changement de cellule. « Ce jour-là, rapporte-t-elle, je remis à Mgr l'évêque de Saint-Louis la lettre de notre mère générale, qui le prévenait de mon départ... Je lui témoignai mon désir qu'il eût lieu le jour même. En effet, la même voiture qui reconduisait Monseigneur chez lui, vint me prendre pour m'emmener à Saint-Ferdinand. J'y trouvai Mme Thiéfry, prévenue de tout, et fus témoin des regrets qu'elle emportait de sa maison, qu'elle quitta le lendemain[3]. » Les novices de Fleurissant suivirent à Saint-Louis Mme Thiéfry, pour être confiées aux soins de Mme de Kersaint.

[1] A Mme Barat, 26 janvier 1834.

[2] Paris, 29 juillet 1834. — [3] Fleurissant, novembre 1834.

La mère Duchesne laissa à Saint-Louis une mémoire que le temps n'a pas effacée : il n'est pas rare de voir, chaque année, le 1[er] mai, jour de l'apôtre saint Philippe, d'anciennes élèves revenir au Sacré-Cœur, apportant des bouquets, en souvenir de la fête de leur mère Philippine. Le souvenir de ses leçons est plus vivant encore ; et c'est une vérité reconnue dans cette ville que les dames les plus distinguées par leur instruction, leur religion, leur esprit de foi, leur mérite en tout genre, le doivent à l'école de M[me] Duchesne.

Nous avons montré ce que fut, pendant ces années, l'entier dépouillement de la servante de Dieu. On croit lire la première moitié de l'histoire de Job, celle de ses infortunes, mais il y aura la seconde : celle de ses récompenses ; nous la lirons bientôt. Il faut laisser faire Dieu : « Qu'il frappe tant qu'il voudra, il est toujours Père, » disait saint Augustin, *Sæviat quantum vult : Pater est.* Il faut laisser le céleste Cultivateur des âmes élaguer, retrancher les rameaux inférieurs et parasites de l'arbre, pour le faire se diriger plus vigoureusement vers le ciel. Un jour, nous n'aurons pas de trop de tous les siècles des siècles pour remercier le Seigneur des insuccès de ce monde qui nous auront valu la gloire et le bonheur éternel de l'autre !

CHAPITRE II

SÉJOUR A FLEURISSANT
VIE SPIRITUELLE DE Mme DUCHESNE
SA PAUVRETÉ ET SON HUMBLE OBÉISSANCE
SON AMOUR POUR JÉSUS-CHRIST
SON AMOUR POUR SES ENFANTS, SA SOCIÉTÉ, SA FAMILLE
L'ÉGLISE, LES MISSIONS
SES ASPIRATIONS VERS LA MORT ET LE CIEL
ELLE CESSE D'ÊTRE SUPÉRIEURE

1834-1841

Mme Duchesne accepta sa translation à la maison de Fleurissant comme un bienfait : « Depuis longtemps, écrivait-elle, je pliais sous le joug de mes occupations, qui m'occasionnaient de grandes fautes. En arrivant à Fleurissant, je me suis crue au port, au pied de l'autel de saint Régis et près de ce fervent noviciat de nos amis [1]. »

Mais ce port n'était pas à l'abri des tempêtes; et sa santé ressentit des secousses qui l'avertirent qu'il n'y a pour le chrétien d'autre port que le ciel. Elle raconte dans ses lettres de 1834 que, durant plusieurs mois, elle se trouvait, la nuit, brûlée de feux violents du sommet de la

[1] A Mme Audé. Fleurissant, le 9 novembre 1834.

tête à la pointe des pieds. « Une nuit, rapporte-t-elle, la douleur me réveilla en sursaut : mes doigts de pied étaient comme dix boules de feu. Je me jetai à terre jusqu'à ce que le froid de la nuit m'eût enfin permis de me remettre au lit, où souvent je devais me tenir les jambes pendantes, sans y pouvoir souffrir la plus légère toile. » Il y avait dans ce mal quelque chose de si étrange qu'elle était tentée de l'attribuer à quelque cause surhumaine : « Je m'imaginai qu'il y avait là quelque chose de diabolique ; aussi une fois, à minuit, n'en pouvant plus, je me suis recommandée avec larmes à Marie, et j'ai été mieux. »

C'est sans doute à la suite de ces souffrances mystérieuses que, le 8 novembre, Mme Duchesne écrivit à la mère Barat : « J'ai craint et espéré que Dieu disposerait de moi, dans une maladie dont je n'ai été quitte que le 1er de ce mois ; encore, j'ai perdu la plus grande partie de ma force. » Ses plus anciennes compagnes, comme Mme Mathevon, croyant, elles aussi, qu'elle touchait à sa dernière heure, vinrent prendre auprès d'elle ses instructions suprêmes pour le gouvernement de la Société. Mme Duchesne la pria de rester à Fleurissant pour lui succéder. « Mais, dit-elle, la trouvant très opposée à ce plan, je me suis résignée à vivre encore, si Dieu le veut ainsi... Je n'étais pas prête pour la mort, j'ai encore besoin et sujet de pénitence. »

La vie que Dieu lui rendait, Mme Duchesne en fit une mort anticipée par la plus profonde mortification. Son séjour à Fleurissant, de 1834 à 1841, n'offre pas assez d'événements mémorables pour que nous en écrivions une histoire suivie. Dans les dernières années de cette humble existence, les événements sont peu de chose, les sentiments sont tout. Le tableau de ces sentiments, tels qu'ils vivent dans ses lettres, nous fera voir la marche ascensionnelle

d'une âme qui, détachée de tout, ne cesse de s'élever en s'approchant de Dieu.

Nous l'avons vue déjà grandir dans l'amour de la pauvreté. Elle lui fit, à cette époque même, un beau sacrifice. La cathédrale de Saint-Louis venait d'être consacrée par Mgr Rosati, assisté des évêques de l'Ohio, de Bardstown, du Kentucky et de Vincennes; « et toute l'assemblée s'était réunie à dire qu'on n'avait jamais rien vu de si beau dans le nouveau monde! » Les évêques avaient promis de se rendre à Fleurissant, auprès de Mme Duchesne. « J'étais contente, écrit celle-ci, j'étais contente surtout de voir Mgr Bruté, qu'on m'avait comparé au P. Barat pour la science et la direction. » Il y avait longtemps que ses lettres exprimaient ce désir : désir d'une sainte, qui aspire à voir un saint, et à s'ouvrir à lui! Elle lui avait naguère demandé par écrit de venir prêcher à ses filles les saints exercices, et nous avons la lettre par laquelle l'évêque s'excuse d'être empêché par ses immenses travaux. Cette fois, Mme Duchesne n'avait qu'une instance à faire... La pauvreté de sa résidence ne le lui permit pas. « N'ayant, dit-elle, trouvé dans notre petite maison, pour recevoir ces prélats, que moins de *cinq francs* en caisse, j'ai détourné le coup, ou plutôt la Providence l'a détourné de nous. » La simplicité de ces lignes laisse-t-elle voir assez l'étendue de leur héroïsme, et le prix qu'il coûta à Mme Duchesne?

Le séjour de Fleurissant allait bien d'ailleurs à ses goûts d'abjection, de travail, de solitude et d'union à Dieu. « Ma vie est ici la même qu'à Saint-Louis, écrivait-elle en France; réveil des sœurs le matin, visite du soir, visite de punaises, nettoyage, balayage, voilà mes occupations[1]. »

[1] Fleurissant, 19 novembre 1834.

Et quelques semaines après : « La maison où je suis ne peut fournir aucune nouvelle. La porte quelquefois ne s'ouvre pas de la journée ; et le salon, ouvert le dimanche, reste fermé ensuite d'un dimanche à l'autre. C'est une solitude qui m'est bien agréable[1]. » L'ancienne visitandine se retrouvait dans le cloître.

Ce lui était une gloire d'habiter la plus humble et la plus chétive maison de la Société. Elle en écrivait ainsi à ses sœurs de France, durant le temps de Noël 1836 : « Mes révérendes mères et sœurs, la petitesse où s'est réduit l'Enfant Jésus, en ce temps consacré à nous rappeler ses humiliations, ne nous permettra pas de dédaigner les souvenirs et les vœux de la plus petite comme de la plus abjecte des maisons du Sacré-Cœur. En compensation de notre dernier rang, nous sommes dans la maison vouée expressément à saint François Régis, nous avons dans notre église cet autel promis par un vœu fait en France, pour obtenir sa protection sur nos missions d'Amérique[2]. »

Au sein de ce pauvre séjour, la plus pauvre des religieuse était Mme Duchesne. « C'était le saint François d'Assise de la Société, » nous disent les récits de ses contemporaines. Tout sur elle et autour d'elle portait les stigmates de la vie crucifiée. Elle eût voulu disparaître, et il est vrai de dire que jamais personne ne tint moins de place en ce monde que Mme Duchesne. Sa chambre consistait en un misérable réduit, éclairé par une fenêtre où, en plus d'un endroit, le papier collé avait remplacé les vitres. Son lit était un lit de camp :. Mme Duchesne ne fut jamais que campée en ce monde. Il se composait d'un matelas de deux pouces d'épaisseur, étendu le soir sur le plancher, serré le jour dans une armoire incrustée dans la

[1] Fleurissant, 17 février 1835. — [2] *Ibid.*, 1er janvier 1836.

muraille, ayant pour toute couverture une vieille étoffe noire figurant une croix, comme un drap mortuaire. C'était à effrayer les hommes les plus austères. Et un jour précédemment qu'elle recevait la visite de Mgr l'évêque, — c'était encore alors Mgr Dubourg, — le lit invisible étant tombé de sa cachette aux pieds de Sa Grandeur : « Ah ! le voilà, » s'écria l'évêque ; et le montrant à ses prêtres : « Venez voir, Messieurs, et admirez le lit de la femme forte ! »

On nous dépeint Mme Duchesne vêtue, hiver comme été, de la même robe rapiécée, jaunie par les années, et tellement rétrécie par ses raccommodages, pris successivement sur la largeur de l'étoffe, qu'elle ressemblait à un sac. « Ses bas, ses souliers, ses robes, disent ses contemporaines, n'étaient qu'un ramassis de pièces mises les unes sur les autres. Il en était de même du papier sur lequel elle avait coutume d'écrire, se servant pour cela du blanc des lettres qu'elle avait reçues. Une religieuse ayant remarqué que l'on déposait à la porte de cette humble mère toutes les guenilles de la maison, lui en demanda la raison : « C'est, dit-elle, que chacun sait mon goût pour le « vieux et tient à me faire son offrande. » Quelqu'un par compassion lui faisait-il présent de quelque vêtement, elle le mettait de côté pour s'en parer seulement le jour de la visite de la donatrice : « Voyez, lui disait-elle agréable- « ment, regardez-moi : me voici toute couverte de vos « dons. » Une de nos mères lui ayant fait des bouquets pour sa fête, elle trouva moyen d'y mêler de vieilles fleurs, tant elle tenait à ce que tout, chez elle, portât le cachet de la sainte pauvreté. Elle ne parlait de cette vertu qu'avec délectation ; et c'est bien à elle-même que l'on peut appliquer ces lignes d'une de ses lettres : « Le bien se fait ici « dans la pauvreté. Sœur Catherine y est plongée et s'y « baigne à plaisir. »

Malgré le froid glacial qui sévit l'hiver dans le Missouri, elle ne faisait pas de feu. « Le froid, écrivait-elle pendant le rude hiver de 1835 à 1836, le froid attache nos lèvres l'une à l'autre et gèle notre respiration, qui, la nuit, forme de la glace sur notre oreiller et sur nos draps. » Un récit de cette époque nous représente Mme Duchesne passant une grande partie de la journée dans une cuisine tellement exposée au froid que les mains, en touchant un objet en métal, y demeuraient attachées et ne pouvaient s'en séparer qu'aux dépens de la peau. Plusieurs de ses lettres, d'une écriture tremblée, portent encore le témoignage des horribles souffrances de cette rude saison. Elle avoue que la plume lui échappait des mains. Ces mains, toutes crevassées et ensanglantées, faisaient compassion; et un jour quelqu'un lui proposant un remède : « Non, dit la mère Duchesne, donnez-moi seulement une poignée de gros sel; » et elle prit de ce sel pour s'en frotter les mains en les meurtrissant.

Quant à la nourriture, elle n'en tenait nul compte. « Le matin, à la suite du déjeuner des enfants, nous est-il rapporté, la mère Duchesne allait soigneusement ramasser les morceaux laissés par les élèves, les entassait dans une écuelle de fer-blanc à son usage, puis se faisait verser, sur ces restes de toute provenance, un peu de café au lait allongé de beaucoup d'eau. Elle resta fidèle à cette écuelle de fer, même lorsque plus tard la communauté fut assez riche pour se servir de faïence. Jamais, à aucun repas, elle ne touchait à la tranche de pain frais qui lui était destinée, n'en voulant prendre d'autre que les morceaux et les croûtes dont elle avait toujours une provision en réserve. Plusieurs de ses filles eussent voulu la faire renoncer à ces actes de mortification qui excédaient ses forces. « Qu'est-ce que cela, répondait-elle, auprès des

« actes héroïques d'un saint Jean de la Croix, d'un saint « Bruno, d'un Berchmans? » L'histoire de ces saints, qu'elle savait par cœur, était toujours devant ses yeux. »

Le travail de Mme Duchesne était incessant. Le raccommodage en particulier était son occupation la plus recherchée. « Quand tout le monde était couché, raconte le même témoin (Mme Cornélis), la mère Duchesne faisait le tour des dortoirs des enfants, des religieuses, des sœurs, et visitait leurs bas. Prenant et emportant ceux qu'elle trouvait déchirés, elle les raccommodait nuitamment; après quoi elle venait en silence les remettre à leur place. Théotis, notre vieille commissionnaire, se rappelle très bien d'avoir trouvé les siens ainsi raccommodés par Mme Duchesne. Elle faisait aux souliers les mêmes réparations. Seulement quand son aiguille se trouvait défilée, il lui fallait recourir à la charité de quelques bons yeux éveillés, car les siens ne pouvaient plus lui rendre cet office. Elle allait donc, à pas de loup, implorer ce service de quelque pensionnaire non encore endormie, à qui elle demandait de lui garder le secret. Les enfants, qui avaient sommeillé pendant ce temps, ne pouvaient s'expliquer par quelle providence mystérieuse leurs effets, qu'elles avaient laissés déchirés en se couchant, ne l'étaient plus le matin quand elles les reprenaient. C'était le secret de la charité de Mme Duchesne. »

Toute besogne, si rude fût-elle, était bonne à cette mère. « L'impossibilité de payer un domestique l'obligeait à faire les choses les plus pénibles, disent les récits du temps; et comme elle n'était pas très adroite de ses mains, très souvent elle n'en recueillait qu'humiliations. » On lit dans son journal : « Nous sommes sans domestiques et tellement surchargées, que c'est à peine si nous pouvons nous joindre dans la maison pour nous souhaiter la bonne

année. C'est au bruit de la vaisselle qu'on lave dans la cuisine, où un vent glacé pénètre de toutes parts, que nous pouvons renouveler notre sacrifice, en songeant à nos sœurs de France. » Elle savait même s'arracher aux douceurs de l'oraison pour les plus rudes travaux; et on raconte qu'une fois, au second jour d'une retraite, un troupeau de pourceaux ayant été amené pour la provision d'hiver, la pauvre communauté, n'ayant pas de quoi les nourrir, les fit tuer tout de suite; puis chacune se mit à l'œuvre, coupant et salant la viande dans l'intervalle des exercices, et courant successivement du sermon à la boucherie, et de la boucherie au sermon.

Occupée au jardinage et au travail de la terre, comme un anachorète, à peine Mme Duchesne entendait-elle le coup de cloche qui annonçait l'office, qu'aussitôt laissant là bêche, et déposant son tablier, elle entrait dans l'église avec recueillement. Seulement il arrivait quelquefois qu'elle oubliait de laisser à la porte sa coiffure de jardinière, consistant en un énorme chapeau de circonstance fait avec de vieux journaux, dans le but de se préserver de l'ardeur du soleil. Qu'on juge de ce que devenait la gravité des sœurs, des plus jeunes surtout, quand, se tournant pour être bénies, elles apercevaient sous ce bonnet de fantaisie la tête de leur mère!

L'activité de Mme Duchesne était mise surtout au service de ses sœurs malades et souffrantes. « Elle travaillait auprès d'elles, nous est-il rapporté; elle les consolait, elle les égayait par des récits à la fois pieux et intéressants. Dans les épidémies on ne pouvait l'arracher du chevet des malades, leur donnant même son lit et son propre matelas, dont elle se passait sans difficulté. Une de ses sœurs malades devait-elle subir quelque opération, Mme Duchesne se faisait un devoir d'y assister, malgré la défense du mé-

decin qui la savait très-impressionnable. « Excusez-moi, Monsieur, c'est ici la place d'une mère. » Cette charité s'étendait à toute espèce d'infortune. Elle soigna une pauvre femme malade et son enfant pendant plusieurs semaines, sans permettre à personne de partager ce soin. Les fatigues qu'elle se donnait n'avaient pas de mesure. Nous lisons dans une lettre d'une de ses religieuses, Mme Thiéfry : « Faites prier, ma chère mère, pour notre mère Duchesne, nous avons grand besoin que Dieu nous la conserve. Elle ne se ménage nullement. Songez qu'elle a passé onze nuits près d'une malade, sans vouloir se reposer. Je ne comprends pas comment elle y tient, à son âge. Je regarde cela comme un miracle. »

Le fondement de ces vertus était une humilité qui la faisait se mettre sous les pieds de tout le monde. Nous en avons donné des exemples sans nombre. De là procédait encore son entière obéissance à ses supérieurs. Elle avait abdiqué sa personnalité sans réserve entre les mains de sa première mère. Elle écrivait un jour à Mme Barat : « Je suis fâchée, ma mère, que vous me consultiez comme si j'avais une volonté, et que je possédasse quelque chose en propre. C'est à vous à décider, à disposer de tout, et à moi de me conformer à vos intentions, que je respecte d'avance et auxquelles je me soumets. »

L'obéissance cependant n'était pas, on le devine, sans lui coûter quelquefois. Ainsi, dans les premiers temps où elle s'était attachée à cet obscur et pauvre séjour de Fleurissant, quelques paroles ayant fait craindre qu'on ne l'en éloignât, en la faisant descendre davantage vers le sud, elle en conçut d'abord les plus vives appréhensions : « Je n'en ai pas le courage, ma mère, écrivit-elle à la supérieure générale; je suis ici plus à portée des secours spirituels qu'en aucune autre partie des États-Unis. C'est tout

ce qu'il faut pour finir mes jours. Mme Xavier, je le sais, a dit que je les terminerais auprès d'elle; mais je le redouterais beaucoup, sachant que pendant trois mois on n'a pas eu de messe chez elle, ni fêtes, ni dimanches. Je ne me sens pas la conscience assez calme pour vivre tranquille éloignée des divins secours. Veuillez donc, je vous en prie, ma digne mère, me laisser mourir dans le Missouri; j'y obéirai à qui vous voudrez[1]. »

Les mêmes craintes se renouvelèrent encore deux ans après, et Mme Duchesne ne manqua pas d'y opposer les mêmes objections[2]. Cependant le plus parfait n'est-il pas, selon la célèbre maxime de saint François de Sales, « de ne rien demander, de ne rien refuser, de ne rien désirer? » Mme Duchesne eut scrupule d'avoir tant insisté pour être maintenue dans sa petite maison, et voici ce que nous lisons dans une de ses lettres d'alors : « Par le conseil de nos Pères, je me rétracte, quoique avec beaucoup de peine, de la demande que je vous ai faite de ne pas être envoyée ailleurs. Je suis prête à obéir, dans tel changement qui vous plaira, quoi qu'il m'en coûte, et quelque appréhension que j'en éprouve[3]. »

L'amour de Dieu, la prière, l'oblation perpétuelle d'elle-même pour les âmes, peuplaient cette chère retraite, et relevaient cette abjection de Mme Duchesne. C'est par là qu'elle échappait au monde inférieur, et que, des sombres régions de la mort spirituelle, elle entrait dans la pleine vie, comme nous allons le voir.

Mme Duchesne vivait de Dieu. Ses aspirations les plus ordinaires étaient des actes d'union et d'offrande à Jésus-Christ : « Oui, mon Jésus, c'est pour vous! O mon Jésus!

[1] Fleurissant, 9 novembre 1834. — [2] Lettres du 1er janvier, 10 avril, 22 mai 1836. — [3] Fleurissant, 1er décembre 1834.

miséricorde! » Ces grands et rudes sacrifices que nous venons de décrire, elle en faisait hommage chaque jour à son Époux, par cette prière d'elle, que l'on a retrouvée écrite de sa main : « Accordez-moi, Seigneur, de mourir à toutes les choses de ce monde, et que pour l'amour de vous je sois méprisée et méconnue. Faites que je prenne en vous mon repos, et non dans aucune des choses d'ici-bas que je pourrais désirer. Que mon cœur trouve en vous, et vous seul, son asile, car vous êtes sa vraie paix. Hors de vous tout est pour moi vil et méprisable. »

Une lettre de cette époque nous permet d'entrevoir quel était son genre d'oraison : c'était l'oraison de simple vue, comme on en juge par ces lignes du 9 novembre 1834 : « Nous nous trouvons trois, le soir, avant la prière. Là, si je puis dire trois phrases et parler trois minutes, comme préparation du sujet d'oraison, c'est tout. Je n'ai jamais pu réfléchir sur une chose, *je la vois.* Et ce que j'ai vu, c'est ce que je verrai désormais dans dix ans, sans y changer ou ajouter. Je ne sais rien voir en détail et par partie. Un objet me frappe, c'est en entier, je n'y vois point de divisions. Quand on parle ou prêche longuement, malgré moi, je réduis à peu de mots tout ce qui se dit. Je ne comprends pas comment on peut amplifier un sujet. Dans cette disposition, toutes sortes de méthode et de considération ne deviennent pour moi que des égarements d'esprit. »

On le voit, chez Mme Duchesne, l'esprit était tout d'une pièce comme le caractère. Saisissant son objet d'un droit et simple regard, elle ramenait toute opération intellectuelle à cette unité, dans laquelle nous verrons Dieu quand nous serons dans le ciel. « L'oraison la plus pure et la plus intime, écrit Bossuet, est celle de simplicité, qui consiste en une simple vue, regard ou attention amoureuse

en soi, vers quelque objet divin... L'âme, quittant le raisonnement, se sert uniquement d'une douce contemplation, et, ainsi exposée aux rayons du divin soleil de justice, elle en reçoit les influences qui lui font porter toutes sortes de vertus [1]. »

Le cœur de Mme Duchesne se portait avec une passion indicible vers le saint Sacrement. On nous l'a dépeinte à genoux, devant le tabernacle, pendant des heures entières, ne pouvant se séparer de l'Époux éternel. Cette passion de sa jeunesse était devenue un feu qui la consumait. Non contente de la messe de communauté, elle voulait en outre entendre toutes celles qui parfois se disaient dans la maison. Elle était heureuse surtout quand l'absence du servant lui fournissait l'occasion de remplir près de l'autel cette fonction des anges. Elle le faisait à genoux, sans appui, quels que fussent le nombre des célébrants et la longueur des saints mystères. La communion était son pain quotidien. Nous avons vu quel supplice lui infligeait la privation de ce Dieu de son cœur. Nous verrons bientôt son union avec Lui devenir une sorte d'extase qui la transfigurait.

Elle retrouvait Jésus-Christ dans ses chères enfants. C'est Lui qu'elle leur donnait dans ses instructions, dans ses corrections. « Elle nous rendait vivantes, elle nous rendait réelles les vérités divines, » écrit une de ses filles. Il arriva plusieurs fois que des évêques, la surprenant parlant de Jésus-Christ à ses pensionnaires, étaient émerveillés, et déclaraient qu'un prêtre ne saurait pas mieux dire. Mais sa grande prédication était son exemple.

[1] Bossuet, *Manière courte et facile de faire l'oraison en foi et de simple présence de Dieu;* œuvres complètes, t. IV, p. 610. Outhelin-Chalandre, 1840.

On sentait Jésus-Christ vivant et parlant en elle : c'est de là que lui venait l'autorité supérieure qu'elle avait sur la jeunesse. « Savez-vous, disait-elle aux enfants indociles, que ce que vous faites là déplaît à Jésus-Christ! » Et cette seule parole les faisait tomber à genoux. « Qu'on me mène à Mme Duchesne, répondait une enfant à bout de résistance. Avec elle je m'entendrai. Elle me parlera de Jésus-Christ, je lui demanderai pardon, je lui baiserai les pieds. » C'était à son tribunal que, dans les conflits et difficultés, on faisait appel en dernière instance : il semblait que Dieu même y siégeait dans la personne de ce juge équitable et bon.

Après Dieu, ce qu'elle aimait le plus, c'était la Société du Sacré-Cœur-de-Jésus. « Les récréations se passaient à nous parler de l'origine de cette chère famille, disent les lettres d'Amérique, de la mère Barat, du Révérend Père Varin, du Père de Tournély, de M. Perreau, de tout cet âge d'or de notre fondation. Elle avait transcrit de sa main toutes les lettres de notre mère fondatrice, elle les portait sur elle; elle les lisait à genoux, et ces premières paroles qu'elle y rencontrait : *Ma chère Philippine,* illuminaient son visage d'un rayon de bonheur. »

La religion du souvenir était une des vertus de ce cœur admirable. Toutes les premières compagnes de sa vie religieuse avaient gardé leur place dans ses affections. Leurs noms remplissaient ses lettres. Nous ne citerons que celle-ci, adressée le 8 octobre 1834, deux jours avant son départ pour Fleurissant, à son ancienne novice de la montagne, Mme Émilie Giraud : « Ma bien chère amie en Jésus-Christ, votre lettre m'a été au cœur, en me rappelant notre première union. Nous fîmes nos premiers vœux à Sainte-Marie-d'en-Haut, et c'est ensemble que nous essayâmes alors d'inaugurer, autant que cela serait

possible, la vie religieuse, au lendemain et encore dans les derniers orages de la révolution. Nous fîmes ensuite de nouveau des vœux plus solennels, dans une plus touchante cérémonie, sous notre digne mère Barat. Si David a pu dire que manger à la même table est déjà un gage d'union, combien plus la Table et le Pain que nous partagions ont-ils formé entre nous des liens délicieux et indissolubles! Outre cela, nous eûmes le même Père, cet ange de paix et de mortification que je regrette encore. Nous fûmes compagnes de noviciat, compagnes de retraites célèbres, compagnes d'emplois et même de désirs, jusqu'à ce que le Japon, où nous devions aller ensemble, se fût changé pour moi en Amérique, et pour vous, ma chère amie, en un mince département. Mais consolez-vous, vous faites plus dans votre coin que moi dans ma vaste mission et dans ma petite maison, qui va se changer en une plus petite encore. Mais elle est consacrée à saint François Régis, si obscur pendant sa vie, et dont tous ses dévots doivent rechercher l'heureux sort. »

L'amitié si élevée, si profonde, si vive, qu'autrefois la mère Duchesne avait liée à Grenoble avec la mère Thérèse, n'avait rien perdu non plus de ses ardeurs célestes. Un jour, en l'année 1837, Mme Duchesne s'étant plainte du silence prolongé de son amie, celle-ci lui répondit ces lignes, où l'on retrouve bien son âme de feu : « Ma bonne mère, il n'y a personne avec qui je garde moins le silence qu'avec vous : il n'y a pas de jours, d'heures ou d'instants, où je ne parle de vous au Cœur de Jésus. Il me semble que les liens qui attachent nos âmes deviennent plus forts à mesure que se rompent ceux de la nature. Sans doute je voudrais bien vous écrire plus souvent, mais dans cet éloignement on ne peut dire que faiblement ce qu'on voudrait se communiquer. Je voudrais vous parler

de mon affection en Dieu : ce bon Maître la voit, il vous l'a fait connaître. Je voudrais vous parler du désir immense que j'éprouve de voir le Cœur de Jésus connu, servi, aimé, glorifié partout...

« Parlez-moi aussi de vous-même, chère amie. On me dit que vous avez des croix : sont-elles extérieures ou intérieures? Oh! parlez-moi à cœur ouvert : peut-être pourrai-je vous soulager. Avez-vous des secours spirituels? Votre âme est-elle au désert? C'est mon attachement qui me dicte ces questions.

« Pour moi, chère mère, mon âme se trouve dans un isolement absolu du côté de Dieu, et du côté des créatures encore plus. Avec cela, la foi me dit que Dieu me remplit. J'aime ce dénuement, quoiqu'il soit dur au cœur. J'aime les âmes plus que ma vie; néanmoins j'ai la persuasion que mes iniquités m'empêchent d'en attirer à notre bon Maître... Vivons de Dieu, chère mère, faisons le bien par nos prières, mourons à nous-mêmes et à notre volonté propre, mettant tout sous les pieds de Jésus. Que la volonté du Maître soit la nôtre; ne cherchons plus rien ici-bas, rien, rien du tout... »

Mais si Mme Duchesne trouvait ce retour d'affection dans ses anciennes compagnes, combien plus le rencontrait-elle, fidèle, inaltérable dans sa première mère! Celle-ci lui écrivait au mois de juillet 1837 : « Mon attachement pour vous n'a pu être diminué, ni par l'absence ni par le temps. Au contraire, s'il était capable d'accroissement, votre zèle, vos longs travaux pour la Société en Amérique le doubleraient; car je ne puis oublier ce que vous avez fait et enduré. Je voudrais pouvoir me rendre à vos désirs, en vous procurant ce repos que vous avez tant de droit de réclamer de notre affection, et je puis ajouter, de notre reconnaissance. Mais qui prendrais-je pour vous remplacer?... J'avais le

désir de supprimer Fleurissant : vous-même m'avez fourni de bonnes raisons pour conserver cet établissement solitaire, si propre à un noviciat. Lorsque je pourrai envoyer une maîtresse des novices, alors vous serez libre. Et qui vous empêcherait de venir mourir avec nous?... Au moins nous nous reverrions. Nous réglerons cela dans le premier conseil. En attendant, priez pour nous. Adieu, chère Philippine. »

Malgré le désir affectueux de Mme Barat, il n'entrait pas dans les desseins de Dieu que la grande missionnaire revît la mère patrie. Aucun adoucissement terrestre ne devait diminuer son mérite et sa gloire. Dans une autre circonstance, Mme Barat, pensant que l'Amérique pourrait se passer de cette sainte mère, au moins durant quelques mois, lui écrivit : « Venez, ma chère Philippine. » Cette invitation, qui eût été un ordre pour Mme Duchesne, ne lui parvint jamais. Puis, presque aussitôt après, des affaires importantes étant survenues dans sa mission d'Amérique, on lui manda de Paris de ne pas se mettre en route, s'il en était temps encore. Il faut en bénir Dieu : car en quoi ce retour en France aurait-il pu grandir la sainte missionnaire? Mme Duchesne revenant finir tranquillement ses jours au foyer de l'amitié, dans la douceur du repos de la mère patrie, n'eût-elle pas été une Mme Duchesne amoindrie, mutilée? Les Invalides ne conviennent pas à ces cœurs héroïques; et pour être la femme forte que nous admirons, elle devait, comme elle fit, rester et mourir sur le champ de bataille.

Le Père Varin applaudissait à ce mâle courage. Lui aussi comprenait et aimait ce noble cœur. Il lui écrivait en septembre 1839 : « Ma chère mère et toujours fille en Notre-Seigneur, il ne sera pas dit que je sortirai de ce monde sans vous avoir renouvelé l'assurance des senti-

ments que je vous ai voués en Jésus-Christ. Il y a bien des années, presque dès votre entrée dans la Société, je prévis que le divin Maître vous emploierait au delà des mers, pour y porter la connaissance et l'amour de son divin Cœur. Ses desseins se sont heureusement accomplis, et vous avez été à l'égard des nations lointaines l'instrument de ses miséricordes. *Courage* donc et *confiance* jusqu'à la fin! Quelle consolation pour vous, lorsque le divin Maître vous appellera à Lui, de laisser après vous une nombreuse famille qui continuera de travailler avec ardeur à l'œuvre à laquelle vous avez sacrifié votre liberté, votre repos, votre vie! »

Il est temps de l'ajouter : la première famille de Mme Duchesne, sa famille naturelle vivait toujours dans son cœur, comme aux jours de sa jeunesse. Rien ne se perdait, dans cette âme, de ce qui était légitime et voulu de Dieu. « Dieu, dit saint Jérôme, a disposé en nous les degrés de la charité. Ces degrés, les voici : Il faut aimer Dieu d'abord; puis après Dieu, nos parents[1]. » S'intéressant donc à tout ce qui regardait les siens, Mme Duchesne leur adressait des lettres qui sont dictées par le cœur d'un apôtre autant que d'une sœur : « Ma bonne amie, écrit-elle à Mme de Mauduit, je viens m'informer de tout ce qui te touche, car il me semble que des liens particuliers m'unissent à toi : c'est sans doute notre commun amour pour saint Régis. Dis-moi si la piété d'Amélie se soutient; combien a-t-elle d'enfants? Comment va son mari? Et toi, comment supportes-tu ta solitude? Combien je te désire cette abondance de consolations qui se trouvent dans

[1] Et in Cantico canticorum legimus : Ordinavit in me charitatem. Hic ordo in omni affectu necessarius est : ama, post Deum, patrem; ama matrem, ama filios. (Hier., lib. V in Matth. cap. x.)

le Cœur de Jésus, et qui dédommagent des privations les plus pénibles à la nature! Je suis souvent occupée de ma bonne sœur, et je ne cesse de lui souhaiter tout le bonheur qu'elle mérite, et que son âme sensible voudrait donner aux autres. »

Éloignée à jamais de tous les siens sur la terre, elle ne s'en consolait que par l'espérance de les retrouver dans le ciel : « J'ai appris, écrit-elle dès 1828, tant de morts dans notre famille depuis que je suis en Amérique, et de morts de personnes plus jeunes que nous, que je ne sais plus si je dois compter parmi les vivants tous nos amis d'enfance. Les uns et les autres nous nous sommes attendus à un adieu pour cette vie. Il ne nous reste donc qu'à soutenir par de bonnes œuvres le doux espoir de nous réunir pour toujours dans l'autre [1]. »

Elle les exhortait à en prendre le chemin. A ceux qui s'en écartaient elle rappelait le grand but : « Pense-t-il à imiter sa pieuse mère ? demandait-elle en parlant d'un de ses proches. C'est là le premier de nos vœux, et l'objet de mes prières, car il vieillit [2]. » A ceux qui marchaient dans les sentiers du ciel, elle disait d'y avancer chaque jour davantage. Elle écrivait à sa nièce Mlle Constance Jouve : « Ma bien chère amie, je veux te presser de plus en plus d'imiter ta sœur aînée, Aloysia, dont la vertu et la mémoire nous consolent. Sa protection dans le ciel nous sera utile, si nous marchons sur ses traces. Attire-toi, comme elle, la confiance et l'amour de tes bons parents, ainsi que les grâces de Dieu les plus spéciales par ta généreuse fidélité. Prie beaucoup pour moi [3]. »

Constance et Joséphine, à l'imitation de leur frère Henri

[1] A Mmes Jouve et de Mauduit. Saint-Louis, 3 juin 1828. — [2] Saint-Louis, 23 juin 1828. — [3] Fleurissant, 10 mai 1825.

et de leurs sœurs Aloysia et Amélie, entrèrent en religion. En apprenant cette nouvelle, le premier mouvement de Mme Duchesne fut de rendre grâces à Dieu; le second fut de consoler une mère privée ainsi de cinq de ses enfants. Elle écrivait à sa sœur, en 1829 : « Je sens combien le sacrifice de ta Constance est grand et combien tu te trouves isolée après avoir élevé de si nombreux enfants. Mais considère qu'ils sont plus à Dieu qu'à toi-même; aide-toi aussi de ces considérations que, même dans ce monde, les enfants goûtent plus de bonheur au service de Dieu que dans les plus brillants établissements du siècle[1]. »

Puis, quelques années plus tard, en 1836, parlant de Joséphine et de sa vocation : « J'ai de la peine à te voir seule; mais c'est en multipliant tes sacrifices pour le salut de tes chers enfants que tu augmenteras tes mérites, et assureras plus certainement leur vrai bonheur. Le monde a été sauvé par la croix, et les vertus ne sont solides qu'à son ombre[2]. » Et enfin l'année suivante, 1837, apprenant l'entrée en religion de cette dernière nièce : « Ma bien chère sœur, si la grandeur de l'oblation d'Abraham a été tant exaltée, si Dieu lui-même l'a récompensée et louée si noblement, que ne fera-t-il pas pour toi qui as offert cinq victimes choisies à son cœur reconnaissant? Ce n'étaient pas des rebuts de famille, que l'on a conduits à l'autel, pour mieux établir des frères plus aimés; ce sont les plus belles prémices, tes premiers fruits, les dons d'Abel et de Salomon; ce sont des enfants qui auraient pu briller dans le monde, et jeter du lustre sur leurs parents, en s'y établissant avantageusement : c'était vraiment la moelle de l'holocauste. Si tu reçois déjà le centuple en ce monde, par la bonne réputation de ceux que tu as donnés

[1] Saint-Louis, 29 août 1829. — [2] A Mme Jouve, 20 mars 1836.

à Dieu, quelle sera ta joie de les retrouver au ciel, couronnés de gloire, bénissant la main qui les a guidés, et lui faisant escorte par reconnaissance! »

Heureuse, par-dessus tout, d'appartenir au Sacré-Cœur, c'était naturellement vers la Société dont elle était la fille que Mme Duchesne inclinait les préférences de ses parentes appelées à la vie religieuse [1]. Rien d'exclusif toutefois dans ce zèle filial de Mme Duchesne; et parlant de Joséphine, qui avait fait choix de l'Adoration perpétuelle du saint Sacrement : « Ne crains pas, écrit sa tante, que pour cette raison j'aime moins Joséphine que mes autres nièces. C'est Dieu qui a fait toutes les sociétés religieuses; il s'y prépare dans toutes des âmes privilégiées. Les voies sont différentes, mais elles vont au terme qui nous réunira, j'espère [2]. »

L'amour de sa famille, de sa famille religieuse et de sa famille du monde ne suffisait pas au cœur de Mme Duchesne. Jésus-Christ vit dans l'Église. L'Église universelle avec son chef, ses œuvres, ses combats, ses souffrances, vivait dans le grand cœur de la servante de Dieu. Elle aimait le Saint-Siège : « Elle cherchait soigneusement dans les journaux catholiques des nouvelles de Rome, nous écrit-on d'Amérique, mais elle n'y lisait jamais d'autre article. En récréation, elle avait habituellement

[1] C'est ce bonheur qu'elle souhaitait à sa meilleure amie, Mme de Rollin, en apprenant son veuvage. « Je voudrais que Mme de Rollin, après avoir si bien rempli tous ses offices au milieu du monde, dans les obligations d'épouse et de fille, se consacrât aujourd'hui à l'aimable Cœur de Jésus. Sa plaie est trop profonde pour lui proposer maintenant un semblable appareil; mais je ne m'étonnerais pas qu'elle en eût la volonté un jour, et qu'elle ne fût utile dans la Société. (Lettres à sa famille. Fleurissant, 19 février 1834.)

[2] Fleurissant, 11 juin 1837.

quelque chose à dire du Saint-Père, de Rome et de la Société : tout autre sujet était sans intérêt pour elle. Elle ne parlait jamais qu'avec dévotion du Souverain Pontife, qu'elle appelait avec amour : *notre Jésus sur la terre.* » Sa lecture de prédilection était les Annales de la propagation de la Foi. Aussitôt qu'elle les connut, elle les voulut recevoir, elle en encouragea et propagea la traduction : c'étaient, lui semblait-il, les Actes des Apôtres qu'elle voyait renaître sous cette nouvelle forme.

Mais dans ce grand amour embrassant l'Église entière, le premier intérêt de Mme Duchesne se portait sur l'Amérique. Le progrès continu qu'y faisait le catholicisme devenait son propre triomphe. Le premier concile de Baltimore en avait été le signal. Les conciles qui se succédèrent périodiquement accélérèrent ce mouvement. Le Missouri, un moment désorganisé par le départ inopiné de Mgr Dubourg, s'était reconstitué : « Quel bonheur, écrivait Mgr Rosati dès 1833, quel bonheur pour moi de pouvoir vous annoncer que, grâce aux bienfaits de la Providence, je puis compter dans mon diocèse quarante prêtres, deux collèges très florissants, un séminaire, un hôpital, deux maisons d'orphelins, neuf communautés de filles vouées à l'éducation, et plus de vingt églises [1]. »

En effet, Saint-Louis possédait depuis 1831 un collège de jésuites, sous la direction du Père Verhaegen, un des anciens novices de la ferme de Fleurissant. Saint-Charles, Dardennes, le Portage-des-Sioux, ne suffisaient plus au zèle des Pères missionnaires. Autour d'eux Eroye, la Nouvelle-Londres, Palmyre, la prairie de Hautcocq, Maramée, Fulton, Côte-Sans-Dessein, Jefferson, Colombia, Franklin, Boonsville s'étaient peuplés de catholiques aux-

[1] *Annales de la propagation de la Foi*, t. VII, p. 127.

quels ces missionnaires allaient distribuer la parole de Dieu : « Tous les jours, écrivait l'évêque de Saint-Louis, nous voyons arriver ici des chariots chargés d'émigrants, avec leur mobilier, leurs femmes, leurs enfants, suivis de chevaux et souvent de bestiaux qui viennent de plusieurs centaines de lieues. Les émigrants catholiques forment ainsi des paroisses qu'il faut aller visiter. »

Plus loin les missionnaires s'étaient élancés à la conversion des sauvages. Les uns, comme le Père Van Quickenborn, s'étaient cantonnés parmi les Osages, où ils arboraient la bannière de Marie, dessinée et peinte par Mme Duchesne. « Il serait aisé d'avoir là, disait ce Père, un établissement pour l'éducation des filles. Les dames du Sacré-Cœur y travailleraient avec fruit[1]. » D'autres s'étaient enfoncés dans les forêts des *Têtes-Plates*, au delà des montagnes Rocheuses, aux sources du Missouri, à plus de cinq cents lieues au-dessus de Saint-Louis. « Si Dieu nous envoie des secours, écrivait le Père de Theux, je ne doute pas que la Société de Jésus ne fasse pour le bien des Indiens du Missouri ce qu'elle fit autrefois pour les Indiens du Canada et du Paraguay. »

L'Amérique tout entière entrait dans ce mouvement. L'Église ne procédait plus à sa sainte mission par des efforts isolés et individuels, mais par des institutions qui en assuraient la force et la stabilité. Chaque évêché nouveau devenait un ardent foyer d'apostolat rayonnant en tous sens sur une contrée entière. La grande arme de ces conquêtes était l'éducation. Pour ne parler ici que des écoles de filles, outre le Sacré-Cœur, les Filles de la Charité de Mme Seton, les Loretaines, les Dominicaines, les Ursulines, les Visitandines, les sœurs de Notre-Dame de

[1] *Annales*, t. III, p. 512; t. IV, p. 572 et 589.

la Merci, même les Carmélites, autorisées par le Pape, s'étaient vouées à cette œuvre. A l'enseignement oral se joignait une prédication plus puissante peut-être et plus universelle : celle de la presse catholique. *Le Pasteur de la Vallée* publié à Saint-Louis, *le Télégraphe catholique* publié à Cincinnati, les *Mélanges catholiques* imprimés à Charleston, sans compter plusieurs autres feuilles ou revues analogues, luttant avec avantage contre les *Tracts* protestants, éclairaient le combat et harcelaient l'ennemi. La charité comme toujours décidait la victoire. Le choléra de 1833 l'avait mise en lumière. Il en avait coûté à l'Église un grand évêque, Mgr Fenwick, plusieurs prêtres et un grand nombre de sœurs de Charité; mais sur ce terrain du dévouement sacerdotal, exercé parmi les épidémies au péril de ses jours, le protestantisme était en fuite. En vain ses *revivals* et ses *camp meeting* essayaient-ils de ranimer le fanatisme religieux : Dieu était avec nous. On citait même des miracles qui en étaient le signe et qui faisaient monter l'espérance dans tous les cœurs.

Cependant à ces triomphes se mêlaient pour l'Église des douleurs dont le coup retentissait dans l'âme de Mme Duchesne. A cette époque l'Amérique subissait la désastreuse et impie présidence d'Andrew Jackson. Ce fut une crise pour la religion, non moins que pour l'Union. Sous son gouvernement, les violences exercées contre les catholiques étaient assurées d'une impunité qui équivalait à un encouragement. Mme Duchesne en témoigne. Au milieu de l'été 1836, un incendie dévora la vieille église de Fleurissant en menaçant la nouvelle. On avait entendu dire à des protestants : « L'évêque catholique est trop fier de son église : cela lui coûtera cher. » A Boston, le couvent des dames ursulines était réduit en cendres : « C'est un attentat plus affreux que ceux de la révolution fran-

çaise, » écrivait Mme Duchesne, et elle ajoutait : « Un tel crime commis au centre d'une grande ville, sans que les coupables aient eu aucune punition, peut tout faire craindre pour l'avenir. » Les gazettes protestantes désignaient aimablement les maisons du Sacré-Cœur sous le nom de « maisons du diable ». On ne manquait pas de dire qu'une armée de Jésuites, ne comprenant pas moins de cent quatre-vingts religieux au service de l'étranger, était incompatible avec l'existence d'un gouvernement libre et démocratique. On devait dénoncer au Congrès américain une formidable coalition d'au moins cent cinquante mille catholiques réunis dans le Sud pour la destruction universelle! Il s'agissait de frapper la France et l'Irlande, en arrêtant le cours de cette émigration. On s'aperçut à temps que c'était amener la ruine des États, et que Jackson faisait courir au pays un péril plus dommageable que celui dont il menaçait l'Église.

L'Église, en effet, poussait de nouvelles branches sous la hache qui la taillait. C'était au lendemain même de cette déplorable crise que Mme Duchesne mandait à Mme Barat : « Ce m'est un vrai plaisir de vous parler de l'érection de trois nouveaux évêchés à Natchez, à Nashville et à Dubuque, au nord de l'État du Missouri. Monseigneur nous a dit, en revenant du troisième concile de Baltimore, que les établissements prospéraient partout. Ils sont particulièrement prospères à Mobile. » Une autre lettre du 2 juillet 1840 donnait cette statistique du diocèse de Saint-Louis : « La population catholique est de cinquante mille âmes : les églises sont maintenant au nombre de quarante, dont neuf sont en pierre. Seize se commencent cette année, ce qui fera cinquante-six. Il y a deux collèges, dont un de Jésuites, et six écoles de garçons, en tout douze cents écoliers. On compte soixante-six prêtres, cent religieuses

et dix couvents, trois du Sacré-Cœur, deux des sœurs de la Croix, deux des sœurs de Saint-Joseph et de la Visitation. Un hôpital à Saint-Louis a reçu l'année dernière six cents malades. L'asile des orphelins en contient cent cinquante-trois, et deux autres maisons contiennent vingt orphelines. Il y a eu plus de cent adultes baptisés. »

Celle qui aimait ainsi l'Église, les âmes, ses sœurs, sa Société, sa mission, en vue de Jésus-Christ, aspirait par-dessus tout à se réunir à Lui! C'était là encore un de ces amours supérieurs dont elle était possédée; ou plutôt c'était le terme de tous ses autres amours. Il y avait chez elle des moments de langueur, de maladie, d'épuisement qu'elle saluait comme l'annonce de cette réunion céleste; et on la voit ainsi s'élancer sans relâche, par ce chemin de souffrances, vers le but qu'elle croit toucher, mais qui recule toujours.

En 1835, elle eut une fièvre bilieuse qui la « mena, dit-elle, à grands pas vers sa fin, depuis la fin d'août jusqu'au jour de la Toussaint; elle craignait bien, dans ce jour, de ne pouvoir célébrer l'office des Morts en ce monde ». Elle était prête à partir : « Tout désir est éteint en moi, faisait-elle savoir à sa mère générale, excepté celui de jouir de Dieu[1]. » Celle-ci l'encouragea à vivre pour ce même Dieu, en se sanctifiant : « Vous avez beaucoup souffert, ma chère Philippine; mais Dieu vous a donné un tempérament fort. J'ai donc la confiance que vous vous remettrez, et que nous aurons la consolation de vous conserver quelques années encore, pour achever votre sanctification et consolider l'œuvre de votre fondation[2]. »

[1] Fleurissant, 20 juin et 8 novembre 1835. — [2] *Ibid.*, 25 décembre 1836.

En 1836, les mêmes souffrances corporelles ramenèrent chez Mme Duchesne les mêmes aspirations vers la retraite et le ciel : « Il n'y a plus, écrit-elle, que le silence et la retraite qui conviennent pour moi... Ma carrière s'avance. Je n'ai jamais désiré les honneurs, et encore moins à présent que je sens plus que jamais que je n'y suis pas propre ; car aux misères de l'âme se joignent celles du corps[1]. » Elle se remit à Pâques; et elle ne se releva que pour combattre encore, comme elle l'écrivait : « Après ma résurrection, je me suis trouvée en état de veiller aux malades, de travailler au jardin, de faire le réveil et la visite du soir : personne autre ne l'eût pu, étant trop infirme ou trop occupée[2]. »

L'année suivante, la mort de plusieurs de ses amis, et en particulier celle de sa sœur aînée, Mme de Mauduit, portèrent encore ses regards vers l'éternité : « Ma sœur, écrivait-elle le 15 octobre 1837, était la plus rapprochée de mon âge, du même tempérament et caractère que moi. J'en ai auguré que je la suivrais bientôt; et mes maux de tête me faisaient penser que j'aurais une maladie cérébrale comme la sienne. » En conséquence de ces prévisions, elle fit une retraite, comme préparation à sa dernière heure. « Dieu m'y a fait voir, dit-elle, que je devais acheter le ciel plus chèrement; car, ayant fait alors une chute sur le pavé, je m'en suis guérie en travaillant au jardin. Je me trouve plus forte que jamais, ne prévoyant ni le jour ni l'heure du dernier combat. » Et plus tard, 2 juillet 1838 : « Je désire toujours le repos, mais je n'espère plus le trouver en cette vie. Tout m'annonce que la douce retraite n'est pas faite pour moi ; et encore à présent que je vais entrer dans ma soixante-dixième année, il n'y a personne

[1] Fleurissant, 10 avril et 22 mai 1836. — [2] *Ibid.*, 1er juillet 1836.

autre pour éveiller le matin, faire la visite le soir, soigner le jardin et le vestiaire, et veiller les malades. »

Le départ pour l'Europe de Mgr Rosati, au milieu de l'été 1840, renouvela dans le cœur de Mme Duchesne la blessure que lui avait faite précédemment le départ de Mgr Dubourg. La veille, il ne manqua pas de venir à Fleurissant recommander ce voyage aux prières de Mme Duchesne. On lui demanda de bénir le récent cimetière de la communauté ; puis il fit son adieu : nul ne savait que c'était un adieu sans retour.

Ainsi Mme Duchesne était-elle partagée entre le désir de la mort et le zèle des âmes, entre la terre et le ciel, ne sachant plus que désirer, et abandonnant tout à Dieu. Dieu lui répondit à sa manière.

Au mois de septembre 1840, arriva à Fleurissant Mme Galitzin, assistante générale pour les missions d'Amérique. Elle remplaçait dans cette charge Mme Audé, que sa santé retenait en Europe définitivement. La mère Duchesne reçut la visitatrice comme la représentation vivante de sa supérieure, ou plutôt de Dieu même. Oubliant devant elle son âge et ses longs services, elle se mit à ses genoux et réclama la faveur de sa bénédiction. Tout le monde était touché jusqu'aux larmes.

Mme Galitzin était un fort caractère. Entreprenante, hardie, dévorée de l'amour de Dieu et du zèle des âmes, ne se comptant elle-même pour rien, elle devait imprimer un élan décisif à la Société dans l'Amérique du Nord. Mais, pour cet esprit absolu, le but était tout, les personnes peu de chose. Elle gouvernait à la Russe, autocratiquement. Certaines réformes utiles, peut-être même nécessaires, furent opérées par elle avec une autorité qui avait le grand tort de ne pas tenir assez de compte des services rendus; et la vieille fondatrice de la colonie d'Amérique eut besoin

de toute sa foi pour reconnaître, dans cette volonté impérieuse, la volonté de son humble et douce mère Barat.

Elle l'accepta, non sans peine, mais sans plainte, espérant bien d'ailleurs que ces dispositions de l'assistante générale allaient lui faire obtenir ce que depuis longtemps elle appelait de ses vœux. Elle la supplia donc de la décharger de la supériorité. Mme Galitzin appréciait la sainteté de Mme Duchesne; mais convaincue que cette mère n'était plus, par son âge et par ses habitudes, à la hauteur de sa tâche, telle qu'elle la concevait, elle consentit facilement à ce qu'elle demandait. Ainsi, sans le savoir, lui prépara-t-elle la seule gloire que puisse ambitionner une ouvrière de Jésus-Christ : celle de terminer sa vie en se cachant toute en Dieu, avant de retourner à Lui.

Mme Duchesne redevint simple religieuse. Il fut convenu que laissant Fleurissant aux novices sous la conduite de Mme de Kersaint, la noble invalide prendrait sa retraite à Saint-Louis, où elle se rendit en effet. La voie d'humilité et d'obéissance qu'elle souhaitait si ardemment était ouverte devant elle : elle s'y précipita.

CHAPITRE III

ZÈLE DE Mme DUCHESNE POUR LES INDIENS
ELLE OBTIENT D'ÊTRE ENVOYÉE AUX POTOWATOMIES
SON SÉJOUR A SUGAR-CREEK
SON APOSTOLAT DE SAINTETÉ, DE PRIÈRE ET DE SOUFFRANCE
SON RAPPEL AU MISSOURI

1841-1842

Le premier des vœux de Mme Duchesne se trouvait réalisé : elle n'était plus supérieure. Le second de ses désirs, le désir persistant de sa vie tout entière, était d'être envoyée en mission chez les Indiens. Voici au prix de quels travaux, de quelles prières, de quels sacrifices elle fut enfin satisfaite.

Nous avons déjà vu que les regards de la missionnaire ne se détachaient pas de ces régions de l'Ouest, où erraient encore les derniers indigènes refoulés de plus en plus par le flot américain. Nous possédons encore les pages qu'elle consacrait à décrire très au long leurs mœurs et leurs migrations, comme pour se consoler de se voir condamnée à ne les suivre jamais. Mais pour elle l'intérêt qui la touchait le plus était celui de leurs âmes ; et voici, par exemple, comment elle racontait le passage à Saint-Louis de quelques Têtes-Plates, le 29 janvier 1832 : « Ils sont venus

de l'Ouest, des montagnes Rocheuses, près de l'océan Pacifique, à une distance de six cents lieues, pour voir comment prient les blancs. Ils ont tous les signes de la catholicité, font le signe de la croix, prient soir et matin, et ils se sont rendus tous les soirs à l'église. L'un d'eux, malade, a été baptisé avant sa mort, et enterré pompeusement. Tout ce qu'on a pu savoir, c'est que cette nation s'appelle les *Têtes-Plates*, qu'elle est composée de 40,000 personnes, qu'elle a deux grands villages, qu'elle n'est point féroce, qu'elle vit presque uniquement de racines, la chasse et la culture ne fournissant presque rien. On croit qu'elle a eu connaissance de la religion par quelques-uns du Canada. La difficulté d'un si long voyage, et celle de pouvoir exister parmi des gens si dénués de tout, peuvent beaucoup retarder les missions qui achèveront d'éclairer ce pays. »

Mme Barat, à qui ces lettres étaient adressées, était loin de décourager le zèle de son amie. Elle lui écrivait le 6 octobre 1833 : « Il vous faudrait pour cette mission des sujets solides et un peu âgés, qui sussent l'anglais; et où les trouver?... Rappelez-moi ce projet si vous le croyez réalisable. Dites-moi quel est l'évêque chargé de cette peuplade, et quelles y seraient vos ressources spirituelles et temporelles. » Cette réponse de la supérieure n'était pas un refus; c'était un ajournement : Mme Duchesne se garda bien de l'oublier.

En attendant le jour où il lui serait donné d'évangéliser elle-même ces contrées, la mère Duchesne ne cessait de travailler pour leurs églises, que venaient de fonder les anciens religieux, Pères et novices de la ferme de Fleurissant. C'étaient le P. Van Quickenborn, le P. Adrien Hoeken, et le P. Verhaegen, dont les lettres témoignent de leur reconnaissance pour les dons de cette mère. Le P. Verhae-

gen, en particulier, joignait à ses remerciements les détails suivants bien faits pour enflammer ce cœur apostolique : « J'arrivai, le 20 juin 1837, chez les Kickapoux, et, dans la matinée, nous fûmes voir les loges indiennes. Le chef des sauvages, informé de mon arrivée, vint me trouver et me témoigna beaucoup d'affection. C'est un sauvage dans toute la force du terme, le visage peint en noir, avec un peu de vermillon autour des paupières, et qui se fait gloire de ne se rapprocher en rien des coutumes des blancs. Les sauvages viennent chaque semaine aux instructions que leur fait le P. Hoeken, dans leur propre langue. Il la parle si bien, que les sauvages l'appellent le Père Kickapoux. Huit ou dix adultes ont été reçus au baptême, et plus de cent enfants ont été baptisés... Ils nomment Dieu le Grand-Esprit, et, au commencement du jour, il le prient de les bénir. S'ils se sentent tristes ou coupables, ils se noircissent le visage et jeûnent tout le jour sans rien prendre. Quand un des braves meurt, on l'enterre, et son cheval avec lui, pour que le cheval conduise l'âme au palais du Grand-Esprit, qui est distant de leur village de toute l'étendue d'une vaste prairie... Priez Dieu, Madame, qu'il envoie des ouvriers dans cette vigne sauvage, et que leurs travaux soient bénis, à sa plus grande gloire[1]. »

Peu de temps après cette lettre arriva à Saint-Louis, pour y terminer ses jours, un jeune missionnaire dont la vie et la mort découvrirent ce que peut le dévouement apostolique parmi ces âmes neuves. Ce fut lui qui tourna les yeux de Mgr l'évêque et des Pères Jésuites plus particulièrement vers la tribu chrétienne des Potowatomies.

Les Potowatomies faisaient partie des nombreuses fa-

[1] Lettre du P. Verhaegen. Université de Saint-Louis, 1837 ; Recueil de Mme Duchesne, lettre CXIIe, p. 3.

milles de cette race rouge qui, venue de l'Asie par le détroit de Behring et les îles Aléoutiennes, à une époque immémoriale, avait peuplé successivement le continent américain. Évangélisée au XVII[e] et au XVIII[e] siècle par les missionnaires de la *Grande Prière*, ou de l'Église catholique, quelques tribus telles que les Kickapoux, les Miamis et les Potowatomies, bien qu'envahies par le flot toujours grossissant de l'émigration, étaient demeurées maîtresses des forêts de leurs pères, et leurs *wigwams* ou cabanes restaient encore debout en 1835, auprès des nouveaux villages élevés par les blancs. Mais à cette date le congrès de l'Union américaine avait arrêté le dessein de former, à droite de l'Arkansas et du Missouri, un district ou territoire exclusivement indien, où seraient parqués sous la main du gouvernement les débris des indigènes épars dans les États.

Ainsi, dès la fin de 1836, une série de migrations, volontaires ou forcées, avaient réuni sur le point indiqué les Kickapoux, les Miamis et deux bandes de la tribu des Potowatomies. Une troisième bande de cette tribu, presque toute chrétienne, attachée aux lieux où elle avait reçu le don de l'Évangile, avait adressé au gouvernement la demande de se maintenir dans l'Indiana; et en attendant la réponse du congrès, elle continuait à y vivre sous la protection de ses missionnaires. Ceux-ci louaient leurs vertus, leur innocence, leur docilité, leur probité scrupuleuse, qui rappelaient l'âge d'or du christianisme. Le P. Van Quickenborn, M. Badin (d'Orléans), M. l'abbé Rezé, les avaient assistés et catéchisés avec fruit. Mais leur apôtre par excellence avait été un jeune prêtre breton de vingt-six ans, M. l'abbé Petit, naguère avocat au barreau de Rennes, puis élève de Saint-Sulpice. Arrivé à Vincennes en 1836, il avait, au lendemain de son ordination, sollicité

l'honneur de leur être envoyé. Ce nouveau prêtre était un saint. Il écrivait à sa famille en descendant de l'autel où il venait de célébrer pour la première fois : « Je ne m'effraye point de ma mission, parce que j'espère en Celui dont je suis le ministre. Je serai là, chez les sauvages, à soixante-quinze milles du prêtre le plus proche, abandonné à moi-même, mais appuyé sur le bras de mon Dieu, le Dieu fort!... Je me trouve le cœur si léger, si heureux, si content, que j'en suis étonné. Aller de messe en messe jusqu'au ciel!... Ne vous disais-je pas que j'étais né heureux? Eh bien, voici que Dieu, dans ma première mission, me traite en enfant gâté. J'avais toujours désiré une mission sauvage : nous n'en avons qu'une dans l'Indiana, et c'est moi qui obtiens d'être le père, *la robe noire* des Potowatomies! »

Le ministère de ce prêtre avait été celui d'une charité sans mesure. Les sauvages disaient : « Celui-ci n'est point une robe noire étrangère ; c'est un Peau-Rouge comme nous. » — « Oh! je les aime tendrement! » répétait-il dans ses lettres. Les Indiens lui disaient : « O père, nous étions des orphelins, nous étions dans la nuit, mais vous êtes venu à nous comme une grande clarté! » Dieu peuplait son désert en lui tenant lieu de tout : « Le soir, lorsque je tombe de fatigue sur ma natte, mon cœur se gonfle de joie et mes yeux se mouillent de douces larmes : c'est si beau de se sentir dans un monde où l'on n'a d'autres choses à faire que de travailler pour Dieu! »

Mais après quelques mois de bonheur apostolique goûté au sein de cette chrétienté, M. Petit en dut voir consommer la ruine. Le gouvernement fédéral enjoignit à cette dernière bande de Potowatomies d'aller rejoindre les deux autres dans le district indien.

En vain protestèrent-ils : « Dirons-nous, s'écraient-ils,

aux ossements de nos pères : Levez-vous et suivez-nous sous un ciel étranger? » En vain les prêtres et les chefs se rendirent à Washington pour porter au Président leurs supplications : « J'aurai donc, écrivait leur pasteur désolé, j'aurai donc à détruire l'autel et l'église, à mettre en terre la croix qui s'élève sur leurs tombes; et puis il faudra dire adieu à mes enfants pour ne plus les revoir, eux que j'aime et qui m'aiment tant!... Ah! si j'en étais libre, ils ne s'en iraient pas sans prêtre! »

Il obtint de son évèque, Mgr Bruté, de les suivre dans l'exil. On quitta, en s'embrassant et en sanglotant, la petite église de Chichipé-Outipé, dans l'Indiana. Cernés par surprise et faits prisonniers, les Indiens inoffensifs étaient poussés, la baïonnette dans les reins, à travers les plaines désertes. Leur prêtre les consolait. « Nous étions en famille, écrit M. Petit; et le sourire reparut, même parmi la cruelle désolation de l'exil. » Le général chargé de cette brutale expédition disait en parlant du prêtre : « Cet homme a ici plus de pouvoir que moi. » La messe au camp, sous un grand arbre, au sein de la congrégation accroupie sur des nattes, jetait dans l'admiration les protestants eux-mêmes. C'est ainsi que le 15 novembre 1838, après un voyage d'environ cinq cents milles, la tribu était parvenue, malade, exténuée et plus que décimée, au lieu où nous la trouverons, sur la rivière des Osages, à soixante milles de Westport, le dernier village de l'État du Missouri. Là M. Petit rencontra le P. Hoeken, qui l'attendait pour recevoir ses indigènes dans la mission confiée à la Compagnie de Jésus. Il était temps d'arriver; car le jeune prètre, épuisé de fièvre et de fatigues, couvert de plaies, défiguré par la jaunisse, était près de mourir. Il n'eut que le temps d'aborder à Saint-Louis, où il se traîna chez les Pères Jésuites, « qui l'accueillirent comme un frère. » Mgr Rosati

et Mgr Loras, évêque de Dubuque, furent le visiter. Il expira le 10 février 1839, « dans le baiser du Seigneur, offrant sa mort pour qu'elle fût une source de bénédictions sur ses chers Indiens[1]. »

Elle leur valut l'éducation du Sacré-Cœur-de-Jésus. Mme Duchesne, extrêmement émue de ce récit, en fit l'objet de cette lettre à la mère Barat : « Il y a sur la limite de l'État du Missouri, à peu de distance des villes de Portland, Liberty, et Indépendance, une très bonne nation, venue de l'Indiana et en partie convertie. Un saint prêtre breton, nommé M. Petit, lui consacrant ses soins, usa parmi elle sa vie, qu'il est venu terminer saintement au collège de Saint-Louis. Il a laissé son cher troupeau à un Jésuite, qui depuis nous a fait visite, et nous a fait part de ses consolations. »

Les désirs apostoliques de Mme Duchesne, réchauffés par ces exemples, couvaient donc dans son sein, de plus en plus pressés d'éclore, lorsque, en 1840, elle profita du séjour que faisait en France Mgr Rosati pour le conjurer par lettre de les faire valoir auprès de Mme Barat. L'évêque lui adressa de Paris la réponse suivante, datée du 15 juillet : « L'exemple que vous avez donné en quittant l'Europe pour aller faire le premier établissement du Sacré-Cœur en Amérique, est encore assez puissant pour engager un bon nombre d'autres à le suivre : Dieu en soit béni ! Je suis bien un peu surpris d'apprendre que maintenant vous demandez à quitter le Missouri, pour aller chez les sauvages ; mais lorsque l'on aime Dieu, on ne dit jamais : C'est assez. Si je ne vous connaissais pas, je dirais : C'est

[1] Voy., *Annales de la propagation de la Foi*, la vie et les admirables lettres de ce missionnaire, t. XI, no LXV, juillet 1839, p. 379 à 408.

trop! mais non, je vous connais assez; et je vous dirai : ALLEZ! Suivez votre attrait, ou plutôt la voix de Dieu. Il sera avec vous. Je le prie de vous bénir. »

Cette lettre était une force pour Mme Duchesne. D'autre part, le Père de Smet insistait lui aussi sur la nécessité d'une maison du Sacré-Cœur parmi les tribus indiennes. « Madame, disait-il à la mère Galitzin, alors à Saint-Louis, croyez que vous ne réussirez jamais dans ce pays si vous n'attirez la bénédiction de Dieu en fondant un établissement chez les sauvages. — Eh! mon Père, c'est le désir de ma mère générale; mais nous n'avons pour cela ni argent ni sujets. — Ma mère, il le faut! » Tous deux convinrent de prier à cette intention.

Le projet chéri de Mme Duchesne prenait donc de la consistance. Le 6 janvier 1841, fête de l'Épiphanie, ayant eu un entretien avec le Père de Smet, qui la vénérait comme une mère, Mme Duchesne fut pressée par ce missionnaire de présenter à ses supérieures une demande en règle. Le lendemain elle écrivit à Mme Galitzin, appuyant sa requête sur la volonté de Dieu, qui, disait-elle, « ne l'avait laissée vivre que pour cela! » — « Voilà, expliquait-elle, trois maladies graves que je supporte en Amérique; jamais je n'avais aussi bien cru que je sortirais de ce malheureux monde, où je ne faisais qu'offenser Dieu. Le jour surtout de l'Immaculée-Conception et celui de Noël, j'avais joint à cet état de sacrifice si pénible, de si ardentes prières, pour obtenir de me voir enfin à mon terme, que je me croyais presque exaucée. Il n'en a pas été ainsi. Or je crois comprendre le mystère de cette résurrection. » Ici Mme Duchesne, rappelant à grands traits que son but premier, en partant pour l'Amérique, avait été de porter l'Évangile aux sauvages, disait dans son style ardent : « Surtout hier, fête des Rois, la visite du Père qui revient

des montagnes Rocheuses a tellement réveillé mes désirs et mon ardeur, que je me suis sentie comme ressuscitée par l'espoir que je serais de la mission qui s'offre maintenant sous les apparences les plus favorables. »

Les avantages de cette mission des Potowatomies étaient expliqués par elle dans ces lignes du 7 janvier : « Le missionnaire que j'ai vu hier (c'est toujours le Père de Smet) nous a dit bien des choses qui rendent l'établissement facile : la promixité des petites villes, la sûreté du lieu, à l'abri de toute incursion. Sur quoi il nous a fait une obligation de saisir la place, avant qu'elle soit occupée par les presbytériens ou les méthodistes. Je lui ai montré la lettre de Mgr Rosati, lettre qui sent l'inspiration, où il me dit positivement : « Suivez cette vocation... » Je pense maintenant qu'elle est la voix de Dieu, que la volonté souvent exprimée de ma mère générale y concourt, et que Dieu permettra que vous y donniez la main. » Elle concluait ainsi, fortement et humblement : « Dieu va me guérir; j'irai; je serai là surnuméraire, aidant au ménage, au travail, et ainsi laissant à une novice que vous y emploieriez le temps de finir son noviciat, en la remplaçant. »

Quinze jours après, le Père de Smet descendait en Louisiane, dans le double but de chercher des secours pour la fondation et de s'entendre à cet égard avec Mme Galitzin. Il portait à l'adresse de la visitatrice une seconde lettre, écrite le 25 janvier par Mme Duchesne, où celle-ci disait : Le Père, porteur de cette lettre, est celui qui soutient la grande mission, vers les montagnes. J'espère qu'il appuiera fortement mes demandes... Daignez, ma révérende mère, hâter votre retour pour cette grande affaire, que je sais être un des désirs ardents de notre mère générale. Les sujets ne manquent pas. J'espère que Dieu permettra que je sois choisie... » Et un peu plus loin : « Au lieu d'in-

struire des élèves qui gardent si peu de piété quand elles rentrent dans leurs familles, combien il y aurait plus de gloire pour Dieu et de consolation pour nous à instruire des âmes neuves qui restent dans l'innocence! Qu'il est doux de servir Dieu gratuitement et à ses frais! Si on avait seulement quatre cents piastres pour commencer, on irait au printemps. Nos vastes maisons de la Louisiane peuvent bien regarder ce don minime comme une obole, en comparaison des grands frais de leurs bâtiments, auxquels il serait glorieux, pour Dieu, de retrancher quelque beauté, afin de fournir l'indispensable à nos pauvres Indiens. »

Cinq cents piastres (environ 2,600 francs), recueillies par le Père de Smet, furent portées par lui à Mme Galitzin, pour les premières dépenses. L'expédition était désormais décidée. Mais restait à savoir si Mme Duchesne pourrait en faire partie, car elle semblait « n'avoir plus qu'un souffle de vie ». Pour cette cause Mme Galitzin, de moins en moins favorable à son départ, en référa à la mère générale. Celle-ci en jugea d'autre sorte. Passant par-dessus toutes les considérations d'ordre temporel pour ne suivre que l'inspiration manifeste de Dieu, elle donna sans hésiter son consentement au désir de Mme Duchesne : « Comprenez bien, écrivit-elle à son assistante, que les fondations de la Louisiane ne furent pas notre premier objet. Ce fut pour les sauvages que la mère Duchesne se sentit inspirée d'entreprendre cette œuvre. »

La nouvelle que cette grâce lui était accordée transporta la sainte mère. Profitant du départ de M. l'abbé Timon, plus tard évêque de Buffalo, qui se rendait en France, elle écrivit le 18 mai à la mère générale une lettre où déjà s'enflamme son enthousiasme pour sa chère tribu : « Il y a là, disait-elle, des métis qui sont des saints. Il y en a

aussi de grands parmi les sauvages. On voit dans cette mission ce qui ne se voit point ailleurs, tant la foi qui y règne rappelle les premiers temps de l'Église. » Elle citait à l'appui plusieurs traits édifiants : cette famille était sienne, elle avait déjà pour elle des entrailles de mère.

Sur ces entrefaites, on apprit par une lettre de Mgr Rosati, que le pape Grégoire XVI avait fait savoir à la mère générale combien il serait heureux de voir le Sacré-Cœur aller s'établir parmi les Indiens. Ce désir du Saint-Père, exprimé précisément dans ces conjonctures, fut le dernier coup de lumière qui rendit évidente la volonté du Ciel : « Nos sœurs fussent volontiers parties aussitôt, sans sac ni bâton, écrit une des religieuses, pour courir où les appelait Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Mme Lucile Mathevon, supérieure de Saint-Charles, aspirait, elle aussi, depuis de longues années, à cet apostolat, que lui avait autrefois prophétisé et souhaité la mère générale. Elle demanda à cette mère d'exaucer ses vœux : « Ma révérende mère, donnez-nous votre consentement, et nous partons de suite. » Elle fut nommée supérieure. Une Irlandaise, sachant l'anglais et le français, Mme O'Connor, déjà employée au ministère des sauvagesses dans l'école de Saint-Charles; une Canadienne, la sœur Louise Amyot; un nègre nommé Edmond, homme de ressources et d'industrie, s'enrôlèrent pour la mission. A ceux qui objectaient le dénuement du pays : « Nous y vivrons de laitage, » disait Mme Duchesne. Elle brûlait de partir.

Cependant son état de langueur ne faisait que s'aggraver. Elle-même écrivait en France : « Mon écriture et mes ratures annoncent la faiblesse de ma tête et de ma main. Le miracle n'est pas fait, j'attends la volonté de Dieu. » Huit jours auparavant, 10 mai, la mère Lucile mandait à la mère générale : « Mme Duchesne baisse beaucoup; je

crains qu'elle n'aille pas loin. Elle est un grand exemple pour la maison de Saint-Louis, obéissant à une personne qui a été sa novice, et se mortifiant en tout et partout. Que ne pouvez-vous voir sa chambre, son lit, dans un bas-fond, sous un escalier : c'est un Alexis! Malgré deux vésicatoires aux jambes, elle se traîne pour aller demander une permission. Il n'y a pas de saintes canonisées qui en aient fait autant! Sa chambre vous ferait pleurer. Mais elle dit qu'elle y est plus tranquille qu'ailleurs. » Enfin, dans une lettre du 4 juin, Mme Galitzin ajoutait encore les détails suivants : « Quoique habituellement en danger de mort, de l'avis du médecin, la mère Duchesne a voulu faire maigre et jeuner en carême; aussi, depuis cette époque, enfle-t-elle continuellement, et l'enflure se porte jusqu'à la poitrine, de sorte qu'elle peut être étouffée d'un moment à l'autre. Elle sent enfin qu'elle est mourante; toutefois une permission donnée par notre vénérée mère lui fera l'effet d'un ordre, et personne ne sera capable de l'arrêter. »

Un départ, dans cet état, devait paraître une folie. Mais il y a de ces folies qui sont l'inspiration de la Sagesse d'en haut. Malgré les avis contraires, le Père Verhaegen, chef de l'expédition, voulut que Mme Duchesne y fût acceptée : « Si elle ne peut pas travailler, déclara-t-il fermement, du moins elle servira au succès de la mission en priant pour nous. » Toutes les maisons d'Amérique envoyèrent des secours en argent ou en linge. L'évêque de Natchez vint lui-même à Saint-Louis, la veille de l'embarquement, et donna à la colonie sa bénédiction. Une vingtaine de personnes, messieurs et dames, accompagnèrent les religieuses jusqu'au bateau; une somme de cinquante piastres leur fut encore remise au moment du départ. C'était le 29 juin, en la fête des Apôtres saint Pierre et saint Paul.

« Le voyage par eau sur le Missouri, écrit Mme Mathevon, ne présente aucun danger. C'est une belle rivière, bordée de coteaux, de montagnes et de rochers couronnés d'arbres verts. La nature a donné à ces rochers les formes les plus fantastiques. Les uns semblent un vase de fleurs, du sein duquel se lève un arbre gigantesque. D'autres affectent la forme de paniers, avec leurs anses que l'eau a pris soin de découper et de façonner. De là s'échappent des arbres, de la verdure, des plantes. » Le voyage se faisait lentement; Mme Mathevon ajoute : « Notre steamboat est semblable à l'âne du moulin : il s'arrête à chaque ville ou habitation, d'où arrivent des foules qui demandent qui nous sommes... Le 4 juillet, fête de l'Indépendance, le Père Verhaegen a prêché aux passagers. Le sermon fini, on a applaudi en frappant des mains et des pieds; ensuite on a bu le vin blanc à la glace, et nous étions de la partie. Nous jouissons d'une bonne santé. Quant à la mère Duchesne, elle se promène sur le pont, comme une jeune personne[1]. »

Quatre jours après, le steamboat déposait les religieuses à la station de Westport, d'où Mme Mathevon écrivait ces lignes à l'assistante générale : « Nous avons bien senti la grâce de la vocation et celle du moment. Chacune est dans la joie et remercie Dieu de l'avoir choisie. Mère Duchesne a été assez bien toute la route; mais nous avons encore deux jours de marche en voiture[2]. »

La voiture n'était qu'une affreuse charrette, dont le cahot causa la plus vive souffrance à la vénérable mère. Mais sa plus grande douleur, pendant tout le parcours,

[1] Fragments d'un journal de la mère Mathevon adressé à Mme Gray. (*Recueil des lettres sur les missions.*)

[2] Westport, 4 juillet. *Lettres sur les missions des sauvages*, p. 10.

était de rencontrer des populations, villages et villes entières, sans églises, sans prêtres, sans écoles, sans Dieu. Plusieurs fois les habitants vinrent prier les religieuses de rester parmi eux pour élever leurs filles; « mais notre mission indienne nous tenait trop au cœur, pour nous arrêter en chemin, » écrit M[me] Mathevon. Après huit jours de marche, on arriva enfin, le 9 juillet 1841, sur les terres des Potowatomies.

La mère Mathevon raconte qu'elle était encore à dix-huit milles de leur village, sur le bord du fleuve Osage, arrêtée, pour y loger, chez un marchand français originaire de Lyon, lorsqu'elle vit arriver deux sauvages qui commencèrent par se prosterner aux pieds du Père Verhaegen, en lui demandant sa bénédiction. Ayant soupé d'abord, ils racontèrent que, la veille, la tribu assemblée avait attendu jusqu'au soir l'arrivée des femmes du Grand-Esprit; mais elles n'étaient pas venues. « Allez dire que nous arriverons demain au premier soleil, » leur répondit le Père, qui les congédia.

Le lendemain, la caravane se mit donc en route. C'était une voie triomphale. De deux en deux milles étaient échelonnés des Indiens à cheval, pour montrer le chemin. Tout à coup, à l'entrée d'une grande prairie, apparut une troupe de cent cinquante Indiens, montés sur des chevaux richement harnachés, et rangés en bel ordre. Au milieu de leurs costumes flottants et bariolés, et au-dessus de leur tête ornée de hautes plumes, se déployaient deux drapeaux, l'un rouge et l'autre blanc. Deux Pères missionnaires à cheval précédaient le cortège. C'est au milieu de cette cavalcade que durent s'avancer les voitures des religieuses, tandis qu'autour d'elles la tribu exécutait des figures variées, faisant retentir l'air de décharges de mousqueterie.

La maison du curé fut le terme de ce défilé : « Là on nous fit descendre et asseoir sur des bancs, raconte la mère Mathevon, nous quatre religieuses et cinq Pères jésuites. Les sauvages se placèrent sur quatre rangs de chaque côté. La première chose que fit le Père Verhaegen fut de leur présenter notre mère Duchesne : « Mes en- « fants, leur dit-il, voici une dame qui, depuis trente- « cinq ans, ne cesse de demander à Dieu de venir parmi « vous. » Le chef s'approcha pour nous complimenter. Sa femme nous adressa aussi son compliment, qu'elle termina ainsi : « Pour vous montrer notre joie, toutes les « femmes et filles vont vous embrasser! » Le discours nous fut traduit par un interprète nommé Bourassa, fils d'un père français et d'une mère indienne. Nous nous exécutâmes; après quoi nous dûmes encore serrer la main à chacun des sauvages, qui, leur chef en tête, défilèrent devant nous. Il n'y eut pas jusqu'à un vieillard aveugle qui ne voulût pas manquer de nous témoigner sa satisfaction. Nous passâmes sept cents fois par cette cérémonie, à laquelle mère Duchesne, malgré son extrême fatigue, se prêta de bonne grâce[1]. »

Le village des sauvages s'appelait Sugar-Creek. Il s'élevait au sein d'une vaste prairie de neuf cents milles de longueur sur autant de largeur, légèrement ondulée et se prolongeant jusqu'aux montagnes Rocheuses : « C'est tout ce que nous avons devant les yeux, » écrivait Mme Mathevon[2]. D'autres tribus indiennes vivaient dans le voisinage, encore livrées aux horreurs du cannibalisme. Mme Duchesne en rapporte des traits qui font frémir : « Une

[1] Lettre de Mme Mathevon à Mme Galitzin, complétée par les notes sur la mère Duchesne, par les mères Mathevon, R. Hamilton, O'Connor et Shanon. — [2] Sugar-Creek, 15 sept. 1841.

femme disait, en étouffant son enfant nouveau-né : « Je « ne veux pas que mon fils soit malheureux comme moi ! » Deux filles très grasses ont été grillées au feu, pour, de leur graisse, arroser le maïs de la nation. Les efforts des missionnaires et des voyageurs qui allaient aux Rocheuses n'ont pu les sauver... »

Le tableau de cette misère et physique et morale inspirait à Mme Duchesne ces beaux élans de zèle : « Dis-moi, ma chère sœur, écrit-elle à Mme Jouve, si on pouvait peu à peu changer tant de maux affreux qui ravagent encore les peuplades voisines en l'heureuse situation de notre village chrétien, ne ferait-on pas plus de bien que de passer son temps à enseigner les sciences humaines dans les classes ? » Et un peu plus haut, montrant tout l'héroïsme de son vieux cœur d'apôtre : « Si Alexandre, arrivé au bord de l'Océan, pleurait de ne pouvoir pousser plus loin ses conqnêtes, je serais tentée de pleurer, moi aussi, de ne pouvoir, à cause de mon grand âge, tirer de la barbarie tant de pauvres gens qui se détruisent par leur inconduite [1]. »

Sugar-Creek formait, avec les stations indiennes avoisinantes, un contraste glorieux : « La nation, écrivait Mme Duchesne, est à moitié catholique, faisant village à part avec les païens qui se convertissent peu à peu. Une fois baptisés, ils ne connaissent plus l'ivrognerie, ni le vol, ni le brigandage. Aucune maison ne ferme, et cependant rien n'y manque jamais. Les Potowatomies s'assemblent le matin pour la prière en commun, la messe et l'instruction; ils font de même ensemble la prière du soir [2]. » Certes, il restait cependant encore beaucoup à faire; et Mme Duchesne ne voyait pas sans peine ces chrétiens im-

[1] Sugar-Creek, 12 septembre 1841. — [2] *Ibid.*, 21 juillet 1841.

parfaits dévorer sept repas par jour, passant le reste du temps dans le sommeil et l'oisiveté. Mais elle n'en était pas moins montée à l'action de grâces, et elle écrivait : « J'en ai dit assez pour prouver qu'on peut avoir une vraie vocation pour notre état, en faisant voir comment le Seigneur peut le bénir et le récompenser [1]. »

Les commencements de la fondation furent plus difficiles qu'on ne l'avait prévu. A défaut d'une maison qui n'existait qu'en projet, les religieuses durent accepter la cabane d'un sauvage, lequel spontanément se réfugia sous une tente, lui et toute sa famille. Elles n'en ouvrirent pas moins une école, le 19 juillet, fête de saint Vincent de Paul. L'habitation et l'école s'élevaient sur l'éminence d'où le regard plongeait sur la plaine sans fin. L'église ou chapelle en bois était près de là, desservie par le P. Allen, dont la charité procura aux religieuses deux vaches, un cheval et une paire de bœufs. Le laitage et le jardinage leur permirent de subsister, au sein d'une indigence qui faisait leurs délices : « Nous ne céderions pas notre place pour tout l'or du monde, écrivait Mme Mathevon, tant nous sentons notre bonheur de pouvoir imiter l'adorable pauvreté de notre divin Maître [2]. » Au mois d'août elles eurent enfin une maison en bois, dont leur nègre avait été l'architecte et le charpentier. « Dans notre lit de sauvage, écrit Mme Mathevon, nous dormons mieux que dans le palais des rois. Le lard, le laitage, les légumes, le riz, le pain de maïs et de blé, voilà notre nourriture. Nous avons grand appétit, et nos santés se sont améliorées. »

Bientôt cinquante jeunes filles remplirent la petite école ; les femmes y venaient aussi apprendre à travailler. Mais

[1] Sugar-Creek, 12 septembre 1841.

[2] *Lettres annuelles de la Société du Sacré-Cœur*, 1841, p. 72.

le plus difficile était de les entendre et de les entretenir; car rien ne ressemble moins à nos langues d'Europe que les dialectes rudimentaires et rauques des peuplades indiennes. Les maîtresses commencèrent donc par se faire écolières : « Deux sauvagesses nous apprirent le potowatomie, écrit Mme Lucile, et au bout de quinze jours nous pouvions chanter des cantiques en cette langue; mais nous n'en savions pas assez long pour parler. » Mme Mathevon ajoute : « Dès que cela nous fut possible, nous apprîmes les prières de l'Église à nos Indiennes, et, en particulier, les litanies de la sainte Vierge, que l'on a coutume de chanter le dimanche après vêpres. Bientôt, notre cabane n'étant pas assez grande pour contenir toutes nos élèves, nous avons fait une salle avec des branches d'arbres. Nos enfants sont intelligentes et saisissent facilement tout ce que nous leur montrons. Elle font tout ce qu'elles veulent de leurs doigts [1]. »

On les appliqua donc au travail manuel. Pendant que les Pères Jésuites tenaient école de culture, le Sacré-Cœur tint école de cuisine, de couture, de filage et de tissage. On apprit aux femmes à se faire des vêtements. Le costume adopté, depuis qu'elles étaient chrétiennes, consistait simplement en deux aunes de drap bleu roulées autour du corps. On confectionna aussi, à l'usage des hommes, de longues chemises avec lesquelles ils pouvaient assister à l'office divin. Les sœurs ont raconté que, dans les commencements, elles avaient bien de la peine à retenir leur rire, en voyant ces braves gens s'avancer gravement à la table sainte dans cet uniforme sommaire; et elles avaient besoin, pour ne pas éclater, de se rappeler la robe blanche des néophytes d'autrefois.

[1] Sugar-Creek, 9 août 1841, *passim*.

Un redoublement de piété dans ces âmes simples et dociles fut le fruit des travaux de leurs institutrices : « Nos femmes sont presque toutes de nouvelles converties, et elles ont encore la ferveur de leur baptême, écrivait Mme Lucile, je n'ai jamais vu tant de foi et de simplicité. » Celle des hommes n'était pas moindre. Une des promesses de leur baptême avait été de s'abstenir de boissons enivrantes : ils y étaient fidèles, et le chef ne se gênait pas de chasser tout homme blanc qui venait leur apporter de la *liqueur de feu*. Quand le Père était absent, un sauvage le remplaçait pour faire non seulement la prière, mais le sermon. D'autres le secondaient dans l'apostolat de leurs frères : « Tu serais touchée de la piété de cette bonne nation, écrivait Mme Duchesne à sa sœur, Mme Jouve. Le prêtre appelle souvent un de ses catéchistes, qui s'avance aussitôt tête baissée, et commence d'abord à parler timidement, enveloppé dans sa couverture. Puis, bientôt il s'anime, sort son bras, et achève son discours en orateur, sans que rien l'intimide. » La mère Duchesne observait que le christianisme transformait non seulement l'âme de ces sauvages, mais aussi les traits de leur physionomie, à ce point qu'un païen était toujours reconnaissable à son air farouche et misérable. Le samedi on assiégeait le confessionnal, dont chaque paroissien s'approchait tous les mois. Le dimanche on comptait régulièrement plus de cent personnes à la sainte Table[1].

La vie surnaturelle débordait dans ces âmes dignes de l'âge d'or de la foi. Dieu se plaisait en elles, et plus d'une s'élevait à une haute sainteté. Mme Mathevon rapporte que deux fois la sainte Hostie, s'échappant des mains du prêtre, était allée d'elle-même se placer sur les lèvres d'une pauvre

[1] A Mme Jouve, 24 avril 1842. Lettres à sa famille, p. 155 et suiv.

sauvagesse. Une Indienne racontait qu'elle avait été instruite de la religion par la sainte Vierge elle-même, qu'elle voyait souvent; et les vertus sublimes de sa vie et de sa mort confirmèrent la sincérité de son naïf témoignage. Un bon sauvage avait entendu dans la forêt son ange gardien lui parler à l'oreille, et lui apprendre ainsi tout au long l'histoire de la Passion de Jésus-Christ. Mme Duchesne disait, dans une de ses lettres : « On assure que le cimetière des Potowatomies renferme des corps de saints. Aussi, dans mes promenades solitaires, je sollicite le bonheur d'avoir mes os réunis aux leurs [1] ! »

La mère Duchesne se sentait réconfortée dans ce milieu de sainteté et de pauvreté. « Ma santé a beaucoup gagné dans ce pays, écrivait-elle à sa sœur. J'y ai repris des forces, une meilleure vue, et je conserve l'usage de tous mes sens, malgré mes soixante-treize ans [2]. » Parfois même, au récit que lui faisaient, au retour de leurs courses apostoliques, tantôt le P. Allen, tantôt le P. de Smet, elle se prenait à rêver des conquêtes nouvelles. « J'éprouve, écrivait-elle à la mère générale, j'éprouve les mêmes mouvements pour la mission des Montagnes Rocheuses, ou toute autre semblable, que j'éprouvais en France pour venir en Amérique, et que je sentais en Amérique pour les pays sauvages. On dit qu'aux Montagnes Rocheuses on vit plus de cent ans. Maintenant ma santé étant rétablie, et n'ayant d'ailleurs que soixante-treize ans, je pense que je pourrais avoir encore dix années de travail. D'autres fois, je crois plus parfait d'attendre les événements qui décideront de mon sort [3]. »

Mme Duchesne se trompait; il n'y avait plus en elle que

[1] Sugar-Creek, 21 février 1842. — [2] *Ibid.*, 4 février 1842, p. 153. — [3] A Mme Barat, 23 février 1842.

le cœur qui restât jeune; et elle dut constater que ces rudes travaux n'étaient plus de son âge. Il lui fallut d'abord renoncer à jamais pouvoir se faire entendre dans la langue indienne : « Elle est difficile et tout à fait barbare, écrivait-elle à sa sœur. Des mots interminables de huit à dix syllabes, point de dictionnaire, point de grammaire, pas de livre. Je ne crois pas pouvoir apprendre une telle langue[1]. »

Mais il y a, dans notre religion, un autre apostolat que celui de la parole. Il y a premièrement celui de la prière. C'avait été l'exercice de la vie entière de Mme Duchesne : ce fut exclusivement celui de son séjour chez les Potowatomies. « La pauvre mère prie tout le jour, écrivait Mme Mathevon, ne pouvant presque plus rien faire que tricoter[2]. » On raconte, en effet, qu'elle passait ordinairement quatre heures de la matinée et quatre heures de la soirée dans la chapelle qui servait d'église paroissiale. Là était son domicile. La voyant immobile devant le Tabernacle, les sauvages, saisis d'un religieux respect, s'approchaient d'elle en silence, et baisaient par derrière le bord de son vêtement. Habitués à nommer les personnes par leur trait le plus caractéristique, ils avaient appelé celle-ci *la femme qui prie toujours*. Le dimanche, Mme Duchesne ne quittait pas le pied de l'autel, demeurant à l'église, même entre les offices, hors le temps de son dîner. Encore ce pauvre repas de légumes et de fruits, elle se le faisait apporter, et le prenait sur le seuil de la maison de Dieu. Quelquefois, après vêpres, elle consentait à faire une promenade dans la prairie; c'était pour prier encore. Elle se dirigeait alors, soit vers le cimetière des sauvages,

[1] Sugar-Creek, 2 septembre 1841. Recueil, p. 149 et 150.

[2] *Ibid.*, 2 août 1841. Recueil, p. 30.

soit à travers la plaine incommensurable; et là, de sa voix cassée, elle essayait de réveiller le souvenir de Grenoble, en chantant des cantiques que le P. Barat avait jadis composés en l'honneur du sacré Cœur, pour la sainte montagne.

Un autre apostolat était celui de l'exemple de sa haute sainteté. Les Indiens, émerveillés de son union à Dieu, la tenaient pour un être de nature plus qu'humaine. C'était une sainte du ciel, et, leur vénération se changeant en religion, il venaient lui apporter leurs fruits les plus beaux et leurs œufs les plus frais, comme ils faisaient autrefois à leurs manitous.

Enfin la souffrance était un autre ministère de Mme Duchesne; et il fut bientôt constant qu'elle n'était venue là, comme partout ailleurs, que pour s'immoler. Sa santé, surexcitée pendant quelques mois par le bonheur de se voir au comble de ses vœux, n'avait pas pu résister longtemps à la rude vie et au climat glacé de la station de Sugar-Creek. L'hiver avait été extrêmement rigoureux. Une charretée de citrouilles, qu'on était allée prendre à dix milles de là, avait été l'unique nourriture de la communauté pendant toute une saison. Sauf le temps de la chasse, il fallait s'alimenter de maïs et de patates : c'était un régime meurtrier pour la débilité de la vénérable mère : « La mère Duchesne vieillit beaucoup, écrivait sa supérieure dès le 5 février 1842; elle est souvent souffrante, la vie est trop dure ici pour son grand âge. » On nous la représente, dans une autre lettre, obligée de passer une partie de la journée couchée sur son lit, occupée à son tricot, sans que ses filles eussent le moyen de l'assister. Ce lit était la croix où elle s'offrait à Dieu pour le salut de ce peuple.

Tel est l'état dans lequel Mme Galitzin trouva la mère

Duchesne, quand, le 19 mars 1842, elle vint faire la visite de la fondation. L'assistante générale, qui n'avait accepté l'envoi de cette mère dans cette mission lointaine que par déférence pour Mme Barat, se persuada sans peine que la trop courageuse femme n'y pourrait demeurer. Cette persuasion devint également celle de Mgr Kenrick, coadjuteur de Mgr l'évêque de Saint-Louis, qui visita la colonie dans le courant de juin. Frappé du dépérissement de la servante de Dieu, il jugea que prolonger son séjour en ce pays serait amener sa mort dans un temps rapproché. La mère générale, avertie de ce péril, qui semblait imminent, consentit à rappeler Mme Duchesne à Saint-Charles. Nous n'avons plus l'échange de lettres qui amena cette détermination : cette correspondance nous eût sans doute révélé quelles protestations cette âme apostolique élevait contre les défaillances et la ruine de son corps. Mais l'obéissance parlait : il fallait renoncer au bonheur tant souhaité et si chèrement acheté de terminer ses jours chez les Indiens. Mme Duchesne se résigna, et ses dispositions se résument dans ces belles paroles d'une de ses lettres d'alors : « Les causes de mon rappel sont connues de Dieu, cela suffit[1]. »

Ce Dieu, dont elle adorait ainsi la volonté, avait agi avec elle, dans cette mission des sauvages comme dans toutes les précédentes, et selon les mêmes lois. Il l'avait mise à l'avant-garde, au commencement de l'œuvre, mais sans la laisser à son achèvement ; il l'avait mise au travail sans la laisser à la gloire. Maintenant l'entreprise faite, la semence jetée, le sacrifice accompli, il la retirait pleine de mérites dans le secret de sa face, content de sa bonne volonté, et remettant au ciel à lui en payer le prix.

[1] A Mme Jouve, sa sœur, 5 mai 1843. Recueil, p. 160.

Donc au mois de juillet 1842, Mme Duchesne redescendit vers le Missouri. Peu de jours avant son départ, le bateau à vapeur ayant fait explosion, un grand nombre de personnes avaient été tuées, et quatre-vingt-deux blessées. Alarmées de ce péril, les religieuses de Sugar-Creek ne voulurent laisser partir leur vénérable mère que sous la conduite du supérieur des Jésuites, le P. Verhaegen, qui l'accompagna jusqu'à sa destination [1].

Le séjour de Mme Duchesne aux Potowatomies n'avait duré qu'un an ; mais ce passage avait laissé dans son cœur un souvenir que rien ne put effacer : « Je ne puis m'ôter la pensée des sauvages, » écrivait cette mère, à peu de jours de là. Mon ambition se portait jusqu'aux Montagnes Rocheuses. Je ne puis qu'adorer les desseins de Dieu, qui me prive ainsi de l'objet de tant de désirs [2]. » Et dans une autre lettre : « Il me semble qu'en quittant le pays des sauvages j'ai quitté mon élément, et que désormais je ne puis faire que languir pour la grande patrie, de laquelle heureusement il n'y aura plus de départ [3]. »

Tant de prières et de sacrifices furent pour la mission entière une source de grâces. Autour de Sugar-Creek, la tribu des Osages, prise d'émulation pour le service de Jésus-Christ, fit demander au Sacré-Cœur de venir apprendre à leurs filles de faire des *robes de décence*, comme ils s'exprimaient. Le surintendant des Indiens, député par le congrès, visitant l'école de Mme Lucile, lui rendait le témoignage « que depuis treize ans qu'il inspectait ce pays, il n'avait pas encore trouvé une seule école où les purs

[1] *Lettres annuelles*, 1842. Lettre de la mère Lucile Mathevon, p. 98, et *Notice sur Mme Duchesne*, par trois de ses filles d'Amérique.

[2] A M. Delacroix, chanoine à Gand. Saint-Charles, 7 avril 1842.

[3] A Mme Jouve, sa sœur, 5 mai 1843, p. 159.

sauvages eussent fait tant de progrès dans la civilisation ». Rapportant le même jugement, la mère Duchesne écrivait : « Le surintendant des affaires des sauvages a été étonné du changement opéré dans cette nation, et cela en trois ans. Il a dit que les Pères avaient plus réussi avec les Indiens que tous les méthodistes qui fourmillent partout[1]. » Bientôt la dévotion aux Cœurs de Jésus et de Marie passa de la tribu des Potowatomies à la nation des Têtes-Plates. « Tout, disait Mme Duchesne, tout annonce l'approche de la miséricorde de Dieu sur ces vastes contrées. »

Un jour, les États-Unis auront à rendre compte devant Dieu et l'histoire de ce qu'ils auront fait de ces peuplades, aujourd'hui presque disparues. Ce sera un jugement terrible. Là il sera constaté que l'Amérique, et avant elle l'Angleterre sa mère, n'ont su que spolier les habitants paisibles et inoffensifs de ces vastes régions, en les abrutissant, pour ensuite plus facilement les exterminer[2]. Il sera constaté, en outre, que le protestantisme n'a ni su ni voulu arrêter cette effroyable dépopulation, à ce point que le résultat définitif de ses missions, plus politiques que religieuses, se résume dans cette parole d'un de ses écrivains : « Si en Amérique le paganisme est presque éteint, c'est parce que les païens sont presque anéantis. »

Mais, d'autre part, grâce à Dieu, on verra que depuis trois siècles le catholicisme n'a pas cessé un seul instant d'opposer à cette destruction de l'homme rouge la barrière de sa charité, et qu'on n'a pu la franchir qu'en foulant aux pieds ses lois, en bravant les foudres de ses papes, et

[1] Lettre à M. Delacroix, chanoine à Gand, 25 juillet 1844.

[2] V. les statistiques établies par Bancroft, *History of the United States*, t. II, p. 564 et *passim;* t. IV, p. 79 et *passim;* — Tocqueville, t. III, ch. v, p. 115; — Samuel Drake, etc., citées dans les *Missions catholiques*, par Marshall, t. II, p. 413 et suiv.

souvent en passant par-dessus le corps de ses missionnaires et de ses martyrs. Il n'a donc pas tenu à lui que ne se soit accomplie cette œuvre de conversion, d'évangélisation et de civilisation dont nous venons de lui voir produire un si beau fruit.

C'est l'honneur du Sacré-Cœur d'y avoir travaillé. Ce sera spécialement l'honneur de Mme Duchesne d'avoir ouvert à ses sœurs la route de cet apostolat, objet de ses longs désirs; et au sein des douleurs que laisse au cœur du chrétien le spectacle des crimes enfantés par la violence et la cupidité, du moins il restera à tous les ouvriers et ouvrières de l'Évangile le droit de se dire avec le prophète : « J'ai délivré mon âme. »

CHAPITRE IV

RETRAITE DE Mme DUCHESNE A SAINT-CHARLES
SA VIE DE SÉPARATION ET DE PRIÈRE
PRÉPARATION ET NOVICIAT DE SON ÉTERNITÉ

1842-1852

De retour de sa mission aux Potowatomies, Mme Duchesne rentra à Saint-Charles pour y mener une vie dont la beauté et la grandeur, toutes surnaturelles, ne peuvent être perçues que par les yeux de la foi. C'est là que Dieu lui fit la grâce, rare entre toutes, de passer dix années dans le secret de sa face, entre le ciel et la terre, achevant, par une vieillesse de souffrance et de prière, sa double mission de victime et d'apôtre, et déjà en recueillant les premiers fruits en ce monde, en attendant le prix que Dieu lui en préparait dans l'autre.

La maison de Saint-Charles, où Mme Duchesne venait d'être ramenée, est encore à peu près, sauf ses agrandissements, telle qu'elle était à cette époque. C'est une habitation d'une construction simple, mais bien située, sur la rive du Missouri. Elle est contiguë à l'église paroissiale, dont la tribune, ouvrant alors sur le sanctuaire, était réservée aux religieuses comme chapelle particulière. Atte-

nante à cette tribune se trouvait une petite cellule de huit pieds de largeur sur seize de profondeur. Cette cellule fut celle qu'occupa dix ans Mme Duchesne. Un lit de sangle sans rideaux, et si bas, qu'il servait de siège pendant le jour, une chaise, une malle vermoulue renfermant quelques écrits, les lettres et souvenirs de la mère générale, de pauvres livres de piété, quelques livraisons des Annales de la Propagation de la Foi, et plusieurs vêtements et instruments de pénitence, composaient l'ameublement de cet humble vestibule de l'éternité.

L'arrivée de Mme Duchesne dans la communauté de Saint-Charles fut saluée par ses sœurs comme une bénédiction. « Je suis environnée ici de tout ce qui peut m'édifier et pénétrer mon cœur de reconnaissance, écrivait-elle le 7 août, peu de jours après son retour; car toutes mes sœurs, soit celles que je n'avais pas encore vues, soit celles que j'avais pratiquées déjà, sont remplies d'attentions pour moi. »

Dieu, qui voulait que cette âme fût aux seules choses éternelles dont elle approchait, acheva de la détacher de tous les biens d'ici-bas, extérieurs et intérieurs, avant de l'appeler à lui, comme on coupe les dernières cordes d'un aérostat, au moment où on s'apprête à le lancer vers le ciel.

Voulant d'abord lui apprendre que l'homme n'a point en ce monde de demeure permanente, et que les habitations les plus justement chères ne sont que des tentes dans un désert, il envoya un vent de contradiction et d'adversité qui, des deux maisons qu'elle avait le plus aimées, ébranla la première et renversa la seconde.

Il y avait un an que Mme Duchesne était à Saint-Charles quand elle vit cette résidence menacée de suppression par le gouvernement de Mme Galitzin. Son premier mouvement

fut de prier et d'écrire pour détourner le coup; et l'on pourra juger de sa douleur, par cette lettre adressée le 6 janvier 1844 à une de ses filles de la maison de Saint-Louis, Mme Boilvin : « Plus vous vous plaisez dans cette douce retraite, plus vous devez compatir au sort de la nôtre, sur laquelle il est permis de pleurer, et de répéter avec Jérémie sur Jérusalem : *Les voies de Sion pleurent.* Ne négligez aucun moyen de nous rendre Dieu favorable; et comme Jésus a promis de ne rien refuser à ceux qui l'invoquent par son adorable nom, mettez-le toujours en avant dans vos prières pour nous. Puis allez à Marie par le *Memorare.* Si cette épreuve doit se consommer, demandez que je meure auparavant : je ne me sens pas la force de supporter une telle affliction. » Et dans une autre lettre écrite à la même date : « Ne manquez pas de prier pour notre résurrection... Redoublez d'instances auprès de saint Régis, pour Saint-Charles et Fleurissant. » En même temps elle écrivait en France pour demander des prières à la Louvesc, aux mêmes intentions.

Dieu l'exauça : un mois après, la mère générale, répondant à la mère Régis Hamilton, permettait à Saint-Charles de continuer de vivre. Dieu avait voulu seulement avertir son épouse de ne pas chercher le lieu de son repos en ce monde, mais de se tourner vers l'autre.

Le second coup fut plus rude; et, non content de lever son bras pour menacer, le Seigneur crut devoir l'appesantir cette fois sur la tête de la victime. Mme Duchesne eut la douleur de voir supprimer la maison de Fleurissant, celle qui, avec Saint-Charles, représentait et résumait les travaux de près de trente ans de sa vie apostolique : il ne lui fallait plus de trésor que dans le ciel.

Déjà l'autel élevé à saint Régis dans l'église paroissiale de cette bourgade avait été démoli; Mme Duchesne n'avait

pu s'empêcher d'en tirer de sinistres présages : « J'attribue tous nos maux à la destruction de cet autel, écrivait-elle dès le mois de mai 1844 à Mme Boilvin, et je voudrais bien le voir rétablir[1]. » Et encore deux ans après : « Quand j'ai su qu'on avait détruit à Fleurissant l'autel de saint Régis, et ôté de la chapelle les reliques apportées de Rome par Mgr Dubourg, je me suis attendue à quelque catastrophe. »

Ce fut en l'année 1846 que la mère Maria Cutts, devenue vicaire de l'Ouest, après la belle mort de Mme Galitzin, crut devoir supprimer la maison de Fleurissant comme trop rapprochée de Saint-Louis. Mme Duchesne protesta. Nous lisons dans une lettre du 5 juin à la supérieure générale : « Je me suis proposée à notre mère Cutts, pour tenir la maison, seule avec une sœur qui parlait les deux langues, d'y continuer l'école gratuite, d'y prendre soin de l'église et du prêtre qui est pauvre. La mère Cutts m'a répondu, au premier moment, que ce serait, en effet, un beau séjour pour moi. Je l'assurai de nouveau que je ne demandais ni personnes ni argent. Pour la faire revenir de ses préventions contre mon âge avancé, je lui fis observer que l'on vivait longtemps dans ma famille, que j'espérais vivre plusieurs années encore, me portant beaucoup mieux; que cela donnerait le temps de voir des jours plus heureux; que cette maison, située dans un air très sain, conviendrait toujours pour les personnes âgées, infirmes, convalescentes... L'espérance d'obtenir ce que je demandais avait séché mes larmes, mais voici qu'elles coulent plus amères que jamais; car, après avoir répété à la mère Cutts que je vous écrirais, celle-ci m'a assuré, avant de partir, que votre parti était pris. » Enfin, en terminant :

[1] Saint-Charles, 11 mai 1844.

« Je compte sur votre bonté. Si je suis refusée, je me soumettrai, mais je ne serai jamais consolée : la plaie est trop profonde. »

Cette plaie était une porte par laquelle Dieu voulait entrer plus avant dans ce noble cœur, comme le lui écrivait, le 19 juin, Mgr Kenrick : « Madame, c'est une croix que Jésus, votre divin Époux, désire que vous portiez pour l'amour de Lui. » Fleurissant fut supprimé. Il était de la destinée de Mme Duchesne de monter à Dieu sur les ruines amoncelées de toutes ses affections, en se faisant de chaque douleur un degré pour s'élever vers l'éternité. Elle sut se résigner, mais non se consoler, et on l'entendait dire encore longtemps après : « Sainte-Marie et Fleurissant sont deux glaives dans mon âme; je les y porterai jusqu'à mon dernier soupir. »

Tout d'ailleurs élevait ses regards vers la cité permanente pour laquelle elle voyait partir, les uns après les autres, les meilleurs serviteurs et servantes de Dieu. Mgr Rosati, que nous avons vu se rendre en Europe, y était mort, laissant à son église de Saint-Louis une inconsolable édification. Autour d'elle, Mme Duchesne voyait disparaître ses premières compagnes. Une de celles-ci, une des plus vieilles, la sœur Catherine Lamarre, venue de France avec elle, était morte à Fleurissant, dès 1844. Ce fut une belle mort. Comme elle aimait la musique, Catherine, avant d'expirer, manifesta son désir d'entendre jouer sur l'orgue quelques-uns des airs qu'elle affectionnait. On la satisfit; et c'est alors, au son de ces mélodies religieuses, que son âme s'envola vers le trône de l'Agneau pour y aller chanter le cantique des vierges.

D'autres voies, moins douces, plus hautes, étaient réservées à Mme Duchesne. Elle était de ces âmes à qui le Dieu jaloux ne laisse pas de repos qu'il ne les ait amenées

au faîte sublime que désigne ainsi saint François de Sales : « Il faut vivre ici-bas, comme si on avait déjà le corps au tombeau et l'âme dans le ciel. »

Il y avait dans le cœur de Mme Duchesne une fibre plus sensible, plus délicate que les autres : celle qui la rattachait par tous les liens de l'amitié et de la religion à Mme Barat. Ce fut justement à ce point que le Seigneur frappa un coup de sa miséricorde, comme saint Bonaventure appelle les salutaires douleurs qui creusent et élargissent en nous la place de Dieu [1].

Depuis environ 1845, Mme Duchesne avait l'étonnement et la peine de ne plus recevoir de réponse aux lettres qu'elle adressait à cette mère chérie : « Cela me prouve davantage que je dois être sur la réserve, » observe-t-elle timidement et douloureusement. Et aux dernières lignes : « Je suis à vos pieds, attendant mon arrêt, et conserverai toujours un profond respect pour vous, et pour le père très doux (elle parle du Père Varin) qui a donné commencement à notre sainte Société. » Cette tristesse d'un long silence, cette attitude tremblante, le besoin de s'abriter derrière des amis communs sont encore plus sensibles dans la lettre suivante, où la chère fille n'ose plus s'adresser à sa mère qu'en des termes d'une révérence officielle, et par l'intermédiaire de la secrétaire générale : « Je respecte trop le temps de notre mère générale pour lui écrire. Je vous prie de lui témoigner tout mon respect et dévouement, ainsi qu'à mon très cher Père Joseph, aux assistantes générales et à la mère Thérèse [2]. »

Que s'était-il donc passé ? Un refroidissement d'affection à l'égard de la plus grande ouvrière de la Société était-il

[1] O tormenta misericordiæ ! cruciat, sed amat. (S. Bonav.)

[2] A Mme Cahier, secrétaire générale, 13 avril 1847, p. 3.

possible, dans un cœur aussi fidèle, aussi saint, aussi noble que celui de Mme Barat? Hâtons-nous de dire que, au contraire, jamais la mère générale n'avait ressenti une plus tendre admiration pour sa courageuse amie. Elle aussi, de son côté, attendait de ses nouvelles, se plaignait de son silence, s'étonnait d'une réserve qu'elle ne pouvait comprendre... Ce qu'elles ignoraient alors, ce qu'elles ne surent que plus tard, c'est que leur correspondance était interceptée. Auprès et au-dessus de Mme Duchesne, une personne en autorité s'était cru le droit d'arrêter et de retenir et les lettres destinées à cette vénérable mère et celles qu'elle adressait à Mme Barat! De là une situation dont Mme Duchesne exprimait plus tard ainsi à la mère générale la poignante souffrance : « J'étais dans la persuasion douloureuse que j'avais perdu ma place dans votre cœur; et, malgré la pensée que c'était par ma faute, le mien n'en était que plus flétri [1]. » — « Quand Dieu veut nous faire mourir à nous-même, dit Fénelon, il nous prend toujours par ce qui est en nous de plus vif et comme le centre même de la vie... Il nous fait perdre terre, afin que nous ne trouvions plus aucun appui sensible ni dans notre propre cœur, ni dans l'approbation de notre plus cher prochain... Mais je vois une grande miséricorde dans cette grande misère, et lorsque Dieu veut tout, il faut le laisser prendre [2]. »

Ce douloureux état de choses resta inexpliqué jusqu'au mois de septembre 1847. A cette date, une des nièces de Mme Duchesne, Mme Amélie Jouve, sœur d'Aloysia, dont elle avait pris le nom, devant partir pour l'Amérique, la mère générale lui prescrivit de commencer par se rendre

[1] Saint-Charles, 10 septembre 1847.

[2] *Lettres spirituelles*, 76e, 78e, 85e.

à Saint-Charles, avant d'aller prendre le gouvernement de la maison de Saint-Vincent dans le Canada. C'était un détour de plusieurs centaines de lieues; mais il était nécessaire pour satisfaire le cœur de la mère Barat, inquiète au sujet de sa chère Philippine. Mme Jouve allait porter à sa tante la lumière, la joie, la résurrection.

Le 14 septembre, elle annonça son arrivée à Saint-Charles : « Cette lettre, écrit-elle à la mère générale, vous apprendra que je suis auprès de ma vénérable tante. Je puis dire comme saint Antoine : « J'ai vu Paul dans le « désert. » Oui, j'ai vu une grande sainte, qui maintenant approche du terme de sa carrière. Je l'ai trouvée bien faible, et la voix si éteinte qu'on a souvent de la peine à l'entendre. Elle m'a reçue comme un ange envoyé du ciel. Cette grande âme, qui n'a jamais eu que la croix en partage, était depuis longtemps dans un état de peine et d'angoisse, s'imaginant qu'elle était mal dans l'esprit des anciennes mères, et en particulier de notre mère générale. Aussi l'extase du bonheur s'est-elle peinte sur son visage, en lisant la lettre de notre révérende mère, et en apprenant qu'elle m'envoyait à Saint-Charles exprès pour la voir! Nos journées s'écoulent dans des entretiens où les noms de nos mères et de nos sœurs de France reviennent souvent, ainsi que les souvenirs des premiers temps de la Société. »

Une lettre de Mme Duchesne précédant celle de sa nièce, avait déjà porté sa reconnaissance aux pieds de Mme Barat. Après avoir avoué ses craintes précédentes, ses inquiétudes, sa peine de se voir abandonnée, ainsi qu'elle croyait, son cœur s'épanouissait dans ces dernières lignes : « Ma chère mère, votre lettre, ainsi que vos présents d'un choix si exquis, ont été pour mon âme comme un baume vivifiant : oh! que j'en ai béni le Dieu de bonté! »

Quant à sa joie de revoir son Amélie, la représentation vivante de sa famille qu'elle avait tant aimée, on la trouve dans ces lignes à Mme Jouve, sa sœur : « Te dire quel plaisir m'a fait sa visite, serait difficile à exprimer. Il y avait plus de trente ans que je ne l'avais vue, et depuis ce temps-là elle a acquis bien du mérite. Elle m'a donné tous les détails qui pouvaient m'intéresser sur notre nombreuse famille, dont la plupart des membres ne me sont pas connus, mais que je recommande souvent à Jésus-Christ. J'ai admiré le sacrifice que tu avais fait, ma sœur bien-aimée, en consentant à voir s'éloigner ainsi la fille et amie que j'avais à mon tour le bonheur de posséder. Elle a été vue avec empressement par mes sœurs de Saint-Charles, qui auraient bien voulu la conserver toujours. Il en a été de même à la maison de Saint-Louis [1]. »

A partir de ce jour, l'ancienne intimité reparut plus tendre encore, dans la correspondance de Mme Duchesne et de Mme Barat. Celle-ci semblait vouloir réparer le temps perdu; elle redoublait de caresses envers sa vieille amie; elle la comblait de présents; elle ne manquait jamais l'occasion de lui envoyer ses filles venant d'Europe, chargées des commissions de son amitié, avec des lettres ardentes et saintes comme celle-ci : « Ma chère et bonne mère, Mme Guinand, une des nôtres, va partir pour Saint-Louis. Je suis heureuse de penser que peut-être elle aura la consolation de vous voir et de vous exprimer mes tendres sentiments. Elle vous dira, chère mère et ancienne fille, que vous nous êtes toujours présente devant Notre-Seigneur, que toujours nous pensons à vous, que nous parlons de vous, surtout à nos jeunes religieuses, pour les animer au zèle du salut des âmes et à la générosité à

1 A Mme Jouve, 12 décembre 1847, p. 171.

sacrifier tout pour l'amour de Jésus. » La fin de cette lettre est plus amicale encore : « Qu'il y a longtemps que je n'ai reçu de vos nouvelles! mon cœur en désire vivement. Écrivez-moi en détail sur tout ce qui peut vous intéresser. » Puis en post-scriptum : Si vous aviez besoin de quelques objets, ma chère amie, je serais si heureuse de vous les envoyer[1] ! » Et tout de suite elle se mettait à lui faire un envoi, sans attendre la demande.

Mme Duchesne se sentait revivre en lisant de telles pages : « Je vous remercie, ma mère, de tous vos beaux présents; ma reconnaissance s'est surtout portée sur les expressions de votre tendre charité pour moi, qui en suis si indigne. » Puis complétant sa pensée dans la lettre suivante : « Je ne savais comment contenir ma sensibilité à la lecture de votre lettre, qui m'a été transmise par Mme Guinand. Dans ma première réponse, je cherchais à vous exprimer ma reconnaissance, mais je manquais d'expressions pour la satisfaire. Il faut que continuellement je présente à mon Dieu ma dette envers vous, pour pouvoir l'acquitter... Je me trouve bien trop favorisée par vos lettres, étant devenue tout à fait inutile ; la seule charité peut vous les inspirer[2]. »

Mais le plus précieux témoignage de l'amitié de Mme Barat fut la nomination qu'elle fit de Mme Régis Hamilton, comme supérieure à la maison de Saint-Charles. C'était la fille la plus chérie de Mme Duchesne, qui, interrogée un jour par Mme Jouve sur ce que la mère générale pourrait faire qui lui fût le plus agréable, avait répondu qu'elle n'avait que deux désirs : le premier, de recouvrer le tableau de saint Régis provenant de son autel démoli à Fleurissant; le second, de finir ses jours sous le gouvernement

[1] Paris, 16 septembre 1849. — [2] Saint-Charles, 30 juin 1850.

de sa fille Régis. Le tableau lui fut envoyé sans retard. La nomination de Mme Hamilton comme supérieure de Saint-Charles se fit quelque temps après. Voici en quels termes Mme Duchesne en remercia la mère générale, le 22 avril 1852 : « Depuis Pâques de l'année passée, je croyais ne pas la finir, mais Dieu m'a ménagé une grande consolation, par le retour ici de la mère Hamilton : les cœurs et les bras s'étendaient vers elle depuis longtemps. Toutes les religieuses s'en sont réjouies dans le Seigneur; les Pères Jésuites l'estiment; les pensionnaires lui sont solidement attachées, les amis du dehors en font aussi le sujet de leur reconnaissance. » — « La charité de celle qui gouverne ici, écrivait-elle encore, est un modèle pour toutes. Elle couche dans la même chambre que moi, ce qui donne bien de l'exercice à sa charité [1]. » Et quelques semaines après : « Depuis quelque temps, je changeais grandement pour la mémoire et les forces. Cette année voici que je me porte mieux, et je crains beaucoup d'être encore loin de la patrie. J'attribue ce renouvellement à celui qui s'est fait dans toute la famille. Je ne saurais assez reconnaître le don que vous nous avez fait de notre mère Hamilton : tout est en paix dans la maison [2]. »

Mme Régis ne s'estimait pas moins favorisée d'avoir été choisie pour consoler les derniers jours de celle qui l'avait enfantée au Cœur sacré de Jésus-Christ. On ne peut rien lire de plus noblement filial que ce tableau de sa vie commune avec Mme Duchesne : « Vous savez, écrit-elle, que je suis maintenant à Saint-Charles, avec ma sainte mère Duchesne, qui, au lieu de dire son *Nunc dimittis*, est presque ressuscitée. Lorsque je la vis, à mon arrivée, pouvant à peine marcher et se faire entendre, je fus saisie

[1] Saint-Charles, le 22 avril 1852. — [2] *Ibid.*, 17 mai 1852.

d'une tristesse que je ne pus exprimer. Elle me demanda si je voudrais coucher dans sa chambre : jugez si j'en suis heureuse ! Je l'arrange le soir dans son lit, je l'aide le matin à s'habiller ; enfin, je la soigne, non pas comme je veux, car elle a encore l'idée qu'elle doit faire pénitence et que tout est trop bon pour elle. Il en résulte que nous nous disputons quelquefois : tantôt je gagne, et tantôt je perds. »

C'était sur ce seul point que la douce invalide faisait quelque résistance, car son bonheur constant était d'obéir à sa première novice. « Que je suis heureuse, écrivait-elle à Mme Jouve, de pouvoir donner le nom de mère à ma chère fille Régis ! »

Un dernier coup faillit ruiner encore ce bonheur en menaçant de suppression, pour la seconde fois, la maison de Saint-Charles. Ce fut un renouvellement d'inquiétudes et d'alarmes pour Mme Duchesne. Elle s'adressa au cœur de sa mère Barat : « Ma bien-aimée mère, lui écrivit-elle, je vous supplie de soutenir cette maison de Saint-Charles ! » Et dans une autre lettre : « Si vous pouviez voir notre logis de Saint-Charles qui touche à l'église, vous n'auriez pas le courage de nous en arracher, ne fussions-nous que quatre [1] » La mère Jouve, de son côté, intercéda puissamment en faveur de ce premier et précieux berceau de la mission d'Amérique. Il put être conservé ; et ce fut une double joie à Mme Duchesne d'y prolonger son séjour, et de devoir ce bienfait à une nièce si chère. C'est ainsi que la main de Dieu secouait de temps en temps l'arbre qui portait le nid de cette vaillante vieillesse, pour qu'elle se souvînt de son aile et ne dirigeât plus son vol que vers les cieux.

[1] Saint-Charles, 20 avril et 18 août 1851.

D'ailleurs, au sein de ces épreuves, l'âme n'avait cessé de grandir et de monter. Elle entra ainsi dans une région de paix, « récompense de l'amour pur et commencement de paradis, » ainsi que l'appelle Fénelon. Et comme on a écrit que le vieillard est à la fois « la victime du présent, le prêtre du passé, et le prophète de l'avenir », ainsi voyons-nous s'écouler, dans cette triple fonction, les dernières années de Mme Duchesne.

Absolument sacrifiée, elle ne tenait plus à rien des choses de ce monde. La pauvreté l'avait affranchie de tout le reste, en lui donnant Jésus pour unique trésor. Mme Jouve écrivait à Mme Barat : « Vous seriez touchée, ma révérende mère, de la pauvreté de Saint-Charles : on n'en peut imaginer de plus grande : la chambre de Mme Duchesne en est le sanctuaire. Il n'y a certainement pas, dans toute la Société, une sœur plus mal couchée et plus misérablement chaussée et habillée. Le bienheureux Benoît Labre pourrait la réclamer pour sa sœur. Sur cet article, inutile de la contrarier, c'est son attrait. Je lui ai cependant enlevé son bréviaire, qui n'était qu'un lambeau, pour lui en substituer un autre moins mauvais. » Quelques restes de vêtements, voile et autres objets de cette pauvresse volontaire, conservés aujourd'hui à la maison de Paris, attestent quelles simples hardes suffisent en ce monde à ceux que le vêtement de gloire attend dans le ciel.

Elle priait sans cesse. « Je ne veux plus, disait-elle à une supérieure, vivre que pour Celui qui vit pour moi au saint Sacrement, mon cher et divin voisin à qui je parlerai souvent de votre famille[1]. » Comme naguère chez les sauvages, comme partout et toujours, sa place de prédilection était aux pieds de Jésus-Christ. Nous lisons dans

[1] A Mme Brangier, en 1852.

une de ses lettres à Mme Barat : « Dieu m'a favorisée ici d'une chambre qui touche à la chapelle. Je passe de l'une à l'autre. Mon bonheur est de prier pour les missions, pour la Société et pour vous, ma bien-aimée et vénérée mère, qui me tenez la place de Dieu[1]. » Elle servait quelquefois jusqu'à trois messes consécutives, sans vouloir s'asseoir. Les jours d'exposition du saint Sacrement, on avait de la peine à l'arracher des pieds de Notre-Seigneur, pour lui faire prendre un léger repas. Elle ne voyait rien, elle n'entendait rien, elle ne savait rien, sinon que Jésus était là. Une jeune religieuse étant venue l'avertir de se retirer : « Ma mère, venez un moment vous reposer dans votre chambre, vous êtes fatiguée. » Mme Duchesne, la regardant en souriant, lui dit : « Comment se fatiguer auprès de Jésus-Christ ? » La communion était sa consolation. Si quelqu'un la plaignait des privations que son état d'infirmité lui imposait : « Peut-on se plaindre, répondait-elle, quand on a Jésus dans le Tabernacle ? » — « Ma vieillesse se passe tristement, écrivait-elle à la mère Barat ; ma vue décline beaucoup ; mais Dieu est toujours bon. J'ai la consolation de m'occuper en silence tout près de la chapelle. J'y ai tous les jours deux ou trois messes, les Pères qui desservent la paroisse faisant ici leur résidence, avec trois frères. » Et dans une autre lettre : « Je ne sais, ma chère et vénérée mère, si vous pourrez me lire : je suis si vieille ! mais je suis encore debout par la grâce de Dieu, qui m'admet presque tous les jours à sa Table[3]. »

La communion la transfigurait, même extérieurement. Les élèves s'aperçurent plusieurs fois d'une sorte de rayonnement de gloire sur sa physionomie, durant son action de

[1] Saint-Charles, 10 septembre 1847. — [2] *Ibid.*, 30 janvier 1850. — [3] *Ibid.*, 13 octobre 1849.

grâces. A sa sortie de l'église, les enfants l'attendaient pour lui faire la révérence religieusement et silencieusement, puis elles se disaient entre elles : « La mère Duchesne prie ! » Un vieillard de quatre-vingts ans, employé dans la maison, ayant assisté à une communion de l'épouse de Dieu, fut si frappé de l'éclat de son visage que, ne pouvant se contenir, il allait, venait, gesticulait, parlait tout seul, hors de lui. Une religieuse lui en demandant la cause : « J'ai vu, dit-il, quelque chose que je n'avais jamais vu : Mme Duchesne est une sainte ! » Il expliqua ensuite qu'au moment où elle avait reçu Notre-Seigneur, le visage de cette mère s'était illuminé, comme si on eût tenu tout à côté d'elle un flambeau éclatant.

De ces hauteurs de la prière, Mme Duchesne, comme placée entre la terre et le ciel, faisait descendre sur tout ce qui lui était cher, sa colonie, ses enfants, sa mission et l'Église, la lumière, la grâce et la bénédiction.

Elle était la lumière de sa Société dans la mission d'Amérique; et ses lettres de direction, malheureusement trop rares, adressées à ses filles, respirent le plus solide esprit de l'Évangile. Elle répondait à une de ses anciennes novices, Mme Boilvin, qui s'affligeait de se voir nommée supérieure dans une fondation nouvelle : « Je ne suis pas surprise de votre étonnement, ma fille, et encore moins de votre affliction. Mais, après tout, Dieu le veut, et il s'est exprimé par vos supérieurs; vous devez donc courber la tête sous le joug. Si l'humilité est toujours bonne, la générosité l'est encore plus. L'obéissance ne vous destine pas à être un Alexis ou un Benoît Labre; mais plutôt à imiter le courage d'une sainte Chantal et d'une sainte Thérèse. J'espère que vous serez, ainsi qu'elles, une sainte dans votre place[1]. »

[1] Saint-Charles, 18 octobre 1843.

Même fermeté de vues, même droiture de conduite dans les choses relatives au gouvernement général de la Société. Durant la crise que celle-ci traversa, à partir de 1839, jusqu'en 1844, et parmi le dissentiment provoqué en Europe par un essai de changement dans les anciennes règles, Mme Duchesne avait commencé par protester à la mère générale « qu'elle serait avec elle invariablement ». — « Toutes nos maisons d'Amérique, lui écrivait-elle, ont accepté respectueusement les changements opérés par Mme Galitzin, parce qu'on y voyait vos intentions; mais à votre seule parole, je suis sûre que l'on reprendrait l'ancien ordre de choses[1]. »

La même lumière lui donnait la connaissance des personnes et de leurs aptitudes. Par une lettre du 6 juin 1846, elle désignait pour les fonctions de mère provinciale des maisons d'Amérique celle-là même qui aujourd'hui les dirige en qualité d'assistante générale : « On verra, écrivit-elle, on verra généralement au dedans et au dehors avec plus de satisfaction une Provinciale de la nation américaine et de la même langue... C'est sur Mme Hardey que je jetterais les yeux, si j'avais à en parler[2]. » Quatre ans plus tard, Mme Barat sanctionnait cet heureux choix, et justifiait les vues de Mme Duchesne.

Ce sommet lumineux de l'union à Dieu était un poste avancé du haut duquel elle veillait au maintien de l'esprit de son Institut. Sentinelle inexorable, elle ne laissait rien passer de ce qui pouvait en être une altération. Le goût de la magnificence, la recherche de l'éclat aux dépens du solide, dans l'éducation, étaient dénoncés fermement à Mme Barat. Elle lui citait, par exemple, le fait d'une élève externe, obligée de travailler pour s'entretenir à l'école,

[1] Saint-Charles, 10 septembre 1847. — [2] *Ibid.*, 6 janvier 1844.

et qui avait manifesté le dessein d'apprendre l'algèbre !... « J'ai dit, écrivait-elle, que vous n'approuviez point ce goût des hautes sciences; cela n'a rien produit. On veut connaître tous les mouvements des cieux et des étoiles, et on ne sait pas l'histoire sainte, ni cultiver un jardin [1] ! » Les choses saintes, la religion et les soins domestiques, voilà ce qu'elle plaçait au fondement et au couronnement de l'éducation ; et dans une autre lettre adressée à Mme Boilvin : « Le P. Grival, écrit-elle, m'a dit qu'il reconnaissait au confessionnal les jeunes personnes élevées chez nous, par la bonne méthode qu'elles gardent pour le sacrement [2]. » Plus on pénétrera dans les justes besoins de l'éducation des femmes, plus on donnera raison à Mme Duchesne.

Elle priait pour les enfants, elle se mortifiait pour elles : c'était la dernière ressource et le dernier moyen de servir leurs âmes qui restât à sa vieillesse. Une fois, malgré son âge, elle jeûna huit jours de suite pour obtenir la conversion d'une élève qu'elle poursuivait d'une austère et infatigable affection. Cette jeune fille lui dut la grâce de la vocation religieuse. Plus tard, Mme Duchesne, alors près de mourir, ayant appris que cette enfant de ses prières était sur le point de faire profession, elle en versa des pleurs de joie et de reconnaissance.

Elle priait pour les missions et les missionnaires; et ceux-ci n'hésitaient pas à lui attribuer le succès de leur apostolat : « A chaque retour de mes missions, écrit le P. de Smet, je me faisais un devoir et un bonheur d'aller offrir mes respects à la bonne mère Duchesne; et je ne sortais jamais de ces visites sans être convaincu que je

[1] Saint-Charles, 5 juin 1846. — [2] A Mme Boilvin, 17 décembre 1844.

venais de m'entretenir avec une *vraie sainte*. J'ai toujours regardé cette mère comme la plus grande protectrice de nos missions. Pendant bien des années, elle offrit deux communions par semaine, et des prières tous les jours, pour la conversion de nos Indiens qu'elle aimait tendrement. Rien ne semblait la rendre plus heureuse que d'entendre parler de leur conversion, de leur ferveur et de leur zèle dans la persévérance, et je ne doute pas que plusieurs ne doivent leur retour aux prières et aux mortifications de cette sainte mère [1]. » — « Je n'ai de plaisir qu'à entendre parler des espérances que donne la mission des montagnes Rocheuses, » écrivait-elle de son côté [2]. Et dans une autre lettre : « Quel bien immense résulterait pour la religion, si on pouvait aider à la mission d'au delà les montagnes Rocheuses : Plus on avance vers l'Océan, plus on trouve de facilité pour le progrès de la foi. Le P. de Smet écrit qu'ils ont baptisé douze cents Indiens; je crois qu'il y aurait de l'ouvrage pour vingt prêtres et vingt frères, si on les avait. C'est en considérant les frais nécessaires à de tels établissements qu'on est tenté d'être riche [3] ! » Son livre de prédilection était les *Annales de la propagation de la Foi*, dont elle-même écrivait : « Je n'ai rien lu de ma vie de plus intéressant, ni de plus propre à enflammer le zèle. Cette lecture fait mes délices [4]. » Ainsi se consolait-elle de ne pouvoir prendre part à ces expéditions, comme un vétéran qui, mis hors de service par sa glorieuse vieillesse, aime du moins à relire le bulletin des batailles gagnées par des frères d'armes plus valides que lui.

Elle priait pour les pécheurs. Une suite de désastres qui

[1] Saint-Louis, 9 octobre 1872 (traduit de l'anglais).

[2] A Mme Jouve, 5 mai 1843. — [3] A Mme Bazire, 14 octobre 1844. — [4] Saint-Charles, 29 décembre 1844.

fondirent sur Saint-Louis en 1849, fut pour elle le signal d'un redoublement de prières, de zèle et d'expiations : « Cette ville, écrivait-elle, vient de fournir un terrible exemple des châtiments que Dieu envoie pour punir la transgression de ses lois. Le luxe, l'ivrognerie, la violation du repos du dimanche, l'omission de la messe, ont attiré premièrement un incendie qui a consumé entièrement trente-six steamboats et trois cents maisons dans les rues proches de la rivière. Le choléra est venu à la suite, et la dysenterie. Ces deux maladies ont fait périr dix mille habitants; il y a eu jusqu'à cent quatre-vingts morts par jour. Dans certaines maisons il n'est plus resté que les petits enfants[1]. » Au sein de ce vaste désastre, Mme Duchesne relatait avec consolation « l'ordre donné à chaque État, par le président Taylor, de consacrer à la prière le premier vendredi d'août, et d'y faire cesser tous les travaux publics, pour s'humilier devant Dieu et désarmer son bras ».

Enfin, dans le même temps, elle priait pour l'Église, pour Pie IX en exil, pour la France vengeresse des droits du Saint-Siège; et elle écrivait : « L'état de l'Europe pèse bien sur mon cœur! Mais en tout temps la France se distingue, et c'est elle qui, aujourd'hui comme autrefois Charlemagne, rétablit le Pape dans ses affaires temporelles. Mais combien est nécessaire le secours du Ciel pour réprimer ce goût d'anarchie et de division[2]! »

Telle fut Mme Duchesne dans ces années de retraite : « une femme de désirs, » un Moïse sur la montagne, debout, toujours en prière, les bras et le cœur en haut, et là, implorant de Dieu la victoire et le salut pour son peuple d'Israël.

[1] A Mme Jouve, 12 septembre 1849. — [2] *Ibid.*, Saint-Charles, 4 août 1850.

Maintenant, nous demanderons-nous, Dieu a-t-il répondu à cette longue prière? a-t-il prêté l'oreille à ces incessantes négociations? a-t-il payé le prix de tant de sacrifices? Il est temps de le voir : « Je monterai au palmier, dit le Cantique, et je saisirai son fruit[1]. » Nous touchons enfin à l'heure des grandes récompenses.

[1] *Ascendam ad palmam, et apprehendam fructus ejus.* (Cant. VII, 8.)

CHAPITRE V

LES RÉCOMPENSES DU TEMPS ET DE L'ÉTERNITÉ
DÉVELOPPEMENT DU SACRÉ-CŒUR EN AMÉRIQUE
DERNIERS JOURS DE Mme DUCHESNE
SA PRÉCIEUSE MORT

1852

Lorsque, au terme de sa carrière, Mme Duchesne jetait les yeux sur l'Amérique catholique, et qu'elle y contemplait en particulier les prodigieux accroissements de l'œuvre du Sacré-Cœur, elle avait grand sujet de remercier le Maître qui l'avait appelée à travailler à sa vigne, et qui, au soir de sa vie, lui payait si largement le denier de sa journée.

Le catholicisme étendait son règne sur les États. Il n'y avait pas soixante ans que Mgr Carroll, inaugurant dans sa personne la reconstitution de l'épiscopat sur cette terre ingrate, avait eu de la peine à réunir en synode vingt-deux prêtres, dispersés parmi les vingt-quatre mille cinq cents catholiques de l'Union. En 1849, le septième concile plénier de Baltimore comptait à ses sessions trente évêques présents ou représentés; au lieu de vingt-deux missionnaires, c'étaient onze cents prêtres que possédait l'Amérique;

au lieu de quelques rares chapelles ou cabanes de louage, on comptait treize cents églises ; au lieu d'un seul couvent, celui des Thérésiennes, on avait neuf congrégations religieuses, vingt-six séminaires, vingt-trois communautés de prêtres, trente-quatre collèges dirigés par des ecclésiastiques, cinquante-huit couvents de religieuses, quatre-vingt-six pensionnats et écoles de filles, plus de cent sociétés de bienfaisance, desservant des hôpitaux et des asiles sans nombre. Enfin le petit troupeau des vingt-quatre mille cinq cents catholiques de l'année 1791 était devenu un bercail de deux millions de frères, sur vingt millions d'habitants. C'était donc un catholique sur dix Américains, tandis que, dans les dernières années du siècle précédent, la proportion n'était que d'un catholique sur deux cents habitants. L'émigration n'était pas, à beaucoup près, l'unique cause de ce prodigieux accroissement : si grand qu'avait été le développement des États, on constatait que le progrès du catholicisme avait été vingt fois plus considérable que celui de la population [1].

A cette catholicité de nombre et de diffusion en correspondait une autre : celle de l'influence. Il n'y avait déjà plus que la religion romaine qui exerçât, sur les âmes comme sur l'opinion, une puissance et un prestige spirituels quelconques. Tandis que, sur dix-huit millions de dissidents, quatre millions seulement adhéraient à quelqu'une des innombrables sectes du protestantisme, et que les autres vivaient dans l'indifférence et l'infidélité, le catholicisme prenait, dans le respect public, une place première. La vie chrétienne était féconde dans son sein. Sur deux millions de catholiques, cinq cent mille donnaient

[1] Mémoire de Mgr Timon, évêque de Buffalo. *Annales de la propagation de la Foi*, t. XXII, p. 336.

l'exemple de tous les devoirs d'un christianisme pratique. Douze gazettes ou revues, répandues dans les États, secondaient les écoles et la prédication dans l'œuvre de l'enseignement et le progrès des conversions. On sentait instinctivement qu'il n'y avait que là de religion sérieuse : on lui rendait hommage; et lorsque, à la clôture de ce septième concile plénier de Baltimore, un peuple immense de tout culte, accouru sur les pas du cortège, vit s'avancer par les rues, vers la cathédrale, au son des cloches de toute la ville, et au chant des hymnes pieuses, les deux archevêques et vingt-trois évêques représentant les provinces qui, de la Louisiane à l'Orégon, des rives du Saint-Laurent à l'océan Pacifique, obéissaient à leur voix, toute cette foule s'inclinait comme devant la seule force religieuse qui pût revendiquer, pour le présent et l'avenir, le magistère des âmes.

Dans cette conquête, le Sacré-Cœur avait une belle part. Nous nous souvenons qu'au moment où Mme Duchesne demandait à partir vers les Potowatomies, le P. de Smet avait dit à l'assistante générale : « Croyez que vous ne réussirez jamais en Amérique, si vous n'attirez la bénédiction de Dieu en fondant un établissement chez les sauvages. » C'est, en effet, à partir de cette mission et de la retraite de Mme Duchesne dans sa cellule de Saint-Charles, près du saint Sacrement, que date l'épanouissement du Sacré-Cœur dans toute l'Amérique du Nord. En dix ans, les derniers de la servante de Dieu, le Sacré-Cœur élève trois fois plus de maisons que dans toute la période que nous venons de parcourir.

A cette époque, l'Amérique avait été divisée par le Sacré-Cœur en deux vicairies : celle de l'Ouest et celle de l'Est, ayant chacune à sa tête une mère vicaire.

Nous connaissons déjà la vicairie de l'Ouest, embrassant tout le bassin du Mississipi. Aux établissements de *Saint-*

Michel et du *Grand-Coteau,* dans la basse Louisiane, on avait ajouté en 1847 et 1851 les deux maisons de *Natchitoches* et de *Bâton-Rouge*. A ceux de Saint-Charles et de Saint-Louis, nous avons vu s'adjoindre la récente mission des *Potowatomies*. En 1848, la tribu, repoussée par les Américains, dut consentir à quitter la station de *Sugar-Creek,* pour émigrer plus au sud, dans le Kansas, où elle planta sa tente au sein d'une vaste prairie qu'on nomma *Sainte-Marie*. Le Sacré-Cœur les y suivit. La première cabane qui s'éleva à cet endroit fut pour Notre-Seigneur : « C'est là, dit Mme Mathevon, que la sacrée Victime a été offerte, répandant son sang pour fertiliser ce pays et en faire une terre de saints : il y en a beaucoup. » La foi, la docilité, la ferveur de ces sauvages rappelaient les plus beaux temps de la primitive Église; et ces progrès rapportés à Mme Duchesne la transportaient de joie et de reconnaissance. Déjà même elle demandait que les filles indiennes pussent être admises à faire profession religieuse : « Faudrait-il, écrivait-elle à sa supérieure, que de saintes personnes fussent privées de l'honneur de la vie religieuse, parce qu'elles ont du sang indien dans les veines ? Elles ont pour la plupart autant d'esprit que les blancs, et peuvent parvenir à une haute sainteté [1]. » — « Les soins, le dévouement des religieuses du Sacré-Cœur, écrivait un missionnaire, perfectionnent chaque jour les âmes de leurs élèves. Les soixante-quinze enfants de leur pensionnat sont un de nos plus grands espoirs. Deux novices ont passé du désert au couvent; d'autres se préparent à partager le même bonheur [2]. »

[1] Saint-Charles, 22 avril 1852.

[2] M. Miège, S. J., vicaire apostolique des tribus indiennes; Sainte-Marie des Potowatomies, 6 nov. 1652. *Ann.,* t. XXV, nº 150, p. 379.

L'Est de l'Amérique ne donnait pas moins de joie à la mère Duchesne. On se souvient de ces lignes de Mme Barat à sa chère missionnaire, en 1829 : « La Louisiane a maintenant suffisamment de maisons. Il faut s'en tenir là pendant plusieurs années. Puis il faudra penser aux États-Unis de l'Est, et c'est par New-York que nous commencerons. »

New-York avait reçu un premier établissement dans le mois de juillet 1841. Presque dans le même temps, l'évêque de Montréal, Mgr Bourget, offrait au Sacré-Cœur une maison et un domaine à *Saint-Jacques de l'Achigan*, où, en effet, une colonie eut le courage de se transférer, au cœur même de l'hiver 1842. Cette fondation fut le sujet d'un des grands bonheurs de Mme Duchesne. Elle avait pour le Canada une vieille tendresse. Nous lisons dans une de ses lettres à Mme Brangier, qui faisait partie de cette communauté : « Mes premiers vœux de missionnaire avaient été pour le Canada, car j'ai toujours eu Marie de l'Incarnation en grande vénération. Mais, ayant dû renoncer à y être envoyée, je remercie Jésus d'y avoir placé des mères plus ferventes que moi [1]. »

Parmi ces mères était également Mme Ursule Simoni, qui, de Rome sa patrie, était venue chercher des âmes à sauver sous ce ciel de glace. C'est à elle que la mère Duchesne adressait ce billet, où coule si doucement l'onction de l'humilité et de la charité : « Ma chère sœur en Jésus le Bien-Aimé, nous avons beaucoup parlé avec mère Hamilton de Saint-Jacques de l'Achigan. Elle m'a fait faire votre connaissance, en me détaillant tous vos emplois de charité. J'ai eu grande envie qu'elle m'y procurât une place, afin de les offrir à Notre-Seigneur, en réparation de

[1] Saint-Charles, 19 décembre 1851.

ma paresse à son service, et de tant de fautes punissables. Vous êtes l'épouse du Cœur le plus tendre et le plus aimable. Aussi je me confie en nos liens de charité, en m'appelant votre sœur *in Corde Jesu.* »

Les années qui suivirent la fondation de Saint-Jacques furent successivement remplies par de pareils établissements ou agrandissements, lesquels couvrirent bientôt toute la face des États. En 1846, Saint-Jacques se transporta en partie à *Saint-Vincent,* dans l'île de Jésus, formée par le fleuve Saint-Laurent. En 1847, la maison de New-York, établie d'abord dans l'*Ile longue d'Astoria*, se transporta définitivement à *Manhattanville,* où elle devint le grand noviciat de l'Amérique. Un pensionnat placé en 1841 à *Mac Sherry's town,* puis à Philadelphie, en 1846, est fixé l'année suivante près de la même ville, dans le magnifique domaine de *Eden Hall.* En 1849, Israël continue de dilater ses tentes. La ville d'*Halifax* en Nouvelle-Écosse, celle de *Buffalo* sur le lac Erié, reçoivent chacune une colonie, tandis que celle de *New-York* voit s'élever de vastes écoles et associations. En 1851, c'est au *Détroit* que le Sacré-Cœur établit un pensionnat, un orphelinat et un externat. L'année suivante, les villes de *Sandwich* et *Albany* reçoivent le même bienfait. C'était en tout seize maisons que le Sacré-Cœur devait, sinon à l'action personnelle, du moins à l'initiative première, à la continuelle prière et aux longs sacrifices de la mère Duchesne.

Mme Barat le savait. Un des plus beaux témoignages de sa reconnaissance se trouve dans une lettre du 16 février 1852. Profitant du retour en Amérique des deux mères Maria Cutts et Aloysia Hardey, qui revenaient du conseil général de la Ferrandière, la supérieure générale voulut écrire à son amie. Cette lettre est la dernière adressée par elle à cette grande compagne : « Nos mères

partent demain, chère et bonne mère Duchesne, pour aller rejoindre leur chère mission. Je ne doute pas que Mme Cutts ne s'empresse à son retour de vous faire une petite visite, pour vous parler de la Société, de vos anciennes mères, qui vous conservent un si tendre souvenir. Surtout elle vous dira combien notre réunion a été consolante, et, j'espère, utile à toute la Société. Ce sera donc, j'en ai la confiance, une des consolations de vos vieux jours. » Puis son amitié s'épanche en admirations et en remerciements; c'est la justice de la terre qui déjà précède pour Mme Duchesne la justice du Ciel : « Ma chère Philippine, la confiance dans le Sacré-Cœur s'accroît, se répand dans presque toutes les parties du monde, et nous recevons de partout des demandes qu'il faut refuser. Ah! s'il nous venait des mères aussi zélées et dégagées que celles qui ont envahi le pays où vous êtes, il ne faudrait pas tant de monde, et les fondations deviendraient faciles! Priez donc, chère et si bonne mère, priez avec instance que le doux Maître ait égard aux besoins des âmes qui nous réclament, et qu'il daigne envoyer des apôtres selon son cœur. Il vous exaucera, j'en suis sûre, vous, ma vieille fille, qui avez si bien compris le prix des âmes, et qui n'avez reculé devant aucun obstacle lorsque Jésus vous a appelée à les secourir. »

Ainsi Mme Duchesne, au terme de la campagne, était mise à l'ordre du jour par sa supérieure, comme on le fait pour le soldat qui le premier a ouvert le chemin de la victoire. Le Seigneur, de son côté, lui avait été fidèle; et nous venons de voir combien magnifiquement il avait tenu envers elle cette promesse de son Évangile : *Celui qui aura quitté pour moi père et mère, frère et sœur, maison et patrie, celui-là recevra le centuple, non seulement dans le siècle futur, mais dès le temps présent.*

Ce centuple, cette victoire, ces fondations nombreuses, cet épanouissement du règne du Sacré-Cœur, c'est la récompense du temps. Mme Duchesne touchait à celle de l'éternité.

Toute sa vie, mais spécialement sa vie de retraite à Saint-Charles, s'était passée dans la méditation des années éternelles. « Je vis ici en solitaire, écrivait cette mère, employant tout mon temps à réparer le passé pour me préparer à la mort[1]. » Saint Paul parle quelque part « des regards, des saluts que le chrétien étranger et voyageur sur la terre envoie vers la patrie[2] ». Nous les retrouvons ici à chaque pas de la vie, à chaque ligne des lettres de Mme Duchesne.

Son cœur vivait dans le ciel. Elle aimait à parler fréquemment de la mort comme d'une délivrance, et de sa voix cassée on l'entendait essayer de chanter ce cantique :

Quand te verrai-je, ô ma belle patrie !

A ces élans d'amour se mêlait l'appréhension des jugements de Dieu. Elle écrivait en mai 1844 : « Je suis depuis le 29 août dans ma soixante-seizième année; et je désire ma fin, mais je la redoute aussi, car j'ai bien peu amassé. La vieillesse n'est pas le temps de la ferveur. Aujourd'hui, fête de la Pentecôte, est le jour anniversaire de ma première communion. Il eût été heureux pour moi de mourir alors; mais Dieu l'a voulu autrement[3]. »

[1] A M. Delacroix. Saint-Charles, 7 août 1842.

[2] A longe eas (repromissiones) aspicientes, et salutantes, et confitentes quia peregrini et hospites sunt super terram. (Hebr. xi, 13.)

[3] A Mme Jouve. Saint-Charles, 11 mai 1844.

En 1847, écrivant à sa sœur, elle témoigne des mêmes désirs, mêlés aux effusions de sa tendresse alarmée : « Il y a longtemps que je n'ai reçu de tes nouvelles. Il me semble que tu es morte; je ne voudrais pas te survivre; il est trop dur de voir passer devant soi tout ce que l'on aime. J'ai les mêmes craintes par rapport à Mme de Rollin, qui a tant de droits sur mon cœur. Sa dernière lettre était si affectueuse, qu'elle me pénétra de la crainte que ce ne fût un dernier adieu! » Ici, se reportant à un souvenir lointain que les années et l'éloignement n'ont fait que rendre plus vif : « J'avais éprouvé, dit-elle, le même sentiment à la dernière visite que me fit autrefois mon père à Sainte-Marie-d'en-Haut. Ces dernières paroles qu'il me dit en me quittant : *Adieu, Philippine,* m'arrachèrent des larmes. Je pensai tout de suite qu'il ne reviendrait plus, et je ne me trompai point. Quand tu me répondras, ne manque point de me parler de mon frère, de Mme de Rollin, de sa sœur et de tout ce qui nous tient de plus près [1]. »

A deux ans de là, le même espoir et aussi la même crainte reparaissent dans cette autre lettre à cette sœur aimée : « Chaque fois, ma bien chère sœur, que je t'envoie un souvenir, je pense que c'est le dernier en cette vie. L'âge me le disait, et aujourd'hui la maladie me le dit plus clairement encore... Je suis loin de fuir la mort, et je soupirerais après, si je n'avais beaucoup à craindre le jugement de Celui « qui juge les justices mêmes ». Cette pensée est effrayante; prie donc et fais prier, comme je le fais pour toi et pour toute ta famille. Je puis traîner encore longtemps, Dieu seul connaît le terme [2]. »

Enfin, le 10 février 1850, écrivant à M. l'abbé Delacroix, rentré en Europe, et devenu chanoine de la cathédrale de

[1] A Mme Jouve, 3 janvier 1847. — [2] Saint-Charles, 25 avril 1849.

Gand : « Me voici parvenue à ma quatre-vingt-unième année; il y en a trente et une que je suis en Amérique. J'y ai bien peu fait pour la gloire de notre commun Maître. Priez-le pour moi, et accordez-moi, je vous prie, une messe pour la bonne mort. »

Nous sommes arrivés en 1852 : Mme Duchesne avait près de quatre-vingt-trois ans. Un affaiblissement progressif se faisait sentir dans toute sa personne. Elle en avait conscience, et le 15 mai, écrivant à Mme Barat, elle faisait une sorte d'adieu anticipé aux mères de Charbonnel, Desmarquest et Maillucheau, ses compagnes d'autrefois, puis elle terminait par ces lignes douloureuses : « Je suis obligée de m'arrêter : mon cœur voudrait se reporter à de chers souvenirs, mais la mémoire me manque. J'en ai été jusqu'au point de ne pouvoir écrire mon nom ou des noms familiers; ma vue est bien courte aussi[1]. »

Par instants néanmoins elle se sentait renouvelée par la belle saison, et se reprenait à vivre par résignation. « Je me suis trouvée plus forte au retour du printemps, écrivait-elle à sa sœur, et je ne calcule plus l'époque de ma mort. Elle sera quand Dieu voudra. La vieillesse a bien des sacrifices à faire, qui peuvent avoir pour elle la valeur d'un purgatoire. Il sera toujours moins rigoureux que celui de l'autre vie[2]. »

Cette amélioration ne devait pas se soutenir. Avertie, par des symptômes qu'elle crut décisifs, que l'heure était venue de régler la grande affaire, elle voulut y procéder d'un sens ferme, lucide, libre, et dans toute la plénitude de sa force morale. Voici donc en quels termes elle se hâta de prendre congé de la mère Barat : « Ma bien révé-

[1] Saint-Charles, 15 mai 1852. — [2] A Mme Jouve, sa sœur, 7 juillet 1852.

rende mère, je viens vous faire mes adieux dans le sens que Dieu seul peut savoir en ce moment. J'aurais beaucoup à m'étendre sur les peines que je vous ai données, si vous étiez moins indulgente, et moi plus en état de m'exprimer. »

Quels étaient les accidents qui motivaient cet adieu? Mme Duchesne prétendait que depuis quelque temps elle avait éprouvé plusieurs absences mentales. Elle avouait, par exemple, qu'elle avait tourné le dos au saint Sacrement pendant la bénédiction, qu'elle avait oublié qu'elle venait d'entendre les vêpres. C'était là toute sa *folie :* sa force d'âme ne recule pas devant cette expression : « Je ne pensais pas jusqu'ici que ma tête pût se dérégler, dit-elle tristement; mais Dieu a voulu humilier mon orgueil... M'apercevant d'absences et d'oublis perpétuels, je voulus néanmoins commencer ma retraite, et je passai presque tout le temps à la chapelle. Mais comme j'étais chaque jour plus fatiguée, notre confesseur me dit qu'il ne fallait pas m'appliquer davantage. » Le médecin lui avait trouvé une forte fièvre : « Mais je la déplore moins que le dérangement de ma tête, » ajoute-t-elle; puis se plaçant en face de ce sacrifice, le plus cruel et le plus humiliant de tous ceux que Dieu puisse demander à une intelligence jusqu'alors si nette : « Il faut, écrit-elle, il faut bien savoir que Dieu fait tout en vue de notre bien, pour envisager la situation que me fait actuellement la perte de la raison!... »

Cette plainte résignée est la seule qui échappe à ce généreux cœur. Après quoi, Mme Duchesne, s'oubliant elle-même pour faire valoir la charité de ses sœurs : « D'ailleurs aucun soin ne me manque. C'est toujours notre mère qui couche dans ma chambre, et veille avec tendresse à tous mes besoins. Je n'ai aussi que de bons

traitements de mes sœurs, que je vous prie de comprendre dans les prières que je sollicite pour moi. » Enfin, en terminant : « Je vous demande de nouveau pardon de toutes les peines que je vous ai données; et je suis à vos pieds, ma révérende mère, votre tout indigne fille. »

L'état mental qu'elle redoutait lui fut épargné. Sa raison garda jusqu'à la fin sa clarté, comme son caractère garda son énergie. Mais les forces corporelles déclinaient chaque jour; le vieil édifice ne se soutenait plus.

Le 16 août, Mme Duchesne, craignant de succomber dans une défaillance, demanda et reçut les derniers sacrements. Elle estima que dès lors elle ne devait plus vivre que du ciel et de Dieu. Le lendemain donc, d'un esprit rassis comme d'une main sûre, elle écrivit trois lettres. C'était un triple adieu à ce qu'elle avait eu de plus cher en ce monde : le Sacré-Cœur, sa famille et les missions indiennes.

Elle écrivit premièrement à Mme Barat, comme à la représentante de sa Société : « Ma révérende et chère mère, c'est, selon toutes les apparences, la dernière fois que je pourrai vous écrire. Hier j'ai reçu les derniers sacrements. Mais peut-être Dieu voudra-t-il me faire attendre encore le bonheur de le voir! Les égarements d'esprit que j'ai eus ne venaient que d'une forte fièvre, avec laquelle j'allais toujours. Je ne sais à présent quand arrivera la fin. Je viens encore me mettre à vos pieds, et vous assurer de mon profond respect. »

Le second mouvement de son cœur se tourna vers ses parents, desquels elle disait : « Mon cœur est plus souvent en France qu'en Amérique, tant je suis préoccupée de ma famille chérie [1]. » Elle écrivit donc à Mme Jouve, la seule

[1] A Mme Jouve, sa sœur, 24 septembre 1843.

survivante de ses sœurs : « Ma chère et bien bonne sœur, je viens de recevoir une de tes lettres, et le temps presse pour y répondre. J'ai reçu hier les derniers sacrements. Je pars avec la douleur de te laisser dans la solitude. Mais Dieu ayant promis le centuple à ceux qui quittent pour lui père et mère, tu peux avoir l'espérance d'obtenir, toi aussi, ce centuple, car tes sacrifices surpassent ceux qu'ont pu faire tous tes enfants. Toutes les bonnes œuvres qu'ils opèrent, tu en partages le mérite. Courage donc. Dans les sacrifices que l'on fait pour Dieu, il y a toujours à gagner. Fais prier pour moi tes pieux enfants. Leur souvenir et le tien m'accompagneront dans l'éternité. Adieu, bonne et chère sœur. »

Enfin, elle se souvient des missions, des Indiens, et, s'adressant à celui qui, par ses vastes travaux, personnifiait éminemment ce cher apostolat, elle écrivit le même jour au Père de Smet une lettre que nous transcrivons sur l'autographe même : « Mon Révérend Père, vos bontés à mon égard me donnent l'assurance que j'en recevrai le complément à la fin de ma vie. J'ai reçu hier les derniers sacrements, et j'espère que vous ne m'oublierez pas dans vos prières. Ce serait de votre part une grande charité d'en quêter pour moi. Si le bon Dieu me fait miséricorde, je vous les rendrai auprès de lui. Je vous prie de me bénir, et suis votre humble servante. »

Le Père de Smet, accueilli, soutenu et secondé depuis son noviciat par Mme Duchesne, se regardait comme son fils. Il lui adressa en son nom, et au nom de ses néophytes indiens, la réponse suivante : « Madame, certainement je prierai le bon Dieu pour vous. Samedi et dimanche, j'ai offert le saint sacrifice à votre intention, et je vous ai recommandée particulièrement aux prières de tous mes confrères de Saint-Louis. C'est moi, Madame, et

tous nos Indiens, qui vous avons de grandes obligations pour tant de prières que vous avez adressées pour leur conversion, et tant de charités exercées envers eux... Après avoir rempli la sainte volonté du Seigneur ici-bas, puis avoir reçu au ciel le prix de vos travaux, vous prierez là surtout pour nos malheureux Indiens. Quant à moi, j'ai la confiance que vous ne m'y oublierez pas, et je conserve précieusement la promesse que vous daignez m'en faire dans votre lettre[1]. »

Ces lignes apportèrent à Mme Duchesne une joie qu'elle s'empressa d'exprimer au Père de Smet par ce second billet : « Il faut que Dieu soit bien bon, puisqu'il me donne auprès de lui un tel intercesseur. Je vous prie de continuer à protéger mon âme; car si Dieu veut encore prolonger ma vie parmi les infirmités de l'esprit et du corps, je serai exposée à bien des tentations... » Cette lettre était signée : « Philippine Duchesne, qui a atteint sa quatre-vingt-troisième année le 29 août. »

Mme Duchesne survécut quelques mois à la crise qui avait failli l'emporter en août. Ces dernières semaines offrirent chaque jour un spectacle qui n'était plus de ce monde. Mme Duchesne ne vivait plus que de Jésus-Christ et pour Lui. Chaque matin à l'heure de la messe, on voyait la malade entrer à la chapelle, portée par deux sœurs, qui la faisaient asseoir auprès de la balustrade. Elle y communiait avec une vive ardeur. Cette communion sur le seuil de l'éternité rappelait celle de saint Jérôme, telle que l'a peinte le Dominiquin, lorsque le vieil athlète du désert, expirant soutenu par deux anges, salue l'Hostie divine de son regard de feu, et semble adresser à la mort qu'il appelle ces paroles du Cantique, qui furent son adieu

[1] Université de Saint-Louis, 23 août 1850 (traduit de l'anglais).

en ce monde : « Viens, ma colombe, mon amie, montre-moi Celui que chérit mon âme, montre-moi où mon Époux paît le troupeau des élus et où repose mon Roi. »

Quand Mme Duchesne avait fait son action de grâces, les deux sœurs la reportaient à sa petite chambre. Cette nourriture céleste l'avait tellement dégoûtée de toute autre qu'il fallait recourir à divers expédients pour la sustenter. Comme l'ange de Tobie, elle avait un aliment immatériel, invisible, et comme lui aussi elle se tenait déjà devant le trône de Dieu.

Cependant elle sentait l'approche de l'heure suprême. Au commencement d'octobre, elle l'annonça au Père de Smet par ces simples et fortes lignes : « Mon très cher Père, je ne puis point quitter cette vie sans vous exprimer ma reconnaissance. N'oubliez pas, après sa mort, celle que vous avez favorisée de vos bontés sur la terre. Elles sont pour moi un appui auprès du souverain Juge, que j'ai tant offensé... Je me crois bien près d'entrer dans mon éternité : c'est ce qui me porte à me rappeler à votre charité. » Suivait encore la promesse de prier pour les sauvages et surtout pour leur bon Père [1]. Les missions furent donc la dernière pensée de Mme Duchesne comme elles avaient été la première ambition de cette âme d'apôtre.

Le mardi 16 novembre, Mme Duchesne voulut se lever comme à l'ordinaire pour assister à la messe. Mais elle était si faible qu'on l'en empêcha. Ce même jour fut pour elle le jour d'une grande grâce. Dieu, qui l'aimait, voulant l'aimer jusqu'à la fin, lui envoya une visite qui, dans ses desseins providentiels, avait un grand sens, outre qu'elle était destinée à donner à la mourante la plus désirée des consolations.

[1] Octobre 1852 (sans date de jour).

Nous nous souvenons qu'au lendemain de son débarquement en Louisiane Mme Duchesne avait écrit à une de ses amies : « Si Dieu veut me laisser assez longtemps sur la terre, il me semble que je pourrai encore mettre le pied dans l'Amérique méridionale, ou à Lima, sous la protection de sainte Rose, ma patronne, ou à Carthagène, sous celle du P. Claver [1]. » Cette seconde conquête, il ne lui fut pas donné d'y travailler elle-même; mais Dieu ne voulut point que ses yeux se fermassent sans en avoir vu l'ouvrière future.

Ce mardi, avant-veille de sa mort, la mère vicaire de l'Ouest, Mme Maria Cutts, vint de Saint-Louis à Saint-Charles, amenant avec elle une autre religieuse récemment arrivée d'Europe : c'était Mme du Rousier, que la supérieure générale avait envoyée pour visiter ces contrées. Cette dernière n'avait jamais vu Mme Duchesne; mais un pressant désir l'avait poussée à se rendre auprès d'elle en ce jour, malgré un temps affreux et tout ce que l'on put faire pour l'en détourner. Mme Duchesne la reçut comme la représentation de la mère générale; elle lui demanda sa bénédiction, après quoi elle-même consentit à la bénir. « Offrez à Dieu vos souffrances pour le succès des travaux de la révérende mère vicaire, lui dit Mme Cutts. — Mais je ne souffre pas, répondit la sainte malade. — Eh bien! offrez vos privations. — Oui, je les offrirai. » La mère Cutts fut forcée de revenir le même jour à Saint-Louis, ramenant avec elle la mère du Rousier. Cette visitatrice, bénie par Mme Duchesne, devait, dès l'année suivante, accomplir les vœux de cette mère expirante, en portant le Sacré-Cœur dans l'Amérique du Sud.

Le 17 vit s'aggraver l'état de faiblesse de la vénérable

[1] A la mère Thérèse, 13 juin 1821.

mère. Le soir de ce jour, à neuf heures et demie, elle contraignit Mme Régis Hamilton à prendre du repos, en lui disant d'un ton ferme : « Si vous n'allez pas vous coucher, moi je vais me lever. » Celle-ci obéit; mais elle revint bientôt, car elle était inquiète.

Malgré une toux incessante, la malade refusait de prendre aucune boisson, afin de ne pas rompre le jeûne eucharistique et de pouvoir ainsi communier le lendemain. « Prenez, lui dit sa fidèle garde, il n'est pas encore minuit. — En êtes-vous bien sûre? » Il fallut qu'on lui donnât la même assurance à chaque fois qu'on lui présentait à boire. Sa chambre n'avait point de feu : elle n'avait jamais permis qu'on en allumât. Cependant, la veille de ce jour, on avait profité de son assoupissement pour y mettre un poêle que l'on chauffa un peu. Le matin du mercredi, la malade s'en aperçut et en fit à ses filles un reproche maternel : « Ah! dit-elle, vous ne pensez qu'aux choses de ce monde; vous feriez mieux de réciter un *Pater* et un *Ave* pour le bien de mon âme. » On lui répondit que la communauté réunie priait dans la chambre voisine. Elle s'en montra reconnaissante : « Oh! que je suis heureuse de mourir dans une maison où règne la charité! » Elle se confessa et reçut le divin Viatique des mains du P. Verhaegen.

On ne croyait pas encore à un dénouement prochain; mais un médecin appelé pour constater l'état trouva le pouls tellement faible qu'il dit aussitôt à la supérieure : « Madame, voici que Dieu vous demande le sacrifice; le moment est arrivé. »

Cependant la sainte mourante, recueillant ses forces, répétait avec une admirable ferveur : « Jésus, Marie, Joseph, je vous donne mon cœur, mon esprit et ma vie. » On l'entendait aussi pousser ces soupirs d'impatience vers le ciel : « Venez, Seigneur Jésus, venez, ne tardez pas,

venez vite me prendre, » répétant ces mots jusqu'à l'épuisement de sa voix et de ses forces. A dix heures du matin, elle reçut en pleine connaissance l'Extrême-Onction et l'application de l'indulgence *in articulo mortis*. Peu après, la sœur infirmière l'ayant priée de demander à Dieu qu'elle la suivît bientôt dans l'éternité : « Point du tout, répondit-elle avec une grande énergie ; que deviendrait notre mère si, dans la maison, tout le monde mourait ? »

Vers midi, la mère Hamilton, s'étant absentée pendant quelques minutes, fut rappelée en toute hâte : Mme Duchesne était près de rendre le dernier soupir. Elle expira entre les bras de la sœur infirmière, le 18 novembre 1852, dans la quatre-vingt-quatrième année de son âge, la quarante-septième année de sa profession religieuse, et la trente-quatrième de son séjour en Amérique. Son corps fut exposé dans sa petite chambre, où ses sœurs purent venir l'une après l'autre admirer ce visage empreint d'une sérénité céleste. Un grand nombre de prêtres, de religieux, de laïques, même des protestants, assistèrent à ses obsèques, qui furent solennelles. Le Père de Smet a raconté qu'étant précédemment convenu avec elle que le premier qui mourrait obtiendrait à l'autre une certaine faveur très particulière, il l'avait obtenue aussitôt après la mort de Mme Duchesne, et il en concluait qu'indubitablement elle était dans le ciel.

Ainsi, après trente-quatre ans, la vaillante invalide était revenue tomber sur le champ même témoin de ses premiers combats. Si « mourir est un gain », comme l'écrit l'Apôtre, Mme Duchesne avait bien gagné de mourir.

On déposa ses restes dans une enceinte préparée au milieu du jardin. Il y avait plus de trois ans qu'ils y reposaient lorsque la supérieure de la maison de Saint-Charles, ayant bâti un oratoire dans une autre partie de ce même

enclos, voulut que la dépouille de Mme Duchesne y fût transportée. Ce fut le 22 octobre 1855 qu'eut lieu l'exhumation. Comme le corps, reposant dans un cercueil en planches, avait été enterré dans un sol humide et naturellement corrosif, on s'attendait à n'y trouver, après un si long espace, que de la poussière et des os. Aussi, combien grande fut l'admiration de toute l'assistance quand, à l'ouverture de cette tombe, Mme Duchesne apparut parfaitement conservée et sans aucune odeur! La figure avait gardé une forme si reconnaissable que l'on s'empressa de la photographier, pour perpétuer le témoignage de la protection divine sur ce corps que la pénitence avait, pour ainsi dire, spiritualisé. Ce ne fut qu'au moment où on le mit provisoirement dans une nouvelle fosse, qu'il y eut affaissement des chairs et altération sensible dans les vêtements. On lui en substitua de neufs, en ayant soin de garder les autres précieusement. Enfin la nouvelle chapelle reçut le précieux dépôt devant lequel viennent encore prier et s'inspirer tous ceux qui, ayant connu cette femme apostolique, veulent, comme elle, glorifier le Cœur de Jésus et s'immoler à son service.

Mme Duchesne avait dit : « Vous verrez que quand je serai morte, tout prendra son essor. » En effet, le développement pris par le Sacré-Cœur durant les dernières années de la pieuse victime ne fit que s'étendre encore après son sacrifice. En 1853, Mme du Rousier fonda Santiago, au Chili, prenant ainsi possession de cette Amérique méridionale vers laquelle s'étaient portées tant de fois les ambitions de la mère Duchesne. Depuis lors chaque année vit quelque nouveau rameau pousser et fleurir sur l'arbre du Sacré-Cœur. Aujourd'hui il étend ses bras des deux côtés de l'isthme de Panama et sur les îles. Chicago, Montréal, Philadelphie, Cincinnati, la Nouvelle-Orléans,

Mariville près de Saint-Louis, Providence, la Havane et Sancto-Espiritu, dans l'Amérique du Nord; Talca, Concepcion, Valparaiso, Chillan, dans l'Amérique du Sud, ont reçu successivement des colonies de la Société. La fondation de Lima, faite tout récemment en 1876, a spécialement répondu au vœu de toute la vie de Mme Duchesne. Aujourd'hui le Sacré-Cœur compte, dans les deux presqu'îles, cinq vicairies ayant chacune son noviciat, trente et un établissements, mille deux cents religieuses, près de trois mille pensionnaires, et quatre mille cinq cents enfants recevant l'instruction chrétienne dans les écoles et les orphelinats. Dans l'Est et le Missouri, selon le vœu des évêques, les protestantes fréquentent les classes catholiques et en recueillent des fruits nombreux de conversion.

Le Sacré-Cœur, du reste, se faisant tout à tous, a des écoles françaises, anglaises et allemandes, pour les nombreux enfants d'émigrants de toute race. A Saint-Michel, il élève les petites négresses; c'était une des prédilections de la mère Duchesne. Au Chili, il dirige les écoles normales, et un réseau serré d'institutrices formées sous sa forte influence y retient dans la vraie foi une population à laquelle le protestantisme fait d'insidieuses avances. De toutes les œuvres chères à Mme Duchesne, seule, la plus chère de toutes, celle des sauvages, n'a plus aujourd'hui d'objet. Les Potowatomies, de plus en plus poussés par le flot américain, se sont laissé absorber par les habitudes de leurs dominateurs. La petite école a dû se changer en pensionnat; et bientôt il ne restera plus de la vie nomade d'autrefois que le souvenir et le nom de celles qui se dévouèrent à cet apostolat.

J'ai terminé ce livre : et cependant je sens qu'il y manque quelque chose. A côté du triomphe de l'œuvre de Mme Duchesne tel que nous venons de le peindre, on aurait voulu

voir éclater pareillement le triomphe personnel d'une vie qui s'est achevée dans l'obscurité et dans l'abjection. Mais il faut se le rappeler : la vie des justes est un drame dont la terre n'est appelée à voir que les premiers actes. L'action commence ici-bas, mais elle se dénoue ailleurs. C'est dans l'éternité que le spectacle s'achève : le ciel en est le théâtre ; et quand se lèvera le rideau qui nous en dérobe la scène, ravis d'admiration, nous ne nous lasserons pas de contempler ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment. « Les justes, dit la Sagesse, vivront éternellement ; et c'est auprès du Seigneur que sera leur récompense : *Justi in perpetuum vivent : apud Dominum autem erit merces eorum*[1]. »

[1] Sap. v, 16.

FIN

TABLE

—

LIVRE I

LA VOCATION

CHAPITRE I. — FAMILLE ET NAISSANCE DE Mme DUCHESNE
SON ÉDUCATION AU COUVENT DE SAINTE-MARIE
SON NOVICIAT A LA VISITATION

1769-1791

CHAPITRE II. — Mme DUCHESNE PENDANT LA RÉVOLUTION
SON HÉROÏQUE DÉVOUEMENT AUX PRISONNIERS
AUX MALADES ET AUX ENFANTS
ELLE RACHÈTE SON MONASTÈRE DE SAINTE-MARIE

1791-1802

CHAPITRE III. — Mme DUCHESNE RAPPELLE LA VISITATION ET RESTAURE LE CULTE PUBLIC A SAINTE-MARIE ELLE EST ABANDONNÉE, ET ELLE APPELLE LE SACRÉ-COEUR

1801-1804

LIVRE II

LA FORMATION

CHAPITRE I. — FORMATION DE Mme DUCHESNE A L'ESPRIT DU SACRÉ-COEUR SON NOVICIAT — DIRECTION DE Mme BARAT LE PENSIONNAT DE SAINTE-MARIE; EUPHROSYNE JOUVE PROFESSION RELIGIEUSE DE Mme DUCHESNE

CHAPITRE II. — VOCATION DÉCLARÉE ET ARDEURS DE Mme DUCHESNE POUR LES MISSIONS
LA LONGUE FORMATION DE LA MISSIONNAIRE
1806-1812

CHAPITRE III. — LES CHÈRES ATTACHES ET LES SACRIFICES DE Mme DUCHESNE
SA FAMILLE, SON MONASTÈRE, SES ENFANTS, SA NIÈCE ALOYSIA
1807-1815

CHAPITRE IV. — SÉJOUR DE Mme DUCHESNE A PARIS
SON INSISTANCE POUR ÊTRE ENVOYÉE AUX MISSIONS
SOUFFRANCES D'ALOYSIA — ARRIVÉE DE Mgr DUBOURG
DÉCISION DU DÉPART POUR LA LOUISIANE
1815-1817

LIVRE III

LA MISSION

CHAPITRE II. — SAINT-LOUIS DU MISSOURI
ÉTAT DU CATHOLICISME DANS LA LOUISIANE — LE SACRÉ-CŒUR EST PLACÉ A SAINT-CHARLES

Août 1818

CHAPITRE III. — Mme DUCHESNE A SAINT-CHARLES DU MISSOURI
SA PETITE ÉCOLE — LUTTE CONTRE LA DISETTE — SON HÉROÏSME VAINCU
TRANSLATION A FLEURISSANT

1818-1819

CHAPITRE IV. — Mme DUCHESNE A FLEURISSANT
L'HOSPITALITÉ — LE PENSIONNAT — LE NOVICIAT — COMBAT ET VICTOIRE DU SACRÉ-CŒUR — SES PREMIÈRES NOVICES

1819-1821

CHAPITRE V. — FONDATION DE LA MAISON DU GRAND-COTEAU
DONATION DE Mme SMITH — TRAVAUX ET ZÈLE DE LA MÈRE AUDÉ
ARRIVÉE EN AMÉRIQUE DE Mmes MATHEVON ET MURPHY

1821-1822

CHAPITRE VI. — VOYAGE DE Mme DUCHESNE AU GRAND-COTEAU
SA VISITE A Mme AUDÉ
SON RETOUR — LA FIÈVRE JAUNE — SES PÉRILS EXTRÊMES

Juillet à octobre 1822

CHAPITRE VII. — LA VIE APOSTOLIQUE A FLEURISSANT
DÉSERTION DU PENSIONNAT — PAUVRETÉ DU NOVICIAT
LES JÉSUITES A FLEURISSANT — LEUR DIRECTION SPIRITUELLE
ÉCOLES DE PAUVRES ET D'INDIENNES

1823-1825

CHAPITRE VIII. — FONDATION A SAINT-MICHEL — Mme AUDÉ SUPÉRIEURE
RÈGNE DU SACRÉ-COEUR
APPROBATION DE L'INSTITUT PAR LÉON XII

1826

CHAPITRE IX. — FONDATION A SAINT-LOUIS
LES QUATRE MAISONS DE LA LOUISIANE — PROGRÈS DE L'ÉGLISE D'AMÉRIQUE
DÉPART DE Mgr DUBOURG — LE RÈGNE DE DIEU SEUL

1827

CHAPITRE X. — FONDATION A BAYOU-LA-FOURCHE
RETOUR ET FONDATION A SAINT-CHARLES
VISITE DE Mme DUCHESNE AUX MAISONS DE LA LOUISIANE
LE CONSEIL DE SAINT-MICHEL

1828-1829

LIVRE IV

L'IMMOLATION

CHAPITRE I. — Mme DUCHESNE SUR LA CROIX
RAVAGES DU CHOLÉRA AU GRAND-COTEAU
MORT MAGNANIME DE Mme OCTAVIE BERTHOLD — SUPPRESSION DU COUVENT
DE SAINTE-MARIE-D'EN-HAUT
Mme DUCHESNE QUITTE SAINT-LOUIS

1831-1834

CHAPITRE II. — SÉJOUR A FLEURISSANT VIE SPIRITUELLE DE Mme DUCHESNE SA PAUVRETÉ ET SON HUMBLE OBÉISSANCE SON AMOUR POUR JÉSUS-CHRIST, LES ENFANTS, SA SOCIÉTÉ SA FAMILLE, L'ÉGLISE, SES MISSIONS, LE CIEL ELLE CESSE D'ÊTRE SUPÉRIEURE

1831-1840

CHAPITRE III. — ZÈLE DE Mme DUCHESNE POUR LES INDIENS ELLE OBTIENT D'ÊTRE ENVOYÉE AUX POTOWATOMIES SON SÉJOUR A SUGAR-CREEK SON APOSTOLAT DE SAINTETÉ, DE PRIÈRE ET DE SACRIFICE SON RAPPEL AU MISSOURI

1841-1842

CHAPITRE IV. — RETRAITE DE Mme DUCHESNE A SAINT-CHARLES
SA VIE DE SÉPARATION ET DE PRIÈRE
PRÉPARATION ET NOVICIAT DE SON ÉTERNITÉ

1842-1852

CHAPITRE V. — LES RÉCOMPENSES DU TEMPS ET DE L'ÉTERNITÉ
DÉVELOPPEMENT DU SACRÉ-COEUR EN AMÉRIQUE
DERNIERS JOURS DE Mme DUCHESNE — SA PRÉCIEUSE MORT

1852



12316. — Tours, impr. Mame.

